REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

FONDATEUR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LXXIX

1930



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1966

Printed in Germany

ADOLPHE COSTER

SA VIE ET SON ŒUVRE

Adolphe Coster, né à Paris, le 26 mai 1868, vient de mourir le 30 janvier 1930, après avoir fourni la carrière la plus simple et la mieux remplie.

La famille Coster est originaire de Hollande, patrie de Laurent Coster, qui inventa l'imprimerie à Harlem en 1420.

Du côté maternel, la grand'mère d'Adolphe, née Chevallier, était issue d'une ancienne famille noble de Nogent-le-Roy, près de Dreux. En 1816, on voyait encore sur un vitrail de l'église de Nogent l'image et les armoiries d'une sainte femme, Rose Chevallier, ou Rose de Nogent, appartenant à cette famille.

Coster avait une sœur aînée et un frère cadet ; il perdit son père de bonne heure et fut élevé par sa mère, il lui voua une profonde reconnaissance et une vive affection, il lui a dédié son travail sur Baltasar Gracián. Il a gardé avec sa sœur et son frère les rapports les plus affectueux.

Il fit ses études à Paris, au Collège Stanislas, dont il fut un des élèves les plus distingués ; il fit partie de l'Académie d'émulation. En 1889 il obtint en Sorbonne le diplôme de licencié ès lettres. Trois ans plus tard, il était agrégé de grammaire et débutait dans l'Enseignement comme chargé de

cours de rhétorique au Lycée de Gap. A la rentrée d'octobre 1893, il était nommé professeur de quatrième au Lycée de Bourg. Il y resta trois ans, puis demanda à se rapprocher de Paris, où habitait sa famille ; il vint occuper la chaire de cinquième au Lycée de Chartres ; il l'échangea en 1900 contre la chaire de quatrième, qu'il a gardée jusqu'à sa mort.

Non content de ses grades professionnels, il avait conquis en 1898 le certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol, reçu second sur trois candidats admis. En 1908, il fut reçu docteur en Sorbonne.

Il n'obtint les palmes académiques qu'en 1905, et en 1913 seulement la rosette d'officier de l'Instruction publique. Un de ses ouvrages a été couronné par l'Académie française.

Il y a lieu de s'étonner qu'un homme, pourvu de tant de titres et si méritant à tant d'autres égards, n'ait pas été promu à une chaire de Faculté, seule récompense digne de ses travaux et de ses services. Quoiqu'il se montrât très réservé et aimât peu à parler de lui, il a ressenti très vivement le déni de justice dont il était victime. Peut-être y eut-il un peu de sa faute ? Lorsque l'agrégation d'espagnol fut créée, M. Ernest Mérimée, qui connaissait sa valeur, lui conseilla de se présenter au concours. Coster, déjà agrégé de grammaire, ne se soucia pas de courir de nouveaux hasards, et fournit ainsi à ses adversaires un prétexte spécieux pour le laisser de côté. Ce fut sans doute fort légal, il n'empêche que ces exclusives arbitraires sont déplorables et qu'ainsi se perdent chez nous beaucoup de valeurs et d'énergies.

Ceux qui ont connu Adolphe Coster le peignent sous les traits les plus sympathiques. Il était de taille moyenne, mais robuste et bien prise, il avait les cheveux très blonds et les yeux bleus. M. Félix Coster, son frère, a bien voulu nous communiquer quelques photographies récentes qui nous le montrent au calme de l'étude, ou dans l'animation de la classe. Au calme, Coster porte une expression de gravité

extrême, avec un soupçon de mélancolie ; chez le professeur en action, l'amour du devoir rayonne sur toute la physionomie ; tout parle : la bouche, les yeux, le geste, l'ironie, la bienveillance, la joie sacrée de l'enseignant se lisent sur ses traits.

Une certaine timidité le tenait en grande réserve devant les inconnus et les indifférents. Avec ceux qui avaient gagné sa confiance, il se montrait sociable et enjoué. Ses amis vantent la délicatesse de son sens moral, le bel équilibre de ses facultés, la sûreté de ses relations, le haut idéalisme chrétien qui gouvernait sa vie.

Un jour, alors qu'il était professeur au Lycée de Bourg, il pria son collègue, M. Thouverez, aujourd'hui professeur à l'Université de Toulouse, de l'accompagner jusque chez lui : il avait une communication importante à lui faire. Quand les deux amis furent installés auprès de la table de travail du professeur, Coster annonça gravement à son collègue qu'au cours d'un voyage en Espagne, tout ce qu'il avait vu et entendu l'avait si vivement frappé qu'il avait l'intention de se consacrer tout entier désormais à l'étude de la Littérature espagnole. Il avait été séduit par l'incomparable magnificence de la langue castillane et il savait déjà qu'en cette langue ont parlé les poètes les plus poètes et les mystiques les plus profonds de l'univers. C'est cette beauté et cette profondeur qui l'attiraient.

Il y a quelque candeur en cette déclaration étrange, dans ce besoin de s'ouvrir solennellement à un ami, de prononcer en sa présence une sorte de vœu. On dirait un néophyte annonçant à son directeur une vocation définitive. Dans l'âme simple et ardente de Coster, il en fut bien ainsi.

A partir de ce moment, les études hispaniques le possédèrent tout entier. Avec son admirable conscience, il s'appliqua tout d'abord à l'étude scientifique de la langue, comme il avait fait jadis pour le français, pour le latin et pour le grec. Il entra en relations avec M. Ernest Mérimée, le rénovateur

des études espagnoles, il lui adressa des thèmes, des versions, et obtint en 1898 le certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol.

Quand il fut en possession de la langue, il commença de courir le pays, et s'intéressa surtout à la littérature et à l'art, les deux plus grandes gloires de l'Espagne. Curieux de livres et de peintures, il travaille dans les Bibliothèques et les Archives, il visite les Musées, il contemple les merveilles du Prado, il apprend à goûter l'art sobre et profond des maîtres du XVIe et du XVIIe siècle.

En 1908, il est docteur en Sorbonne avec deux thèses magistrales sur Fernando de Herrera (1534-1597).

Dans la grande thèse : *Fernando de Herrera* (*El divino*). *Étude biographique et critique* (Paris, Champion, 1908, 477 pages in-8o), il étudie la hautaine figure du grand lyrique du XVIe siècle, qui continua en Espagne la tradition des Pétrarquistes et sut trouver de mâles accents pour célébrer la victoire de Lépante, déplorer la mort de Don Sébastien, ou s'indigner de la révolte des Morisques.

La thèse secondaire portait pour titre : *Algunas obras de Fernando de Herrera. Edición crítica* (Paris, Champion, 1908, in-8o, 191 pp.).

Il revint encore à deux reprises sur les œuvres de son héros. En 1918, il publia *Poésies inédites de F. de Herrera* (Revue Hispanique, t. XLII, 1918, pp. 557-563). Un peu plus tard, sous le titre de : *Versos de Fernando de Herrera emendados y divididos por él en tres libros*, il donna une reproduction de l'édition de 1619 avec des variantes et des notes (*Bibliotheca romanica*, nos 232-236, 392 pp.).

Après Herrera, son auteur favori a été Fray Luis Ponce de Leon (1527-1591), l'illustre théologien et le poète sublime que toute sa piété n'empêcha point d'être enfermé pendant quatre ans dans les prisons secrètes du Saint-Office. C'est avec une véritable piété que Coster s'est attaché à glorifier le grand mystique.

En 1919, il donne à la *Revue Hispanique* deux notes sur Luis de León : *Notes pour une édition des poésies de Luis de León* (Rev.| Hisp., t. XLVI, 1919, pp. 193-248) et : *A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de León* (t. XLVI, pp. 573-582).

En 1920, il publie dans le même recueil le *Discours prononcé par Luis de Leon au Chapitre de Dueñas, le* 15 *mai* 1557. Édition critique avec une introduction (Revue Hispanique, t. L, 1920, pp. 1-60).

L'année suivante paraît *Luis de Leon, Étude biographique et critique* (Rev. Hisp., t. LIII, 1921, p. 1-468 et t. LIV, 1922, pp. 1-346), complétée encore en 1923 par un travail d'ensemble sur la *Bibliographie de Luis de Leon* (Ibid., t. LIX, pp. 1-104).

Enfin, après tous ces travaux d'approche, Coster publie : *Fr. Luis de Leon, Poésies originales classées pour la première fois dans l'ordre chronologique, traduites et annotées* (Chartres, Lester, 1923). C'est celui de tous ses livres qu'il préférait, il avait mis tout son cœur à comprendre et à traduire la pensée du sublime moine castillan.

Il y revint encore dans un article dédié à Menéndez Pidal : *Dos palabras más sobre las poesías de Fr. Luis de Leon.* (*Homenaje a Menéndez Pidal,* Madrid, 1925, t. I, pp. 287-297).

Après Luis de Leon et Herrera, c'est la figure de Baltasar Gracian, le lettré subtil, le satirique amer qui paraît avoir retenu le plus longtemps l'attention de Coster. On lui doit : *Baltasar Gracián* (1601-1658), *Étude biographique et critique* (Rev. Hisp., t. XXIX, 1913, pp. 347-752). Il avait publié, deux ans auparavant, *Baltasar Gracián. El Héroe. Reimpresión de la edición de* 1639, *publicada con las variantes del Códice inédito de Madrid* (Chartres, Lester, 1911, in-8°, 49 pages). En 1919, il donne une nouvelle note à la Revue Hispanique sur la question : *Corneille a-t-il connu El Héroe de Baltasar Gracián ?* (Rev. Hisp , t. XLVI, pp. 569-572).

A tous ces travaux, il faut ajouter une traduction de la nouvelle de *Cervantes* : *Rinconete y Cortadillo* (*Coignet et Cou-*

pillé) avec introduction et notes (Paris, Levé, 1909, in-8°, 51 pages). — *Antiquaires d'autrefois, à propos de quelques lettres inédites de François Filhol, hebdomadier de Saint Etienne de Toulouse au Chroniqueur d'Aragon D. Francisco Ximénez de Urréa* (Rev. des Pyrénées, t. XXIII, 1911). — *Una Academia literaria Aragonesa. La Pítima, contra la ociosidad* (Linajes de Aragon, 15 oct. 1912). — *Une description inédite de la demeure de D. Vicencio Juan de Lastanosa,* ami de B. Gracian (Rev. Hisp., t. XXVI, 1912, pp. 566-610). — *Sur Francisco de la Torre* (Rev. Hisp., t. LXV, 1925, pp. 74-133), le poète élégiaque du XVIe siècle dont Quevedo nous a sauvé l'œuvre.

Enfin, depuis quelques années, Coster s'était attaché à une sérieuse étude sur la jeunesse de saint Ignace de Loyola et son milieu. C'est cet intéressant travail que la *Revue Hispanique* publie aujourd'hui. On y retrouvera la conscience, la patience infatigable, l'ingéniosité poussée parfois jusqu'à la subtilité, qui furent les qualités maîtresses de l'auteur.

***

Pour se faire une idée complète de l'écrasant labeur fourni par Coster, il faudrait se le représenter professeur de quatrième au Lycée de Chartres, enseignant à ses élèves le français, le grec, le latin, corrigeant leurs copies et leurs compositions, professeur irréprochable en possession de l'estime et de la confiance des familles.

Tout le temps que son travail professionnel lui laisse libre, il le consacre à ses études espagnoles.

Quand viennent les vacances, la saison bénie du travail libre s'ouvre devant lui. Il a une bicyclette, il part en voyage, il parcourt à petites étapes la France, l'Italie, la Suisse, la Belgique, la Hollande, en quête de monuments, de musées, de tableaux. Il a un véritable culte pour la peinture, il en

connaît l'histoire, les écoles, les maîtres ; il accepte avec joie les longues randonnées, les gîtes inconfortables, les repas sommaires, pour admirer sur place les chefs-d'œuvre des Vénitiens, des Flamands et des Hollandais.

Tous les deux ou trois ans, il va en Espagne, à Madrid surtout, où il est connu et apprécié dans le monde savant, où il a été nommé membre correspondant de l'Académie Espagnole. Il passe de longues heures à la Bibliothèque Nationale, à l'Académie, à l'Athénée, dans ces milieux charmants où la courtoisie castillane s'allie si gracieusement à la science la plus sérieuse, à l'esprit le plus fin. Il fréquente le Prado, l'Académie de San Fernando, il visite les collections particulières, il pousse jusqu'à Aranjuez et à Tolède.

Ses études sur Fray Luis de Leon l'amènent à Salamanque ; il y laisse de telles sympathies qu'en 1928, lors des fêtes du quatrième centenaire de Fr. Luis, l'Université de Salamanque l'invite à y assister et à prononcer un discours. « L'intérêt supérieur des études » empêcha, paraît-il, l'administration de permettre à Coster de représenter la France en cette circonstance solennelle, mais nous extrayons du discours préparé par lui ce joli passage où l'on retrouvera toute la fraîcheur de ses impressions. « Un de mes plus agréables souvenirs me rappelle les jours que j'ai passés à Salamanque, occupé à prendre des notes aux Archives, à feuilleter le précieux manuscrit de l'*Exposition du Livre de Job*, à flâner aussi par les rues de cette ville d'or où restent tant de superbes édifices, tant de délicieuses reliques du passé et d'une prestigieuse histoire ; le curieux s'arrête et demeure enchanté. J'ai suivi aussi les bords agréables du Tormès, jusqu'au moulin que la légende donne pour berceau au fameux Lazarille, jusqu'à la ferme de la Flèche, où l'on s'attend à chaque pas à rencontrer le groupe éloquent de Marcel, de Julien et de Sabino. » (*Discurso leído en el cuarto centenario de Fr. Luis de León por Adolphe Coster*, communiqué par M. Félix Coster).

Au cours des dernières années, c'est en Guipuzcoa qu'il établit son quartier général, dans ce pays basque aux aspects si variés, dans cette Espagne fraîche et cultivée, ombreuse et peuplée, dans cette délicieuse vallée d'Azpeitia, où chaque objet évoque le souvenir d'Ignace de Loyola.

Si certains confrères se sont refusés à reconnaître son mérite, il avait trouvé en M. R. Foulché-Delbosc, fondateur et directeur de la *Revue Hispanique*, et le plus éminent de nos hispanisants, un ami fidèle et dévoué dont la bienveillance l'a suivi par delà la mort ; grâce à lui, le travail de Coster sur *Juan de Anchieta et la famille de Loyola* est publié aujourd'hui.

En pleine activité scientifique, Coster fut atteint, au début de l'année 1930, d'une occlusion intestinale. Une opération fut jugée nécessaire. Il entra à la clinique le 21 janvier, il y mourut le 30, admirable de courage et de chrétienne résignation. Il avait refusé l'apparat des obsèques universitaires et les discours officiels, mais l'Inspecteur d'Académie d'Eure-et-Loire, le proviseur et huit professeurs du Lycée de Chartres ont tenu à assister à ses obsèques célébrées à Paris, à Notre-Dame-des-Champs.

Sa vie est une de celles qui honorent la science française et l'Université. Nous sommes heureux qu'il nous ait été donné de lui rendre hommage. Nous remercions Mme Foulché-Delbosc, M. Félix Coster, frère du défunt, M. Polack, proviseur du Lycée Marceau, M. Sévrette, professeur honoraire au même lycée, M. Thouverez, professeur à l'Université de Toulouse qui nous ont fourni les renseignements indispensables pour cette courte étude biographique. Nous regrettons vivement de n'avoir pas connu personnellement un si sympathique et si distingué collègue.

Juan de Anchieta et la famille de Loyola.

La Compagnie de Jésus était à peine formée que les Pères cherchaient à fixer pour la postérité la physionomie du fondateur de leur Ordre et les grandes lignes de son histoire. Mais Ignace aimait peu parler de lui-même et se montrait réfractaire à toute confidence.

Cependant, les Pères obtinrent, à force d'instances, que le Général raconterait sa vie au Père Luis Gonçalves de Camara qui mit en écrit tout ce qu'il put apprendre.

Bien plus tard, quand les Pères s'assemblèrent pour entendre la lecture du travail d'ensemble, confié au P. Ribadeneira, ils supprimèrent, de parti pris, tout ce qui ne présentait pas un caractère édifiant et laissèrent dans l'ombre toute la vie d'Ignace jusqu'au siège de Pampelune en 1521.

Les autres biographes adoptèrent le même système et n'ajoutèrent à peu près rien au récit de Ribadeneira.

On savait qu'Ignace, âgé en 1521 d'une trentaine d'années, avait vécu suivant le monde, comme pouvait le faire un jeune hidalgo de son temps, fort désireux de gloire et d'honneur militaire, on savait qu'il s'était adonné au jeu et aux femmes, qu'il avait eu maille à partir avec la justice ; mais tout restait confus.

Depuis un demi-siècle, un certain nombre de travaux importants ont été publiés sur Ignace, sa vie et son œuvre. Les PP. jésuites ont édité leurs *Monumenta historica*, leurs *Monumenta ignatiana*, la *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, par le P. Astrain, la *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, par le P. Tacchi Venturi. Des travaux spéciaux ont été publiés par le P. Cros, le professeur Boehmer, les PP. Arreguí et Lizarralde.

M. Coster a entrepris de faire, à l'aide de tous ces documents

nouveaux, une nouvelle étude de la vie d'Ignace avant son départ définitif pour l'Italie (1535). Il s'est rendu en Guipuzcoa, il s'est installé au cœur du pays, dans le cadre même où se sont déroulés les événements qu'il entreprenait de raconter.

***

Le Guipuzcoa est une des trois Provinces Basques et peut-être celle qui a conservé le plus longtemps les caractères de la vie primitive.

Les paysans-propriétaires, les chefs de famille (*Aide-Nagusiac*) vivaient librement entre leurs champs et leurs vergers, mais, comme il arrive en toute société humaine, les chefs de famille les plus intelligents, ou les plus braves, groupaient autour d'eux des clientèles qui leur assuraient la prépondérance dans le pays.

Au cours des siècles, une rivalité terrible entre les clans de Gamboa et d'Oñaz divisa toute la province. Les guerres intestines s'accompagnèrent de violences et de maux infinis, mais elles firent des Guipuzcoans de merveilleux soldats.

Les villes closes résistaient seules aux féodaux. Leurs murailles servaient d'asile aux derniers hommes libres, et leurs confréries tenaient les chefs de clan en échec.

En 1456, les féodaux formèrent une coalition contre les villes et eurent l'audace de leur déclarer solennellement la guerre au nom du roi. Henri IV était un monarque pacifique et débonnaire, cependant il releva le défi et condamna les chefs de la coalition à différentes peines, variant de une à quatre années de bannissement, sur les frontières du royaume de Grenade. Il y eut encore après cette sentence bien des troubles et bien des violences dans la province, cependant une sorte d'accalmie se produisit ; le gouvernement énergique des Rois Catholiques affermit l'ordre dans le pays et Charles-

Quint acheva de l'y établir. La découverte de l'Amérique ouvrit aux Guipuzcoans une carrière illimitée, dans laquelle s'engagèrent tous les hommes épris d'aventures.

***

La famille d'Ignace appartenait au clan d'Oñaz, en portait le nom et y occupait le second rang, ne le cédant en richesse et en puissance qu'à la seule maison de Lazcano.

Le manoir familial des Oñaz était situé à Loyola, petit village bâti à l'entrée de la vallée fertile qui s'étend le long du rio Urola, entre les monts Iztarritz (1.032 m.) et Izaspi (963 m.) jusqu'à Azpeitia. La petite ville, fondée en 1310 par Ferdinand IV l'Ajourné, s'était développée et était devenue chef-lieu de district.

Le manoir de Loyola, commencé vers 1405, avait été achevé vers 1470. Il était bâti en forme de donjon quadrangulaire ; le rez-de-chaussée en pierre de taille, les trois étages au-dessus en briques. C'était une des plus fortes demeures du pays.

Les Oñaz tiraient leurs revenus de leurs domaines, des produits des forges, très nombreuses dans la région, de leurs droits seigneuriaux et surtout des dîmes qu'ils percevaient comme patrons de Saint-Sébastien de Soreasu, l'église paroissiale d Azpeitia. Jean I[er] leur avait concédé ce privilège par acte en date de 1387. Cette attribution de dîmes à des laïques était un abus et une simonie, mais la cupidité des seigneurs s'en accommodait parfaitement.

***

Parmi les vassaux des Oñaz-Loyola figuraient les Anchieta, du bourg d Urrestilla. Un membre de cette famille, Juan,

s'était fait d'Église et était passé au service de la Maison Royale. Il acquit renom d'habile chanteur et instrumentiste. Le 6 février 1489, les rois Ferdinand et Isabelle le nommèrent chapelain et chantre de leur Chapelle, aux appointements de 20.000 maravédis, portés à 25.000 le 30 août 1493. Il devint par la suite maître de musique de l'infant D. Juan, fils des Rois ; il fut aussi chanoine de Grenade, bénéficier de Villarino, au diocèse de Salamanque.

Juan de Anchieta, musicien de talent et courtisan ambitieux, était le cousin germain de Beltran de Oñaz, père d'Ignace. Il avait peut-être contribué au mariage de Martin Garcia, aîné de la famille, avec Magdalena de Araoz, fille d'honneur de la reine Isabelle (11 sept. 1498). Comme le rectorat de San Sebastian de Soreasu vint à vaquer à ce moment même, et qu'aucun des fils de Beltran de Oñaz n'était en mesure d'y prétendre, Juan de Anchieta obtint de Beltran que la cure lui fût attribuée, l'expectative de sa succession restant réservée à Pedro Lopez de Oñaz, fils cadet du seigneur de Loyola.

Anchieta vint en 1503 prendre possession de son rectorat. M. Coster pense qu'à ce moment Anchieta s'occupa peut-être du jeune Ignace, âgé d'une douzaine d'années, et le fit recevoir au nombre des clercs de la Chapelle royale. Il n'y aurait fait d'ailleurs qu'un séjour de courte durée.

La mort de la reine Isabelle (nov. 1504) aurait pu arrête la fortune d'Anchieta, mais l'habile Guipuzcoan s'était ménagé la faveur du trésorier Juan Velazquez et, sur sa recommandation, Ignace entra dans la maison du trésorier.

Recteur d'Azpeitia, Juan de Anchieta songeait à revenir un jour se fixer au pays natal, quand il renoncerait à la vie de Cour ; il ferait figure à Azpeitia, à côté des Oñaz et — qui sait ? — parviendrait peut-être à les éclipser.

***

Autour de l'Église de Saint-Sébastien existait une dizaine de chapelles rustiques, placées sous la garde de vieilles filles pieuses, qu'on appelait *seroras*, *freylas*, ou *beatas*. Par exception, la chapelle de San Pedro de Elormendi était desservie par deux femmes : Maria Lopez de Emparan et Ana de Uranga, plus jeunes, plus entreprenantes que les autres. Elles s'affilièrent à l'ordre de Saint François, elles vinrent s'installer dans une maison d'Azpeitia, elles y attirèrent deux nouvelles sœurs et formèrent bientôt comme un petit couvent de franciscaines.

En 1505, un incendie dévora leur maison.

En 1506, elles la rebâtirent plus ample et de telle manière qu'elle pouvait encore être agrandie. Elles eurent un oratoire ; les Franciscains de Sasiola, près de Deva, leur fournirent un aumônier. Elles placèrent leur maison sous l'invocation de la *Purísima Concepción*.

Le clergé d'Azpeitia s'effrayait des progrès incessants des réguliers. Martin Garcia de Loyola tremblait pour ses dîmes. Anchieta, qui n'oubliait pas les siennes, prit parti contre les Béates et obtint du vicaire-général de Pampelune un décret d'excommunication contre quiconque ne se serait pas confessé et n'aurait pas communié dans le cours d'une même année à l'église paroissiale de Saint-Sébastien.

Le dimanche 10 mai, les cinq béates de la Purísima Concepción n'ayant pas observé les conditions susdites, furent publiquement et nommément excommuniées, mais elles avaient prévu le coup qui leur était porté et firent incontinent dresser un procès-verbal de protestation par le notaire Juan Perez de Izaguirre.

Avant la fin du mois de mai, les clercs séculiers d'Azpeitia envahirent le monastère de la *Purísima Concepción*, expulsèrent l'aumônier franciscain et renversèrent l'autel sur lequel il était en train de célébrer la messe.

Les Franciscains intervinrent alors au procès et excommunièrent à leur tour le vicaire général.

Le clergé séculier en appela au pape.

De guerre lasse, les deux partis finirent par transiger, mais, en 1511, Martin Garcia de Oñaz rouvrit les hostilités.

***

En 1515 Juan de Anchieta était revenu au pays et y faisait figure d'important personnage. Il avait dessein de construire dans son église de Saint-Sébastien une chapelle qui l'emporterait en richesse et en beauté sur celle des Oñaz. Il manœuvrait pour assurer sa succession au rectorat d'Azpeitia à son neveu Garcia.

Mais, sur ce point, il se heurtait à l'opposition farouche de Pedro Lopez de Oñaz, qui se tenait pour son seul successeur légitime.

Le soir du mardi-gras, 20 février 1515, Pedro Lopez et son frère cadet Ignace essayèrent d'obtenir par force qu'Anchieta renonçât à ses projets en faveur de son neveu Garcia.

On ne sait pas ce qui se passa entre les trois hommes.

Ce qui est certain, c'est qu'Anchieta ne céda point, que Pedro Lopez resta à Azpeitia et ne fut pas inquiété, qu'Ignace courut à franc étrier jusqu'en Navarre, et alla se constituer prisonnier à la prison ecclésiastique de Pampelune, en excipant, comme tonsuré, du privilège de clergie.

Nous sommes là en présence du délit dont parlent tous les biographes d'Ignace et qu'aucun d'eux n'a précisé. M. Coster l'a, du moins, daté et situé exactement.

Il croit que le fait fut grave. Il le fut peut-être ; nous n'en savons rien.

Le corrégidor de Guipuzcoa accusa Ignace de crimes *henormes* (*sic*), mais l'autorité a toujours tendance à grossir les faits et à voir un coupable en tout accusé.

Ce qui nous paraît sans doute le plus scandaleux dans l'affaire, c'est la fuite d'Ignace, et ce privilège de clergie qu'il invoque, d'une manière si opportune et si inattendue.

Mais, en Espagne, le fait de se soustraire à la justice a toujours été considéré comme un péché très véniel.

Les précisions manquent totalement sur le caractère ecclésiastique qu'Ignace s'est attribué. La règle voulait que tout prétendant au privilège de clergie fût immatriculé sur un registre spécial conservé à l'évêché de Pampelune et eût porté le costume ecclésiastique pendant, au moins, les quatre mois précédant la réclamation. Ignace ne satisfaisait à aucune de ces conditions ; cependant le vicaire-général de Pampelune lui ouvrit la prison des clercs. Il devait avoir pour agir ainsi des raisons sérieuses, que nous ne connaissons pas. La légalité a toujours paru chose de peu d'importance en Espagne. L'acte d'Ignace, qui nous semble aujourd'hui si délictueux, n'avait certainement pas le même caractère au XVI[e] siècle.

L'affaire finit par s'arranger ; ce qui semble prouver qu'elle n'était pas d'une très grande gravité. Anchieta obtint que son neveu Garcia serait, après lui, recteur d'Azpeitia, et pour l'indemniser en quelque manière des soucis que cet incident lui avait causés, il reçut le titre d'abbé de la Collégiale d'Arbós.

Ignace, mis hors de cause, garda de cette aventure une assez profonde impression et commença de se montrer plus réfléchi et plus circonspect.

***

La mort de Ferdinand-le-Catholique (23 janvier 1516) mit Ignace aux prises avec de nouvelles difficultés.

Le vieux roi avait légué à sa veuve, la reine Germaine de Foix, 35.000 ducats de revenu, gagés sur les impôts du royaume de Naples. Charles d'Autriche, le nouveau roi, trouva la libéralité excessive, la réduisit à 25.000 ducats et l'hypothéqua sur un certain nombre de petites villes castillanes, parmi lesquelles Arévalo, dont le trésorier Velazquez avait le gouvernement.

M. Coster ne s'explique pas pourquoi ne fut pas maintenue l'hypothèque sur Naples ; c'est qu'en vertu du traité conclu le 12 octobre 1505 entre Ferdinand-le-Catholique et Louis XII, la reine Germaine de Foix avait été déclarée héritière du royaume de Naples, et Charles, qui ne voulait à aucun prix reconnaître ces droits, se hâta de couper les derniers fils qui rattachaient la princesse française au royaume italien.

La reine Germaine avait entretenu jusque-là les meilleurs rapports avec les Velazquez, mais quand elle réclama ses droits sur la ville d'Arévalo, toute la vieille amitié s'éboula subitement. Velazquez lui opposa un refus formel. Elle lui proposa de le reconnaître comme gouverneur de la place, il ne voulut rien entendre. Le régent Ximenez fit assiéger Arévalo, Velazquez se défendit et Ignace l'aida à repousser l'ennemi (nov. 1516-mars 1517).

Après la mort du trésorier Velazquez, Ignace passa au service de D. Antonio Manrique de Lara, duc de Nájera.

***

A Azpeitia, la rivalité entre Anchieta et les Oñaz-Loyola entrait dans une nouvelle phase.

En 1518, Juan de Anchieta se démit de ses fonctions de recteur en faveur de son neveu Garcia, qui lui succéda sans oppo-

sition, mais, quelques mois plus tard, Garcia périt assassiné. Juan de Anchieta ne reprit pas le rectorat ; il se soucia peu de rentrer dans un pays où il se savait d'irréconciliables ennemis ; il composa avec les Oñaz. Pedro Lopez devint recteur de Saint-Sébastien, mais entreprit, en 1519, un voyage à Rome, auquel M. Coster attache, avec raison, le caractère d'une pénitence et d'une expiation.

***

En 1521, Ignace, toujours au service du duc de Nájera, tient garnison à Pampelune menacée par les Français. La place assiégée se rend. Francisco de Herrera, commandant les troupes espagnoles, se retranche dans la citadelle et se décide à capituler, comme l'a fait la ville. Ignace l'en dissuade, les Français donnent l'assaut, Ignace tombe, la jambe brisée par un boulet. Herrera capitule aussitôt.

Tout ce qui suit était connu par les biographies antérieures d'Ignace. M. Coster a le mérite de présenter en ordre excellent tout le processus de la maladie, du retour à Loyola, de la crise qui faillit emporter Ignace, de sa guérison presque miraculeuse et de sa conversion.

Sur un seul point, nous nous permettrons d'être d'un avis différent de M. Coster. Lorsqu'Ignace commença à donner des signes d'exaltation mystique, il déclara qu'il avait fait choix d'une dame « plus que comtesse, plus que duchesse », pour l'honneur de laquelle il rêvait d'accomplir des exploits merveilleux. M. Coster pense qu'Ignace voulait parler de la reine Germaine de Foix ; nous croirions plus volontiers qu'il s'était fait le chevalier de la Vierge.

Il avait pu voir la reine — cinq ans auparavant — chez le trésorier Velazquez, mais il avait dû en entendre parler sans aménité après la brouille qui avait suivi la mort du roi catho-

lique. Il avait aidé son patron à défendre la ville contre les tenants de la reine. Les écrivains espagnols sont, en général, peu favorables à Germaine de Foix. Les Français, qui la virent à Savone en 1507, la trouvèrent hautaine et discourtoise.

On sait, d'autre part, quel attrait exerçait sur l'esprit d'Ignace la vie de saint François d'Assise, quel culte il voua à la Vierge, en si grand honneur chez les Franciscains, comment Marie lui apparut, à Loyola même, pendant sa convalescence, comment, en partant de Loyola, il s'arrêta toute une nuit au sanctuaire d'Aranzazu, comment, à Montserrat, il fit la veillée des armes dans la *Santa Cueva* et consacra son épée à Notre-Dame.

***

Suivant les coutumes familiales de la province, Martin Garcia de Oñaz avait recueilli dans sa maison son frère blessé et malade et l'avait, pendant neuf mois, entouré des soins les plus affectueux.

Cependant les deux frères semblent s'être quittés brouillés, et M. Coster paraît avoir mis le doigt sur la véritable cause de ce différend.

On sait qu'une grosse partie des revenus de Martin Garcia provenait des dîmes qu'il percevait comme patron de Saint-Sébastien de Soreasu et des chapelles rustiques ou *ermitas* qui l'entouraient.

Or, depuis sa conversion, Ignace jugeait ces droits abusifs et condamnait en termes absolus ces habitudes simoniaques et sacrilèges. Martin Garcia, infiniment moins mystique que son frère, n'était pas loin de le croire hérétique et directement inspiré de Luther.

A Azpeitia, en dépit des accords de 1519, Juan de Anchieta n'avait pas désarmé. Remis par le roi Charles en possession

des appointements qu'il touchait au temps des Rois Catholiques, il avait entrepris de se venger des clercs de Saint-Sébastien, et s'était, dans ce but, rapproché des Béates de la *Purísima Concepción*. Il leur fit donation de son bénéfice de Villarino, à condition d'être enterré dans leur église, à la place d'honneur. Il aurait ainsi sa chapelle funéraire, comme les Oñaz avaient la leur. Le pape Léon X confirma la donation, le 11 janvier 1520 et Fr. Antonio de Aramburu, délégué des Franciscains, prit possession du bénéfice le 29 sept. 1521.

A Loyola, on voyait d'un très mauvais œil se développer le couvent de la *Purísima Concepción* et l'influence franciscaine. Le recteur, Pedro Lopez, de mœurs relâchées, et qui venait d'avoir une fille bâtarde, souffrait impatiemment les blâmes de son frère Ignace. Martin Garcia s'offensait de la sympathie qu'Ignace manifestait à Anchieta et aux nonnes franciscaines. Au mois de mars 1522, Ignace, à peu près rétabli, quitta le manoir de Loyola et ne devait reparaître au pays natal que treize ans plus tard, en 1535.

***

Il laissait Azpeitia plein de trouble.

Juan de Anchieta mourut le 30 juillet 1523. A peine était-il mort, la guerre recommença entre le clergé de Saint-Sébastien et les nonnes de la *Purísima Concepción*. Les clercs de Saint-Sébastien s'emparèrent du corps d'Anchieta, et malgré ses dernières volontés, l'inhumèrent dans l'église paroissiale. Les nonnes protestèrent immédiatement et alors commença un nouveau procès, dont M. Coster nous relate toutes les péripéties. L'affaire fut portée en Cour de Rome, le recteur Pedro Lopez reprit encore une fois le chemin d'Italie et mourut au retour de ce nouveau voyage *ad limina*. L'affaire n'était pas encore réglée en 1535.

***

Au mois d'avril 1535, Martin Garcia apprit tout à coup par des marchands de Bayonne que son frère Ignace rentrait au pays. L'avare seigneur fut bien loin de s'en réjouir.

Ignace n'était plus l'infirme de 1521, il avait dit adieu au monde, écrit les *Ejercicios*, fait son noviciat de la vie religieuse à Manresa, à Barcelone, à Alcalá, à Valladolid, il était maître ès arts et licencié en Sorbonne ; il s'annonçait comme un maître, comme une force étrange qui s'avançait.

Que venait-il faire à Azpeitia ?

Martin Garcia, toujours inquiet pour ses dîmes, envoya des serviteurs au devant de son frère, qui leur répondit en termes vagues et alla prendre gîte à l'Hôpital de la Magdalena. On vit le frère du seigneur d'Oñaz-Loyola mendier son pain de porte en porte.

Martin Garcia l'invita à venir loger chez lui. Il répliqua « qu'il n'était pas venu à Azpeitia pour loger dans un palais, mais pour faire comprendre aux hommes quelle chose énorme est le péché mortel ».

M. Coster croit qu'Ignace, songeant à fonder un nouvel ordre religieux, était rappelé en Espagne par le désir de récolter quelque argent et se rendait à Azpeitia dans l'intention d'y réparer ses erreurs de jeunesse, de gagner des âmes au Christ, en répandant les *Ejercicios* et d'obtenir quelque présent de son frère, en récompense de sa renonciation à sa part légitime de l'héritage paternel.

M. Coster nous donne une étude très serrée de tous les faits relatifs au dernier séjour d'Ignace à Azpeitia. Il s'efforce d'en reconstituer l'histoire véritable avec les fragments conservés par la légende.

Il nous montre Ignace dans ses rapports avec les siens. Ignace reste sur la défensive vis-à-vis de son frère aîné, Martin Garcia. S'il ne fait plus allusion à la légitimité des droits de patronage des Oñaz sur l'église de Saint-Sébastien, s'il renonce — moyennant indemnité — à réclamer sa légitime, il refuse obstinément de dormir sous le toit fraternel ; il ne s'y arrête un instant que pour régler une affaire pressante. Il obtient de Martin que chaque semaine douze pains seront offerts aux pauvres par le seigneur d'Oñaz en l'honneur des douze apôtres.

Avec sa belle-sœur, Magdalena de Araoz, les rapports sont meilleurs, quoiqu'Ignace l'ait jadis réprimandée très rudement au sujet d'un de ces menus mensonges que se permettent ceux du siècle. Magadalena a lu les *Ejercicios* et les admire.

Avec son neveu Beltran, Ignace est à la fois sévère et indulgent, il dégage le jeune homme d'une liaison irrégulière, il le guérit de sa passion pour le jeu, paie ses dettes et contribue peut-être à l'établir avantageusement.

Avec le clergé, Ignace évite soigneusement tout conflit. Son frère Pedro Lopez est mort ; le rectorat est aux mains d'un Loyola. Il ne se sent pas attiré de ce côté, mais triomphe des préventions que l'on peut garder contre lui par son ascendant personnel, par la puissance de sa foi, par l'exaltation de sa parole. Il se porte médiateur entre les clercs de Saint-Sébastien et les nonnes de la *Purísima Concepción*. Il réussit à leur faire accepter un accord (18 mai 1535), qui deviendra définitif le 14 octobre 1539, par la notification aux parties d'une bulle de Paul III. Il établit l'usage de sonner les cloches trois fois par jour pour rappeler aux fidèles le danger de tous ceux qui sont en état de péché mortel.

Avec le peuple et les pauvres, il est dans son élément. Il fait le catéchisme aux enfants. Si quelque curieux rit de leurs réponses, il le tance et l'interroge à la place du trop candide gamin. Il prêche les foules ; on vient de toutes les montagnes

environnantes pour entendre sa rude et franche parole. Les femmes accourent avec leurs beaux foulards jaunes sur leurs cheveux blondis à la lessive. Il leur fait honte de leur rustique coquetterie ; elles se couvrent la tête de leurs fichus noirs pour marquer leur confusion. Pendant dix jours, il commente sans se lasser les dix articles du *Décalogue*. Quand il arrive au sixième commandement, son éloquence se fait si âpre et si persuasive, que plusieurs filles légères (*mancebas*) renoncent à leur vie coupable et partent en pèlerinage pour Rome. Il condamne le jeu. Des gens d'Azpeitia déclareront plus tard qu'ils se souviennent d'avoir vu des jeux de cartes entiers descendre la rivière au fil de l'eau ; pendant plusieurs années on ne jouera plus à Azpeitia.

Personne n'ose toucher Ignace. Les parents se taisent. Les clercs stupéfaits le laissent dire, car en tout ce qu'il dit éclate la force même de l'Évangile, mais, pendant une absence de quelques jours, la municipalité réglemente la bienfaisance et interdit les quêtes à domicile, pour l'empêcher d'aller mendier de porte en porte et lui couper les vivres. Quand il s'éloigne d'Azpeitia, pour n'y plus revenir (fin juillet 1535), clercs et aristocrates poussent un soupir de soulagement.

***

Cette longue et intéressante étude fait honneur à la science et à la perspicacité de M. Coster. Il y montre toutes les qualités d'un juge d'instruction. Peut-être le trouvera-t-on parfois un peu subtil, mais ceux-là même qui n'admettront pas absolument toutes ses hypothèses reconnaîtront qu'elles sont logiquement construites et à tout le moins vraisemblables. Tout le monde admirera la conscience avec laquelle il met sous les yeux du lecteur toutes les pièces du procès. Les textes constituent à eux seuls une bonne moitié de l'ouvrage ; il

n'en est pas un qui ne se rattache directement au sujet, ils sont tous pertinents et instructifs. Il en est qui respirent une vie extraordinaire et peignent au vif la physionomie de la province en ces temps encore barbares.

Après avoir lu ces pages, on comprend mieux d'où est parti saint Ignace, l'effort qu'il a fourni pour se dégager de son milieu, les raisons qui expliquent son attitude vis-à-vis de sa famille.

M. Coster a réfuté quelques erreurs des biographes du Saint, et il a écrit en même temps une page bien curieuse de l'histoire d'un canton de l'Espagne à l'aube des temps modernes.

G. Desdevises du Dezert.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

Arreguí. — *San Ignacio en Azpeitia* por el P. Juan María Pérez Arreguí. Madrid, 1921.

Astrain. — *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España* por el P. Antonio Astrain de la misma Compañía. Tomo I, *San Ignacio de Loyola*, 1540-1556. Segunda edición, Madrid, 1912.

Barbieri. — *Cancionero Musical de los Siglos XV y XVI transcrito y comentado por Francisco Asenjo Barbieri*. Madrid, 1890.

Camara. — Luis Gonçalves de Camara : *Acta antiquissima*, texte original publié dans les *Monumenta Ignatiana, Series IV*. Tome I.

Henao. — *Averiguaciones de las Antigüedades de Cantabria... su autor el P. Gabriel de Henao*. Nueva edición corregida por el P. Miguel Villalta de las escuelas pías. 7 tomes, Tolosa, 1894-1895.

Lizarralde. — *Historia del Convento de la Purísima Concepción de Azpeitia por el P. Fr. José Adriano de Lizarralde*. Santiago, 1921.

Monumenta. — *Monumenta Ignatiana ex autographis vel ex antiquioribus exemplis collecta*, partie de la collection intitulée : *Monumenta historica Societatis Jesu a Patribus ejusdem Societatis edita*.

Ribadeneira. — *Vida del bienaventurado Padre Ignacio de Loyola, etc.* Edition Miguel Mir. Madrid, 1880.

Tacchi Venturi. — *Storia della Compagnia di Gesù in Italia narrata col sussidio di fonti inedite dal P. Pietro Tacchi Venturi D. M. C. Volume secondo Dalla nascita del fondatore alla solemne approvazione dell'ordine* (1491-1540). Roma, 1922.

JUAN DE ANCHIETA
ET LA FAMILLE DE LOYOLA

I

Lacunes de la biographie de saint Ignace de Loyola. — Causes et conséquences. — Biographie traditionnelle d'Ignace. — Nécessité de la refaire sur des bases nouvelles.

Quiconque ouvre pour la première fois la volumineuse biographie d'Ignace de Loyola composée par son disciple le jésuite Pedro de Ribadeneira [1], ne tarde pas à éprouver une vive surprise.

Le premier chapitre est intitulé : *Naissance et Vie du bienheureux P. Ignace, avant que Dieu l'eût appelé à le connaître.* L'auteur après avoir indiqué en un court paragraphe la date de la naissance du saint, la province où il vit le jour, le nom et la noblesse de ses parents, continue en ces termes : « Une fois passées les premières années de son enfance, il fut envoyé par ses parents à la Cour des

1. La *Vita Ignatii Loiolae* de Pedro de Ribadeneira parut en latin pour la première fois à Naples chez Giuseppe Cacci, en 1572, mais ne fut pas mise dans le commerce. En 1583 parut la première édition espagnole. En 1586, la *Vita* parut de nouveau, en latin et en espagnol, notablement augmentée : c'est en quelque sorte la Biographie officielle du saint. Elle fut très souvent rééditée ; nous citerons le texte espagnol sous le titre de *Ribadeneira, op. cit.*, d'après l'édition du P. Miguel Mir. Madrid, 1880.

Rois Catholiques. Et lorsqu'il commença d'être jeune homme et que son sang commença de bouillonner, mû de l'exemple de ses frères qui étaient des hommes vaillants, et de son naturel décidé et magnanime, il s'adonna à tous les exercices militaires, essayant de surpasser tous ses contemporains et d'acquérir le renom de vaillant, l'honneur et la gloire militaires [1]. »

Et, pour le prouver, Ribadeneira passe immédiatement au récit du siège de Pampelune, en 1521, où Ignace fut blessé, à la double opération qu'il subit avec un courage surhumain et à sa guérison, si surprenante qu'il insinue qu'elle fut miraculeuse.

C'est tout ce que le biographe nous dit des vingt-neuf premières années d'Ignace, d'un homme qu'il connut personnellement et longtemps, qui appartenait à une famille notable, fondatrice de majorats et, par conséquent, en possession d'archives soigneusement conservées, ancien page du trésorier Velazquez, gentilhomme du vice-roi de Navarre, Alonso Manrique, duc de Nájera. Et cependant comment comprendre la conversion d'Ignace, sa sainteté, les idées directrices de sa fondation, comment apprécier son mérite sans une connaissance précise du milieu dont il est sorti, des fautes qu'il a commises, des expériences qu'il a faites et des multiples accidents qui façonnèrent son corps et son âme ? Un saint est d'abord un homme ; il existe autant de formes de sainteté qu'il y a de types humains : loin d'abjurer sa personnalité première, le converti l'adapte simplement à la poursuite d'un but nouveau.

Mais ces idées étaient étrangères à Ribadeneira qui, identifiant saint Ignace avec l'Ordre qu'il avait fondé, et dont le prodigieux développement remplissait d'une juste admiration ceux qui en faisaient partie, ne voulait voir dans l'un comme dans l'autre qu'un miracle continu.

Dès lors dépourvus de toute explication humaine, les événements de la vie d'Ignace se succèdent dans son récit comme autant de prodiges, puisqu'ils n'ont d'autre lien entre eux qu'une continuelle

1. Ribadeneira, *op. cit.*, p. 14.

intervention divine. Ignace abjure le monde, abandonne tout ce qu'il possède et trouve miraculeusement le vivre, le couvert et des soins attentifs à Manresa. Dans ce nouveau Pathmos Dieu révèle à cet ignorant la science universelle et lui fait comprendre les mystères les plus profonds du dogme ; il l'instruit personnellement comme un maître enseigne à un enfant, et lui révèle la forme qu'il donnera un jour à la Compagnie de Jésus ; la Vierge lui dicte les *Exercices* et, muni de ce nouvel Évangile, Ignace part à la conquête du monde. Contrairement à toute sagesse humaine il trouve à s'embarquer sans bourse délier pour l'Italie ; il traverse le pays, échappant à la peste et aux services sanitaires ; à Venise, il se présente au Doge qui lui accorde le passage gratuit pour la Terre-Sainte sur un bâtiment de l'État. Il monte à bord sans bagages ni provisions et arrive heureusement aux Lieux Saints qu'il visite sans rien payer. Enfin il retourne en Espagne. Pour cela il lui faut traverser l'Italie septentrionale occupée par les armées françaises et impériales : les belligérants l'arrêtent puis le laissent passer : quelques-uns l'accueillent avec bienveillance et lui donnent à manger. Enfin, à Gênes, un vaisseau espagnol le transporte gratuitement à Barcelone où il rentre sain et sauf, sans avoir dépensé un maravédis pour accomplir cette longue, coûteuse et dangereuse pérégrination. Tous ces faits, présentés ainsi, deviennent inexplicables : le lecteur moderne a la sensation d'être transporté dans un monde non moins chimérique que celui des Amadis et par suite à peine plus édifiant.

Loin de conserver les détails qui rendraient les faits facilement explicables, Ribadeneira les supprime soigneusement. Il est instructif à ce propos d'examiner la façon dont il a modifié le récit d'un incident rapporté par Gonçalves de Camara qui, cependant, prétendait reproduire les paroles mêmes d'Ignace. Lorsque celui-ci fut arrêté à son retour de Terre-Sainte par des sentinelles françaises dans une localité italienne, on l'amena au capitaine : or ce dernier était un Basque des environs de Bayonne ; heureux de rencontrer un homme de sa race il fit relâcher Ignace, après avoir recommandé

de lui donner à manger et de le bien traiter [1]. Ribadeneira s'abstient de dire que ce capitaine était Basque, en sorte qu'on ne s'explique plus tant de mansuétude. On ne saurait pourtant douter qu'à plusieurs reprises Ignace bénéficia dans des circonstances difficiles de cette fraternité des Basques qui, bien que politiquement séparés, se sentaient toujours unis par la langue et par le sang.

S'il consent à nous apprendre qu'à Gênes Ignace dut de pouvoir passer à Barcelone sur un navire espagnol, à l'amiral basque Rodrigo Portundo qu'il rencontra et qui le reconnut, ce n'est pas sans intention. Camara s'était en effet borné à dire qu'Ignace avait parlé à l'amiral, au temps où il servait à la Cour du Roi Catholique [2], tandis que Ribadeneira prétend qu'il l'avait connu à la Cour des Rois Catholiques. La différence est considérable. Camara ne dit pas en effet qu'Ignace eût été au service du Roi Ferdinand, mais qu'il était au service d'un personnage qui ne pouvait être d'ailleurs que le trésorier Velazquez, et postérieurement à la mort d'Isabelle, tandis que Ribadeneira semble faire de Portundo un camarade d'Ignace qui l'aurait connu page chez les Rois Catholiques, c'est-à-dire dans son enfance [3]. C'est que Ribadeneira,

1. « Y partido á la mañana caminó hasta la tarde, que le vieron dos soldados que estauan en vna torre, y baxaron á prendelle. Y lleuándolo al capitán que era françés, el capitán le preguntó entre las otras cosas, de qué tierra era ; y entendiendo que era de Guipúsc[o]a, le dixo : yo soy de allí de çerca ; paresçe ser junto á Bayona ; y luego dixo : lleualde, y dalde de çenar, y hacelde buen tractamiento. » (Camara, *op. cit.*, § 53, p. 67-68.) Y prosiguiendo su camino, *dit Ribadeneira*, fué otra vez preso de ciertos franceses, que siendo centinelas en una torre le vieron pasar desde una torre, y le llevaron al capitan francés ; el cual sabiendo de donde era, que no quien era, le acogió y trató y despidió cortesmente y le mandó dar de cenar y hacer buen tratamiento. (Ribadeneira, *op. cit.*, libro I, cap. XII, p. 78.)

2. « Y á la fin llegó a Génoua adonde le conosçió un viscaino que se llamaua Portundo, que otras vezes le había hablado quando él seruía en la corte del rey cathólico, etc. » (Camara, *op. cit.*, § 53, p. 68.)

3. « Llegado a Genova, topó con Rodrigo Portundo, vizcaino que era

imité en cela par ses successeurs, omet volontiers tout ce qui lui semble trop humain chez son héros, mais note soigneusement au contraire tout ce qui lui paraît prouver que le saint, loin d'être le premier venu, appartenait à la plus haute noblesse et qu'il avait été d'emblée admis au service des Rois[1].

Cette singulière disposition à anoblir l'ordre tout entier en la personne de son fondateur se manifeste ingénument dans une note du P. Antonio Araoz, qui, bien qu'il dût savoir à quoi s'en tenir, puisqu'il était cousin ou neveu de Magdalena de Araoz, belle-sœur d'Ignace, aurait voulu que Ribadeneira déclarât au début de sa Biographie que la maison d'Oñaz était la plus ancienne d'Espagne et que l'Espagne (et non le Guipuzcoa) était divisée en deux clans : ceux d'Oñaz et de Gamboa [2].

Les biographies postérieures utilisèrent les mêmes sources que

entonces General de las galeras de España y habia sido su conocido en la corte de los Reyes Catolicos. Este le amparó etc. » (Ribadeneira *op. cit.*, libro I, cap. XII, p. 78.)

1. « No deja de ser notable lo que aludiendo al Patronato Loyoleo, escribe en su hermosa carta del 5 de Julio de 1551, al dar noticias curiosas de la Casa y familia de Loyola el P. Pedro de Tablares con estas palabras. Ha sido y es esta Casa como Señora de la una de estas villas, que se dice Azpeitia, que es la mayor. Es de la Iglesia, como Obispo ; y provee los Beneficios y todo lo que hay en ella ; assí que en lo espiritual y temporal tiene mucho mando, y le tienen gran respecto. Es Casa de muy buena renta, y assí, en toda esta Provincia ha sustentado siempre mucha authoridad. He tocado esto aunque brevemente para que sepa la gente a gloria de Dios que el Reverendíssimo Padre nuestro Iñigo de Loyola, no es algun hijo de la tierra; sino de los principales Señores y Casas de la Provincia; como cabeza que es esta de la Casa de *Oñez*, cuyo Apellido siguen los Duques de Náxara. » (Henao, *op. cit.* Complemento primero, Apéndice séptimo *du P. Villalta*. tome VI, p. 112.)

2. « Hijo del señor de Oñaz, la más antigua casa de Spaña y sola de su nombre ; y está diuidida Spaña en vandos de Oñaz y Gamboa ó se reduzen á ellos. » (Censura Ignatianae Vitae Patris Ribadeneirae auctore P. Araozio. *Monumenta*, Series IV, t. I, p. 725.)

Ribadeneira, sans y rien ajouter, et se ressemblent toutes en ce qu'elles restent à peu près muettes sur les vingt-neuf premières années du saint.

Maffei laisse bien soupçonner que la jeunesse d'Ignace avait été loin d'être irréprochable [1]. Mais de plus en plus les biographes suivants transforment, atténuent ou suppriment tout ce qui pourrait donner à la figure d'Ignace un caractère humain. J'emprunte au P. Astrain, l'un des plus récents historiens de la Compagnie de Jésus, le jugement sévère qu'il porte sur ces pieuses naïvetés.

« Sur ses mœurs (celles du saint avant sa conversion) nous devons, dit-il, nous étendre un peu plus. Le P. Ribadeneira garde le silence sur ce point et se contente de dire qu'Ignace était alors un jeune homme élégant, ami de la parure et des riches ajustements, *mozo polido, amigo de galas y de traerse bien.* Et, bien que dans le cours de son histoire, il ait appliqué au jeune Ignace quelques fortes épithètes comme lorsqu'il l'appelle un homme plongé jusqu'au cou dans les vanités de ce monde, *metido hasta los ojos en las vanidades del mundo,* et soldat licencieux et vain, *soldado desgarrado y vano* ; bien qu'il ait laissé échapper quelques phrases d'où l'on déduit qu'Ignace dans sa jeunesse commettait des péchés graves, toutefois, comme il n'a pas spécifié ces péchés, le caractère moral de notre héros est resté dans l'ombre. Le P. Orlandini a recueilli soigneusement les traits favorables qu'il a trouvés dans les papiers de Polanco, et omettant, selon son habitude, les traits défavorables, nous a présenté en Ignace un modèle de l'antique cavalier espagnol, aussi prudent au conseil que valeureux sous les armes, et doué d'admirables talents naturels pour l'office auquel Dieu devait l'élever [2].

1. Maffei (Giovanni Pietro) S. J., *De Vita et moribus Ignatii Loyolae.* Romae, 1584.

2. Orlandini (Nicolas) S. J., *Historia Societatis Jesu. Pars prima sive Ignatius, Auctore Nicolao Orlandino Societatis eiusdem Sacerdote.* Antverpiae, M.DC.XX.

Trente années passent et le P. Luis de Valdivia [1], rapportant le séjour de notre saint P. à Arévalo dit que le saint jeune homme Iñigo désirait beaucoup suivre la carrière des armes, *el santo mozo Iñigo deseaba mucho seguir la guerra.* Le lecteur sourira de voir un saint avec la vocation de soldat ; mais négligeons cette invraisemblance et notons seulement le désir de faire d'Ignace un saint avant qu'il le fût. Les biographes du XVIIe siècle comme Bartoli [2], Nieremberg [3] et Nolarci [4] participèrent à cette tendance ; mais ceux qui la poussèrent à l'extrême furent le P. Francisco Garcia dans sa *Vida* du saint [5], imprimée en 1685, et le P. Henao qui publia ses *Averiguaciones* [6] en 1689. Chez ces auteurs nous voyons un Iñigo idéal et fantastique, un petit jeune homme modeste qui accompagne la bonne dame Maria de Guevara dans ses visites aux malades ; qui apprend d'elle à les regarder comme des images de Jésus-Christ ; qui les assiste avec amour et qui déjà acquiert ce goût de servir dans les hôpitaux, qu'il devait inspirer plus tard à ses fils quand il leur recommandait si chaleureusement le service des pauvres souffrants. Enfin vient le P. Fluviá, qui écrivait vers

1. Valdivia (Luis de) S. J., *Colegios de España, Colegios de Castilla Arévalo.* Inédit. Le P. Luis de Valdivia mourut en 1644.

2. Bartoli (Daniel) S. J., *Della vita e dell'Istituto di S. Ignazio.* Torino, 1825.

3. Juan Eusebio Nieremberg S. J. a écrit la *Vida del glorioso Patriarca San Ignacio de Loyola.* Madrid, 1631, rééditée en 1631, 1636, 1882, 1883, 1884, 1889. La première édition fut mise à l'*Index* donec corrigatur, le 12 décembre 1646.

4. Le P. Carnoli (Aloys), 1618-1693, a publié sous le pseudonyme de Vigilio Nolarci un *Compendio Della Vita di S. Ignatio di Loiola Raccolto con fedeltà, e con brevità da quanto n'hanno prouamente stampato in un secolo graui Autori...* Venetia, MDCLXXX, réédité en 1680, 1687 et 1701.

5. García (Francisco) S. J., *Vida virtudes y milagros de San Ignacio de Loyola.* Madrid, 1685.

6. Henao (Gabriel de) S. J., *Averiguaciones de las antigüedades de Cantabria.* Salamanca, 1689-1691.

la moitié du XVIIIe siècle [1] et, sans aller jusqu'aux excès de Garcia et d'Henao, présente du jeune Iñigo le portrait suivant que l'on peut considérer comme un résumé discret des idées et des traits dispersés chez les biographes du XVIIe siècle : « Dans sa vie de soldat, dit-il, il conserva toujours la piété envers Dieu, la dévotion à la messe, la vénération des temples, le respect des prêtres, des religieux et de toutes les choses saintes. Il aimait la vérité, ne jurait pas, ne médisait pas et ne souillait pas ses lèvres de paroles de malveillance ni qui pussent donner aux autres le moindre motif de ressentiment. Il montrait déjà une singulière adresse et une non moindre habileté dans le maniement des affaires les plus ardues et les plus difficiles, bien que, dans les occasions qui se présentaient, il aimât servir les dames en raison de sa galanterie naturelle, sans qu'il s'y mêlât un sentiment moins pur. Il était déjà si maître de lui que, même quand on lui en donnait quelque motif, il ne répondait jamais avec colère ni violence, et se réconciliait très facilement avec ceux qui l'avaient offensé, oubliant leurs torts. C'est ainsi qu'il vécut jusqu'à l'âge de trente ans ; et alors que telle avait été sa vie dans le siècle, lorsqu'il se convertit plus tard à la vie spirituelle, il la pleura jusqu'à sa mort, comme si elle eût été pleine de crimes et des plus grands désordres [2]. »

Cette déformation progressive de l'image d'Ignace était due à plusieurs causes : d'abord à ce que les seuls biographes du saint ne pouvaient guère être que des Jésuites, ceux-ci possédant à peu près seuls, les documents ou les traditions sur lesquels on pouvait se fonder, et que l'admiration sans réserves des premiers compagnons du saint avaient déjà inconsciemment dénaturés. Un exemple saisissant de cette corruption de leurs témoignages nous est fourni

1. Fluvià (Francisco Javier) S. J., *Vida de San Ignacio de Loyola*, Barcelona, 1753.

2. *Historia de la Compañía de Jesús de la Asistencia de España por el P. Antonio Astrain de la misma Compañía*, t. I, p. 10 de la seconde édition, 1912. Madrid.

par l'anecdote suivante que nous a transmise Ribadeneira, et qui donne une idée fâcheuse de son sens critique.

Araoz aurait dit un jour à Lainez qu'Ignace avait pour veiller sur lui, non pas un ange gardien comme les autres hommes, mais un archange. Lainez, pour s'en assurer, interrogea Ignace. Comme celui-ci s'abstint de répondre, et rougit, Lainez demeura persuadé que c'était un aveu [1] et le donna pour tel à Ribadeneira.

Cette anecdote dénote chez Lainez une singulière candeur, car le fait n'aurait pu être connu que si Ignace l'avait révélé lui-même à Araoz, ce qui serait en contradiction avec son bon sens et sa modestie. Mais on peut rétablir sans peine la vérité. Araoz n'était pas un naïf, mais il avait une admiration sans limites pour Ignace à qui il était redevable d'une faveur extraordinaire [2]. Il n'est pas surprenant qu'il ait dit un jour à Lainez en parlant d'Ignace, et simplement en manière d'éloge, qu'il montrait tant de sagesse et de prudence qu'il ne devait pas avoir pour gardien un ange, mais un archange. Mais Lainez, qui avait coutume d'appeler Ignace *le saint*, et par conséquent tout prêt à croire de lui les choses les plus surprenantes, prit cet éloge au pied de la lettre, et, pour enrichir sans doute sa science théologique, voulut s'assurer de la réalité du fait auprès de celui seul qui pouvait dissiper ses doutes. Il alla donc

1. « Cum pater Laynez ex Patre Araoz pro certo audiuisset Patrem nostrum Ignatium sui custodem, non angelum, ut caeteri homines, sed archangelum quempiam habere, ipsummet Patrem familiariter, uerumne esset an non, rogauit ; a quo nullum uerbis responsum accepit ; sed ita ora rubore suffudit, ut uirgo solet castissima a uiris sola depraehensa, ut ipsamet Patris uerecundia et uultus mutatio et oris rubor satis responderint uerum esse quod Pater petebat. Ego ex Patre Laynez 19 Maii 1555. L. » (Patris Petri Ribadeneyra de actis Patris nostri Ignatii. *Monumenta*, Series IV, t. I, p. 339.)

2. Dans une lettre adressée de Rome à Martin Garcia de Oñaz et à Beltran de Oñaz, le 2 février 1539, Ignace écrit cette phrase remarquable au sujet d'Antonio Araoz : « El bachiller Araos queda aqui : si Dios N. S. me da parte de lo que yo le deseo, él sera rico en esta vida y en la otra. » (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 727.)

trouver le saint et lui exposa sa requête ; et celui-ci, confus de cette indiscrétion et de l'excès de candeur de son compagnon le plus cher et le plus savant, qu'il regardait déjà comme son successeur, garda le silence et rougit, tant par modestie que par contrariété. Pouvait-il en effet répondre autrement et détromper son fidèle compagnon sans l'humilier et le contrister ? Quant à Araoz, s'il avait su la chose, il en eût été offusqué. Nous voyons en effet dans une circonstance analogue comment il raisonnait. Lorsqu'on lui soumit la *Vie* qu'avait écrite Ribadeneira, afin d'y faire des observations, il nota comme à supprimer une anecdote que l'auteur conserva d'ailleurs.

Il s'agit d'une tradition d'après laquelle Ignace, enfant, aurait maraudé dans le verger d'un habitant qui fit condamner pour ce délit un pauvre diable parfaitement innocent. La première fois qu'il prêcha, en 1535, lors de son retour à Azpeitia, Ignace aurait confessé sa faute et fait au malheureux qu'il avait laissé condamner, amende honorable du haut de la chaire ; il déclara de plus qu'il lui faisait don de deux pièces de terre, qu'il possédait, afin de le dédommager de l'amende qui lui avait été infligée injustement. En lisant cette singulière histoire, Araoz fut indigné. « Comme il n'y a eu à Rome ni dans la Compagnie, dit-il, personne de ceux qui l'ont entendu prêcher à Azpeitia pour pouvoir dire pareille chose, il faut conclure que c'est lui qui l'aurait dit, *quod absit* ; parce que, si c'eût été vrai, il ne l'aurait pas dit, à combien plus forte raison si ce n'était pas vrai [1]. »

Mais la plupart de ses confrères n'avaient pas cette liberté d'esprit. Aussi se constitua-t-il rapidement une légende autour du fondateur de la Compagnie, tandis que le véritable Ignace, dont la conversion saisissante pouvait encourager, consoler, convertir les pécheurs, disparaissait derrière des nuages.

J'ai dit que les Jésuites avaient été longtemps seuls à pouvoir

1. *Monumenta*, Series IV, t. I, p. 727. L'anecdote est rapportée par Ribadeneira, livre II, chapitre v, p. 126.

tenter d'écrire cette histoire, parce qu'ils détenaient seuls les documents qui rendaient l'entreprise possible. Il en existait en effet, un certain nombre, bien moindre d'ailleurs qu'on ne pourrait le supposer, touchant la personne d'Ignace et surtout les années de sa vie antérieures à sa conversion.

Le premier datait de 1547 : il avait une valeur considérable, au point que les documents postérieurs lui doivent beaucoup trop. C'est une lettre adressée de Bologne par le P. Lainez au P. Polanco, dans laquelle il répondait à la demande qui lui avait été faite de fixer par écrit ce qu'il savait des débuts de la Compagnie de Jésus. Lainez répond avec une évidente simplicité et une entière bonne foi. Il a l'occasion de parler d'Ignace lui-même ; mais ses renseignements sur ce point sont extrêmement brefs, sans compter que, pour la plupart, ils ne proviennent pas de confidences du saint, mais de sources sur la valeur desquelles il ne donne aucune précision. Il avoue même qu'il rapporte des détails qu'il a, non pas même appris de sa bouche, mais déduits de ses paroles ; et nous avons vu comment il interprète son silence, ce qui n'est pas pour nous donner confiance [1].

1. « Quanto la memoria me sirue, diré em pocas palabras fiel y simplemente lo que me occure açerca de las cosas de N. P. Mtro. Ignatio, refiriendo aquello que, por edificaçion nuestra ó de otros presentes, en çiertos tiempos y lugares, hemos sentido dél, ó collegido de sus palabras. Y quanto á lo demás que toca á los prinçipios de la Compañia, hablando como testigos, parte de oyda y parte de uista, remitiéndome en todo a la uerdad y al buen juizio, que esperamos os será dado de nuestro Señor para tomar y dexar de lo escripto según que a la gloria de su divina magestad y a edificaçion del próximo más conuiene, le paresçerá. — Dexando pues aparte que el P. Mtro. Ignatio es noble quanto al siglo, y de una de las casas prinçipales de su tierra ; y pasando también que quanto á su naturaleza propia era, aun en el mundo ingenioso y prudente, y animoso, y ardiente, y inclinado á las armas y otras cosas arduas ; para uenir á la occasion de su conuersión y principio de seruir a nuestro Señor, aconteció pues el tal modo : que hallándose en Pamplona al tiempo que estaua çercada de franceses, *etc.* » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 99-100.)

Il nous apprend cependant qu'Ignace, avant sa conversion, était loin d'être chaste [1].

Cette lettre de Lainez circulait entre les Jésuites, naturellement très désireux de connaître tout ce qui concernait leur fondateur : mais ces maigres renseignements ne faisaient guère que piquer leur curiosité. De plus l'original en est perdu et l'on peut se demander si elle n'a pas été retouchée de très bonne heure par des admirateurs trop zélés. Il est évident qu'elle contient des assertions inexactes et qui par conséquent ne sauraient être imputées à Ignace. Ainsi au sujet du séjour d'Ignace à Azpeitia en 1535 et du résultat de sa campagne apostolique, Lainez émet certaines affirmations [2], dont nous verrons plus loin l'inexactitude ou la fausseté. Il ne serait donc pas surprenant qu'elle contînt des interpolations.

Le second document est le récit du P. Luis Gonçalves de Camara, publié par les Bollandistes en traduction latine sous le titre : *Acta antiquissima ex ore Ignatii excepta* [3], en 1731, et dont le texte original, partie en espagnol, partie en italien, a été donné dans les *Monumenta historica Societatis Jesu* en 1904 [4].

1. « Auiendo sido antes hasta aquella hora combatido y vencido del viçio de la carne. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 101.)

2. « Y ansi se partió, yendo á pie, como solía hazer los otros uiajes, hasta España, y pasó por su tierra, en la qual se fué á un hospital, y pedía por amor de Dios ; y estando ay çerca de un mes, hizo nuestro Señor fructo notable ; porque, vltra que muchas personas salieron de peccado mortal abrazando el camino de la poenitençia ; vltra de enseñar la doctrina xna. y praedicar á mucha gente, tanto que, no pudiendo caber en la yglesia, era neçessario praedicar en el campo ; vltra también de diuersas paçes y concordias, hizo que en el pueblo se ordenase[n] leyes contra los juegos, y que se proueyese á los pobres de manera que no mendi casen, y que se hiçiese oraçión pública por aquellos que estauan en peccado mortal. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 112.) La plupart de ces assertions sont, comme on le verra, inexactes ou fausses.

3. *Acta Sanctorum Julii... a Joanne Bapt. Sollerio, Joanne Pinio, Guillelmo Copero, Petro Boschio, E Societate Jesu Presbyteris Theologis*, tomus ... VII Antverpiae... MDCCXXXI.

4. *Monumenta*, Series IV, t. I, p. 31-98.

En 1552 le P. Nadal avait supplié en effet Ignace, au nom de ses confrères, de vouloir bien leur exposer ce qui s'était passé dans son âme depuis sa conversion [1]. Après de longues hésitations Ignace finit par y consentir et fit choix pour prendre note de ses confidences du Jésuite portugais Luis Gonçalves de Camara, connu pour l'excellence de sa mémoire. En 1553 il le convoqua à plusieurs reprises et lui raconta, dit Camara, *toute sa vie, même ses espiègleries de jeunesse, clairement et distinctement dans tout le détail* [2]. Plus d'une fois interrompu, ce récit fut complété à des intervalles assez éloignés, la dernière partie étant du mois d'octobre 1555.

Il semblerait que le début de ce document dût nous éclairer complètement sur la jeunesse d'Ignace. Or il n'en est rien, car il commence par ces simples mots : *Jusqu'à l'âge de vingt-six ans il s'adonnait aux vanités de ce monde, et en particulier prenait plaisir à se livrer aux exercices militaires avec un grand et vain désir de gagner de l'honneur... Et ainsi se trouvant dans une forteresse que les Français attaquaient, etc...* Suit le récit de la blessure d'Ignace au siège de Pampelune. On est donc porté à supposer que le début primitif a été supprimé, d'autant plus que le texte original a disparu. Peut-être Nadal le jugeant inutile ou dangereux prit-il sur lui de le retrancher ; peut-être Camara le fit-il spontanément par respect. Mais ce qui est sûr, c'est que cette suppression, si elle est réelle, date du moment où ce texte se répandit dans l'Ordre par des copies qui devaient être lues avec avidité.

D'ailleurs quelle que fût la mémoire de Camara, les conditions dans lesquelles il rédigeait son texte étaient très défavorables : Ignace le mandait et, tout en se promenant, lui faisait son récit

1. « Ut nobis vellet exponere, quemadmodum ab initio suae conversionis illum Dominus gubernasset. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 35. Praefatio Patris Hieronymi Natalis.)

2. « ... y me empezó a decir toda su vida y las travesuras de mancebo, claras y distintamente, con todas sus circunstancias... » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 32.)

que Camara écoutait debout, sans prendre de notes, mais les yeux fixés sur le saint, en dépit de la règle qui défendait de regarder personne fixement. Un jour même Ignace qui avait déjà rappelé cette règle à Camara, voyant qu'il ne tenait pas compte de son observation, leva la séance pour le punir [1].

Une fois seul Camara notait en abrégé les paroles du saint, tout en s'efforçant de les conserver aussi fidèlement que possible ; et enfin lorsqu'il avait du loisir, il développait ces notes [2]. Dans ces conditions les erreurs devaient être nombreuses. Aussi ne saurait-on guère s'étonner de certaines assertions que d'autres documents nous démontrent fausses. Camara connaissait en effet la lettre de Lainez, qui semble l'avoir égaré sur certains points, touchant par exemple le séjour d'Ignace en 1535 à Azpeitia.

On ne saurait donc utiliser Camara qu'avec précaution ; et d'ailleurs, sur les premières années du saint, il ne nous apprend rien par sa faute ou par celle de ses confrères.

Le troisième document, officiel pour ainsi dire, est le *Chronicon* de Polanco [3]. L'auteur écrivit cette histoire de la Compagnie avec le secours de toutes les sources dont disposaient les Jésuites. Elle débutait par une biographie succincte d'Ignace, dont le texte latin

1. « ... dictabatque ambulando, uti semper dictabat. Ego, ut vultum ejus intuerer, paululum semper appropinquabam, dicente mihi Patre, Observa regulam : et dum ego aliqua vice id negligens accederem, atque in idem bis aut tertio essem relapsus, dixit hoc mihi, et abiit. Camara, *op. cit.*, § 5, p. 34. »

2. « ... yo venia luego inmediatamente a escrevillo, sin que dijese al Padre nada, primero en puntos de mi mano, y después más largo como está escrito. He trabajado de ninguna palabra poner sino las que he oido del Padre ; y cuanto á las cosas que temo haber faltado es que, por no desviarme de las palabras del Padre, no he podido explicar bien la fuerza de algunas dellas. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 33, § 3 de la Préface.)

3. Polanco (Juan Alfonso de) S. J., *Vita Ignatii Loyolae et rerum Societatis Jesu Historia.* (*Monumenta historica Societatis Jesu*, 6 tomes. Madrid, 1894-1898.)

seul a été publié ; mais le P. Astrain a donné quelques extraits du texte original espagnol.

Polanco nous montre Ignace coureur, joueur et bretteur, mais toujours avec une extrême brièveté et sans ajouter aucune précision nouvelle [1].

Les Jésuites avaient encore à leur disposition des souvenirs de différents Pères qui avaient été les premiers compagnons d'Ignace ; mais ils n'étaient guère propres à combler les lacunes que nous avons signalées car ils ne concernaient que le fondateur d'Ordre, et non le jeune Guipuzcoan qui, au commencement du siècle avait, pendant près de vingt ans, mené une vie fort peu édifiante.

Si peu de chose que continssent ces documents, ils semblaient encore trop explicites aux supérieurs de la Compagnie. Lorsque de toutes parts on réclama dans les collèges la publication des *Acta antiquissima* de Camara, le général Francisco de Borja s'y refusa, en disant qu'on avait déjà fait connaître dans la *Vie* de Ribadeneira tout ce qu'il était possible et qu'il n'était pas bon que le récit entier fût mis entre toutes les mains [2].

1. « La institución suya fué más conforme al espiritu del mundo que al de Dios ; porque desde mochacho, sin entrar en otro studio que de leer y scrivir, comenzó á seguir corte como paje ; despues sirvió de gentilhombre al duque de Nájera y de soldado hasta los veintiséis años, quando hizo mutacion en su vida. Hasta este tiempo, aunque era aficionado á la fe, no vivía nada conforme á ella ; ni se guardaba de pecados ; antes era specialmente trabieso en juegos y cosas de mujeres y en rebueltas y cosas de armas. » (Polanco, cité par Astrain, *op. cit.*, t. I, p. 14, 2e édition.) Polanco rendit le même paragraphe en latin de la façon suivante : « Toto hoc tempore vitam nihil minus quam spiritualem duxit ; et ut juvenes aulici et militari studio dediti saepe facere solent, satis liber in mulierum amore, ludis et concertationibus honoris causa susceptis vixit. » (*Monumenta*, Polanco, *op. cit.*, t. I, p. 10.)

2. « Quae communicanda videbantur ea in libro P. Ribadeneira scripta sunt : caetera non expedit omnium manibus circumferri. (Acta Congr. Provinc. Castellae, 1584.) » Cité par Astrain, *op. cit.*, t. I, p. 17.

Le P. Astrain en expose franchement les raisons : « A ce qu'il semble, dit-il, quelque chose transparut dans la Compagnie primitive des premières années de son fondateur ; mais on ne voulut pas pénétrer le mystère. Je dirai plus : on tâcha de garder un prudent silence sur ce point. Ainsi en 1584 la Congrégation provinciale de Castille ayant demandé que l'on imprimât la biographie de Camara qui devait être déjà connue par quelques copies, le P. Aquaviva répondit : « Ce qu'il y a de communicable est déjà écrit dans le livre du P. Ribadeneira ; quant au reste il ne convient pas de le laisser entre les mains de tout le monde. » Précaution très prudente en ce temps, où les faits étant encore tout proches, et Ignace n'étant pas encore monté aux honneurs des autels, on pouvait craindre quelque irrévérence contre sa sainte mémoire. Seul le P. Maffei osa parler clairement quoique très brièvement, comme on peut voir dans le premier chapitre de sa biographie latine, publiée en 1585. Maintenant que le jugement infaillible de l'Église a reconnu la sainteté prodigieuse que depuis sa conversion atteignit notre glorieux patriarche ; maintenant que l'univers admire l'œuvre sublime qu'il a instituée, il n'y a pas de danger à noter ces faux-pas juvéniles qui, sans ternir la gloire postérieure d'Ignace, peuvent fournir à notre petitesse quelque sujet de consolation. Qui n'aura confiance en la miséricorde divine, à voir ce prodige ? etc. [1]. »

Il semble que le procès de canonisation d'Ignace aurait dû combler toutes les lacunes de la biographie. Mais quand la Compagnie s'occupa de la béatification de son fondateur, les différentes enquêtes préliminaires furent menées par les Jésuites qui avaient préparé des questionnaires où l'on ne s'occupait que des vertus d'Ignace. De ces procès inaccessibles au public les Jésuites avaient obtenu de se faire délivrer des copies légalisées : mais ils ne se sont évidemment souciés que des parties qui étaient à la gloire de leur fondateur en sorte que, s'il fut question de sa jeunesse turbulente et peu édifiante, les pièces qui la concernaient ne furent pas com-

1. Astrain, *op. cit.*, t. I, p. 17.

prises dans les archives de l'Ordre. On peut d'ailleurs douter qu'elles aient existé, car le questionnaire posé aux témoins du procès d'Azpeitia n'y fait aucune allusion [1]. On n'y parle même pas du

1. Voici le questionnaire d'Azpeitia tel que l'ont publié les *Monumenta*, Series IV, t. II, p. 173-174 : « Por los capítulos siguientes sean preguntados los testigos que an de ser examinados, presentados por parte de la Compañía de Jesus en la informaçión que por comissión del Ilmo. y reuerendíssimo señor nunçio de su Sanctidad se haze çerca de la vida, acçiones y milagros del Pe Ignaçio de Loyola fundador de la religion de la Compa. de Jesus. — 1. Primeramente : Si conoçieron al dicho P. Ignaçio, y saben de donde era natural, y quienes fueron sus padres. Las generales. — 2. Item, sean preguntados si saben, vieron o oyeron dezir que el P. Ignaçio de Loyola el año pasado de mil y quinientos y treinta y çinco, que aurá sesenta años, poco más o menos, vino de la vniuersidad de París a la villa de Azpeytia, donde era natural, y se aposentó en el hospital de la Magdalena de la dicha villa en compañía de muchos pobres que auía en él, sin poder acauar con él sus hermanos y otras personas prinçipales que fuese a la casa de Loyola ni a otra posada ; mas saben los testigos que posó en el dicho hospital, tratándose con mucha aspereza, durmiendo en el suelo, pidiendo limosna de puerta en puerta, la qual, con lo que le embiaban personas deuotas, repartía entre los pobres del dicho hospital, dando en todo grande exemplo de humildad, pobreça y paçiençia, como hombre de gran espiritu, oraçion y sanctidad, y assí era público en todo el pueblo y su comarca. Digan lo que saben y cómo lo saben. — 3. Si saben, vieron o oyeron que el tiempo que el dicho Pe Ignaçio estuuo en el dicho hospital, enseñaua la doctrina xna y predicaua muchos sermones con gran espiritu y feruor, y la oyan no solo los de la dicha villa, mas de la comarca venía mucha gente ; con los quales sermones y con sus pláticas y sanctidad de vida se emendaron muchas personas, apartándose de tratos deshonestos y escandalosos y dexando juegos y tablajerías y otros viçios y enemistades, viéndose en todos en vida y costumbres gran emienda, de manera que se conoçía bien ser aquello muy particular obra de Dois nro. sor. Digan los testigos lo que saben y como lo saben en particular. —4. Si sauen, vieron o oyeron que en el tiempo que el dicho P. Ignaçio estuuo en la villa de Azpeytia por su interçessión nro. sor obró algunos milagros, sanando a algunas personas de gota coral, tísica, y alançando demonios ; y si saben alguna cosa notable de su vida la digan. — 5. Si sauen, vieron o oyeron que

séjour d'Ignace en 1521, après sa blessure au siège de Pampelune et les enquêteurs ne commencent leurs recherches qu'à partir de 1535, lors de son dernier séjour à Azpeitia. Or cette période était la seule qui eût laissé des traces dans la mémoire des habitants, lorsque l'enquête eut lieu en 1595. En publiant ces procès dans la quatrième série des *Monumenta Ignatiana* les PP. Jésuites ont d'ailleurs fait connaître une quantité de détails intéressants.

Au XVIIe siècle le P. Gabriel de Henao dans ses *Averiguaciones de las antiguedades de Cantabria* [1] publia de nombreux documents jusqu'alors inédits sur la famille de saint Ignace ; mais sur les premières années du saint il observa le même silence que ses prédécesseurs, bien qu'il ait eu entre les mains des pièces qui n'ont vu le jour que depuis peu ; car il avait eu à sa disposition les archives de Loyola.

Les Bollandistes enfin au XVIIIe siècle consacrèrent à Ignace le premier travail vraiment méthodique [2] ; on leur doit en particulier la publication dans la traduction latine du P. Annibal du Coudray des *Acta antiquissima* de Gonçalves de Camara. Mais leur énorme publication souffrait du même défaut que les précédentes et ne commençait véritablement qu'à la conversion d'Ignace. La raison n'en était pas un désir de dissimuler ou d'atténuer la vérité ;

fué común y general entre todos los veçinos de la dicha villa y de sus comarcas la opinión de la perfecçión y sanctidad del dicho P. Ignaçio, y como a tal varón perfecto y sancto le respectauan y venerauan y oy día respectan y reurençian en particular. — Alonso Ramirez. »

1. *Averiguaciones de las antigüedades de Cantabria.* Salamanca, 1689-1691.

2. *Acta Sanctorum Julii Ex Latinis et Graecis, aliarumque gentium Monumentis, servata primigenia veterum Scriptorum phrasi, Collecta, Digesta, Commentariisque et Observationibus illustrata a Joanne Bapt. Sollerio, Joanne Pinio, Guilielmo Cupero, Petro Boschio, E Societate Jesu Presbyteris Theologis. Tomus VII quo dies vigesimus nonus, trigesimus et trigesimus primus continentur...* Antverpiae. Apud Jacobum du Moulin, M.DCCXXXI.

mais c'était faute de documents qu'ils étaient astreints à passer sous silence ces trente premières années.

Enfin au siècle dernier les Jésuites décidèrent d'entreprendre la publication méthodique de ce qui subsistait de leurs archives, soit chez eux, soit dans les bibliothèques, ainsi que des documents de toute nature qui concernaient l'histoire de leur Compagnie et celle de leurs fondateurs dans une collection qui porte le titre de *Monumenta Historica Societatis Jesu*. On y vit paraître la correspondance, aussi complète que possible, de saint Ignace, ainsi que celle de la plupart de ses compagnons. Une série spéciale fut plus particulièrement consacrée au fondateur sous le titre de *Monumenta Ignatiana* et donna au grand public des documents qui lui étaient jusqu'alors inaccessibles, et qui permettent d'entreprendre une étude plus précise du personnage. Cette collection, en cours de publication, forme aujourd'hui une bibliothèque considérable dont le mérite serait inappréciable si, pour juger de la valeur des documents qu'elle contient, nous n'étions trop souvent réduits à nous confier à la science et à la méthode critique des éditeurs, que nous n'avons pas le moyen de contrôler.

En même temps l'Ordre entreprenait des travaux historiques importants concernant chacune des Provinces de la Compagnie. C'est ainsi que le P. Astrain fut chargé de raconter l'histoire de la Compagnie de Jésus en Espagne [1]. Au début de cette étude il fut naturellement amené à tracer la biographie de saint Ignace. Muni de documents inconnus des anciens biographes, il a fait un sérieux effort pour jeter un peu de lumière sur la première partie de sa vie ; mais le résultat qu'il a obtenu est encore bien insuffisant.

Le P. Astrain avait connaissance du testament du frère aîné

1. *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España por el P. Antonio Astrain de la misma Compañía*. Madrid, 1902-1925. Pour la France le même rôle fut confié au P. Fouqueray : *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression*, 1528-1762, par le P. Henri Fouqueray. Paris, 1910-1913.

d'Ignace, qui avait été publié en Appendice à la fin du premier volume de Polanco en 1894, des travaux publiés par le P. Fidel Fita dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* sur différents points de la vie de saint Ignace, en particulier sur les trois procès qui lui furent faits à Alcalá de Henares, sur son séjour à Arévalo et à la cour des Rois Catholiques, et enfin du procès si curieux découvert par le P. J.-M. Cros.

Biographe de saint François-Xavier [1], le P. L. J.-M. Cros avait entrepris de réunir le plus grand nombre possible de documents ignaciens inédits. Il avait pu à loisir explorer ou faire explorer les archives de toute espèce où l'on pouvait espérer quelque découverte. J'ai retrouvé la trace de son passage aux archives municipales d'Azpeitia. Mais il avait eu accès à des dépôts tels que l'*Archivo de protocolos* de la ville que je n'ai pu consulter, ainsi qu'à d'autres plus secrets qui se seraient difficilement ouverts pour un profane. Il consigna le résultat de ses recherches et de ses découvertes dans plusieurs opuscules intitulés : *Documents ignaciens* : *Famille paternelle, Famille maternelle, Pays paternel, Pays maternel* [2], dont la mort l'a empêché de tirer parti et qui se trouvent aujourd'hui, paraît-il, à Toulouse.

En 1882 le P. Cros trouva au fond d'une armoire de l'Hôtel de Ville d'Azpeitia [3], un document capital pour l'histoire de la jeunesse

1. *Saint François de Xavier : Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux* (1re série). Toulouse, 1894. Le P. Cros a publié en outre : *Saint François de Xavier. Sa vie et ses lettres.* Deux tomes, Toulouse, 1900.

2. « Le accurate indagini intraprese nel secolo XVII dall' Henao sopra la famiglia dei genitori del Loiola vennero ai tempi nostri continuate con diligenza e grande ampiezza dal compianto p. Leonardo Cros. Le sue monografie *Documents Ignaciens, Famille paternelle, Famille maternelle, Pays paternel, pays maternel* tuttora inedite contengono ricchissima messe di notizie cavate da atti notarili e simili documenti da lui rintracciati in Guipuzcoa ed altrove. » (Tacchi Venturi, *op. cit.*, t. II, p. 5, note 1.)

3. Le P. Tacchi Venturi dit en effet (*op. cit.*, t. II, p. 11, n. 1) : « I

d'Ignace : le procès qui lui fut intenté, ainsi qu'à son frère le bénéficier Pedro Lopez, en 1515, par le Corrégidor du Guipuzcoa, publié en 1904 dans les *Monumenta* (Série IV, t. I), vingt-deux ans plus tard et qui, par suite de la libéralité de la municipalité d'Azpeitia, se trouve aujourd'hui dans les Archives du Couvent de Loyola. Toutes ces publications permirent à M. le professeur Böhmer d'entreprendre avec une méthode scientifique rigoureuse une biographie impartiale de saint Ignace fondée sur les sources imprimées [1]. Si l'on n'adopte pas toutes ses conclusions on doit reconnaître qu'il a fait faire à la connaissance du fondateur des Jésuites un pas considérable. C'est lui en particulier qui a montré que la perte de la relation, qu'avait rédigée Ignace de son pèlerinage à Jérusalem, pouvait être en partie suppléée par celles de Philippe van Hagen et de Conrad Füssli qui l'eurent tour à tour

preziosi fogli del cosi detto Processus Azpeitianus, pubblicati dagli Editori dei Mon. Hist. S. I. il 1904, erano stati scoperti dal p. Cros fino dall' anno 1882 (come apprendo da una nota di lui) nel fondo d'un armadio del municipio d'Azpeitia. Il municipio li donò poi ai Padri di Loiola, dove ora conservansi. Cf. Mon. Ignat., *loc. cit.*, p. 21 sg. Codex 9. » Le P. Astrain dit d'autre part (*op. cit.*, t. I, p. 14) : « Una triste confirmación de este juicio nos lo suministra cierto volumen que poseemos, intitulado Documentos sobre la vida y milagros de San Ignacio de Loyola. Es un grueso tomo en folio solidamente encuadernado, en el cual se hallan reunidos muchos documentos pertenecientes a los procesos para la canonización del santo y a la propagación de su culto, principalmente en Guipúzcoa. Al folio 100 empiezan unas cuantas hojas, evidentemente originales, de un proceso que no serviría seguramente para la canonización, etc... » Le P. Astrain raconte ensuite le procès d'Azpeitia. P. 10, note 1, le P. Tacchi Venturi déclare à propos de ce procès : « Agli inediti Monumenti Ignaziani del p. Cros debbo la conoscenza di quest' episodio che, ignorato o non curato dai biografi, fu da lui diligentemente ricomposto, grazie alle minute e felici ricerche negli archivij della Guipuzcoa. »

1. *Studien zur Geschichte der Gesellschaft Jesu... Loyola-Geheime Jesuiten-Die sogenannte Jesuitenmoral. Von Heinrich Böhmer Professor in Marburg.* I Band. Bonn am Rhein, 1914.

comme compagnon de route bien qu'ils ne l'aient pas nommé [1].

Enfin le P. Pietro Tacchi Venturi qui avait été chargé d'écrire l'histoire des Jésuites en Italie fit paraître en 1922 le second volume, dans lequel il s'occupait de la biographie de saint Ignace [2].

Le P. Tacchi Venturi a eu connaissance, outre les documents imprimés, des papiers du P. Cros et des manuscrits non encore publiés qui existent dans les archives de son Ordre. Bien que sa biographie soit infiniment plus complète que les précédentes, peut-être n'a-t-il pas tiré tout le parti possible des textes qui lui étaient accessibles car on s'étonne d'y constater certaines omissions.

Deux opuscules ont paru en effet en 1921 dont l'un apportait une contribution de premier ordre à l'histoire de la première partie de la vie d'Ignace. Il se peut que le P. Tacchi n'en ait pu faire usage, bien que le tome II de son Histoire n'ait paru qu'en 1922.

Le premier est une monographie *du séjour d'Ignace à Azpeitia* par le P. Arregui. Ce titre laissait espérer une moisson de renseignements inédits sur les premières années du saint : mais bien que l'auteur ait eu accès à des sources réservées, il n'en a pas tiré le parti qu'on pouvait attendre, et, fidèle à l'ancienne tradition, a passé sous silence les faits qui lui parurent fâcheux [3].

1. *Vier Rheinische Palaestina-Pilgerschriften des XIV. XV. und XVI. Jahrhunderts. Aus den Quellen mitgeteilt und bearbeitet von Ludwig Conrady Pfarrer a D.-Wiesbaden* 1882. — Aux pp. 223-289 se trouve : HODOPORIKA PHILLIPPS VAN HAGEN. A la fin des *Studien* cités plus haut de Böhmer, se trouve avec une pagination spéciale (1-55) le récit de Füssli : *Peter Füssly, Warhafte Beschrybung der Reysz* 1523 *gaan Jerusalem getan.*

2. *Storia della Compagnia di Gesù in Italia narrata col sussidi,o di fonti inedite dal P. Pietro Tacchi Venturi D. M. C.*, tome I, Roma 1910 ; tome II. Roma, 1922.

3. *San Ignacio en Azpeitia. Monografía histórica escrita por el P. Juan María Pérez Arreguí de la Compañía de Jesús. Prólogo de D. Carmelo de Echegaray.* Madrid, 1921.

La même année le P. Lizarralde consacrait au couvent de franciscaines d'Azpeitia un opuscule plein de révélations sur la famille de Loyola [1]. Simplement désireux de raconter l'histoire de l'un des premiers couvents de femmes de son Ordre dans le Guipuzcoa, il consulta, pour son travail, non seulement les archives du monastère, mais encore d'autres documents dispersés dans d'autres maisons. Cependant lorsqu'il voulut étendre ses recherches et consulter les archives de la maison d'Emparan à laquelle appartenait la fondatrice du couvent, il se trouva que les liasses correspondant à la première moitié du XVI[e] siècle avaient disparu, sans que l'on sût où elles se trouvaient. Au cours de l'impression, on lui apprit « qu'un religieux de la Compagnie de Jésus s'en servait pour un travail sur la venue de saint Ignace à son retour de Paris dans son pays natal [2]. » Ce Père était évidemment le P. Arregui.

Mais en faisant ses recherches préliminaires le P. Lizarralde fut tout surpris de ce qu'il découvrit et de l'importance que prenait son sujet au point de vue historique. « La documentation, dit-il, quoique incomplète sur certains points, était néanmoins abondante, et les dérivations, insoupçonnées au commencement de notre investigation historique, ont fait que le livre ait acquis en définitive un caractère d'érudition plutôt que de seule édification. Cependant quelques-uns des événements qui y sont consignés, bien qu'étroitement liés à la manière d'être particulière de nos ancêtres, ou peut-être par cela même, étaient de telle nature que nous en arrivâmes à douter de l'opportunité de les publier, craignant que les simples et les ignorants ne s'en scandalisassent, ou que l'on pût méjuger nos intentions [3]. » Heureusement le P. Lizarralde

1. *Historia del Convento de la Purísima Concepción de Azpeitia : contribución á la historia de la Cantabria franciscana por el P. Fr. José Adriano de Lizarralde.* Santiago, 1921. Avec un prologue de Carmelo de Echegaray.

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. XIII-XIV.

3. Lizarralde, *op. cit.*, p. XIV.

s'est décidé à publier ses découvertes ; le reproche qu'on peut lui faire c'est d'avoir été si préoccupé d'éviter tout scandale qu'il a plutôt laissé entendre les choses qu'il ne les a dites ; que le drame brutal qui se joua dans le monde religieux d'Azpeitia entre 1515 et 1535 est si prodigieusement édulcoré qu'il en devient presque insaisissable pour un lecteur non averti ; qu'il a supprimé ou rendu difficilement intelligibles, en les dispersant au cours de son récit nombre de données qu'il possédait, et, qu'en les abrégeant, il les a rendues équivoques ou inutilisables.

Mais il a jeté sur le milieu, dans lequel naquit et vécut saint Ignace avant sa conversion, une lumière que d'aucuns trouveront sans doute indiscrète, et révélé des faits pleins d'enseignements auxquels le P. Arregui, qui se targue d'avoir consulté les archives du Couvent de la Purísima Concepción n'a pas fait la moindre allusion, bien qu'on puisse leur attribuer une importance capitale dans la formation morale, et dans la conversion d'Ignace.

Attribuant pour ma part à cet épisode une influence décisive sur cette conversion, je vais tenter de le reconstituer, à un point de vue tout différent de celui du P. Lizarralde. Certes la tâche est ardue et délicate, car si des points de repère assurés nous permettent de saisir en gros la suite des événements, nous sommes réduits à conjecturer quelle en fut la liaison exacte ; c'est une entreprise analogue à celle du paléontologiste qui reconstitue un animal fossile au moyen de fragments de son squelette. Sans doute aurai-je commis bien des erreurs, que je serai heureux de voir remplacer par des vérités. Aussi bien les archives du Guipuzcoa ou de la Navarre n'ont pas encore livré tous leurs secrets et rien ne prouve qu'on ne puisse, un jour prochain, refaire ce récit avec le secours de toutes les sources qui permettront de le transformer en une histoire définitive.

Bien que cette étude puisse sembler au premier abord s'éloigner de la jeunesse d'Ignace ou plutôt des années qui précédèrent la fondation de la Compagnie de Jésus, j'aurai cependant l'occasion de faire des digressions qui apporteront, je crois, une contri-

bution non négligeable à cette période de son existence ; elles montreront que l'histoire du saint doit être reprise sur de nouvelles bases, et que tout ce qui concerne ces années a une importance incalculable pour la connaissance du personnage ; ce sont ces années d'erreurs, puis d'apprentissage, pendant lesquelles il fit ses caravanes, selon la pittoresque expression de jadis, qui contiennent l'explication de sa conduite, de ses *Exercices*, de la constitution qu'il avait rêvée pour sa Compagnie de Jésus. Elles ne prennent fin qu'à son départ de Venise pour Rome en 1537.

Seule une connaissance approfondie et précise de cette longue période peut nous faire pénétrer dans cette âme si mystérieuse. Extrêmement renfermé, Ignace n'a livré sa pensée que lorsque la fougue de la jeunesse ou l'inexpérience lui laissèrent extérioriser par des gestes ou des actes instinctifs ses sentiments intimes. A partir du moment où il se fixa à Rome et devint supérieur de son ordre, qui oserait se risquer à conjecturer ce qui se passait dans son âme ? Sa maîtrise sur lui-même était devenue parfaite ; vivant au milieu de ses religieux, il en était isolé par une omnipotence jalousement conservée, et leur resta impénétrable jusqu'à son dernier jour. C'est donc dans les années qui précèdent qu'on peut tenter de le deviner, entreprise d'ailleurs particulièrement ardue.

L'essai qu'on va lire jettera, je l'espère, quelque lumière non seulement sur ces années si importantes, mais aussi sur une partie peu connue de l'histoire d'Espagne.

II

La vallée d'Iraurgui : Azcoitia, Azpeitia, Urrestilla, Loyola. — Les aide-Nagusiac ou Chefs de familles. — Leurs luttes sanglantes et leur tyrannie. — Leur chroniqueur Lope Garcia de Salazar. — Les Hermandades ou Confréries. — Défi des Chefs de familles a huit villes du Guipuzcoa (31 juillet 1456). — Guerre civile. — Bannissement des coupables par Enrique IV (1457).

Jaillissant entre l'Aicelacua et l'Aitzgorri, la plus haute cime du pays basque espagnol, l'Urola suit d'abord en de nombreux méandres la direction du Nord. Arrivé à la petite ville d'Azcoitia, il se détourne brusquement vers l'Est par une vallée oblongue, qui semble fermée trois kilomètres et demi plus loin par le mont Araunza au pied duquel s'étend la ville d'Azpeitia. Mais une gorge étroite lui permet de reprendre sa route au Nord vers la mer Cantabrique où, après maint détour, il se jette dans la baie de Zumaya.

Abritée contre les vents du Nord par l'Iztarritz, dont la cime atteint 1.032 mètres, dominée au Sud par l'Izaspi qui s'élève à 963 mètres, l'étroite vallée offre l'aspect de la cuvette d'un ancien glacier dont le fond, parfaitement horizontal, se trouve à 81 mètres d'altitude. Le déboisement et le défrichement en ont modifié la physionomie ; mais au XVIe siècle une végétation sylvestre, soigneusement respectée, fournissait le combustible grâce auquel s'exploitaient les forges qui constituaient une des principales sources de richesse du pays. Des champs de céréales occupaient la plaine et les terrasses des montagnes, alternant avec des pâturages couverts de bétail, ou les opulents vergers au milieu desquels se cachaient les fermes disséminées. La douceur du climat, due au voisinage de l'Océan qui n'est guère éloigné de plus de trois lieues,

les pluies abondantes, le débit constant des rivières peuplées de truites et d'anguilles, entretenaient une riche végétation.

La vallée porta d'abord le nom d'Iraurgui, qui signifie *le confluent de trois rivières*, parce que les cours d'eau d'Azcoitia, d'Urrestilla et de Regil s'y réunissaient.

Selon l'usage immémorial des Basques, les habitants étaient longtemps restés isolés dans leurs fermes au milieu de leur exploitation. Mais en 1310 le roi de Castille Fernando IV *El Emplazado*, désireux de grouper une population susceptible de barrer la route aux envahisseurs venus de France ou de Navarre, fonda au confluent des trois cours d'eau, à Garmendia, sous le nom de Salvatierra de Iraurgui, la ville d'Azpeitia : il lui donna la même charte qu'à Vitoria et lui octroya le monopole du commerce des denrées alimentaires qui jusqu'alors se négociaient dans différentes localités du voisinage [1].

La ville se développa lentement : quelques familles notables y bâtirent de solides maisons qui portaient le nom pompeux de pa-

1. Le premier privilège est daté de Séville, 20 janvier 1310. Le second, de Valladolid, 1er juin 1311, contient la clause suivante : « Otrosí porque me fizieron entender que la tierra de Iraurguy es mucho angosta, é que avía hy algunos logares, antes que yo mandase poblar este logar, do vendían pan, é vino, é sidra, é otras viandas, é si esto agora se usase no se podría poblar este logar é esto sería mi deservicio. Tengo por bien é mando, que de aqui adelante ningunos desa tierra sean osados de vender fuera de la dicha puebla, pan, ni vino, ni sidra, ni otras viandas. Otrosí por les fazer mas bien, é mas merced, tengo por bien que los pobladores de la dicha puebla ayan el fuero que han los de Vitoria, y vsen en todas cosas, así como ellos, así en el fuero como en todo lo al segun dizen los privilegios que los de Vitoria tienen de los Reyes, de donde yo vengo, confirmados de mí. » Ces privilèges furent confirmés par Alfonso *el Justiciero* à Burgos le 30 juin 1315, à Ségovie le 20 septembre 1331, par Enrique II à Toro, le 21 septembre 1371, par Juan I à Burgos, le 6 août 1379, par Enrique III à Valladolid le 30 avril 1406, par Juan II à Ségovie le 19 juillet 1407, par Enrique IV en mars 1456. (Henao, *op. cit.*, t. V, p. 65-66.)

lais, et l'on finit par voir, à l'intérieur de l'enceinte fortifiée qui protégeait la rive gauche de l'Urola, trois belles rues, parallèles à la rivière, aboutissant près de l'église paroissiale de San Sebastian de Soreasu. Au dix-septième siècle, du temps du P. Henao, Azpeitia comptait cinq ou six cents habitants en état de porter les armes. Le gouvernement de la cité était formé par un Alcalde ordinaire et son lieutenant, par un Syndic et son lieutenant, par cinq *Regidores* élus chaque année par les habitants le 29 septembre, jour de la Saint-Michel.

Azpeitia était, comme San Sebastian, Tolosa et Azcoitia le siège d'une circonscription judiciaire où le Corrégidor royal de Guipuzcoa devait tenir ses audiences trois mois chaque année.

Au point de vue ecclésiastique Azpeitia appartenait au diocèse de Pampelune. L'église de San Sebastian de Soreasu, remplacée en 1569 par celle qui existe aujourd'hui, était richement dotée et pourvue d'un clergé considérable : un recteur, sept bénéficiers, deux chapelains et cinq expectants à l'époque du P. Henao.

Deux ponts conduisaient sur la rive droite de l'Urola : le premier débouchait près d'une maison de pierre qui dressait au bord de l'eau, en dehors de la ville, ses trois étages percés de rares fenêtres, et qui appartenait à la famille de Loyola dont la forteresse s'élevait à moins d'une lieue sur un pli de terrain, à l'entrée de la vallée du côté d'Azcoitia. Elle était connue sous le nom de *Torre Insula* ou plus exactement *Untzola* [1] et servait aux seigneurs

1. « Las dos casas de Oñaz y Loyola — dice el *Nobiliario* [de Lizaso] — tienen en jurisdiccion de la misma villa de Azpeitia muchas caserias, montes bravos, seles y pertenecidos y grandes haciendas y molinos, y la de Loyola tiene a la entrada del pueblo su casa y Torre fuerte nombrada *Unzola*, que en el idioma vascongado llaman los naturales *Janzi-echea*, porque cuando los señores de Loyola van a la parroquia de San Sebastian de Soreasu a asistir en los divinos oficios, hacen mansion en esta casa y vistiendose con la decencia conveniente, pasan a la iglesia donde tienen capilla propia que es la primera al lado del Evangelio. » (Carmelo de Echegaray, *Investigaciones históricas*

de Loyola à s'habiller lorsqu'ils devaient prendre part à des cérémonies religieuses ou laïques. Elle leur servait évidemment aussi à tenir en respect les habitants.

Un peu en aval, un autre pont, débouchant de la ville devant le palais et les terres de la puissante famille d'Emparan, alliée aux Loyolas, menait à un faubourg où s'élevait l'hôpital San Martin, sur la route de Pampelune : là un chemin se détachait à droite pour remonter l'Urrestilla et aboutir deux kilomètres plus loin à une petite localité de même nom que le cours d'eau.

Pour comprendre les événements dont le récit va suivre il est indispensable de se figurer avec quelque précision l'état social du Guipuzcoa au début du XVIe siècle.

Isolé dans son manoir, au milieu de son verger, de ses champs et de ses pâturages, le Basque vivait libre, indépendant, mais exposé aux attaques des maraudeurs ou aux catastrophes naturelles, incendies, inondations, pertes de récoltes, épizooties. Il ne pouvait donc se passer du secours éventuel de ses voisins les plus proches, soit que des liens de parenté rendissent son appel facile, soit qu'il fût justifié par l'abondance des ressources matérielles ou morales de ceux dont il sollicitait le secours. Tout service implique la réciprocité ; mais ceux qui, plus nombreux, plus riches ou plus intelligents, pouvaient la plupart du temps se tirer d'affaire eux-mêmes et rendaient plus souvent des services qu'ils n'en recevaient, en tiraient une supériorité certaine et des droits moraux à la complaisance, sinon à la gratitude et au dévouement de leurs obligés.

Ainsi se formaient çà et là des clientèles autour de certaines familles privilégiées : celles-ci, à leur tour, s'unissaient entre elles au gré de leurs alliances ou de leurs besoins en des sortes de confédé-

referentes a Guipúzcoa. San Sebastian, 1893, p. 11.) *Untzola* en basque désigne un endroit où pousse le lierre. *Loyola* semble signifier : terrain argileux. Cf. Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 22, note du P. Villalta. La *Torre Untzola* a été détruite il y a quelques années, mais le P. Arregui a publié un dessin qui la représente, *op. cit.*, p. 16-17.

rations sans aucun lien légal guidées par la plus puissante, rangée autour du père, son chef naturel. Ces personnages, sous le nom d'*Aide Nagusiac*, que les Espagnols ont traduit par les mots *Parientes mayores*, et que nous rendrons par *Chefs de familles*, exerçaient d'abord un pouvoir consenti librement par leurs clients, mais que, peu à peu, on ne put leur contester sans danger. Dans leur désir de l'affermir, ils n'hésitaient pas à couvrir de leur protection des criminels qui les payaient d'un dévouement sans scrupule et formaient une sorte de garde autour de leurs patrons. En Guipuzcoa, ils avaient fini par être reconnus officiellement par les Rois de Castille qui leur notifiaient, par exemple, leur accession au trône, ou s'adressaient à eux pour convoquer les troupes de la province [1].

1. Henao dans son *Libro de la Genealogia de S. Ignacio*, ch. XXII (*op. cit.*, t. VII, p. 11) donne comme spécimen de ces convocations la lettre suivante tirée des archives de Loyola. « Por el Rey. A Martin Garzia de Oñaz, cuya es la Casa Solar de Loyola. El Rey. Martin Garzia de Oñaz, cuya es la Casa de Loyola. Porque yo envio á D. Juan de Acuña Contino de Nuestra Casa, a lo que dél entendereis y conviene a mi servicio, y al bien y defensa de esa Provincia, que aquello se ponga en execucion con la brevedad que el caso requiere, yo vos encargo que vos por vuestra parte ayudeis a ello como de vos lo confiamos ; que en ello nos servireis, como os lo dirá ó escribirá de mi parte D. Juan de Acuña, a quien me remito. De Valladolid, a quinze dias de Marzo de mil quinientos treynta y siete años. Yo el rey. Por mandado de su Magestad-Juan Vazquez. » Au ch. XXVI (p. 34) il cite également une lettre de l'empereur à Beltran, fils de Martín García de Oñaz : « Por el Rey. A Beltran de Loyola cuyas son las casas de Loyola. Don Sancho de Leyva nuestro Capitan General de esa Provincia nos ha escrito la voluntad, con que nos aveis servido en lo que ay se ha ofrecido, y el cuidado que siempre aveis tenido de ocurrir a él. Lo qual os tengo en mucho servicio, que lo aveis fecho como de vos confiamos. Y así podeis ser cierto de la mi voluntad, para hazeros merced en lo que vuestros servicios merezen. Y os encargamos, que en lo que el Condestable de Castilla, nuestro Capitan General o el dicho D.

Entre les chefs de cette féodalité naissante, les rivalités, dues aux causes les plus diverses prenaient facilement et vite un caractère violent : la race était encore sauvage et impitoyable. Les luttes sanglantes que se livraient les Chefs de familles faisaient surtout des victimes parmi ceux qui, n'appartenant à aucune faction, constituaient une proie facile et tentante pour des bandes organisées. Les isolés étaient condamnés à disparaître. De famille à famille les luttes se généralisèrent entre des clans opposés ; enfin tout le Guipuzcoa se divisa en deux factions, celle des gens de Gamboa qui tiraient leur nom d'une localité près de Vitoria, et les gens d'Oñaz, dont les chefs résidaient à Oñaz, à l'entrée de la vallée d'Iraurgui, entre Azcoitia et Azpeitia. Au XIVe siècle ces deux partis déchaînés l'un contre l'autre mirent toute la Province à feu et à sang. Une légende puérile explique comme il suit l'origine de ces guerres atroces.

Au temps où le Guipuzcoa et l'Alava faisaient partie du royaume de Navarre, le pays était divisé en communes qui se réunissaient annuellement le premier mai pour tenir leurs assises et porter à leurs églises de grands cierges de cire de deux ou trois quintaux. On les plaçait sur des civières. Un jour des habitants d'Ulibarri, près de Vitoria, et de Murua dans le Guipuzcoa, se disposaient à soulever la civière lorsqu'une querelle éclata, les uns voulant la porter sur leurs épaules et les autres à bout de bras. Les premiers criaient : *Gamboa !* qui signifie en basque : *En haut!* et les seconds : *Onas !* qui veut dire : *A pied!* On en vint aux coups et nombreux furent les morts des deux côtés. A la suite de ce combat, Murua s'appela Murua de Oñaz et Ulibarri, Ulibarri de Gamboa. Une haine définitive sépara les deux villages, et bientôt les Guevaras

Sancho os dixeren y ordenaren de nuestra parte, fagais lo que de vos confiamos, que en ello nos servireis. De Monzon a veinte y cinco de Setiembre de mil quinientos quarenta y dos. Yo el Rey. Por mandado de su magestad. Juan Vazquez. »

devinrent chefs de la faction de Gamboa, et les Mendozas de celle d'Oñaz [1].

Cette anecdote n'était pas indispensable pour expliquer ces haines de clochers, dont la brutalité se comprend aisément chez une population habituée par son genre de vie à la douleur, aux blessures et à la mort, soit dans les mille pièges de la montagne, soit dans les hasards de la chasse et la rencontre des fauves, soit sur mer. Car toute une partie de ces Basques étaient de hardis marins, pêcheurs, corsaires ou pilleurs d'épaves. Plusieurs des localités de la côte portent encore dans leurs armes une baleine, souvenir de la pêche fructueuse qui se faisait jadis dans le Golfe de Gascogne avant la découverte du Nouveau-Monde [2]. Tout le long des grèves, dans les ports de Bermeo, de Lequeitio, ou de Castrourdiales, des guetteurs surveillaient la mer et, dès qu'ils apercevaient les jets de vapeur d'eau d'un cétacé, ils avertissaient les habitants qui se précipitaient vers le rivage, munis de harpons et de lances, et sautaient dans des embarcations toutes prêtes pour courir sus à la baleine : une fois tuée elle était ramenée sur la plage, dépecée ; puis on en extrayait l'huile [3]. Cette pêche dangereuse formait des hommes hardis mais brutaux comme purent l'être ces pêcheurs scandinaves dont la sauvagerie allait, dit-on, jusqu'à attacher poitrine contre poitrine deux adversaires et à leur remettre un couteau dont ils se frappaient jusqu'à ce que l'un deux succombât.

Un incomparable témoignage permet de se faire une idée précise de l'état social des Basques espagnols au XVe siècle : c'est celui de

1. Lope Garcia de Salazar, *Bienandanças y Fortunas*. Libro XXI : De los Solares de Oñaz e Gamboa en Alava e en Guipuzcoa, e de donde sucedieron e de como fueron lebantando estos.

2. Les sceaux de Bermeo, de Lequeitio et Castrourdiales montrent des vues de vieilles pêcheries basques de baleines. Cf. Fernandez Duro, *La Marina de Castilla*. Madrid, 1892, p. 218.

3. Cf. *A history of the Whale Fisheries from the basque fisheries of the tenth century to the hunting of the finner whale at the present day by J. T. Jenkins*. London, 1921, p. 63.

Lope Garcia de Salazar. Né en 1399 il avait mené longtemps la vie guerrière des Chefs de familles ; mais il avait le goût de la lecture et avait réuni à grands frais une bibliothèque historique [1], ce qui rend particulièrement précieux les renseignements qu'il nous a laissés.

A l'âge de soixante-dix ans, il fut assiégé dans sa maison forte de San Martin par un fils d'un second lit, qui voulait le contraindre à lui céder son héritage. Persuadé qu'il ne pourrait racheter sa vie même par la cession de ses biens, craignant d'être empoisonné mais confiant dans la miséricorde divine, et pour chasser ses tristes pensées, il se mit à rédiger les généalogies et l'histoire des Chefs de familles [2] :

1. « E porque yo Lope Garzia de Salazar, obiendo mucha voluntad de saber e decir de los tales fechos, desde mi mocedad fasta aqui me trabajé de haber libros e estorias de los fechos del mundo, faciendolos buscar por las provincias e casas de los reyes e principes cristianos de allende la mar e de aquende, por mis despensas, con mercaderes e mareantes e por mi mesmo de esta parte, e a placer de Nuestro Señor alcancé de todos ellos, lo que obe en memoria de los antepasados e de los oidos e vistas mias... » (Début du premier livre de Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*) En 1454, Lope Garcia de Salazar avait écrit une *Crónica de Vizcaya*, qui fut publiée par Enrique de Barahona, roi d'armes de Charles-Quint.

2. « ... cobrando sobre la fortuna, escribi preso en la mi casa de San Martin de los que yo engendré, crie e acrezente, e temeroso del mal bebedizo e desauciado de la esperanza de los que son cautivos en tierra de Moros que esperan salir por redencion de sus bienes o por limosnas de buenas gentes ; e yo temiendome de la desordenada codicia, que es por llevar mis bienes, como los via ya llevar que me soltarian ; esperando la misericordia de Dios e por quitar pensamiento e imaginacion, componi este libro e escribile de mi mano en el mes de Julio de mil quatrocientos e sententa e un años. E porque en el se fallaran muchas bienandanzas e acrecentamientos de Estados, que los Principes e Gentes venidas de las cuatro Generaciones que son Gentiles e Judios, e Christianos e Moros en que con ellos crecieron en honra a su plazer, Otrosi, ovo muchos de ellos, que con fortunas se cayeron e fenecieron sus vidas miserablemente en mucho dolor, e trabajo e angustia. Otrosi porque yo le fize e escrebi acompañandome la dicha

son ouvrage porte le titre singulier de *Prospérités et Adversités* [1].

Les vingt et un premiers livres sont consacrés à l'exposé des généalogies des *Aide Nagusiac* ou Chefs de familles. Arrivé au XXIIe livre l'auteur énumère rapidement les principaux chapitres qui vont suivre :

« Ici, dit-il, se termine le vingt et unième livre des vingt-cinq que Lope Garcia de Salazar composa pour cette histoire des *Prospérités et Adversités*, lorsqu'il était prisonnier dans sa maison de Sant Martin, et commence le vingt-deuxième où il parle des meurtres et des homicides commis dans le Labourt de Gascogne et dans toute la province de Guipuzcoa et toute la Seigneurie de Biscaye ; et en particulier des Maisons d'Espeleta et d'Alcate, de Sant Pedro, d'Urtribia, d'Ugarte, du meurtre de Fernando de Gamboa, de la bataille d'Ursubil, du meurtre de Martin Lopez de Murua, des factions d'Onis et de Gamboa, des batailles d'Asteasu et de Sant Milian et d'autres luttes entre Onis et Gamboa ; il parle aussi de tous les meurtres et homicides commis dans toute la Seigneurie de Biscaye, ainsi que de leurs causes ; et spécialement de la bataille d'Altamira, du meurtre d'Ochoa de Butron et de son fils, d'Inigo Ortiz de Ibargoen et de Juan Sanchez de Villela, et de Diego de Vasurtu et de Gomez Gonzalez de Butron et de l'incendie de Monte Aragon, de l'incendie d'Ochandino, du meurtre de Juan de Butron, du meurtre du Corrégidor Juan Martinez de Burgos, d'Ochoa de Butron et de Juan Ortiz de Arrescuren et de Garcia, et de la bataille d'Erandoio et de Fernando de Lezama et des batailles de Mungia... et de celle de Guernica, du meurtre de Juan de Arteaga.

fortuna, su nombre derecho debe ser Libro de las bienandanzas e fortunas de Lope Garzia de Salazar. » (Début du premier livre de Lope Garzia de Salazar, *op. cit.*)

1. *Las /Bienandanças /e fortunas /que escribio /Lope Garcia de Salazar / estando preso en la /su torre de Sant Martin de Muñatones /Reproduccion / del Codice existente en la Real Academia de la Historia /Hecha por D. Maximiliano Camaron, Restaurador de la Biblioteca Nacional /Madrid. / Libreria de Gabriel Sanchez, Carretas,* 21 /1884.

Et encore comment Juan de Avendaño tua Pedro Ortiz, seigneur d'Armayona, et Adam de Yarza Pedro Ortiz de Avendaño ; et comment ceux de Gamboa brûlèrent Lope Iñiguez de Marquina et ensuite incendièrent Arancibia et tuèrent Pedro Ortiz ; et de la trahison d'Ibargoen, du meurtre de Juan Ruiz de Zaldivar, de la bataille d'Elorrio et des batailles et des affaires d'Elorrio et de Durango, et des incendies de Biscaye et d'autres événements. »

Développant alors cet effrayant sommaire l'auteur raconte une série d'atrocités, trahisons, assassinats, incendies et massacres d'enfants, de femmes, de vieillards, qu'il énumère avec un calme imperturbable, sans que jamais un blâme ou un regret vienne nous rassurer en nous montrant que ces forfaits ne lui paraissent pas légitimes. A la fin de son livre cependant Lope Garcia de Salazar se rend à lui-même ce témoignage « qu'il n'a jamais tué ni fait tuer personne au monde, ni n'a cherché à le faire par trahison ou par perfidie, mais seulement après avoir dit : « Garde-toi et je me garderai ! », s'il ne pouvait l'empêcher [1]. »

Et cependant ces scènes de carnage atteignent souvent une grandeur épique due à l'énergie prodigieuse, au courage surhumain de leurs protagonistes. A ces Ulysses, à ces Achilles Guipuzcoans il a manqué un Homère pour les nimber d'idéal, au lieu que nous n'avons que l'impassible et sèche chronique de leurs crimes, qui d'ailleurs est infiniment plus précieuse pour nous représenter les mœurs et l'état social de ces Basques du XVe siècle.

Dès l'âge de quinze ans Lope Garcia de Salazar avait fait ses premières armes dans une de ces batailles que se livraient les Chefs de familles. Un an plus tard, la nuit, il quitte la maison paternelle avec sept compagnons ; il remonte le cours de la rivière,

1. « De las razones que Lope Garzia de Salazar pone aqui en que dize como el se bien pudiera escusar de escribir aqui sus fechos sino por no los dejar en olvido entre todos los otros... ni mato ni fiso matar a persona del mundo, ni fue en consejo dello a traicion, ni a mala verdad, sino, aguardate, aguardarme e, a no lo poder escusar... » Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, livre XXV.

arrive près de la Tour de Mendieta qu'habitait son ennemi Lope Ochoa, et se cache dans une maison inhabitée. Après souper Lope Ochoa, avec dix de ses compagnons, sort sur l'esplanade. Les Salazars s'élancent sur eux ; Lope Garcia tue Lope Ochoa d'un trait d'arbalète ; les gens de Mendieta se réfugient en hâte dans leur tour, et les vainqueurs retournent chez eux. C'est que la vendetta est le devoir suprême : Lope en donne de sinistres exemples.

Lope Gonzalez de Mendoza, attiré dans un guet-apens par les Gamboiniens d'Inigo de Guevara, tombe mort avec son gendre et la plupart de ses compagnons : les vainqueurs, par dérision, lui enlèvent sa braguette et la mettent en vente au marché de Vitoria ; puis Inigo de Guevara s'empare de ses terres, tandis que le jeune Diego de Mendoza, surnommé *Mantolucea* [1], est emporté en Navarre par sa nourrice qui l'a caché sous sa jupe. En souvenir de la façon dont il avait échappé à ses ennemis, Diego prit plus tard le surnom de *Furtado* ou *Hurtado* : le dérobé.

Devenu grand, il revient dans son pays et envoie défier Inigo de Guevara. Puis par une nuit de lune, en silence, à la tête d'une troupe nombreuse, il se dirige vers la maison où dormait Inigo. Celui-ci était sur ses gardes et, pour dépister ses ennemis, à l'instar de Jugurtha, ne couchait jamais où il avait soupé. Mais un affilié de Diego Lopez avait jeté du grain sur la route jusqu'à la porte. Les assaillants tentent d'abord de l'enfoncer. Au bruit Inigo s'arme et monte à cheval en criant : « Qui est là dehors, qui veut entrer ? » Et Diego lui répond : « Je suis D. Diego Furtado à qui tu as tué son père, dont tu as porté la braguette au marché de Vitoria ; et je voudrais y porter ta tête au lieu de cette braguette. — Certes tu as bien raison de le faire car j'ai coupé la tête à ton père, et en coupant la mienne tu feras justice, si tu le peux ; mais ne te fatigue pas à enfoncer la porte puisque je vais sortir ; car je ne suis pas homme à mourir dans une cachette. » En effet la porte s'ouvre; Inigo éperonne son cheval et s'élance ; mais sa tête heurte le linteau de la porte : il tombe mort. Diego Furtado le décapite, fait

1. Mantolucea signifie *manteau long*.

massacrer tous ses compagnons et envoie la tête de son ennemi au marché de Vitoria pour qu'on la mette en vente à l'endroit même où avait été exposée la braguette de son père. Il rentre en possession de ses domaines [1].

Lope Garcia de Salazar, ancêtre de l'auteur de *Prospérités et Adversités*, livre bataille à Fernan Lopez de la Orden qui avait tué son neveu Sancho de Salazar. Vainqueur il fait couper la tête de Fernan Lopez, la prend entre ses mains et la frappe à plusieurs reprises contre sa poitrine en criant : « Ah ! neveu Sancho de Salazar, quel mauvais échange je fais de cette tête pour la tienne qu'il a perfidement coupée [2] ! »

Mais ces violences étaient celles de la guerre : une mise en garde les précédait. D'autres plus atroces s'accompagnaient de perfidie.

En 1330 les Escuderos de Ibargoen invitèrent à déjeuner Juan Ruiz de Zaldivar avec quinze des siens dans leur Tour d'Ibargoen. En se mettant à table ils dirent : *Sal, sal !* qui veut dire aussi bien *du sel* que *sors*. Et d'une pièce voisine sortirent cinquante valets qui tuèrent Juan Ruiz et ses compagnons [3]. Et de là prit naissance la phrase proverbiale lorsque quelqu'un demande du sel : « Que ce ne soit pas de celui d'Ibargoen [4] ! »

1. Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, livre XXIII. Titulo. De como Diego Furtado, fijo de D. Lope Gonzales de Mendoza, que llamaron Mantolucea, mato a D. Inigo de Guebara que habia muerto a D. Lope Gonzales su padre.

2. Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, libro XXII. Titulo. De como Doña Sancha de Velasco trajo por Adelantado a Fernand Lopes de la Orden, etc.

3. Lope Garcia de Salazar, *op. cit.* Titulo. De como mataron los de Ibargoen a los de Zaldibar convidandoles a comer.

4. Gaçean, gaçean-ta ez Ybarguengorean. (W. J. van Eys, *Proverbes basques, espagnols. Réédités d'après l'Unicum de* 1596. Genève, 1891.) Ce proverbe, comme veut bien me le faire observer D. Julio de Urquijo, a été d'abord formulé en espagnol, car l'équivoque n'existe pas en basque où *gaçean* n'a qu'un sens : *du sel*. D. Julio de Urquijo l'avait déjà signalé dans ses *Refranes Vascos de Sauguis* (Bayonne, 1909) et dans la *Revista Internacional de Estudios Vascos* (1928).

Une trêve conclue par les Butrons avait donné lieu au fâcheux proverbe : « Pour les trêves des Butrons ne quitte pas tes armes [1] ! »

Parfois la déloyauté s'accompagnait de raffinements de cruauté. Juan Lopez de Sant Pelayo qui avait puissamment contribué à la victoire remportée par Lope Garcia de Salazar sur Fernan Lopez de la Orden, était parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Pedro Fernandez de Velasco l'invite perfidement à déjeuner. Malgré les supplications des siens le vieillard s'y rend, avec son bâtard Lopico de Garabilla, alors âgé de dix-huit ans.

Le repas a lieu sans incident ; au dessert, on enlève les couteaux et soudain dix hommes d'armes font irruption et arrêtent les deux invités : le vieillard est hissé sur une mule et conduit à l'endroit où a péri Fernan Lopez de la Orden, au pont de Deja près de Caniego. On donne des prêtres aux deux prisonniers, puis on jette dans un trou de la rivière le fils d'abord, afin que son père le voie périr, et ensuite le père. Comme l'eau était peu profonde, qu'il avait pied et que sa tête émergeait, ses ennemis le forçaient à plonger en le frappant du manche, ou parfois même du fer de leurs lances. Et lui, qui avait jusqu'alors montré un visage riant et n'avait point pâli, il leur criait chaque fois qu'il sortait la tête de l'eau : « Allez, allez ! fils de p..... ! Je n'ai qu'une âme et qu'un corps ; et si j'en avais cent, vous ne pourriez vous venger de moi ; car j'ai fait couler tant de sang de votre lignage que vous ne pourriez en tirer vengeance sur trois cents autres ; et frappez tant que vous pourrez ! » On le fit périr ainsi dans les tortures et alors on porta son corps à Sant Pelayo où il fut enseveli dans le tombeau de sa famille [2].

1. Butroeco meniac gayti-ez yfquilofay echi. — Por las treguas de Butron /no dexes las armas. (W. J. van Eys, *op. cit.*)

2. On trouve un exemple du genre de supplice infligé à Juan Lopez de Sant Pelayo encore au mois d'août 1569, de l'autre côté des Pyrénées. « Et Tarride ... fit jetter dedans la rivière un homme nommé Arotis aagé de plus de quatre-vingts ans pour ce qu'il estoit de la religion reformée et avoit un fils dedans Navarrens ; et d'autant qu'il

De temps à autre on tentait d'apaiser ces haines par des mariages[1] : mais ce n'était pas toujours avec succès. C'est ainsi que l'on essaya de mettre fin aux inimitiés entre les Mendozas et les Guevaras en mariant Inigo de Guevara à la sœur de Lope Gonzalez de Mendoza. Mais celle-ci vint se plaindre à son frère d'être dédaignée au profit d'une maîtresse. Lope Gonzalez la garda sous son toit et réclama à son beau-frère les biens qu'il avait reçus en dot. Celui-ci s'exécuta ; mais Lope Gonzalez lui réclama encore une trompe de corne célèbre dans le pays. Inigo prétendit qu'elle lui avait été donnée. Les Alcaldes des Hermandades d'Alava[2], devant qui fut porté le litige, lui déférèrent le serment dans l'église de Santa Maria d'Estibaris et lui donnèrent gain de cause. Alors Lope Gonzalez furieux insulta et défia son beau-frère, lui donnant rendez-vous pour se battre dans la Sierra de Arrato, puisqu'on les empêchait de le faire sur la place. On a vu plus haut comment Lope

s'efforçoit d'en sortir, le firent tuer par harquebusades. » Bordenave (Nicolas de), *Histoire de Béarn et de Navarre.* Paris, 1863, p. 262. Voir le récit de Lope Garcia de Salazar à l'appendice I.

1. « De la guerra que obieron los de Zugasti e los de Lezama e de las muertes que obo entre ellos. En el año del Señor de 1415 años, obo guerra entre los de Lezama e de Zugasti, e mataron los de Zugasti a Diego Zigur de Lezama en la Rebezna e Martin de Vaxaras e a Rodrigo de Espiga. Mato Pedro de Lezama fijo bastardo de Fernando de Lezama a Rodrigo de Aguirre e Fortuno de Aguirre de Zugasti sus hijos, e tomaron en ella a Martin de Aranguren fijo del Arcipreste de la Rebezna, e ferido con un rallon, fueseles por pies a su casa de Aranguren e con la ansia de la muerte echose en la cama, e cortaronle la cabeza con una acha sobre el umbral de la puerta, e ese era casado con fija de Fernando de Lezama, vastarda, e pasaron mucho trabajo por aquella muerte en la cadena en Gernica ante el Dotor Gonzalo Moro, e otras muchas muertes se ficieron entre los linajes e asi mesmo entre el Alcalde Inigo Martines de Zugasti que era, con los de Lezama, fasta que se perdonaron e fisieron casamientos. » Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, livre XXII.

2. Sur les *Hermandades* ou Confréries chargées de la police, voir plus loin.

Gonzalez fut tué et outragé par Inigo et comment une série de meurtres vint exaspérer la haine réciproque des Mendozas et des Guevaras [1].

Dans cette société belliqueuse où la famille se serre autour de ses chefs, comme au combat, le père est l'objet d'un respect profond, qui prend cependant parfois, dans ces natures violentes, une forme singulière.

Munso Lopez, Seigneur de Biscaye, fut fait prisonnier par les Mores. A cette nouvelle, sa femme fit appeler son beau-fils Inigo Esquerra, qui était d'un premier lit, jeune et beau, et lui dit : « Puisque ton père est prisonnier et ne sortira point de prison, épouse-moi, et nous serons Seigneurs de Biscaye. » Et comme le jeune homme s'y refusait, le lendemain, cette nouvelle Phèdre, sortit de sa chambre en se déchirant la poitrine et en criant que son beau-fils avait voulu lui faire violence. Alors Inigo Esquerra courut à la frontière, parvint à délivrer son père et le ramena ; mais il refusa de l'accompagner à sa demeure et le supplia de ne pas croire le mal qu'on lui dirait à son sujet. En effet la femme se présenta tout éplorée à Lopez en accusant son beau-fils d'avoir voulu la violenter. Aussitôt sans en demander davantage le père alla chercher son fils à Mezauz : « Seigneur, dit alors celui-ci, puisque la méchanceté a plus d'action sur vous que la vérité, je m'en remets au jugement de Dieu et nous allons nous tuer, vous armé et moi désarmé, moi avec une lance sans fer et vous avec une lance ferrée. »

Le combat s'engage ; frappant son père du bois de sa lance pardessus ses armes, le fils l'étend mort sur la place, puis l'ensevelit pieusement dans l'église de Mezauz [2].

1. Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, libro XXIII. Titulo. De como fueron lebantadas las enemistades en la tierra de Alaba entre Mendoza e Guebara e la causa dellas.

2. Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, libro XXIII. Titulo. De como fue D. Munso Lopez su fijo, segundo Señor de Vizcaya.

Au milieu de ces guerriers, les femmes jouent un rôle de second plan. Le chef promène sa fantaisie de l'une à l'autre de ses vassales, probablement contrainte de céder à ses désirs, quelque répugnance qu'elle y éprouve, ou poussée par la nécessité de s'assurer un protecteur. Les bâtards sont d'ailleurs hautement avoués, élevés dans la maison du père sous les yeux, et peut-être par les soins de l'épouse légitime, au même titre que les autres enfants. Ce sont des vassaux dont le sort est totalement lié à celui de la famille, à laquelle ils sont par suite immuablement dévoués. On en voit prendre les armes contre les ravisseurs ou les violateurs de la fille légitime. Alors que les fils légitimes sont en petit nombre et semblent n'avoir d'autre raison d'être que d'assurer la perpétuité du nom, les bâtards forment une sorte de garde autour du chef de la famille. Nul ne s'en étonne. Avec un magnifique sang-froid, Lope Garcia de Salazar fait connaître la descendance de ses ancêtres.

Son trisaïeul, Lope Garcia de Salazar, surnommé *Bras-de-Fer*, homme d'une force prodigieuse, qui prit part au siège d'Algésiras en 1334, vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans : il avait eu cent vingt-deux enfants, dont deux seulement légitimes.

Le fils de ce dernier, Juan Lopez de Salazar, qui mourut à cent vingt ans, procréa lui aussi, un nombre imposant d'enfants illégitimes. Quant à l'auteur des *Prospérités et Adversités*, il avait, en 1467, été obligé de livrer une terrible bataille aux Avendaños. Il y perdit deux mille hommes dont quarante-cinq chevaliers ; mais il lui restait encore après ces pertes tragiques quatre-vingt-cinq fils ou petit-fils, naturellement presque tous illégitimes.

Dans un pareil milieu la femme ne pouvait tenir qu'une place effacée. Qu'on en juge par la manière dont agit un fils de ce Lope Garcia, du nom de Fernando, vers 1467, par conséquent à la veille de l'avènement des Rois Catholiques. Il s'était épris de la veuve de Juan de Salcedo, qui était d'une grande beauté, et riche par surcroît, ce qui n'était sans doute pas un moindre attrait : il demanda sa main ; mais la veuve refusa. Alors Fernando part de Portugalete avec des gens d'armes et un prêtre. Arrivé à La Cuadra, où habi-

tait la jeune femme, il attaque et prend la Tour et se marie séance tenante et de vive force avec la veuve. Une guerre s'ensuivit, il est vrai, où Lope Garcia de Salazar, bien qu'il désapprouvât cet acte, soutint victorieusement le ravisseur : mais il ne semble pas que Fernando fût obligé de rendre la liberté à son épouse involontaire.

La plupart de ces bâtards suivaient la carrière des armes ; lorsque les Confréries et les souverains mirent un frein à leurs violences, ils allèrent chercher fortune dans le Nouveau-Monde. Les autres étudiaient pour devenir notaires ou prêtres et occuper les bénéfices ecclésiastiques dont disposaient leurs pères à titre de Patrons : la tolérance singulière dont ils étaient l'objet leur rendait léger le célibat ecclésiastique.

Le vieux Lope de Salazar dit avec le plus grand naturel de l'archiprêtre d'Alava : « Il devint un homme de mérite et prit pour concubine la fille de Don Sancho Garcia de Zurbano qui était fils de Don Garcia Sanchez, fils du comte Don Sancho, seigneur de Biscaye qui hérita Orosco de son père. Et il en eut pour fils Juan Perez de Avendaño qui épousa une fille de Don Pedro Ortiz, seigneur d'Armayona [1]. »

Telle était la vie brutale des membres de ces familles notables groupées autour des Chefs de familles. Sans doute, au temps des Rois Catholiques, leurs mœurs s'étaient policées et sensiblement adoucies, quoique la persistance des vieilles coutumes se manifeste encore dans plus d'un détail. Ainsi, en 1535, lors de la prise de Tunis par Charles-Quint, un Basque de Durango, Pedro de Uribe, armé de son épée et de sa rondache, fut attaqué par un cavalier arabe qui voulut le percer de sa lance, mais manqua son coup. Pedro de Uribe trancha les jarrets du cheval, désarma son adversaire, lui fendit la tête, puis la lui coupa et s'en fut la présenter à

1. Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, libro XXI. Titulo. Del solar e linaje de los de Avendaño de Vizcaya.

Charles-Quint [1]. Ces voisins turbulents étaient la terreur des villes libres à l'intérieur desquelles ils possédaient souvent un palais, ou près desquelles s'élevait leur maison fortifiée, leur *Tour*. La guerre entre Chefs de familles n'était pas sans dommage pour ceux qui pensaient n'en être que spectateurs [2]. Souvent d'ailleurs ils se voyaient extorquer par intimidation des concessions désastreuses [3].

Mais les habitants des villes étaient leurs égaux. Tout homme originaire du Guipuzcoa était noble et les rois de Castille le reconnaissaient expressément. Ils jouissaient en conséquence des immunités réservées aux hidalgos et ne pouvaient, par exemple, être mis à la torture [4].

1. Cf. Prudencio de Sandoval, *Historia del Emperador Carlos V*, livre 22, § 9. Cité par Henao, *op. cit.*, t. V, p. 54.

2. Cervantès dans la *Jitanilla* (édition Rodríguez Marín, p. 106) cite un proverbe significatif qui évoque ces luttes des *Chefs de familles* : « El hombre pone y Dios dispone ; quizá pensará que va a Oñez y dará en Gamboa. »

3. Juan Beltran de Iraeta père de Doña Sancha femme de Juan Perez de Loyola, fils de Lope Garcia de Lazcano, s'était fait céder ainsi les dîmes de l'église de Cestona. « Hay una escritura, dit en effet Henao, otorgada en Santa Cruz en Zestona a diez y siete de Mayo del año mil trescientos ochenta y nueve, ante Juan Martinez de Eizaguirre escribano, en que el concejo y vecinos de la villa de Zestona donan los diezmos de la Iglesia y Monasterio de Santa Maria de Aizarna, su parroquia, con todos los demas frutos y ofrendas a Juan Beltran de Iraeta... su Pariente Mayor, Señor del Solar y Mayorazgo de Iraeta, para en toda su vida y para dos herederos y sucesores suyos, despues de su vida ; por razon de que el dicho Juan Beltran les pidió ayuda y gracia para mantenimiento de la honra de su Solar de Iraeta. » Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 325.

4. « En las leyes y ordenanzas más antiguas de la Provincia (de Guipúzcoa), dit en 1689 Miguel de Aramburu, está prohibida la tortura en los delicuentes, que fueren naturales de ella, por razón de su fidalguia, previniéndose que la semiplena probanza ó presunciones bastantes para darse tormento sirvan para pena ordinaria sin usarse de

Ces bourgeois, dont l'origine était identique à celle des Chefs de familles, et qui, dans une province frontière, avaient souvent l'occasion de prendre les armes, n'étaient pas d'humeur moins bouillante. Formés en *Hermandades* ou Confréries que favorisaient les Rois de Castille, lorsqu'ils étaient poussés à bout par les excès des Chefs de familles, par les vols ou les meurtres commis par leurs domestiques, ils en tiraient parfois de terribles vengeances.

En 1320 les gens de Martierto et de Zamudia, conduits par les Alcaldes de la Hermandad brûlèrent les enfants de Diego Perez de Ligizamo avec soixante hommes et quatorze femmes de leur famille. Le petit-fils Diego, âgé alors de dix ans, fut blessé de deux flèches et aurait péri si sa nourrice n'était parvenue à le sauver en le dissimulant sous sa robe. La Tour de Diego Perez fut rasée [1].

Au temps où la ville de Vitoria faisait partie du royaume de Navarre, il y avait dans le village de San Martin de Avendaño une famille puissante qui molestait continuellement les habitants. Ils allèrent se plaindre au Roi de Navarre qu'ils trouvèrent dans son verger. Lorsqu'ils lui eurent exposé leurs doléances, le Roi, à l'instar de Tarquin, prenant l'épée d'un des délégués, abattit une dizaine de têtes de choux en disant : « Vous autres, gens de Vitoria, vous êtes bien misérables, *para poco* : ceux qui vous tourmentent ainsi, vous devriez leur faire ce que j'ai fait à ces choux. »

tortura. Así se dispone en la ley 43 del Cuaderno del año de 1397, dándose por motivo « porque en la dicha tierra comunmente todos sean fijosdalgo » y esto mismo se confirma en otro Cuaderno de las leyes y ordenanzas confirmadas en el año de 1463 diciéndose expresamente « porque en esta Provincia comunmente todos son fijosdalgo, é contra estos non haber lugar de dar tormento ». Henao, *op. cit.*, t. V, p. 263.

1. Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, libro XXII. Titulo. De como mataron los de Zarriaga e de Martierto a D. Diego Perez de Ligizamo, e como fueron quemados los de Ligizamo. — La manière dont aurait été sauvé le petit-fils de Diego semble peu vraisemblable, étant donné l'âge de dix ans attribué à l'enfant ; peut-être l'original portait-il : *deux* ans.

L'avis ne fut pas perdu : à leur retour les délégués soulevèrent le peuple, et, une nuit, tous les habitants marchèrent sur Avendaño où leurs ennemis n'étaient pas sur leurs gardes. Ils les brûlèrent ou les tuèrent tous, sans égard ni au sexe ni à l'âge. Seul un enfant de deux ans fut sauvé par sa nourrice qui le cacha sous ses vêtements et l'emporta [1]. Devenu homme il fut obligé de traiter avec la ville, qui ne lui permit de rentrer sur ses terres que s'il se faisait ordonner prêtre et promettait de ne plus s'occuper de chevalerie [2]. Il se soumit à ces conditions et devint archiprêtre d'Alava, ce qui ne l'empêcha pas, comme on l'a vu [3], d'avoir des descendants.

Plus d'une fois les Rois de Castille essayèrent de mettre un terme aux violences des Chefs de familles en créant dans la Province de Guipuzcoa des polices locales, organisées par les municipalités ou les villes, sous le nom de *Hermandades*, que l'on peut rendre par le mot de *Confréries* [4]. C'est ce qu'avaient fait Enrique III en 1394, Juan II en 1435, 1439 et 1449. Ces Confréries n'étaient malheureusement pas permanentes ; elles semblent n'avoir été autorisées que pour une durée de cinq ans et pour des portions du territoire.

Cependant le mal ne cessait de croître et la situation devenait intenable. Exaspérées, vers 1451, huit villes du Guipuzcoa, Azcotia, Azpeitia, Villa Monreal de Deva, Motrico, Guetaria, Tolosa, Villafranca de Guipuzcoa et Segura concertèrent une action commune de leurs Confréries, probablement sur l'initiative de celle de

1. La fréquence de ce moyen de sauvetage peut inspirer quelque doute sur l'exactitude du fait.

2. Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, libro XXI. Titulo. Del Solar e linaje de los de Avendaño de Vizcaya.

3. Voir plus haut, p. 50.

4. Lope Garcia de Salazar semble reconnaître que les Chefs de familles commettaient de purs actes de brigandage : « ... porque fasian e consentian muchos robos e maleficios en la tierra e en los caminos e en todos lugares », *op. cit.*, libro XXII. De como se lebantaron las hermandades de Guipuzcoa contra los solares, e les derribaron las casas fuertes, e de otras muchas cosas que ficieron.

Santa Cruz d'Azcoitia que dirigeaient le bachelier Juan Martinez de Olano, son fils Juan de Olano, et Martin Martinez de Aramburu. Ils s'en prirent cette fois à tous les Chefs de familles, qu'ils fussent de la faction de Gamboa ou de celle d'Oñaz. Leur action dut être efficace, car leurs adversaires, se sentant sérieusement menacés, jugèrent prudent de suspendre leurs querelles particulières et de faire front contre ce danger inattendu.

Au mois de juillet 1456 Juan Lopez de Lazcano, seigneur de Lazcano et d'Aranea, chef du parti d'Oñaz, et Martin Ruiz de Gamboa, seigneur d'Olaso, chef du parti de Gamboa, ainsi que Ladron de Balda, seigneur de Balda, dont le manoir s'élevait aux portes d'Azcoitia, rédigèrent un défi à ces huit villes, par-devant le notaire Fernan Martinez de Garagarza, à Ubitarte près d'Elgoibar, et le firent afficher, le samedi 31 juillet 1456 à Azcoitia. C'était une déclaration de guerre en règle qui se terminait par d'effrayantes menaces. Ils fixaient un délai à leurs ennemis au terme duquel ils promettaient de les frapper sans pitié : « Nous vous ferons, disaient-ils en terminant, tout le mal et le dommage que nous pourrons, comme à des ennemis du roi..., vous frappant de n'importe quelle arme de fer ou d'acier et de n'importe quelles autres armes, vous donnant beaucoup de coups en vos corps et en celui de chacun de vous, tirant et répandant le sang de vos corps jusqu'à ce que vos âmes sortent de vos corps et que vous mouriez de mort violente, et nous vous ferons tout le mal et le dommage que nous pourrons[1]. »

En allant à la messe le dimanche les habitants d'Azcoitia purent prendre connaissance de ce défi, et comme Azpeitia était tout près, et que les habitants de la campagne voisine y venaient forcément ce jour-là, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Les *Confrères de Santa Cruz* n'hésitèrent pas longtemps : la ville d'Azcoitia, le mardi 3 août, se fit délivrer copie authentique du document ; le quatre, Azpeitia en fit autant et probable-

1. Voir ce défi à l'appendice II.

ment fut imitée par les autres villes menacées. Leur intention était de faire appel au Roi, dont les Chefs de familles se déclaraient les vassaux et prétendaient défendre les intérêts. Elles demandèrent au souverain de leur donner un Corrégidor, ce qu'il ne pouvait faire sans leur consentement. Mais, en attendant, elles prirent les armes et s'attaquant aux maisons-fortes des Chefs de familles, sans doute simultanément, les détruisirent, à l'exception de celles d'Olaso et d'Unzueta pour des raisons que nous ignorons [1].

Émù de ces tragiques événements, le roi Enrique IV décida d'intervenir : il vint en Guipuzcoa au mois de février 1457, réunit à Vitoria les délégués des villes, écouta leurs doléances, prit différentes mesures pour rétablir l'ordre et nomma Corrégidor Juan Hurtado de Mendoza. Puis, à son retour, il s'arrêta à Santo Domingo de la Calzada, où se trouvaient réunis plusieurs des Chefs de familles qu'il y avait convoqués et prononça une sentence de bannissement contre les auteurs du défi, le 21 avril. Il exilait soit à Jimena, soit à Estepona, sur la frontière mauresque [2], les prin-

1. « De como se lebantaron las hermandades de Guipuscoa contra los solares, e les derribaron las casas fuertes, e de otras muchas cosas que ficieron. — En el año del Señor de 1457 años, se lebantaron las hermandades de la provincia de Guipuscoa contra todos los parientes mayores, no acatando a Onis ni a Gamboa, porque fasian e consentian muchos robos e maleficios en la tierra e en los caminos e en todos lugares, e fecieronles pagar todos los maleficios e derribaronles todas las casas fuertes que una sola no dejaron en toda la provincia, que fueron estas. La de Lescano, e de Yarza, e de Amesqueta e de Ugarte e de Alzaga e de Murgia e de Lezama e de San Milian e de Arteaso e de Zumarraga e la de Loyola e de Valda e de Emparan e de Zaraus, e de Achaga e de Iraeta e de Elgeta e de Vergara, e otras muchas, que no dejaron ninguna sin derribar e quemar, sino solamente la casa de Olaso, e la de Unzueta, e quitaronles todos parientes de las treguas de los solares, que no les quedo uno solo e ficieronse todos comunidades e echaron desterrados a los dichos parientes mayores por cierto tiempo de la provincia toda, e han vivido fasta aqui en justicia. » Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, livre XXII.

2. Jimena de la Frontera, petite ville de montagne sur l'Hosgar-

cipaux agitateurs, les condamnant à y servir à leurs frais pendant une ou plusieurs années contre les infidèles, « touché qu'il était des grandes plaintes et réclamations contre les violences, dommages, meurtres, outrages, rébellions, incendies, sièges de villages, recel et protection des malfaiteurs »[1] qui avaient été portées contre eux.

La différence de traitement des condamnés donne idée de leur importance, en même temps que cette simple énumération fournit une liste précieuse des *Aide Nagusiac* de Guipuzcoa.

Étaient envoyés à Jimena :

Juan Perez de Loyola, Ladron de Balda, Lope Garcia de Salazar, l'auteur des *Prospérités et Adversités*, pour quatre ans.

Juan Lopez de Lazcano pour trois ans.

Inigo de Guevara, Fortun Sanchez de Iraeta, Juan Ortiz de Zarauz, Rodrigo Martinez de Barrueta, Gonzalo de Arancibia pour deux ans.

Pero de Balda, fils de Ladron de Balda, et Gaston de Olano, fils de Juan Lopez de Gamboa, Lope de Arriaran, Pero de Aguirre ainsi que son fils aîné, pour un an.

A Estepona :

Martin Ruiz de Olaso pour quatre ans.

Pedro de Avendaño, Martin Ruiz de Arteaga, le bachelier de Zaldivia, pour trois ans.

Juan de Salcedo, gendre de Lope Garcia de Salazar, Ochoa de Murga, Lope de Salcedo, Juan de Ugarte, Lope de Murga pour deux ans.

Le Roi avait eu égard, comme on le voit, aux liens de famille, et n'avait pas séparé le fils du père, ni le gendre du beau-père.

Quatre-vingt-dix jours étaient accordés aux condamnés pour

ganta, affluent du Guadiaro, au nord de Gibraltar. Estepona, sur la côte méditerranéenne au pied de la Sierra Bermeja, au nord de Gibraltar.

1. Voir appendice III.

rejoindre leur résidence. Mais Lope Garcia de Salazar, alors âgé de cinquante-huit ans, se trouva incommodé en arrivant à Séville ; il demanda l'autorisation de retourner dans sa terre natale, et sans attendre une réponse, rentra chez lui : le Roi ne semble pas toutefois lui en avoir tenu rigueur. Quant aux autres, cet exil eut pour eux une double et avantageuse conséquence : ils réalisèrent de fructueuses razzias qui leur valurent un peu d'or et dont on leur savait gré, en même temps qu'ils se signalaient par leur vaillance à leur souverain ; ils en surent tirer, avec leur esprit pratique de substantiels avantages. Ils virent qu'ils pouvaient acquérir hors de leur province honneur et profit ; ils combattirent unis aux membres du clan opposé ; la communauté de danger assoupit les vieilles haines, comme l'avait fait le soulèvement des Confréries, si elle ne les fit pas complètement disparaître. Bientôt la découverte de l'Amérique allait offrir un champ magnifique à leur esprit d'aventure et de cupidité ; leur finesse allait leur permettre de s'unir par des mariages aux familles les plus considérables de Castille : ce fut pour eux le point de départ d'une sorte de conquête de l'Espagne ; il suffit de feuilleter un *Nobiliaire* pour s'en convaincre.

II

La famille d'Oñaz et Loyola. — Les Patrons laïques. — Juan Perez de Oñaz et Sancha de Iraeta. — Urtayzaga de Loyola épouse Martin Garcia de Anchieta (1460 (?). — Beltran de Oñaz (1439 ?-1507) et Marina Saenz de Licona. — Pedro et Juan de Anchieta (1462 ?). — Juan de Anchieta Chapelain et Chantre des Rois catholiques (1489). — Ses œuvres : son succès.

Parmi les *Aide Nagusiac* les plus sévèrement frappés se trouvait Juan Perez de Loyola. Il appartenait à une puissante famille devenue, par héritage, chef du parti d'Oñaz dont elle portait le nom et les armes ; le nom de Loyola ne venait qu'après celui d'Oñaz [1] et presque comme un nom de lieu.

1. Lorsqu'en 1536, Martin Garcia de Oñaz fonda sur de nouvelles bases son majorat, il stipula : « E qualquier que mi mayorazgo heredare sea tenido de se llamar al mi apellido y abolengo de Oñaz y al de Loyola, e traer e traya mis armas e insignias en campo, e donde quiera que andubiere. Las quales dichas armas de la dicha mi casa e Abolengo de Oñaz son siete Bandas Coloradas en campo dorado : y las de la casa de Loyola unos llares negros y dos lobos pardos con una caldera colgada de los dichos llares, los quales dichos lobos tienen la caldera en medio, y estan asidos con cada sendas manos a la ansa de la dicha caldera, de cada parte : y hanse de poner y traer en campo blanco y las unas y las otras se han de poner por si, y las de dicha Casa de Oñaz, mi abolengo, a la mano derecha, segun al principio de la Escritura estan esculpidas. E que el dicho Beltran mi hijo y sus descendientes no puedan traer ni trayan otras armas ; pero que pueda poner si quiere en las orladuras del Escudo armas de otro abolengo, con tal que las dichas mis armas de suso nombradas en un Escudo, y una raya entre las unas y las otras, las de la Casa de Oñaz, mi abolengo, siempre a la mano derecha, y si por ventura el dicho Beltran de Oñaz, mi hijo

Son aïeul Beltran Yañez de Loyola, qui avait accompagné en Castille Diego Lopez de Zuñiga, dont il était parent, y avait sans doute pris l'idée de se bâtir une véritable forteresse, au lieu du manoir basque traditionnel qui ne comportait qu'un rez-de-chaussée en pierre dépourvu de fenêtres et surmonté d'une construction plus légère servant d'habitation, ou une simple Tour carrée. Il éleva donc à frais communs avec sa femme Ochanda Martinez de Leete, sur sa terre de Loyola, près d'Azpeitia, un château-fort de trois étages, qui malgré ses dimensions modestes, constituait une des demeures les plus imprenables du Guipuzcoa. Il mourut en 1405 [1].

Par suite du décès de son fils aîné Juan Perez de Loyola, qui mourut empoisonné par une femme dans le palais de Lopez de Zuñiga [2], sa fille Sancha Yañez de Loyola, qui avait épousé en 1413 Lope Garcia de Lazcano, hérita du majorat et de la forteresse [3].

legitimo mayor y sus decendientes no lo hizieren asi, que qualquier pariente de las mis Casas y Solares de Oñaz y Loyola le puede requerir, que lo así faga, e cumpla e principalmente le requiera, e pueda hazer el dicho requerimiento, aquel que está en el grado siguiente, a quien vernia el dicho mayorazgo, etc. » Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 17-18.

1. Il testa en janvier 1405, par devant Martin Miguélez de Gallarrieta, notaire d'Azpeitia. Voir Henao, *op. cit.*, libro 3, cap. 33, t. V, p. 91, et *Libro de la genealogia de S. Ignacio*, cap. XI, t. VI, p. 285.

2. « El Solar de Loyola es solar e linaje antiguo, e fundado de aquellos que sucedieron de aquel Martin Lopes de Murua, e destos del que mas memoria hay del fue aquel Beltran de Loyola, que se crio en Castilla con Diego Lopes de Stuniga e obo un fijo que le morio mozo en Castilla, de yerbas que le dio una mala mujer, en la casa de Diego Lopes de Stuniga, e quedaron las fijas e caso la mayor dellas con Lope Garcia de Lescano, fijo de Juan Rois de Lescano, que heredo el solar de Loyola e obo fijo Juan Peres de Loyola, que heredo el solar de Iraeta e Loyola e caso en Iraeta, e obo en ella fijo a Beltran de Loyola el mas poderoso del bando de Onis de renta e dineros e parientes salvo el de Lescano. » Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, libro XXI. De los linajes de Onis que son en Guipuscoa.

3. Voir Henao, *op. cit.*, Libro de la Genealogia de S. Ignacio, cap. XIII, t. VI, p. 209; Averiguaciones, libro III, cap. 29, t. V, p. 33, note 3

La solidité de celle-ci fut mise à l'épreuve en 1420 lorsque Juan Lopez de Lazcano s'étant brouillé avec son parent, Lopez de Loyola, fit alliance avec son ancien ennemi du parti de Gamboa, Ladron de Balda, et vint assiéger Loyola avec une coulevrine ; mais il ne put en entamer les murs [1].

Juan Perez, fils de Lope Garcia de Lazcano et de Sancha Yañez de Loyola, abandonna le nom de son père pour celui d'Oñaz et Loyola. Né vers 1414, il épousa en 1438 Sancha Perez de Iraeta. Il prit part au Défi de 1456 et fut exilé pour quatre ans à Jimena, d'où il était de retour au plus tard en 1461, à supposer qu'on ne lui ait pas permis d'abréger son exil. Il ne rentrait pas les mains vides sans doute et s'empressa de reconstruire son château, dont le rez-de-chaussée seul était encore debout ; mais il dut se contenter d'élever sur ces fondements un édifice de brique de trois étages [2].

sur la famille de Lazcano. Le contrat de mariage de Sancha Yañez de Loyola avait été signé à Azpeitia le 4 mars 1413 (p. 36, note). Lope Garcia de Lazcano fit son testament le 11 janvier 1441 par devant Martin Ruiz de Aranguren, notaire d'Azpeitia ; sa veuve testa le 11 décembre 1464 « en la caseria de Aldacaiz ante el Escribano Juan Sanchez ». Henao, *op. cit.*, libro I, cap. 33, t. V, p. 91, note 3.

1. « De la guerra que obieron Juan Lopes de Lescano e Lope Garcia de Loyola, seyendo parientes de un linaje. — Pasado esto [les événements de 1420] obo discordia entre Juan Lopes de Lescano, e Lope Garcia de Loyola e Juan Lopes de Yarza seyendo primos e de una parentela, por que a Juan Lope parecia que no le acataban la mejoria que debian, e fizo su compañia con Ladron de Valda, su enemigo e cercaron ambos la casa de Loyola, e pusole la Lombarda, e no le podiendo tomar porque era recia pared, fueron sobre la casa de Yarza, e derribaronla, e obieron muchas muertes, e omecidas e tanto se afincaron de aquella ves al dicho Lopez Garcia de Loyola que no fallando socorro en el bando de Onis fuese a treguas de Martin Roys de Gamboa con todos los mayores e menores de noventa años fasta los dies e juraron de ser siempre en las dichas treguas de Gamboa como lo juraron. » Lope Garcia de Salazar, *op. cit.*, libro XXI.

2. Voir Henao, *op. cit.*, Libro de la genealogia de S. Ignacio, cap. XV-XVII, t. VI, p. 325-348.

Les troubles, quoique moins fréquents n'étaient pas encore définitivement apaisés, et l'on a vu, qu'encore en 1467, Lope Garcia de Salazar était entraîné dans une guerre sanglante contre les Avendaños.

La mère de Juan Perez vécut jusqu'en 1464 ; sa femme, Sancha Perez de Iraeta, mourut l'année suivante. Il avait un frère, Beltran Yañez, qui n'avait pas été exilé comme lui, et sept sœurs dont la dernière, Urtayzaga, semble avoir été posthume.

En effet lorsque, le 11 janvier 1441, Lope Garcia de Lazcano faisait son testament par devant le notaire d'Azpeitia Martin de Aranguren, il n'y mentionnait d'autres filles qu'Inès, Marina, Beraiza, Ochanda et Teresa, encore célibataires, et une sixième, Maria Lopez, mariée à Inigo Ibañez de Aurgasti[1].

Mais dans le testament délivré par sa veuve Sancha Yañez de Loyola le 11 décembre 1464, dans la ferme d'Aldacaiz, il est ques-

1. « Item mando, que paguen á Inigo Ibañez de Aurgasti cien florines corrientes, que mi fincó pagar del dote, que le mandé con mi fija Maria Lopez, sobre los quatrocientos florines que le pagué ; como quiera que la obligacion que yo le fiziera fué de quinientos florines. Asi finca que lo debo los dichos cien florines e no mas. Item mando, que por quanto yo e Doña Sancha Yañez mi muger ouimos dado en dote e donacion á Juan Perez mi fijo e a Doña Sancha Yañez su muger el solar de Loyola, con sus pertenencias e Monasterio de San Sebastian, e tierras, e montes so modo e condicion, que el Señorio e meitad del usufruto, e diezmos, e tierras, e mercedes fuesen para nos y para qualquier de nos ; mando que la dicha Doña Sancha mi muger e nuestras fijas ayan la meitad del dicho usufruto e diezmos, e tierras, e mercedes en toda su vida, segun e en la manera que en el dicho contrato se contiene e sean defendidas e amparadas en todo ello. Item mando que paguen e den del Solar de Loyola, e de las tierras dende, e de los otros mis bienes en parte, e paga de su herencia, e de la dicha mi muger, e su madre, á Ines, e á Marina, e á Beraiza, e á Ochanda, e á Teresa, nuestras fijas, á todas cinco cada trecientos e cinquenta florines corrientes á cada una. » Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 299-300.

tion d'une septième fille du nom d'Urtayzaga [1], mariée à Martin Garcia de Anchieta [2].

Urtayzaga était donc posthume : née par suite en 1442 elle ne put guère se marier avant l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire en 1460.

Juan Perez de Loyola et Sancha de Iraeta eurent trois enfants : Beltran Yañez de Oñaz, né vers 1439, marié en 1467 à Marina de

1. « Item mando a Ochanda mi fija, y del dicho Lope Garzia de Lazcano mi marido, ochenta florines ademas de los trescientos e cinquenta y tres camas de ropa y una toca con filos de oro que se le dieron en dote y casamiento con Juan de Oyanguren. Item a Urtayzaga otros ochenta florines... Item mando a Inesa una cadena, e mis sortijas de plata para su pellote, e una guernicion de plata para sus mangas... Item mando a Teresa trescientos y cinquenta florines por su legitima... » Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 300-301.

2. Le P. Henao, qui ne cite que des extraits du testament de Sancha Yañez et en résume certaines parties, ajoute qu'Urtayzaga avait épousé Martin Garcia de Anchieta ; qu'Inés avait épousé Juan Ochoa de Emparan ; que Teresa était restée célibataire ; que Marina était femme du bachelier Juan Perez de Vicuña. Pour éviter toute contestation les héritiers signèrent la convention suivante : « E para mayor firmeza de todo lo sobredicho e de los derechos que se han contratado por nos suso en este instrumento otorgado, renunciado e fecho, nos los dichos Juan Perez, e Beltran Yañez, e dona Maria Lopez, e Inesa, e Beraiza e Ochanda e Teresa e Urtaizaga, siendo certificadas de todos los derechos que en rescision de lo susodicho en este testamento por nos entendido y otorgado, los renunciamos, e a todos sus auxilios. E nos e qualquier de nos juramos a Dios, e a esta señal de la Santa Cruz en que corporalmente con nuestras manos diestras tocamos, de guardar e cumplir e tener lo que por nos suso en este testamento ha sido otorgado e fecho, e el dicho testamento por la dicha Doña Sancha Yañez ordenado en todo y por todo, segun que en el se contiene ; e de no ir ni venir en contrario en tiempo alguno por alguna manera, por nos ni por otro que queramos ir, damos poder cumplido a todos los Jueces Eclesiasticos e Seculares e cada uno de ellos que no nos dexen ir, ni pasar en contrario, e que nos apremien, e constringan a la observancia de todo ello, por toda Censura Eclesiastica, e por todos los remedios del Derecho. » Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 302-303.

Licona et qui devait mourir le 23 octobre 1507 ; Maria Lopez, qui épousa Juan Perez de Ozaeta, et Catalina mariée à Juan Martinez de Emparan. Les Loyolas étaient les premiers du clan d'Oñaz en revenus, en terres, en parenté ; ils n'étaient inférieurs qu'aux Lazcanos ; ils possédaient des champs, des bois, des forges, et surtout des patronages qui leur rapportaient des revenus considérables.

Dès le XIV[e] siècle, s'était répandue la coutume dans les Provinces basques et les montagnes de Castille de concéder à des laïques tout ou partie des dîmes payées par les fidèles aux églises. Les bénéficiaires de ces libéralités royales s'appelaient *Patrons*. Ils prétendaient les justifier par les dépenses qu'ils auraient faites pour défendre ces églises contre les Mores, ou pour les construire. En réalité c'était un abus d'autant plus déplorable qu'il entraînait d'ordinaire la prérogative pour le patron de présenter les candidats aux charges ecclésiastiques. Sans doute il n'avait que le droit de présentation ; celui de nomination restait réservé au pouvoir religieux, Mais la distinction, très nette dans la théorie, cessait de l'être dans la pratique, et il était bien difficile que le candidat du Patron ne fût pas définitivement nommé. De là une intrusion désastreuse de l'autorité temporelle sur le terrain spirituel. Le haut clergé s'en plaignait. C'est ainsi qu'aux *Cortes* de Guadalajara. en 1390, les prélats protestèrent, d'ailleurs inutilement, contre cette prérogative que s'étaient arrogée les Rois de disposer des dîmes pour récompenser leurs serviteurs ou enrichir leurs favoris [1].

Le roi Juan I[er] avait dû, par son ordonnance de 1383, imposer l'obligation aux Patrons laïques d'employer à l'entretien des prêtres la moitié des dîmes et autres redevances, ce qui prouve que certains d'entre eux laissaient mourir de faim le clergé dont il s'appropriaient les revenus [2].

1. Henao, *op. cit.*, t. V, p. 67, note 2.

2. Après avoir cité les auteurs qui s'élèvent contre les patronages laïques et rappelé la protestation de 1390, Henao essaie de justifier l'existence de celui de la famille de Loyola sur San Sebastian. « Chez

En 1387 Juan Ier avait concédé le patronage de l'église de San Sebastian de Soreasu à Beltran Yañez de Loyola en récompense des services rendus aux rois par lui et par ses ancêtres. Cette donation fut confirmée en 1391, 1394, 1399 et 1402 [1].

La famille d'Iraeta s'était également fait céder par la ville de Cestona en 1389, pour Juan Beltran de Iraeta et deux de ses héritiers ou successeurs, les dîmes de la paroisse de Santa Maria de Aizarna, afin de pouvoir soutenir le rang de sa maison. On peut supposer que cette cession n'était pas tout à fait volontaire [2].

Les dîmes de San Sebastian de Soreasu étaient fort considérables. Nous ne savons à quel chiffre elles montaient à l'époque de Beltran Yañez de Loyola, mais deux siècles plus tard, en 1569, au dire de Francisco Perez de Yarza, elles rapportaient à la famille de Loyola mille ducats de bénéfice par an [3]. Il fallait cependant que le patron

les Seigneurs de Loyola, dit-il, il y a moins lieu à la critique, parce qu'ils ont toujours eu grand soin de le faire confirmer par les Pontifes romains. Ils se soumirent également à une ordonnance du roi Juan Ier qui imposait, le 17 avril 1383, à Salamanque, aux Patrons laïques de remettre aux Ecclésiastiques la moitié des dîmes et autres revenus. De même le très chrétien cavalier Martin Garcia de Oñaz et Loyola, frère aîné de saint Ignace et Seigneur de la Maison, sur les conseils du saint lors de son retour de Paris à Azpeitia en 1535, commença à distribuer tous les dimanches dans l'église de San Sebastian douze pains aux pauvres en l'honneur des douze Apôtres, et cette aumône a continué depuis lors à être faite par ses successeurs avec un grand applaudissement puisque, touchant une partie des dîmes ecclésiastiques, ils emploient pieusement et libéralement ces revenus à secourir les paroissiens besoigneux : c'est ce qui poussa saint Ignace à conseiller à son frère une aumône si agréable à Dieu et aux hommes et qui convient si exactement aux biens de l'Église. » Henao, *op. cit.*, t. V, p. 68, note.

1. Henao, *op. cit.*, t. V, p. 67, note 1.

2. Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 326.

3. « El Patronazgo que la dicha Casa tiene en esta Villa de Azpeitia le vale mil ducados poco mas o menos. » (*Honor y calidad de la Casa de Loyola*, 1569. Mémoire de Francisco Perez de Yarza, publié par le P. Villalta.) Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 385.

en touchât le double pour payer le Recteur, les vicaires ou bénéficiers, les deux chapelains et l'organiste, qu'il avait le droit de présenter.

Ce droit de présentation assurait au patron une clientèle importante ou le moyen de procurer aux membres de sa famille qui embrassaient l'état ecclésiastique d'intéressants revenus.

Dix ermitages dépendant de la paroisse, ceux de la Magdalena, de Nuestra Señora de Elosiaga, de San Juan de Eizmendi, de San Juan de Oñaz, de San Pedro de Loyola, de Santa Cruz, de Nuestra Señora de Olás, de San Pedro de Elormendi, de San Miguel, de San Martin de Urrestilla, entouraient au loin la ville d'Azpeitia. Ils étaient desservis par des *Freilas* ou *Seroras*, sortes de béguines, dont la nomination dépendait également des seigneurs de Loyola. Les seigneurs d'Oñaz et Loyola avaient leur chapelle funéraire dans l'église d'Azpeitia du côté de l'Évangile : un siège leur était réservé du même côté ; ils allaient à l'offrande immédiatement après l'alcalde, et, après leur première messe, les prêtres se rendaient avec le clergé dans l'après-midi à Loyola où on leur offrait une collation.

Les Anchietas faisaient partie du clan d'Oñaz ; leur situation géographique le leur imposait, car Urrestilla, où s'élevaient leurs deux manoirs, n'est qu'à une demi-lieue de Loyola [1]. Mais peut-

1. Urrestilla possédait un ermitage sous le vocable de San Martin, et dépendait, au point de vue religieux, de San Sebastian de Soreasu. Au temps du P. Henao, Urrestilla avait une église sous l'invocation de Santa Maria, desservie par quatre prêtres : un vicaire, un bénéficier et deux chapelains. Le vicaire et le bénéficier étaient payés par les Seigneurs de Loyola, patrons de l'église, mais qui partageaient le droit de présentation avec le recteur et le chapitre de San Sebastian, en même temps qu'avec les paroissiens de Santa Maria, qui avaient élevé l'édifice à leurs frais. Le patronage du Clergé de San Sebastian reposait sur ce fait qu'il avait cédé à Santa Maria de Urrestilla la redevance de pain et de cire. Mais, comme il n'avait pu le faire que du consentement du seigneur de Loyola qui présentait, et pratiquement nommait le recteur, les bénéficiers et jusqu'à l'organiste de San Sebastian de Soreasu, ceux-ci ne pouvaient guère s'opposer à ses volontés. Voir Henao, *op. cit.*, t. V, p. 69.

être subissaient-ils de mauvaise grâce cette hégémonie et formaient-ils en secret le vœu de s'en libérer. Bien qu'ils fissent partie des Chefs de familles, nous ne voyons pas qu'ils aient pris part au Défi de 1456 dont les Loyolas avaient eu l'initiative.

De l'union d'Urtayzaga et de Martin Garcia de Anchieta naquirent trois enfants dont nous avons connaissance : Pedro Garcia de Anchieta, Juan de Anchieta et une fille, Maria Lopez de Anchieta [1], qui ne purent voir le jour avant 1461 ou 1462.

Comme d'habitude Pedro, l'aîné, eut le privilège et la charge d'assurer la perpétuité du nom et de succéder à ses ancêtres dans l'exploitation du domaine d'Urrestilla. Il épousa en effet Maria Ochoa de Acharan [2] dont il eut un fils, Garcia de Anchieta, et trois filles Ana [3], Maria et Catalina qui devaient être religieuses au Couvent des Béates d'Azpeitia. Il était mort en février 1522.

1. Maria Lopez de Anchieta, morte avant Juan, avait engagé au bachelier Martin de Acharan deux tasses d'argent. Voir appendice XVI, *Codicille.*

2. Maria Ochoa vivait, avec sa fille Ana, chez son beau-frère Juan de Anchieta, qui lui laissa un legs dans son testament, et en particulier le droit de vivre jusqu'à sa mort dans sa maison sous certaines conditions. Voir appendice XVI, *Testament d'Anchieta.*

3. « Elle était nièce de D. Juan de Anchieta et son héritière universelle. Encore mineure elle épousa D. Juan Lopez de Ugarte, bourgeois d'Azpeitia, probablement l'année où mourut son oncle. D'un acte de cession de ses prétendus droits sur certaines maisons de Juan de Anchieta, dont le recteur Pedro Lopez de Oñaz s'était emparé de vive force, fait par ce dernier en faveur d'Ana de Anchieta, devant le notaire Pedro Ibañez de Izarraga, le 1er février 1524, il résulte qu'elle était mariée. Dans la notification faite aux Béates par Fernando de Lizaola des lettres de citation, inhibition et compulsoire de son frère l'évêque de Tripoli, le 4 août 1524, Ana Perez figure comme religieuse. Elle fut à plusieurs reprises Supérieure du Couvent et eut dans la même Communauté ses deux autres sœurs, Doña Maria, qui se fit Béate avant elle, et Doña Catalina qui donna dix ducats pour l'âme de sa sœur Ana à la mort de celle-ci en mars ou avril 1574. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 122.

Juan de Anchieta, étant le cadet, devait chercher fortune ailleurs. Il pouvait songer, selon le proverbe, à entrer dans l'Église, la Marine ou la Maison Royale. Il choisit, ou l'on choisit pour lui l'Église et, en homme avisé, il y joignit plus tard la Maison Royale.

Il est probable qu'il possédait une jolie voix et qu'il montra de bonne heure du goût pour la musique. Mais ce ne put être à Azpeitia qu'il acquit les connaissances techniques et théoriques qui ne tardèrent pas à en faire un musicien consommé. On doit supposer qu'il alla les demander à l'Université de Salamanque et qu'il y apprit la science de la composition et développa le talent de chanteur et d'instrumentiste qui allaient faire sa fortune. Néanmoins il ne semble pas qu'il ait obtenu aucun grade universitaire, car son nom n'est jamais accompagné des qualifications de maître ou docteur, licencié, ni même bachelier, dont il n'aurait manqué de de se parer s'il les avait possédés. Mais il devint un musicien éminent, sachant jouer de différents instruments, chanter et même composer, assez réputé enfin pour s'introduire à la Cour et y être nommé le 6 février 1489, *Chapelain et Chantre des Rois Catholiques*. Son salaire était d'abord de 20.000 maravédis ; mais son succès fut assez grand pour qu'on le portât bientôt à 25.000 maravédis. D'après nos calculs Juan de Anchieta avait alors environ vingt-sept ans [1].

Nous connaissons les noms d'un certain nombre d'artistes qui faisaient alors, ou allaient faire partie de la Chapelle Royale : Alonso de Alba [2], Fernando de Leon [3], Juan Perez de Me-

1. *Cancionero Musical de los siglos XV y XVI transcrito y comentado por Francisco Asenjo Barbieri*. Madrid, 1890, p. 21. Pedro de Tordesillas fut nommé le 1er janvier 1499, *Capellan y Cantor de la Reina Catolica* avec un salaire semblable de 25.000 maravédis. Barbieri, *op. cit.*, p. 45.

2. Porté sur les livres de caisse comme chapelain et chantre de 1502 à 1505. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 617 et 19.

3. Chapelain et chantre de la Chapelle Royale par décision de la Reine Catholique du 13 décembre 1501 ; se retrouve sur les livres de

dina [1], Francisco Millan [2], Alonso de Mondejar [3], Francisco de Pastrana [4], Juan Rodriguez de la Torre [5], Juan Roman [6], Pedro de Tordesillas [7].

La Chapelle avait aussi un organiste qui, en 1505, était le compositeur Lope de Baena [8]. Une sorte de Psallette avait mission d'enseigner le chant à de jeunes enfants ; elle était dirigée entre 1501 et 1504 par Francisco de Medina [9]. Quelques-uns de ces jeunes artistes devaient se recruter dans la famille des Chantres : c'est ainsi que nous trouvons parmi ces enfants, en 1501-1502, un

1505. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p.617 et 37. Il ne faut pas le confondre avec Alonso de Leon, chantre de la cathédrale de Tolède, de 1496 à 1507.

1. Nommé chantre de la Chapelle Royale le 7 novembre 1477 avec traitement de 16.000 maravédis, porté à 20.000 en 1479. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 38.

2. Chapelain et chantre en 1501 et 1502. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 617 et 40.

3. Chapelain et chantre depuis le 1er janvier 1502. Sa nomination ne fut signée que le 17 août à Tolède, par Isabelle. En 1504-1505 son traitement était de 20.000 maravédis. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 617 et 40.

4. Chapelain et chantre de la Chapelle du Roi Catholique en 1505. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 617 et 48.

5. Chantre de 1501 à 1505 avec un traitement de 20.000 maravédis. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 617.

6. Chantre depuis le 15 janvier 1495 avec un traitement de 20.000 maravédis, était encore en fonctions en 1505. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 617 et 43.

7. Nommé chapelain et chantre le 1er janvier 1499 avec un traitement de 25.000 maravédis, était encore en fonctions en 1505. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 618 et 45.

8. C'est de lui sans doute que Fr. Francisco d'Avila dans la *Vida y la Muerte* (Salamanque, 1508, in-4°) dit : « Tovimos a nuestra vista — Un artista tañedor, — Muy subido citarista, — De tañedores primor. — Fué su músico dulzor — Que quitaba toda pena — Y era *Lope de Baena* — Muy sotil componedor. » Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 617 et 24.

9. *Maestro de canto de los mozos de capilla* en 1501 et 1504, avec un traitement de 15.000 maravédis. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 617 et 38.

Francisco de la Torre [1], et en 1502-1505 un Juan de Tordesillas [2], parents ou compatriotes des Chantres Juan Rodriguez de la Torre et Pedro de Tordesillas.

La plupart de ces artistes avaient reçu au moins les ordres mineurs et, ne pouvant compter conserver éternellement la beauté de leur voix, guettaient le moment de s'installer dans quelque bénéfice ecclésiastique où ils finiraient tranquillement leurs jours. Ceux qui, au talent de chanteur, ajoutaient celui de musicien, comme c'était le cas de Juan de Anchieta, pouvaient aspirer à une plus longue et plus fructueuse carrière à la Cour.

Anchieta composait dans les genres les plus variés. Le *Cancionero musical* de Barbieri nous a conservé de lui plusieurs œuvres. La plus curieuse est sans doute le *villancico* dont nous n'avons malheureusement qu'un texte incomplet mais qui devait devenir populaire.

Dos ánades, madre,
Que van por aqui,
Mal penan á mí.

Dos ánades, madre,
Del cam..........
....
....
Al campo de flores
Iban a dormir.
Mal penan á mí [3].

Anchieta n'était peut-être pas l'auteur de cette naïve poésie, mais il composa un accompagnement qui la rendit célèbre, car dans son *Cuento de Cuentos*, Francisco de Quevedo y fit une curieuse allusion : « Et ces musiciens imbéciles, dit-il, qui s'en vont chantant les *Trois canards, ma mère* et qui ne chanteront, dût-on

1. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 618, 46 et 47.
2. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 618 et 45.
3. Cf. Barbieri, *op. cit.*, nº 115, p. 91 et 346.

les brûler, ni les *Deux* canards, ni le *quatrième*[1]. » Ainsi le refrain était devenu si populaire qu'il avait été déformé par les chanteurs des rues qui l'avaient rendu stupide. Car il est évident qu'il s'agit d'un couple de canards qu'une paysanne a vu dormir dans un pré fleuri et qui, évoquant dans son âme l'image d'un couple amoureux, la rend mélancolique. Et les chanteurs grossiers, en parlant de trois canards au lieu de deux, rendaient la poésie absurde. La musique seule était probablement ce qui avait retenu l'attention, et le sens des paroles importait peu. Cette musique nous a été conservée, et, de l'aveu de M. Barbieri, possède une saveur espagnole prononcée.

Nous avons encore de lui une autre pièce érotique qui a, comme la précédente, mérité d'être classée dans le même *Cancionero*. Il est évident que si Anchieta était l'auteur des paroles il n'était qu'un poète bien médiocre. Les voici :

Con amores, la mi madre,
Con amores m'adormí.

Así dormida soñaba
Lo qu'el corazon velaba,
Qu'el amor me consolaba
Con mas bien que merecí.

Adormeciome el favor
Que Amor me dió con amor :
Dió descanso á mi dolor
La fé con que le serví.

Nous en avons également la musique[2].

Au moment de l'expulsion des Juifs en 1492 le peuple chantait

Ea judios a enfardelar
Que mandan los Reyes que paseis la mar.

1. « ¿ Y aquellos majaderos musicos que se van cantando las tres anades madre, que no cantaran las dos, si los queman, ni la cuarta. » (Dédicace de *Cuento de Cuentos*.) L'air composé par Anchieta est reproduit à l'appendice XVIII.

2. Barbieri, *op. cit.*, n° 215, p. 125 et 414.

Anchieta composa sur ce thème, nous dit Salinas dans son grand ouvrage sur la musique, une messe fameuse[1].

Il savait se manifester à propos. Ce fut sans doute à l'occasion de l'ambassade qu'envoya le sultan par l'intermédiaire des Franciscains de Terre-Sainte afin d'intervenir en 1489 en faveur des Musulmans d'Espagne par la menace de représailles sur les chrétiens d'Orient, que fut composé ce Romance où le poète prédit aux Rois Catholiques qu'ils iront un jour conquérir le Saint-Sépulcre.

En memoria d'Alixandre
Julio Cesar se fería.
Aquel Judas Macabeo
Sus cabellos desfacía.
Anibal, Etor, Pompeo,
Cada cual así decía :
Nuestros nombres en la fama
Escrebir non se debría,
Por la muy nueva embajada
Qu'en vos España venía,
No de Francia, ni romanos.
Ni menos de Lombardía ;
Del santo Santo Sepulcro
Qu'el Soldan moro tenía
En tenencia, fasta agora
Cuyo tiempo se cumplía,
Segun dicen escrituras
Y de Santos profecía,

1. *Francisci Salinae Burgensis, abbatis sancti Pancratii de Rocca Scaligna in regno Neapolitano, et in Academia Salmanticensi Musicae professoris, De Musica libri septem, in quibus ejus doctrinae veritas tam quae ad harmoniam quam quae ad rhythmum pertinet, juxta sensus ac rationis judicium ostenditur et demonstratur. Cum duplici Indice capitum et rerum. Salmanticae excudebat Mathias Gastius.* 1577. In-folio. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 21. Le passage en question se trouve au livre VI, ch. VII, p. 312 : « Cantio vero talis. Ea Iudios a enfardelar, Que mandan los Reyes que passeys la mar. Ad cuius thema missam Ioannes Ancheta tunc non incelebris symphoneta composuit. » Ce thème musical a été reproduit à l'appendice XVIII.

Que vos, Reyes, sois aquellos
De quien Dios se serviría,
En cuyo tiempo y ventura
Esta vitoria sería.
Caminad, Emperadores
Nacidos en muy buen día.
Que lo que es imposible,
Con fé posible sería.
Moros son los enemigos,
Santiago en vuestra guía ;
Ya tremen en Tremecén
Y lloran en la Turquía.
Las llaves, con la obediencia,
Vos darán en la Suría ;
Visitareis el Sepulcro
Muy Santo con alegría,
Feriendo los vuestros pechos
Con humildad todavía,
Llorando de vuestros ojos
Con gemidos de porfía.
El Pontífice de Roma
Las coronas vos pornía,
Cantando *Gloria in excelsis*
Al qu'en tierra paz envía[1].

Ce fut au printemps de 1489 que cette ambassade arriva en Espagne : lorsqu'Anchieta composa la musique de ce romance les Rois Catholiques assiégeaient alors Baza.

Nous avons encore de lui un *villancico* à la Vierge :

Doncella Madre de Dios,
Estrella guiadnos vos.

Guiadnos aquel camino
Do San Juan vos llevó al tino,
Por la sangre del divino
Redentor hijo de Dios.

1. Barbieri, *op. cit.*, n° 328, p. 165 et 499.

Guiadnos do con pasion
Rompió vuestro corazon,
Cuando oistes el pregon
Muy injusto contra Dios.

Guiadnos á do subió
Él y la cruz do murió,
De la cual él descendió
A los infiernos por nos.

Guiadnos aquel lugar
Muy excelente sin par,
Do lo fueron sepultar
Aquellos sus siervos dos [1].

La présence de toutes ces pièces avec leur accompagnement dans le *Cancionero* publié par M. Barbieri montre la popularité dont jouissait de son temps Juan de Anchieta, qui d'ailleurs était en grande faveur auprès des souverains.

D'autres œuvres d'Anchieta se trouveraient, paraît-il, dans les Archives musicales de la cathédrale de Tarazona, et, dans un manuscrit de la Bibliothèque de Carreras acquis par la Diputación de Barcelone, on a découvert un *Salve* dont il est l'auteur.

Isabelle la Catholique était fort éprise de musique. Dans un inventaire fait, peu avant sa mort, des objets que renfermait l'Alcazar de Ségovie, on trouve énumérés un grand nombre d'instruments et de recueils musicaux, et l'on sait que, devant Grenade, elle avait amené une troupe nombreuse de musiciens, qu'elle appointait quarante chanteurs sans compter les joueurs d'orgue, de clavicordio, de luth et autres instruments, et des musiciens spéciaux pour les tournois et les batailles [2].

1. Barbieri, *op. cit.*, nº 298, p. 151 et 474.

2. L'inventaire de l'Alcazar de Ségovie fait en 1503, dans le chapitre intitulé : *Laudes e cosas de musica*, énumère dix-sept instruments de musique et dans le chapitre des *Libros*, seize recueils de musique ou de chant.

Ce goût très vif pour la musique explique la faveur dont jouit Anchieta qui, le 30 août 1493, vit porter son salaire à 25.000 maravédis, peut-être parce que la Reine lui avait confié l'éducation musicale du prince héritier Don Juan, alors âgé de quinze ans, ou qu'elle lui avait donné les fonctions de maître de sa Chapelle.

Probablement aussitôt après la conquête de Grenade, mais en tout cas avant 1499, Juan de Anchieta avait reçu un canonicat de l'église de Grenade. Et il n'allait pas tarder à se voir gratifié d'un bénéfice du Diocèse de Salamanque et du titre d'abbé d'Arbos. Il était en train de faire une belle fortune.

IV

Beltran de Oñaz et Juan de Anchieta. — Mariage de Martin Garcia de Oñaz et de Magdalena de Araoz (1498). — Anchieta recteur de San Sebastian de Soreasu (1498 ?). — Naissance d'Inigo (1491). — Juan de Anchieta et Inigo. — Inigo a la Cour (1504) ?. — Le trésorier Juan Velazquez. — Inigo a Arévalo.

Lorsqu'elle monta la Maison de son fils Don Juan, en 1495, la reine Isabelle désigna probablement pour son maître de Chapelle Juan de Anchieta. Gonzalo Fernandez de Oviedo nous apprend que l'Infant était grand amateur de musique et s'y connaissait fort bien. Il prenait grand plaisir à chanter, bien que sa voix ne fût pas belle : aussi en été, à l'heure de la sieste, Juan de Anchieta venait le trouver, accompagné de quatre ou cinq enfants doués de jolies voix, et le prince se divertissait à chanter avec eux une ou deux heures. Il possédait une quantité d'instruments dont il savait jouer et entretenait bon nombre de musiciens [1].

1. « Era el Príncipe don Johan, mi Señor, naturalmente inclinado á la música, e entendíala muy bien, aunque su voz no era tal, como él era porfiado en cantar : e para eso, en las siestas, en especial en verano, yvan á palacio Johanes de Anchieta, su maestro de capilla, e quatro o cincho muchachos, mozos de capilla de lindas voces, de los quales era uno Corral, lindo tiple, y el Príncipe cantava con ellos dos horas, ó lo que le placía, e les hacia thenor, e era bien diestro en el arte. En su cámara avía un claviórgano e órganos e clavecímbanos e clavicordio e vihuelas de mano e vihuelas de arco e flautas ; e en todos esos instrumentos sabia poner las manos. Tenía músicos de tamborinos e salterio e duzaynas e de harpa, e un rebelico muy precioso, que tañía un Madrid, natural de Caramanchel, de donde salen mejores labradores que músicos, pero éste lo fué muy bueno. Tenía el Príncipe muy

Un séduisant avenir se dessinait pour Anchieta, qui pouvait espérer voir un jour son maître sur le trône et devait s'appliquer, avec toute la finesse dont il était doué, à conquérir ses bonnes grâces. Malheureusement le prince mourut à Salamanque l'année même de son mariage avec Marguerite d'Autriche en 1497.

Les espérances du maître de chapelle s'évanouissaient : mais il lui restait la faveur des souverains et celle de personnages importants auxquels il avait pu rendre service en s'entremettant auprès du prince ou de la reine, ou qui avaient eu recours à lui pour organiser ou charmer leurs fêtes.

C'est sans doute pour une raison de ce genre que l'évêque de Salamanque, Juan de Castilla, l'investit le 12 juin 1499 d'un bénéfice de l'église de Villarino, dans son diocèse. Juan de Anchieta en prit possession par son procureur Bernaldo de Vozmediano [1].

Nous ignorons quand il obtint le titre d'abbé de la Collégiale d'Arbos qui lui est donné en première ligne dans des documents postérieurs.

Il caressait sans doute l'espoir de se retirer un jour dans son pays lorsqu'il aurait fait fortune à la Cour. Au milieu des arides paysages de Castille ou des sites brûlants de l'Andalousie, pouvait-il oublier ses montagnes verdoyantes où bruissaient des eaux intarissables, où le vent chantait dans les grands arbres des forêts touffues, où l'œil se reposait sur les nuances discrètes que forme la lumière en se jouant dans une atmosphère saturée d'humidité ?

Son succès à la Cour n'avait pu laisser indifférent son cousin

gentiles menistriles altos de sacabuches e cheremias e cornetas e trompetas bastardas, e cinco ó seys pares de atabales ; e los unos e los otros muy hábiles en sus oficios, e como convenían para el servicio e casa de tan alto Príncipe. » Barbieri, *op. cit.*, p. 12-13.

1. Cf. Lizarralde, *op. cit.*, p. 98. Voir à l'appendice V l'investiture donnée par l'évêque de Salamanque. Ce n'était pas en réalité un bénéfice simple qui avait été donné à Anchieta, mais un *préstamo*, c'est-à-dire une partie d'un bénéfice : il était devenu vacant par la renonciation de Fernando de Luque, prêtre de Jaen.

germain Beltran de Oñaz, qui n'avait pas dû se priver de recourir à ses bons offices en faveur de membres de sa famille ou de ses clients. Il ne serait pas surprenant qu'Anchieta eût été pour quelque chose dans le mariage de Martin Garcia de Oñaz, fils de Beltran, avec Magdalena de Araoz, demoiselle d'honneur de la reine Isabelle, qui avait été célébré le 11 septembre 1498 au palais d'Ocaña.

Magdalena de Araoz était fille de Marina Perez de Zabala, originaire de Vergara, et de Pedro de Araoz, prévôt de San Sebastian qui mourut en 1504, contrôleur des Armées de la conquête de Naples [1]. Elle aurait été tenue sur les fonts par la Reine elle-même, qui avait pour elle une vive affection. Lors du mariage célébré dans le Palais Royal d'Ocaña, Isabelle fit présent à sa fille d'honneur [2] d'un tableau représentant l'Annonciation, en lui disant que c'était l'objet le plus précieux de son Oratoire. Au bas de cette peinture se trouvait la devise : *Pourquoy non. D. Ladron* [3]. Ce tableau avait-il appartenu à Ladron de Balda, l'un des Chefs de familles exilés en 1457, et qui était mort à Séville en 1461 sans avoir pu rentrer dans son pays, et sans laisser d'héritier ? Cette image de la Vierge s'étant couverte d'une sorte de sueur, peu de temps après qu'on l'avait placée dans le palais de Loyola, passa bientôt pour miraculeuse [4].

1. Cf. Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 367.

2. Magdalena de Araoz avait pu connaître dans le palais royal une sœur du futur saint François-Xavier. En effet Juan de Jassu, mari de Maria de Azpilcueta, et père de François-Xavier, était, en 1494, ambassadeur de Navarre à la Cour du roi de Castille. Ce fut sans doute alors que la reine Isabelle lui demanda de laisser venir auprès d'elle, comme demoiselle d'honneur, sa fille Madalena de Jassu qui, plus tard, entra au Couvent des Clarisses déchaussées de Gandia, dont elle mourut abbesse en 1533. Cf. L.-J.-M. Cros, *François de Xavier*, t. I, p. 128.

3. Cf. Henao, *op. cit.*, t. V, p. 93.

4. « Cette dame (Doña Magdalena) étant arrivée à Loyola voulut au bout de quelques jours voir cette image qui fut trouvée couverte

Le recteur de San Sebastian de Soreasu, l'année de ce mariage, était Juan de Zabala, selon toute apparence parent de Marina Perez de Zabala, mère de Magdalena de Araoz. Il occupait la cure depuis 1486 et mourut justement en 1498. Sa mort donna probablement à Juan de Anchieta l'idée de solliciter sa succession. Les circonstances étaient favorables si, comme on peut le supposer, Anchieta avait été dans une certaine mesure l'artisan de l'union de Martin Garcia et de Magdalena. Le Patron de San Sebastian était encore Beltran de Oñaz, son cousin germain. En ce moment aucun des descendants directs de la Maison de Loyola n'était apte à remplir ces fonctions. Pedro Lopez, frère du marié, à qui la cure était réservée il est vrai, n'était encore qu'un enfant et ne pouvait y prétendre. Juan de Anchieta obtint donc le Rectorat de San Sebastian de Soreasu[1]. Il ne songeait d'ailleurs pas à quitter la Cour car il n'avait qu'environ trente-six ans et pouvait espérer

de sueur, ce qui causa une grande inquiétude et un grand trouble. D. Pedro Lopez de Loyola, fils de la Maison et Recteur de l'église de San Sebastian de Azpeitia, voulut la porter à l'église; mais D. Martin et Doña Magdalena n'y consentirent point et promirent de faire une chapelle à l'intérieur de la Maison; ils firent donc un rétable en relief et au milieu placèrent l'Image de l'Annonciation. J'ai lu de mes propres yeux, dit Henao, une attestation de cette sueur, signée de Don Juan de Oynaz, clerc bénéficier de l'église d'Azpeitia, dans un livre de notes où il est dit : *Yo Ioanes vi en la Casa de Loyola a veynte y uno de Junio de mil quinientos y doze sudar la Imagen de N. Señora de la Anunciacion y estava con gotas de sudor en alguna spartes y le toqué y quedó mojado el dedo que limpié en un velo.* » Ce témoignage, cité par Henao comme tiré des papiers de la chapelle de Loyola, contient une erreur manifeste puisque, en 1498, Pedro Lopez n'était encore qu'un enfant et n'avait sans doute même pas reçu la tonsure. Mais il nous fait voir qu'en 1512 le clergé de San Sebastian comptait un Juan de Oynaz ou Oñaz, parent par conséquent de Martin Garcia.

1. D'après le P. Cros, Juan de Çabala fut Recteur de 1486 à 1498. Il est vraisemblable, mais non certain qu'Anchieta lui succéda. Cf. Tacchi Venturi, *op. cit.*, t. II, p. 7.

recueillir encore quelques bénéfices indispensables à la réalisation des plans qu'il caressait.

Cependant il s'absenta pendant cinq mois, en 1503, de juin à octobre, peut-être pour prendre possession effective de son Rectorat[1]. Mais il retourna bientôt à la Cour et, en 1504, il administrait sa cure par l'intermédiaire d'un vicaire, Domingo de Mendizabal.

Ainsi entre tous les membres du clan c'était un échange de bons procédés. Le recteur Juan de Zabala mariait sa parente au fils de son patron ; les Loyolas trouvaient dans le contrôleur Pedro de Araoz un protecteur pour ceux des leurs engagés dans l'expédition de Naples et qui d'ailleurs allaient y périr[2], aussi bien que le contrôleur. Juan de Anchieta intervenait pour faciliter l'union de son jeune cousin avec Magdalena de Araoz ; Beltran de Oñaz l'en remerciait en lui donnant la succession de Juan de Zabala, et n'allait pas tarder à recourir à ses bons offices.

Pendant son séjour au pays natal Anchieta eut l'occasion de rencontrer le plus jeune fils de Beltran, Inigo, né en 1491[3].

1. Cf. Barbieri, *op. cit.*, p. 22.

2. Trois des frères d'Inigo suivaient la carrière militaire : Juan Perez l'aîné, et Beltran, le troisième, moururent dans l'expédition de Naples (cf. Henao, *op. cit.*, Libro de la genealogia de S. Ignacio, cap. XVIII, t. VI, p. 350) ; Hernando, le cinquième, passa aux Indes et mourut en Tierra-Firme (*ibidem*, p. 350). Le quatrième, Ochoa Lopez mourut à Azpeitia (*ibidem*) ; le sixième Pero Lopez fut Recteur de San Sebastian ; peut-être eut-il un septième frère, Lope Garcia. Cf. Venturi, *op. cit.*, t. II, p. 7, note 1.

3. Je ne discuterai pas ici la date de sa naissance, les arguments donnés pour celle de 1495 me paraissant dépourvus de valeur. Voir Astrain, *op. cit.*, t. I, p. 3-8, note 1, où cette question est très clairement examinée. Son nom de baptême était Inigo, forme basque du mot *Eneco*, nom latin d'un saint abbé bénédictin qui, au XIe siècle avait gouverné le monastère d'Oña près de Briviesca. La forme castillane était *Iñigo*. Les plus anciens documents signés par saint Ignace portent la signature *Inigo*, puis celle d'*Iñigo*. Ce ne fut qu'une fois

C'était le dernier né des douze ou treize enfants : vingt-trois ans le séparaient de son aîné et sa naissance avait probablement dérangé les plans formés pour le partage du patrimoine entre les héritiers de Beltran de Oñaz [1].

Inigo semble avoir perdu sa mère de bonne heure, car il fut nourri par une femme de la ferme d'Eguibar [2] située à quelques centaines de mètres du château de Loyola sur la rive droite de l'Urola, sur le chemin d'Azpeitia. Il y avait grandi en compagnie des fils de sa nourrice ; avec eux ou les gamins du voisinage, nu-

fixé en Italie qu'il prit le nom d'Ignace (*Ignacio* ou *Ignatius*), pour des raisons qui ne me paraissent pas encore bien établies. Voir Astrain, *op. cit.*, t. I, p. 32-3. Quant à son nom patronymique il n'en avait pas. Lorsqu'il fut poursuivi par l'Officialité d'Alcalá, il ne donna d'autre nom que celui d'Inigo. Le nom de Loyola qu'il ajouta plus tard est simplement un nom d'origine et de lieu.

1. «... y en particular se tiene por milagro el hauer nascido el propio P. Ignacio de madre de tantos años, que parescía imposible por vía natural que pariese ; y así la misma madre no creía que estuviese preñada y se iba escondiendo ; y quando le decían que parecía que estaba preñada, respondía que no podía ser preñez, sino enfermedad ; porque era tan vieja que no estaba en edad para parir ; y el dicho P. Ignacio nasció 36 años después que nasció su primer hermano ; y esto lo ha oído decir esta testigo a personas graues y antiguas, y en particular solo se acuerda haberlo oido decir a un caballero que se llamaba don Jeronimo de Yuero, casado que era con la señora de la casa de Balda de la villa de Azcoytia. » Déposition de Leonor de Oñaz y Loyola y Borja, petite-nièce de saint Ignace 1606. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 758.) On remarquera dans cette déposition faite au procès de béatification la tendance à transformer en faits miraculeux des événements très naturels et l'exagération : ce n'est pas en effet 36 ans, mais 23 de différence qui existaient entre saint Ignace et son frère Martin Garcia.

2. A son retour à Azpeitia en 1535 Inigo fut reconnu par Catalina de Eguibar *hija de la Casa de Eguibar* dit le témoin Potenciana de Loyola qui ajoute : « Paresçe que le rreconocio al dicho Ygnaçio de Loyola porque se crió en la cassa de Eguibar que es çerca de la dicha cassa de Loyola. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 232.)

pieds ou chaussé des *abarcas* traditionnelles, il avait couru dans la montagne, pêché la truite dans les torrents ou les cours d'eau, pipé les oiseaux dans les bois, parlant exclusivement l'idiome du pays, le basque, qui fut vraiment sa langue maternelle.

Blond, de petite taille, il n'avait sans doute pas semblé apte à suivre la carrière militaire où deux de ses frères d'ailleurs venaient de périr. Son père, déjà âgé, se préccupait de son avenir : il ne pouvait guère songer à le diriger vers l'état ecclésiastique qu'avait embrassé son frère Pedro Lopez, à qui était d'avance réservé le Rectorat de San Sebastian de Soreasu. Inigo, à moins de quitter le pays, n'aurait pu aspirer qu'au titre de bénéficier.

Anchieta, qui connaissait tant de monde, pouvait donner un bon avis : on dut le consulter. Ce dernier ne pouvait refuser ses conseils ni son appui, en remerciement du rectorat dont il avait été gratifié : peut-être avait-il entendu Inigo chanter d'une voix juste et agréable quelque mélodie populaire, telle que le célèbre villancico des *Dos ánades, madre*, et la pensée lui vint-elle de faire entrer son jeune cousin parmi les choristes de la Chapelle Royale. C'était un bon moyen de lui faire prendre pied à la Cour et, si les dispositions de l'enfant s'y prêtaient, de lui assurer un jour la place avantageuse de chapelain et chantre royal [1].

S'il apparaissait que l'enfant ne réunissait pas les conditions indispensables pour réussir dans cette carrière artistique, Anchieta pourrait facilement le placer dans la domesticité d'un prince ou d'un grand seigneur, où il ne tiendrait qu'à lui de faire fortune.

Aucun document n'est encore apparu fixant l'époque à laquelle Beltran se sépara de son dernier enfant. Inigo, né en 1491, n'avait que sept ans au moment du mariage de son frère Martin. Anchieta ne pouvait guère se charger de lui à ce moment. Mais s'il vint prendre possession de son rectorat de San Sebastian de Soreasu entre juin et octobre 1503, il serait très naturel qu'il eût ramené

1. Anchieta lui-même avait peut-être commencé par être élève de la Psallette.

avec lui à la Cour son jeune cousin alors âgé de douze ans et qu'il l'eût introduit parmi les élèves de Francisco de Medina [1]. C'est là qu'Inigo aurait acquis cette perfection d'écriture dont ses biographes lui font un mérite particulier et que put lui donner l'habitude de recopier de la musique [2]. C'est là également qu'il aurait pris ce goût prononcé pour le chant d'église, dont témoigne son biographe [3], et appris à jouer de plusieurs instruments. Lorsque la biographie de Ribadeneira fut soumise aux observations des différents Pères, avant qu'en fût autorisée la publication, le jésuite Antonio Araoz, qui devait savoir à quoi s'en tenir mieux que personne, puisqu'il était compatriote d'Inigo et parent de sa belle-sœur Magdalena, s'éleva brutalement contre cette dernière assertion. « Musicien ? dit-il. Il n'a jamais joué d'instrument [4]. » Mais si personne de ses compagnons de religion ne l'entendit jouer d'aucun instrument, il n'en résulte pas qu'il n'en eût touché dans sa jeunesse.

Cette hypothèse rendrait fort vraisemblable l'affirmation des premiers biographes qu'Inigo fut envoyé tout d'abord à la Cour des Rois Catholiques. Qu'il y ait été plus tard comme page ou commis du trésorier Velazquez, cela n'est pas douteux : c'est là qu'il

1. Voir plus haut, p. 29, § 1.

2. « Le vino al pensamiento de sacar algunas cosas en breue más essenciales de la vida de X° y de los santos ; y así se pone á escreuir vn libro con mucha diligencia... ; las palabras de Christo de tinta colorada, las de nuestra Señora de tinta azul ; y el papel era bruñido y rayado, y de buena letra, porque era muy buen escriuano. » Camara, *op. cit.*, § 11, p. 43.

3. « Si siguiera su gusto é inclinación natural, y aun el prouecho que sacaba del canto (con el cual maravillosamente se recreaba y enternecía su ánima, y hallaba a Dios) pusiera coro en la Compañía ; mas como no tenía cuenta en ninguna cosa con su gusto ni inclinación sino con lo que era mas agradable y para más servicio de Nuestro Señor, dejó de ponerlo. » Ribadeneira, *op. cit.*, libro V, cap. v, p. 519.

4. « Músico (?) ni en viernes ni sábado tanió. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 726.)

eut l'occasion d'être connu de son compatriote l'amiral Portundo qui, le rencontrant plus tard à Gênes, lorsqu'Inigo revenait de Jérusalem, l'embarqua sur une de ses galères pour Barcelone [1].

Elle expliquerait également certains points obscurs de la tradition sur son séjour à Arévalo, dont nous parlerons plus loin.

En admettant qu'en novembre 1503 Anchieta ramena Inigo avec lui et le fit entrer parmi les jeunes choristes de la Chapelle Royale, que se passa-t-il ensuite ? Au bout de quelque temps l'élève laissa-t-il deviner qu'il manquait des qualités nécessaires pour réussir dans cette carrière ? Perdit-il la voix au moment de la mue ? Ce genre de vie lui déplaisait-il ? La mort de la reine Isabelle le 26 novembre 1504 entraîna-t-elle un remaniement de la Chapelle ? Ce qui est sûr c'est que l'enfant ne resta pas auprès d'Anchieta et qu'on tâcha de le placer ailleurs.

La mort de la Reine aurait pu être fâcheuse pour Juan de Anchieta ; mais en courtisan avisé il avait su se ménager des appuis.

Lorsqu'il avait fait ses débuts à la Cour en 1489, il y avait trouvé en grande faveur le contador mayor ou trésorier général, Juan Velazquez. C'était un des personnages les plus importants de l'État. Il était fils de Gutierre Velazquez de Cuellar, trésorier général, qui avait épousé Catalina França, une Portugaise qui avait été menine, dame et *Camarera mayor* de la reine Isabelle, femme de Juan II. Il était né au palais royal d'Arévalo où il avait été élevé jusqu'à l'âge de dix ans. A ce moment il était entré comme page au service de la reine Isabelle la Catholique, puis était devenu cavalier de sa maison, tout en prenant part aux expéditions militaires du temps, telles que la conquête de Malaga en 1487. Enfin devenu à son tour trésorier général, gouverneur des princes D. Juan et D. Miguel, chef de la maison du prince héritier Juan en 1495, il

1. « Y á la fin llegó á Génoua, adonde le conosçió vn viscaino que se llamaua Portundo, que otras vezes le había hablado quando él seruía en la corte del rey cathólico. Este le hizo embarcar en vna naue que iua á Barçelona..., *etc.* » Camara, *op. cit.*, § 53, p. 68.

avait pu concevoir les plus hautes ambitions lorsque son jeune maître réunirait dans ses mains les deux couronnes d'Aragon et de Castille. Mais la mort inopinée de l'Infant, l'année même de son mariage, en 1497, avait ruiné ses espérances [1]. Il était resté néanmoins en faveur auprès de la reine Isabelle qui devait le nommer un de ses exécuteurs testamentaires.

Juan Velazquez avait épousé Maria de Velasco, nièce du Connétable de Castille et petite-fille de Ladron de Guevara : c'était, au dire de Sandoval, une très belle et très vertueuse personne, et très aimée d'Isabelle la Catholique, ce qui ne pouvait que consolider le crédit de son mari. De cette union naquirent six fils et six filles qui finirent par occuper presque tous des postes de confiance dans différentes cours [2].

Nous ne saurions douter qu'Anchieta fût en bons termes avec le puissant trésorier qui n'aurait pas permis, lorsqu'il fut préposé à la direction de la maison de l'Infant, en 1495, qu'on nommât au poste de maître de chapelle quelqu'un qui ne lui fût pas dévoué. Les rapports constants avec le prince, le goût déterminé de celui-ci pour la musique, rendaient ce poste particulièrement enviable et plein de promesses pour l'avenir. Anchieta, subtil personnage, pouvait y être un redoutable adversaire pour ceux auxquels il ne voudrait pas de bien et qu'il lui était facile de discréditer sans en avoir l'air auprès du futur souverain. Il est donc naturel de penser qu'il était assez bien vu de Velazquez pour le prier de s'occuper d'Inigo dont il était, par les Guevaras, le parent éloigné.

Le trésorier résidait habituellement à Arévalo dont il avait le

1. Le prince Juan, né à Séville en 1478, avait épousé en 1497, à Burgos, sa nièce Marguerite, fille de l'empereur Maximilien I[er]. Il mourut l'année même de son mariage et fut enterré à Santo Tomas d'Avila. Sa veuve épousa le duc de Savoie, fut gouvernante des Flandres et mourut à Malines en 1530.

2. Cf. *Memorial de la familla Velazquez*, Biblioteca Nacional de Madrid, manuscrit, sig. K. 71. Cf. Pey Ordeix. — *Historia crítica de San Ignacio de Loyola.* — Madrid, 1914-1916, p. 271.

gouvernement, et c'est là que, d'après une tradition qui paraît sérieuse, Inigo aurait passé la plupart des années sur lesquelles nous ne possédons presque aucun renseignement. Le trésorier, sur la recommandation d'Anchieta aurait reçu le jeune homme parmi ses pages ; peut-être essaya-t-il de se débarrasser de ce nouveau client et l'envoya-t-il à Séville où sa fille Isabel Velasco, dame de la Reine en 1500, avait épousé Luis de Medina, Vingt-Quatre de Séville, qui, occupant un emploi à la *Casa de la Moneda*, pouvait trouver un poste avantageux à Inigo. A Séville se trouvait d'ailleurs un certain Juan Lopez de Recalde, originaire d'Azcoitia, qui s'était marié là-bas et avait une place importante à la *Casa de Contratación*. Juan Lopez de Recalde n'avait pas oublié sa terre natale et devait marier une de ses filles à Beltran de Oñaz, neveu d'Inigo, en 1538 : sans doute était-il disposé à bien accueillir ses compatriotes et à les employer dans son administration où il finit par remplir les plus hautes fonctions.

On peut se demander si Inigo n'occupa pas un emploi à la *Casa de Contratación*. Ce qui pourrait le faire penser, c'est qu'il semble bien qu'antérieurement au siège de Pampelune en 1521, il avait été à Séville. En effet lorsque, songeant à se convertir en 1521, il pensa à entrer chez les Chartreux, il voulait aller à la Chartreuse de Séville [1], ce qui semble indiquer qu'il la connaissait. Nous devons ce détail à Gonçalves de Camara.

Mais, pour une raison quelconque, il ne put rester à Séville et revint à Arévalo où il entra au service du trésorier. A quel titre ? Était-il employé dans ses bureaux où sa belle écriture pouvait le faire apprécier, ou simplement au nombre de ses pages ? Peut-être Inigo fut-il l'un et l'autre à la fois. D'ailleurs l'âge allait bientôt

1. « Y echando sus cuentas, qué es lo que haría despues que viniesse de Jerusalem para que siempre viuiesse en penitentia, offrecíasele meterse en la Cartuxa de Seuilla, sin dezir quién era para que en menos le tuuiessen, y allí nunca comer sino yeruas. » Camara, *op. cit.*, § 12, p. 45.

le mettre hors de page et lorsqu'il eut atteint quinze ans il faut supposer qu'il fut employé dans les bureaux du trésorier, en attendant mieux. Ce fut à ce moment qu'il dut recevoir la tonsure [1], qui lui permettait d'espérer un des bénéfices dont disposait son patron. Nous verrons qu'il fit quelques années plus tard appel aux tribunaux ecclésiastiques, dont il se réclamait comme clerc.

Mais il se dégoûta de l'écritoire et du missel et finit sans doute par devenir un des écuyers du trésorier, car il aimait les exercices militaires qui permettaient de briller dans les fêtes de la Cour et de gagner la faveur des dames.

Toute une légende existe sur son séjour à Arévalo. D'après le jésuite Antonio Lariz [2], qui en est le premier responsable, Inigo aurait été parent du trésorier et serait arrivé tout enfant à Arévalo sur la demande expresse de Juan Velazquez qui, n'ayant pas d'enfants, aurait souhaité la société de ce jeune parent. Malheureusement pour cette affirmation, Juan Velazquez, en 1498, avait déjà douze enfants. Le P. Lariz avance d'autre part qu'Inigo fut élevé à Arévalo par la belle-mère du trésorier, Maria de Guevara, qui s'était retirée dans une modeste maison voisine d'un hôpital, avec quelques domestiques, et là, sous l'habit des Tertiaires, menait

1. Il n'est pas douteux qu'Inigo avait reçu la tonsure lorsqu'il se réclama du privilège ecclésiastique en 1515, comme on le verra plus loin, pour échapper à la justice du Corrégidor. Le procureur qui réclamait son extradition se borne à soutenir qu'aucun document, ni aucun acte ne prouve que l'accusé soit clerc, mais ne nie pas qu'Inigo puisse l'être. On verra plus loin les conditions dans lesquelles se conférait la tonsure et les abus scandaleux qui en résultaient. Le P. Astrain (*op. cit.*, t. I, p. 15) et le P. Tacchi Venturi (*op. cit.*, t. II, p. 9, note 1) considèrent comme prouvé qu'Inigo avait effectivement été tonsuré avant le procès de 1515.

2. La relation du P. Antonio Lariz a été publiée par le P. Astrain (*op. cit.*, t. I, p. 7-9) puis reproduite dans les *Monumenta* (Series IV, t. II, p. 471-473). Voir aussi l'article du P. Fita (San Ignacio en la Corte de los Reyes de Castilla) dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. XVII, 1890.

une vie de retraite, consacrant ses soins et sa fortune au soulagement des malades[1]. On voit mal dans ces conditions comment Inigo, malgré sa jeunesse, aurait été admis dans cette sorte de couvent. D'ailleurs en 1507, Maria de Guevara se retira au monastère de la Encarnacion d'Arévalo, qu'elle avait fondé et y mourut en 1510.

Cette tradition renferme bien des erreurs manifestes. D'abord il est invraisemblable qu'Inigo ait quitté son vieux père dès 1498, comme le prétend le P. Fita. Comment Beltran aurait-il laissé ainsi s'éloigner son dernier né alors qu'il était lui-même déjà veuf selon toute apparence ? De plus, on est bien obligé de supposer qu'Inigo séjourna longtemps dans sa terre natale. La façon dont il parlait l'espagnol, et dont nous pouvons juger par ses lettres, prouve surabondamment que cet idiome ne lui était pas familier, et qu'il n'en fut jamais complètement maître : il le parlait comme un étranger, ce qui ne se comprend que si une longue pratique de la langue basque lui avait rendu difficile l'acquisition d'un autre langage. C'est en 1503, comme on l'a vu, que je crois logique de placer son arrivée à la Cour. Alla-t-il chanter dans le couvent de Maria de Guevara et fut-ce comme choriste qu'il en fut connu ? Peut-être faut-il chercher de ce côté l'explication de cette tradition. Quant à

1. Henao cite ce passage du *Carro de las Donas* de Fr. Francisco Jimenez, évêque d'Elne, traduit en 1542 par un Franciscain, au sujet de Maria de Guevara : « E aunque la Reyna Nuestra Señora, con las grandes guerras y gastos tuviese muchas necesidades, no por eso la Casa Real de su madre Isabel [veuve de Juan II, qui résidait à Arévalo] avía de recibir necesidad, ni falta. E á los que estaban en su servicio siempre les hazía mercedes y al Señor Gutierre Velazquez que era el principal de la Casa Real, la Reyna Nuestra Señora, lo casó muy honradamente, y á sus hijas y á un solo hijo que tuvo, que se llamó Juan Velazquez la Reyna Católica lo casó con la Señora Doña Maria de Velasco hija del Magnífico Señor Arnao de Velasco y de la Señora Doña Maria de Guevara... E á Juan Velazquez hizo la Reyna Contador Mayor del Reyno porque él lo merecía y por los servicios de sus padres. » (libro II, cap. 62, fol. 41.) Henao, *op. cit.*, t. I, p. 70.

sa parenté avec cette noble dame elle n'est nullement prouvée, mais on ne saurait la contester avec assurance. Comme toutes les familles basques avaient contracté, à une date ou à une autre, des alliances, elles étaient toutes plus ou moins parentes ; mais ces parentés éloignées n'avaient aucune valeur réelle et l'on n'y songeait qu'en cas de besoin.

En tout cas Inigo était déjà sans doute au service de Juan Velazquez lorsque son père, Beltran de Oñaz, mourut le 23 octobre 1507 [1], trois ans après la reine Isabelle, laissant le majorat d'Oñaz et Loyola à son fils aîné Martin Garcia, alors âgé d'environ trente-huit ans, tandis qu'Inigo n'en avait que seize.

Cette circonstance rendit évidemment Anchieta moins disposé à s'occuper d'Inigo ; et d'ailleurs il avait d'autres préoccupations plus impérieuses.

1. Henao, *op. cit.*, libro III, cap. 35 ; t. V, p. 108.

V

Les ermitages d'Azpeitia. — Freilas ou Seroras. — La Béate Maria de Emparan fonde le Couvent franciscain de La Purísima Concepción d'Azpeitia (1496 ?). — Hostilité du Clergé et du Patron de San Sebastian de Soreasu pour les Béates. — Scène scandaleuse du 10 mai 1506. — Mort de Beltran de Oñaz (23 octobre 1507). — Juan de Anchieta et Pedro Lopez, frère d'Inigo. — Juan de Anchieta veut transmettre son Rectorat a son neveu Garcia de Anchieta. — Attentat du 20 février 1515. — Fuite d'Inigo a Pampelune.

Bien que recteur d'Azpeitia, Juan de Anchieta avait conservé son poste de chapelain et chantre de la Chapelle royale et continuait à jouir de la faveur de Ferdinand-le-Catholique : de 1507 à 1515 son salaire fut successivement élevé de vingt-cinq à quarante-cinq mille maravédis ce qui montre le prix qu'on attachait à ses services. Néanmoins il s'occupait de son église d'Azpeitia où il vint à différentes reprises remplir ses fonctions pastorales [1].

Mais en son absence de singuliers événements, dans lesquels, peu avant sa mort, Beltran de Oñaz avait eu l'occasion d'intervenir, s'étaient succédé dans sa paroisse.

Tout autour d'Azpeitia, sur les pentes des montagnes, s'élevaient dix ermitages dépendant de San Sebastian de Soreasu : c'étaient ceux de Santa Magdalena, auquel était joint un hôpital et qui se trouvait à environ deux cents mètres à l'est de la ville ; de Nuestra Señora de Elosiaga, de San Juan de Eizmendi, de San Juan de Oñaz, de San Pedro de Loyola, de Santa Cruz, de Nuestra Señora de Olás, de San Pedro de Elormendi, de San Miguel et de San Martin de Urrestilla [2].

1. Voir Barbieri, *op. cit.*, p. 27.
2. Henao, *op. cit.*, t. V, p. 69.

Ils servaient de chapelles de secours, dont la garde était confiée à des femmes dénommées par le peuple *seroras*, *freilas* ou *beatas*, sortes de béguines analogues aux diaconesses de la primitive église, qui remplissaient les fonctions de sacristain, veillaient à la propreté du sanctuaire et à l'entretien des lampes, préparaient ce qui était nécessaire pour les messes qu'on célébrait ou pour les pèlerinages qui s'y rassemblaient à des jours déterminés. Elles s'occupaient aussi de l'ensevelissement des morts, des enterrements, apprenaient aux enfants leurs prières, aux fillettes les travaux féminins et suppléaient au clergé dans une certaine mesure.

Nommées par le patron de la paroisse, et mises en possession par les Alcaldes avec une certaine solennité, elles apportaient une dot déterminée et recevaient en retour un salaire qui leur permettait de vivre décemment. C'étaient en général des femmes pieuses qui, sans entrer dans un Ordre ni prononcer de vœux, bien qu'elles adoptassent en général un costume religieux, comme celui des Franciscaines, trouvaient dans la pratique de la prière et des œuvres de charité la vie qui leur convenait. Leur rôle officieux de catéchistes ou d'institutrices leur donnait une influence qui ne pouvait manquer de s'exercer au profit du patron qui les avait nommées.

Certaines de ces *freilas* étaient d'ailleurs attachées non pas à des ermitages mais à des paroisses : c'est ainsi que Potenciana de Loyola, fille du recteur Pedro Lopez et nièce de saint Ignace exerça les fonctions de *freila* de San Sebastian de Soreasu dans le dernier quart du XVIe siècle [1].

1. Sur les *Seroras* cf. Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 115 et 127 ; l'article du Rnd. Wentworth Webster dans *Euskyaterriaren alde*, t. I, n° 5 ; *Seroras, Freyras, Benitas, Benedictae entre los vascos* ; et le P. Larramendi, *Corografia o descripcion general de la Muy Noble y Muy Leal Provincia de Guipuzcoa*. Barcelona, 1882. (*De las seroras de las iglesias y ermitas de Guipúzcoa.*)

A la fin du XVe siècle, Maria Lopez de Emparan, familièrement appelée *la Lopeycha*, fille légitime de Juan Martinez de Emparan et de Catalina de Loyola, sœur de Beltran de Oñaz, était en possession de la *seroría* de San Pedro de Elormendi, l'ermitage le plus rapproché de la demeure de ses parents qui s'élevait sur la rive droite de l'Urola, près du second pont conduisant à Azpeitia.

Contrairement à l'habitude, Maria Lopez, qui probablement était jeune, alors qu'on ne choisissait habituellement pour ces fonctions que des femmes de plus de quarante ans, avait une compagne, Ana de Uranga, fille légitime de Pedro Martinez de Uranga et de Catalina de Surola. Un jour, passant par Azpeitia, le franciscain Pedro de Hoz, prédicateur du couvent de Bermeo, affilia les deux jeunes femmes au Tiers-Ordre. Elles restèrent dans leur ermitage pendant l'année de leur noviciat. Mais l'année suivante, le franciscain Martin de Segura leur fit faire profession des trois vœux de pauvreté, de chasteté, et d'obéissance. Ne pouvant plus demeurer dans l'ermitage, elles se retirèrent dans une petite maison située dans Azpeitia, près du pont qui menait au palais d'Emparan, et que leur avait concédée Juan Martinez.

Grâce à la dot d'Ana de Uranga et aux aumônes qui leur furent faites, elles purent organiser un petit oratoire et ne tardèrent pas à s'adjoindre deux autres béates. Toutes quatre portaient un habit de laine écrue [1] et le voile blanc des Tertiaires franciscaines. Ceci se passait en 1495-1496 [2].

Le nombre des béates continuait de s'accroître, lorsqu'en 1505 un incendie détruisit leur maison : elles durent accepter un asile chez les seigneurs d'Emparan qui leur cédèrent l'étage supérieur où elles établirent un oratoire.

1. *Habito pardillo.* Covarrubias (article *pardo*) dit : « color que es el propio de la oueja o el carnero tiene, y le labran, y adereçan haziendo paños del sin teñirle... El vestido pardo es de gente humilde y el mas basto se llama pardillo. »

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 71-72.

Mais ce n'était qu'une installation provisoire : l'année suivante (1506) elles avaient relevé leur demeure et profité de la circonstance pour édifier une construction susceptible d'être agrandie en cas de besoin et pourvue d'un oratoire assez vaste pour qu'on pût y célébrer des offices et des messes solennelles.

Jusqu'alors la nouvelle communauté s'était développée sans obstacles et ses modestes débuts n'avaient suscité la jalousie de personne. Mais lorsqu'après l'incendie s'éleva un véritable couvent et que l'on put constater les dispositions prises pour l'agrandir dans la suite, le clergé paroissial de San Sebastian de Soreasu prit ombrage. Maria de Emparan était cousine du Recteur Juan de Anchieta et de Pedro Lopez, bénéficier sans doute à ce moment, et fils de Beltran de Loyola. Mais dans les questions d'intérêt qu'importe la parenté ?

En 1503 les Franciscains avaient installé à Sasiola un couvent qui fournissait un aumônier aux religieuses de Maria de Emparan dont le couvent s'était placé sous l'invocation de la Purísima Concepción : les Franciscains en effet commençaient à propager la dévotion à l'Immaculée Conception.

Cela fit craindre au clergé séculier qu'ils ne finissent par ouvrir une maison à Azpeitia. Or l'introduction de religieux mendiants dans la ville ne pouvait lui plaire pour plusieurs raisons matérielles et morales. Les Franciscains et les religieux en général lui faisaient une rude concurrence et ne tardaient pas à rassembler autour de leurs chaires ou de leurs confessionnaux les âmes pieuses scandalisées par le dérèglement et la cupidité des séculiers. Non seulement la vie des religieux était incomparablement plus pure mais leurs services étaient gratuits, ou rétribués par des contributions entièrement volontaires. Enfin les aumônes abondantes que leur attiraient tant leur réputation de sainteté que les services temporels ou spirituels qu'ils rendaient à la population, se faisaient évidemment au détriment des revenus paroissiaux. Les terrains qu'ils acquéraient, les cimetières qu'ils possédaient, échappaient, dans une certaine mesure à l'obligation des dîmes et nuisaient ainsi tout

ensemble au clergé et aux patrons des paroisses. Enfin le prestige dont jouissaient les religieux n'allait pas sans inconvénients graves pour les séculiers qui, dans leurs contestations d'intérêts avec eux, se trouvaient en face de collectivités puissantes dont un échec local ne pouvait annihiler la volonté et qui disposaient à la Cour et à Rome de protecteurs influents et dévoués. Aussi le clergé de San Sebastian de Soreasu voyait-il avec crainte l'installation des Frères Mineurs sur son territoire.

De son côté Beltran de Oñaz, patron de la paroisse, tirait des dîmes ecclésiastiques un bénéfice considérable, estimé à mille ducats en 1569. Il est malaisé de fixer exactement ce que représentait ce revenu. Cependant il ne semble pas exagéré de donner au ducat la valeur de vingt francs d'or : le traitement du Recteur de San Sebastian était de deux cents ducats [1] ; Inigo écrivant de Paris à son frère Martin qui lui avait demandé ce que coûterait l'entretien d'un jeune étudiant à l'Université, en 1532, lui disait qu'il fallait compter environ cinquante ducats [2].

Comme nous savons que les revenus de la famille de Loyola étaient estimés en 1569 à 1700 ducats, il est clair que la plus grande partie de sa fortune était constituée par les dîmes que le patron entendait ne laisser diminuer à aucun prix. Son jeune fils Pedro Lopez, qui était déjà sans doute bénéficier, en attendant d'être recteur, avait le même intérêt. Aussi tous, patron et Clergé, cherchèrent-ils d'un commun accord les moyens d'empêcher le développement du couvent des Béates qui semblait devoir infailliblement amener l'établissement des Franciscains à Azpeitia. La municipalité même voyait avec regret s'établir sur son territoire

1. « La dicha Parrochia de San Sebastian... rentara cada año ducientos ducados, con frutos, pitanças y administracion. » (Memorial de Francisco Perez de Yarza, 1569.) Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 381.

2. « Para su costa, maestro y otras indigencias de estudio, creo bastaran cinquenta ducados cada año bien prouehidos. » (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 78. Lettre de juin 1532.)

des gens dont chaque acquisition foncière, soustraite par les privilèges ecclésiastiques à la plupart des impôts, diminuerait ses ressources.

Le moyen qu'ils trouvèrent était ingénieux et facile si le recteur s'y prêtait. Anchieta ne résidait pas encore à Azpeitia et gouvernait sa cure par l'intermédiaire de son vicaire Domingo de Mendizabal. Mais pouvait-il s'opposer aux volontés du Chef de familles auquel il était redevable de sa prébende et dont la bienveillance lui était encore indispensable pour caser son neveu Garcia de Anchieta et lui faire obtenir un bénéfice de la paroisse ? Personnellement d'ailleurs il devait être intéressé.

Il avait fait fortune à la Cour ; son bénéfice de Villarino lui rapportait environ 180 ducats ; son canonicat de Grenade assurément bien davantage. Son titre d'abbé d'Arbos n'était certes pas stérile et sa cure de San Sebastian lui valait deux cents ducats. Il touchait à la Cour 45.000 maravédis. Le tout devait former un total imposant. Il était devenu le personnage important de la famille Anchieta ; lui, qui avait quitté le pays comme un cadet misérable, il se trouvait en état de fonder un établissement qui perpétuerait sa mémoire. Il caressait secrètement le projet de construire dans l'église de San Sebastian, faisant pendant à celle des Oñaz et Loyolas une chapelle aussi magnifique, et de rivaliser avec le chef de son clan ou même de le surpasser en magnificence. Pour cela il n'aurait pas trop de toutes ses ressources. Aussi était-il peu disposé à laisser diminuer sous aucun prétexte les bénéfices que la paroisse tirait des redevances ecclésiastiques. Il est donc évident que non seulement il laissa faire son Clergé, mais qu'il lui donna volontiers son concours[1] : il complaisait en même temps à son patron, Beltran de Oñaz.

Juan de Anchieta s'adressa donc au Vicaire général de Pampe-

1. Le P. Lizarralde cite plusieurs exemples de l'opposition faite par le Clergé à l'ouverture de couvents franciscains en pays basque, notamment à Salvatierra, à Motrico, à Oñate, *op. cit.*, p. 76-77.

lune dont dépendait Azpeitia, Juan de Santa Maria. L'évêché de Pampelune était à ce moment administré par le Cardinal Antonio Pallavicino, qui résidait à Rome [1]. L'importance du Vicaire général était accrue de ce fait et le personnage était en excellents rapports avec les Loyolas. C'est probablement à lui qu'est adressée une lettre malheureusement sans date, récemment retrouvée aux Archives de Navarre et dans laquelle Martin Garcia de Oñaz, fils de Beltran, recommande au Vicaire général de Pampelune un de ses parents et clients, Miguel de Sasiola, qui se trouvait incarcéré dans la prison de la ville. Elle témoigne des rapports amicaux qui existaient entre le chef du chapitre et les seigneurs de Loyola et nous éclaire sur la nature des services qu'ils osaient lui demander ou qu'ils s'offraient à lui rendre [2].

Anchieta était donc assuré de recevoir en la personne de ses mandataires un accueil excellent. Il demanda au vicaire général de fulminer une excommunication contre tout paroissien ou habitant d'Azpeitia qui ne se serait pas confessé à un prêtre du clergé paroissial et n'aurait pas communié dans le courant de l'année à l'église de San Sebastian de Soreasu [3] et il obtint un monitoire lui donnant satisfaction.

Ainsi les Béates seraient obligées de se confesser à un prêtre séculier, au lieu du franciscain qu'on leur envoyait de Sasiola, et de communier à leur paroisse et non plus dans leur oratoire.

Bien que le monitoire du vicaire général eût été lu plusieurs fois

1. Gams (B.) (*Series episcoporum ecclesiae catholicae quotquot innotuerunt a beato Petro apostolo.* Ratisbonnae, 1873) cite dans la liste des évêques de Pampelune « 1492 X j. nom. Antonio(to), Cardinalis Administrator Palavicino, 1499 synodam celebrat undecimam, + Romae 10 IX 1507-1509. Faccio Santori ; Card. Adm. + Romae 24 III 1510). » P. 63 a.

2. Je dois connaissance de cette lettre que l'on trouvera à l'appendice VI à l'obligeance de D. José Maria de Huarte y de Jauregui, archiviste de Pampelune.

3. Cf. Lizarralde, *op. cit.*, p. 85-86.

les dimanches et jours de fête d'obligation par le vicaire Domingo de Mendizabal et que les fidèles eussent été requis de ne pas protéger les Pères de Sasiola « qui donnaient la communion à certaines béates [1] », les religieuses n'en tinrent aucun compte.

Enfin le dimanche 10 mai 1506 après avoir une dernière fois lu le monitoire, Domingo de Mendizabal déclara que les noms de Maria Lopez de Emparan, d'Ana de Uranga, de Maria de Acharan de Gracia Martinez de Iraeta et de Maria Marquesa de Oliso ne se trouvant pas dans le registre paroissial comme s'étant confessées dans l'année, ces religieuses étaient excommuniées [2].

Les cinq béates se trouvaient dans l'église et allaient être expulsées séance tenante. Mais elles n'étaient pas venues sans avoir pris leurs précautions : elles requirent aussitôt le notaire Juan Perez de Izaguirre de dresser procès-verbal de ce qui venait de se passer et de leur protestation [3].

1. « No fueran osados de dar favor, e ayuda a ciertos Frayles de Sasiola, que en la dha Villa comunicaban con ciertas Beatas. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 86.

2. « Dijo en voz alta, e inteligible : e por quanto en la matrícula de las Confesiones del año pasado, no hallaban haber sido confesadas Maria Lopez de Emparan, Ana de Uranga, Maria de Acharan, Gracia Martinez de Iraeta y Maria Marquesa de Oliso que en la dicha Iglesia en la dicha Misa estaban presentes... por cuanto notoriamente las susodichas havian sido reveldes, e contumaces... publicaba, e denunciaba, e publico e denuncio por inobedientes, e excomulgadas a las susodichas Maria Lopez de Emparan e Ana de Uranga e Maria de Acharan e Gracia Martínez de Iraeta, e Marquesa de Oliso. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 86.

3. « E despues de lo susodicho en la dha yglesia de señor sant sebastian de soreasu de dha villa, dia e mes e año susochos en presençia de my juan peres de eyçaguirre escribano e ante los testigos de eyusoscritos paresçieron ende presentes las dhas veatas e luego las dhas veatas dixieron que ellas no estaban excomulgadas por quanto ellas estaban confesadas legitimamente con Relygioso dado por confesor de ellas por sus prelados probincial Custodio e goardian e que esto les era a ellos notorio por el *maremagnum* que a ellos en su fabor

Juan Perez rédigea sur le champ son procès-verbal qui fut aussitôt signé par trois témoins, bourgeois d'Azpeitia : Pero Perez de Zabala, Juan Ibañez de Garagarza et Juan Ibañez de Acharan [1].

On devine l'émotion causée dans la ville par cette scène scandaleuse ; une autre encore plus regrettable se produisit dans le courant du mois. Domingo de Mendizabal accompagné d'autres prêtres de San Sebastian de Soreasu, parmi lesquels devait se trouver Pedro Lopez, le frère d'Inigo, alors bénéficier de la paroisse, passèrent aux actes. Ils se rendirent au couvent de la Purísima Concepción, pénétrèrent dans l'oratoire des Béates au moment où l'aumônier franciscain célébrait la messe et lui intimèrent l'ordre de suspendre le saint sacrifice. Comme il s'y refusait, ils renversèrent et mirent en pièces l'autel, qui n'était d'ailleurs sans doute qu'un coffre placé dans l'oratoire et dont se servaient les religieuses en attendant que leurs ressources leur permissent d'acquérir un autel définitif. Ils commirent même d'autres actes de violence [2].

de ellas estaba presentado por el goardian de sant francisco de Sasyola en cuya obediençia ellas estaban asi como por my el dho escribano parescia e que ellas protestaban de eso que por ante quyen e como el derecho debieran como de transgresores de los mandamyentos Apostolicos pues les echaban de la yglesia por fuerça como syno fuesen cristianos e que esto era lo que pedian por testimonio a my escribano de lo qual son testygos los susodhos pero peres çabala e juan ybañez de garagarza e jvan ybañez de acharan vesinos de la dha villa. E yo el dho jvan peres de eyzaguirre escribano de sus alteças e de las del Numero de la dha villa de ayzpeytia fui presente a lo que susodho es en uno con los dchos testigos e de pedimiento de las dhas maria lopes de emparan veata e de las otras susodhas veatas fis scribir... por ende fis aqui este mi sygnio... en testymonio de verdad — jvan peres de eyzaguirre. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 87.

1. Le notaire était sans doute un des protecteurs des religieuses, peut-être parent de Juan Ochoa de Izaguirre qui servit de prête-nom aux Béates lorsqu'elles réédifièrent leur couvent où sa fille entra plus tard. Cf. Lizarralde, *op. cit.*, p. 79.

2. « Uno de los testigos del pleito tantas veces citado sobre el cadaver de Anchieta depuso con juramento formal, como a principios del mis-

Cependant les Franciscains du couvent de Sasiola près de Deva, dont dépendaient les Béates, furent bien forcés d'intervenir : ils nommèrent un juge conservateur, Juan de Cenicero, abbé de Nuestra Señora Santa Maria la Real de Herrera. Celui-ci fulmina contre le vicaire général Santa Maria une excommunication pour avoir forcé les religieuses à communier de la main des séculiers et empêché les Frères de prêcher et de confesser[1].

Les séculiers à leur tour, le vicaire général en tête, soutenus par tout le clergé et tous les recteurs du Guipuzcoa, en appelèrent de la sentence au pape Jules II. Celui-ci, le 18 août 1506, désigna pour juger l'affaire, les archidiacres de Baldonsella, d'Usun et de Santa Maria de Pampelune, avec mission d'entendre les parties. Mais soit prudence, soit tout simplement parce que les adversaires ne daignèrent pas se présenter devant eux, ces juges ne firent rien [2].

Au reste, sans qu'on en puisse soupçonner la raison, des négociations s'étaient engagées, et au mois d'octobre 1506 on en vint à un compromis. Les Franciscains firent le premier pas et décidèrent de s'entendre avec le vicaire général de Pampelune. Leur Père Gardien, Pedro de Zumarraga, convint avec le clergé d'Azpeitia que les Pères de Sasiola pourraient confesser désormais les seules Béates et dire la messe dans leur oratoire [3].

L'année suivante, Beltran de Oñaz mourut, le 23 octobre 1507, laissant à son fils et héritier, Martin Garcia de Loyola, époux de Magdalena de Araoz depuis 1498, le titre de chef du parti d'Oñaz.

Fut-ce Martin Garcia qui en sous-main renouvela le débat, en faisant intervenir la ville d'Azpeitia, qui se plaignait officiellement

mo mes de Mayo, Don Domingo de Mendizabal, Teniente del Rector, y otros clerigos, fueron al oratorio de las beatas al tiempo que el Religioso celebraba la misa y le mandaron que suspendiese el santo sacrificio, y no queriendo acceder él, derribaron e hicieron pedazos el altar y cometieron otros desmanes. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 88.

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 88.
2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 88-89.
3. Lizarralde, *op. cit.*, p. 89.

à la reine Juana des acquisitions de terrains que faisaient les religieuses pour agrandir leur couvent et bâtir une église ? Le fait est qu'une Ordonnance royale, du 5 octobre 1511, prescrivit une enquête sur les intentions et les plans des religieuses et sur le dommage qui pourrait en résulter pour la ville d'Azpeitia. Mais on ignore quelle suite y fut donnée [1].

Juan de Anchieta avait cessé de s'occuper d'Inigo qui remplissait pendant ce temps de modestes fonctions, soit à Séville, soit à Arévalo près du trésorier Velazquez : il n'avait d'ailleurs guère le temps d'y penser.

Il songeait à quitter la Cour pour se retirer définitivement à Azpeitia. Il lui était doux de revenir, riche et considéré, au milieu de ceux qui l'avaient connu sans fortune, près d'un frère qui avait

1. « Por quanto por parte del Concejo, Alcaldes, Regidores e señores homes hijosdalgo de la Villa de Azpeytia, que es en la dh. Provincia, me fue hecha relacion por una peticion diciendo, que en la dicha Villa estaban dos Doncellas las quales dicen que despues se apartaron, e refugiaron en una Casilla, que esta dentro de la Villa, e dicen que andando el tiempo se han venido a aumentar como algunas diez, o doce, e dicen que como se han aumentado en personas se han aumentado las rentas con sus dotes con las demas, que han llegado dicen que han comprado dos o tres Solares de Casas dentro de la dha. Villa e otras haciendas raices, e dicen, que atenta la mucha esterilidad de la tierra, podia ser, que las mas haciendas de la dha. Villa comprassen, e adquiriessen para si, e dicen, que demas de esto en los dhos tres solares quieren edificar un Monasterio con Iglesia, lo cual dicen, que si obiesse efecto, sería en mucho daño e perjuicio de la Villa, e Vecinos de ella, e me suplicaron, que atendiendo la mucha pobreza de la dha. Villa, e el daño, que del dho edificio podia rescibir, lo mandasse remediar, como mas fuese servida, o como la mi merced fuesse ; lo qual visto por los de mi Consejo, fue acordado que ... oydas las partes aquí en alcance, trayays vuestra informacion acerca de lo susodho ; e que edificio es el que las dhas Beatas quieren facer, e en que parte de la dha Villa lo facen, e porque titulo, e para que lo facen, e si de su facer el dho edificio viene algun daño, o perjuicio a la dha Villa, o a los Vecinos de ella. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 90-91.

hérité du titre et des armes des Anchietas, mais qui, obligé de rester dans son pays, n'avait pu améliorer son sort.

Il avait un neveu, Garcia de Anchieta, qu'il était parvenu sans doute à faire nommer par ses parents les Loyolas bénéficier de San Sebastian, et dont il songeait à faire la fortune en lui assurant sa succession dans le rectorat. Ses relations avec de puissants personnages qu'il avait longtemps fréquentés, auxquels il avait peut-être rendu des services, ou dont il avait organisé ou charmé les fêtes, sa connaissance pratique des ressorts que l'on peut faire jouer pour obtenir une décision favorable, même contraire à toute équité, tout cela pouvait lui faire espérer d'arriver à ses fins malgré l'opposition inévitable du patron de San Sebastian dont il n'ignorait pas que le frère Pedro Lopez comptait bien lui succéder. Le roi Ferdinand, dont Anchieta semble avoir conservé la faveur jusqu'à sa mort, pouvait d'ailleurs briser tous les obstacles.

Précisément Martin Garcia de Oñaz était absent et Anchieta se trouvait plus libre de prendre les mesures qui devaient amener le succès de son plan.

En effet, en 1512, Ferdinand avait cru le moment venu de s'emparer de la Navarre, et Martin Garcia à la tête de ses clients avait rejoint l'armée du duc d'Albe qui s'avançait vers Pampelune. Le 24 juillet, Jean d'Albret, suivi par son fidèle conseiller le docteur Juan de Jassu, s'enfuyait de sa capitale d'abord à Lumbier, puis en France, et Pampelune tombait aux mains des envahisseurs. Mais une armée française ne tardait pas à franchir les Pyrénées pour rétablir sur son trône le roi de Navarre et assiégeait la ville. Bayard, qui faisait partie de cette expédition, enlevait un château-fort situé à trois lieues de la place. Mais la résistance de Pampelune, jointe au manque d'approvisionnements, contraignit les Français de lever le siège et d'effectuer par Beylate et Leyzondo une retraite désastreuse pendant laquelle ils endurèrent toutes sortes de privations et furent forcés d'abandonner toute leur artillerie qui tomba aux mains des Guipuzcoans. Bayard qui proté-

geait la retraite à l'arrière-garde ne put empêcher ce désastre [1].

Malheureusement pour Anchieta, les Oñaz durent avoir des soupçons : déjà sa prétention de créer une chapelle funéraire aussi splendide que celle des Loyolas avait froissé leur orgueil ; elle n'avait pu rester secrète, car le recteur y avait déjà donné un commencement d'exécution en achetant de Pedro Ruiz de Aguirre un terrain sur lequel devait s'élever l'édifice [2]. Ainsi paraissait-il vouloir se poser en égal du Chef de familles. On l'accusait sans doute tacitement d'avoir montré quelque tiédeur pour soutenir les intérêts d'Inigo lorsqu'il s'était agi de trouver une sinécure à ce dernier. Quant à ses intentions au sujet de son neveu, elles furent évidemment percées à jour et la fureur des Loyolas éclata. Ils considéraient cette prétention comme une trahison du vassal envers son suzerain ; Anchieta manquait à tous ses devoirs en essayant de priver le Chef de familles du droit de présentation, qu'ils confondaient avec celui de nomination, au rectorat de San Sebastian. Quant à Pedro Lopez, qui trouvait déjà bien long le temps qu'il lui faudrait attendre la succession d'Anchieta, âgé seulement de cinquante ans, il ne pouvait admettre la nomination à cette place d'un homme, sans doute plus jeune que lui, et qui, selon l'ordre naturel, devait lui survivre.

Pedro Lopez était un ecclésiastique peu réservé : nous savons qu'il eut au moins quatre enfants naturels ; une de ses filles, après sa mort, fut *serora* de San Sebastian de Soreasu. Elle s'appelait Potenciana et était née en 1521 ou 1522, c'est-à-dire à une date où Pedro était recteur [3]. On a vu d'ailleurs les violences auxquelles

1. Cf. Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 8. Cros, *François de Xavier*, t. I, p. 5. — *Histoire du gentil seigneur de Bayart composée par le Loyal Serviteur*, chap. IV.

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 96.

3. Tacchi Venturi, *op. cit.*, t. II, p. 8 n., dit que le P. Cros a retrouvé la trace de quatre enfants naturels de Pedro Lopez. Outre Potenciana qui déposa au procès de béatification en 1595 (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 189-194) nous connaissons le nom d'un de ses fils que Martin Garcia élevait chez lui en 1538 et qui s'appelait *Beltrancho*. (*Monumenta*, Polanco, t. I, p. 503.)

les membres du clergé paroissial s'étaient portés contre le malheureux aumônier des Béates pour une question d'intérêt collectif. Mais l'intérêt de Pedro Lopez, s'il ne se confondait pas avec celui des autres bénéficiers, s'identifiait avec celui de la famille de Loyola et du Chef de familles, qui avait charge morale de ses frères.

Anchieta avait fini par se fixer définitivement à Azpeitia : il s'y trouvait en 1515. Le carnaval allait se terminer. Inigo, nous ne savons à quelle occasion, se trouvait alors dans le pays. Bien qu'il eût jadis reçu la tonsure, il avait renoncé depuis des années au costume ecclésiastique et on le voyait parader dans les rues avec de longs cheveux blonds, des vêtements de couleur, une toque de velours cramoisi ornée d'une plume à gauche selon la mode des gens du parti d'Oñaz et l'épée au côté.

Que faisait-il à Azpeitia ? Son frère Lopez l'y avait-il appelé ? Probablement, car il semble qu'il logeait non pas au château de Loyola mais dans la maison de Pedro Lopez.

Le soir du mardi-gras arriva : c'était le 20 février 1515. Pedro Lopez et Inigo tendirent un piège au recteur [1] : ils tentèrent sans

1. Le nom de Juan de Anchieta n'apparaît pas dans les documents publiés jusqu'ici ; mais on ne saurait guère douter que la victime de cet attentat fut Anchieta, lorsqu'on songe à la façon dont périt son neveu et qu'on lit attentivement le récit donné par le P. Tacchi Venturi (*op. cit.*, t. II, p. 10), qui déclare devoir aux *Monuments Ignaciens* du P. Cros la connaissance de cet épisode, qui « ignoré ou négligé par les biographes fut diligemment reconstitué par lui grâce aux minutieuses et heureuses recherches qu'il fit dans les archives du Guipuzcoa ». Voici la version du P. Tacchi Venturi, que nous reproduisons textuellement et intégralement : « Deux factions ennemies et acharnées divisaient depuis longtemps le peuple d'Azpeitia. Elles étaient conduites l'une par le curé Anchieta, ancien Chantre de la Chapelle Royale, regardé par les Loyolas comme un intrus dans son bénéfice, l'autre par le prêtre don Pedro Lopez de Loyola, suivi par toute la parenté et sa clientèle, convaincu que la cure de San Sebastian de Soreasu lui revenait de droit. La nuit du mardi gras 20 février 1515, on en vint aux violences qui furent attribuées à Pedro Lopez et à

doute de l'intimider et de lui arracher la promesse qu'il renoncerait à résigner sa charge en faveur de son neveu Garcia. Comment la chose se passa-t-elle ? Les documents incomplets qui nous renseignent sur cette affaire ne nous le révèlent pas [1]. Les deux frères profitèrent-ils de la licence du carnaval et des déguisements pour pénétrer masqués chez le recteur ? L'attendirent-ils dans une ruelle obscure, ou sur la route d'Urrestilla ? Se bornèrent-ils à des menaces ? Se portèrent-ils à des voies de fait ? Nous l'ignorons ; mais nous savons que le coup manqua, probablement par l'arrivée inopinée de témoins gênants ou menaçants, peut-être du fils naturel d'Anchieta, Martin Garcia [2].

Pedro Lopez ne prit pas la fuite ; protégé qu'il était par sa robe il échappait à la justice civile. Il n'en était pas de même d'Inigo : mais se souvenant soudain qu'il avait reçu la tonsure, il jugea prudent de se réclamer du privilège ecclésiastique. En attendant il dut s'enfuir dans la nuit et gagner à franc étrier, autant que le permettait la route accidentée, la frontière navarraise, qui n'était qu'à environ vingt-cinq kilomètres. Sur le chemin de Regil à Tolosa, les parents ou clients alertés devaient protéger sa course. Il atteignit enfin Pampelune où il se fit mettre dans la prison ecclésiastique par le vicaire Juan de Santa Maria, le bon ami de son frère Martin.

Ignace comme auteurs principaux. Un procès criminel fut immédiatement commencé contre tous les deux. Ignace craignant, et non sans raison que le tribunal ne favorisât Anchieta à son détriment, s'étant rappelé à propos qu'il avait reçu la tonsure, chercha à se soustraire à la juridiction du magistrat laïque, en invoquant pour lui le privilège ecclésiastique et en obtenant en fait que la curie épiscopale de Pampelune empêchât par son monitoire qu'on passât plus loin, etc. »

1. Ou tout au moins les documents qui nous sont connus, car la fin du procès peut fort bien exister encore.

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 80, note 1, cite en effet *Martin Garcia de Anchieta hijo natural de D. Juan de Anchieta, Rector*, comme s'étant réfugié dans l'église de la Purísima Concepción après le meurtre de Garcia de Anchieta.

VI

Poursuites judiciaires contre Inigo. — Mort du roi Ferdinand (23 janvier 1516). — Inigo retourne à Arévalo. — Siège d'Arévalo par les troupes des Régents (1517). — Mort du trésorier Velazquez (1517). — Inigo entre au service d'Antonio Manrique duc de Nájera. — Garcia de Anchieta est nommé, a la place de son oncle, recteur de San Sebastian (1518). — Il est assassiné (1518). — Pedro Lopez lui succède au détriment de Juan de Anchieta. — Accommodement entre Juan de Anchieta et les Loyolas. — Pedro Lopez se rend a Rome (1519).

Quelle avait été la part de Martin Garcia de Oñaz dans cette criminelle entreprise de ses deux jeunes frères ? L'avait-il inspirée ? L'avait-il connue ? Son nom ne paraît pas dans les documents qui subsistent de ce procès[1]. S'il en fut l'inspirateur il sut se créer un alibi ; mais il est fort possible que l'affaire ait été montée sans son assentiment par Pedro Lopez et qu'il ne lui soit plus resté qu'à essayer de sauver les coupables. Quarante-huit ans plus tôt Lope Garcia de Salazar s'était vu contraint par les agissements de ses fils qui, malgré ses objurgations avaient attaqué les Avendaños, à prendre les armes et à livrer une furieuse bataille pour les tirer d'affaire. Il est parfaitement possible qu'il en ait été de même en cette circonstance : que l'on songe à la différence d'âge et de pondération qui existait entre Martin Garcia de Oñaz, né vers 1469 et Inigo, né en 1491 ! Martin dut aviser son bon ami le vicaire général de Pampelune et chercher d'autres interventions. Peut-être recourut-il au trésorier Velazquez.

1. Ou tout au moins dans ceux dont nous connaissons l'existence. La fin du procès intenté à Inigo peut fort bien exister encore.

Mais le Corrégidor royal Fernandez de la Gama s'était emparé de l'affaire probablement avec empressement, car il y trouvait une excellente occasion de frapper une de ces familles puissantes qui avaient si longtemps tyrannisé le pays au grand dommage de la paix intérieure, et contre lesquelles avait eu à lutter l'autorité royale. Le souvenir de ces excès n'était pas encore effacé complètement et le feu couvait sous la cendre. Martin Garcia était le petit-fils d'un des exilés de Jimena, et bien qu'il eût toujours manifesté son loyalisme dans les expéditions où il avait été requis, il ne pouvait évidemment s'habituer à n'être plus dans sa province natale qu'un simple particulier, là où ses aïeux avaient exercé si longtemps une véritable dictature.

Fernandez de la Gama requit, pour la forme et sans se flatter d'obtenir gain de cause, l'autorité ecclésiastique de poursuivre et de punir Pedro Lopez que sa robe mettait à l'abri de la juridiction civile. Mais il pouvait espérer mettre la main sur Inigo, bien qu'une difficulté supplémentaire eût été créée par le fait que l'inculpé avait passé en Navarre et qu'il faudrait obtenir son extradition. Aussi s'adressa-t-il à la justice ecclésiastique dont se réclamait Inigo et dont dépendait le clergé d'Azpeitia, qui était alors du ressort de Pampelune.

Le moyen de défense employé par Inigo était un des abus les plus courants et les plus graves à l'époque des Rois Catholiques. On accordait la tonsure avec une excessive libéralité à des gens dont les mœurs étaient suspectes. Certains malfaiteurs, tonsurés et mariés, échappaient au châtiment qu'ils méritaient en se réclamant du privilège ecclésiastique qui leur permettait de se soustraire à la justice civile.

Ferdinand le Catholique se plaignait qu'on donnât la tonsure indistinctement à tous ceux qui la demandaient sans se préoccuper de leur âge, ni de leur instruction : on l'accordait même à des gens qui ne savaient pas lire, ou à de nouveaux convertis ; et la plupart ne la demandaient qu'avec l'arrière-pensée de commettre quelque délit à la punition duquel ils

échapperaient en se réclamant du privilège ecclésiastique[1]. Parmi ces malfaiteurs tonsurés qui avaient pris ainsi une assurance contre la justice civile, un certain Fernan Gomez d'Avila, seigneur de Villatoro et de Navalmorcuende s'était naguère particulièrement signalé. Marié et menant la vie la moins ecclésiastique du monde, encouragé par l'impunité que lui avait déjà précédemment assurée sa tonsure, il avait, en 1508, à la tête d'une bande de gens de son espèce, assailli et pillé la maison où vivait avec ses enfants, Elvira de Zuñiga, veuve d'Esteban Davila, et déchaîné des troubles graves dans la ville. Mais il avait été impossible de punir son audace parce que, se réclamant du privilège ecclésiastique, il était parvenu à faire évoquer la cause à Rome où sa victime n'était pas en état de le poursuivre[2].

1. « Fareis saber á S. S., écrivait Ferdinand le Catholique à ses ambassadeurs à Rome, que debiendose dar la corona solamente á personas que hayan de seguir la iglesia ó que tengan respeto á seguir el hábito clerical e lo traer segun de derecho é bullas de nuestro muy Santo Padre son obligados, agora nuevamente algunos de los dichos perlados é otros obispos que ellos ponen para visitar sus obispados e diócesis, sin haber consideracion á lo susodicho, facen de corona á todos los que se la piden, sin que sepan leer ni sean de la calidad quel derecho dispone ; e aun agora nuevamente en algunas cibdades destos reinos, especialmente en la cibdad de Trugillo é Caliz é otras partes han fecho de corona á todos los que lo querian, sin eceptar persona alguna, seyendo muchas de las tales personas hombres de edad é muchos dellos nuevamente conversos á nuestra Santa fé catholica, lo cual se hace con pensamiento de cometer algunos delitos e de se escusar e eludir las penas que por ello merecen, lo qual es cosa que trae muchos inconvenientes é de que Dios nuestro Señor es deservido. (Valladolid, 7 août 1508.) » *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. LV, p. 164.

2. « Specialmente direys a S. S. cómo un Hernand Gomez de Avila, cuyas son las villas de Villatoro e Navalmorcuende, seyendo casado é viviendo como lego, ha cometido algunos delitos graves y feos, de los cuales diciendose clérigo y con apellaciones e suterfugios no ha seydo castigado segund la qualidad de su culpa, antes tomando atrevimiento

Vingt-cinq ou trente de ses complices se réclamaient du même privilège. Aussi Ferdinand intimait-il à son ambassadeur, Jeronimo de Vich de faire immédiatement une démarche auprès du Saint-Père pour en obtenir qu'il mît un terme à cet abus scandaleux qui discréditait la justice aussi bien ecclésiastique que royale[1].

en ellos ó en la impunidad pasada con decirse clérigo, este verano pasado él y otros muchos que lo siguieron, robaron y quebrantaron é dieron favor y ayuda para ello, la casa de Da. Elvira Deztúñiga, muger de Don Steban Davila, ya defunto, donde se siguieron otros delitos graves é ynormes, é la ciudad de Avila estuvo á punto de se perder, y con algunas relaciones no verdaderas ni enteras que por parte del dicho Hernand Gomez é sus consortes fueron hechos, S. S. cometió esta causa á un auditor de su sacro palacio que dicen Joanes Anthonius de Trivulcis, el cual estando la causa del clericato pendiente, sin se hacer mencion della ni del estado del proceso diz escribió ciertas cartas inhibitorias ad partes y relaxion del secuestro que en ellas cuyos traslados van juntamente con esta más largo se contiene, de que podreis ser informado : lo cual es cosa muy scandalosa para estos reinos, á que no entiendo dar lugar, porque allende que las dichas letras y comisiones hechas al dicho auditor, contienen en si muchas subrreciones, es cosa fea que esta viuda y huérfanos, seyendo ofendidos, sean distraidos para Corte de Roma, y semejantes delitos y tan grandes daños quedan sin satisfacion, punicion y castigo, e aun porque seria en mucho perjuicio de la juridicion Real si aquellos veinticinco ó treinta hombres que en las dichas letras van expresados se hubiesen de exemir por la corona, seyendo hombres de malvivir e mezclados en armas é revolvedores de ruidos é tales que ningund buen Juez los pronunciaria que gozasen del privilegio clerical, seria asimismo muy grande inconveniente por el mal exemplo y atrevimiento que en semejantes casos se tomaria, por los que mal desean vivir. » *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. LV, p. 140.

1. Le même jour, 14 mai, Ferdinand écrivait à Jeronimo de Vich : « Con la presente os envio instrucion firmada de mi nombre en uno con los traslados de que en ella hace mencion, para que hableis de mi parte á nuestro muy Santo Padre por virtud de la creencia que para S. S. vos envio, que así mismo va con esta, las cosas en la dicha instrucion contenidas cerca de la forma que se tiene en estos reinos en el dar de las Ordenes eclesiásticas y en defender por censura á los que

Ferdinand et Isabelle avaient donc tâché d'apporter un remède à cet abus déplorable qui sévissait surtout en Guipuzcoa. Ils avaient obtenu d'Alexandre VI deux bulles qui limitaient le droit de se réclamer de la tonsure, par exemple en exigeant que le délinquant l'eût portée ainsi que des vêtements ecclésiastiques au moins pendant les quatre mois qui précédaient son délit [1].

Antérieurement même à la réunion de la Navarre à la Castille, au Synode de Pampelune de 1499, le cardinal Antonio avait donné une constitution d'après laquelle, pour pouvoir se réclamer du privilège ecclésiastique, il fallait s'être fait immatriculer dans un registre de l'église de Pampelune dont les feuillets étaient numérotés ; le numéro du folio où était enregistrée l'immatriculation devait être reproduit au dos de la pièce où étaient indiquées les conditions dans lesquelles avait été concédée la tonsure. Ainsi il était bien difficile de frauder [2].

las tienen, y lo que se debe proveher en ello, specialmente en las cosas que Hernand Gomez Davila ha hecho y hace so color de la corona. E porque á nuestro servicio é á la execucion de la Justicia cumple que luego se despache esto, yo vos encargo é mando que *á la hora* que esta recibiéredes, entendais en ello con mucha diligencia e cuidado, é hagais toda la instancia que convenga, e con el primer correo que despacháredes me escribid lo que se habrá hecho, que en ello me servireis... » *Boletín de la Real Academia de la Historia, ibidem.*

1. Ces bulles sont citées dans le procès d'Inigo. *Monumenta,* Series IV, t. I, p. 586. (Monumentum quartum.)

2. « Dictus procurator [Miguel de Vernet]... allegat et dicit, quod eisdem constitutionibus sinodallibus diocesis pampilonensis, et specialliter constitutione sinodalli editta per dominum A. cardinallem anno M° CCCC.XCIX, incipiente : *Item quamplures clerici tonsurati, etc.* cauetur et continetur, quod clerici tonsurati, siue conjugati siue non conyugati, qui priuillegio voluerint gaudere, se habeant presentare cum litteris ordinum suorum coram domino vicario generalli uel officiali pampilonensi, ut matricullentur et ponantur in registro domini episcopi seu secretariorum ejusdem ; et subdit eadem constitutio penam, dicens sic : Sciturі quod quicumque clerici predicte diocesis, qui non reperiantur in registris preffatis scripti, non reputabuntur

Il fallait encore d'après la même constitution porter des vêtements ecclésiastiques et une tonsure de la largeur d'un écu [1].

A son arrivée Inigo s'était rendu à la prison épiscopale où il avait sollicité son admission, comme c'était l'usage en pareil cas, et l'Official Juan de Santa Maria, sans s'inquiéter de violer la constitution synodale qui interdisait d'accepter ces prisonniers volontaires s'ils n'étaient pas immatriculés dans le registre dont nous avons parlé plus haut [2], et bien qu'il pût se rendre compte facile-

pro clericis, neque defendet eos ecclesia. » Processus Azpeitianus contra Ignatium. Anno 1515. Monumentum quintum. (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 592.)

1. « In qua constitutione declaratur forma tonsure, videlicet quod tonsura debeat esse et sit magnitudinis vnius duple, vulgo vna tarja, et quod defferant crines longos, scilicet usque ad aurem dumtaxat sicque auris vel pars eius appareat et aparere et videri possit ab hominibus. Item circa modum et formam gerendi vestes etiam in eadem constitutione ponitur, scilicet quod clerici vollentes gaudere priuillegio clericalli, defferant et habeant defferre habitum decentem et congruentem ordini clericalli videlicet vulgo loba ubierta, nisi quando fuerint iter arrepturi ; nam uerba dicte constitutionis disponunt per hec verba circa vestes clericorum siue priuillegio clericalli vollentium et incipiunt uerba in hunc modum videlicet : E la uestidura o habito, decente ssea que traigan continuamente, exceptuando en los caminos, loba o manto o capuz o tabardo o gubardino cerrado o obierto e tan larga que con hum palmo e quatro dedos mas pueda llegar al suello ; e que la tal loba o manto o capuz o tabardo o gabardino no sea collorado ni azul ni verde ni claro, ni amarillo, ni de otro collor deshonesto ; e que no ssea brodado, reyado ni entretallado ; ni traigan calças, ni bonete collorado en público. » Processus Azpeitianus, etc. Monumentum quintum). (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 594.)

2. « Et postea in eadem constitutione subjungitur quasi circa ffinem per hec uerba, scilicet ; Y por las presentes exortamos y encargamos al dicho don Johyan de Santa Maria, official é qualesquier otros officiales e vicarios generalles del dicho obispado de Pamplona que si dende en adelante alguno, llamandosse clerigo de corona, no stando scripto e matricullado en el dicho libro y registro é no seyendo beneficiado, se fuere à la carcel del dicho sennyor obispo, y se presentare

ment qu'Inigo n'était pas immatriculé, l'y avait admis sans difficulté. Il avait même publié un monitoire interdisant au Corrégidor de continuer sa poursuite.

Celui-ci avait formulé sa requête contre Pedro Lopez et Inigo le 1er mars 1515, ce qui semble indiquer que ce magistrat était accouru immédiatement, bien qu'il ne tînt pas alors son audience à Azpeitia ou Azcoitia comme il était tenu de le faire trois mois chaque année.

Le monitoire de l'Official avait précédé cette pièce dans laquelle le docteur Juan Hernandez de la Gama avait donné sa procuration au notaire Juan Perez de Ubilla qui ne tarda pas à déléguer lui-même ses pouvoirs à Miguel de Vernet. Le demandeur réclamait l'extradition d'Inigo, se fondant sur ce fait qu'il n'était pas tonsuré puisqu'il n'était pas immatriculé dans le registre épiscopal de Pampelune ; qu'en admettant qu'il le fût, il ne pouvait se réclamer du privilège ecclésiastique, attendu qu'il ne portait pas le vêtement des clercs, non seulement depuis quatre mois, mais depuis plusieurs années, et qu'on le voyait habillé en soldat et portant des armes, contrairement aux statuts épiscopaux [1]. Mal-

en ella, é ouiere recurso a nos o al dicho official o quallesquiere otros officiales o vicarios generalles o sus tenientes, por gozar del dicho priuillegio clerical espidiendo monition inhibition contra la justicia e juezes secullares, que no sea admitido ni defendido por la yglesia, y que el official ni otro ninguno, etc. » (Processus Azpeitianus, etc. Monumentum quintum). (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 594-595.) Fernan Gomez d'Avila avait également obtenu qu'on accueillît son appel sans en vérifier la légitimité.

1. « E porqué, disait le Corrégidor, nuebamente el dicho señor ofiçial ha dado una monitoria contra el dicho señor corregidor á pidimiento de Yñigo de Loyola, lego, syn que hissiese la dicha provança que por los dichos quatro meses antes aya traydo abito e tonsura decente, conforme a las dichas bulas e declaraçion, antes es publico e notorio que siempre ha traydo armas e capa avierta e cabello largo sin traer corona abierta ; que le pide e requiere en la forma susodicha declare la dicha monitoria por vigor e no se entremetan a ympedir al dicho

heureusement la partie du procès que nous connaissons s'arrête au mardi treize mars 1515, et nous ignorons quelle en fut la conclusion ; nous n'avons pas non plus, ce qui ne serait pas moins intéressant, l'enquête que le Corrégidor avait faite sur le *crime énorme* reproché à Pedro Lopez et à Inigo : peut-être ces précieux documents reposent-ils oubliés au fond d'un placard ou entre les mains d'un collectionneur trop discret. Mais si nous ne connaissons pas exactement la conclusion de cette affaire ni s'il intervint une sanction quelconque, nous savons qu'en définitive les choses durent s'arranger.

Pedro Lopez semble bien être resté tranquillement à Azpeitia, narguant la justice civile et sa victime, protégé par une sorte de garde de laquais ou de valets qui, ne possédant que leur cape et leur épée[1], étaient prêts à tous les mauvais coups pour le service de leur patron, et sans doute aussi par les clients des Loyolas, par son frère Martin Garcia, qui semble avoir eu pour lui une particu-

señor corregidor la justicia real de su alteza, pues quel dicho Yñigo de Loyola no ha traydo auito e tonsura decentes ; e los delictos que cometió son calificados (?) e muy henormes por los hauer cometido el e Pero Lopez su hermano de noche, e de proposito e sobre habla e consejo avido sobre asechança, e alebosamente segund paresçe por esta pesquisa que le presento ; e que les pido e requiero que manden prender al dicho Pero Lopez de Loyola clerigo, e le den la pena condigna al dicho delicto e al dicho Yñigo de Loyola remitan al dicho señor corregidor, para que le dé la pena que fallare por derecho, pues es de su fuero e jurisdiçion. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 587. Monumentum quartum.) On remarquera que le Corrégidor qualifie les crimes des deux frères de *muy henormes* et que Ferdinand le Catholique appelle *graves e enormes* ceux de Fernan Gomez de Avila. On en peut conclure que l'accusation prévue contre Inigo et Pedro Lopez était celle de tentative d'assassinat avec préméditation.

1. Les témoins du procès sur le cadavre de Juan de Anchieta parlent de ces *lacayos y familiares del mismo Rector* (alors Pedro Lopez) ... *que no tenian syno su capa y espada... y tal que se perjurarian como se perjuraron.* Lizarralde, *op. cit.*, p. 97.

lière affection, par l'influence de sa belle-sœur, autrefois favorite de la reine Isabelle.

Quant à Inigo, abrité dans la prison de l'Officialité, qui ne devait pas être bien dure pour lui et dont sans doute il sortait quelquefois, objet de la sollicitude de l'Official Juan de Santa Maria, il attendait que la longueur de la procédure ou les circonstances vinssent faire oublier sa *peccadille* [1].

Il dut aussi recourir à l'intervention de son patron, le trésorier Juan Velazquez, dont il était alors l'homme-lige et dont la femme, Maria de Velasco, avait su capter l'amitié et la faveur de la reine Germaine de Foix et pouvait par conséquent faire intervenir l'autorité du vieux Ferdinand, passionnément désireux de plaire à sa jeune épouse.

Le salut lui vint d'une manière inattendue : Ferdinand le Catholique mourut le 23 janvier 1516 [2]. Les malheurs de Juan de Anchieta et le crime de Pedro Lopez et d'Inigo perdirent toute importance dans les préoccupations de gens qui ne songèrent d'abord qu'à sauvegarder leur situation, leur puissance ou leurs revenus et à s'assurer contre un avenir incertain. Si les amis des Loyolas ne profitèrent pas de ce moment de trouble pour laisser Inigo quitter la prison immédiatement, couvert par une décision de complaisance, s'ils n'arrachèrent pas au nouveau gouvernement

1. « El Padre me llamó, dit Camara, y me empezó á decir toda su vida y las *travesuras* de mancebo, claras y distintamente con todas sus circunstancias. » Camara, *op. cit.*, § 2, p. 32.

2. « En este año (1513) por el mes de marzo adolesció el Rey católico en Medina del Campo (viniendo de Carrioncillo tierra de Medina del Campo, que se habia ido á holgarse con la Reina Germana su muger) de un potage frío que le hizo dar la dicha Reina, porque le hicieron entender que se haría preñada luego ; à lo cual se halló Doña María de Velasco, muger de Juan Velazquez de Cuéllar ; de la cual enfermedad al fin ovo de morir el dicho Rey Católico. » *Anales breves de los Reyes Católicos por el Dr. D. Lorenzo Galindez Carvajal.* Biblioteca de Autores españoles, t. LXX, p. 560.

par adresse une amnistie immédiate, ils ne tardèrent pas à voir leur influence renforcée par la nomination du duc de Nájera, Antonio Manrique de Lara, au poste de vice-roi de Navarre. Le duc était parent et protecteur de Martin Garcia de Oñaz. Installé à Pampelune, représentant immédiat d'un gouvernement forcé de lui laisser une grande liberté d'action, il lui fut aisé d'étouffer l'affaire. Sans passer de nouveau par Azpeitia où il aurait peut-être couru quelque danger, Inigo, évitant le Guipuzcoa, regagna en toute hâte Arévalo. Là il se trouvait en Castille, dans la forteresse d'un patron qui ne l'aurait pas livré et assez puissant et assez hardi pour oser bientôt tenir en échec le Conseil de Régence, comme il allait le faire.

Le retour d'Inigo fut sans doute bien accueilli : le Trésorier, prenant ses précautions contre les troubles qui pouvaient suivre la mort de Ferdinand, s'apprêtait à s'enfermer dans Arévalo, dont il était gouverneur depuis de longues années, et qui pourrait lui servir de gage dans ses négociations avec le nouveau souverain : il n'était donc pas fâché de cette nouvelle recrue.

Ferdinand à la veille de sa mort à Madrigalejo, avait en effet assigné comme douaire à sa veuve, Germaine de Foix, un revenu de trente-cinq mille écus d'or gagés sur le royaume de Naples et qui devait être porté à quarante mille si elle ne se remariait pas. Il avait même spécialement recommandé à son petit-fils l'exécution de cette clause de son testament. Mais Charles modifia ces dispositions et au lieu de gager le douaire sur le royaume de Naples, le remplaça par le don des seigneuries d'Arévalo, d'Olmedo et de Madrigal, avec une rente de vingt-cinq mille écus gagés sur ces trois villes ainsi que sur celles de Salamanque, d'Avila et de Medina del Campo.

Or Juan II, Isabelle la Catholique et Ferdinand avaient successivement et solennellement reconnu à la ville d'Arévalo le privilège de ne pouvoir jamais être séparée de la Couronne ni donnée à personne.

Précédemment la reine Germaine de Foix avait été intimement

liée avec la femme du trésorier Velazquez, au point de ne pouvoir se passer de sa compagnie : c'était sur le conseil de Maria de Velasco qu'elle avait administré à son vieil époux le breuvage qui devait le conduire au tombeau, alors qu'elle espérait, par ce moyen, devenir mère d'un prince héritier [1].

Peut-être sa déception avait-elle refroidi son amitié pour Maria de Velasco qui, d'ailleurs, n'avait plus guère intérêt à flatter la veuve de Ferdinand, privée désormais de toute influence. Germaine de Foix prétendit entrer en possession d'Arévalo : mais le gouverneur Velazquez refusa de lui remettre la place, arguant du privilège tant de fois reconnu par les Rois, et s'enferma dans la ville qu'il mit en état de défense. L'offre que lui fit la Reine de lui laisser le gouvernement d'Arévalo, s'il lui faisait hommage de ce fief, ne réussit pas à le fléchir.

Ximénès intervint sans plus de succès et, désireux d'obtenir l'obéissance du rebelle au nouveau souverain, promit lui-même, au nom du roi à Velazquez qu'il serait maintenu dans le gouvernement de la place : le trésorier resta inflexible.

Alors Ximénès envoya pour s'emparer de la ville d'Arévalo des troupes commandées par le docteur Cornejo. Celui-ci donna plusiers assauts sanglants. Mais Velazquez résista avec une énergie farouche et les repoussa. Inigo eut alors l'occasion de montrer sa vaillance bien qu'aucun document ne nous révèle comment il se conduisit dans cette circonstance critique. Gutierre Velazquez,

1. Voir plus haut la citation du Dr. Carvajal. D'après Prudencio de Sandoval la reine Germaine tout d'abord ne pouvait se passer de Maria de Velasco qui s'appliquait à *servirla y banquetearla costosamente.* Le Dr. Carvajal dit qu'après la mort de Ferdinand cette amitié prit fin et que Maria de Velasco *desamaba ya a la reina Germana, habiendo sido poco antes su grande servidora y amiga mas de lo que era honesto.* Cf. *Boletín de la Real Academia de la Historia,* t. XIX, p. 5-18. *Levantamiento de Arévalo contra su dacion por Carlos V en Señorio a doña Germana de Foix y primera campaña militar de San Ignacio de Loyola* par Telésforo Gómez Rodríguez, 1891.

fils aîné du trésorier, fut grièvement blessé et succomba au mois de février. Au mois de mars 1517, le trésorier se résignait à capituler, mais à condition que la ville serait laissée à sa garde jusqu'à l'arrivée du Roi en Espagne [1].

Le siège durait depuis le mois de novembre 1516, c'est-à-dire depuis cinq mois.

Ximénès essaya encore d'obtenir la soumission du Trésorier en lui envoyant un autre Corrégidor, qui fut reçu courtoisement, mais ne put faire fléchir le tenace vieillard.

Enfin, au mois de juin, Juan Velazquez se rendit à Madrid où il eut une entrevue avec Ximénès, dont il avait jadis été l'ami, et qui lui promit ses bons offices auprès du Roi. Mais, accablé par la perte de son fils aîné, par sa ruine, car il avait contracté d'énormes dettes, et par l'âge, Velazquez mourut le 12 août 1517.

Son sacrifice toutefois n'avait pas été inutile car, trois années plus tard, le 9 septembre 1520, Charles Ier signait à Bruxelles un acte dans lequel il reconnaissait que la donation d'Arévalo, faite à la reine Germaine, était illégale et que, par conséquent, la révolte des habitants était justifiée [2].

Devenue veuve et ruinée, elle aussi, Maria de Velasco dut quitter Arévalo sans pouvoir sans doute payer tous ses serviteurs. Elle se contenta de donner à Inigo, dont le salaire n'avait probablement pas été payé depuis fort longtemps, cinq cents écus et deux chevaux avec lesquels il alla chercher fortune près du duc de Nájera, Antonio Manrique, vice-roi de Navarre, qui le fit entrer dans sa garde personnelle. De rebelle, Inigo devenait soldat du pouvoir régulier.

L'aventure de 1515 et le procès qui avait suivi n'avaient pu manquer d'inspirer à Inigo de sérieuses réflexions. Dans les loisirs

1. « Conservando la villa a la Corona hasta que el Rey viniese à España. » (*Boletín de la real Academia de la Historia*, t. XIX, p. 5-18.)

2. *Boletín de la real Academia de la Historia*, t. XVIII, p. 385-401. *Levantamiento de la villa de Arévalo justificado ante la historia.*

de sa prison de Pampelune il avait pu se dire qu'il s'était tiré d'affaire non seulement péniblement, mais encore dans des conditions peu honorables. En effet, s'il avait réellement reçu la tonsure et par conséquent si son appel à l'Officialité était légal, il était peu glorieux, pour un homme décidé à ne pas suivre la carrière ecclésiastique, de se réclamer du privilège des clercs. Si au contraire il ne l'avait pas reçue, c'était grâce à des parjures successifs et à des complaisances coupables qu'il avait pu échapper au Corrégidor.

D'ailleurs tout dans cette aventure était odieux et bas. Ce guet-apens nocturne tendu par deux hommes jeunes et vigoureux à un homme de cinquante-trois ans qui avait, semble-t-il, été le maître et probablement le protecteur d'Inigo, quelque temps au moins, et qui était revêtu du sacerdoce, sans compter cette fuite éperdue et ces chicanes légales, était vraiment indigne d'un chevalier dont les premières vertus devaient être la vaillance et la loyauté.

Or, par une singulière coïncidence, ce fut à l'âge de vingt-six ans, c'est-à-dire en 1516, qu'Inigo, renonçant aux vanités de la jeunesse commença à devenir sérieux. C'est Camara qui nous le déclare au début de sa Biographie, ou plutôt c'est le censeur qui supprima d'une manière décisive tout le récit des premières années du saint et le remplaça par cette phrase, résumé du texte primitif : « Jusqu'à vingt-six ans il s'abandonna à toutes les vanités du monde et en particulier il se plaisait à l'exercice des armes par lequel il avait un grand et vain désir d'acquérir de l'honneur [1]. »

Ce passage a rendu fort perplexes ses biographes qui se sont demandé s'il n'en résultait pas qu'Inigo naquit en 1497, sa conversion datant de 1521. Les Bollandistes semblent avoir donné l'explication la plus raisonnable en supposant tout simplement

1. « Hasta los 26 annos de su edad fué [Ignacio] hombre dado á las vanidades del mundo y principalmente se deleytaua en exercicio de armas con vn grande y vano deseo de ganar honrra. » Camara, *op. cit.*, § 1, p. 37.

qu'à vingt-six ans Inigo cessa de se conduire en jeune homme étourdi et inconséquent pour adopter une manière de vivre plus sérieuse en suivant désormais la profession militaire, carrière honorée et profitable.

En effet Inigo, né en 1491, n'avait que vingt-quatre ans en 1515 ; sa fuite à Pampelune eut lieu en mars de cette année : il est à croire qu'il ne recouvra pas sa liberté avant plusieurs mois et, comme nous l'avons supposé, avant la mort de Ferdinand, le 23 janvier 1516. Il alla aussitôt retrouver son patron le Trésorier, qui ne tarda pas à se mettre en état de rébellion contre la décision de Charles qui imputait le douaire de Germaine de Foix sur la ville d'Arévalo. Le siège qui suivit dura probablement de novembre 1516 à mars 1517, et le trésorier mourut le 12 août 1517. Or Inigo resta avec celui-ci jusqu'à sa mort. C'est alors qu'il fut congédié par la veuve du trésorier et qu'il alla se mettre au service du vice-roi de Navarre.

A partir de ce moment il avait une fonction régulière et normalement rétribuée qui lui donnait un rang définitif dans la société. Or il avait précisément vingt-six ans.

Mais les Bollandistes n'ont pas cherché à expliquer quelle fut la cause de ce changement de vie, qui précéda de quatre années la conversion définitive d'Inigo. En effet, ils ne connaissaient pas le procès de 1515, qui ne semble pas avoir été évoqué lors de la béatification. Or cette aventure a joué, à mon avis, un rôle capital dans la conversion d'Inigo : ce fut elle qui lui ouvrit les yeux sur la vanité criminelle de sa manière de vivre et de celle de son frère, Pedro Lopez ; ce fut elle qui lui donna des scrupules sur la légitimité de la concession de dîmes ecclésiastiques à des laïques et lui fit comprendre le scandale de la vie du clergé de son temps. Il eut des remords sur sa conduite en cette circonstance, remords qui le poursuivirent longtemps et furent aggravés par la fin tragique de l'affaire Anchieta et par la mort prématurée de Pedro Lopez. En 1535 une des raisons qui le ramenèrent à Azpeitia fut précisément le désir de liquider complètement ce douloureux passé.

Nous savons que plus tard, voulant un jour amener un novice à confesser une faute qu'il ne se décidait pas à avouer, Inigo lui révéla humblement une des siennes et parvint à le persuader : il faut croire que ce n'était pas une peccadille et pour moi je tiens pour vraisemblable qu'il s'agissait de cette honteuse affaire de 1515.

D'ailleurs il était temps pour Inigo de rentrer dans l'ordre. Charles-Quint commençait à prendre contact avec ses sujets espagnols. Le dimanche 7 février 1518, à Valladolid, où il était arrivé le mardi 19 janvier, Charles-Quint reçut l'hommage des Grands d'Espagne, entre autres du duc de Nájera et du comte d'Oñate. Martin Garcia de Oñaz dut se rendre à cette cérémonie où Inigo accompagnait peut-être le duc de Nájera [1].

La venue du Roi adoucit-elle l'ardeur combative de Martin Garcia de Oñaz ? On pourrait croire qu'à ce moment il se rapprochait des Béates. Car, en 1518, par devant Pedro de Izaguirre, il leur cédait une sépulture près de celle de sa famille dans l'église de San Sebastian de Soreasu, pour y enterrer Maria de Emparan, Ana de Uranga et Magdalena de Segura. On peut, il est vrai, supposer qu'en agissant ainsi il n'avait d'autre but que d'empêcher l'église du couvent de la Purísima Concepción de devenir un lieu de sépulture au détriment des dîmes paroissiales.

Car l'hostilité du Clergé continuait à se manifester aussi bien contre les Pères de Sasiola que contre les Béates. Ainsi en 1518 le P. Franciscain Felipe de Valdevielso, résidant au couvent de San

1. Foronda y Aguilera. *Estancias y Viajes del Emperador Carlos V, desde el dia de su nacimiento hasta el de su muerte comprobados y corroborados con documentos originales, relaciones auténticas, manuscritos de su época y otras obras existentes en los archivos y bibliotecas publicos y particulares de España y del extranjero, por Don Manuel de Foronda y Aguilera.* Año 1914. Ce fut précisément par une Ordonnance royale de 1518, datée de Valladolid, que Martin Garcia de Oñaz reçut l'autorisation de fonder sur des bases nouvelles le majorat d'Oñaz et Loyola.

Sebastian el Viejo, requérait devant le greffier et notaire apostolique Pedro de Oñaz, le recteur Juan de Anchieta de faire retirer l'excommunication que le Vicaire général de Pampelune avait lancée contre les Franciscains, avec l'interdiction de les hospitaliser, de leur faire l'aumône ou même d'écouter leurs prédications [1].

Le recteur et le clergé trouvèrent une défaite ingénieuse : ils prétendirent qu'en publiant cette excommunication, évidemment sollicitée par eux en sous-main, ils n'avaient fait qu'obéir et que les bulles ne parlaient que de ceux qui commandent et non de ceux qui obéissent [2]. En conséquence ils firent appel au Saint Siège. On ne sait, faute de documents, comment finit ce procès.

L'excommunication contre laquelle protestait Fr. Felipe de Valdevielso, avait été promulguée par Pedro de Izaguirre, vicaire de Juan de Anchieta [3], ce qui prouve qu'à ce moment Anchieta n'était pas à Azpeitia. Où donc se trouvait-il ?

Après l'attentat de 1515 sa situation avait dû être délicate.

1. Fr. Felipe de Valdevielso, dit le P. Lizarralde, « requirio ante el Escribano y Notario Apostólico Don Pedro de Oñaz, a Don Juan de Anchieta, abad de Arbas, capellán de la Reina, y Rector de la iglesia de San Sebastián de Soreasu, y a Don Pedro de Izaguirre su lugarteniente beneficiado de la misma parroquia, etc... con las bulas — *Aurea* et *Mare Magnum* — que estaban « en un libro que dixo ser que en el estavan ynsertas ciertas bulas y esenciones dadas a todos los conventos de la horden del señor san Francisco, autorizado e signado con un sello pendiente segun que todo allí parescio por el dicho libro... » ... digo que a noticia mya e de mys hermanos agora nuevamente a venydo de como por mandamyento del diocesano e Vicario gral de la Iglesia de Pamplona, don pedro de Izaguirre vuestro tenyente ha publicado una excomunión anathema contra my e contra algunos mys hermanos... diziendo que ninguno aya de osar acojernos en sus casas ny nos ayan de dar lymosna alguna e demas que no nos acojan en sus casas ny menos oyan nuestras predicaciones ny sermones... » Lizarralde, *op. cit.*, p. 93-94.

2. « Las bulas de los mandantes hablan y no de los que obedecen. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 94.

3. Voir Barbieri, *op. cit.*, p. 22.

Voyant que ses agresseurs restaient impunis, il se rendit sans doute à la Cour, tant pour assurer sa sécurité que pour assaillir le roi Ferdinand de ses plaintes et de ses sollicitations. Son projet de faire passer son rectorat à son neveu, malheureusement. éventé, avait failli lui coûter la vie ; mais avec la ténacité du montagnard il en poursuivait, sans se lasser ni s'intimider, la réalisation.

A la mort du Roi, le 23 janvier 1516, il dut rester encore à la Cour et cela pour deux raisons : d'abord il n'avait pu encore régler la question de son rectorat ; de plus la réforme de la Maison Royale, consécutive au décès du souverain, avait entraîné la suppression de la moitié des 45.000 maravédis qu'il touchait toujours comme chapelain et chantre du Roi. Il essaya de se les faire rétablir.

Au commencement de 1518 il était encore Recteur de San Sebastian de Soreasu ; mais un document nous montre qu'il avait en outre la dignité d'abbé d'Arbas ou probablement d'Arbós. Ce titre lui est donné avant même celui de recteur [1].

Les documents publiés jusqu'ici qualifient Anchieta d'abbé [2] d'Arbas ; un seul écrit *Arbos* et c'est probablement l'orthographe exacte. Arbós près de Tarragone possédait en effet une importante Collégiale dans laquelle Anchieta avait pu se faire conférer la dignité d'abbé, dont les revenus auraient compensé la perte de ceux du rectorat d'Azpeitia lorsque son neveu en serait devenu

1. C'est ce qui résulte de la requête citée, p. 128, note 1, dans laquelle Fr. Felipe de Valdevielso nomme « Don Juan de Anchieta, abad de Arbas, Capellan de la Reina, y Rector de la iglesia de San Sebastian de Soreasu, y ... Don Pedro de Izaguirre su lugarteniente beneficiado de la misma parroquia, etc. »

2. Covarrubias dans son *Tesoro*, au mot *Abad* définit ainsi cette dignité : « Ay en las Iglesias Catedrales esta Dignidad, aunque no es la primera despues de la Pontifical, como en Toledo Abad de Santa Leocadia : En Cuenca Abad de la Seu. Suelen los Curas y Beneficiados sacar un Abad en cada un año. De manera que unos de los dichos Abades son perpetuos, otros trienales y otros se eligen cada un año. » Anchieta était évidemment *Abbé à vie*, car ce titre lui est encore donné dans des actes postérieurs à sa mort qui arriva quatre ans plus tard.

titulaire. Nous ignorons quand lui fut accordée cette nouvelle prébende : peut-être fut-ce immédiatement après l'attentat de 1515, afin de l'amener à ne pas porter plainte ou à retirer la plainte déposée. Peut-être fut-ce plus tard, au moment où il allait céder son rectorat à son neveu[1] Le document de 1518 est le premier qui en fasse mention

Avec une infatigable persévérance il poursuivait la réalisation du plan qui devait le venger des Loyolas. Privé de l'appui de Ferdinand, il lui restait encore des amis influents ; sa longue pratique de la Cour lui avait appris à connaître les hommes et les procédés efficaces pour atteindre son but ; et il y parvint. Sans doute son plan fut-il un peu modifié en ce qu'il n'avait pas voulu primitivement transmettre son rectorat de son vivant à son neveu, ce qui l'aurait privé d'un revenu important. Mais il se résolut à ce sacrifice et ne se réserva que le droit de rentrer en possession de son rectorat si son neveu cessait de l'occuper. En définitive Garcia de Anchieta fut nommé dans ces conditions recteur de San Sebastian de Soreasu en 1518.

Ce succès en dit long sur l'esprit d'intrigue de Juan de Anchieta et sur les appuis qu il comptait encore. Mais comment s'expliquer que les Loyolas n'aient pu empêcher cette nomination ? On peut croire que ce fut une compensation accordée à la victime en échange de l'abandon des poursuites contre Pedro Lopez et Inigo. Au moment où commençait à régner un nouveau souverain dont l'autorité n'était pas encore bien assise, on dut essayer de calmer les esprits et d'empêcher que des divisions nouvelles vinssent paralyser la mobilisation des troupes nécessaires à la défense du Guipuzcoa, province frontière toujours menacée.

La nomination de Garcia de Anchieta fut donc vraisemblablement imposée aux Loyolas. Mais ceux-ci avaient espéré jusqu'au

1. Les revenus qu'il tirait de sa dignité d'abbé d'Arbas étaient perçus en 1523 par Jorge de Valderas, bourgeois de Leon, son mandataire. Voir appendice XVI, *Testament d'Anchieta.*

dernier moment qu'elle ne se ferait pas : lorsqu'ils se trouvèrent en face du fait accompli, leur fureur ne connut plus de bornes. A ce moment d'ailleurs Inigo était tiré d'affaire. Le nouveau recteur avait pris possession de sa cure dans le courant de 1518. L'année même il était assassiné [1].

1. Le P. Lizarralde a si timidement présenté la vérité qu'il est difficile de l'entendre. Je citerai les passages d'où il résulte que Garcia de Anchieta fut assassiné. « Il est vrai qu'à ce moment Juan de Anchieta avait été dépouillé des revenus du rectorat, car le titre de recteur et les revenus auxquels il avait renoncé en faveur de son neveu Garcia de Anchieta, par suite de la mort violente de celui-ci, étaient passés aux mains de Don Pedro Lopez de Oñaz, frère de saint Ignace, demeurant ainsi à l'avenir réservés aux cadets de la Maison ou aux parents des Loyolas. Nous ne savons quelles manœuvres amenèrent cet accaparement. Le fait est que Don Juan de Anchieta, ex-recteur, prit fort mal cet escamotage qui le priva du bénéfice du rectorat qui, après la mort de son neveu, devait lui revenir. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 96. En 1526 le témoin Juan Martinez de Alzaga répond à la 19e question qui lui est posée que « cree e tiene por cierto que el dho abad de arbas por ynduzimiento de frailes e de las dhas beatas y aun de algunos parrochianos de la dha yglesia de San Sebastián se movió a traer breve — si alguno traxo — y se mandó enterrarse en la dicha casa de las beatas y por las otras razones en la pregunta contenidas, y tanvien por odio e malquerencia que tenya e tubo al dicho rector don pedro lopez de Oñez e algunos sus combeneficiados despues que le privaron de la renta de la dha iglesia de Sant Sebastian que agora (1526) posee el dicho don pedro lopez e poseyo al tiempo en su vida del dho abbad de arbas ». Lizarralde, *op. cit.*, p. 96. Ce témoin étant favorable à Pedro Lopez est naturellement muet sur la mort de Garcia de Anchieta. Mais Fr. Diego de Alda, procureur des Béates, dans un document où il attaque les témoins favorables à Pedro Lopez dit : « ... lo otro en quanto ex adverso se articuló y tentó probar que el abad de Arbas, que en gloria sea, por ynduzymiento de las dhas myas partes se mandó enterrar en el dho monesterio, los mysmos testigos contrarios se ponen lo contrario en quanto dizen que por auerle quytado y despojado al dho abad de arbas de su rectoria y por la muerte de su sobrino tenga henemystad con el dho rector y patron. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 97. Enfin les témoins favorables aux Béates, pour prouver que l'église du

D'après la tradition locale, Garcia de Anchieta aurait été assassiné dans l'église même de San Sebastian de Soreasu, à l'heure des vêpres, dans la sacristie disent les uns, sur les marches du chœur disent les autres. Mais on peut supposer que les choses se passèrent d'une façon moins atroce et que l'imagination populaire, toujours prompte à donner aux drames une forme plus saisissante, s'est plu à rassembler les circonstances qui pouvaient augmenter l'horreur de celui-ci, en doublant l'assassinat d'un sacrilège et d'une publicité provocante [1].

Il n'est guère croyable en effet que les meurtriers aient choisi précisément pour commettre leur crime l'heure où un office pouvait attirer dans l'église un plus grand nombre de fidèles, et par conséquent de témoins. D'autre part, comment auraient-ils pu sortir de San Sebastian, se frayer un passage dans les rues étroites d'Azpeitia, qui durent se remplir, au premier bruit de l'événement, d'une foule dont tous les éléments n'étaient pas favorables aux Loyolas ? Auraient-ils pu franchir, sans être arrêtés, les quelques centaines de mètres qui les séparaient du couvent des Béates où ils coururent chercher asile, et qui était situé près du second pont de l'Urola conduisant au palais d'Emparan ?

Comment la chose se passa-t-elle ? En l'absence de documents nous sommes réduits aux suppositions. Pedro Lopez fut-il l'insti-

couvent de la Purísima Concepción était considérée comme consacrée et jouissant du droit d'asile, citent comme y ayant cherché refuge, Martin Rezuzta, forgeron ; Martin Garcia de Anchieta, fils naturel du recteur Juan de Anchieta ; Pedro de Altuna, Juan Balda, Mendoza et d'autres. Lizarralde, *op. cit.*, p. 80, note.

1. Il faut cependant reconnaître que la profanation de l'église ne devait pas être un événement exceptionnel, car une Ordonnance municipale sans date, mais qu'on peut fixer approximativement à 1535, stipule au titre XI (De la yglesia e clerigos e osequias cap. 152) : *Quel que fuere causa de violar la yglesia aya de pagar las costas que en su purificacion se ficieren.* L'ordonnance ajoute que celui qui aura profané l'église sera retenu en prison jusqu'à ce qu'il ait payé les frais de la purification de l'édifice sacré.

gateur du coup ? Si cela est vrai il dut prendre ses précautions pour n'être pas impliqué dans le meurtre, car il se serait retiré, par une complicité évidente, toute chance de recueillir la succession de sa victime Martin Garcia de Oñaz qui était resté en dehors de l'attentat de 1515, à ce qu'il semble, ne paraît pas avoir été soupçonné non plus en 1518.

Mais on accusa, sinon Pedro Lopez lui-même, du moins les gens de sa maison, ces valets qui n'avaient que leur cape et leur épée [1]. L'hypothèse la plus indulgente est que Pedro Lopez à la nouvelle de la nomination de Garcia Anchieta s'emporta devant ses gens et les clients des Loyolas, que les esprits s'échauffèrent, le clan d'Oñaz considérant cette nomination comme un vol qui lui était fait.

Plus âgé, plus pondéré, Martin Garcia de Oñaz avait peut-être été forcé d'accepter cette nomination lorsqu'au mois de février 1518 il avait été faire hommage à Charles-Quint à Valladolid. Il est vraisemblable que Juan de Anchieta s'y soit trouvé alors en qualité de demandeur pour l'affaire de 1515 et que le Roi leur ait imposé cet accommodement.

Inigo ne pouvait, après ses exploits d'Arévalo, que se tenir dans un effacement prudent, et se trouvait de plus sous les ordres du duc de Nájera qui, convoqué à Valladolid, fut peut-être l'inspirateur de cette compensation accordée à Juan de Anchieta.

Mais Pedro Lopez était un tempérament bouillant ; il n'avait pas eu part, selon toute apparence, aux négociations qui précédèrent l'accord. Il s'emporta en paroles et en menaces devant ses valets, ou les clients de sa famille, gens brutaux, ouvriers de la forge ; ceux-ci partageant l'indignation de leur patron supposèrent que la disparition de Garcia de Anchieta ne serait point désagréable à la famille de Loyola. Pour quelques-uns la mort d'un homme était sans doute bien peu de chose. Les environs d'Azpeitia étaient infes-

1. « Lacayos y familiares del mismo Rector... que no tenian syno su capa y espada... y tal que se perjurarian como se perjuraron. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 97.

tés de brigands. Lorsqu'Inigo, revenant au pays natal en 1535, traversa la montagne par le chemin d'Iturrioz, il savait que la route n'était pas sûre et craignit pour sa vie lorsqu'il aperçut les deux hommes armés que son frère avait envoyés à sa recherche[1].

C'est probablement parmi des malfaiteurs que se recrutaient les gardes du corps de Pedro Lopez lorsqu'ils en avaient assez de la vie hasardeuse et peu rémunératrice des brigands et souhaitaient jouir quelque temps du confort relatif de la domesticité du recteur.

D'autre part les Anchietas ne pouvaient manquer d'avoir leurs partisans. Une rixe entre les deux partis était inévitable. Il semble en effet qu'on ait eu affaire à une rencontre comme celle de Milon et de Clodius sur la voie Appienne. On peut croire qu'elle ne fut pas absolument fortuite : elle dut avoir lieu non loin de la *Torre Insula*, qui s'élevait, comme on a vu, sur la rive droite de l'Urola, tout près de l'embranchement de la route d'Urrestilla. Les instigateurs du coup pouvaient s'y cacher et y attendre le passage de Garcia de Anchieta et de sa suite en route pour Urrestilla où résidait le père du jeune recteur, ou en revenant. Je me représente celui-ci accompagné de son cousin, le fils naturel de Juan de Anchieta, passant devant la *Torre Insula*. Sur le pas de la porte les gens des Oñaz regardent avec des gestes de mépris ou de haine les Anchietas. On s'invective, bientôt on en vient aux coups ; des hommes tombent blessés ou morts, on ne le sait.

Mais le bruit de la rencontre s'était répandu dans la ville car le premier pont d'Azpeitia débouchait justement près de la *Torre Insula*. Aussitôt les bourgeois s'arment pour rétablir l'ordre public et arrêter les perturbateurs. Mais lorsqu'ils arrivent sur la place ils ne trouvent plus que le cadavre du jeune recteur.

1. « Et arriuando alla prouincia, lasciò la strada commune et pigliò quella del monte che era più solitaria ; per la quale camminando un poco, trouò dui homini armati, che gli ueniuano incontro (et è quella strada alquanto infame d'assassini), li quali, dipoi che l'hebbero passato un pezzo, tornorno indietro, seguitandolo con gran fretta, et hebbe un poco di paura. » Camara, *op. cit.*, § 87, p. 89.

Les combattants ont pris la fuite. Les uns se sont enfermés dans la *Torre* ou bien ont emporté leurs blessés en remontant l'Urola au moins jusqu'à la métairie d'Eguibar. Les autres, pêle-mêle, ont couru le long de la rivière jusqu'au second pont, l'ont franchi et se sont précipités dans l'église du couvent de la Purísima Concepción qu'ils ont trouvée immédiatement à leur gauche [1]. Il semble en effet que les religieuses accueillirent des fuyards des deux partis, car elles abritèrent non seulement un certain Rezusta, forgeron qui, à ce titre devait être client des Loyolas, propriétaires des forges, mais aussi Martin Garcia de Anchieta, fils naturel de Juan de Anchieta, qui appartenait évidemment au parti contraire ainsi qu'un Pedro de Altuna [2], un Juan Balda, frère ou cousin de Magdalena de Araoz et de son vrai nom sans doute Juan de Licona, un Mendoza et d'autres dont le P. Lizarralde ne nous a malheureusement pas donné les noms.

Coupable ou non, Pedro Lopez était compromis dans ce meurtre en admettant même qu'il eût été commis accidentellement par les *bravi* dont il s'entourait [3]. D'ailleurs de pareils actes de violence à cette époque ne sauraient surprendre. Vers la moitié du XVI[e] siècle un membre de la famille de Licona qui semble être Juan Garcia de Licona, cousin ou neveu de Martin Garcia de Oñaz, devait être à Azcoitia le héros d'une sauvage aventure.

« Au commencement du XVI[e] siècle, dit Pablo de Gorosabel, l'ancienne paroisse de Santa Maria d'Azcoitia se trouvait en dehors

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 80, note 1.

2. « La familia de los Altunas y Portu de Azcoitia, además de emparentar por sus antepasados los Lardizabal con la sobrina de San Ignacio Doña Magdalena de Oñaz y Loyola, se entronca también por sus enlaces con la antigua familia de los Ozaetas de Vergara, con la hermana mayor del Santo Patriarca, llamada asimismo Doña Maria Magdalena de Oñaz y Loyola, que casó con don Juan Lopez de Gallaiztegui y Ozaeta, vecino de Anzuola. » Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 411 complemento segundo, Parte segunda.

3. Lizarralde, *op. cit.*, p. 97.

de la ville, près de la maison encore existante des Baldas. On en construisit une autre à l'intérieur de la ville. Lorsqu'elle fut achevée on s'apprêta à y transporter solennellement le Saint-Sacrement. »

« Selon la coutume, ajoute Gorosabel, le chapitre ecclésiastique et une foule nombreuse d'habitants d'Azcoitia vinrent solennellement en procession à la première des deux églises pour effectuer ce transfert, qui avait fort irrité le maître du palais voisin du même nom de Balda. Ce cavalier considérait sans doute cet acte comme une grande diminution de ses prérogatives et qui rabaissait sa dignité et la noblesse de sa maison qui, portant la devise : *Balda avant Azcoitia* (Antes Balda que Azcoitia), croyait avoir le droit de prévaloir dans cette ville. Aussi ne dissimula-t-il pas son opposition publique au transfert projeté de la paroisse et ne laissa-t-il pas de proférer quelques menaces contre ceux qui tenteraient de l'effectuer. Malheureusement c'est ce qui arriva : car se plaçant à l'angle que forment le mur de son verger qui donne sur la rue et celui qui donne sur le chemin menant au palais, d'un coup d'arquebuse il tua le prêtre qui portait le Très Saint-Sacrement. L'assassin qui tenait son cheval tout sellé s'enfuit par les bois du mont Iztarriz jusqu'à Cestona, où il s'arrêta un moment dans une maison qui lui appartenait, et poussa ensuite jusqu'à la côte, à ce que l'on croit afin de s'embarquer pour l'étranger. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne sut jamais où il était. La justice s'occupa de ce crime et l'on sait que la maison où logea son auteur à Cestona, appelée *Aquerza-torrea*, fut rasée et le terrain couvert de sel[1]. »

Pedro Lopez, s'il avait trempé dans le crime, s'en tira mieux que ne devait le faire le seigneur de Balda. Sa complicité paraissait d'autant plus certaine qu'il fut l'immédiat bénéficiaire du crime. En effet, sans perdre de temps, son frère Martin Garcia de Oñaz le

1. *Diccionario histórico-geográfico-descriptivo de los pueblos, valles, partidos, alcaldías y uniones de Guipuzcoa...* por D. Pablo de Gorosabel. Tolosa, 1862, p. 80.

désigna comme recteur et l'autorité ecclésiastique accepta cette fois le candidat du patron, soit qu'elle lui fût favorable, soit qu'elle craignît, en cas de résistance de sa part, quelque nouveau drame.

Juan de Anchieta, comme nous l'avons vu, était sans doute loin d'Azpeitia, occupé à intriguer pour faire réussir la seconde partie du plan qu'il avait élaboré afin de tirer vengeance de ses anciens alliés. Les Loyolas eurent donc le loisir de faire accepter par l'évêché de Pampelune leur usurpation, quoique le rectorat eût dû revenir au vieil Anchieta qui ne put faire triompher les droits de reprise qu'il s'était cependant prudemment réservés au cas de la mort de son neveu [1]

La justice ouvrit une enquête, mais les meurtriers s'étaient mis en sûreté et restaient cachés dans des maison amies. En même temps toutes les ressources de la chicane étaient mises à leur disposition par les légistes du clan d'Oñaz qui déjà, en 1515, avaient efficacement et habilement dirigé Inigo.

Nous ne connaissons rien des débuts du procès, mais nous savons qu'on parvint à le faire traîner en longueur si bien qu'en 1523 [2], au moment où mourut Juan de Anchieta et où les Béates intervinrent judiciairement pour faire respecter son testament, rien n'était encore réglé. En 1526 déposaient les témoins de cette seconde affaire [3].

1. Nous ne connaissons pas la date de l'assassinat de Garcia de Anchieta, mais il eut lieu avant 1519, puisque Pedro Lopez, alors Recteur, se rendit à Rome cette année-là. On peut se demander si Garcia de Anchieta prit effectivement possession de son rectorat, car il est simplement appelé *Clérigo vecino de Azpeitia* par la Junta de Zumaya en 1530 (voir plus loin, p. 121). Dans une ordonnance royale du 19 août 1519, il est vrai, Juan de Anchieta n'est qualifié ni de Recteur ni d'abbé d'Arbas mais simplement de *Capellan e cantor de su Alteza* (voir p. 123). D'autre part Juan de Anchieta était encore recteur de San Sebastian de Soreasu au début de 1518 comme le prouve la requête de Fr. Felipe de Valdevielso citée p. 110-111.

2. Juan de Anchieta mourut le 30 juillet 1523.

3. Cf. Lizarralde, *op. cit.*, p. 96.

Enfin le 9 et le 10 mai 1530 la Junte de Zumaya s'occupait de ce drame déjà bien ancien. Travaillée sans doute par de puissantes interventions elle intimait à l'Alcalde de la Hermandad de Motrico, qui avait été chargé de faire une enquête sur les receleurs des meurtriers d'Anchieta, et qui en avait arrêté plusieurs, de les remettre en liberté sous caution et de transmettre le dossier à l'Assemblée de Tolosa [1].

Les recherches faites dans le Registre des Assemblées de Tolosa pour retrouver la trace de la transmission de ce dossier n'ont donné aucun résultat : il semble donc que l'affaire ait été classée.

Mais si l'on réfléchit à la date de cette conclusion on ne saurait manquer d'être frappé de ce fait ; c'est que Pedro Lopez venait de mourir.

Bien que nous ignorions la date de son décès, nous savons

1. Dans les Registres des Assemblées Générales de la Province, récemment publiés par la Diputacion, on trouve les deux documents suivants parmi les comptes rendus de l'Assemblée qui se tint à Zumaya du 30 avril au 10 mai 1530 : « *Junta octava,* 9 *de Mayo* : Este dia hablado sobre la pesquisa que mandaron hacer al Alcade de la Hermandad de Motrico sobre los azotados (*sic* pour *acotados*) que mataron al clerigo de Anchieta vecino de Azpeitia y contra los receptadores de ellos mandaron que el dicho Alcalde entregase el proceso y se hiciese relacion de ello. — *Junta* 9.10 *de Mayo* : Este dia en la dicha Junta mandaron que el Alcalde de la Hermandad de Motrico a quien le mandaron ir a Azpeitia a hacer pesquisa contra los recebtadores que mataron al Abad Anchieta y tenia presas a ciertas personas que habian hallado culpandtes los suelte sobre fiadores que volvieren a la carcel cuando les mandare y que sobre ello ha hecho lo lleve o envie a la Junta de Tolosa. » — *Registro de las Juntas Generales celebradas por la M. N. y M. L. Provincia de Guipuzcoa en la Villa de Zumaya del* 30 *de abril al* 10 *de mayo de* 1530. *Impreso ahora por vez primera por acuerdo de la Exma. Diputación Provincial de Guipuzcoa. San Sebastian. Imprenta de la Diputación de Guipuzcoa, año* 1927 (p. 24 et 26). Ces deux décisions montrent que l'affaire était déjà suffisamment oubliée pour que le secrétaire de l'Assemblée confondît les deux Anchietas et crût que l'abbé d'Arbas avait été assassiné.

cependant qu'il mourut en revenant de Rome où il s'était rendu pour suivre le procès du clergé contre les Béates. Or un inventaire du trésor de la paroisse, fait par les Alcaldes et le Patron le 1er août 1530, nous apprend que le Recteur était alors Andrès de Loyola [1]. Dans l'inventaire de l'année précédente il n'est pas fait mention du recteur, ce qui montre qu'il n'était pas présent. C'est donc dans le premier semestre de 1530 qu'on peut, semble-t-il, placer la mort de Pedro Lopez. Il est probable qu'elle fut antérieure à la décision de l'Assemblée de Zumaya du 10 mai 1530 et qu'elle en fut probablement la cause déterminante. Pedro Lopez, bénéficiaire de l'assassinat d'Anchieta, passait évidemment pour en être moralement coupable. Lui disparu, il n'y avait plus intérêt à poursuivre les comparses de ce drame vieux de douze ans, dont d'ailleurs la plupart des acteurs n'existaient plus.

Une inévitable suspicion ne pouvait manquer de peser, sinon sur toute la faction des Loyolas, tout au moins sur le nouveau recteur, incontestable bénéficiaire du forfait. Il crut bon d'aller chercher la plus haute absolution et se rendit à Rome où il se trouvait en 1519 [2]. Peut-être même ce voyage lui fut-il imposé en expiation, car nous savons que le pèlerinage à Rome et aux Lieux Saints fut pendant longtemps une des formes de pénitence infligées aux criminels [3].

Enhardies par son absence les religieuses de la Purísima Concepción en profitèrent pour faire ouvrir dans le mur de leur église encore inachevée, mais livrée au culte, une porte qui permettait au public d'y pénétrer sans passer par le couvent [4] : c'était préci-

1. Cet inventaire se trouve dans le *Libro de presentación de Seroras* aux Archives municipales d'Azpeitia.

2. « Vers 1519 D. Pedro Lopez de Oñaz, recteur de la paroisse, partit pour régler à Rome quelques affaires, voyage qu'il regretta plus tard en plus d'une occasion. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 80.

3. Cf. *Sühnewallfahrten im Mittelalter*... von Johannes Schmitz... Bonn, 1910. Voir aussi U. Berlière, *Les pèlerinages judiciaires au moyen âge* (*Revue bénédictine*, VII, 1890).

4. Lizarralde, *op. cit.*, p. 80.

sément ce que redoutait le clergé d'Azpeitia ; mais privé de son chef le nouveau recteur Pedro Lopez, il n'osa sans doute pas se lancer dans une nouvelle intervention, alors que la plupart de ses membres, compromis dans la mort du jeune Anchieta, avaient intérêt à ce qu'on les oubliât [1].

En allant s'embarquer à Barcelone, Pedro Lopez avait pu rencontrer quelque part, à Pampelune ou à Saragosse, son frère Inigo qui suivait sans doute la Cour avec son patron, Antonio Manrique. Charles-Quint, après un arrêt à Saragosse atteignit en effet, le 16 février 1519, Barcelone où il tint le 7 mars un Chapitre de la Toison d'Or et dont il ne partit que le 3 octobre [2]. Juan de Anchieta put profiter de ce long séjour pour venir d'Arbós à Barcelone réclamer le rétablissement de son traitement de chantre de la Chapelle Royale et la restitution de son rectorat. Il est à croire que le duc de Nájera intervint pour faire un accord entre les deux adversaires et qu'en politique avisé il trouva un accommodement acceptable pour les deux parties ; car si les Loyolas étaient ses parents, Anchieta l'était aussi et n'était pas négligeable en raison de ses anciennes relations à la Cour.

Ce qui est certain, c'est que le 19 août 1519, une ordonnance royale [3] restituait à Juan de Anchieta le traitement dont il jouis-

1. « Le clergé n'osa pas, en l'absence du recteur, provoquer des troubles, ni protester; sans doute aussi parce que le seigneur de Loyola, patron de la paroisse, d'accord avec les Béates consentit à la chose (en concierto con las beatas se hallo en ello). » Lizarralde, *op. cit.*, p. 80. Ce consentement de Martin Garcia semble bien le résultat d'une haute intervention pacificatrice et dénote l'existence d'un accord sur tous les sujets de trouble d'Azpeitia.

2. Foronda y Aguilera : *Estancias y Viajes del Emperador Carlos V etc.*, 1914.

3. « Mayordomo e contador mayores de la despensa e Raçiones de la casa de la Reyna mi señora e mia por Juanes de Anchieta capellan e cantor de su alteza me ha sido fecha Relaçion diziendo que el tenia e tiene en cada un año asentados en los libros de su alteza quarenta e çinco mill mrs. de quitaçion e ayuda de costa con los dichos cargos

sait au temps du roi Ferdinand, avec la faculté de ne pas résider à la Cour. La libéralité avec laquelle il fut traité par un jeune souverain, qui n'avait aucune raison de s'intéresser à lui, serait difficilement explicable si l'on ne voyait dans cette mesure gracieuse le paiement d'une renonciation formelle du chapelain aux poursuites judiciaires contre les usurpateurs de sa cure et les meurtriers de son neveu : c'était en somme le prix du sang.

D'autre part une satisfaction morale lui était accordée : c'était le pèlerinage à Rome de Pedro Lopez, imposé sans doute tant par l'autorité diocésaine que par le Roi qui y voyait, en même temps qu'une punition, un moyen de laisser aux passions surexcitées à Azpeitia le temps de se calmer.

Cette sorte de concordat nécessaire à la tranquillité du pays, ne fut sans doute pas rédigé solennellement et ne mit pas les deux adversaires en présence l'un de l'autre. Mais son existence résulte du rapprochement des différents faits que nous venons d'énumérer, ainsi que de l'impunité dont aurait été suivi le meurtre de Garcia de Anchieta, et du consentement donné par Martin Garcia de Oñaz à l'ouverture d'une porte dans le mur extérieur de l'église de la Purisíma Concepción.

Pedro Lopez passa donc à Rome et put y obtenir l'absolution dont il avait besoin et toutes les garanties nécessaires pour jouir en paix de son rectorat, quelque contestable qu'en fût l'origine. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'il semble s'être chargé de faire triompher les négociations qu'Anchieta allait poursuivre à Rome et qui, cependant, devaient fort lui déplaire.

los quales sienpre le fueron librados fasta que fallesció el Rey catolico mi señor y ahuelo que santa gloria aya Residiendo en la corte de su alteza o estando en su casa e que dende en adelante no le han seydo librados fasta agora que le han dicho que en la Reformaçion que se fizo de dicha casa se asentó que en Reconpensa de los dichos quarenta e çinco mill mrs. le diesen en su casa los veynte e çinco mill mrs. dellos en lo qual le avian agraviado e me suplicó que sin enbargo de la dicha Reformaçion le mandase librar enteramente los dichos quarenta e

çinco mill mrs. o como la mi merçed fuese e yo acatando los muchos e buenos serviçios que el dicho juanes nos ha hecho y que está viejo para Residir en nuestra corte tovelo por bien porque vos mando que no enbargante el dicho proveymiento de la Reformaçion e que no Resida en nuestra corte le libreis enteramente los dichos quarenta e çinco mill mrs. este presente año desde el dia de la fecha desta mi çedula en adelante en cada un año... de los quales yo le fago merced Residiendo e sirviendo en nuestra corte y no Residiendo como él quisiere.. (*firmado*). Yo el Rey — Por mandado de su magestad Antonio de Villegas. » (Ordonnance de Carlos Ier. Barcelone, 16 août 1519, citée par Barbieri, *op. cit.*, p. 22-23.)

VII

Rancune de Juan de Anchieta. — Il transfère son Bénéfice de Villarino aux Béates de la Purísima Concepción et stipule qu'il sera enterré dans leur église. — Inigo, blessé au siège de Pampelune, est ramené a Loyola (1521). — Sa guérison et sa conversion. — La lutte devient plus ardente entre le Patron et le Clergé d'Azpeitia d'une part, les Béates et Juan de Anchieta de l'autre. — Inigo quitte Loyola pour se rendre au Montserrat (mars ? 1522).

Fixé désormais à Azpeitia, Juan de Anchieta préparait cependant sa vengeance, dans les limites où la rendaient possible les satisfactions reçues et les engagements pris par lui.

Il avait eu l'intention de construire dans l'église de San Sebastian de Soreasu une chapelle dotée de huit chapelains, d'un premier chapelain et d'un sacristain[1], dans laquelle s'érigerait son tombeau et qui servirait de sépulture à ses parents[2].

Il avait même voulu acheter à cet effet à Pedro Ruiz de Aguirre un terrain contigu à l'église[3].

1. Juan Martinez de Alzaga, au procès sur le cadavre d'Anchieta, dépose en ces termes : « Porque este deponyente oyó dezir a muchas personas, y especialmente a pedro García de Anchieta hermano del dho abbad de arbos, como syempre fué la yntençión del dho abbad su hermano de fazer una capilla en la dha iglesia parrochial de sant sebastian y ende poner cierto número de capellanes y atrybuir a dexarle el prestamo y Renta que a las dhas beatas y su casa dexó... » Lizarralde, *op. cit.*, p. 97. S'il n'y a pas erreur d'impression, Anchieta est ici appelé abbad de arbos.

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 96. Voir aussi plus haut.

3. Lizarralde, *op. cit.*, p. 96. Il légua en mourant mille maravédis pour la reconstruction de l'église San Sebastian. (Voir appendice XVI, *Testament d'Anchieta.*)

Cette chapelle devait faire pendant à celle qui servait de sépulture à la famille d'Oñaz de Loyola et qui s'ouvrait du côté de l'Évangile, à la place d'honneur. Ainsi Anchieta aurait affirmé son indépendance à l'égard des Oñaz, dont il aurait sans doute surpassé la magnificence, car il comptait affecter à cette fondation le revenu de nombreux bénéfices dont il jouissait. Il avait en effet songé à obtenir l'autorisation d'affecter à cette chapellenie son bénéfice de Villarino, et les conséquences de cette fondation auraient été non seulement de mortifier la vanité des Loyolas, mais de créer dans le Clergé de San Sebastian un parti indépendant échappant à leur patronage ; car le privilège de choisir les nouveaux chapelains eût évidemment été réservé à la famille Anchieta.

Contraint par son concordat de ne tenter aucun acte de violence contre ses adversaires, il ne lui était pas interdit de les brimer par des procédés légaux.

Il renonça donc au projet de fonder cette chapellenie, car son hostilité s'étendait désormais au clergé tout entier, dont la majeure partie avait pris part à la lutte contre son neveu, peut-être même à sa mort, et passa dans le camp des Béates.

Rentré en possession du salaire important qui lui était dorénavant assuré, il demanda au Pape l'autorisation de transférer son bénéfice de Villarino aux religieuses de la Purísima Concepción, sous condition qu'elles l'ensevelissent dans leur église et lui élevassent un tombeau à la place d'honneur [1].

Ainsi il aurait reposé loin de ce clergé honni qui l'avait abandonné, et s'il ne rivalisait plus avec les Loyolas dans leur paroisse, il aurait son église à lui où il règnerait sans rival, entouré des hommages des Béates dont il devenait le bienfaiteur.

Léon X lui donna satisfaction le 11 janvier 1520 [2], ce qui montre

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 96.

2. Les bulles pontificales concernant le transfert du bénéfice de Villarino aux Béates sont données par Lizarralde, *op. cit.*, appendices I, II, III, IV, p. 233-241. Les trois dernières furent signées le même

avec quelle rapidité et quelle sûreté Anchieta savait agir, puisque sa demande ne pouvait dater que de la fin de 1519. Comme il était stipulé qu'Anchieta gardait l'usufruit de son bénéfice sa vie durant, cette générosité pour les Béates ne lui coûtait guère, et il jouissait de son vivant de la déconvenue et de la fureur secrète de ses adversaires, qui le voyaient ainsi assurer l'existence d'une communauté dont ils souhaitaient la disparition de tous leurs vœux et dont le développement ne pouvait manquer de porter atteinte à leurs privilèges, à leur prestige et, ce qui ne les touchait pas moins, à leurs revenus. La famille Loyola qui prélevait une part si considérable sur les dîmes de San Sebastian serait également atteinte.

Cependant de graves événements se passaient dans le royaume voisin de Navarre que les Français venaient d'envahir avec une puissante armée. Soutenus par une grande partie de la population, ils avaient pénétré sans difficulté jusque sous les murs de Pampelune que le duc de Nájera quittait précipitamment pour aller chercher du secours.

Le gouverneur Francisco de Herrera qu'il avait laissé avec une poignée d'hommes, composés principalement de ses propres serviteurs, parmi lesquels se trouvait Inigo, ne pouvait compter sur la fidélité des habitants et s'était enfermé dans la forteresse d'où il menaçait de bombarder la ville.

A peine les Français parurent-ils devant la place qu'elle les accueillit et Herrera, se rendant compte de l'inutilité de sa résistance, se montrait prêt à capituler lorsqu'Inigo, qui servait sous ses ordres, parvint à l'en empêcher. Mais les Français mettant leurs pièces en batterie commencèrent à tirer sur la citadelle. Bientôt

jour : l'une réservait à Juan de Anchieta, sa vie durant, les revenus du bénéfice ; les deux autres adressées à l'évêque de Caserte, au Preceptor de Santa Maria de Burceña et à l'Archidiacre de Santa Maria de Vitoria les chargeaient de l'exécution des deux premières. Nous avons reproduit la première à l'appendice VIII.

un boulet passant entre les jambes d'Inigo lui fracassa la droite et lui déchira la gauche. Sa chute donna le signal de la capitulation. L'attitude héroïque d'Inigo faillit d'ailleurs coûter la vie à ses compagnons d'armes, car lorsque la petite garnison sortit de la citadelle, les habitants de Pampelune, exaspérés contre Herrera qui avait tiré sur eux, voulurent les massacrer : ils ne durent la vie qu'à l'intervention du fils du maréchal de Navarre et des Français [1]. C'était le mardi de la Pentecôte, 20 mai 1521.

Quant à Inigo les vainqueurs le relevèrent et lui prodiguèrent leurs soins : ils le traitèrent de la façon la plus courtoise et le firent soigner par leurs chirurgiens. Ils ne désiraient pas se faire haïr en Navarre, ni traiter en ennemis ceux dont ils espéraient se faire des alliés. D'ailleurs, cette fois-là sans doute, comme plusieurs autres dans la suite de sa vie, Inigo profita de son origine : les Basques étaient nombreux dans l'armée d'invasion et Inigo se trouva vite en pays de connaissance, au milieu de gens qui parlaient sa langue et sympathisaient facilement avec lui. Ce fut entre le prisonnier et les envahisseurs échange de bons procédés et de marques de courtoisie. Aux soins qu'ils lui prodiguaient il répondit en offrant à l'un son poignard, à l'autre son corselet [2].

1. « Vous aurez su comment les Castillans, enfermés dans la forteresse de Pampelune, commençaient à tourner leur artillerie contre la ville : les Français dressèrent bientôt la leur à la barbe de la forteresse et chose incroyable, chose que l'on ose à peine dire, après six heures d'horloge que dura le siège, les Castillans se rendirent demandant la vie. On ne voulait pas la leur donner ; il fallut pour les sauver l'intervention du fils du maréchal de Navarre. Les Français vont maintenant sur Estella. » Lettre de Miguel de Añues-le-vieux, du 21 mai 1521. Citée par le P. L. Jos.-Marie Cros (*Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, 1900, t. I, p. 85).

2. « Cum Pompejopoli de acceptis crurium vulneribus curaretur, et ab adversariis humaniter visitaretur, tantum aberat ut indignatione vel odio quemquam prosequeretur, ut liberaliter potius et amanter quod habebat huic scilicet scutum, illi pugionem, alii suam loricam donaret. » Polanco (Alfonso), *Vita Ignatii Loiolae. De vita P. Ignatii et Societatis Jesu Initiis*, t. I, p. 13. (*Monumenta historica Societatis Jesu.*)

Dans la population même de Pampelune, il y avait sans doute des gens qui s'occupaient de lui et l'on peut supposer que l'Official Juan de Santa Maria, n'oubliait pas son ancien prisonnier et le recommandait dans la mesure du possible aux nouveaux maîtres de la Navarre.

Au bout de douze ou quinze jours, les vainqueurs rendirent à Inigo sa liberté, le mirent dans une litière et l'envoyèrent à Loyola, probablement sous la garde de ses valets qu'ils relâchèrent en même temps.

Les secousses de la litière sur une route accidentée torturaient le blessé ; sa fracture mal réduite ne tarda pas à lui causer de si intolérables souffrances qu'il fut obligé de s'arrêter à Regil, à une lieue et demie d'Azpeitia [1]. Il est à penser que sa famille fut avertie et que son frère Pedro Lopez accourut, tant pour lui apporter les secours dont il avait besoin au point de vue médical que pour le mettre à l'abri de représailles de la part de la famille Anchieta. Le vieux Juan de Anchieta n'avait pas gardé un bon souvenir de son agresseur de 1515, et bien qu'un accord eût, comme on l'a vu, empêché jusqu'à ce moment toute vengeance, il était imprudent de laisser Inigo sans défense, exposé à la malveillance de quelque parent du recteur assassiné. Sans doute Pedro amenait-il avec lui ses valets traîneurs d'épée.

1. Le P. Nadal raconte qu'en allant de Loyola à Saragosse il s'arrêta dans un village où Inigo avait été obligé de séjourner une semaine lorsqu'on le ramenait de Pampelune, en 1521. « In eo pago decubuerat P. Ignatius 8 dies, quum vulneratus domum reportaretur Pampilona. » *Epistolae P. Hier. Nadal*, t. II, p. 28. (*Monumenta Historica Societatis Jesu.*) Bien que Nadal ne donne pas le nom de ce village, l'inspection de la carte ne laisse guère à choisir que Regil. En effet les douleurs éprouvées par le blessé en conséquence des secousses de la litière, ne durent pas devenir immédiatement intolérables : il est logique de supposer qu'elles le devinrent au terme du voyage et que l'arrêt fut rendu possible par le voisinage de sa famille qui pouvait lui fournir les secours dont il avait besoin.

Enfin, après une halte de huit jours, Inigo put se remettre en route. Quels souvenirs l'avaient assailli depuis son départ de Pampelune! Six ans auparavant il avait passé par le même chemin, plein de vie, de force et d'agilité, fuyant de toute sa vitesse la justice du corrégidor; et maintenant il revenait affreusement blessé, exsangue, fiévreux, inerte, étendu sur une litiere qui avançait avec une lenteur désespérante, mais auréolé d'héroïsme; et, par un piquant contraste, l'ancien rebelle d'Arévalo, qui, si les choses avaient mal tourné, aurait pu finir sous la hache du bourreau, rentrait comme un martyr de sa fidélité au gouvernement légal.

A mesure qu'il approchait, les images se précisaient. Il apercevait le faîte de l'église de San Sebastian de Soreasu près de laquelle logeait sa victime, Juan de Anchieta, dépouillé désormais de son rectorat, frappé au cœur par la mort de son neveu. Plus près c'était la *Torre Insula*, d'où sans doute étaient partis les meurtriers avant de courir se réfugier par le second pont qu'il pouvait apercevoir, dans l'église des Béates. Trois ans seulement s'étaient écoulés depuis cette conclusion tragique du drame, à la première scène duquel il avait pris une part inoubliable. Heureusement pour lui son éloignement l'avait dispensé de jouer un rôle actif dans cet épilogue sanglant.

Il arriva enfin dans la vallée, remonta le cours de l'Urola, passa devant la ferme d'Eguibar, où l'attendait sans doute sa nourrice, et, pénétrant dans l'opulent verger qui entourait le palais de Loyola et que le printemps rendait plus séduisant, il fut déposé devant la sombre porte de la demeure familiale.

En l'absence de son frère, Martin Garcia, qui avait rejoint l'armée espagnole en Navarre [1], il fut reçu par sa belle-sœur, Magdalena de Araoz, entourée de ses enfants : Magdalena et Maria, déjà jeunes filles, Beltran, l'aîné des fils, presque adolescent, Juan Perez et Catalina encore enfants, Martin Garcia né en 1520.

1. Le P. Cros dit que Martin Garcia combattait alors en Navarre. Tacchi Venturi, *op. cit.*, t. II, p. 16, note 2.

Le blessé dut subir les effusions de ses parents et des serviteurs de la maison avant d'être hissé par l'étroit et raide escalier, non sans de nouvelles souffrances, au troisième étage, où il put enfin s'étendre dans un vaste lit à colonnes et goûter le bien-être de l'immobilité.

Le chirurgien d'Azpeitia, Martin Yztiola [1], l'avait sans doute accompagné depuis Regil ; mais en constatant l'état de fièvre et d'épuisement du blessé, le déplacement des os dû aux secousses de la route ou à l'insuffisance des attelles placées par les chirurgiens français, il réclama le concours de ses collègues d'Azcoitia, de Tolosa ou d'autres localités du voisinage.

Ceux-ci décidèrent de briser de nouveau le membre fracturé afin de remettre les os en place, et Inigo subit sans prononcer une parole ce cruel supplice, qui acheva de l'épuiser.

Abattu par la perte de son sang, par la souffrance et par la chaleur qui commençait à se faire sentir dans cette chambre au plafond bas et mal aérée, il tomba dans un état de dépression tel qu'il ne pouvait plus ingérer aucun aliment et que bientôt on crut qu'il allait mourir [2]. Les médecins l'avertirent de songer à son âme et Inigo reçut en effet les derniers sacrements. Nous ignorons qui l'assista en cette occasion. Il est probable que ce fut un autre membre du clergé d'Azpeitia que son frère Pedro Lopez.

Il était arrivé vers le 10 juin à Loyola ; le 28 son état était déses-

1. Le chirurgien d'Azpeitia en 1521 était d'après le P. Cros (*Saint Ignace de Loyola. Pays paternel*, p. 25) le maestro Martin Yztiola. Tacchi Venturi, *op. cit.*, t. II, p. 16, note 3. Parmi les signataires de l'Ordonnance sur les pauvres de 1535 (appendice X) se trouve le maestre Martin de Iztiola.

2. « Y yua todabía empeorando, sin poder comer y con los demás accidentes que suelen ser señal de muerte. Y llegado el día de San Juan, por los médicos tener muy poca confiança de su salud, fué aconsejado que se confesasse ; y así, recibiendo los sacramentos, la bispera de S. Pedro y S. Paulo, dixeron los médicos que, si hasta a la media noche no sentía mejoría se podía contar por muerto ». Camara, *op. cit.*, § 3, p. 38-39.

péré et les médecins déclarèrent que si une amélioration ne se produisait pas avant minuit, il était perdu. C'était la veille de la fête des saints Pierre et Paul ; Inigo avait pour le premier une dévotion particulière, ainsi d'ailleurs que toute la famille Loyola : l'ermitage voisin s'appelait en effet San Pedro de Oñaz. Le mieux qu'on n'osait espérer se produisit et on l'attribua à la protection de saint Pierre. Les jours suivants l'amélioration persista et, au bout de quelques jours, la vigueur de son tempérament aidant, il recouvra complètement la santé, bien qu'il ne pût encore se lever.

Il s'aperçut alors que sa jambe droite était déformée parce qu'un os faisait saillie au-dessous du genou. Cette difformité pouvait le contraindre à renoncer à la vie mondaine qu'il aimait : il demanda donc aux chirurgiens si l'on pouvait couper cette partie en saillie [1]. Ceux-ci lui répondirent que c'était possible, mais que l'opération serait infiniment plus douloureuse que la précédente. Néanmoins, en dépit de cet avertissement et des conseils de son frère Martin Garcia, qui était de retour à son foyer et avouait que lui-même il n'aurait pas le courage de subir un pareil traitement, Inigo résolut de courir cette chance et supporta l'excision de l'os avec le même courage, sans manifester sa douleur par la moindre parole ; il se contentait de serrer les poings [2]. L'opération réussit parfaitement ; mais le patient n'en avait pas encore fini avec les chirurgiens : sa jambe droite était devenue plus courte que l'autre et, pour y remé-

1. « Y viniendo ya los huesos á soldarse vnos con otros, le quedó abaxo de la rodilla vn hueso encaualgado sobre otro, por lo qual la pierna quedaua más corta ; y quedaua allí el hueso tan leuantado, que era cosa fea, lo qual él no pudiendo sufrir, porque determinaua seguir el mundo y juzgaba que aquello le afearía, se informó de los çurujanos si se podía aquello cortar. » Camara, *op. cit.*, § 4, p. 39.

2. « Y ellos dixeron que bien se podía cortar ; mas que los dolores serían mayores que todos los que abía pasado, por estar aquello ya sano, y ser menester espacio para cortarlo ; y todauia él se determinó martirizarse por su proprio gusto, aunque su hermano mas biejo se espantaua y dezía que tal dolor él no se atreuería á sofrir ; lo qual el herido sufrió con la sólita patiencia. » Camara, *op. cit.*, § 4, p. 39.

dier, ceux-ci essayèrent de l'allonger par des moyens mécaniques. Inigo dut rester étendu sur une espèce de chevalet grâce auquel on put exercer sur le membre trop court de douloureuses tractions[1]. Mais tant de souffrances ne furent pas sans résultat : il ne lui demeura qu'une claudication, si légère, qu'avec un peu d'attention il put la rendre imperceptible.

Néanmoins sa jambe droite était restée si faible qu'il fut longtemps encore avant de pouvoir se lever.

C'était sans doute au mois de juillet qu'avait eu lieu la seconde opération. Que faire lorsque ses parents ou ses amis ne lui tenaient pas compagnie dans cette chambre sombre d'où le blessé n'apercevait, par-dessus le verger feuillu que la montagne voisine d'Iztarritz ou le ciel ? Il rêvait à ce qu'il allait faire lorsqu'il aurait recouvré la santé. Sa pensée s'envolait vers une dame de la plus haute noblesse, qui n'était ni comtesse ni duchesse, mais d'un rang bien supérieur et dont il ambitionnait conquérir les bonnes grâces[2].

Les expressions dont il se sert pour désigner cette noble dame semblent indiquer qu'elle était princesse : on a supposé qu'il s'agis-

1. « Y cortada la carne y el hueso que allí sobraua, se atendió á vsar de remedios para que la pierna no quedase tan corta, dándole muchas vnturas y estendiéndola con instrumentos continuamente, que muchos días [le] tuuieron tendido de modo que no se podia menear, puesto en vn cierto instrumento que le tiraua la pierna, lo martirizaron. Mas nuestro Señor le fué dando salud ; y se fué hallando tan bueno, que en todo lo demás estaua sano, sino que no podía tenerse bien sobre la pierna, y así le era forçado estar en el lecho. » Camara, *op. cit.*, § 5, p. 39-40.

2. « De muchas cosas vanas que se le ofrecían, vna tenía tanto poseydo su coraçon, que se estaua luego embebido en pensar en ella dos y tres y 4 horas sin sentirlo, ymaginando lo que abía de hazer en seruicio de vna señora, los medios que tomaría para poder yr á la tierra donde ella estaua, los motes, las palabras que le diría, los hechos d'armas que haría en su seruicio. Y estaua con esto tan envanecido, que no miraua quán imposible era poderlo alcançar ; porque la señora no era de vulgar nobleza : no condesa, ni duquesa, mas era su estado más alto que ninguno destas. » Camara, *op. cit.*, § 6, p. 40-41.

sait de Germaine de Foix qu'il avait pu voir à Arévalo et qui était peut-être intervenue en sa faveur, en 1515, auprès de Ferdinand.

Pendant de longues heures, trois ou quatre parfois, il rêvait aux exploits qu'il accomplirait pour elle, aux devises qu'il arborerait en son honneur. Mais ces chimères ne remplissaient pas tout son temps. Alors, si la nuit était belle et que la fièvre ou la chaleur l'empêchassent de dormir, il contemplait le ciel étoilé qui produisait en lui une sorte de ravissement [1]. Et nous savons que plus tard, à Rome, il avait l'habitude de monter sur une terrasse d'où il apercevait un vaste espace de ciel et de s'agenouiller devant ce sublime spectacle [2].

Pour charmer ses heures de réclusion il demanda des livres, ceux précisément qui lui avaient inspiré cette passion extravagante pour la princesse mystérieuse, ceux qu'il lisait à Pampelune dans la salle des gardes du duc de Nájera, quelques romans de chevalerie.

Ces ouvrages commençaient à pulluler : le célèbre *Amadis* avait paru pour la première fois à Saragosse en 1508, et, depuis cette date, les rééditions s'en étaient succédé. Précisément, en 1521, une continuation d'*Amadis* paraissait à Tolède sous le titre de *Las Sergas de Esplandian*.

Inigo demanda donc s'il ne se trouvait pas dans le palais de

1. « Y la mayor consolación que recebía era mirar el cielo y las estrellas, lo qual hazía muchas vezes y por mucho espacio, porque con aquello sentía en sí vn muy grande esfuerço para seruir á nuestro Señor. » Camara, *op. cit.*, § 11, p. 43.

2. « Subiase á un terrado ó azutea, de donde se descubria el cielo libremente ; allí se ponia en pié quitado su bonete, y sin menearse estaba un rato fijos los ojos en el cielo, luego hincadas las rodillas hacia una humillacion á Dios ; despues se asentaba en un banquillo bajo, porque la flaqueza del cuerpo no le permitia hacer otra cosa : allí se estaba la cabeza descubierta, derramando lágrimas hilo á hilo, con tanta suavidad y silencio que no se le sentia ni sollozo, ni gemido, ni ruido, ni movimiento alguno del cuerpo. » Ribadeneira, *op. cit.*, libro V, p. 482-483.

Loyola quelque ouvrage de ce genre [1] ; mais on n'y perdait pas son temps à de vaines lectures : Martin Garcia de Oñaz se contentait de son précieux livre de comptes relié en rouge, contenant le relevé de toutes ses opérations et même quelques détails tout à fait intimes [2] : l'étude lui en paraissait autrement profitable et, quant au reste, Martin était suffisamment occupé à surveiller ses propriétés, à négocier la vente de ses produits, à présider à la fabrication de son cidre ou à préparer l'acquisition de nouveaux lopins de terre, pour n'avoir cure de ces futiles distractions. En revanche, on découvrit de respectables in-folios d'un caractère plus sévère et plus édifiant : d'abord une *Vita Christi* du chartreux Ludolphe le Saxon, traduite en espagnol, car l'original était en latin ; ensuite la traduction espagnole de la *Légende dorée* de Giacomo da Varazzo [3].

1. « Y porque era muy dado á leer libros mundanos y falsos, que suelen llamar de cauallerías, sintiéndose bueno, pidió que le diesen algunos dellos para passar el tiempo. » Camara, *op. cit.*, § 5, p. 40.

2. « Digo e declaro que por quanto yo tengo un Libro de pliego entero enquadernado en cuero colorado donde tengo asentado y escrito por mi propria mano y letra todo lo en él contenido y lo que á unos y otros devo, y lo que así mismo unos y otros me deven, quiero y es mi voluntad se le de entera fee y credito para pagar lo que por el dicho Libro verdaderamente se hallare no estar pagado y que lo debo y para que por el dicho Libro se cobren los recivos que por el parecieren verdaderamente que estan por cobrar e recaudar, e porque demas de lo que por el dicho Libro parece podria ser que obiere yo otras deudas y otros recivos que yo no me acuerdo de ellos, mando que se paguen y se cobren, e porque hay en el dicho libro algunas cosillas que no hay porque manifestarlas, les requiero á los que tendran cargo de este testamento no exhivan sino fuese por necesidad. » (Testament de Martin Garcia, *Polanco*, t. I, p. 507.) Il est encore question de ce livre pp. 502 et 508, où un inventaire des bagues d'or que possédait Martin Garcia est signalé comme se trouvant à la page CLVIII.

3. « Mas en aquella casa no se halló ninguno de los libros que él solía leer, y así le dieron vna *Vita Christi* y vn libro de la vida de los santos en romance. » Camara, *op. cit.*, §. 5, p. 40.

Réduit par l'inaction à les feuilleter, Inigo y jeta d'abord des regards distraits. Mais la *Légende Dorée* le captiva bientôt par l'étrangeté surhumaine des récits qu'il y découvrit. Les mortifications extraordinaires de ces héros de la foi ne le cédaient en rien aux épreuves et à l'endurance des chevaliers errants ; les prodiges qu'ils accomplissaient n'étaient pas moins admirables que ceux des *Amadis*, des *Esplandian* ou des *Palmerin*.

La vie de saint Dominique de Guzman, cet Espagnol dont l'Ordre ne cessait de se développer dans le monde entier, le retint naturellement tout d'abord. Mais celle qui l'attira le plus irrésistiblement par son originalité saisissante, par le défi audacieux qu'elle lançait à la sagesse, à la prévoyance humaines et même au sens commun, ce fut la vie de saint François d'Assise. Elle laissa dans son esprit une trace ineffaçable.

Les Franciscains n'étaient pas encore répandus en Guizpuzcoa. Ils ne s'étaient installés à Sasiola qu'en 1503[1]. A Azpeitia, le couvent de la Purísima Concepción leur servait d'avant-garde. Mais on a vu quelle hostilité avait éveillée chez le clergé ou le patron de San Sebastian l'apparition des Frères Mineurs. Inigo devait entendre à chaque visite son frère, Pedro Lopez, l'entretenir du grand débat qui le séparait de ces religieux intrigants, aux côtés desquels s'était rangé perfidement Juan de Anchieta. Bien que le clergé eût gagné la première manche dans cette âpre dispute, puisqu'Anchieta avait perdu son neveu et son rectorat, la lutte était plus directement engagée maintenant contre le couvent des

1. « D. Juan Perez de Licona fils de la Tour de ce nom et sa femme Doña Maria Ibañez de Sasiola édifièrent le couvent de San Francisco de Sasiola à deux lieues d'Ondarroa et une demi-lieue de la ville de Deva, l'an 1503. Ce même Juan Perez de Licona fit son testament le 5 août 1517 en présence de Juan Ochoa de Arriola, notaire royal et local de la ville de Deva : il y est question de la fondation d'un hôpital pour recevoir les pauvres, attenant au monastère de Sasiola, dont il nomme le Gardien Hospitalier ; celui-ci doit être titularisé par l'évêque de Pampelune. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 68-69.

Béates franciscaines. Aussi la curiosité que pouvait éveiller chez Inigo la vie du fondateur des Frères Mineurs devait-elle être particulièrement vive.

Non moins dépourvu d'imagination qu'avide de se singulariser, Inigo avait besoin qu'on lui suggérât les images auxquelles il donnait alors une précision d'inventaire. C'est ce qui lui rendait précieux les livres de chevalerie qui suppléaient à cette indigence.

Il est vrai que sainte Thérèse qui, au contraire, avait l'imagination la plus vive, montra également un goût prononcé pour ce genre d'ouvrages qui laissèrent dans son esprit une profonde empreinte. Mais les chimères de ces livres étaient un stimulant de sa propre imagination, tandis qu'elles n'étaient pour Inigo que la matière de son réalisme. Lorsqu'elle élevait le Château de l'âme à l'instar de ceux du roi Marc ou d'Amadis, quelle création différente et supérieure en tirait-elle ! Lorsqu'Inigo songeait aux Deux Bannières il se les représentait sous l'aspect le plus matériel.

La Légende Dorée lui fournissait des modèles admirables. « Pourquoi ne ferais-je point ce qu'ont fait saint Dominique et saint François ? se disait-il ; en ajoutant tout bas sans doute : « Pourquoi ne les surpasserais-je pas [1] ? »

Si la lecture de la *Légende Dorée* lui donna l'idée de s'imposer des macérations extraordinaires, des privations surhumaines, la *Vie du Christ* lui fit probablement faire le premier pas décisif dans la voie de la conversion. En effet lorsqu'il songeait à rivaliser d'ascétisme avec les saints, ce n'était pas d'abord dans la pensée

1. « Leyendo la vida de nuestro Señor y de los santos, se parava á pensar, razonando consigo : ¿ qué sería si yo hisiesse esto que hizo san Francisco, y esto que hizo santo Domingo ? Y así discurría por muchas cosas que hallaua buenas, proponiéndose siempre á sí mismo cosas dificultosas y graues, las quales quando proponía, le parecía hallar en sí facilidad de ponerlas en obra. Mas todo su discurso era dezir consigo : santo Domingo hizo esto ; pues yo lo tengo de hazer : san Francisco hizo esto ; pues yo lo tengo de hazer. » Camara, *op. cit.*, § 7, p. 41.

d'expier ses propres fautes, mais par orgueil. Néanmoins, il s'accoutumait à envisager ce genre de vie comme possédant par lui-même un attrait suffisant et méditait sur les mobiles capables de déterminer le choix d'un idéal aussi différent de celui qui, jusqu'alors, avait été le sien. Il réfléchissait aussi sur lui-même, chose à laquelle il n'était guère habitué ; et c'est alors qu'il fit une découverte qui eut une influence profonde sur ses résolutions postérieures : c'est que lorsqu'il avait songé pendant plusieurs heures aux plaisirs mondains qu'il pourrait goûter lorsqu'il serait revenu à la santé, il ne lui restait de ces rêveries que de la lassitude et du dégoût, tandis que lorsqu'il songeait à s'infliger pour le service de Dieu des souffrances et des privations il lui en restait une sensation de bien-être moral et de satisfaction. Il en conclut que c'était l'esprit du mal qui lui inspirait les premières et Dieu ou les bons anges qui faisaient naître en lui les secondes. C'était le don de discernement des esprits dont Dieu venait de lui faire la grâce et qui devait être désormais une des bases essentielles de sa méthode ascétique [1].

Dorénavant il allait examiner sa conscience avec un soin sans

1. « Abía todavía esta differencia : que quando pensaua en aquello del mundo, se deleytaua mucho ; mas quando después de cansado lo dexaua, halláuase seco y descontento ; y quando en ir a Jerusalem descalço, y en no comer sino yeruas, y en hazer todos los demás rigores que veya aber hecho los santos, no solamente se consolaua quando estaua en los tales pensamientos, mas aun después de dexado[s], quedaua contento y alegre. Mas no miraua en ello ni se paraua a ponderar esta differencia, hasta en tanto que vna vez se le abrieron vn poco los ojos, y empeço á marauillarse desta diuersidad y á hazer reflexión sobre ella, cogiendo por experienc[i]a que de vnos pensamientos quedaua triste, y de otros alegre, y poco á poco viniendo á conocer la diuersidad de los spíritus que [le] agitauan, el vno del demonio, y el otro de Dios. Este fué el primero discurso que hizo en las cosas de Dios ; y después que hizo los exercicios, de aquí començó á tomar lumbre para lo de la diuersidad de spíritus. » Camara, *op. cit.*, § 8 et 9, p. 41-42.

cesse plus grand [1]. Mais il allait trouver dans la *Vita Christi* de nouvelles lumières. Ludolphe recommandait en effet de se représenter les différentes scènes de la vie du Christ et tous les détails de son existence comme réellement présents et conseillait vivement, pour se pénétrer de cette réalité, de faire le pèlerinage à Jérusalem. A mesure que l'idée de la possibilité, de la beauté, de la valeur de la sainteté pénétrait dans l'âme d'Inigo, sa vie passée lui inspirait des remords de plus en plus cuisants. Peu à peu il devenait pieux, véridique et réservé. Ceux qui l'entretenaient ne tardèrent pas à s'en apercevoir, les valets tout d'abord avec lesquels il échangeait auparavant des propos plutôt verts ou dont il trouvait les mensonges tout naturels, puis ses frères qui venaient l'entretenir de leurs démêlés avec Juan de Anchieta ou de leur lutte contre les Béates, ces religieuses qui, filles de Saint François, lui devenaient sympathiques. Quels sentiments éprouvait-il lorsqu'on évoquait devant lui le nom du vieil Anchieta ? Songeait-il à lui faire amende honorable ? Apaisait-il, à leur grand étonnement, les récriminations de Martin Garcia et de Pedro Lopez contre le bienfaiteur des Béates ? Manifestait-il sa réprobation de la conduite du clergé et des mœurs relâchées de ce Pedro Lopez qui, l'année même, venait d'avoir encore une fille sacrilège, Potenciana ?

Nous savons seulement que la transformation morale qu'il subissait ne leur avait pas échappé et que Martin de Oñaz s'en inquiétait [2].

Que devenait cependant Juan de Anchieta ? Il était au courant

1. « Y cobrada no poca lumbre de aquesta leción començó á pensar más de veras en su vida passada, y en quánta necessidad tenía de hazer penitencia della. » Camara, *op. cit.*, § 9, p. 42.

2. « Mas así su hermano como todos los demás de casa fueron conociendo por lo exterior la mudança que se auía hecho en su ánima interiormente. Él, no se curando de nada, perseueraua en su lección y en sus buenos propósitos ; y el tiempo que con los de casa conuersaua, todo lo gastaua en cosas de Dios, con lo qual hazía prouecho á sus ánimas. » Camara, *op. cit.*, § 10 et 11, p. 42.

de tous les faits et gestes de son ancien agresseur, de sa santé, de ses souffrances et de sa convalescence; la présence d'Inigo, en ravivant de pénibles souvenirs, l'excitait à hâter l'exécution du plan qu'il avait conçu pour se venger et qu'avec une ténacité magnifique il ne cessait de perfectionner.

Peut-être éprouva-t-il quelque mécompte dans sa donation du bénéfice de Villarino, car une note adressée de Rome, le 27 avril 1521, par l'évêque de Caserte à l'évêque de Salamanque, à son vicaire général et aux sœurs de la Purísima Concepción rappelle que les revenus du bénéfice appartiennent sa vie durant à Anchieta [1].

D'ailleurs ces revenus étaient insuffisants pour faire vivre et entretenir les trois chapelains prévus primitivement. Un rescrit de la Sacrée Pénitencerie, contenant un *vivae vocis oraculum* de Clément VII, au cardinal pénitencier Lorenzo du titre des Quattro Santi Coronati, approuve la réduction à deux du nombre des chapelains en raison de la modicité des revenus et d'autres causes raisonnables [2].

Le 25 août 1521, Anchieta conclut avec la Supérieure qui était alors la mère Maria Miguel de Tolosa, et la Communauté, une convention en vertu de laquelle les Béates s'engageaient à faire dire tous les jours des messes au couvent par deux desservants réguliers ou séculiers, et à faire célébrer deux anniversaires l'un, le lendemain de Notre-Dame d'août, pour le repos de l'âme de Ferdinand et d'Isabelle, l'autre pour Juan de Anchieta et ses ancêtres, le lendemain de saint Sébastien pour qui l'abbé d'Arbos éprouvait une particulière dévotion [3].

1. Lizarralde, *op. cit.*, p.102.

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 102, note 1 : « La tenuidad de las rentas y otras causas razonables. » Le bénéfice de Villarino rapportait 160 ducats.

3. « Lo que la Madre, y Beatas del convento, e Monasterio de la Concepcion de Ntra. Sra. de la Villa de Azpeitia de la tercera Orden de San Francisco que al presente son, y seran de aqui adelante, se obligan perpetuamente de licencia y consentimiento del R. P. Fr. Bernardino de Salcedo, Ministro Provincial de la Provincia de Burgos sobre

Anchieta stipulait encore qu'il serait enseveli dans leur église, et, en attendant son achèvement, dans leur oratoire.

Dès le lendemain les Béates désignèrent pour prendre posses-

los frayles de San Francisco, y Monjas de Santa Clara, y Beatas de la tercera Orden del sobredho Santo, es que cada año perpetuamente despues de los dias del Señor Joanes de Anchieta, Abad de Arbas, dos Religiosos de la dha Orden o Clerigos Seculares, segun fuese visto ser conveniente para la honestidad y servicio de Dios al Ministro Provincial de la dha Provincia de Burgos, que por tiempo fuese visto a el, y a la M. Vicaria, y Religiosas del Monasterio y Convento de la Casa de la Concepcion, de la dha Villa de Azpeitia, los cuales cada dia, celebren en dho convento... Item mas : se obligan las sobredichas Madre, y Beatas que son al presente y seran de aqui adelante, como arriba es dicho, que despues de los dias del dicho Joannes de Anchieta, Abad de Arbas, de hacer celebrar dos Aniversarios, o oficios de Difuntos ; el uno, otro dia siguiente de Nra. Señora de Agosto por los Reyes catolicos de clara memoria Dn Fernando, y Da Isabel, y asi mismo por su progenie : el segundo Aniversario es el segundo de Sant Sebastian, en cuio Santo el sobredho Joanes de Anchieta Abad de Arbas tenía singular devocion : ha de ser este Aniversario por la anima del sobredho Joanes de Anchieta, y por sus antepasados difuntos. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 102. La fête de saint Sébastien tombe le 20 janvier. — « Item. Mando yo Joannes de Anchetia, Abad de Arbas, y es mi ultima voluntad, que quando Dios Nro Señor despusiese de me llevar de esta vida presente, quando a su divina Clemencia pluguiere, que mi cuerpo sea enterrado en el dho convento, o Monasterio de la Concepcion de Nra Señora de las dhas Beatas de Azpeytia en lugar muy insigne de sobredha Iglesia, y caso puesto, que antes que la sobredha Iglesia de la Concepcion sea fabricada, y edificada, yo parta de esta vida presente, mando, y es mi volontad, que en tal caso mi cuerpo sea depositado en lugar decente, y honesto, y insigne en el Oratorio de la dha Casa de las Beatas, donde oyen Misa, y despues sea trasladado a la dicha Iglesia de la Concepcion de las dhas Beatas de la Villa de Azpeytia. — Joanes de Anchetia, La Madre Mari Miguel de Tolosa, Franca de Tolosa. Gracia Martinez de Iraeta, Cathalina de Mendizabal, Maria Echaburu. Sebastiana de Legarrategui, Cathalina de Ugarte, Maria Perez de Anchieta, Maria de Arrieta, Petronilla de Arrieta, Maria de Mendaro. » Lizzaralde, *op. cit.*, p. 103-104.

sion en leur nom du bénéfice qui leur était transféré, le bachelier Antonio de Aramburu. Celui-ci ne tarda pas à se rendre à Villarino pour accomplir sa mission et, le 29 septembre, il requérait le recteur de Villarino, ou son délégué, de l'envoyer en possession, ce qui fut fait selon le cérémonial ordinaire[1] : on le fit entrer par la grande porte de l'église ; il toucha le maître-autel, le missel, dans lequel il lut un évangile, le calice, le goupillon, les burettes, et agita la sonnette ; puis il sortit et ferma et ouvrit les portes ; il fut alors déclaré titulaire du Bénéfice.

1. «El dia 29 de septiembre de 1521, ante mi Notario Apostolico, y testigos infrascritos, parecio el Bachiller Dn Antonio de Aramburu Procurador del convento de la Concepcion de Azpeytia, como hizo constar por el testimonio que presento de Dn Pablo de Arzuriaga, Notario Apostolico ; y presento dos Bulas del Papa Leon X, que hablan de la resignacion de Anchieta y union del Prestamo de Villarino a la Comunidad de la Concepcion de Azpeytia. Presento ademas un Proceso del Obispo de Caserta sobre la execucion de las dhas Bulas Apostolicas y en su fuerza, y consecuencia, dijo que nombraba a Dn Martin Garcia Rector, o Theniente Rector de Villarino por subexecutor de lo que mandaban las dhas Beatas ; y le requeria, que al mismo Dn Antonio, como a Procurador, y Poderhabiente de las Monjas, le pusiese en posesion actual, y corporal al dho. Prestamo y sus anexos, y de todos sus frutos, y rentas. Y el dho Dn Martin Garcia, como Hijo de obediencia, acepto el cargo, y para ponerlo en execucion, tomando al dho Dn Antonio, le puso sin contradicion de nadie en la posesion real y personal del dho Prestamo, y sus anexos, haciendole entrar por la puerta mayor de la dha Iglesia, tocar el Altar mayor, y Misal, en el que leyo un Evangelio, Caliz, hisopo, vinageras, tocar la campanilla. Despues de lo qual el dho Don Antonio salio fuera, cerro y abrio las puertas, y asi quedo en la real posesion del dho Prestamo, y sus anexos. Y mando que se acudiese con sus frutos, ventas, y emólumentos al dho Convento de Azpeytia, o su poder haviente, como lo mandaban las Bulas. Y pidiome a mi Notario publico los traslados necesarios de este instrumento de posesion en Villarino dicho dia, mes, y año, siendo testigos Franco Petizco, y Franco Garcia su Hijo, Sanchez de Azpeytia, Martin Alfonso, y Alexo de Seysdedos, Franco de Arellano Notario Apostolico. » (Résumé donné par Lizarralde, *op. cit.*, p. 104-105.)

A ce moment Martin Garcia de Loyola fut obligé de quitter son frère : en effet une armée française marchait sur Fontarabie sous les ordres de Guillaume Bonnivet. Martin Garcia, convoqué sans doute par une lettre royale, à la tête de ses clients et de ses domestiques, alla s'enfermer dans la place [1].

L'ennemi, ayant franchi la Bidassoa au pont de Béhobie, le 6 octobre 1521, mit aussitôt le siège devant la ville. Il donna l'assaut sans succès le 11 octobre ; mais le 12 des pourparlers furent engagés : Diego de Vera, le gouverneur, jugeait en effet la résistance impossible car il était dépourvu d'approvisionnements. Les habitants protestèrent juridiquement par-devant le notaire royal Juan Ibañez de la Plaza. Toutefois, malgré ce geste héroïque, Diego de Vera capitula et sortit de la place avec les honneurs de la guerre, avec ses armes et bannières déployées [2].

Une enquête fut cependant ouverte sur sa conduite, le 31 octobre à San Sebastian, par le gouverneur de cette place, D. Juan de Acuña, plus tard capitaine général du Guipuzcoa. On y reçut les dépositions de quinze témoins, entre autres celles des trois Chefs de familles qui étaient venus avec leurs parents et leurs domestiques au secours de Fontarabie : Martin Garcia de Oñaz, Juan Ortiz de Gamboa et Juan Perez de Lizaur. Martin Garcia de Oñaz prit la parole au nom des deux autres et déclara que Diego de Vera les avait convoqués et leur avait dit qu'il était déterminé à mourir en défendant la place et qu'il les priait, s'il commettait quelque faute, de la lui signaler pour qu'il y pourvût et y remédiât ; car enfin il n'était qu'un homme et ne pouvait faire plus qu'un homme et fût-il seul, il était déterminé à mourir en défen-

1. « Nada de eso basto para que Martin Garcia de Oñaz y Loyola... dejase de acudir con sus criados a la defensa de Fuenterrabia al punto que la cercaban los franceses en aquel mismo año de mil quinientos veintiuno, al dia seis de Octubre. » Henao, *op. cit.*, t. II, p. 239, note. 1.

2. Garibay, libro 20, cap. 12. Cité par Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 8.

dant la ville. A quoi, au nom de tous les trois, Martin Garcia répondit qu'avec leurs gens ils mourraient avec lui pour défendre la ville, même si tous les autres faisaient défaut ; car ils n'étaient pas entrés dans Fontarabie pour perdre leur honneur, mais pour en gagner. Quant au reste, Diego de Vera avait pris d'excellentes dispositions et puisqu'il était si expérimenté en matière de guerre, qu'il prît ses dispositions et leur donnât des ordres, car ils le suivraient jusqu'à la mort. Aussi le mercredi suivant dans le combat, tous, à ce qu'il semblait à Martin Garcia, se comportèrent avec beaucoup de zèle pour la défense de la ville [1].

C'est au début du mois d'août qu'Inigo avait commencé à quitter son lit et à descendre se mêler à la vie de sa famille. C'est à ce moment qu'il lui vint l'idée de prendre des extraits de ses pieuses lectures. Il se fit faire un registre soigneusement relié dont les pages étaient réglées, et transcrivit les paroles du Christ et de sa Mère en couleurs différentes : tout était méticuleusement calligraphié car il écrivait à la perfection [2] : c'était un talent qu'il avait sans doute développé, comme on l'a vu, à l'école des jeunes chantres de la chapelle royale.

Il descendit enfin au verger et bientôt, s'aidant d'une canne, car sa jambe était encore trop faible pour qu'il pût s'en servir, il essaya ses pas chancelants sur la route d'Azpeitia. C'était l'été : le convalescent s'avançait lentement, sous les arbres chargés de fruits, accompagné peut-être par un de ses neveux, Beltran, qui l'interrogeait sur ses expériences guerrières ou sur la vie dans la maison du trésorier. Il poussait sur la rive droite de l'Urola jusqu'à

1. Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 10.

2. « Y gustando mucho de aquellos libros, le vino al pensamiento de sacar algunas cosas en breue más essenciales de la vida de X° y de los santos ; y así se pone á escreuir vn libro con mucha diligencia (porque ya començaua á leuantarse vn poco por casa) ; las palabras de Christo de tinta colorada, las de nuestra Señora de tinta azul ; y el papel era bruñido y rayado, y de buena letra, porque era muy buen escriuano. » Camara, *op. cit.*, § 11, p. 42-43.

la ferme d'Eguibar où il avait été élevé. Là, il trouvait un banc pour se reposer près de sa nourrice à laquelle il tenait des propos édifiants, et descendait se désaltérer à la source qui jaillissait au pied de la maison et qui porte encore aujourd'hui le nom de *Fontaine de Saint-Ignace*[1]. Un peu avant d'arriver à Eguibar, il apercevait de l'autre côté de la vallée l'ermitage de Nuestra Señora de Olas, et, s'arrêtant et s'agenouillant, il récitait alors un fervent *Salve*[2] au grand étonnement de son jeune compagnon.

Peu à peu il reprenait de la vigueur, bien que sa jambe enflât encore lorsqu'il avait fait de trop longs efforts. Il songeait cependant à la vie nouvelle qu'il allait mener une fois guéri. Un des domestiques de la maison de Loyola ayant été envoyé à Burgos, il le chargea de s'informer à la célèbre Chartreuse de Miraflores de la règle de Saint Bruno, non qu'il songeât à y entrer, mais parce qu'il pensait à se retirer à la Chartreuse de Séville. Nous avons déjà souligné ce détail curieux qui semble indiquer qu'Inigo avait eu l'occasion d'habiter Séville.

Il voulait renoncer complètement à la viande, ce qui paraît avoir été pour lui le type héroïque de l'abstinence, et ne plus se nourrir que de verdures. Le domestique lui rapporta des détails qui lui plurent, mais la crainte de n'avoir pas toute liberté de s'infliger les austérités qu'il imaginait, le firent renoncer aux Chartreux et il remit à plus tard le choix de l'ordre où il entrerait[3].

1. « A côté de la ferme en question d'Eguibar, un escalier de pierre descend jusqu'à la rivière au bord de laquelle jaillit une petite source. Comme nous l'avons entendu rapporter plus d'une fois par des personnes âgées d'Azpeitia saint Ignace y apaisa souvent sa soif, raison pour laquelle cette fontaine portait le nom de Fontaine Saint-Ignace. » Arregüi, *op. cit.*, p. 35.

2. Ce détail repose uniquement sur une tradition locale.

3. « Y echando sus cuentas, qué es lo que haría después que viniesse de Jerusalem para que siempre viuiesse en penitentia, offrecíasele meterse en la Cartuxa de Seuilla, sin dezir quién era para que en menos le tuuiessen, y allí nunca comer sino yeruas. Mas quando otra vez

Surtout il était décidé à faire d'abord le pèlerinage de Jérusalem sous l'inspiration de Ludolphe le Chartreux qui préconisait ce moyen de se représenter plus vivement les mystères de la vie du Christ ; mais sans doute aussi l'envisageait-il comme une expiation, plus sévère que le pèlerinage à Rome, imposé à son frère Pedro Lopez après le meurtre de Garcia de Anchieta, mais inspirée par le souvenir de ses propres fautes et de celle commune aux deux frères, l'attentat de 1515.

Lorsque Martin Garcia fut de retour à Loyola, Inigo ne lui communiqua pas ses intentions, bien qu'elles fussent définitives. Seules la réserve de son langage, la disparition des propos trop libres ou malveillants, sa véracité scrupuleuse et les réprimandes inattendues dont il gratifiait ceux qui n'avaient pas comme lui éprouvé l'appel de la grâce, témoignaient du changement profond qui s'était opéré dans son âme.

C'est ainsi qu'un jour un membre de la famille Iraeta vint demander à sa belle-sœur de lui prêter des chiens pour aller chasser ; Magdalena de Araoz pour se débarrasser du solliciteur prétendit que ces chiens n'étaient pas au logis. Lorsqu'Inigo sut que c'était faux, il fit à sa parente une verte semonce et déclara qu'il ne se mettrait plus à table avec elle ; il cessa même pendant plusieurs jours de lui adresser la parole [1].

tornaua á pensar en las penitencias, que andando por el mundo deseaua hazer, resfríauasele el deseo de la Cartuxa, temiendo que no pudiese exercitar el odio que contra sí tenía concebido. Todauía á vn criado de casa que yua á Burgos, mandó que se informase de la regla de la Cartuxa, y la informacion que della tuuo le pareció bien. Mas por la razon arriba dicha y porque todo estaua embebido en la yda que pensaua presto hazer, y aquello no se abía de tratar sino después de la buelta, no miraua tanto en ello. » Camara, *op. cit.*, § 12, p. 43.

1. « Hera e fué de tal condiçion, que aborresçia grandemente la mentira ; y avn se bió que habiendo venido a la cassa de Loyola de donde él era hijo, vno de la cassa de Y[raeta] a pedir prestados çiertos perros para yr a caça, porque al mensagero que bino por ellos la señora de la dicha cassa de Loyola que hera doña Magdalena de Araoz, muger

Durant ces mois de méditation, une nuit, il eut une vision qui le confirma dans son désir d'expier sa vie passée : il crut voir la Vierge et l'Enfant Jésus lui apparaître, et leur vue lui inspira l'horreur la plus vive de sa jeunesse déréglée et lui donna une aversion définitive pour les plaisirs charnels[1].

L'hiver s'écoula sans incident : Inigo, selon la méthode qu'il adopta plus tard, devait profiter des réunions autour de la table familiale pour adresser à ses commensaux de longs sermons qui ne laissaient pas de les surprendre, de les inquiéter ou même de provoquer quelques répliques un peu acerbes.

Enfin au mois de mars il se crut en état de commencer sa nouvelle existence et de se mettre en route pour Jérusalem. « Seigneur, dit-il un jour à son frère Martin, le duc de Nájera, comme

de Martín Garçía de Loyola, y cuñada del dicho Ygnaçio, le dixo que los perros no estaban en cassa, siendo lo contrario, sabido por el dicho Ygnaçio que la dicha doña Magdalena le dixo lo contrario de la verdad, le rreñio asperamente, e dixo que no se pornía con él en vna mesa, y avn algunos pocos días le quitó la habla por ello. » (Déposition de Potenciana de Loyola, nièce d'Inigo, au procès de béatification. *Monumenta*, Series IV, t. II, p. 193.) Bien que cette anecdote semble citée comme datant du séjour d'Inigo à Loyola en 1535, certaines expressions me paraissent au contraire la reporter au séjour de 1521, car Inigo prenait alors ses repas au palais de Loyola, tandis qu'en 1535 il ne semble pas qu'il y ait jamais accepté l'hospitalité, ce qui rend invraisemblable l'expression : *no se pornía con él en vna mesa.*

1. « Y ya se le hyuan oluidando los pensamientos passados con estos santos deseos que tenía, los quales se le confirmaron con vna visitación desta manera. Estando vna noche despierto vido claramente vna imagen de nuestra Señora con el santo niño Jesus, con cuya vista por espacio notable recibió consolación muy excesiua, y quedó con tanto asco de toda la vida passada, y especialmente de cosas de carne, que le parecía abérsele quitado del ánima todas las species que antes tenía en ella pintadas. Assí desde aquella hora hasta el Agosto de 55, que esto se scriue, nunca más tuuo ni un mínimo consenso en cosas de carne ; y por este effetto se puede juzgar aber sido la cosa de Dios, ahunque el no osaua determinarlo, ni dezía más que afirmar lo susodicho. » Camara, *op. cit.*, § 10, p. 42.

vous savez, sait maintenant que je suis guéri. Il sera bon que j'aille à Navarrete. » Le duc s'y trouvait alors [1].

Ces paroles inquiétèrent Martin, qui était assez sagace pour avoir été frappé du changement qui s'était opéré dans l'esprit de son frère, et qui craignait quelque coup de tête imprudent de sa part. Il le mena donc dans une chambre, puis dans une autre plus retirée, et là, sans témoins, lui manifesta son étonnement de le voir renoncer à l'avenir qui s'ouvrait encore devant lui. Puis il le supplia de ne pas se perdre et lui tint un long discours pour le détourner du projet qu'il soupçonnait, en lui rappelant que l'on attendait beaucoup de lui et les brillantes espérances qu'il pouvait encore concevoir.

Mais Inigo, parfaitement maître de lui, sans rien découvrir de ses intentions, parvint à se débarrasser de son censeur.

Cette scène est bien étrange : que craignait donc Martin Garcia ? Pourquoi ce luxe de précautions pour s'entretenir secrètement avec Inigo ? Quels étaient les mots dangereux qu'il fallait à tout prix empêcher d'émouvoir les oreilles étrangères ?

Ce n'était certes pas la crainte de voir Inigo entrer en religion qui pouvait provoquer un pareil émoi ; mais selon toute apparence, dans ses conversations, Inigo avait laissé percer des idées qui avaient profondément choqué Martin Garcia et Pedro Lopez, probablement sur l'inconduite du clergé, sur la simonie et autres

1. « Hallándose con algunas fuerças, le pareció que era tiempo de partirse, y dixo á su hermano : Señor, el duque de Nágera, como sabéis, ya sabe que estoi bueno. Será bueno que vaya a Nauarrete (estaua entonces allí el duque). Sospechaua el hermano y algunos de casa que él queria hazer alguna gran mutacion. El hermano le lleuó á vna cámera y despues á otra, y con muchas admiraciones le empieça á rogar que no se eche á perder ; y que mire quánta esperança tiene dél la gente, y quánto puede valer, y otras palabras semejantes, todas a intento de apartarle del buen deseo que tenía. Mas la respuesta fué de manera que, sin apartarse de la verdad, porque dello tenía ya grande escrúpulo, se descabulló del hermano. » Camara, *op. cit.*, § 12, p. 43-44.

points douloureux pour les Loyolas et qui leur paraissaient ressortir de l'hérésie de Luther. Le Chef de familles craignit évidemment qu'Inigo ne voulût sortir d'Espagne pour aller retrouver les hérétiques. Aussi la séparation fut-elle assez froide.

A la fin de mars, peut-être le 25, Inigo monta sur sa mule et suivi des deux valets, qui probablement l'avaient déjà servi à Navarrete et à Pampelune, se mit en route : il était accompagné de son frère Lopez qui allait précisément à Oñate voir une de ses sœurs, sans doute Magdalena de Ozaeta. En route il détermina Lopez, au lieu d'aller directement à Oñate, à monter avec lui au couvent d'Aranzazu pour y veiller cette nuit-là devant la statue miraculeuse de la Vierge.

Le pèlerinage d'Aranzazu était d'origine récente. Un samedi de l'été de 1479, le jeune Rodrigo de Balzategui gardait ses chèvres sur les pentes du mont Aloya près d'Oñate lorsqu'il aperçut dans un lieu écarté, sur une aubépine, une statuette de la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras et une clochette à son côté. Il fit part de cette surprenante découverte et l'on vint aussitôt contempler, puis vénérer l'image dont l'origine parut miraculeuse : on lui donna le nom de Notre-Dame d'Aranzazu, du mot basque *Aranza* qui signifie aubépine. On lui attribua bientôt des miracles. Une Béate, Juana de Arriaran, se consacra au service de la statue. Sans doute appartenait-elle à la famille de Lope de Arriaran qui avait pris part au défi lancé par les *Aide Nagusiac* aux villes de Guipuzcoa en 1456, ce qui lui valut d'être exilé à Jimena pour un an. Juana de Arriaran, qui atteignit un âge avancé, fut enterrée dans l'église du pèlerinage ; elle avait acquis une grande réputation de sainteté ; elle passait même pour être douée du don de prophétie, si bien que Ferdinand et Isabelle, qui n'étaient encore que princes royaux, la firent venir pour la connaître et la consulter [1]. Pedro de Arriaran,

1. Garibay y Zamalloa (Estevan de), *Los XL libros del Compendio historial de las Chronicas y universal historia de todos los reynos de España*. Amveres, 1571, p. 1228.

fils de Juana, eut sans doute l'idée de fonder un couvent auprès de la statue miraculeuse et de faire venir des Pères de la Merci parmi lesquels il fit profession et qui desservirent quelque temps le pèlerinage. Mais, pour une raison inconnue, ils abandonnèrent leur couvent : Fr. Pedro de Arriaran ne voulant pas les suivre fit venir des Frères Mineurs et passa dans leur Ordre. Mais les Rois Catholiques ayant voulu les réduire à la stricte observance, les Frères d'Aranzazu se firent Dominicains. Alors les Franciscains Observants réclamèrent le couvent qu'après de longs débats ils finirent par se faire attribuer en 1514.

La famille d'Arriaran, depuis l'exil à Jimena, avait dû rester en rapports avec celle de Loyola, et Inigo avait bien souvent entendu parler du pèlerinage auquel deux de ses membres avaient consacré leur vie, sans compter que, justement à l'exemple de Fr. Pedro, il songeait à entrer dans un Ordre religieux.

Soit affection pour Inigo, soit curiosité et désir de connaître ses intentions, Pedro Lopez y consentit et tous deux passèrent la nuit dans l'église de ce couvent de Franciscains. Puis ils redescendirent à Oñate le lendemain matin ; Inigo laissa son frère dans la maison de sa sœur, peut-être sans y entrer lui-même, et se mit en route avec ses deux valets, Andrés de Narvaez et Juan de Landeta pour Navarrete[1]. Ceux-ci ne tardèrent pas à revenir à Loyola[2] et à raconter comment, une fois à Navarrete, leur maître les avait congédiés, puis était parti seul sur sa mule dans la direction de la Catalogne après les avoir profondément édifiés par les propos pieux dont il avait charmé la route.

1. « Y así caualgando en vna mula, otro hermano suyo quiso yr con él hasta Oñate, al qual persuadió en el camino que quisiessen tener vna vigilia en nuestra Señora de Arancuz, en la qual haziendo oración aquella noche para cobrar nueuas fuerças para su camino dexó el hermano en Oñate en casa de vna hermana que yua a visitar, y él se fué à Nauarrete. » Camara, *op. cit.*, § 13, p. 44.

2. « Y así, despidiendo los dos criados que yban con él, se partió solo

en su mula de Nauarete para Monserrate. » Camara, *op. cit.*, § 13, p. 44. Ces deux hommes, d'après le 16e témoin du procès de béatification de Pampelune, étaient originaires d'Azcoitia. « A personis fidedignis oppidorum Aspeithiae et Ascoithiae que cognouerant P. Ignatium de Loyola et cum eo tractauerant et specialiter ab Andrea de Narbaiz et Ioanne de Landeta, incolis olim dicti oppidi Ascoithie, famulis olim Patris Ignatii quando contigit eius conuersio et iter uersus Montemserratum multis uicibus audiuit dici de eius sancta uita et moribus et quod ut faceret uitam in paupertate et humilitate, illos dimiserat, et dictus Pr. Ignatius solus remanserat agendo uitam penitentem et hec dicebant laudando uitam, sanctitatem, et mores dicti patris Ignatii. » *Monumenta*, Series IV, t. II, p. 821.

VIII

Juan de Anchieta fait son testament (19 février 1522). — Maria Nicolasa de Oyanguren et les Béates (avril 1523). — Intervention de Martin Garcia de Oñaz. — Mort de Juan de Anchieta (30 juillet 1523). — Les Béates et le Clergé se disputent son corps qui est porté de vive force a la paroisse. — Lutte juridique entre les Béates, le Patron et le Clergé de San Sebastian. — Pedro Lopez va suivre l'affaire a Rome, fait condamner les Béates et meurt dans son voyage de retour (1530 ?). — Négociation d'un accord entre les deux parties (1534).

Juan de Anchieta se rendait bien compte que si quelque fissure apparaissait dans sa fondation, ses adversaires en profiteraient aussitôt pour jeter bas l'édifice si patiemment construit et, peut-être, mettraient la main sur les revenus qu'il prétendait assurer aux Béates.

Persuadé que le clergé d'Azpeitia tenterait de rendre vaine cette donation, Anchieta perfectionnait et assurait son œuvre sans se lasser.

Le 19 février 1522, avant qu'Inigo eût quitté Loyola, l'ex-recteur avait rédigé son testament par devant Juan Martinez de Lasao ; il y reproduisait les clauses précédemment énumérées dans la convention passée avec les Béates et stipulait de nouveau qu'il voulait être enterré dans l'église de la Purísima Concepción[1].

1. Anchieta confirmait sa décision en ces termes : « Porque asi quiero, e asi mando, porque ello es asi mi final determinacion : e por la devocion que yo tengo en la dha Iglesia e Monasterio, donde con authoridad Apostolica por via de resignacion he dado, y puesto el Beneficio, y Prestamo que yo tengo en el Lugar de Villarino, con sus anexos, que son en el Obispado de Salamanca para las obras, edificios del dho

Le point délicat, il s'en rendait bien compte, était l'érection de sa sépulture dans le couvent des Franciscaines. En effet les sépultures constituaient un privilège du clergé, fort appréciable par les taxes qu'il justifiait. La dérogation à laquelle prétendait Anchieta avait donc besoin d'être solidement assurée pour échapper aux actions en nullité qu'aurait étayées le droit canon. Craignant, avec juste raison, les résistances que pouvait provoquer l'exécution des clauses de son testament, Anchieta recourut au Pape, qui était alors Adrien VI, en lui exposant ses motifs d'inquiétude et obtint de lui un rescrit du 27 avril 1522 adressé au grand pénitencier Lorenzo et chargeant les abbés de Zenarruza et San Pedro du diocèse de Calahorra, et l'Official de Pampelune de ne pas permettre que fussent déjouées les volontés du testateur ni par l'évêque de Pampelune ni par son Vicaire ni par Martin Garcia de Oñaz, « appelé de Loyola », ni par le recteur et les Bénéficiers d'Azpeitia, ni par d'autres personnes ecclésiastiques ou séculières, frappant de censure ecclésiastique quiconque tenterait le contraire, et en appelant, s'il était nécessaire, au bras séculier [1].

Ce fut sans doute par prudence qu'Anchieta légua la modeste

Monasterio, alimentos, y sustentamiento de las dhas Beatas, e para dos Capellanes Religiosos, que residan en dha Iglesia, y Monasterio para que ende cada dia digan Misas, e Nro Señor sea servido e su culto divino aumentado. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 106. Dans son testament Anchieta rappelait la reconnaissance qu'il devait aux rois catholiques. : « Iten, por cuanto yo soy en mucho cargo á los reyes antepasados de gloriosa memoria y al rey é á la reina nuestros señores por las mercedes é beneficios que me hicieron y me han fecho por los cuales y por las ánimas de los muy católicos reyes Don Fernando y la reina Doña Isabel y el príncipe Don Juan cuyo maestro de capilla yo fuí, mando que en la dicha iglesia y monesterio en cada un año y perpetuamente se haga y se celebre una memoria por las dichas Beatas y Frailes de la dicha Orden con misa cantada solemne, sermon, responsos é vísperas. » Cité par Barbieri, *op. cit.*, p. 23. Voir le texte exact à l'Appendice XVI.

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 105.

somme de mille maravédis pour la reconstruction de la paroisse San Sebastian [1] : ainsi l'on ne pourrait arguer de son hostilité pour le Clergé si l'on attaquait son testament pour en faire supprimer la clause essentielle de sa sépulture dans la chapelle des Béates.

En ce moment Inigo, descendu le 25 mars du Montserrat, commençait à Manresa la vie pénitente que troublait encore le souvenir de ses anciennes fautes et du drame sinistre terminé par la mort du jeune Anchieta.

Quant à Martin Garcia de Oñaz et au recteur Pedro Lopez, ils respectaient extérieurement les termes de l'accommodement qui leur avait été imposé en 1518. Mais en dépit de cette accalmie, le clergé n'attendait qu'une occasion de réclamer contre le développement du couvent des Béates, lorsqu'une aventure scandaleuse vint de nouveau surexciter les esprits.

Un membre de la riche famille d'Emparan, Pedro Sanchez, parent des Loyolas, avait confié sa fille unique âgée de neuf ans, aux Béates pour qu'elles lui enseignassent ses prières; l'enfant fut tellement séduite par ses maîtresses qu'elle déclara vouloir se faire Béate. Son père mit bon ordre à ce caprice enfantin, persuadé que c'était un artifice des religieuses qui n'en voulaient qu'à ses quatre mille ducats de fortune [2].

Mais la même aventure se renouvela avec Maria Nicolasa de Oyanguren, fille de feu Ochoa de Oyanguren et d'Ana de Otalora.

1. Voir l'appendice XVI. *Testament d'Anchieta.*

2. « Dixo que conoce muy bien y save quienes e quales son las dhas beatas, que diligentes para adquirir vienes ; porque tiene sola una hija para quien con voluntad de Dios nro señor, tiene todos sus vienes raiçes e muebles que a estimaçion comun [valen] poco mas o menos quatro mill ducados y con el amor qve le tiene a la dha su hija única syendo ella de nuebe años, poco mas o menos, les encomendó le enseñassen algunas oraçiones e asy estando en companya de ellas que la alteraron e la comovieron a que dixiese quería ser beata. E tanvien se ve y vio el mysmo y es público y notorio como las dhas beatas al tiempo que a su hija alteraron las dhas beatas e se alçaron forçosamente con otra mochacha llamada marya nycolas de oyanguren hija

C'était une enfant de onze à douze ans, confiée elle aussi aux Béates, et riche de trois à quatre mille ducats. Elle déclara qu'elle voulait se faire Béate malgré l'observation des religieuses, qu'elle était trop jeune. Le 8 avril 1523, sachant que le Gardien de Sasiola, Fr. Francisco de Múgica, se trouvait au couvent de la Purísima Concepción, elle vint le trouver et, pendant deux heures, le supplia vainement de lui donner l'habit des Tertiaires. Sortant alors du couvent elle alla chercher le notaire Juan de Aquemendi et trois témoins : Domingo de Arrieta, le bachelier Arrieta son fils, et Fr. Francisco de Madina ; elle les amena au couvent de la Purísima Concepción et les requit de dresser acte des raisons du P. Gardien et des siennes et de sa détermination irrévocable d'entrer dans l'Ordre et au Monastère.

Alors le P. Gardien se décida à lui donner l'habit des Tertiaires et cela immédiatement [1].

Mais Ana de Otalora accourut au couvent pour en tirer sa fille. Celle-ci se cacha et échappa à ses recherches; puis, lorsque l'infortunée Ana fut sortie en criant qu'elle reprendrait son enfant de

de Ochoa de oyanguren gloria que sea contra la voluntad de su madre ana de hotalora, syendo nyña de honze a doze años ; cuyos vienes pueden valer tres o quatro mill ducados... E esto a creer de todos los veçinos de la dha villa... por solo adqyrir los vienes de las dhas mochachas porque las dos son únicas y tanvien save que los vienes asy adqyrydos ... no pagarian diezmos ny primiçias algunas a la dha yglesia ... porque de los que agora tienen tampoco pagan. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 107, note 1.

1. Elle requit le notaire : « Que pusiesse por auto el razonamiento del P. Goardian y las respuestas que ella le dijesse, y que sobre todo su determinada voluntad era de servir a nuestro Señor en la dha Orden, e Religion en una con las otras Monjas de la dha casa Monasterio ; pues tal era su determinada voluntad, e suplicaba le diesse luego el Habito de la 3e Regla del Sr. Sn Francisco, e que lo pedia a su Reverencia del dho Sr. Goardian, el qual visto todo ello, e la voluntad de la dicha Mari Nicolas, dio el Habito de la dha Orden e Religion con solennidad y en forma. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 108.

force si besoin était, celle-ci apparut à une des fenêtres du couvent et protesta énergiquement qu'elle voulait être Béate.

Ana de Otalora était parente des Loyolas ; elle recourut aussitôt à la protection du Chef de familles qui vola au secours de sa nièce, avec d'autant plus d'empressement qu'il l'avait sans doute choisie déjà pour être l'épouse de son second fils, Martin Garcia.

Deux jours plus tard en effet, Martin Garcia de Oñaz, l'Alcalde, le recteur Pedro Lopez et plusieurs prêtres, accoururent au couvent, armés, au dire d'une religieuse, que la frayeur fit sans doute exagérer. Ils insultèrent les Béates, les sommèrent de faire sortir Maria Nicolasa, les menaçant, en cas de refus, de mettre le feu au couvent. Des paroles ils passèrent aux actes, et essayèrent d'incendier la maison. Le P. Gardien crut alors prudent de restituer l'enfant, objet du litige, à sa mère ; la restitution eut lieu dans la nuit du 10 avril et Martin Garcia de Oñaz reconduisit sa cousine chez lui.

Mais le 28 avril les religieuses le requirent dans les formes légales de faire exprimer à Maria Nicolasa, revêtue de l'habit des Tertiaires, et librement, quelle était sa volonté [1].

Martin de Oñaz recourut alors au duc de Nájera, qui intervint auprès du Provincial, Fr. Bernardino de Salcedo, et ce dernier ordonna le 4 mai au P. Gardien de Sasiola, à la Mère supérieure et aux religieuses de la Purísima Concepción, au nom de la sainte obéissance, de ne plus molester en aucune façon Martin de Oñaz ni de lui réclamer dorénavant la jeune fille [2].

Dans la suite, Maria Nicolasa épousa le second fils de Martin Garcia de Oñaz qui portait aussi le nom de Martin Garcia : son père, qui mourut en 1538, l'avantagea dans son testament car il déclare que c'est son enfant préféré [3] ; comme il n'est pas fait

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 109.
2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 109.
3. Dans son testament Martin Garcia de Oñaz fixait à 200 ducats la réserve légale de son fils Martin Garcia (*Polanco*, t. I, p. 504) ; mais en confiant à ses exécuteurs testamentaires le soin de répartir entre

mention de cette union dans le testament, il est probable qu'elle n'eut lieu qu'après la mort du frère d'Inigo. Les deux époux eurent un fils nommé Martin Garcia de Loyola, qui mourut sons doute sans succession car ses biens passèrent au marquis d'Oropesa [1].

Le chapitre provincial des Franciscains devait se tenir à Burgos au mois de juin : les Béates s'y firent représenter ainsi que Martin Garcia de Oñaz.

Le 3 juin 1523, le chapitre décida que Martin et ses parents devraient faire amende honorable, qu'ils entendraient la messe dans l'église des Béates et leur demanderaient pardon ; qu'ils amèneraient avec eux Maria Nicolasa revêtue de l'habit des Tertiaires, que le Gardien de Sasiola lui retirerait l'habit et la confierait à une personne honorable et irréprochable afin que, laissée libre, elle fît ce qu'elle voudrait ; mais que si les Loyolas n'acceptaient pas cette sentence dans les vingt jours, les religieuses les poursuivraient juridiquement [2].

ceux de ses enfants encore célibataires le surplus de sa succession, il ajoutait : « ayan de pagar los dichos cargos los dichos mis executores e procuradores en uno con la dicha mi muger, e repartir allende del hixo mayor en mis hixos e hixas que por casar estan, á su voluntad dando á unos mas que á otros como bien visto le será, habiéndose con el dicho Martin Garcia como con hixo á quien mucho amo, dándole de los dichos vienes que así restaren mas que á los otros hixos, segun que á ellos les pareciere porque lo que en el de mas hizieren que en los otros hixos todo lo tal tengo por bien dado y es mi voluntad que asi se haga. » Polanco, *op. cit.*, t. I, p. 510.

1. En 1609, les Béates ayant transféré leur couvent sur la rive droite de l'Urola, voulurent acheter deux pièces de terre dont « por muerte de Martin Garcia de Loyola hijo de Maria Nicolasa de Oyanguren... había heredado el marqués de Oropesa ». Lizarralde, *op. cit.*, p. 187. Le mariage de Martin Garcia de Oñaz et de Nicolasa de Oyanguren était une affaire d'intérêt, car la femme était née en 1511 ou 1512 et le mari en 1520. Il n'eut d'ailleurs lieu qu'après le décès du père de ce dernier qui arriva en 1538.

2. « Que perdonaba el Definitorio al Señor de Loyola las injurias echas a la M. Vicaria, Beatas, y a la Orden 3ª de San Francisco, man-

Le chapitre régla également la question des dîmes à payer au seigneur de Loyola, celle de la quarte à donner au recteur et au clergé pour les enterrements que les Béates feraient dans leur église et qui serait déterminée, une fois pour toutes, par un représentant de l'Ordre et un délégué du patron et du clergé. Il semblait que tout eût été prévu ; mais nous ignorons si les Loyolas acceptèrent cette sentence [1].

dando a las Beatas bajo de Sta obediencia, que no molestassen por las injurias echas, ni por obras ni por palabras, concediendole al Sr. de Loyola y a sus allegados, fuessen a oir Misa a la Iglesia de las Beatas, y las pidiessen perdon, y Que hayan de traer a la dha María Nicolasa con el Habito de la 3ª Orden y que el Guardian de Sasiola graciosamente dentro del dho convento sin injuria la quite el Habito ; y la de a una persona honesta, e sin sospecha a la dha Maria Nicolasa, e asi, dejada en su libertad, haga lo que quisiere ; y esto sobredho se haga dentro de 20 dias primeros, y no lo queriendo asi facer, que las dhas beatas pidan en justicia, a que se de lugar, que las que quieren servir a Dios, sean libres para tomar Habito de Religion, e asi puedan servir a Jesu xto. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 110.

1. « Que las Beatas puedan tener tantos bienes, de los que son obligadas a diezmar a la iglesia parroquial, de donde el dho Señor de Loyola es Patron, que puedan cojer cada año valor de 140 ducados, de manera que el Diezmo de ellos fuesse 14 ducados por año, e que, si mas tuvieren, diezmen al dho Señor de Loyola, como a Patron ; y porque en la examinacion de los Diezmos no haya question, este a la eleccion del dho Señor de Loyola o de sus herederos, si quieren dar los dhos 14 ducados, y que las dhas Beatas, diezmen de todos los fundos, con que despues que una vez asi el dho Señor de Loyola, como sus herederos oviesen querido, y elejido de querer dar los dhos 14 ducados a la dha Madre, y Beatas, y Convento, y la dha Madre, y Beatas hayan de diezmar el diezmo de todos los fundos, que oviere al dho Señor de Loyola o a sus Herederos. *It.* Que si en el dho Monasterio de las dhas Beatas hoviese enterrorio, que la Orden ponga una persona, y el dho Señor de Loyola y Clerecia otra ; y lo que las tales dos personas determinaren, que se haya de dar por Quarta al Rector, Clerigos y Cavildo de la Iglesia Parroquial de la dha Villa de Azpeytia, que aquello valga perpetuamente... Fecha en el Convento de S. Franco de Burgos en la expedicion de nro. Capítulo Provincial a 3 de Junio de 1524 (*sic* au lieu de 1523). » Lizarralde, *op. cit.*, p. 110-111.

Cependant le vieil Anchieta était tombé malade : le 26 juillet 1523 il ajoutait un codicille à son testament du 19 février 1522. Ce codicille nous apprend qu'Anchieta avait été en Flandre, à une époque que nous ignorons, et qu'il y avait prêté deux doublons d'or à un seigneur d'Acelain, qui ne les lui avait pas rendus [1].

Le 30 juillet, entre deux et trois heures du matin, Juan de Anchieta mourait dans la belle maison qu'il occupait près de l'église de San Sebastian de Soreasu et qui existe encore aujourd'hui.

A cette nouvelle les deux partis prirent toutes dispositions utiles. Les sœurs de la Purísima Concepción préparèrent le catafalque et se disposèrent à se rendre à la maison mortuaire afin d'exécuter les dernières volontés de leur bienfaiteur et de transporter son corps dans leur église. Fr. Sant Juan de Arostegui, gardien du couvent de Sasiola, se trouvait précisément à Azpeitia, sans doute parce que l'on attendait d'un moment à l'autre le décès de Juan de Anchieta.

Mais, au moment de la levée du corps on vit accourir le recteur Pedro Lopez avec son clergé ; d'autre part Francisco de Arostegui arrivait avec ses religieux, et la Mère Maria Miguel de Tolosa le suivait avec ses religieuses.

Tous pénétrèrent dans la chambre où gisait le défunt. Le Gardien, qui avait par précaution amené avec lui le notaire apostolique, Miguel de Zamudio, clerc du diocèse de Calahorra, et pour servir de témoins Juan de Garin, Juan de Aquemendi et Juan Martinez de Lasao, somma par trois fois, au nom des religieuses, le recteur et le clergé de laisser exécuter le Bref qu'Anchieta avait obtenu de la Sacrée Pénitencerie et qui permettait de l'enterrer dans la couvent de la Purísima Concepción ; outre le Bref, il produisait la sentence de l'abbé de Zenarruza et la clause du testament du défunt. En même temps il déposa entre les mains de Juan de Garin trois tasses d'argent pour payer les droits canoniques dus au recteur pour l'enterrement.

1. Barbieri, *op. cit.*, p. 23.

Alors Pedro Lopez répondit, selon l'habituelle formule, qu'il se soumettait aux Bulles, mais qu'il réclamait, avant de les laisser exécuter, copie de toute la documentation à laquelle il répondrait par écrit [1].

En attendant, le corps du défunt ne pouvait rester sans sépulture. Pedro Lopez avec son clergé se mit en devoir de le transporter à l'église de San Sebastian, déclarant que, jusqu'à plus ample informé, il lui revenait comme étant celui d'un de ses paroissiens ; il n'ajouta sans doute pas *de son ancien recteur*

Les Franciscains voulurent s'opposer à cet enlèvement et une lutte s'engagea autour du cadavre. Les prêtres, qui étaient plus nombreux, s'en emparèrent définitivement et, sans tenir compte des protestations impuissantes élevées par les Franciscains à la porte de la maison, l'emportèrent dans l'église paroissiale où ils l'enterrèrent près de l'autel de San Miguel, sous les marches, devant le Saint-Sacrement, peut-être à côté du corps de son neveu, l'infortuné Garcia [2].

D'ailleurs l'audace de Pedro Lopez ne connaissait plus de bornes. Juan de Anchieta avait nommé légataire universelle sa nièce Ana de Anchieta encore mineure ; il n'avait fait que quelques legs particuliers. A sa belle-sœur, Maria Ochoa de Acharan, qu'il avait sans doute recueillie à la mort de son mari, il laissait soixante ducats et le droit de vivre jusqu'à sa mort dans sa maison.

Il s'était également préoccupé du sort de Juan Garcia de Anchieta, qu'il avait eu d'une certaine Maria Martinez de Esquerra-

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 116.

2. « El Rector con los clérigos lo defendieron e quitaron el dho cuerpo a las dhas Beatas, caso que ellas se opusieran a ello, e hicieron varonilmente lo posible, como los Clérigos eran Varones, e eran muchos, e con el favor, que tuvieron, lo llevaron a la dha Iglesia Parroquial, donde enterraron el cuerpo de dho Abad, esta enterrado ante el SSmo Sacramento debaxo las gradas junto al Altar de Señor San Miguel. » (Relación del fundamento del Monasterio de Azpeytia, e de lo que en él ha sucedido después). Lizarralde, *op. cit.*, p. 116, note.

tegui ; cet enfant était encore très jeune, semble-t-il, et fort aimé de son père, qui, non seulement lui léguait quatre cents ducats pour faire ses études et se marier, mais encore le substituait à la légataire universelle, au cas où celle-ci mourrait sans héritier. Il laissait également soixante ducats d'or à Maria Martinez de Esquerrategui [1].

Pedro Fernandez de Olabarrieta, tuteur d'Ana de Anchieta, avait obtenu le 1er août 1523 de l'Alcalde Martin de Jauregui l'envoi en possession de l'héritage du défunt, par-devant le notaire Juan de Aquemendi.

Mais le 8 août il en était dépouillé par le recteur et réduit à se pourvoir devant le Conseil Royal à Valladolid, car il demandait à l'Alcalde de lui assigner une provision pour les dépenses qu'allaient lui causer ce procès et ce voyage [2].

En effet Pedro Lopez à la tête d'une troupe de clercs, était entré à main armée dans les maisons d'Anchieta et en avait expulsé sa nièce Ana.

Arrivé à Valladolid, Pedro Fernandez obtint l'envoi d'enquêteurs à Azpeitia : le Corrégidor et le vicaire général de Pampelune s'y rendirent en effet et invitèrent Pedro Lopez à se justifier. Mais ce dernier, récusant la justice civile, avait obtenu contre le magistrat des censures ecclésiastiques. Il en résulta une série de procès devant le Corrégidor, le vicaire général, l'archevêque de Saragosse et le Conseil Royal, ce qui eut pour effet de causer des frais con-

1. Voir appendice XVI, *Testament d'Anchieta*. Anchieta semble avoir eu un autre fils naturel du nom de Martin Garcia de Anchieta, qui se serait réfugié dans l'église des Béates après la mort du neveu d'Anchieta en 1518 (voir note 1, p. 114). Comme il n'est pas nommé dans le testament de son père on peut supposer qu'il était mort ou disparu en 1523.

2. Le tuteur déclare qu'il est obligé de se rendre à Valladolid « a dar ynformacion e rrelacion de la fuerza e despojo quel Retor e clerigos desta villa abian fecho del e ana de anchieta menor como tutor el hera de las casas que fueron de don juan de anchieta abad que fue de arbas ya defunto e a hazer las diligencias necesarias sobre ello ».

sidérables aux héritiers d'Anchieta. Cependant Ana avait épousé Juan Lopez de Ugarte. Celui-ci intervint conjointement avec le tuteur et, le 10 février 1524, tous deux déclaraient avoir dépensé pour ces procès, 192 ducats, 2 réaux et 28 maravédis [1].

De leur côté les religieuses de la Purísima Concepción, victimes du coup de force du 31 juillet 1523, recoururent à l'abbé de Zenarruza, juge conservateur nommé par elles et chargé de l'exécution du rescrit de la Sacrée Pénitencerie : celui-ci intima aussitôt l'ordre au recteur et au clergé d'exhumer le corps d'Anchieta dans les six jours et de le remettre aux Béates [2].

Le clergé de son côté en appela au Souverain Pontife, ce qui n'empêcha pas le juge conservateur de lancer contre lui l'interdit et de réclamer le secours du bras séculier [3].

Mais le Corrégidor, peu désireux de se mêler de cette affaire purement ecclésiastique, peut-être aussi travaillé par de puissantes influences, prit prétexte de l'appel fait au Pape pour rester inactif.

1. Ils expliquaient le chiffre élevé de ces dépenses : « Porque el dicho pero fernandez visto como el dho Retor pero lopez de loyola por si e con otros clerigos con mano armada entraron en las casas que fueron del dho señor abad e echaron della a la dha ana el dho pero lopez fernandez fue a quexarse dello a su magestad e a los del muy alto consejo e visto su reclamacion su magestad probeyo al corregidor de guipuzcoa e al vicario general de pamplona que beniese a esta villa e ubiese informacion cierta dello e fiziesen justicia el dho corregidor e vicario general e su lugarteniente venieron a su pedimiento cumpliendo lo que por su magestad fue mandato e hizieron pesquisa sobre la dha fuerza e mandaron al dho Retor allegase de su parte e el declino la jurisdiccion e truxo censuras sobre los quales avianse venydo plitos asi enante su magestad e su muy alto consejo e ante el corregidor desta probincia de guipuzcoa e ante el vicario de pamplona e ante el arçobispo de Aragon e en otras partes en que en seguimiento de los dhos plitos avia guastado muchas sumas. » Ce document et le précédent tirés des archives du notaire Aquemendi m'ont été fournis par D. Ildefonso Gurruchaga.

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 116.

3. Lizarralde, *op. cit.*, p. 117.

Le 8 avril 1524, les Béates donnèrent pouvoir de les représenter, afin de poursuivre au civil et au criminel les clercs et les laïques qui avaient commis toutes ces violences, et non contentes de réclamer le corps d'Anchieta, elles prétendirent qu'on leur rendît Maria Nicolasa de Oyanguren.

Elles accusaient même le clergé d'avoir enlevé de leur Monastère le catafalque qu'elles avaient préparé pour Anchieta et de l'avoir emporté à San Sebastian [1].

Cependant l'appel à Rome avait eu pour résultat que Clément VI, en février 1524, nomma juge de la cause l'évêque de Tripoli, Pedro de Lizaola. Celui-ci, inféodé sans doute aux Loyolas, ne perdit pas de temps et déclara que le cadavre d'Anchieta était bien où il était ; il alla de plus jusqu'à interdire aux Béates la célébration de messes chantées, l'exposition du Saint-Sacrement, l'eau bénite, les sonneries de cloches et même la faculté d'enterrer chez elles leurs religieuses [2].

La Supérieure riposta avec raison que le juge dépassait les limites de ses pouvoirs, strictement bornés à juger de la place où devait être enseveli Anchieta.

Mais de leur côté le recteur Pedro Lopez et le clergé prétendaient que les Brefs obtenus par Anchieta l'avaient été frauduleusement, car il avait avancé, en les sollicitant, que les religieuses

1. Elles donnèrent cette procuration à Sebastian de Arriola, à Juan Martinez de Arregui, bourgeois d'Elgoibar, à Martin Perez Gorocica, bourgeois de Deva, à Juan Martinez de Amilibia, bourgeois de Guetaria, à Domingo Ibañez de Arrieta, bourgeois d'Azpeitia, et à Fr. Pedro de Beobia profès de l'Ordre de Saint-François pour intenter une action judiciaire contre le recteur et le clergé de la paroisse au sujet du corps d'Anchieta « y sobre que llevaron e robaron del dho monasterio a la dha Iglesia de sant Sebastian la tumba que en memoria de dho Abad e de su muerte teniamos puesta con su paño... sobre todo contra los clerigos y otras personas que llevaron a cabo todo esto con gritos, alborotos y escandalos ». Lizarralde, *op. cit.*, p. 117.

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 117.

possédaient une église et une sépulture ; ils accusaient le malheureux défunt, dont ils refusaient de se dessaisir, d'avoir trompé le Pape dans ses requêtes, et, par conséquent, concluaient à la nullité des Bulles.

Ils avaient trouvé là un argument redoutable ; car l'église du couvent n'avait réellement pas été consacrée [1], bien qu'elle fût livrée au culte et que l'opinion courante lui reconnût le droit d'asile, puisque les partisans et les adversaires du recteur s'y étaient réfugiés lors de l'assassinat de Garcia de Anchieta [2]. Cette confiance populaire était favorable aux Béates, même si elle n'était fondée que sur des obscurités.

Pour renforcer leur cause, le recteur et le clergé alléguaient encore que l'érection du couvent les ruinerait en leur retirant une partie de leurs revenus et qu'elle ruinerait la ville elle-même par l'acquisition de biens infinis, ce qui empêcherait Azpeitia de fournir une aide efficace dans les guerres contre la France.

Comme on l'a vu, le juge, Pedro de Lizaola, évêque de Tripoli, était mal disposé à l'égard des Béates, et son secrétaire et neveu, Fernando de Lizaola, ne l'était pas moins. Tous deux malmenèrent en paroles Fr. Diego de Alda, procureur des religieuses, qui prétendait montrer la véracité de ses témoins et la mauvaise foi des autres. Enfin ils se résignèrent à lui accorder six jours, dont deux fériés, pour faire cette preuve, tandis qu'ils donnaient dix jours à ses adversaires [3].

Diego de Alda fit appel au Saint-Siège de la mauvaise foi et de la partialité du juge. Mais l'évêque de Tripoli se cacha pour éviter

1. La béate Maria de Zumaya avait été cependant ensevelie dans le cimetière du couvent en 1519. Lizarralde, *op. cit.*, p. 119.

2. « En outre l'église, selon l'opinion commune, jouissait du privilège de l'immunité ecclésiastique, puisque c'est là que se réfugièrent ceux qui déposaient alors en faveur du recteur, quand fut commis le meurtre dont fut victime le recteur, successeur et neveu de D. Juan de Anchieta. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 119.

3. Lizarralde, *op. cit.*, p. 120.

qu'on lui signifiât cet appel et, par deux fois, Diego de Alda vint inutilement le chercher à son tribunal de Deva [1].

Ce que voyant, il se décida à faire signifier son appel au vicaire de la paroisse de Deva, Fernando de Irarrazabal, et à requérir divers bénéficiers et cavaliers de la ville de lui en donner acte. C'est ce qui fut fait, et le notaire Sebastian de Arriola intima l'appel le 31 juillet 1526 [2].

Malgré tout, l'évêque de Tripoli rendit son arrêt dans lequel il donnait tort aux religieuses, non seulement sur la question du lieu de la sépulture d'Anchieta, mais aussi sur tous les autres points litigieux.

De son côté Martin Garcia de Oñaz avait obtenu de Charles-Quint, au nom de la ville d'Azpeitia, une Ordonnance défendant de vendre aucun bien foncier aux clercs, frères ou moines, en raison du danger que ces ventes offraient pour la défense de la frontière [3].

Cette Ordonnance semblait frapper à la fois les deux partis ; mais Pedro Lopez en profita immédiatement pour réclamer de l'Alcalde l'interdiction aux Béates d'entrer en possession des biens de Juan de Anchieta dont la nièce Ana était l'héritière. Ana de Anchieta avait épousé, encore mineure, Juan Lopez de Ugarte.

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 120. Pedro de Lizaola mourut le 15 mai 1546 et fut enseveli dans l'église paroissiale de Deva où l'on voit encore sa dalle funéraire avec l'inscription suivante : *Hic est sepultus Reverendus Dominus Petrus Leizaola Episcopus Tripolensis qui vita functus fuit die decimo quinto mensis Maii anno a nativitate Domini milessimo quingentissimo quadragessimò sexto. Anima ejus requiescat in pace. Amen.*

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 121.

3. « Por cuanto, disaient les procureurs de la ville d'Azpeitia, por esta causa se le han seguido y siguen muchos de servicios y viene mucho daño a la dicha villa y vecindario, que está en la frontera del Reino de Francia, donde muchas veces se ofrece y hay necesidad de servir a su Majestad con nuestras personas y hacienda ... y que enajenándose los dichos bienes raices y heredades en poder de personas eclesiásticas los vecinos de la dicha villa no podían contribuir, etc.» Lizarralde, *op. cit.*, p. 121-122. L'Ordonnance fut donnée à Valladolid, le 8 juin 1527.

bourgeois d'Azpeitia, probablement l'année même de la mort de son oncle en 1523. Mais devenue veuve en 1524 elle était entrée au couvent de la Purísima Concepción [1].

En dépit de cette Ordonnance les religieuses prirent cependant possession des biens qui revenaient à Ana de Anchieta et même, deux ans plus tard, acquirent de Pedro de Irigoyen une maison pour agrandir leur couvent, ainsi que d'autres parcelles de terrain.

Mais Martin Garcia de Oñaz redoutait que ces affaires fussent évoquées à Rome où il ne jouissait pas de la même influence qu'en Espagne. Il obtint donc une nouvelle Ordonnance datée de Burgos, le 16 décembre 1527, qui interdisait aux Béates de maintenir leur appel en Cour de Rome et leur ordonnait de citer le patron de San Sebastian devant la justice civile [2].

La Supérieure, Maria de Tolosa, était une femme énergique : elle ne se laissa point intimider [3] et riposta que son appel, portant uniquement sur des questions ecclésiastiques, ne pouvait en aucune façon être soumis à la justice laïque [4].

1. La démarche de Pedro Lopez était du 1er février 1524. Lizarralde, *op. cit.*, p. 122, note.

2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 122.

3. Lizarralde, *op. cit.*, p. 122.

4. Maria de Tolosa répondit : « Que obedecía al real mandato con toda humildad y debida reverencia como a Provisión de su Rey y Señor ; pero en cuanto a su cumplimiento, suplicaba de ello, por haber sido conseguida con relación no verdadera, puesto que al dicho Martín García de Loyola no se le había citado a Roma sobre cosas tocantes al Patronato Real, como el lo suponía en su relación, sino sobre asuntos puramente eclesiásticos cuya decisión correspondía a la jurisdicción eclesiástica : Que la apelación se hizo de un juez puesto por el mismo Papa al mismo Papa en pleito que litigaban las beatas y Cabildo eclesiástico sobre oficios divinos, enterrorio general, sobre el cuerpo del Abad de Arbas ya difunto, etc... por haber fallado el Delegado de la Silla Apostólica contra los privilegios indultos y Breves Apostólicos, y que puesto que el dicho pleito era sobre fuerza que les hacían acerca de los privilegios concedidos sobre ello por la Silla Apostólica, solo el Santo Padre era el juez competente y no las Justicias seculares. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 123.

Martin de Oñaz obtint alors une lettre de l'Empereur, datée de Medina del Campo le 11 octobre 1531, ordonnant à la Supérieure d'obéir sans discussion et sous peine d'un châtiment à l'Ordonnance royale [1].

Mais la Mère Maria de Tolosa s'adressa à l'Empereur lui-même par l'intermédiaire du Commissaire général de l'Ordre franciscain, Fr. Pedro de Castañeda, qui, prenant prétexte de l'anniversaire fondé par Anchieta en mémoire des Rois Catholiques, pour représenter le Couvent comme dépendant du Patronage royal, obtint a son tour une Ordonnance royale convoquant dans les trente jours Martin Garcia de Oñaz pour justifier ses accusations [2].

Martin Garcia de Oñaz ayant jugé préférable de ne pas comparaître, l'appel à Rome suivit son cours.

Mais le recteur Pedro Lopez avait cru prudent de suivre l'affaire en personne et était parti pour Rome, où son procureur Tomas de Garay, se borna très habilement à faire valoir que le défaut de consécration de l'église du couvent, avant l'obtention des Bulles qui transféraient aux Béates le bénéfice de Villarino, les rendait nulles; il obtint en effet trois sentences contre les religieuses : l'une, déclarant que le corps d'Anchieta était enseveli où il fallait ; l'autre, que personne, même les religieuses, ne pouvait être enseveli dans l'église du couvent avant qu'elle fût bénite ; la troisième, condamnant les Béates aux dépens qui s'élevaient à cent quatre-vingts ducats [3].

Les Béates versèrent cette somme entre les mains du notaire Juan de Aquemendi le 26 décembre 1533, probablement grâce à l'aide de généreux amis, car elle était supérieure aux revenus annuels du bénéfice de Villarino [4].

1. Medina del Campo, 11 octobre 1531. Lizarralde, *op. cit.*, p. 123.
2. Medina del Campo, 10 août 1532. Lizarralde, *op. cit.*, p. 124.
3. Lizarralde, *op. cit.*, p. 125.
4. Faut-il lire 1532 ou 1533 ? L'année liturgique commençant à Noël, le 26 décembre 1533 serait en réalité le 26 décembre 1532. A ce moment Pedro Lopez était mort, puisqu'il rapportait les trois sen-

A ce moment elles étaient débarrassées de leur plus tenace adversaire, car le recteur Pedro Lopez, qui était resté à Rome jusqu'à la fin du procès et qui devait rapporter avec lui la condamnation des religieuses, mourut pendant le voyage de retour.

Nous ignorons la date exacte de son décès ; mais nous avons montré plus haut qu'en 1529 Pedro Lopez était absent d'Azpeitia et que, le 1er août 1530, le recteur de San Sebastian de Soreasu était Andrés de Loyola. On peut donc supposer avec vraisemblance qu'il mourut en 1530.

Sa succession ne donna pas lieu à de nouvelles luttes : il fut aussitôt remplacé par Andrés de Loyola, qui semble avoir été son neveu, bien que nous ne puissions établir exactement sa filiation.

Les Béates dans leur lutte avaient commis de graves erreurs. Au moment où elles faisaient appel à Rome, se rendant compte tardivement de l'importance qu'avait pour leurs adversaires le défaut de consécration de leur église, elles avaient tenté d'y remédier en obtenant de Clément VII, le 11 janvier 1533, un rescrit de la Sacrée Pénitencerie qui leur reconnaissait la qualité de véritables filles de Saint-François, de religieuses de vœux solennels, et donnait commission au gardien de Sasiola, le P. Múgica, de bénir en conséquence leur église et leur sépulture. La cérémonie eut lieu le 11 mars 1533 [1].

tences prononcées contre les religieuses et qu'Andrés de Loyola lui avait succédé. Malheureusement le P. Lizarralde ne donne pas la date de ces trois sentences. Inigo, dans une lettre adressée de Paris à son frère Martin Garcia, postérieurement au 20 juin 1532, dit avoir reçu une lettre d'Andrés de Loyola qui devait traiter un sujet délicat, car il n'y répond pas et ajoute cette phrase énigmatique : « Es verdad que yo me querria ver mas *facie ad faciem*, que escreuir mucho en este tiempo, quando non est ad rem. » Andrés était déjà Recteur ; avisait-il Inigo de sa nomination et de la mort de Pedro Lopez ? Comment se fait-il aussi qu'Inigo, dans cette lettre à Martin Garcia, ne dise pas un mot de Pedro Lopez ? La lettre se trouve dans les *Monumenta*, Series I, t. I, p. 77-83.

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 127.

Mais c'était une grave imprudence, car elles avaient ainsi fourni à leurs adversaires l'aveu officiel que leur église n'était pas consacrée au temps où Anchieta leur transférait son bénéfice.

Ceux-ci ne se firent pas faute d'en tirer parti. Tomas de Garay, s'appuyant sur la décision romaine, déclara que le bénéfice de Villarino, dont la propriété n'avait pas jusqu'alors été mise en question, était vacant, puisque la donation d'Anchieta était frappée de nullité. Il demanda en conséquence au Pape de le lui concéder. Clément VII le lui ayant accordé, il le transféra à son ami Luis de Torres, prêtre de l'évêché de Malaga, qui, à son tour, le résigna au profit du bachelier Juan de Cortazar y Arrondo, prêtre de l'évêché de Pampelune, et sans doute homme de paille du patron et du clergé d'Azpeitia.

L'intérêt de ces transmissions rapides et successives ne nous apparaît pas clairement. Ce qu'on peut supposer c'est qu'elles avaient pour objet de rendre impossible aux Béates d'entrer jamais en possession d'un bénéfice qu'il leur faudrait réclamer tour à tour à trois titulaires successifs, dont les titres devraient être longuement examinés. Les religieuses n'étaient pas encore assez riches pour s'engager avec quelque chance de succès dans le maquis de la procédure [1].

De son côté Martin de Oñaz, prenant prétexte de ce que les Béates n'étaient pas de véritables religieuses avant la cérémonie du 11 mars 1533, ni peut-être même après, car elles n'étaient pas soumises à la clôture, prétendait les forcer à lui payer la dîme sur tous leurs biens, comme paroissiennes de San Sebastian de Soreasu [2].

Les religieuses dépourvues de ressources et qui n'avaient touché les revenus du bénéfice de Villarino qu'en 1524, alors qu'elles devaient payer le premier quinzième (quindenio) à la Chambre Apos-

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 128-129.
2. Martin Garcia intenta cette réclamation devant le Conseil de Castille. Lizarralde, *op. cit.*, p. 129.

tolique, ne pouvaient soutenir encore un procès pour résister à cette nouvelle prétention. Elles se trouvaient dans une situation critique, à ce qu'il semble, menacées de perdre le bénéfice, l'immunité de leurs biens, et peut-être leur couvent lui-même.

Soudain en 1534, le patron et le recteur, qui était alors Andrés de Loyola, leur offrirent une transaction dont la raison nous est inconnue. Ce qu'on peut supposer, c'est qu'elle servait les intérêts de Martin Garcia de Oñaz qui avait imaginé une combinaison propre à satisfaire son esprit d'économie et sa vanité.

En effet, il prétendait être reconnu comme Patron du couvent de la Purísima Concepción et se substituer en quelque sorte à Juan de Anchieta, sans qu'il lui en coûtât rien [1]. De plus, il exigeait que les Béates reçussent gratuitement une de ses filles, naturelle ou légitime, sans que cet engagement fût porté dans l'accord, afin qu'il n'eût pas l'air d'être intéressé [2].

Les religieuses s'y refusèrent et voulaient, qu'au cas où une de ses filles entrerait au couvent, il la dotât convenablement [3].

Le clergé voulait aussi interdire que l'on prêchât dans l'église de la Purísima Concepción.

Mais en échange, le patron offrait aux Béates de leur donner des terrains contigus à leur maison, de les dispenser de payer les cent

1. Dans le projet de concorde (article XIV) il était dit : « Que en reconpensa de lo que pierde el dho asy en intereses como en onra le otorguen las insignias de patronazgo en la dha casa de las veatas y porque tenga mas cuydado de servirlas. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 130.

2. Article XV. « Porque mas obligado sea a servir y favorecer a la dha madre y beatas al dho patron le tomen una de sus hijas natural o legítima e que esto sea fuera de la scritura porque suene mejor syn ynteresse. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 130. Il semble, d'après son testament, qu'il songeât à sa fille Catalina.

3. Les religieuses répondaient : « Que es contrario a la libertad de las Religiones e cosa insolita quanto mas que del aumento del servicio de Dios y culto divino, ninguno pierde onra ni ynterese. Que es mucha razon y por ello que ellas escojan entre las hijas que mas quisieren y el dho patron la aya de dotar congruamente. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 131.

quatre-vingts ducats de dépens auxquels elles avaient été condamnées. Il consentait à les laisser ensevelir dans leur cimetière, mais non dans leur église, le corps d'Anchieta, à condition que ce ne fût pas un jour de fête et même à les laisser s'entendre avec Tomas de Garay pour recouvrer le bénéfice de Villarino [1].

Après de longues hésitations les religieuses obtinrent du Provincial, Santiago de Astulez, le 20 avril 1535, l'autorisation de procéder à la conclusion d'un accord solennel avec le clergé, le recteur et le patron de San Sebastian de Soreasu [2].

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 130.

2. « Patente del Rdo P. Provincial, por la que da licencia a las Religiosas para hacer la concordia con el Cavildo Eclesiástico. — Fr. Santiago de Astulez, Ministro Provincial de la Provincia de Burgos sobre las tres Ordenes por nuestro glorioso P. S^n. Francisco instituidas, y Siervo. A Vos las Reverendas Señoras Madre Vicaria y Beatas del Monasterio de la Concepción Nuestra Señora la Real de la Villa de Azpeitia, salud y paz en el Señor. Considerando la poca paz y mucha discordia y desasosiego espiritual y temporal, que se sigue de pleitos y devates, especialmente entre personas dedicadas al culto divino y consagradas al Altísimo Dios ; y la obligación que mi Oficio me pone de hacer que las personas a mi cuidado confiadas esten en caridad con sus prógimos y porque tengo esta información por oidas, y alguna experiencia por vista de las grandes diferencias, que ha habido entre Vos las dichas Señoras Madre Vicaria y Beatas del dho Convento de la Concepción de Azpeitia, y los Reverendos Señores, Rector y Clérigos, Beneficiados y Expectantes de la Iglesia de Sn. Sebastian de Soreasu de la dha Villa y Patrón de ella ; queriendo que por la ganancia espiritual, que a vuestras ánimas permanecerá, poniendo paz, se pierdan las cosas temporales aunque son mucha parte para la conservación de las Religiones ; y por el buen ejemplo, que los que servimos en particular grado a Dios, más que otras personas, segun nuestra profesión debemos dar a los que navegan sobre las ondas del Estado Seglar, deseo, que entre Vos las dhas Señoras Madre Vicaria, y Religiosas, y los dichos Sres. Rector, Clérigos, Beneficiados y Expectantes de la dicha Iglesia y Patrón de ella haya perpetua caridad, amor y paz ; y pues es manifiesto, que donde hay amor, mora Dios, en cuya Cavalleria militamos, por la presente firmada de mi nombre, y sellada con el sello de mi Oficio doy

licencia a Vos las dichas Madre Vicaria y Religiosas de dicho Convento de la Concepción, para que podáis facer cualquiera conveniencia concierto e iguala con los dichos Señores Rector y Clérigos, y Patrón para que en caso podáis facer cualquier instrumento, o instrumentos, Escritura o Escrituras, ante cualquier Notario Real o Apostólico ; y para que podáis obligar para más seguridad de lo que así se hiciere, cualquier bienes, propios, rentas, muebles o raices habidos y por haber del dicho monasterio renunciando cualquier derecho o derechos que para en contrario de lo que asi delante los dichos Notario o Notarios pasare, os pueda aprovechar ; y para que podáis conprometer la dicha conveniencia, concierto e iguala en mano de una o dos personas Eclesiásticas, o Seglares que más convenibles os parezcan para la conservación de vuestro derecho, y no contentándoos de los tales, podáis escoger un tercero que os ponga en paz ; y doy autoridad, que podáis depositar cualquiera cosas de oro, plata, muebles, o raiz en postura, para que mejor haya efecto el dicho concierto, e iguala, conveniencia, e interpongo todo mi derecho, y autoridad, y por esta apruevo, y doy por bueno todo lo que Vos la dicha Madre y Religiosas en el dicho caso hiciéredes, como son Escrituras, obligaciones, compromisos, posturas, y todo lo que más fuere necesario. Fecho en el Monasterio de la S Sma. Trinidad de Vidaurreta a 20 de Abril de 1535 años. Fr. Santiago de Astulez, Ministro Provincial. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 132-133.

IX

Inigo revient a Azpeitia (1535). — Causes de sa venue. — Il loge a l'hôpital de la Magdalena. — Il va quêter de porte en porte.

Cependant un voyageur étrange se dirigeait en ce moment à travers les montagnes vers Azpeitia : vêtu de drap écru, nu-tête, nu-jambes et nu-pieds, une paire d'espadrilles attachées à sa ceinture, d'une main il s'appuyait sur un bâton qui lui servait à remédier à une légère claudication, de l'autre il tirait un petit cheval bai qui portait son modeste bagage. C'était Inigo qui avait quitté Paris et ses compagnons vers la fin de mars 1535 et s'avançait vers son pays natal.

Il avait sans doute suivi le chemin des pèlerins de Compostelle [1], au long duquel il savait trouver des hospices où passer la nuit. Arrivé à Bayonne il avait été reconnu par des compatriotes qui avaient aussitôt avisé sa famille [2], puis franchissant la Bidassoa il avait pénétré en Espagne par Fontarabie, Renteria, San Sebastian et Lasarte. Abandonnant alors la route habituelle, qui passait par Hernani et Tolosa [3], il s'enfonça dans la montagne par un chemin

1. Cf. Daux (abbé Camille), *Les chemins de Compostelle*. Tours, 1909. Il avait sans doute suivi la route qui passait par Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et Bordeaux ; la route habituelle continuait par Ostabat, le Port de Cize et Puente la Reina. Mais Inigo l'abandonna sans doute à Sorde pour gagner Bayonne, Saint-Jean-de-Luz et Hendaye.

2. « Perchè, secondo pare, di Baiona, di Francia, doue il pelegrino fu conosciuto, haueua hauuto noua della sua uenuta. » Camara, *op. cit.*, §. 87, p. 89.

3. Voir Gorosabel, t. I, 154 et Múgica, *Geografia del pays Vasco Navarro*, Guipuzcoa, p. 507.

muletier fréquenté par les bouviers, les colporteurs ou les marchands qui gagnaient la France par Béhobie, et qui avait la fâcheuse réputation d'être hanté par des malfaiteurs. Aussi fut-il assez inquiet lorsqu'au bout de quelque temps il s'aperçut que deux hommes armés, qui l'avaient dévisagé en le croisant, revenaient rapidement sur leurs pas et l'interpellaient. Mais il ne tarda pas à se rassurer en apprenant que c'étaient des serviteurs envoyés à sa rencontre par son frère Martin Garcia de Oñaz et qui probablement, l'avaient reconnu à sa claudication, bien qu'en raison de son insignifiance elle ne les eût pas frappés tout d'abord. On comprend difficilement pourquoi ils ne restèrent pas avec lui pour l'escorter dans cette région mal famée ; le fait est qu'ils l'abandonnèrent, probablement sur sa demande, et prirent les devants pour avertir Martin Garcia de l'approche de son frère. Quant à ce dernier, vers la fin du jour, il atteignit, à deux lieues d'Azpeitia, dans un endroit désert, l'auberge d'Iturrioz où il s'arrêta pour passer la nuit : c'était un jeudi de la fin d'avril, probablement le 29.

L'hôtesse ne le reconnut pas ; mais peu après survint un habitant d'Azpeitia, Juan de Eguibar, régidor de la ville qu'il était chargé d'approvisionner en boucherie [1]. Il se dirigeait vers Béhobie. L'hôtesse lui dit qu'elle hébergeait un homme tel qu'on n'en voyait pas souvent : le costume bizarre et la figure émaciée d'Inigo l'avaient fortement frappée, aussi bien sans doute que ses propos si différents de ceux des gaillards qu'elle accueillait d'ordinaire.

1. Ce Juan de Eguibar était sans doute le régidor d'Azpeitia qui, en union avec sa femme Maria Juanez de Aimiztain, ayant perdu ses enfants, fit don aux pauvres d'un capital de 160 ducats rapportant une rente de 8 ducats, et se chargea, par contrat avec la municipalité, de faire la quête pour les indigents et de répartir entre eux les aumônes. Il apparaît comme un des signataires des Ordonnances sur les pauvres établies par la municipalité le 23 mai 1535. Le fait que Juan de Eguibar, qui était négociant et se rendait en France évidemment pour ses affaires, rebroussa immédiatement chemin pour aviser les Loyolas de l'approche d'Inigo, est fort significatif.

Juan de Eguibar, évidemment averti de l'arrivée d'Inigo par les valets de Martin Garcia qu'il avait croisés, demanda à voir qui c'était ; par les fentes de la porte de la chambre il aperçut le voyageur en prières et le reconnut immédiatement. Aussitôt laissant là les affaires qui le réclamaient à Béhobie, il rebroussa chemin pour avertir la famille d'Inigo ; sans pousser jusqu'à Loyola il dut se rendre tout droit chez le recteur Andrés de Loyola. On peut s'étonner que ce dernier n'ait pas été lui même au-devant de ce parent auquel nous voyons qu'il écrivait en 1532. Le fait est qu'il dépêcha le prêtre Baltasar de Garagalça avec mission de ramener son oncle [1].

Mais Inigo s'y refusa nettement et comme l'ecclésiastique insistait, il lui déclara qu'il retournerait plutôt en arrière. Baltasar dut donc céder ; mais, ne pouvant s'assurer de la personne d'Inigo, il voulut au moins savoir ce qu'il deviendrait, et feignant de prendre les devants, se cacha de façon à se rendre compte du chemin qu'il prendrait. Il vit qu'au lieu de continuer à suivre celui

1. « Et fatto questo, montò in un piccolo cauallo, chi li compagni gli haueuano comperato, et se n'andò solo uerso il paese, trouandosi per la strada molto meglio. Et arriuando alla prouincia [di Guipuzcoa], lasciò la strada commune et pigliò quella del monte, che era più solitaria ; per la quale caminando un poco, truouò dui homini armati, che gli ueniuano incontro (et è quella strada alquanto infame d'assassini), li quali, dipoi che l'hebbero passato un pezzo, tornorno indietro, seguitandolo con gran fretta, et hebbe un poco di paura. Pure gli parlò, et intese che erano seruidori del suo fratello, il quale lo mandaua a ritrouare. Perchè, secondo pare, di Baiona di Francia, doue il pelegrino fu conosciuto, haueua hauuto noua della sua uenuta, et così loro andorno inanti ; et lui andò per la medesima [strada]. Et un poco prima che arriuasse alla terra truouò li preti, che gli andauano incontro, li quali gli fecero grande instantia per menarlo a casa del fratello, ma non lo potero sforzare. Così se n'andò all'hospitale, et poi a hora commoda andò a cercare elemosina per la terra. » Camara, *op. cit.*, § 87, p. 89. On voit que Camara a commis quelques inexactitudes, entre autres celle de croire que le clergé était venu solennellement au-devant d'Inigo.

d'Azpeitia, il tournait à droite et s'enfonçait dans une gorge qui descendait vers Cestona en passant par Etumeta et la ferme d'Esparriçaga [1].

Vers le soir du vendredi, Inigo arriva par la route de Cestona, en longeant la rive gauche de l'Urola, à l'ermitage de la Magdalena auquel était annexé un hôpital destiné aux pauvres et aux pèlerins, à deux cents mètres d'Azpeitia. Les administrateurs de l'hôpital étaient alors Juan Lopez de Garin et Milia de Goyaz sa femme, qui, par charité, bien qu'ils eussent des ressources personnelles, avaient accepté ces fonctions. Ils reconnurent le singulier

1. Potenciana de Loyola, fille de Pedro Lopez, âgée de quatorze ans en 1535, déposa au procès de béatification en 1495 : « Se acuerda haber oydo dezir que vn Joán de Eguíbar, basteçedor de las carnizerías desta villa, yendo para el paso de Beobia, que es la raya de entre Françia y España, llegó vna noche en la venta de Iturrioz, que es en vn desierto a dos legoas desta villa, donde quedó aquella noche, y que en la dicha venta la huéspeda della dixo al dicho Joán de Eguíbar cómo estaba en ella vn hombre desta villa, qual jamás habían visto a otro ; y así el dicho Joán de Eguíbar, deseoso de ber quien hera, se fué con la dicha huéspeda, y por vn rresquiçio de la puerta bieron al dicho P. Ygnaçio, que estaba puesto de rrodillas rrezando ; y como el dicho Joán de Eguíbar le reconoció, se bolbió para esta villa, e dió noticia dello a sus hermanos y deudos, los quales, por rreçelo que tenían de que se les bolu[i]era atrás, no fueron, antes enbiaron a se çertificar de ello a vn clérigo llamado don Baltasar de Garagalça ; y habiendo ydo el dicho don Baltasar a la dicha venta, se bió con él, y procuró de traerle consigo ; el qual no lo quiso hazer, antes dixo que, si no se fuese adelante, se bolueria atrás por donde bino, y que el dicho don Baltasar le rrespondió que él se yría también en su compañía, y porque el dicho P. Ygnaçio, como dicho tiene, no quería venir con el dicho don Baltasar, de yndustria se quedó atrás y le dexó venir al dicho Ygnaçio adelante por vnos montes y sierras, siguiéndole desde lexos, y que el dicho P. Ygnaçio por las dichas sierras bino a dar a vnas caserías llamadas de Esparriçaga, que son en jurisdiçion de Çestona, trayendo consigo vn rocín pequeño, castaño, y bino a dar en el hospital de la Magdalena, que está çerca desta villa. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 190.)

pèlerin dont les valets de Martin de Oñaz, le marchand Juan de Eguibar et le prêtre Baltasar de Garagalça leur avaient déjà décrit la pâle figure, la maigreur et le bizarre accoutrement. On l'accueillit sur-le-champ et son petit cheval fut mis à l'écurie.

Juan de Garin et sa femme Milia de Goyaz connaissaient peut-être personnellement Inigo, car nous savons qu'en 1526, au temps où ce dernier menait à Alcala son existence apostolique, un certain Martin de Goyaz, riche Guipuzcoan qui avait l'habitude de fréquenter les foires de cette ville, l'avait reconnu comme il sortait de l'Université, l'avait suivi jusqu'à la demeure d'une veuve à laquelle Inigo faisait la charité, et s'était informé de lui auprès de cette femme : il l'avait chargée d'offrir à Inigo ce dont il pouvait avoir besoin, de l'argent ou un cheval. En vain, lorsqu'elle avait fait sa commission, Inigo avait-il averti la veuve qu'il ne la visiterait plus dorénavant ; Martin de Goyaz avait fini par le rejoindre et par obtenir de lui une lettre pour son frère Martin de Oñaz [1].

1. « Y assi bien dixo [esta testigo que se acuerda haber oido dez]ir de muchas personas, de cuyos nombres al [presente no se] acuerda, que en el tiempo que el P. Ygnaçio estubo [estudiando] en la vniuersidad de Alcalá, Martín Sáez de Goyaz, vezino que fué desta villa, que hera vn hombre honrrado, rrico y prinçipal en esta villa de Aizpeitia, solía yr a las ferias de Alcalá, e que habiendo ydo vna vez, bió al dicho P. Ygnaçio que con otros muchos estudiantes se salía de las escuelas, y queriéndole rreconosçer que hera hijo de la cassa de Loyola, fué siguiéndole para le yr a hablar, y le bió que entró en cassa de vna viuda honrrada, e dende a poco se salió de la dicha cassa el dicho Ygnaçio ; y el dicho Martín Sáez de Goyaz, por çertificarse dello, se fué a la dicha cassa e preguntó poı el dicho Ygnaçio, quien fuesse, y la dicha viuda le dixo que no sabía quién y de dónde fuesse, más de que le solía dar limosna e acudía cada día por ella ; y el dicho Martín Sáez dixo a la dicha viuda que dixiesse al dicho P. Ygnaçio que, si había menester alguna rropa, dineros, caballo o otra cossa, le dixiesse, que él se los daría ; y assí el día siguiente, habiendo venido el dicho P. Ygnaçio, como otras vezes solía, la dicha viuda le dixo e rrefirió lo que el dicho Matín Sáez de Goyaz le había d[icho ; a la qual] el dicho P. Ygnaçio le dixo que muchas buenas obras le había

On peut donc supposer que les administrateurs prièrent Inigo de souper avec eux car sa besace devait être démunie, et que celui-ci ne s'y refusa pas conformément à son ancienne méthode qui consistait à accepter de pareilles invitations afin de mettre la conversation sur un sujet pieux dès que l'occasion s'en présenterait. Ils lui donnèrent ensuite une chambre pour lui seul, que l'on montre encore aujourd'hui.

Quelle était donc la cause de ce retour au pays natal après treize ans d'absence ? Pourquoi soulevait-il tant d'émotion dans la famille d'Inigo, au point de le faire surveiller jusqu'à Bayonne ? Car l'anxiété qui la possédait d'être renseignée sur sa venue est aussi évidente que singulière. Qu'on se rappelle que dès son arrivée à Bayonne la famille de Loyola en fut avisée : ce qui suppose qu'on n'ignorait pas l'importance de cet événement. Et cet avis fut passé si rapidement que Martin Garcia put expédier ses deux domestiques à temps pour rencontrer le pèlerin très peu après son entrée en Espagne.

L'attitude des deux valets est également bien étrange : on s'imagine qu'ils avaient pour mission d'assurer la sécurité du voyageur ; mais lorsqu'ils le rencontrent, ils l'abandonnent pour rentrer précipitamment à Azpeitia, comme si c'eût été le but de leur expédition.

Juan de Eguibar, parti pour un voyage d'affaires, n'hésite pas un instant à l'interrompre, et retourne précipitamment sur ses pas pour avertir la famille de Loyola.

D'autre part, il n'est pas moins étonnant que le recteur Andrés

hecho, y que Dios nro. señor le pagaría, y que dende adelante no yría más a su cassa ; lo qual paresçe que lo hazía por humildad y por haber sido conozçido del dicho Martín Sáez de Goyaz ; el qual después paresçe que habló al dicho P. Ygnaçio y le pidió cartas para sus hermanos, y a su ymportunaçión le dió vna carta para Martín Garçía su hermano, en la qual, entre otras cossas, le escribía que en el çielo se berían juntos. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 193-194.)

Déposition de Potenciana de Loyola.

de Loyola n'ait pas été au-devant de son oncle et qu'il se soit fait remplacer par Baltasar de Garagalça. Est-il vrai, comme le prétend sa nièce Potenciana, que si les parents d'Inigo ne vinrent pas à sa rencontre ce fut par crainte qu'il ne retournât en arrière ?

Il n'est pas moins étrange que Juan de Eguibar, d'après le même témoin, se soit abstenu de parler à Inigo et soit retourné à Azpeitia à son insu. Ce luxe de précautions doit avoir une raison.

Lainez [1], puis Camara [2], suivi par Ribadeneira, donnent pour

1. Dans sa lettre à Polanco, de Bologne le 17 juin 1547, Lainez attribue le départ d'Inigo pour le Guipuzcoa à son état de santé : « Al tiempo que se partió el P. Mro Ignatio, acabado su estudio porque la tierra era contraria á la enfermedad del estómago que padesçía. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 111.) — Sur son voyage et son séjour en Espagne Lainez se borne à ce qui suit : « Y ansí se partió, yendo á pie, como solía hazer los otros uiajes, hasta España, y pasó por su tierra, en la qual se fué á un hospital, y pedía por amor de Dios ; y estando ay çerca de un mes, hizo nuestro Señor fructo notable porque, vltra que muchas personas salieron de peccado mortal abrazando el camino de la poenitençia ; vltra de enseñar la doctrina xpna. y praedicar á mucha gente, tanto que, no pudiendo caber en la yglesia, era neçessario praedicar en el campo ; vltra también de diuersas paçes y concordias, hizo que en el pueblo se ordenase[n] leyes contra los juegos, y que se proueyese á los pobres de manera que no mendicasen, y que se hiçiese oraçión pública por aquellos que estauan en peccado mortal. De ay pasó hasta Toledo por España, no praedicando, empero visitando particularmente y edificando muchas personas. » — *Monumenta*, Series IV, t. I, p. 112.

2. « In Parigi si trouaua già a questo tempo molto malo dello stomaco, di modo che ogni 15 giorni haueua una doglia di stomaco, che gli duraua una hora grande et gli faceua uenir' la febre ; et una uolta gli durò la doglia del stomaco 16 o 17 hore. Et hauendo già a questo tempo passato il corso delle arti et studiato alcuni anni in theologia, et guadagnato li compagni, la malatia andaua sempre molto inanci, senza poter trouar' alcun rimedio, quantunque se ne prouasero molti. Solamente li medici diceuano che non restaua altro che l'aere natiuo che gli potesse giouare. Li compagni anchora lo consigliauano il medesimo et gli fecero grande instantia. Alla fine il pelegrino si lasciò persuadere dalli compagni, perchè anchora quelli che erano

motif de ce voyage le conseil des médecins qui, ne pouvant guérir la maladie d'estomac dont il souffrait toujours et qui, en réalité n'était qu'une affection du foie, lui conseillèrent d'aller respirer l'air natal. Malgré sa répugnance à suivre ce conseil, Inigo, cédant aux instances de ses compagnons et voulant profiter de ce séjour pour régler quelques affaires personnelles, se serait rendu à Azpeitia.

Polanco ajoute qu'il voulait aussi réparer par sa piété les mauvais exemples qu'il avait donnés à Azpeitia dans sa jeunesse [1].

L'insuffisance de ces raisons ne semble pas avoir arrêté les biographes les mieux placés pour connaître la vérité. Au moment où allait être publiée la *Vie* de saint Ignace, à laquelle Ribadeneira avait consacré tous ses soins, elle fut soumise, par ordre du général, au jugement préalable des principaux Pères qui furent invités à proposer les corrections, additions ou suppressions qui leur paraîtraient utiles. Nous connaissons les remarques du P. Antonio Araoz : elles offrent un intérêt de premier ordre.

En effet Araoz, né en 1515, était le neveu de Magdalena Araoz, belle-sœur d'Inigo, et avait déjà vingt ans au moment de la venue

spagnuoli haueuano a far alcuni negotii li quali lui poteua expedire. Et lo accordo fu che, da poi che lui si trouasse bene, andasse a far' li negotii loro, e poi passasse a Vinetia, et là aspettasse li compagni. » — Camara, *op. cit.*, § 84-85, p. 87-88... A la fin de sa vie, d'après Polanco, on s'aperçut qu'il souffrait non de l'estomac mais du foie (Polanco, *op. cit.*, t. VI, p. 34) et en effet après sa mort on lui trouva dans le foie trois volumineux calculs, ce qui prouve qu'il souffrait de coliques hépatiques. Cf. Böhmer, *Studien zur Geschichte der Gesellschaft Jesu* (1914), I Band, p. 163, note 5.

1. « Vexabatur interim acerbissimis stomachi doloribus Ignatius nec ullum remedium medici adhibere poterant et ita eorumdem consilio in Hispaniam ad nativum aerem, quo valetudinem recuperaret, proficisci decrevit ; ubi etiam multis offendiculo fuerat aliquid aedificationis, sua scilicet in patria praebere cupiebat ; quorumdam etiam sociorum negotia conficere et si quem ex primis sociis invenisset ut opportebat dispositum sibi adjungere cupiebat. » Polanco, *op. cit.*, t. I, p. 51.

de ce dernier à Azpeitia. Sa sœur[1] Isabel Araoz était religieuse, peut-être dès cette époque, au monastère de la Purísima Concepción d'Azpeitia. En 1539, Araoz passa en Italie avec l'intention d'y chercher fortune ; mais Inigo trouva le moyen de lui donner les *Exercices* et le détermina à entrer dans la Compagnie de Jésus. En 1540 Araoz fut envoyé en Espagne où Inigo le recommandait aux siens en termes qui dénotent une sympathie dont personne d'autre ne peut se vanter d'avoir joui au même degré : « Si Dieu, écrivait en effet Inigo à son frère Martin Garcia, m'accorde une partie de ce que je lui désire, il sera riche en cette vie et dans l'autre[2]. » Dans la suite, Araoz fut Provincial d'Espagne. Il semble donc que personne n'ait été plus à même de connaître tout ce qui avait trait à la famille d'Inigo et en particulier au séjour de celuici, en 1535, à Azpeitia.

Or Antonio Araoz critique avec indignation l'explication donnée de ce retour. Il déclare qu'Inigo, ayant toujours souffert de l'estomac, n'avait aucune raison, après une absence de treize ans, d'espérer que l'air natal le guérirait, ni de renoncer à la société de ses compagnons. Quant aux affaires de ces derniers qu'il se serait chargé de régler c'est, dit-il, une raison absurde, car à part François-Xavier, aucun d'eux n'était assez riche pour qu'il fût nécessaire d'avoir de pareilles préoccupations. Ce ne pouvaient donc être que des prétextes dont on n'aurait jamais dû parler, car Araoz semble trouver que cette habileté toute mondaine pour masquer la vérité ternit quelque peu l'image du saint.

Araoz se trompe d'ailleurs sur le dernier point : Lainez appartenait à une famille aisée : la lettre dont François-Xavier avait

1. Ou sa demi-sœur, car Isabel Araoz, comme le prouve le testament de Martin Garcia de Oñaz, était fille naturelle de Juan Perez de Araoz, frère de Magdalena de Araoz. On ne sait si Antonio était enfant légitime ou naturel.

2. « El bachiller Araoz queda aquí. Si Dios N. S. me da parte de lo que io le deseo, él será rico en esta vida y en la otra. » Lettre du 2 février 1539 à Martin et Beltran de Loyola. *Monumenta*, t. I, p. 146.

chargé Inigo pour son frère Juan de Azpilcueta le prouve nettement ; et peut-être était-elle plus à son aise que celle des Azpilcuetas [1]. Si ces affaires ne nécessitaient pas impérieusement la présence d'un représentant des amis d'Inigo, elles valaient tout au moins la peine qu'il utilisât son passage en Espagne pour s'en occuper [2].

La raison que donne Araoz de ce retour au pays est tout autre. Inigo, sur le point de fonder un ordre religieux et poursuivi par de sinistres calomnies, car on disait qu'il avait dû fuir l'Espagne pour ne pas tomber aux mains de l'Inquisition, avait voulu revenir dans son pays afin de prouver qu'il n'avait rien à y craindre, qu'il y pouvait séjourner sans être inquiété et que, par conséquent, ces bruits malveillants étaient dénués de fondement. Il allait donc sous prétexte de santé et d'affaires, parcourir une bonne partie de l'Espagne, passer à Pampelune, à Obanos chez les Xaviers, à Almazan, à Tolède, siège du Grand-Inquisiteur, à Valence, avant de s'embarquer pour l'Italie.

1. Alfonso Salmeron écrivant le 25 septembre 1539 au nom de la Compagnie à Juan Lainez pour lui donner des nouvelles de son fils Diego, le prie de faire à Antonio Araoz, porteur de la lettre, une aumône de cinq ou six ducats pour subvenir aux frais de son voyage. (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 154.) Or, dans une lettre de la fin de juin 1532 à son frère Martin Garcia de Oñaz (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 78), Inigo fixe à cinquante ducats la dépense annuelle d'un étudiant de l'Université de Paris. L'aumône demandée représentait donc environ un mois d'entretien et au minimum cent-vingt francs *or*, dont Lainez pouvait disposer sans être gêné.

2. « Et si vous voulez me faire la grâce de soulager ma grande pauvreté, vous pourrez donner ce que vous déciderez au seigneur Inigo qui vous remettra cette lettre ; car il doit aller à Almazan, et apporte des lettres d'un étudiant qui est fort mon ami, originaire d'Almazan, et qui est fort bien pourvu et par une voie très sûre ; et il écrit à son père que, si le seigneur Inigo lui donne quelque argent pour des étudiants de Paris, il l'envoie avec le sien et dans la même monnaie. Et puisqu'il se présente une voie aussi sûre, je vous supplie de songer à moi. » S. Francisci Xaverii Epistolae, libro I, p. 205. Voir le texte complet à l'appendice X. L'ami en question est Lainez.

On ne peut s'empêcher de remarquer que si l'explication d'Araoz était exacte, c'est à Alcala et à Salamanque surtout qu'Inigo aurait dû se montrer, puisqu'il y avait été poursuivi officiellement, et que, selon toute apparence, ces deux villes restèrent en dehors de son itinéraire : c'était là pourtant qu'il avait eu à soutenir deux poursuites au temps de sa vie apostolique.

Quant au reste, cela n'explique nullement pourquoi il revint à Azpeitia, pourquoi il se rapprocha de cette maison de Loyola qu'il avait abandonnée avec ostentation en 1522, ni le trouble qu'y produisit l'annonce de son retour.

On se rappelle quelle scène étrange avait eu lieu en 1522 lorsqu'Inigo avait pris congé de son frère ; Camara l'a racontée avec d'autant plus d'exactitude qu'il ne la comprenait pas, et c'est ce qui l'a protégée de la suppression dont furent frappées d'autres parties de son récit : les censeurs ne la comprenant pas davantage se sont dispensés d'y toucher.

Camara suppose naïvement que Martin Garcia, féru de mondanité, craint de voir son frère entrer dans un cloître et renoncer au monde où, après sa belle conduite à Pampelune, il pouvait espérer une brillante fortune. Ceci est un peu contredit dans la suite par les paroles que Camara rapporte du duc de Nájera, qui dit que si Inigo voulait rester avec lui *il lui donnerait quelque bonne lieutenance*, promesse toute vague et bien incertaine. Mais pour ce qui était d'entrer dans la vie religieuse, Martin ne pouvait s'en offusquer : cette détermination, dans les idées du temps, n'avait rien que de très honorable et même d'utile à la famille. Aussi ne pourrait-on s'expliquer par cette crainte le luxe de précautions prises par Martin Garcia pour que cette suprême conversation demeurât secrète, ce soin étrange de mener Inigo d'abord dans une chambre, puis dans une autre plus reculée. La raison vraie de cette attitude de son frère, Inigo ne l'a pas donnée à Camara. Aussi bien, peut-il se faire qu'il ne l'ait pas comprise lui-même; mais s'il l'avait comprise, il ne pouvait la révéler sans imprudence pour le bon renom de son Ordre.

Martin qui était fin, craignait que son frère n'eût embrassé les erreurs de Luther, qui, précisément en 1521, avait été cité devant la diète de Worms. Il se trompait et ne prévoyait pas le danger très réel qu'allait courir l'orthodoxie d'Inigo. Mais les propos que celui-ci avait tenus pendant sa convalescence, soit sur la conduite du clergé, soit sur la légitimité des dîmes ecclésiastiques, soit sur la querelle avec Anchieta, soit sur les ordres mendiants lui parurent infectés d'hérésie. Il supposa qu'Inigo voulait sortir d'Espagne pour se joindre aux protestants auxquels allaient bientôt se rallier une partie des Basques au delà des Pyrénées.

Les procès d'Alcala et de Salamanque, dont il ne put manquer d'être informé, et plus tard les bruits persistants sur son hétérodoxie, qui avaient couru jusqu'à Paris, puis de Paris étaient revenus en Espagne, durent augmenter encore sa méfiance dans la suite : François-Xavier paraît trouver audacieux de la part d'Inigo de venir se mettre à Obanos entre les mains de Juan de Azpilcueta qui le considérait comme un complice des hérétiques [1].

1. « Seigneur, ces jours derniers, le R. P. Fr. Vear était ici ; il m'a donné à entendre que vous vous plaigniez de moi et m'a longuement exposé vos plaintes ; et si les choses sont telles qu'il me l'a laissé entendre, la douleur que vous avez éprouvée est une preuve bien grande de l'amour et de l'affection que vous avez pour moi. Et ce qui m'affligeait le plus sur ce point, c'était la grande peine que vous faisaient concevoir les rapports de méchantes et méprisables gens que je voudrais bien connaître clairement pour leur donner la récompense qu'ils méritent. Et comme ici tous se montrent fort de mes amis, il m'est difficile de savoir qui c'est ; et Dieu sait la peine que j'éprouve à différer de leur faire payer ce qu'ils méritent ; mais la seule chose qui me console c'est que *quod differtur non aufertur*. Et pour que vous connaissiez clairement quelle grande grâce Notre Seigneur m'a faite d'avoir connu le Seigneur Maître Inigo, je vous donne ma parole que, de ma vie, je ne pourrai lui payer tout ce que je lui dois, tant pour m'avoir aidé bien des fois de son argent ou de ses amis dans mes besoins, que pour avoir été cause que je m'éloignasse des mauvaises compagnies que mon inexpérience m'empêchait de reconnaître. Et maintenant que ces hérésies se sont manifestées à Paris je ne voudrais pour rien

A la veille même de son départ de Paris, Inigo avait jugé prudent de se présenter devant l'Inquisiteur auquel il avait remis ses *Exercices* qui avaient enthousiasmé ce religieux [1]. Ces bruits avaient couru jusqu'en Espagne où le frère de François-Xavier, Juan de Azpilcueta, sachant les rapports d'Inigo avec lui, s'était vivement inquiété et avait fait partager ses craintes au Père Vear, qui s'était chargé de les communiquer à François à Paris [2].

Martin Garcia de Oñaz avait donc un vif intérêt à recevoir son

au monde avoir été compagnon de ces gens : et cela seul, je ne sais quand je pourrai le payer au seigneur maître Inigo ; car ce fut grâce à lui que je n'ai eu ni commerce ni rapports avec des gens qui, extérieurement, paraissaient honnêtes, et qui, intérieurement, étaient pleins d'hérésies, comme l'événement l'a montré. Aussi je vous supplie de lui faire l'accueil que vous me feriez à moi-même, puisque je suis si redevable à ses bons offices. Et croyez que s'il eût été tel qu'on vous l'a dépeint, il n'aurait pas été dans votre propre maison se remettre entre vos mains ; car un malfaiteur ne se livre pas à celui qu'il a offensé ; et cela seul suffit à vous faire connaître bien clairement la fausseté de tout ce qu'on vous a dit du seigneur maître Inigo. » Cette lettre adressée de Paris, par François-Xavier, le 25 mars 1535, à son frère le capitaine Juan de Azpilcueta, devait lui être remise en mains propres par Inigo à Obanos, à trois lieues de Pampelune. On trouvera le texte complet de cette lettre à l'appendice X.

1. « Et stando il pelegrino per partirse, intese che lo haueuano accusato allo inquisitore, et fatto processo contro di lui. Intendendo questo et uedendo che non lo chiamauano, se n'ando all'inquisitore et gli disse quello haueua inteso, et che lui era per partirsi in Spagna, et che haueua compagni ; che lo pregaua uolesse dare la sentenza. L'inquisitore disse che era uero in quanto dell' accusatione ; ma che non uedeua esserui cosa d'importanza. Solamente uoleua ueder li suoi scritti degli essercitii ; et uedendogli, gli lodò molto, et pregò il pelegrino gliene lasciasse la copia ; et cosí lo fece. Nientedimeno tornò ad instar uolesse andare col processo inanci, sino alla sentenza. Et scusandosi lo inquisitore, lui uenne con un notaro publico et con testimonii a casa sua, et pigliò di tutto questo la fede. » Camara, *op. cit.*, § 86, p. 88.

2. Voir plus haut la lettre de François-Xavier à son frère ; elle est reproduite à l'appendice X.

frère sous son toit de façon à pouvoir le surveiller efficacement et l'empêcher de compromettre son bon renom. Mais il avait une autre raison moins désintéressée.

Depuis son départ, en 1522, Inigo avait quelque temps pu passer pour mort ou disparu définitivement sous le voile de l'anonymat : ce qui eût réglé la question de sa part d'héritage dans la succession de son père Beltran. Le titulaire d'un majorat devait en effet racheter en quelque sorte, mais à l'amiable, la réserve légale des autres héritiers. On voit par le testament de Martin Garcia en 1538 que de pareils règlements traînaient désespérément en longueur, car le titulaire du majorat pouvait rester longtemps hors d'état de trouver assez d'argent liquide pour faire face à tous ces remboursements qui grevaient des terres inaliénables. Lorsqu'il eut des nouvelles de l'existence d'Inigo en 1526, grâce à l'insistance de Martin de Goyaz, il dut prévoir une demande de fonds possible. Mais Inigo ne demanda rien et pendant cinq ans ne donna plus signe de vie.

Cependant Martin avançait en âge ; son fils aîné Beltran également : ce dernier n'était pas encore marié, mais on songeait probablement dès lors à lui préparer une riche union et, pour tranquilliser le futur beau-père, à assurer sur des bases plus larges le majorat de la famille Oñaz-Loyola.

Il s'agissait en effet de Juana de Recalde dont le père, originaire d'Azcoitia, homme d'affaires avisé, ne pouvait manquer de se méfier de la prodigalité du jeune Beltran [1] et d'exiger, avant de don-

1. Dans une lettre à Magdalena Araoz du 24 septembre 1539, Inigo dit de son neveu Beltran : « Soy cierto que quien [supo en otro tiempo] desperdiciar lo que tenía y lo que no tenía, será agora largo, si en algo puede, para cosa tan pía, justa y santa. » (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 152.) Ce texte est malheureusement restitué par les éditeurs. Mais il semble indiquer que Beltran était un prodigue. Il avait dû mécontenter son père, dont le fils préféré était Martin Garcia, né en 1520, comme l'indique un passage du testament de Martin de Oñaz qui l'avantage « como con hijo a quien mucho amo ». Voir plus haut, p. 157, note 3, ce passage du testament.

ner son consentement, la création d'un majorat inaliénable et considérable [1]. Pour cela Martin de Oñaz avait besoin du consentement de ses frères et sœurs, qui devaient lui faire cession de leur réserve légale contre dédommagement fixé à l'amiable.

Il lui fallait donc s'entendre avec Inigo dont il connaissait les faits et gestes par les compatriotes qui revenaient de l'Université de Paris. Sur ces entrefaites Inigo lui écrivit : c'est du moins ce qui ressort d'un passage de la réponse de Martin reçue par Inigo le 20 juin 1532. Martin Garcia le félicitait d'avoir rompu le silence qu'il gardait depuis environ cinq ans [2]. Il avait d'ailleurs appris qu'Inigo ne manquait pas de ressources et qu'il s'était constitué le distributeur des aumônes par lesquelles les Espagnols riches et généreux établis à l'étranger soutenaient leurs compatriotes nécessiteux, étudiants à l'Université de Paris. En homme avisé il songeait à profiter de cette aubaine pour un de ses fils, qu'il voulait faire entrer dans l'Église, en lui faisant étudier le droit canon. Il n'avait pas l'habitude de se gêner pour solliciter ce qui pouvait lui épargner une dépense : nous l'avons vu demander qu'on admît, au couvent de la Purísima Concepcion une de ses filles, sans dot, contrairement à tous les usages. Il pria donc carrément son frère de lui épargner la dépense de l'entretien du jeune homme à l'Université de Paris. Mais Inigo ne l'entendait pas ainsi et refusa nettement, coupant court aux espérances de Martin Garcia, en lui

1. « Sucedió Beltran de Oñaz y Loyola en el señorío de la Casa a su padre Martin García. Casó en el año de mil quinientos treynta y ocho con doña Juana de Recalde, hija de Juan Lopez de Recalde, Caballero del Habito de Santiago, Proveedor General de España. » Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 33. Le 23 juillet 1518, Charles-Quint confirmait Juan Lopez de Recalde dans ses fonctions de *Contador de la Casa de la Contratacion.* Voir Foronda y Aguilera, *Estancias y Viajes del Emperador Carlos V*, p. 126.

2. « Decís que os auéis mucho holgado en pareçeros que he dexado la manera que con uos he tenido en no os escreuir. » Lettre d'Inigo, fin juin 1532, à Martin de Oñaz. (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 79).

fixant le prix qu'il devrait payer pour l'entretien de son fils, qui devait être le jeune Millan [1].

Mortifié de ce refus et inquiet de voir que son frère n'avait pas renoncé aux biens de ce monde, comme il l'avait espéré en secret, Martin fut assez perplexe lorsqu'il apprit deux ans plus tard qu'Inigo revenait au pays.

Celui-ci, de son côté, désireux de garder sa liberté et se sachant reconnu à Bayonne, devina qu'on n'ignorait plus sa venue et, pour dépister sa famille, prit le chemin muletier d'Iturrioz au lieu de la grande route. Son plan faillit réussir ; mais il n'avait pas songé que Martin pouvait envoyer jusqu'à la frontière des gens chargés de l'épier et que, pour gagner du temps, ces montagnards prendraient le raccourci qu'il avait choisi lui-même. J'ai déjà fait remarquer que si ces deux hommes ne l'escortèrent pas jusqu'à Azpeitia c'est qu'ils n'avaient d'autre mission que d'avertir de son arrivée.

Inigo avait pour sa part plusieurs motifs de revenir à Azpeitia. Le premier semble avoir été de se procurer de l'argent, non pour lui-même, mais pour la société qu'il voulait fonder, et d'en procurer à ses compagnons en sollicitant leurs familles. La lettre de François-Xavier à son frère est caractéristique à cet égard [2]. Fran-

1. « Escriuísme estas mismas palabras, es á sauer : « Si determinárades que él vaya do residís, os suplico me escriuáis lo que me hará de costa cada año ; y si me pudiéredes releuar della, merced receuería, auiendo oportuna disposiçión... La consideración de la letra yo creo que entiendo, si no ay error de pluma, es á sauer, que os sería grato que vuestro hijo aquí estudiasse, y por tiempo yo me empleasse, cómo con vuestro hijo no hiziéssedes gastos ; el sentido que doy, unde illud proueniat, seu quo tendat, non satis percipio : declararos si os parecerá que haze al caso; porque en lo que á justicia y á razón toca, no creo que Dios N. S. me dexará faltar, pues solo su santíssimo seruicio me mueue, vuestro descanso por él y prouecho de vuestro hijo, si assí hordenárades hazer. » Lettre d'Inigo à Martin de Oñaz, fin juin 1532. (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 78-79.)

2. « Tout ce que le Seigneur Maître Inigo vous dira de ma part, je vous prie d'y ajouter foi comme vous le feriez à moi-même ; vous

çois, à la veille de partir pour Venise, demande sans détour à Jean de Azpilcueta de lui envoyer des fonds, et cela sans lui révéler ses intentions de départ. L'argent doit être remis à Inigo qui le remettra lui-même au père de Lainez à Almazan, parce que ce dernier a des moyens sûrs de le faire parvenir à son fils. Il est évident qu'Inigo avait aussi mission de solliciter la générosité du père de Lainez qui, au dire de François-Xavier, était à son aise.

Comment Inigo comptait-il réunir ces fonds pour sa propre part ? D'abord en recevant une compensation pour l'abandon de sa réserve légale, ensuite en se faisant des adeptes grâce aux *Exercices*. Le terrain, à ce dernier point de vue était, en apparence, peu favorable ; il semble néanmoins qu'il parvint à donner les *Exercices* à sa belle-sœur Magdalena de Araoz qui devint une de ses ferventes admiratrices et qu'il en fit un essai, d'ailleurs infructueux, sur son neveu Beltran dont il sut, comme on le verra, gagner la reconnaissance par d'appréciables services [1]. Il dut aussi réussir auprès de sa sœur Magdalena de Ozaeta et du fils de celle-ci, Beltran Lopez de Gallaiztegui. Rien ne nous laisse supposer qu'auprès du clergé d'Azpeitia [2] il ait entrepris cette propagande, ni surtout qu'elle

pourrez vous informer près de lui de mes besoins et de ma gêne mieux que près de personne au monde, car il est au courant de mes misères et de ma détresse plus qu'homme au monde, etc. » (Voir la suite, p. 183, note 2.)

1. Dans la lettre du 2 septembre 1539 à son neveu Beltran, il lui demande de l'argent pour son œuvre : « Por tanto, con mucha razón os debo exortar, y mucho exortar, para que edifiquéis y labréis sobre los tales fundamentos assí puestos, porque no menos mérito tengáis en los edificios que yo en los fundamentos y todo por mano de Dios N. S. : digo tamen, quando se os hiciere o fuere tiempo oportuno, assímismo justo y sancto os pareçiere y su diuina magestad para ello su sanctissima gracia os diere. » (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 150.) Le dernier paragraphe de cette lettre montre qu'il avait fait la même demande à Maria de Vicuña, à sa sœur Magdalena et à son neveu Lopez de Gallaiztegui.

2. Dans la lettre du 2 septembre 1539 précédemment citée nous voyons qu'Inigo, en 1535, avait souvent parlé à son neveu de la néces-

ait produit le moindre effet, non plus que sur son frère Martin Garcia de Oñaz.

D'autres raisons le poussaient également. Sans doute voulait-il montrer, malgré les bruits calomnieux, que le séjour de l'Espagne ne lui était nullement interdit et que, par conséquent, son orthodoxie ne pouvait être mise en doute. Mais il en est une autre peut-être aussi essentielle, quoique personne n'en ait parlé explicitement ; Araoz et Polanco n'y font qu'une allusion trop discrète en disant qu'il avait voulu revenir dans sa ville natale *pour donner satisfaction des ignorances de sa jeunesse.*

Que faut-il entendre par cette évocation atténuée des fautes passées ? Il n'est pas impossible de le deviner.

L'obstination qu'Inigo mit, dès Iturrioz, à refuser de loger sous le toit des Loyolas était fort désobligeante pour son frère ; elle semblait témoigner d'une hostilité irréductible pour lui et d'un mépris du Chef de familles dont le renom d'hospitalité était mis en péril et en face duquel se dressait un opposant plus redoutable encore qu'Anchieta, car sa parenté le mettait à l'abri de toute violence. Était-ce vraiment et uniquement l'humilité qui le déter-

sité de réformer le Clergé : « La graçia y amor de Xpo. N. S. sea siempre en nuestro fabor y en nuestra ayuda : por cuyo amor y reuerencia os pido, siempre hagáis que mi esperanza no se pierda, pues a Dios N. S. ha plaçido que las uezes que vuestro padre, que sea en gloria, os quedassen en mi fiducia, y [de] esperar en Dios N. S. es, que su diuina magestad os ha puesto, guardándoos hasta agora, para quietar y reformar, mayormente la clereçía de esse pueblo, y anssí haciendo, les mostraréis amor verdadero, y de otra manera amor carnal y pernicial. Otra uez os pido por amor y reuerenzia de Dios N. S., os acordéis quántas uezes teníamos esta plática, y pongáis todas uuestras fuerzas en ello ; y como nuestros antepasados se han esforzado en señalarse en otras cossas, y plega á Dios N. S. no ayan seido vanas, vos os queráis señalar en lo que para siempre jamás ha de durar, no poniendo alguna fuerza en lo que después nos hemos de arrepentir. Y porque espero que mi esperanza en el Señor nuestro, y en vos como en su instrumento, no se frustrará, su diuina grazia cooperando, hago punto en esta parte. » (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 148.)

minait à vivre un peu théâtralement dans un hôpital et à aller mendier de porte en porte ?

D'après les déclarations unanimes des témoins, pendant son séjour à Azpeitia, il se refusa obstinément à dormir sous le toit des Loyolas; et, en effet, s'il y passa une nuit, il n'y dormit pas. Il y a là évidemment un plan mûrement réfléchi. Comme Inigo ne s'est jamais expliqué à ce sujet nous en sommes réduits aux conjectures. Mais au procès de béatification, parmi les rares témoins oculaires qui déposèrent sur son séjour de 1535 à Azpeitia, il en est un qui jette quelque lumière sur cet étrange incident [1].

Le *maestre* Andrés de Oraa qui avait vu Inigo lors de son séjour de 1535 et qui avait à cette époque vingt-huit ans environ, dit en effet que lorsque Martin Garcia sollicita instamment son frère de venir loger à Loyola, celui-ci répondit : « qu'il n'était pas venu pour lui réclamer la maison de Loyola ... mais pour faire comprendre aux gens quelle énormité était le péché mortel. » La première partie de la phrase est une réponse aux craintes de Martin, qui redoutait une contestation sur le règlement de la succession de son père ; la seconde révèle une des causes essentielles de la venue d'Inigo.

Lorsqu'il dira au duc de Nájera, le 26 août 1552, qu'il n'a écrit depuis dix ou onze ans à personne de la maison de Loyola « parce que l'ayant abandonnée avec tout ce qui est le monde, une bonne fois pour le Christ, il ne devait d'aucune manière recommencer à la considérer comme la sienne [2] », il ne disait que la vérité et cet

1. C'est le 20e témoin du procès d'Azpeitia, le *maestre* Andrés de Oraa, habitant d'Azpeitia, âgé de 88 ans. Il déclare que lorsque Martin Garcia sollicita instamment son frère d'accepter son hospitalité « el dicho P. Ygnaçio no se quiso yr, antes dixo al dicho Martín García que él no había venido a pedirle a él la casa de Loyola, ni a andar en palaçios, sino a sembrar la palabra de Dios, y dar a entender a las gentes quán ynorme cosa hera el peccado mortal. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 244-245.)

2. « I es cierto que diez i onze años han pasado que yo ne e escrito a ninguno de la casa de Loyola, haziendo qüenta que, a ella junta-

abandon remontait à son départ de 1522. Aussi jamais plus ne voulut-il y habiter, bien qu'il y ait pénétré plus d'une fois. Mais cette distinction entre les deux actes aurait besoin d'être expliquée.

On se rappelle que nous avons supposé qu'une des raisons qui mirent en 1522 Martin Garcia en éveil et l'inquiétèrent assez vivement pour qu'il jugeât bon de sermonner son frère à ce sujet fut les propos qu'il dut tenir sur les ecclésiastiques, les patronages et les dîmes perçues par les laïques, à l'occasion de l'affaire Anchieta.

Ce n'est pas une pure hypothèse. Carmelo Echegaray dans le prologue qu'il écrivit pour l'opuscule du P. Pérez Arregui, en soulignant cette attitude étrange d'Inigo à l'égard de ses parents, dit qu'aux raisons qu'en a données le P. Arregui s'en ajouta peut-être une autre : elle apparaît dans un procès retentissant qu'à propos de la perception des dîmes de l'église de San Sebastian de Soreasu d'Azpeitia intenta le recteur de cette paroisse, D. Fermin de Loyola, devant le licencié Larrea y Zurbano, corrégidor de Guipuzcoa de 1614 à 1618. « Le témoin Juan Lopez de Ondarza, dit-il, qui fut un de ceux appelés à déposer dans ce procès, dit, sous la foi du serment, qu'il avait entendu bien des fois bien des vieillards, et en particulier ses parents et ses grands-parents, raconter comment le bienheureux P. Ignace étant venu dans cette ville, avertit très instamment, en faisant appel à sa conscience, D. Martin Garcia de Loyola, qui était alors seigneur de la dite maison de Loyola, de restituer le patronage de ladite église à ladite ville, avec toutes les dîmes qui appartenaient de droit à ses ministres, et que, comme Martin n'avait pas voulu le faire, Inigo n'entra pas dans sa maison ; mais au contraire l'abandonnant avec tout ce qui la concernait, il passa le temps qu'il resta dans ladite ville à l'hôpital de la Magdalena, qui existait alors (au temps où Ondarza faisait ces

mente con todo el mundo, vna vez e dexado por Xpto., i que no deuo tornar a tenerla propia por ninguna via. » Lettre d'Inigo au duc de Nájera, Juan Esteban Manrique de Lara. Rome, 26 août 1552. (*Monumenta*, Series I, t. IV, p. 386.)

déclarations), là où se trouvait l'ermitage du même nom. » Si le fait rapporté par Ondarza et corroboré par les témoins, Juan Miguel de Beristain, Pedro Martin de Odria, Martin de Mendiola, Domingo de Larraz, Agustin de Arteche, Domingo de Arcaya y Aranguren et Domingo de Altuna, est certain, le lecteur peut se figurer, ajoute Echegaray, avec quelle énergie saint Ignace de Loyola dut défendre sa thèse, dût-il entrer en lutte ouverte avec les intérêts de ceux qui étaient les siens selon le sang [1].

Il résulte de ce passage que les reproches qu'Inigo avait faits à son frère au sujet des dîmes et du patronage de San Sebastian étaient antérieurs à sa venue en 1535, puisque nous savons à n'en pas douter qu'il gagna directement l'hôpital de la Magdalena et qu'aucune discussion ne précéda son arrivée. Par suite ces critiques doivent être reportées au précédent séjour d'Inigo à Azpeitia, c'est-à-dire à 1521-1522.

Elles avaient assurément soulevé des récriminations violentes. Un mot glissé par hasard dans le récit de Camara le donne à penser.

Il nous dit en effet, à propos du séjour d'Inigo en 1521 et du changement que tout le monde dans le palais de Loyola constatait dans son âme que, sans s'inquiéter de rien, il persistait dans ses pieuses lectures et dans ses bonnes résolutions [2]. Quelles

1. Arregui, *op. cit.*, p. XXVIII-XXIX. Echegaray dit avoir emprunté ce détail à un *Ensayo histórico y apuntes para la historia de la villa de Guernica*, par L. Altube y Albiz, Guernica, 1913 (chapitre IV, p. 147 et 148). Voici le texte original de la partie importante de ce passage d'Echegaray qui reproduit évidemment mot pour mot la déposition d'Ondarza : « Habiendo venido el padre beato Ignacio a la villa, amonestó con grande instancia, poniéndole de por medio su conciencia, a D. Martin Garcia de Loyola señor que a la sazon era de la dicha casa de Loyola, restituyese el patronazgo de la dicha iglesia a la dicha villa, con todos los diezmos que derechamente pertenecian a los ministros de ella, y que por no haber querido hacer esto no entró en la dicha casa ; antes, dejando a ella y a sus cosas, pasó el tiempo que estuvo en la dicha villa en el hospital de la Magdalena. »

2. « El *no se curando de nada*, perseueraua en su lectura y en sus buenos propósitos ; y el tiempo que con los de casa conuersaua todo

étaient donc les causes susceptibles de l'inquiéter, sinon la contradiction un peu aigre que ses frères devaient opposer à certaines de ses idées ? Il ne semble guère douteux que la question du patronage et des dîmes ecclésiastiques fut la cause d'une scission ou tout au moins d'un refroidissement entre les trois frères.

En effet, le revenu tiré des dîmes constituait plus de la moitié de la fortune des Loyolas. Inigo, dans son for intérieur, considérait ce revenu comme illégitime et entaché de simonie, en dépit des Bulles papales dont les Loyolas prétendaient se couvrir : il n'est pas douteux qu'il prononça des paroles qui trahirent sa pensée, au grand scandale de Martin Garcia.

D'autre part, la cupidité des ecclésiastiques et leur inconduite ne lui paraissaient pas moins condamnables. Ce clergé, composé de clients ou de parents des Loyolas, ne pouvait manquer de provoquer ses critiques dès les premiers temps de sa conversion. Que pensait-il de son frère Pedro Lopez qui, en 1521, avait une fille, Potenciana ? Ne s'arrogea-t-il pas le droit de lui faire des représentations sur le scandale de ses mœurs et n'y eut-il pas entre les deux frères quelque dissentiment ? Lopez, avec sa violence naturelle, dut répondre sur un ton assez vigoureux et l'apôtre en fut sans doute pour ses frais d'éloquence car, en 1538, nous voyons par le testament de Martin Garcia que le recteur avait laissé un orphelin de père et de mère dont Martin avait fait l'éducation, et qu'il recommande particulièrement à son héritier Beltran [1].

La mort prématurée de Pedro Lopez, coupable au moins indirectement du meurtre du jeune Anchieta, prêtre sacrilège et père

lo gastaua en cosas de Dios, con lo qual hazia prouecho a sus ánimas. » Camara, *op. cit.*, § 11, p. 42.

1. « Item digo e declaro que yo he criado a Beltrancho, hijo del Rector mi hermano (gloria aya) y ruego al dicho mi heredero que al dicho Beltran de Oynaz mi hixo mayorazgo lo trate bien y lo encamine como cosa suia pues no tiene Padre ni Madre, e mando que al tiempo que le hubieren de embiar fuera parte de esta Provincia le hagan de vestir de mis vienes. » Polanco, *op. cit.*, t. I, p. 503.

de quatre enfants, entraîné par sa cupidité dans une lutte impitoyable contre les Franciscaines, dut lui paraître un châtiment providentiel. Le fait est que nous ne connaissons pas de lui le moindre mot témoignant de son affection pour ce Pedro Lopez, qui avait dû cependant être le compagnon de son enfance, ni de regret pour sa mort. Et lorsqu'il racontait sa vie à Camara, il est remarquable que dans la seule allusion faite à Pedro Lopez il ne le désigna que sous le titre vague d'un autre frère, *otro hermano*, sans ajouter qu'il était prêtre, ce qui aurait expliqué qu'il l'eût invité à veiller avec lui à Aranzazu.

Lorsqu'il revint en 1535, il était fixé sur les sentiments de sa famille ; les premières tentatives qu'il avait faites, treize ans plus tôt, pour corriger les scandales dont il s'affligeait, avaient été inutiles, et depuis, l'expérience lui avait appris à agir avec plus de prudence. Mais ces pensées restaient au fond de son cœur et son indignation n'avait fait que croître. Voilà ce qu'il ne pouvait confier à personne et; moins qu'à tout autre, à son neveu le nouveau recteur Andrés de Loyola.

Quelles tristes réflexions devait évoquer en lui la vue du jeune Beltrancho élevé au milieu de sa famille légitime ou l'apparition de son demi-frère Pedro de Loyola, fils illégitime de Beltran, présidant à titre de notaire à toutes les affaires juridiques de la maison ?

Mais, si au fond du cœur il avait rejeté loin de lui ces biens suspects et cette famille incapable de le comprendre, il ne pouvait cependant abandonner par exemple sa réserve légale, qui, quelle qu'en fût l'origine, employée au service divin ou au rachat des âmes pécheresses, serait purifiée et soustraite à un usage plus profane, et moins innocent. Il ne pouvait non plus rompre ouvertement avec sa famille, mais au contraire, il devait profiter des liens extérieurs qu'il conservait avec elle pour attirer à Dieu ceux de ses membres pour qui l'heure de la grâce aurait sonné : s'il avait pour mission de venir au secours des âmes, ses proches étaient l'objet tout désigné de son premier apostolat.

Mais il avait aussi pour but de montrer l'homme nouveau qu'il

était devenu à ceux qui l'avaient vu à Azpeitia, comme à Arévalo, courir les filles ou attenter aux jours d'Anchieta : c'était en grande partie le souvenir de ces égarements qui le ramenait dans sa terre natale et dont le remords aggravé encore par le trépas du jeune recteur en 1518, le poursuivait sans cesse.

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, Inigo se mit en devoir d'aller quêter de porte en porte, car il prétendait recueillir des aumônes non seulement pour lui-même, mais pour ses compagnons d'hôpital. C'étaient les administrateurs de l'établissement qui, d'ordinaire, allaient solliciter pour leurs pensionnaires la charité publique ; ils se faisaient alors accompagner de leur domestique, la jeune Domenja Ugarte, qui portait les dons en nature recueillis dans une corbeille, tandis que l'administrateur recevait sur un plateau l'argent qu'on lui remettait [1]. Soixante ans plus tard, Domenja Ugarte se rappelait avoir accompagné Inigo le lendemain de son arrivée et avoir porté la corbeille tandis qu'Inigo tendait humblement le plateau aux habitants d'Azpeitia qu'il sollicitait [2].

Inigo fut vite signalé. Lorsqu'il arriva au bas de la rue d'Emparan, Catalina de Eguibar, qui l'avait vu enfant dans la métairie, lui donna l'aumône et le reconnut [3]. Elle n'eut rien de plus pressé

1. Dans les Ordonnances sur les pauvres de 1535 (voir appendice XI) il est question du « bacin e altabaque de los pobres », c'est-à-dire du plateau où l'on déposait les offrandes en numéraire et de la corbeille où l'on réunissait les dons en nature. Bien que le texte ne le spécifie pas, il est évident que la corbeille était portée par la domestique et le plateau par l'administrateur.

2. « Y esta testigo saue que en el tiempo que assí estubo en la dicha villa solía pedir limosna de puerta en puerta, y lo començó desde el seguiente día que entró en el dicho hospital, habiéndole llebado para este efecto a esta testigo en su compañía para rrecoger la limosna que le habían de dar. Déposition de Domenja Ugarte. » (*Monumenta,* Series IV, t. II, p. 184.

3. « Fue público que, habiendo salido a pedir limosna a la dicha villa de Aizpeitia dende el dicho hospital, vna muger que se dezía Cata-

que de courir avertir son frère, Martin Garcia de Oñaz : ce qui prouve une fois de plus que tout le monde était aux aguets et savait l'intérêt que Martin portait à l'arrivée de son frère. Et Martin accourut aussitôt à l'hôpital : car bien que cet aspect de la mendicité fût moins offensant pour la dignité de la famille qu'il ne l'eût été si Inigo avait demandé l'aumône seul et pour lui seul, le bruit de la décision qu'il avait prise de loger à l'hôpital s'était répandu, comme bien on pense, telle une traînée de poudre, et cette attitude théâtrale semblait indiquer et indiquait réellement une hostilité déterminée contre la maison de Loyola, à laquelle elle donnait par surcroît un renom d'avarice sordide.

Cette attitude d'un parent, non seulement mortifiait l'orgueil de la Maison mais encore diminuait le prestige du Chef de familles, à l'hégémonie duquel ce cadet paraissait vouloir se soustraire. Or cette hégémonie, non légale, ne pouvait s'accommoder d'aucun précédent d'indépendance : on l'avait bien fait sentir à Juan de Anchieta.

Inigo était déjà de retour à l'hôpital, chargé sans doute d'une quête particulièrement fructueuse, car Catalina de Eguibar avait dû semer la nouvelle étonnante sur son passage, et chacun, soit

lina de Eguíbar, hija de la casa de Eguíbar, como el dicho Ygnaçio llegó a pedir limosna a su puerta, que hera en lo baxo de la calle de Emparán de la dicha villa, en entrando por la puerta de la Magdalena, la dicha Catalina paresçe que le reconozçió al dicho Ygnaçio de Loyola, porque se crió en la cassa de Eguíbar, que es çerca de la dicha cassa de Loyola ; y como rreconozçió al dicho Ygnaçio la dicha Catalina, se fué a la dicha cassa de Loyola y dixo a Martín Garçía de Loyola, hermano del dicho Ygnaçio, como le había [visto al dicho P.] Ygnaçio en la dicha villa pediendo limosna de [puerta en puert]a, y que ella le había dado limosna y le había [rreconozçido ; y que el dich]o Martín García de Loyola, habiendo ydo al dicho [hospital de la Ma]gdalena le halló en él al dicho Ygnaçio, y que [habiendo procurado] llebarle para su cassa de Loyola, no pudo acabar con él que se fuesse a ésta. » Déposition du 16e témoin, *Catalina Acotegui, viuda, muger de Joan Perez de Corta.* (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 232-233.)

pour plaire aux Loyolas, soit pour mieux contempler le quêteur, que ne dissimulait plus aucun incognito, lui avait apporté son offrande.

Martin supplia son frère de consentir à venir loger chez lui. Mais l'autre lui fit cette réponse que j'ai précédemment citée et qui ne paraît pas avoir frappé ses biographes : « Je ne suis pas venu vous réclamer la maison de Loyola ni habiter dans des palais, mais semer la parole de Dieu et faire entendre aux gens quelle énormité est le péché mortel [1]. »

Il expliqua ensuite que son intention était d'enseigner le catéchisme aux enfants, ce qu'il était difficile d'interdire à un homme qui avait fait en Sorbonne ses études de théologie [2]. Craignant cependant le ridicule ou le mécontentement du clergé paroissial, qui ne verrait sans doute pas d'un bon œil ce zèle intempestif qui soulignait sa propre négligence, Martin Garcia fit quelques objections, prétendant que son frère n'aurait pas d'auditeurs et n'obtiendrait aucun succès. En homme prudent il n'avait pas témoigné son irritation. Mais en rentrant chez lui, furieux de n'avoir rien obtenu, il rumina les moyens de parer à cette diminution de prestige de sa maison et trouva, sinon un remède absolu, du moins un moyen d'atténuer le désastre.

1. Déposition du 20e témoin maestre Andrés de Oraa. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 245.) Le texte a été donné plus haut.

2. « Subito al principio che arriuò si deliberò di insegnar' la dottrina xpiana. ogni di alli putti ; ma suo fratello lo repugnò grandemente, affirmando che nessuno uenirebbe. Lui rispose che basteria uno. Ma dipoi che lo cominciò a fare ueniuano molti continuamente a sentirlo, et etiam suo fratello. » Camara, *op. cit.*, § 88, p. 89.

X

INIGO CATÉCHISE LES ENFANTS. — SA PRÉDICATION. — IL SIGNE COMME TÉMOIN L'ACCORD SOLENNEL ENTRE LES BÉATES ET LE CLERGÉ, LE 18 MAI 1535. — SES RAPPORTS AVEC SA FAMILLE. — SON APOSTOLAT. — SON DÉPART DÉFINITIF (24 JUILLET 1535 ?).

Inigo commença sans plus tarder sa campagne apostolique. Sous l'abri qui précédait l'ermitage de la Magdalena, son costume étrange de laine écrue, ses jambes nues, ses espadrilles sans semelles, sa tête nue et sans doute sa barbe négligée, sa figure émaciée et blême devaient attirer les enfants ; ils savaient d'ailleurs que ce mendiant était un gentilhomme qu'on avait vu treize ans plus tôt, vêtu avec recherche de couleurs voyantes, la toque écarlate sur la tête, et le frère du seigneur de Loyola.

L'air souriant avec lequel il les interpellait ne tardait pas à les déterminer à s'approcher ; il trouvait bien vite le moyen de les interroger sur leur science religieuse et d'amorcer ainsi une leçon de catéchisme élémentaire : il est probable qu'il savait les retenir par le don de quelque friandise recueillie au cours de ses quêtes.

Inigo était arrivé à l'hôpital de la Magdalena le vendredi 30 avril. Le dimanche 2 mai il dut assister aux offices et communier selon son habitude. Mais le lundi 3 était un jour de fête, celui des Rogations, que l'on célébrait solennellement à Azpeitia [1].

Le lundi les *freylas* des dix ermitages qui entouraient la ville se réunissaient à la paroisse où se rassemblait également la population ainsi que les habitants de Regil, de Beizama, de Vidania, de

1. Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 140-141 donne un extrait des registres paroissiaux d'Azpeitia où sont décrites les processions des Rogations en 1657. Nous l'avons reproduit à l'appendice VIII. Bien que cette description soit postérieure de cent vingt-deux ans à la procession dont nous parlons ici, elle n'en devait différer que par quelques détails.

Goyaz et d'Albistur. Précédant le clergé, la procession se mettait en route au chant des litanies, pour gagner l'ermitage de San Juan Baptista de Oñaz d'abord, puis celui de Nuestra Señora de Elosiaga. Là on célébrait la messe à laquelle l'exiguité de la chapelle ne permettait pas à tout le monde d'assister : mais la foule restait sur l'esplanade d'où elle pouvait suivre l'office et entendre l'allocution que prononçait un prédicateur payé quatre réaux par la *freyla*, qui donnait encore un réal au domestique du sacristain. Sur le chemin on se montrait dans le cortège Inigo, vêtu de son singulier costume, et chantant à pleins poumons les litanies. Sa présence intéressait d'autant plus que l'on savait qu'il avait refusé d'aller loger à Loyola et que la procession se dirigeait précisément ce jour-là vers l'ermitage d'Oñaz, ancienne chapelle des seigneurs d'Oñaz. Le cortège s'arrêtait quelque temps, car on offrait ce jour-là les aumônes pour les défunts qui servaient à l'entretien des *freylas*.

Parmi les femmes qui défilaient, un bon nombre étaient coiffées de foulards jaunes et portaient des cheveux blonds à la mode vénitienne. Indigné d'une élégance, déplacée dans cette pieuse cérémonie, Inigo qui était resté sur l'esplanade, prit sur lui de réprimander ces coquettes ; aussitôt la foule se pressa autour de lui, sans savoir de quoi il s'agissait, et comme on ne pouvait pas distinguer facilement ses paroles, on lui cria de monter sur un prunier dont les branches formaient une sorte de chaire, afin d'être entendu de tous. Inutile de dire qu'il parlait basque et par conséquent avec une aisance dont les textes espagnols qui nous restent de lui et qui sont si entortillés et si peu clairs, ne sauraient nous donner une idée, tandis que, dans sa langue maternelle, il pouvait s'abandonner à l'improvisation la plus pathétique.

De fait ces malheureuses se crurent damnées en l'entendant ; toutes confuses elles se mirent à verser des larmes, à pousser des soupirs déchirants et cachèrent en hâte leur chevelure teinte et leur foulard jaune sous leur tablier ou leur mouchoir. Le succès de l'orateur fut foudroyant et complet. Martin Garcia de Oñaz et

Magdalena Araoz ainsi que leur fils Beltran, qui assistaient vraisemblablement à la scène, ressentirent des impressions très différentes. Beltran et sa mère furent saisis d'admiration devant la sainteté des paroles de leur parent. Quant à Martin, il se rendit compte qu'un homme qui avait pu si bien s'emparer du cœur de ses auditeurs et triompher de la coquetterie féminine était une puissance à ménager, et contre laquelle il ne fallait lutter que par adresse.

Soixante ans après cette scène pittoresque, Ana de Anchieta, qui devait être peu favorable aux Loyolas, s'en souvenait encore avec une grande précision [1].

La procession regagna ensuite Azpeitia au son de la psalmodie : *Æterne Deus-Trinus et unus ! Exaudi preces-Populi hujus ! Da nobis salutem et pacem !* — Puis Inigo retourna, en compagnie sans doute des pauvres qui avaient dû le suivre à Oñaz, à son hôpital, où il présida au repas, assis au haut bout de la table et partageant entre ses compagnons le produit de sa quête du samedi, ou les présents qui commençaient à lui être envoyés par sa famille ou des amis de sa famille.

Le mardi des Rogations la procession se rendait de nouveau à

1. « Y assi bien se acuerda esta testigo que en todo su tiempo dèsde que tiene vso de rrazón hasta agora puede haber dos o tres años ha habido costumbre de se juntar en las ledanías primeras después del día de Sant Marcos en la yglessia de Elosiaga en jurisdiçión desta villa, los vezinos desta dicha villa y de los lugares de Rréxil, Veçama, Bidanía, Goyaz y Albiztur : y se acuerda que el año que el dicho Ygnaçio estubo en esta dicha villa e el día de la ledanía de la dicha yglessia, por haberse juntado mucha gente en la dicha yglessia, a su deuoçión, por accomodar a todos, predicó de sobre un çiruelo que naturalmente estaba acomodado y tenía su asiento muy a propósito ; y con el sermón que hizo mobió a todos a mucha deuoçión ; porque rreprehendió de vn biçio que trayan las mugeres de los lugares de suso rreferidos, de tocas amarillas y cabellos rrubios, y en el dicho sermón los cubrieron, e lloraron con mucho sentimiento. » Déposition d'Ana de Anchieta. (*Monumenta,* Series IV, t. II, p. 206.)

San Juan Baptista de Oñaz, puis à San Pedro de Loyola ou Eguimendia. Enfin le mercredi c'étaient les ermitages de Santa Cruz, près d'Azcoitia, de Nuestra Señora de Olas, de San Miguel et enfin de la Magdalena qui étaient visités. Nous ne saurions douter qu'Inigo prit dévotement part à ces cortèges au milieu de la curiosité générale surexcitée par le bruit de son triomphe oratoire sur le terre-plein d'Elosiaga et de l'émotion salutaire produite dans l'âme des femmes qui l'avaient entendu.

Le 6 mai, jour de l'Ascension, fut certainement employé par lui à suivre les offices et entendre le sermon que le clergé devait donner à l'occasion de cette fête ; mais il avait continué à faire le catéchisme sous l'appentis de l'ermitage de la Magdalena. Les enfants l'entouraient comme jadis à Manresa devant le porche de l'église de Santa Lucía.

Les adultes s'approchaient curieusement et s'amusaient à entendre les réponses des jeunes catéchumènes, sans se priver de rire de leurs bévues. Un jour par exemple où Inigo interrogeait les deux enfants de Marigarcia de Gabiria qui étaient bègues [1], Marina de Araña rit de les entendre bégayer et cela assez bruyamment pour attirer l'attention du catéchiste qui, se tournant vers elle dit aux femmes qui se trouvaient là que si elles se moquaient de

1. « Y bió que vn día que enseñaba la doctrina xpiana., y esaminaba a la gente moça en la yglesia desta villa, esaminando a vnos dos hijos de vna muger llamada Marigarcia de Gabiria, que heran algo tartamudos, que por defecto de la lengoa no açertaban a pronunçiar las palabras, porque vna señora prinçipal del pueblo, que se llamaba Marina Sáez de Araña, se rreyó algo demasiadamente, de tal manera que el P. Ygnaçio cayó en cuenta y bolbió a ella, e dixo que si se rreya a aquellos moços, que él las pornía en el mismo puesto, y esaminaría a cada vna lo que sabía. » Déposition d'Ursola de Arizmendi. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 202.) C'est évidemment par erreur que le témoin place la scène dans l'église. Le clergé n'aurait pas toléré un pareil empiètement sur ses prérogatives, d'autant plus qu'il n'ignorait pas le mécontentement de Martin Garcia de Oñaz.

ces enfants, il les mettrait à leur place et les examinerait sur ce qu'elles savaient.

Parmi les catéchumènes se trouvait un fils de la nourrice d'Inigo : c'était un forgeron déjà grand, laid, avec la figure de travers ; quelques personnes de l'assistance se moquaient du pauvre garçon : mais Inigo s'adressant aux rieurs menaça d'interroger ces railleurs et de faire voir ce qu'ils savaient. Aussi personne n'osa plus se livrer à ces facéties [1].

Le frère d'Inigo, Martin Garcia, vint même en personne assister à ces leçons, peut-être afin d'empêcher que quelque mauvais plaisant ne mît son frère en posture ridicule et ne diminuât ainsi le prestige de la maison de Loyola.

On vient de voir qu'Inigo était entouré de spectateurs qu'il ne se gênait pas pour interpeller : il est évident que le catéchisme qu'il faisait aux enfants se terminait tout naturellement en un sermon véritable adressé à cet auditoire d'adultes. Aussi l'affluence devint-elle considérable et la foule se pressa bientôt sur le terre-plein qui précédait l'ermitage de la Magdalena. On prit l'habitude de venir entendre le catéchisme de deux à trois heures de l'après-midi. On venait des villages environnants, même de Cestona ou de Tolosa [2]. L'herbe de l'esplanade ne tarda pas à se dessécher sous les pieds des nombreux auditeurs. On montait pour entendre l'as-

1. « Y persuadido con su predicaçión D. Martín de Herrazti, natural de esta villa de Aizpeitia, que, según es notorio, fué hijo de vna ama que crió y dió leche al P. Ygnaçio estando por offiçial herrero con su padre, a persuasión del P. Ygnaçio y con su doctrina, se puso en ánimo de ser clérigo ; y así el dicho Martín trabajó y fué clérigo de missa y buen confessor, a quien se conozçió en esta villa después en mucho tiempo ; el qual habiendo vibido muy honradamente, no ha muchos años que fallesçio. » Déposition de Potenciana de Loyola. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 191-192.)

2. « Acudían a le oyr muchas gentes así vezinos de la dicha villa, como de los de Tolosa y Çestona y tierra de Réxil y otras comarcas. » Déposition d'Ursola de Arizmendi. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 202.)

cète sur les murs avoisinants ; les corridors de la maison de Vicuña, à l'entrée de la ville, se garnissaient de spectateurs [1], et les habitants du palais d'Emparan, dont le verger s'étendait sur l'autre rive de l'Urola, s'avançaient jusqu'à la limite de la propriété pour écouter sa voix qui portait à cent cinquante mètres, malgré sa débilité physique, ce qui paraissait miraculeux à beaucoup d'entre eux

Son éloquence, accompagnée sans doute de larmes, faisait une profonde impression sur les femmes en particulier. Le jour de l'Ascension il annonça que puisque dix jours le séparaient de la Pentecôte, il parlerait chaque jour d'un des dix commandements de Dieu. Le succès qu'il obtint, en traitant le samedi du blasphème et le mercredi de l'incontinence, fut si considérable, qu'on entendit dorénavant moins jurer dans le pays, et que plusieurs femmes de mauvaises mœurs s'amendèrent à dater de ce jour [2]. La conversion

1. « En el dicho tiempo predicó muchos sermones con grande espíritu y feruor, y le yban a oyr los más de los vezinos de la dicha villa, y muchos que venían de las comarcas por [oyr] su doctrina. Y hera tanto el concurso de la gente que acudía a oyrle que ynchían el campo ; de tal manera, que las hierbas y çarçales que allí había se secaron de la frequençia de tanto pisarlas ; y así para oyrle, se ponía esta testigo y otras muchas personas en vnos corredores de la casa de Vicuña, que está del hospital de la Magdalena, en donde el P. Ygnaçio predicaba, en distançia de más de trezientos passos, y le perçebían todas las palabras claramente, con estar tan flaco el dicho P. Ygnaçio que les paresçia cosa milagrosa y la tenían por tal. Y con estar enfermo, que cada día tenía calentura, predicaba de hordinario de dos a tres horas después de medio día ; y al punto que daba la hora, dexaba el sermón. » Déposition de Maria de Ulaçia. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 217.)

2. « Yten, dixo que se acordaba que, predicando vn día de la Ascensión, el día seguiente, que hera biernes, dixo que diez días había de allí al día de Pentecostés, y que cada vno dellos predicaría vn mandamiento de los de la ley de Dios. Y habiendo dicho cossas marabillosas en el discurso dellos, llegando al segundo y al sesto, dixo tales cossas contra el viçio del jurar y de la fornicaçion, que les dexó tan atemori-

de trois d'entre elles surtout produisit une vive sensation : l'une, originaire d'Asteasu était domestique dans la maison d'Emparan ; l'autre, Catalina de Izpizu, était d'Azpeitia ainsi que Magdalena de Mendiola surnommée *Sendo* [1]. Cette dernière était la maîtresse de Martin Perez de Eyçaguirre, mari de Maria de Egurça. Le mari recevait *Sendo* au domicile conjugal [2]. Magdalena fut tellement

zados, que se apartaron muchos destos viçios, y hubo vna notable rreformaçión en esta dicha villa. » Déposition de Maria de Ulaçia. (*Monumenta,* Series IV, t. II, p. 216.)

1. Magdalena de Mendiola devait être une robuste fille car le mot *sendo* signifie *fort*.

2. « Habiendo entendido el P. Ygnaçio como Martín Pérez de Eyça[guirre] [y Çurbano] vezino desta villa, siendo hombre cassado [con doña María de Egur]ça, su muger, [solía llebar a l]a propria [cassa a vna mançeba suya, lo qual sabido] por el P. Ygnaçio lo [remedió, habiéndole] llamado [al dicho hospital] de la Magdale[n]a, con la reprehen[sión y doctrina] se apartó de aquel tracto deshonesto, de lo qual este hombre le embió muchos rregalos al dicho hospital. » Déposition de Domenja de Ugarte. (*Monumenta,* Series IV, t. II, p. 186.) « En espeçial se acuerda que Martín Pérez de Yçaguirre y Çurbano, que hera cuñado deste testigo, y Dª María de Egurça, su muger, y el bachiller de Acharán y Dª Francisca de Al[çaga biu]ian encontrados [por ocasión que los susodichos tenían sus mançebas, y el dicho P. Ygnaçio les aparto del dicho estado, e les hizo amigos a cada vno, con su muger y se bió en todos en vida y costumbre grande emienda. » Déposition de Francisco de Çuola. (*Monumenta,* Series IV, t. II, p. 208-209.) Y en espeçial se acuerda que Martín Pérez de Eyçaguirre, vezino desta dicha villa, que, siendo cassado estubo amançebado con Magdalena de Mendiola, y así bien Marina Sáez de Arriola y Catalina de Yzpiçu, y otras, que al presente de sus nombres no se acuerda ; y avn de las susodichas saue que fueron en rromería dende esta villa para Rroma o Jerusalém las dichas Magdalena de Mendiola y Catalina de Izpiçu y otras. E la dicha Magdalena de Mendiola bolbió a esta dicha villa a cabo de dos años, pocos más o menos ; e la dicha Catalina de Yzpiçu fué notorio que fallesçió en la dicha peregrinaçión. » Déposition de Maria de Arizmendi. (*Monumenta,* Series IV, t. II, p. 223.) Le 17e témoin du procès d'Azpeitia, Martin de Eyçaguirre, âgé de 84 ans paraît bien être le même que Martin Perez de Eyçaguirre : il déclare ne pas se rappeler les noms des femmes converties par Inigo. (*Monumenta,* Series IV, t. II, p. 236.)

émue par le sermon d'Inigo sur l'incontinence qu'elle prit la résolution de changer de vie. Rencontrant Ana de Anchieta elle lui dit en propres termes : « Ana, le sermon d'Inigo m'a transpercé le cœur. Voyez si vous ne voulez pas aller en pèlerinage avec nous, parce que de même que j'ai servi le monde jusqu'ici, je prétends dorénavant servir Dieu [1].»

On ne sait ce que devint la domestique de la maison d'Emparan ; Catalina de Izpizu partit pour Rome, mais, trop âgée, fut obligée de s'arrêter en route et mourut. Seule *Sendo* alla à Rome où elle vit Inigo et fut rencontrée par un habitant d'Azpeitia, Clemente de Agramont [2]. Au début de 1539 elle revint au pays avec une lettre d'Inigo pour son frère Martin. Puis elle repartit une seconde fois pour Rome et sans doute y mourut.

Ce qui est étrange, c'est que nous ignorons tout de l'attitude du clergé local à l'égard du nouveau missionnaire. Sans doute l'influence et la popularité croissantes dont Inigo jouissait auprès du peuple auquel il parlait sa langue, n'étaient pas pour lui plaire : cette prédication et cette manière de vivre, des plus austères étaient un reproche vivant pour ceux de ces ecclésiastiques dont

1. « Y avn saue que tres o quatro mugeres de la dicha villa y entre ellas vna que llamaban Magdalena de Mendiola o Sendo, fueron en rromería, haziendo penitençia, y, a lo que fué público, a Rroma o Jerusalem... y se acuerda esta testigo que vn día la dicha Magdalena [habiéndole encontra]do junto a la [cassa de Ypinça], que es çerca desta dicha villa de Aizpeitia ; la dicha Magdalena dixo a esta que depone, estas palabras : Ana, el sermón de Ygnaçio me ha atrabesado y partido el coraçón. Mirad si queréis venir en peregrinaçión con nosotras ; porque, como he seruido hasta aquí al mundo, pretendo seruir de aquí adelante a Dios. » Déposition d'Ana de Anchieta. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 205.) Il est bon de souligner ici le caractère expiatoire de ce pèlerinage à Rome, suggéré à Sendo par Inigo.

2. « Y así bien se acuerda que çiertas mugeres solteras, que daban mal exemplo en esta villa, se remediaron ; y entre ellas se acuerda vna Magdalena de Mendiola, que, habiendo salido en rromería, se fué á Rroma, a donde este testigo después la bió. » Déposition de Clemente de Agramont. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 196.)

la conduite mondaine et relâchée scandalisait déjà auparavant les fidèles, mais sans que leur mécontentement se cristallisât autour d'un exemple du contraire. Il s'était vu forcé, par crainte d'une opinion publique devenue plus sévère, à changer officiellement de conduite ; il s'était séparé des servantes qui donnaient matière à la médisance.

La campagne de quêtes d'Inigo devait également l'inquiéter : on a vu à quel point il redoutait l'établissement des Franciscains à Azpeitia et pour quelles raisons ; bien qu'il négociât un arrangement avec les Béates, il ne les regardait pas néanmoins d'un œil favorable. Martin Garcia de son côté, exaspéré de la conduite de son frère, mais contraint de le ménager en raison de sa popularité, et des intérêts du majorat qu'il créait, n'était pas mieux disposé. Il pouvait en outre toujours craindre qu'Inigo, dans une de ses homélies, ne tînt des propos fâcheux sur les patronages laïques, question douloureuse pour les Loyolas.

Le patron crut plus sage de garder le silence : après tout la situation, pour délicate qu'elle fût, n'était que provisoire, puisqu'Inigo ne prolongerait pas indéfiniment son séjour à Azpeitia. Le clergé adopta sans doute la même attitude : nous ne savons pas qu'il soit intervenu dans ces prédications en plein vent pour les interdire ni même pour les surveiller. Il pouvait les tolérer sans inconvénient puisqu'Inigo avait tout au moins reçu la tonsure. Mais il ne semble pas qu'il lui ait permis de prêcher dans une église ou même à l'intérieur de la Chapelle de Santa Magdalena. Il est vrai qu'Araoz qui, lorsqu'il passa par Azpeitia en mai 1539, n'avait pas encore reçu la prêtrise, prêcha cependant à San Sebastian de Soreasu. Mais les temps étaient changés ; le clergé, travaillé cette fois par un patron tout acquis à Inigo, dut se prêter volontiers à donner cette permission à Antonio Araoz. En revanche à Elosiaga, Araoz prêcha en plein air, comme Inigo quatre ans auparavant, et devant un auditoire de quatre mille personnes [1]. Lorsqu'il fut

1. « El día de Santa Cruz de Mayo prediqué en Nuestra Señora de

invité à prendre la parole à Vergara devant la Junte générale de Guipuzcoa, son discours n'était un sermon que par le sujet traité. Ce sont les biographes qui ont assimilé ces discours en plein air d'Inigo aux sermons officiels, tout contraires qu'ils fussent à l'habituelle discipline.

Inigo prêchait en plein air comme lorsqu'il parla du haut d'un prunier à Elosiaga, ou depuis l'appentis de la chapelle de Santa Magdalena.

Quoi qu'il en soit, on crut habile de prendre ce personnage, qui déjà aux yeux de la foule était entouré d'un nimbe de sainteté, comme témoin de l'accord qui allait être enfin conclu entre le clergé, le patron et les Béates après les négociations laborieuses qu'on a vues. Cet accord était prêt avant l'arrivée d'Inigo puisque les Béates, après de longues hésitations avaient demandé et obtenu de leurs supérieurs [1], le 20 avril 1535, l'autorisation de le signer.

On avait jugé bon d'entourer la cérémonie d'une certaine solennité qui rappelait celle des trèves conclues jadis par les Chefs de familles avec les villes ou les familles rivales. La signature eut lieu le 18 mai 1535. Ce jour-là Martin Garcia de Oñaz, seigneur de Loyola, et patron de San Sebastian, son neveu Andrés de Loyola, recteur, et douze clercs de la paroisse se réunirent à la communauté tout entière des Béates dans l'église du couvent où se trouvaient rassemblés les notables d'Azpeitia, et apposèrent leurs noms au bas de l'acte préparé par le notaire Juan de Aquemendi. Ce

Elosiaga, adonde vuestra merced predicó cuando aquí estuvo. Fué tanto el concurso de la gente, que ultra de los cinco pueblos que aquel día vienen ahí, á la letanía de Azpeitia y Azcoitia, y otras partes ; que estaban prevenidos que había de haber sermón (porque yo prediqué en San Sebastián el día antes y lo dije) que cierto pasaban de cuatro mil personas, tanto, que se hizo un púlpito en el campo, y con haber el espacio que vuestra merced sabe, el tiempo que predicaba se subieron muchos al tejado de la iglesia y á los árboles, por mejor oirme. » *Epistolae mixtae*, t. I, p. 46. Lettre d'Araoz à saint Ignace, de Vergara, le 4 juillet 1540.

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 132-133.

traité, qui devait mettre fin à un litige qui durait déjà depuis dix ans, contenait dix-sept articles [1].

On y réglait le sort du malheureux Juan de Anchieta selon les prétentions du clergé, car il était stipulé que seules, à l'exclusion de toute autre personne, ecclésiastique ou séculière, et malgré toute bulle ou grâce apostolique obtenue dans la suite, les religieuses pourraient être ensevelies dans l'église de leur couvent. Ainsi la volonté d'Anchieta était outrageusement méconnue et il était condamné à reposer pour toujours sous les dalles que fouleraient les pieds de ses adversaires.

En revanche patron, recteur et clergé reconnaissaient solennellement que le bénéfice de Villarino appartenait réellement au couvent et promettaient d'obtenir la résignation de tout autre bénéficiaire et de faire rentrer la communauté en possession, même au prix d'un procès dont ils s'engageaient à faire les frais.

Les deux chapelains établis par le testament d'Anchieta seraient choisis par les religieuses parmi les prêtres de la paroisse ; mais si ceux-ci se récusaient, elles pourraient choisir les prêtres qui leur conviendraient.

La dîme payée par les Béates ne pourrait excéder quatorze ducats.

Les deux anniversaires fondés par Anchieta pourraient être célébrés par des prêtres séculiers ou réguliers au choix de la Supérieure, mais les autres messes votives ou perpétuelles seraient dites par le recteur ou les bénéficiers qui toucheraient les quatre cinquièmes des honoraires payés à la paroisse.

En cas de transfert du couvent sur un autre emplacement, l'église serait vendue à son juste prix au patron Martin Garcia ou à son successeur.

Les deux parties se pardonnaient leurs torts réciproques et désignaient comme arbitres pour l'application de l'accord : le clergé,

1. Voir le résumé de ces articles tel que l'a donné Lizarralde, *op. cit.*, p. 133-138, à l'appendice IX.

l'Archidiacre de Vitoria, et les Franciscains, le P. Gardien de Sasiola.

Les témoins qui ratifièrent l'acte étaient Pedro Ibañez de Izarraga, alcalde ordinaire d'Azpeitia, *Inigo Lopez de Loyola*, Inigo de Alzaga, Juan Martinez de Emparan, Juan Martinez de Lasao, Pedro de Izaguirre, les bacheliers Domingo Ibañez de Arrieta et Martin Martinez de Acharan [1].

Le 4 juin, le patron et le clergé désignèrent des procureurs chargés d'obtenir la sanction du Pape et de l'Empereur : parmi eux se trouvaient le bachelier Juan de Cortazar, délégué près de la Cour Romaine, et Alonso et Juan Pizarro, près de l'Empereur [2]. Le 5, les Béates nommèrent leurs délégués pour le même objet.

La liste des témoins qui contresignèrent l'acte d'accord nous est fournie par le P. Lizarralde : le nom d'Inigo y apparaît sous la désignation de *el Señor Inigo Lopez de Loyola.* Si la copie est exacte, il est intéressant de constater que nous aurions là le nom officiel si discuté de saint Ignace qui s'appelait Inigo d'abord et à qui, en souvenir de son frère, on donnait le nom de Lopez, tandis que celui de Loyola était un simple nom de lieu.

Mais le titre de *señor* paraît anormal : on ne le prodiguait pas à cette époque et il n'était pas en usage dans les provinces basques. Je serais porté à croire que le P. Lizarralde a commis une erreur de lecture et qu'ayant trouvé devant le nom d'Inigo une abréviation, il l'a prise pour celle du mot *señor* alors qu'il s'agissait du titre de *bachiller.* D'ailleurs dans les Compléments à la Généalogie du P. Henao, l'annotateur, faisant allusion précisément à ce même accord, y donne le titre de bachelier à Inigo. En effet Inigo était bachelier en théologie, et bien qu'il fût aussi maître ès arts, dans cette cérémonie ecclésiastique on ne s'intéressait qu'à son grade de théologien [3].

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 138.
2. Lizarralde, *op. cit.*, p. 138-139.
3. « Por el testamento que Martin de Arana otorgó en 1540, se vé que fué testamentario de Martin García de Oñaz y Loyola en 1538, y que

On doit remarquer que d'après l'article 2 de l'accord, Tomas de Garay, l'habile procureur qui avait dépouillé les Béates en se faisant attribuer par le Pape le bénéfice de Villarino, était présent [1], et que le clergé désigna comme son agent en Cour de Rome le bachelier Juan de Cortazar qui, après Garay et Luis de Torres, détenait le bénéfice, objet de tant de luttes.

Malgré tout il fallut longtemps avant que l'accord fût exécuté. En effet, Tomas de Garay ne consentit à la restitution du bénéfice que si le couvent recevait une de ses filles naturelles et Cortazar ne voulut le céder à son tour qu'après ratification de l'accord par le Pape : il exigea même que l'on stipulât dans le texte qu'il ne cédait que pour assurer la validité de l'accord [2].

Inigo avait donc eu l'honneur de signer ce traité de paix qui allait lui permettre d'abolir le souvenir d'un épisode de sa vie qui lui avait causé de cruels remords. Pendant la lecture de cet acte, où le nom d'Anchieta revenait à mainte reprise, pouvait-il ne pas évoquer la nuit du mardi-gras 1515, le souvenir du meurtre du jeune recteur Garcia de Anchieta, par les valets de son frère Pedro Lopez, et la mort prématurée de ce dernier ? Tout ce funeste passé allait être effacé par cette réconciliation générale. Cependant on lui ménageait une surprise.

Le succès qu'il avait obtenu en faisant renaître le calme dans des ménages désunis, en ramenant à la vertu des femmes de mauvaises mœurs, devait lui attirer la clientèle suppliante de toutes celles qui se désolaient de la désunion ou du désordre de leur foyer. Ce fut sans doute la raison d'une scène singulière qui se déroula un jour à l'hôpital de la Madgalena.

tuvo entre otros un hermano clérigo, llamado el Bachiller D. Miguel de Arana quien, en union con su deudo el Bachiller Iñigo Lopez de Loyola (S. Ignacio) firmó en 1535 una escritura de Concordia, y que aparece como Confesor de Martin García Señor de Loyola, en el testamento que hizo en 1538. » Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 398.

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 134.

2. « Que se narre que el cede a efecto que la concordia sea válida. » Lizarralde, *op. cit.*, p. 140.

Nous ne savons à quelle date, mais selon toute apparence avant le 23 mai, Magdalena Araoz vint trouver Inigo pour le supplier de bien vouloir venir au palais de Loyola. Inigo répondit qu'il était fatigué et qu'il irait un autre jour : Magdalena insistait, le suppliant au nom de l'âme de ses parents d'accéder néanmoins à sa demande. Et comme il demeurait inébranlable, elle finit par se jeter à ses genoux et le prier par amour pour la passion du Christ de venir à Loyola. Alors Inigo répondit soudain : « Que me dites-vous ? Eh bien, pour ce motif-là j'irai à Loyola et même à Vergara ou n'importe où ! [1] »

Le soir même il se rendit à Loyola où on lui avait préparé une chambre. Mais il savait ce qu'il faisait et ce n'était pas par versatilité qu'il avait accepté de venir. En effet il ne se coucha pas, mais s'embusqua près d'une porte par où pénétrait chaque soir une femme qui, selon toute apparence, venait passer la nuit avec son neveu Beltran. Lorsque la femme arriva, Inigo lui demanda : « Que voulez-vous céans ? » Et la malheureuse expliqua l'affaire. Alors Inigo la fit pénétrer dans sa propre chambre où il la garda toute la nuit, qu'il occupa sans doute à lui remontrer la grandeur

1. « Vn día vinieron al dicho hospital de la Magdalena doña Magdalena de Araoz muger de Martín Garçía de Loyola y cuñada del P. Ygnaçio, y otros muchos deudos y parientes a rrogalle que se fuesse a la cassa de Loyola ; a los quales les rrespondió que estaba cansado, y que otro día yría ; y la dicha doña Magdalena de Araoz le ymportunaba e dezía que por las ánimas de sus padres se fuese a la dicha cassa de Loyola ; a lo qual el dicho P. Ygnaçio le rrespondió lo que de primero. [Y la dicha] doña Magdalena, terçera vez, puestas las rrodillas en el suelo, le rrogó que por amor de la passión de nro. Señor Jesuxpo. se fuesse a la dicha cassa de Loyola ; a lo qual el dicho P. Ygnaçio le dixo y rrespondió : Eso me dezis ? Pues por eso yré a Loyola, y avn a Vergara y todo. Y así se fué la dicha noche a la dicha cassa de Loyola y el día seguiente por la mañana muy temprano bolbió al dicho hospital, y fué público que, avnque en la dicha cassa de Loyola le hizieron cama rregalada, no se acostó en ella. » Déposition de Domenja de Ugarte. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 188.)

de sa faute. De grand matin il la mit dehors et probablement l'accompagna pour être bien sûr de son succès, car il quitta lui-même le palais au lever du jour pour retourner à l'hôpital de la Magdalena et l'on constata que son lit n'avait pas été défait. Les domestiques de Loyola purent en conclure qu'il avait, par mortification, couché sur le sol ou passé la nuit en prières [1].

Bien qu'il se refusât à loger sous le toit de son frère, Inigo y venait cependant visiter sa famille ; il semblerait même qu'il eût accepté d'y manger si l'on admet que l'épisode rapporté par sa nièce Potenciana doive être placé pendant son séjour de 1535 et non en 1521 comme j'ai pensé le devoir faire. Il s'agit de ces chiens de chasse refusés par Magdalena Araoz aux Iraetas sous prétexte qu'ils n'étaient pas au palais, ce qui était faux, et de la réprimande faite par Inigo à sa belle-sœur qu'il menaça de ne plus la laisser s'asseoir à la même table que lui (voir p. 147-148).

1. « Contó vna vez el P. Ignacio al P. Tablares que, quando vino de París á los negocios de sus compañeros, vino á Vizcaya ; y estando en casa de sus parientes, supo que vno dellos estaua amancebado, y que cada noche entraba la muger por vn lugar secreto. El la aguardó vna noche, y topó con ella y la dixo : ¿Qué queréis vos aqui ? Ella respondió lo que passaua. El la lleuó y metió en su aposento, y la guardó allí, para que no fuesse á peccar hasta la mañana que la echó, que hasta entonces no auía por dónde. Quando dixo « la metí en mi aposento » dixo el P. Tablares : Esso no hiziera yo. Y el Padre le respondió : Yo sí, que sabía que lo podía hazer. Y cayendo en lo que auía dicho, de repente voluió y dixo : Dios os perdone, que me auéis echo decir lo que no quisiera. Esto se lo contó el P. Tablares al P. Gil Gonzalez y él al P. Christóual de Castro. » (Tria facta sancti Ignatii). (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 566.) Polanco dans sa *Vita Ignatii Loyolae* (t. I, p. 53) fait allusion au même épisode. « Qua in domo, cum tandem exoratus divertisset concubinam etiam cuidam in ea primario viro ademit et ad vitam honeste ducendam mulierem adjuvit. » Il est manifeste que les deux récits supposent à tort qu'Inigo avait enfin consenti à venir loger au palais de Loyola, ce qui est faux, et qu'il n'aurait connu qu'accidentellement l'inconduite de son parent, alors qu'il n'était venu que pour y remédier.

Il essayait en effet de faire des prosélytes parmi ses parents et réussit très probablement à donner les *Exercices* à sa belle-sœur. Il fit la même expérience sur son neveu Beltran, mais sans succès.

Ce jeune homme était un prodigue et probablement un joueur. Aussi Inigo prêcha-t-il contre le jeu et parvint-il, à la grande satisfaction de Magdalena Araoz, à détourner au moins momentanément son jeune parent de ce vice. Les témoins du procès de béatification sont d'accord pour déclarer qu'Inigo fit disparaître le jeu pendant son séjour, et sans doute parmi les paquets de cartes, que Maria de Aizpuru se rappelait avoir vus flotter dans l'Urola jetés par des joueurs repentis, s'en trouvaient quelques-uns qui venaient de Loyola.

Ces remarques jettent un peu de lumière sur le curieux incident de la nuit passée par Inigo au palais de Loyola. Pourquoi, au moment où sa belle-sœur était parvenue à le fléchir, avait-il déclaré qu'il irait non seulement à Loyola mais même à Vergara ? Les biographes ne semblent pas s'être demandé ce que signifiait cette mention de la ville de Vergara. Ce n'était pourtant pas sans raison qu'il avait cité cette localité.

Sa sœur Magdalena de Loyola, qui avait épousé Lopez de Gallaiztegui, vivait à Anzuola, tout à côté de Vergara. Or il est probable que Martin Garcia de Oñaz songeait déjà à marier son héritier Beltran à Juana de Recalde, fille d'un Basque originaire d'Azcoitia, Juan Lopez de Recalde, alors juge de la *Casa de Contratacion* de Séville : c'eût été une opulente union [1], car Lopez de Re-

1. Lors de son mariage avec Beltran de Oñaz en 1538, elle apporta en dot six mille ducats. C'est ce que prouve la clause suivante du contrat de mariage de sa fille : « Y en seguiente, la dicha Doña Juana de Recalde dixo que dotaba e dotó a dicha Doña Lorenza su hija legitima e mayor para con el dicho Señor Don Juan de mas de los bienes de suso, que ella de suyo se dota por titulo oneroso de casamiento, de la dote que ella llevó a poder del dicho D. Beltran de Oñaz e Loyola su marido e Padre de la dicha Doña Lorenza al tiempo que con él casó, que es cantidad de seis mil ducados ; e de una saya de terciopelo car-

calde avait accumulé de grandes richesses dans des charges lucratives. Mais il est probable qu'avant d'y consentir Lopez de Recalde souhaitait que son futur gendre ne fût pas engagé dans une liaison irrégulière et que la conduite de Beltran empêchait l'union désirée. Inigo, avisé de tout par sa belle-sœur, aurait rendu ce premier service à sa famille de rompre l'intrigue de Beltran en venant passer la nuit à Loyola.

Mais il s'agissait encore d'intervenir auprés de la famille Recalde qui était originaire de Vergara. L'influence des Ozaetas ou Gallaizteguis pouvait y servir et je suppose qu'Inigo se décida à se rendre auprès de sa sœur Magdalena à Anzuola pour négocier cette affaire ou examiner les moyens de la conclure.

A ce moment sans doute il s'absenta pour se rendre à Anzuola. En tout cas il ne resta pas à Azpeitia. Cette hypothèse aplanirait bien des difficultés. Ses biographes déclarent, ainsi que les témoins du procès de béatification, qu'il resta environ trois mois à Azpeitia. Mais Polanco, à la suite de Lainez, dit nettement qu'il n'y séjourna qu'un mois [1]. D'autre part sa présence à Azpeitia est prouvée par un acte du 23 juillet 1535. Mais rien ne s'oppose à ce qu'il se soit absenté : on verra tout à l'heure ce qui semble le démontrer.

Au moment même où son neveu le recteur Andrés de Loyola et son frère Martin Garcia de Oñaz lui faisaient l'honneur de le prendre comme témoin de la paix heureusement conclue entre les Béates et le clergé, qui semblait terminer pour toujours l'affaire Anchieta, on se préparait à restreindre sa liberté.

Le dimanche 23 mai, avant la grand'messe, eut lieu à l'hôtel de

mesi e de otra de damasco blanco e de otra de grana e de un manto de tafetan e de otro de paño e de otros aderezos de su persona e de una cama de grana, que ella tenía e de seis camas de la tierra, etc. » Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 45.

1. « Et cum aliis pietatis operibus perfunctus in patria esset, unico, fere mense in ea exacto, Pompejopolim in Regno Nauarrae ad negotia Magistri Francisci Xavier conficienda discedere statuit. » Polanco *Vita Ignatii Loyolae*, t. I, p. 53.

ville d'Azpeitia, une réunion du corps municipal, à laquelle assistaient Martin Garcia de Oñaz et son fils Beltran, ainsi que son cousin le chef de la maison d'Emparan. Prenant prétexte d'une ordonnance royale qui prescrivait de subvenir aux besoins des indigents, l'assemblée rédigea un ensemble de mesures très minutieuses concernant l'administration de l'hôpital de la Magdalena, la mendicité et les quêtes. Il était désormais formellement interdit de solliciter la charité publique, de mendier ou de quêter, sauf aux religieux de Roncevaux et de Baldonsella. Les administrateurs de l'hôpital n'auraient plus le droit de solliciter la charité publique pour les pauvres qu'ils hospitalisaient : ils le faisaient précédemment, comme le prouve le fait que Domenja Ugarte avait accompagné Inigo dans sa première tournée. Désormais ces quêtes pour l'hôpital seraient faites exclusivement les dimanches et jours de fête, par un laïque et un prêtre désignés chaque année par le corps municipal ; le produit en serait remis aux administrateurs.

A tous les articles étaient prévues pour les délinquants des peines d'amende ou de prison. Les pèlerins même ne pouvaient être hospitalisés plus d'une nuit, et les pauvres valides n'étaient pas admis à séjourner dans l'hôpital. Les indigents devaient être inscrits sur une liste dressée par le Conseil.

L'ordonnance fut signée par tous les assistants et immédiatement communiquée au recteur Andrés de Loyola qui en donna lecture au prône, en langue basque, afin que personne n'en ignorât : car le fait même de donner dorénavant une aumône à un mendiant était frappé d'une amende [1].

Toutes ces dispositions étaient, comme par hasard, manifestement dirigées contre Inigo. La plus grave pour lui, sans conteste, était l'interdiction sous peine d'amende de faire l'aumône à d'autres jours que les dimanches et les jours de fête, et à d'autres personnes que le clerc et le laïque désignés par le Conseil. Par une singulière transformation des faits, les biographes d'Inigo ont avancé que ces

1. Voir le texte de ces ordonnances sur les pauvres à l'appendice XI.

mesures étaient dues à son initiative et qu'il les avait inspirées dans l'intérêt des indigents.

Remarquons d'abord que son nom ne paraît pas parmi les signataires de l'Ordonnance, tandis qu'on y trouve son neveu Beltran comme témoin. Alors qu'Inigo avait signé l'accord du 18 mai, auquel il n'avait eu aucune part, aurait-il pu se dispenser d'en faire autant pour cette Ordonnance s'il en avait été l'inspirateur ?

Mais il suffit de la lire pour se rendre compte qu'elle était dirigée contre lui, en même temps d'ailleurs que contre les Béates, en dépit de l'accord signé cinq jours plus tôt.

Quoi qu'il en soit, si Inigo séjournait encore à Azpeitia postérieurement au 23 mai, il ne put continuer ses quêtes et dut ou s'incliner devant ces injonctions légales, comme il avait fait jadis à Alcala, ou s'éloigner. Peut-être continua-t-il de loger à l'hôpital où il pouvait passer pour un hôte privé de Lopez de Garin ; car il occupait une chambre à lui seul et n'était pas soumis aux règlements de l'établissement, puisqu'il avait la liberté de recevoir des visites même après la nuit tombée, et dans sa chambre, s'il était alité.

Domenja de Ugarte rapporte qu'un soir deux de ses nièces, Maria Sanz de Arriola et Simona de Alçaga, qui étaient venues lui tenir compagnie dans sa chambre où une indisposition le retenait au lit, ne le quittèrent que vers dix heures [1].

1. Déposition de Domenja de Ugarte. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 187.) Maria Sanz de Arriola était la fille de Petronilla, sœur d'Inigo qui avait épousé Pero Ochoa de Arriola. Quant à Simona de Alçaga nous ne savons comment elle pouvait être la nièce du saint. Une certaine Francisca de Alçaga fut réconciliée avec son mari, le bachelier Acharan, qui abandonna sa maîtresse sur les remontrances d'Inigo. (Dépositions de Clemente de Agramont, *Monumenta*, Series IV, t. II, p. 196 et de Francisco de Çuola, *ibid.*, p. 208.) Il est question d'une Marina Saez de Arriola, comme une des femmes de mauvaises mœurs qui se convertirent à la parole d'Inigo, dans la déposition de Maria de Arizmendi. (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 223.) Il ne faut pas la confondre avec Maria Sanz de Arriola.

Le coup était adroit : Martin Garcia de Oñaz faisait ainsi cesser ce qu'il considérait comme un scandale, cette mendicité de son frère dans les rues. Inigo n'avait d'ailleurs plus de motif de mendier car on lui envoyait des cadeaux qu'il pouvait partager avec les hospitalisés qui n'avaient jamais été à pareille fête, et Martin lui-même sans doute ne manquait pas à ce devoir d'hospitalité.

Il est vraisemblable cependant que l'on profita pour prendre ces mesures d'un moment où Inigo n'était pas à Azpeitia, à moins qu'il ne fût souffrant et alité, car nous savons qu'il fut gravement malade pendant son séjour et que, d'autre part, il avait presque tous les quinze jours une crise hépatique [1].

Il paraît difficile qu'Inigo n'ait pas été passer quelque temps auprès de sa sœur Magdalena à Anzuola et qu'il ne lui ait pas donné les *Exercices* : elle était alors veuve et par conséquent plus accessible à ses entreprises apostoliques : il semble que dans la suite elle lui ait été entièrement acquise, qu'elle ait soutenu son œuvre de tout son pouvoir et qu'elle ait élevé son fils dans la même admiration et la même vénération.

Inigo avait aussi à s'entendre avec elle pour la renonciation à sa réserve légale ; en effet, Magdalena signa cette renonciation par devant son neveu le notaire d'Azpeitia, Pedro Garcia de Loyola, à Anzuola, le 23 juillet 1535 [2].

1. « Ma quantunque si trouaua bene al principio uenne poi ad infermarsi grauemente. Et poi che fu sano deliberò di partirsi a far le facende, che gli erano state imposte dalli compagni. » Camara, *op. cit.*, § 89, p. 90. Ribadeneira dit également qu'il fut malade, *op. cit.*, libro II, cap. 5, p. 127.

2. « Sepan quantos esta carta e público instrumento de renunciacion, cesion y traspaso bieren, como yo Doña Magdalena de Loyola, viuda Muger que fui de Juan Lopez de Gallaiztegui, difunto que gloria aya, e fija legítima de Beltran de Oñaz y de Doña Marina Saenz de Licona, Señores que fueron de la Casa Solar de Loyola, vecina que soy de la Villa de Bergara en Anzuola ; digo que por el dicho Beltran de Oñaz mi Señor Padre (que gloria aya !) para çon el dicho Juan Lopez mi

Ce fut probablement à la même époque qu'Inigo renonça lui aussi à sa réserve légale par un acte dont nous ignorons malheureusement la date [1].

marido y a su Casa al tiempo de mi casamiento y desposorio, fui dotada y donada congruamente y como convenia á hija legítima de mis padres y señores, y al tiempo yo renuncié la legítima porcion y herencia que como tal hija legítima me podia y debia pertenecer y aver. La qual dicha renunciacion, que asi fize, la loo y apruebo segun que puedo y debo, asi de fecho como de derecho. Y á mayor cumplimiento y coroboracion otorgo e conozco por esta presente Carta que renuncio cedo e traspaso á vos y en vos Martin Garzia de Oñaz mi hermano Señor de la dicha casa y Solar de Loyola, heredero universal y sucesor de los dichos Beltran de Oñaz y Doña Marina Saenz de Licona, ausente como si presente fuésedes, qualquiera legítima accion y herencia y suplemento della que a mi cabe y perteneze y pertenecer puede y debe en la dicha Casa y Solar de Loyola, y en todos y en qualesquier bienes y herencia, que fueron é fincaron de los dichos mi Señor Padre y Madre, como á una de sus hijas legítimas : por quanto yo la dicha Doña Madalena fui dotada e donada para con el dicho mi marido de toda la dicha legítima herencia e suplemento della ; y llevé y entregué y fué dado y entregado todo ello al dicho mi marido y sus bienes ; sobre que estoy contenta y satisfecha, y entregada de la dicha legítima y suplemento della. Y en la dicha razon renuncio, etc... E porque no venga en duda otorgué este presente Carta de renunciacion, cesion, e loacion ante Pero Garzia Escribano público de sus Magestades del número de la Villa de Azpeytia ; que fué fecha e otorgada en las Casas de mí la dicha Doña Magdalena que son en la dicha Anzuola, a diez y nueve dias del mes de Julio, año del nacimiento de Nuestro Señor Jesu-Christo de mil y quinientos y treynta y cinco años, seyendo para ello presentes por testigos llamados e rogados ; Beltran Lopez de Gallaiztegui Señor de la Casa e Solar de Ozaeta, hijo de dicha Señora, *etc.* » Henao, *op. cit.*, t. VI, p. 351-352. Le testament de Beltran Lopez de Gallaiztegui fut délivré à Anzuola le 31 décembre 1555. Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 42, note 1 du P. Villalta.

1. « Dans l'inventaire des biens de Martin Garcia de Loyola, on lit au numéro 66 : *Item una escriptura de renunciacion de legitima de Iñigo de Loyola.* (Arch. de Loyola, Secc. 1ª, serie 2ª, num. 7.) » Arregui, *op. cit.*, p. 150, note. Il semble résulter de cette note que cet acte de

Le règlement de cette question n'alla pas sans de longues et délicates discussions ; il fut enregistré plus tard dans le testament de Martin Garcia de Oñaz.

Martin était un homme pratique qui inscrivait soigneusement dans son livre de raison ses entrées et ses sorties. Il avait la passion du propriétaire foncier pour la terre et acquérait tous les biens qui pouvaient arrondir son domaine. Aussi était-il tant soit peu serré et probablement souvent gêné, car certaines de ses propriétés avaient été achetées à tempérament. Il ne méprisait donc pas certains profits peu glorieux. Il était au courant de la vie d'Inigo à l'Université de Paris et n'ignorait point qu'il recueillait auprès de généreux Espagnols des subsides assez abondants pour lui permettre, non seulement de subvenir à ses propres besoins, mais encore de venir en aide à ses camarades gênés. On voit par la lettre de François-Xavier qu'Inigo l'avait secouru dans ses heures de détresse pécuniaire ; c'était un système qu'il employait pour se recruter des disciples. Mais Martin ne pouvait s'en rendre compte et savait seulement que son frère passait pour avoir des ressources.

Aussi s'était-il flatté, en envoyant son fils à Paris, de le faire entretenir gratuitement par son oncle. Mais il s'était lourdement trompé, car si Inigo pouvait se passer d'argent pour lui-même, il en avait grand besoin pour ses projets apostoliques. En venant à Azpeitia liquider sa situation d'héritier, il avait un autre but et les apparentes anomalies de sa conduite sont assez faciles à expliquer.

Il est probable que Martin tenta tout d'abord de se faire abandonner gratuitement par son frère sa part d'héritage. Inigo ne prêchait-il pas à ses disciples l'abandon de leurs biens ? L'exemple du docteur Juan Castro n'avait-il pas fait grand bruit à Burgos lorsque, obéissant aux suggestions d'Inigo, il avait distribué ses

renonciation n'existe plus et qu'il n'en reste que la mention faite dans l'inventaire. Mais il est naturel de supposer que la renonciation de Magdalena et celle de son frère furent signées à peu près à la même date, peut-être même toutes deux à Anzuola.

biens aux pauvres [1] ? Mais Inigo ne songeait nullement à renoncer à ce qui lui revenait pour le céder à une famille opulente avec laquelle il n'avait depuis longtemps que des rapports bien distants, et qui l'aurait appliqué à des buts profanes. Lui, il en avait besoin pour assurer l'existence de ses compagnons, ou s'acquérir des recrues. Il refusa donc de renoncer à sa réserve légale sans recevoir une compensation, qui semble avoir été double.

D'une part, il mit à la charge de son frère Martin de constituer une rente destinée à pourvoir aux frais de la sonnerie de cloches qu'il voulait voir établir, tant à San Sebastian de Soreasu que dans les dix ermitages qui dépendaient de la paroisse, afin d'appeler chaque jour, à midi, les fidèles à prier pour les pécheurs en état de péché mortel. En effet, trois ans plus tard, dans son testament,

1. Juan de Castro né à Tolède ou Burgos en 1485, docteur en droit de l'Université de Paris, y enseigna la théologie : gagné par Inigo, il renonça au monde et se retira à la Chartreuse de Val de Cristo à Segorbe, probablement en 1535. En allant s'embarquer à Valence après son séjour à Azpeitia, Inigo s'arrêta huit jours à la Chartreuse de Val de Cristo où il s'entretint avec son ami alors novice, et retrouva des amis qu'il avait connus dans le monde, Juan Cavero, et Tomas Lobet. Castro fit profession le 24 juin 1536. Il mourut à 72 ans, le 6 juillet 1556. (Cf. *Monumenta*, Series I, t. I, p. 96-97, 110, 191 et les *Ephemerides ordinis Çartusiensis* de Léon Le Vasseur, t. II, p. 447-452.) Castro, n'étant encore que bachelier, avait distribué ses biens aux pauvres et mendié dans les rues de Paris, et comme Inigo était accusé de l'avoir poussé à prendre cette détermination, il crut bon d'avertir Araoz lorsqu'il passerait à Burgos d'essayer d'apaiser la colère de la famille de Castro. Dans la lettre qu'Inigo adresse de Rome à Araoz, le 20 février 1542, on lit en effet ce passage curieux : « Si por bentura vbiésedes de yr a Burgos, tened en memoria que todos aquellos que an tenido sus hijos ó parientes, ó a lo menos vt in plurimum, en Paris, que estaran desedificados de mi, porque quando maestre Joan de Castro, bachiller en theologia, que despues se hizo dotor, era burgalés, andubo pidiendo por Dios por las calles de Paris, auiendo distribuido lo que tenia en pobres ; y como en sumo grado todos sus conterraneos se resentiesen, todo se atribuia a mi ; el qual se hizo después fraile cartuxo. (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 191.)

Martin Garcia lui donna satisfaction ; et l'on doit remarquer qu'il constitua la rente nécessaire de deux ducats dix réaux par une hypothèque perpétuelle sur la ferme d'Aguirre, et non sur les fonds du majorat.

En fondant cette pieuse coutume, Martin déclare dans son testament qu'il aurait voulu laisser autre chose à son frère, mais que celui-ci préféra qu'il établît cette sonnerie « spécialement pour qu'une autre personne zélée pour le service de Dieu y eût part, et qu'il lui témoigna qu'il y avait un certain intérêt [1]. » Il stipula que les deux ducats devaient être payés au sacristain qui sonnerait la grande cloche, même si le patron jugeait préférable de faire exécuter la sonnerie par un autre qu'il devrait alors rétribuer à ses frais.

Cette insistance pour que le sacristain de San Sebastian de Soreasu touche ses deux ducats laisse penser qu'Inigo avait quelque raison de s'intéresser particulièrement à celui qui était alors en fonctions. Or, parmi les légendes mises en circulation sur le retour d'Inigo à Azpeitia en 1535, il en est une qu'a recueillie Ribadeneira, quoique la fausseté en soit manifeste. La voici telle qu'il l'a racontée.

« La première fois qu'il prêcha à Azpeitia au milieu d'un grand concours de tous les notables et du peuple, il dit une chose, que je n'ai sue qu'après avoir écrit mon histoire, et qu'il m'a paru bon de mettre ici pour que l'on voie le soin qu'il avait de s'humilier et de se mortifier et, de défendre l'honneur et la bonne renommée de son prochain... En prêchant donc, il dit qu'une des raisons qui l'avaient amené dans son pays natal et fait monter en chaire, était de donner satisfaction pour quelque chose qui lui était arrivé et de se débarrasser d'un douloureux remords. Le fait est qu'étant jeune il avait pénétré avec des camarades dans une propriété et y avait pris une certaine quantité de fruits au détriment du propriétaire, qui, ne sachant quel était le malfaiteur, avait fait arrêter sur de

1. Voir le texte à l'appendice XII.

faux soupçons un pauvre homme, qui resta longtemps en prison et demeura discrédité et frappé dans son honneur et dans ses biens ; il le nomma du haut de la chaire, lui demanda pardon, car il assistait au sermon, et dit que c'était lui-même qui était le malfaiteur et le pervers, tandis que l'autre était sans faute et innocent, et que par ce moyen il avait voulu lui restituer publiquement la bonne renommée et l'argent qu'il avait perdus (car la justice l'avait condamné à une amende de cinq ou six ducats) en lui donnant deux pièces de terre qu'il possédait et dont il lui faisait donation devant tous et sur-le-champ [1]. »

Cette légende est absurde, car elle laisserait croire qu'Inigo aurait attendu treize ans après sa conversion pour réparer le mal qu'il avait fait.

Antonio Araoz fait remarquer qu'aucun des Pères qui faisaient partie de la Compagnie au moment de la publication de la *Vida* de Ribadeneira n'ayant entendu Inigo prêcher à Azpeitia, l'anecdote n'aurait pu être connue que par une confidence d'Inigo lui-même, ce qui eût été contraire à sa modestie ou à sa prudence. Mais on peut se demander si cette légende ne contient pas une part de vérité. Le sacristain, en faveur de qui fut stipulé le salaire de deux ducats dans le testament de Martin Garcia, n'aurait-il pas été mêlé soit au procès de 1515 soit à celui qui suivit inévitablement la mort du jeune recteur en 1518 ? On ne saurait douter qu'il ne fût du parti de Pedro Lopez et il est assez naturel qu'il ait été compromis en même temps que ses patrons et peut-être emprisonné à leur place quoique innocent. Serviteur d'Inigo et de Pedro Lopez, il fut peut-être la seule victime sur laquelle la justice put mettre la main : ne pouvant ou ne voulant prouver son innocence, il aurait été emprisonné et frappé d'une amende. En dédommagement Inigo aurait voulu lui assurer une petite rente qui viendrait améliorer son modeste salaire de sacristain. Mais il eut bien soin

1. Ribadeneira, *Vida de San Ignacio de Loyola*, livre II, chap. IV, p. 126.

de faire porter l'hypothèque, qui en garantissait le paiement, sur des biens qui n'avaient rien d'ecclésiastique et qu'il aurait pu accepter pour sa réserve légale. En tout cas il est évident que la personnalité du sacristain en fonctions n'était pas indifférente à Inigo et qu'il s'y intéressait particulièrement.

Cette petite rente de deux ducats ne représentait évidemment pas toute la réserve légale d'Inigo. On doit admettre qu'il lui revenait encore quelque chose et qu'il se le fit remettre en argent pendant qu'il se trouvait à Azpeitia.

Un document, dont nous ne connaissons jusqu'ici que la date, nous apprend que le 23 juillet 1535 Inigo se trouvait à Loyola [1], où il servait de témoin à son neveu Beltran pour un paiement qu'effectuait ce dernier. L'autre témoin était Nicolas de Recarte, probablement un prêtre, car son nom est précédé du titre de *Don*.

Nous avons vu que Beltran était un prodigue et sans doute un joueur, comme le montre cette lettre d'Inigo à Magdalena Araoz, où il rappelle que Beltran savait dépenser ce qu'il possédait et ce qu'il ne possédait pas. Si Beltran était criblé de dettes et insolvable, son père n'était certainement pas disposé à se substituer à lui.

Ce fut alors sans doute qu'intervint Inigo, comme il était apparu en sauveur à ses camarades de Paris et en particulier à François-Xavier. Il paya les dettes du neveu qu'il avait déjà délivré de sa fâcheuse maîtresse. En agissant ainsi il s'acquérait la reconnaissance de Beltran et de sa mère, dont il comptait d'ailleurs se ser-

1. « Nous ignorons la date exacte du départ du saint mais nous pouvons tout de suite affirmer que ce ne fut pas avant le 23 juillet. C'est ce que nous apprend un acte de paiement de D. Beltran de Oñaz et Loyola, neveu de saint Ignace et héritier du majorat de Loyola. A la fin de cet acte nous lisons les paroles suivantes : « Fué fecha e otorgada dentro en la casa e solar de Loyola a veinte y tres dias de Julio del nascimiento de nuestro Señor e salvador Jesu Christo de mil e quinientos e treinta cinco años seyendo presentes por testigos Iñigo Lopez de Loyola y D. Nicolas de Recarte... » (Archivo de Loyola, seccion 1ª, serie 2ª, num. 8, doc. 19.) » Arregui, *op. cit.*, p. 166-167.

vir plus tard. Ainsi s'explique que Beltran ait pu payer une dette alors que nous ne lui connaissons d'autres moyens d'existence que les libéralités de son père, sans doute limitées; que ce paiement ait été fait à Loyola, il est vrai, mais apparemment hors de la présence et à l'insu de Martin : c'est la raison pour laquelle on avait pris pour témoin Nicolas de Recarte qui devait être prêtre et par suite professionnellement discret. Ces conditions font comprendre pourquoi Inigo fut mis au courant de cette dette alors qu'il eût été naturel que Beltran, craignant les remontrances du saint personnage, la lui eût cachée plus soigneusement qu'à tout autre. C'était d'ailleurs probablement une dette de jeu. On ne voit pas d'autre source aux fonds par lesquels Beltran put se libérer d'une somme assez importante pour nécessiter une quittance par devant témoins.

On peut croire que, mis au courant par Magdalena de Araoz des prodigalités de son neveu, peut-être insoupçonnées du père, comme l'avaient été ses déportements, Inigo intervint et, avec la part qu'il avait touchée de sa réserve légale, en l'absence de son frère, paya la dette.

Ainsi s'acquérait-il la reconnaissance de la mère et du fils ; et l'on s'explique dès lors le ton sur lequel en 1539 il requiert pour sa fondation leur concours pécuniaire, en rappelant discrètement, non le secours qu'il avait prêté à son neveu, mais la facilité avec laquelle celui-ci prodiguait l'argent. En 1539, Beltran, entré en possession de son majorat et marié richement à Juana de Recalde, était en état de se montrer reconnaissant.

Inigo était d'ailleurs parvenu à gagner la confiance du jeune homme ; il lui parlait sans cesse en 1535 de sa Compagnie future et l'autre le pressait de le mettre au courant de sa fondation. Inigo pensa peut-être d'abord à en faire une de ses recrues ; il essaya sans grand succès de lui donner les *Exercices* qu'il avait probablement donnés à sa mère [1].

1. Dans une lettre du commencement de février 1542 datée de Rome et adressée à Beltran de Loyola, Inigo lui parlant de son frère Millan qui venait d'arriver à Rome dit : « ciertamente segun lo qne yo

Enfin rétabli de sa maladie, après avoir réglé ses affaires d'intérêt et jeté la semence de vocations futures, comme celle d'Antonio Araoz, neveu de Magdalena Araoz, ou de son propre neveu Millan qui allait quelques années plus tard le rejoindre à Rome, il décida de se mettre en route.

D'après Ribadeneira il ne put cette fois se dispenser de prendre le cheval et l'argent que sa famille le contraignit d'accepter, car il laissait à l'hôpital d'Azpeitia son roussin qui devait y finir ses jours entouré de la vénération de tous. Mais arrivé à la limite du Guipuzcoa il se débarrassa de l'un et de l'autre.

Il est permis cependant de supposer que ce départ solennel n'est qu'une pieuse invention, et qu'Inigo n'eut pas à refuser un argent qu'on n'avait pas de motif de lui offrir, puisque Martin devait croire qu'il emportait la somme qu'il lui avait remise pour le dédommager de sa renonciation à sa réserve légale.

Néanmoins la séparation fut plus aimable que l'arrivée. Inigo partait heureux de l'effet qu'il avait produit, plein d'espérance dans les recrues qu'allait lui amener son apostolat. Magdalena Araoz était remplie pour lui de reconnaissance et de vénération, Beltran saisi de respect, et Martin respirait plus à l'aise en songeant que cette période désagréable de sa vie s'était terminée, en somme, mieux qu'il n'avait pu l'espérer au début, qu'il était parvenu à limiter au minimum la période de mendicité de son frère, qu'il n'avait pas mal réglé la question de la succession paternelle, qu'il allait pouvoir établir son majorat sur les bases qu'il avait rêvées, que le mariage de son fils avec Juana de Recalde était assuré, qu'enfin il ne se verrait sans doute plus jamais dans une situation aussi délicate et cruelle, et qu'après tout, si Inigo fondait un ordre prospère, la gloire en rejaillirait sur la famille.

he visto aqui en Roma y bien experimentado en aquellos espirituales exercicios, en los quales en algún tiempo tomastes alguna experiencia con sudores, vuestro hermano ha allado y sacado grandíssimo fruto dellos. » (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 189.)

Ce fut donc à la fin de juillet 1535, postérieurement au 23, qu'Inigo se mit en route pour Obanos où il allait affronter le frère de François-Xavier, pour lequel il était porteur d'une lettre où François priait son aîné de remettre quelque argent pour lui entre les mains de son ami [1]. De là il passa à Pampelune où il put revoir l'hospitalière prison épiscopale, ainsi que la forteresse où s'était décidée sa vie nouvelle; puis par Almazan où il sollicita pour Lainez la générosité de son père et peut-être de son frère, qu'il chargea d'expédier à Paris l'argent que lui avait remis Juan de Azpilcueta, enfin par Tolède où il voulait sans doute se montrer pour faire voir qu'il n'avait pas à craindre l'Inquisition. A Valence, où il vit son ancien compagnon Castro entré alors à la Chartreuse, il s'embarqua pour l'Italie et quitta l'Espagne pour n'y plus revenir.

1. La visite à Obanos eut lieu, puisque la lettre de François-Xavier fut effectivement remise à son frère, et se trouvait dans les Archives d'Azpilcueta. Inigo fut-il bien reçu et parvint-il à dissiper les préventions de Juan de Azpilcueta ? On peut en douter lorsqu'on voit que le saint n'en a pas soufflé mot dans le récit qu'il fit à Camara. On peut même douter que de l'argent lui ait été remis pour François-Xavier.

XI

Résultats de l'apostolat d'Inigo en 1535 a Azpeitia. — Réforme de la coiffure des femmes. — Répression du jeu. — Ordonnance sur les pauvres. — Réforme du clergé. — Légende et réalité.

On ne manquera pas d'être frappé de la différence qui existe entre le tableau que je viens de tracer des résultats du séjour d'Inigo dans sa patrie et celui qu'en a donné Ribadeneira, suivi en cela par tous les biographes du saint.

« Dieu, dit Ribadeneira, rendit sa venue si fructueuse, durant son séjour dans son pays, l'exemple de sa vie et la prudence du prédicateur s'unissant à son enseignement, que nombre d'erreurs furent corrigées et nombre de vices extirpés, qui avaient pénétré même chez les ecclésiastiques et, avec la funeste et longue accoutumance, s'en étaient emparés de telle sorte que l'on n'y faisait plus attention, parce qu'on leur donnait le nom de vertu. Il leur laissa bon nombre de règles qui paraissaient nécessaires tant au bon gouvernement de la vie publique qu'au bien et à l'accroissement de la religion chrétienne.

« Entre autres choses il obtint que les magistrats et les juges fissent des lois rigoureuses contre le jeu et contre la dissolution et le dérèglement des prêtres. Car alors qu'il était de temps immémorial d'usage que les jeunes filles allassent en cheveux sans aucune coiffure, il y en avait quelques-unes qui, donnant un mauvais exemple et causant grand scandale, menant une vie déshonnête avec des clercs, se couvraient la tête ni plus ni moins que si elles eussent été femmes légitimes de ceux avec qui elles vivaient dans le péché. Et elles leur gardaient la foi et la loyauté qui se doivent garder envers les maris.

« Il s'appliqua de toutes ses forces à extirper de ce pays cet abus

sacrilège ; et il fit en sorte que l'on donnât aux pauvres la subsistance nécessaire, et que l'on sonnât la cloche trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, et que l'on fît une prière spéciale pour ceux qui sont en état de péché mortel. »

« Lorsqu'il eut réglé et disposé comme il convenait ces affaires et d'autres semblables... il partit pour traiter celles de ses compagnons [1]. »

Ce passage que Ribadeneira considérait sans doute comme fondé sur les documents les plus certains est un exemple typique de la transformation de l'histoire en légende qui défigura la physionomie réelle de saint Ignace : il n'est donc pas superflu d'en relever les erreurs.

La première source de Ribadeneira fut la lettre adressée de Bologne, le 17 juin 1547, à Polanco par Lainez et dans laquelle ce compagnon des débuts d'Inigo raconte ce qu'il sait de la fondation de la Compagnie et de son fondateur. Ce document mérite le plus grand respect : la bonne foi de Lainez est absolue et les faits dont il parle ne sont pas encore assez éloignés pour qu'il ne puisse se les rappeler nettement.

« Outre différentes réconciliations et concordes, dit Lainez, il fit que dans la ville on portât des lois contre le jeu et qu'on pourvût à l'entretien des pauvres de façon qu'ils ne mendiassent point et que l'on priât publiquement pour ceux qui étaient en état de péché mortel [2]. »

Gonçalves de Camara, qui passe pour avoir donné l'autobiographie du saint, connaissait évidemment ce passage avant d'écouter de la bouche d'Inigo le récit de sa vie. Il était déjà suggestionné à ce sujet et voici comment il précise ce que Lainez avait donné sous une forme très brève.

« Il s'efforça de chasser certains abus et avec l'aide de Dieu on a mis ordre à quelques-uns : ainsi pour ce qui est du jeu, il le fit

1. Ribadeneira, *op. cit.*, livre II, chapitre v, p. 126-127.
2. *Monumenta*, Series IV, t. I, p. 112.

défendre sous peine de châtiment, en le persuadant au magistrat. Il y avait encore un autre abus que voici : les jeunes filles dans ce pays vont toujours la tête découverte et ne la couvrent que quand elles se marient. Mais il y en a beaucoup qui deviennent concubines de prêtres ou d'autres hommes et leur gardent leur foi comme si elles étaient leurs épouses. Et cela est si commun que les concubines n'éprouvent aucune honte à dire qu'elles se sont couvert la tête pour un tel ; et on les connaît pour telles. Et il résulte de cet usage un grand mal. Le pèlerin Inigo persuada au gouverneur de faire une loi disant que toutes celles qui se couvriraient la tête pour quelqu'un, sans être son épouse, seraient châtiées par les juges. Et de cette manière cet abus commença à disparaître. Quant aux pauvres, il a fait donner ordre à ce qu'on pourvût à leurs besoins au nom de l'État et régulièrement et que l'on sonnât trois fois l'*Ave Maria*, c'est-à-dire le matin, à midi et le soir, pour que le peuple priât comme à Rome [1]. »

Examinons d'abord l'affirmation qu'Inigo aurait fait promulguer, sans qu'on nous dise par qui, une loi proscrivant le jeu : elle est évidemment fausse. En effet qui aurait édicté cette loi ? Ce n'était pas la municipalité que nous avons vue exercer ses fonctions législatives dans l'Ordonnance sur les pauvres. Or on ne nous a jamais exhumé une ordonnance sur le jeu. Il est vrai que les livres des procès-verbaux de cette époque ont disparu ; mais nous avons les dépositions du procès de béatification recueillies à Azpeitia. La troisième question posée aux témoins les invitait à confirmer que « par ses sermons, ses conversations et la sainteté de sa vie, Inigo avait amené beaucoup de personnes à rompre des liaisons déshonnêtes et scandaleuses et abandonner le jeu, les dés et d'autres vices ou inimitiés [2]. »

1. Camara, *op. cit.*, § 88-89, p. 90.

2. « Con los quales sermones y con sus pláticas y sanctidad de vida se emendaron muchas personas, apartándose de tratos deshonestos y escandalosos y dexando juegos y tablajerías y otros viçios y enemistades, viéndose en todos en vida y costumbres gran emienda. » (*Monumenta*, series IV, t. II, p. 174.)

Il faut remarquer que dans cet interrogatoire il n'est question que d'une action purement morale et non légale exercée par Inigo sur les joueurs et que, s'il y avait eu un règlement sur le jeu dû à Inigo, on en aurait donné un extrait tout au moins tiré des registres du Conseil, ce qui devait être encore possible. Quant aux témoins on ne saurait consulter que ceux qui avaient pu connaître directement Inigo lors de son séjour à Azpeitia en 1535. Ils sont très peu nombreux, car il y avait alors soixante ans que les faits s'étaient passés.

Tous, reproduisant la question dans les termes mêmes où elle leur avait été posée, sont en effet unanimes à reconnaître qu'Inigo « réforma le vice du jeu [1]. »

1. Domenja de Ugarte, veuve de Pedro de Achibita, ancienne servante de l'hôpital de la Magdalena en 1535, 72 ans : « En fin, lo de los juegos, [como] lacerias y enemistades, hizo que se rreformasen, de tal manera, que se dezia que çerca de [tres años] después que el P. Ygnaçio rreprehendió el viçio del juego, no se tomó naype en esta villa. » *Monumenta*, Series IV, t. II, p. 185. Potenciana de Loyola, fille du recteur Pedro Lopez, *freira de San Sebastian*, 73 ou 74 ans : « En espeçial se acuerda que con su predicaçión mobió a penitencia a tres mugeres... Y de la misma manera se rreformó el viçio del juego en esta dicha villa, de tal manera que çerca de tres años los hombres dexaron de jugar a naipes. » *Ibidem*, p. 191. Clemente de Agramont, 73 ans : « Hizo mucho fructo con los sermones y pláticas y sanctitad de su vida... y rreformó el viçio del juego. » *Ibidem*, p. 196. Maria Lopez de Mendizabal, veuve du charpentier Juan de Berrasueta, 80 ans : « Y fué público que por algunos años notablemente rreformó el viçio del juego y tablajerías y puso en paz y quietud a muchas personas. » *Ibidem*, p. 199. Le cinquième témoin, Ursola de Arizmendi, ne parle pas du jeu. *Ibidem*, p. 200. Ana de Anchieta, 74 ans, apparentée à Inigo : « Y así en esto, como en rreprehender el viçio del juego y otros semejantes, y hazer amistades entre personas... » *Ibidem*, p. 205. Francisco de Zuola, 79 ans : « Y así bien rreformó el viçio del juego, que [se de]zía que en más de dos años en esta villa no se jugó juego de naipes. » *Ibidem*, p. 208. Domingo de Aizpuru, 82 ans : « Y de la misma manera rreformó el viçio del juego. » *Ibidem*, p. 212. Domenja de Alcorta, 70 ans : « Y de la misma manera con su rreprehensión el

Mais aucun d'eux ne parle de règlements faits par la municipalité contre le jeu ou la vente des cartes. Tous attribuent la réforme des joueurs à l'efficacité de la prédication d'Inigo. Le onzième témoin dit avoir vu dans l'Urola plusieurs jeux de cartes [1] que

dicho P. Ygnaçio rreformó el viçio del juego ; y se dezía que en mucho tiempo después nadie jugaba al juego de naipes. » *Ibidem*, p. 214. María de Ulaçia, veuve de Miguel de Ybarguen, 75 ans : « Y de la misma manera se rreformó el viçio del juego. » *Ibidem*, p. 217.

1. Maria de Aizpuru, veuve de Sebastian de Altuna, 80 ans : « Y así bien, por rreprehensión del dicho P. Ygnaçio fué público que se dexó en esta dicha villa el juego de naipes, de tal manera que en mucho tiempo no se jugó a ellos. Y esta testigo se acuerda haber visto en el río desta dicha villa hechadas muchas barajas de naipes, que se dezía las habían hechado gentes que tenían p[o]r la rreprehensión del dicho P. Ygnaçio. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 220.) Maria de Arizmendi, veuve de Domingo de Larraz, 77 ans : « Y de la misma manera se rreformó el viçio del juego en esta dicha villa. » *Ibidem*, p. 223. Domingo de Ateaga de Aranguren, 77 ans : « Por su rreprehensión en mucho tiempo se dexó el juego de los naipes y tablajerías. » *Ibidem*, p. 226. Juan Perez de Ygarza, seigneur de Yarza, 82 ans : « Y de la misma manera es público que se rreformó el viçio del juego y otros semejantes. » *Ibidem*, p. 228. Maria de Urbieta, veuve de Juan de Uranga, 70 ans : « Y dexaron de jugar mucho tiempo a naipes en la dicha villa. » *Ibidem*, p. 230. Catalina de Acotegui, veuve de Juan Perez de Corta, 72 ou 73 ans : « Assi bien saue esta testigo y hera público e notorio en esta dicha villa que con los sermones y pláticas y sanctidad del dicho P. Ygnaçio y su buen exemplo y doctrina se emendaron muchas personas, hombres y mugeres, apartándose de sus tractos deshonestos y escandalosos, y dexando juegos y viçios. » *Ibidem*, p. 233. Martin de Eizaguirre, 84 ou 85 ans : « Y de la misma man[era fué público y notorio que] se rreformaron otros viçios de juego... » *Ibidem*, p. 236. Catalina de Larrañaga, veuve de Juan de Aguinaga, cousine d'Inigo, 75 ans : « Y de la misma manera rreformó otros muchos viçios y en espeçial el del juego. » *Ibidem*, p. 239. Juan Perez de Odriuzola, seigneur d'Odriuzola, 50 ans : « Y assí bien rreformó con su predicaçión el viçio del juego y otros. » *Ibidem*, p. 243. Maestre Andrés de Oraa. 88 ans : « Así bien es çierto y verdad que con sus sermones y rreprehensiones que hazia, se dexó el juego y tablajerias y otros viçios. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 245.)

l'on disait y avoir été jetés par des joueurs repentants : si la municipalité avait interdit le jeu elle aurait fait soigneusement recueillir et détruire les paquets de cartes. Enfin, de l'aveu des témoins, le jeu reparut à Azpeitia deux ou trois ans plus tard, ce qui prouve bien que ce ne fut qu'un geste tout spontané, sans intervention du magistrat.

L'assertion de Ribadeneira est donc fausse sur ce point. Si nous examinons maintenant l'anecdote de la coiffure des femmes, nous constaterons une déformation analogue de la réalité. Lorsque l'histoire de Ribadeneira fut prête, avant de la répandre, les supérieurs de la Compagnie provoquèrent comme nous l'avons dit, les observations des Pères les plus considérables sur la façon dont elle avait été rédigée. Antonio Araoz, assistant d'Espagne et ancien favori d'Inigo, originaire lui aussi du Guipuzcoa, fit quelques critiques très vives et en particulier sur ce point.

Il prétend que les jeunes filles d'Azpeitia avaient coutume d'aller toujours tête nue et que c'était précisément pour empêcher qu'on ne confondît avec les jeunes filles honnêtes celles qui avaient péché, que ces dernières se couvraient la tête comme les femmes mariées : c'était une façon de reconnaître qu'elles n'étaient plus vierges. Et sans doute Araoz, qui était du pays, avait-il de bonnes raisons de savoir ce qu'il en était. Mais un des témoins du procès de béatification d'Azpeitia, nous explique fort bien ce qui donna naissance à cette légende : c'est Ana de Anchieta, cousine d'Inigo et qui avait assisté à la scène qu'elle décrit de la manière suivante [1].

« Le témoin se rappelle que de tout temps, depuis qu'il a l'âge de raison jusqu'à ces deux ou trois dernières années, il était d'usage que le premier jour des Rogations après la saint Marc se réunissent dans l'église d'Elosiaga les habitants d'Azpeitia et des villages de Rexil, de Beizama, de Vidania, de Goyaz et d'Albistur ; et il se rappelle que l'année où Inigo était à Azpeitia, le jour de la procession à ladite église d'Elosiaga, comme beaucoup de

1. *Monumenta*, Series IV, t. I, p. 928.

gens s'étaient réunis dans ladite église pour faire leurs dévotions, afin de satisfaire tout le monde, il prêcha du haut d'un prunier qui était naturellement disposé et placé fort à propos; et, par le sermon qu'il fit, il émut grandement la dévotion de tous : car il reprit un vice des femmes des villages nommés plus haut, qui consistait à porter des foulards jaunes sur la tête et des cheveux blonds. Et lors de ce sermon elles les couvrirent et pleurèrent avec beaucoup de componction [1]. »

La scène se comprend aisément. Ces femmes avaient adopté la mode italienne de se teindre ou plus exactement de se décolorer les cheveux pour se transformer de brunes en blondes, comme faisaient les Vénitiennes. Le fard et les teintures ont toujours excité l'indignation des théologiens qui y voient des artifices du démon, et l'on sait avec quelle abondance Luis de Leon a traité ce sujet dans sa *Perfecta Casada*. Mais ces villageoises avaient eu en outre l'impudence de renoncer au foulard noir traditionnel pour le remplacer par un foulard jaune dont la couleur voyante ne convenait plus à la modestie des honnêtes femmes. Là se bornait leur faute. On voit qu'il n'est pas question de leur reprocher une inconduite provocante ou cynique. Et la façon dont la scène se termina est tout à fait caractéristique. Ces femmes, loin de se découvrir la tête comme l'exigerait l'interprétation de Ribadeneira, se la couvrirent au contraire en toute hâte pour dissimuler leur foulard jaune et leur chevelure blonde : il est probable qu'elles s'enveloppèrent la tête d'une étoffe sombre ou d'un tablier.

Lainez, dans sa lettre à Polanco, ne fait aucune allusion à cette réforme d'Inigo dont il n'est pas question non plus dans l'interrogatoire du procès de béatification en 1595. En revanche Lainez déclare qu'Inigo fit porter des ordonnances contre le jeu, ce qui est inexact [2]. Mais comme nous n'avons pas l'original de Lainez et que

1. *Monumenta*, Series IV, t. II, p. 206.

2. « Y estando ay [en Azpeitia] çerca de un mes, hizo nuestro Señor fructo notable; porque, vltra que muchas personas salieron de

sa lettre peut fort bien avoir été complétée dans la suite par le P. Nadal ou le P. Polanco, cette assertion ne saurait nous convaincre, alors qu'elle est en contradiction avec les autres documents que nous connaissons et que nous venons d'examiner. De plus on ne saurait oublier que Lainez déclare lui-même qu'il raconte ce qu'il a appris non seulement d'Inigo lui-même mais d'autres, ou même déduit de ses paroles, ce qui retire beaucoup de valeur à ses affirmations [1].

Camara se montre beaucoup plus catégorique : il déclare que le gouvernement d'Azpeitia prit une Ordonnance pour défendre officiellement et sous sanction légale le jeu.

Sur le second point on a vu plus haut comment il s'exprime [2].

peccado mortal abrazando el camino de la poenitençia ; vltra de enseñar la doctrina xna. y praedicar a mucha gente, tanto que, no pudiendo caber en la yglesia, era neçessario praedicar en el campo ; vltra también de diuersas paçes y concordias, hizo que en el pueblo se ordenase[n] leyes contra los juegos, y que se proueyese á los pobres de manera que no mendicasen, y que se hiçiese oraçión pública por aquellos que estauan en peccado mortal. » Lettre de Lainez à Polanco, Bologne, 17 juin 1747. (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 112.)

1. « Quanto la memoria me sirue, diré en pocas palabras, fiel y simplemente lo que me occurre açerca de las cosas de N. P. Mtro. Ignatio, refiriendo aquello que, por edificaçión nuestra ó de otros presentes, en çiertos tiempos y lugares hemos sentido dél, ó collegido de sus palabras. Y quanto á lo demás que toca á los prinçipios de la Compañía, hablando como testigos, parte de oyda y parte de uista, remitiéndome en todo á la uerdad y al buen juyzio, que esperamos os será dado de nuestro Señor para tomar y dexar de lo escripto según que, á la gloria de su diuina magestad y edificaçión del próximo más conuiene, le paresçerá. » (*Monumenta*, Series IV, t. I, p. 98-99.) Il ressort de ces paroles que Lainez est uniquement préoccupé de donner les détails édifiants.

2. « Era anche là un altro abuso, in questo modo : le citelle in quel paese uanno sempre col capo scoperto, et non lo coprono se non quando si maritano. Ma sono molte, che si fanno concubine de preti et d'altri huomini et gli riguardano fede, como se fossero loro donne. Et questo e tanto commune, che le concubine non [hanno] punto di

Son assertion est décisive, si l'on admet qu'il reproduit les paroles mêmes d'Inigo. Mais nous avons déjà signalé au début de cette étude, que le texte de Camara, tel que nous le connaissons ne rend certainement pas toujours exactement la narration que lui fit Inigo.

Par exemple Lainez ne parle pas des ordonnances sur les pauvres, bien qu'elles aient existé ; mais Camara dit qu'Inigo fit donner ordre à ce qu'il fût pourvu aux frais de la ville et régulièrement aux besoins des pauvres. Or nous avons vu que les ordonnances sur les pauvres ont été promulguées contre Inigo lui-même, que son nom ne figure pas parmi les signataires et n'est même pas mentionné dans le texte. Il est donc évident qu'à moins qu'Inigo ne se soit laissé jouer, sans s'en douter, par son frère, il n'a pu citer cette ordonnance comme due à son initiative : ce serait lui supposer une naïveté invraisemblable [1].

Mais nous allons trouver encore Camara en flagrant délit d'erreur : c'est à propos de la sonnerie de cloches qu'Inigo aurait instituée pour inviter les fidèles à prier pour ceux qui seraient en état de péché mortel.

Camara dit en effet qu'Inigo établit l'usage de sonner trois fois l'*Ave Maria*, le matin, à midi et le soir afin que le peuple priât

uergogna di dire che si hanno coperto il capo per un tale ; et per tali sono conosciute essere... 89. Per la qual usanza nasce molto malo. Il pelegrino persuase al gouernatore che facesse una legge, che tutte quelle che si coprissero il capo per alcuno, non essendo loro donne, fussero gastigate con giustitia ; et a questo modo s'incomincio a leuar'questo abuso. » Camara, *op. cit.*, § 88-89, p. 90. Voir la traduction de ce passage, p. 231.

1. « Alli poueri ha fatto dar'ordine, come se fosse proueduto publico et ordinariamente. » Camara, *op. cit.*, § 89, p. 90. Il faut remarquer que Camara présente toutes ces mesures comme appuyées par des sanctions légales, par exemple pour ce qui concerne le jeu : « Ha fatto anche sforzo di scacciare alcuni abusi ; et con l'aiuto di Dio si è posto ordine in alcuno, uerbi gratia; nel giuoco fece que fosse uetato con executione, persuadendolo a quello che gouernaua la giusti[z]ia. » Camara, *op. cit.*, § 88, p. 90.

comme à Rome [1]. On remarquera immédiatement la confusion : il s'agissait à Rome de l'Angelus et non pas de cette prière toute spéciale pour les pécheurs en état de péché mortel.

De plus cette sonnerie ne devait pas avoir lieu, contrairement à ce que dit Camara, trois fois par jour, mais une seule fois, à midi. Elle fut instituée par Martin Garcia de Oñaz et seulement trois ans après le départ d'Inigo, par son testament en 1538, il est vrai, sur la demande de ce dernier.

Le testament de Martin Garcia consacre à cette fondation une réglementation très méticuleuse et lui assigne une rente perpétuelle qui représente, comme nous l'avons supposé, une partie de la réserve légale de son frère. Ces dispositions avaient été minutieusement préparées par Inigo dont on reconnaît l'esprit méthodique, et il est invraisemblable qu'à moins de vingt ans de distance il ait commis sur ce point une erreur. Nous sommes donc autorisés à soupçonner dans ce passage l'intervention d'une autre personne qu'Inigo, et peut-être même que Camara.

D'après le testament de Martin la sonnerie de cloches devait avoir lieu tant à San Sebastian de Soreasu que dans les dix ermitages environnants, au milieu du jour. Elle devait se composer de neuf coups séparés de trois en trois par un léger intervalle. Le recteur de San Sebastian devait annuellement expliquer aux fidèles l'intention du fondateur de la rente consacrée à cette sonnerie et la prière qu'il demandait que l'on fît. Les témoins du procès de béatification sont d'accord sur ce point.

Clemente de Agramont n'ignore pas la part prise par Martin Garcia à la fondation de la sonnerie dont il considère Inigo comme l'instigateur ; il attribue en outre à ce dernier le fait que la maison de Loyola, pendant quelque temps, distribua aux pauvres tous les huit jours douze pains en mémoire des douze apôtres [2].

1. « Ha fatto... dar'ordine... che si toccasse tre uolte all' auemaria, cioè : la matina, il mezzo giorno, et la sera, acciò il populo facesse oratione, como in Roma. » Camara, *op. cit.*, § 89, p. 90.

2. « Dize... que el dicho P. Ygnaçio fué hombre de mucha sancti[dad]

Maria Lopez de Mendizabal constate qu'avant le départ d'Inigo on ne sonnait pas les cloches comme on le fit depuis lors[1]. Ursola de Arizmendi rappelle qu'avant la venue d'Inigo on avait coutume de prier le soir pour les morts[2].

Francisco de Zuola sait aussi que l'institution de la sonnerie est due à Inigo et n'ignore pas qu'elle est payée par la maison de Loyola. Il fait aussi remonter au saint l'usage de donner chaque

e de mucho exemplo ; el qual en el tiempo que estubo en esta dicha villa, ynstituyó e dió horden que a medio día se tañiese en la yglesia desta villa vna campana, para que la buena gente [tub]iese cuidado de rrogar a Dios por los que estaban en peccado mortal, para que los sacase de aquel estado ; y oy día [se] tañe la dicha campana ; y así bien procuró con Martín Garçía [de] Loyola, su hermano, que la dicha cassa de Loyola de ocho en ocho días diese doze panes en rreverençia de los doze apóstoles, a los pobres desta villa, en la yglesia della ; y este vso duró mucho tiempo en aquella cassa. Y así bien procuró que se ynstituyese en esta villa vna memoria para los pobres enbergonzantes desta villa, e se dió horden para que los fieles [deste conze]jo pediesen limosna los días domingos, y fiestas, [la qual memoria] oy en día permaneçe, y ay buena rrenta para los pobres enbergonzantes de la dicha villa, siendo patrón y administrador de la dicha memoria el rregimiento della ; y esto, demás de la renta que tiene el hospital de la dicha villa, donde se acogen los pobres, de que también es patrona la dicha villa. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 196.)

1. « En espeçial se acuerda esta testigo que en su tiempo no solía haber costumbre de tañer a medio dia vna campana que, despues que el dicho P. Ygnaçio estubo en esta villa, se tañe a medio día, para que las personas que la oyesen rrezasen y rrogasen a Dios, para que a los que estubiesen en peccado mortal, los sacase de aquel mal estado ; y desde el dicho tiempo a esta parte, saue esta testigo que están en costumbre de tañer la dicha campana en la yglesia desta dicha villa, e que las personas que la oyen suelen rrezar sus deuoçiones. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 205.)

2. « Es çierto y verdad, que por horden del dicho P. Ygnaçio se yntroduxo costumbre en esta villa de Aizpeitia para que a medio día se tañiese vna campana en la yglesia desta villa, para que los fieles xpianos. rrogasen a Dios por los que estaban en peccado mortal, para que, sacados de aquel estado, les pusiese en el de graçia ; y avn que

dimanche douze pains aux pauvres de la paroisse, en mémoire des douze apôtres ; il est d'ailleurs le seul avec Clemente de Agramont qui nous parle de cette coutume. Il va même jusqu'à avancer qu'Inigo réforma la manière de vivre des clercs, leur fit éloigner de leur service toutes les femmes qui pouvaient inspirer quelque soupçon, et traita le clergé comme s'il avait été l'évêque ou l'Ordinaire [1].

Domenja de Alcorta [2], Maria de Ulacia [3], Domingo de Ateagea

antes del tiempo que el dicho P. Ygnaçio estubo en esta villa también solia haber costumbre de rrezar a las tardes por los fieles difuntos, el dicho P. Ygnaçio con su doctrina rreformó la dicha costumbre y probocó a que con más deuoçion se hiziesse ; y asta oy en día se tiene esta costumbre. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 202-203.)

1. « Se acuerda este testigo que el dicho P. Ygnaçio dió horden [de que en la yglesia des]ta villa se tañiese vna campana [a medio día para que las] buenas gentes rrogasen a Dios por los que estaban en [peccado] mortal, para que les sacase de aquel estado ; y hasta oy día dura esta costumbre, y el tañer de la dicha campana paga la casa de Loyola. Y assí bien saue este testigo que el dicho P. Ygnaçio yntroduxo costumbre, para que dende la dicha casa de Loyola en cada día domingo traxiesen doze panes a la yglesia en rreberençia de los doze apóstoles, los quales dichos panes se solían rrepartir a pobres en la dicha yglesia en mucho tiempo ; de manera que este testigo se acuerda muy bien dello. Y assí bien saue que el dicho P. Ygnaçio rreformó a los clérigos de la dicha yglesia en muchas cosas, y de la misma manera hizo [las cosa]s del culto diuino en la dicha yglesia. En particular se acuerda de la rreformaçión que hizo açerca de su vibienda de los clérigos que, como si fuera vn obispo o juez hordinario, le obedezçieron todos, y hechaban de su seruiçio a las mugeres de quienes se podía tener alguna sospecha. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 209.)

2. « Y esta testigo se acuerda que, a deuoçión del dicho P. Ygnaçio, y después que él estubo en esta dicha villa, se tañe en la yglesia della vna campana a medio día para que la buena gente rrogase a Dios por los que estaban en peccado mortal, para que les sacase de aquel estado ; la qual costumbre después acá se ha guardado en esta dicha villa, y de presente se guarda, como es notorio. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 215.)

3. « Y también se acuerda que a su deuoçión se dío horden de que

de Aranguren [1], Catalina de Acotegui [2], Martin de Eizaguirre [3],

se tañiesse en la yglesia desta villa vna campana, para que la buena gente rrogase a Dios nro. señor por los que estaban en peccado mortal, para que los sacase de aquel, y les diese su graçia ; la qual costumbre después acá se guarda en esta dicha villa, como es público... Y de la misma manera fué causa de la ynstituçión de la confradía del Santíssimo Sacramento en esta villa, y de que en ella se pidiese limosna para los pobres enbergonçantes ; y hasta oy dura y [tiene] buena rrenta, y es administrador desta memoria [e]l]rregimient]o [de]sta [villa y saue] que lo que se coje de limosna [y lo que tiene] de rrenta se rreparte en cada domingo de cada semana por vn mayordomo puesto p[or] el dicho rregimiento, con que se haze mucho bien ; para lo qual fué parte el dicho P. Ygnaçio de Loyola. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 217-218.)

1. « Y assí bien s[a]be este testigo que, a deuoçion del dicho P. Ygnaçio y de[sde el] tiempo que él estubo en esta dicha villa a esta parte, [se ti]ene costumbre en la yglessia de la dicha villa de se tañer vna campana a medio día para que la buena gente rrog[ase a Dio]s por los que estaban en peccado mortal para que [sacados de] aquel, les diese su graçia ; y assí lo suelen ha[zer]. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 226.)

2. « Se acuerda esta testigo que el dicho P. Ygnaçio dió horden de que en la yglesia de la dicha v[illa a m]edio día se tañiese vna campana, para que oyéndo[la las buenas gentes] rr[ogasen] a Dios por los que estaban en [peccado mortal, para] que [sacándo]los de aquel estado, les pusiese [en su graçia ; y después] acá se ha conseruado en esta dicha [villa esta costumbre y] se ha t[a]ñido la dicha campana. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 234.)

3. « Saue este testigo que yntroduxo en esta dicha villa costumbre de que en la yglesia della se tañiese vna campana a medio día, para que las buenas gentes rrogasen a Dios por los que estubiessen en peccado mortal, para que, sacándolos de aquel estado, les diese su graçia ; y hasta oy día saue este testigo que dura la dicha costumbre ; y así bien se acuerda que, después que el dicho P. Ygnaçio estubo en esta villa, en muchos años y tiempo a su deuoçión se solían traer de la casa de Loyola a la yglesia desta dicha villa [en]cada día domingo doze panes en honor de los [doze apósto]les, los quales se solían dar a pobres, [y se guardó esta] costumbre, como dicho tiene, muchos años. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 237.)

Catalina de Larrañaga [1] et Andrés de Oraa [2] expliquent de la même façon l'origine de la sonnerie.

Toutes ces dépositions sont en contradiction avec les affirmations de Camara dont l'autorité ne saurait être acceptée par suite sans réserves.

On voit donc que les biographes d'Inigo ont attribué à son apostolat des résultats qui dépassent de beaucoup la réalité ou qui sont même controuvés. On objectera sans doute qu'une lettre publiée dans la collection des *Monumenta* donne un démenti catégorique à la façon dont j'ai présenté les faits. C'est la 26e du recueil : elle est, d'après les éditeurs, adressée par Inigo, de Rome, aux citoyens d'Azpeitia. Inigo l'aurait écrite pour inviter les habitants à fonder dans leur paroisse une Confrérie du Saint-Sacrement affiliée à celle de la *Minerva* à Rome; il leur adresse les bulles papales où sont exposés les privilèges dont jouissent les confrères. Le quatrième paragraphe est ainsi conçu :

« Je garde la mémoire du temps que j'ai passé là-bas à Azpeitia et des fermes intentions où est demeuré le peuple après avoir établi des ordonnances louables et saintes à savoir : de faire sonner les cloches pour ceux qui se trouvent en état de péché mortel ; pour qu'il n'y eût plus de pauvres mendiants, mais pour que tous fussent secourus ; pour qu'il n'y eût plus de jeux de cartes ni de vendeurs ni d'acheteurs de ces jeux ; et pour ce qui était de

1. « Saue que el dicho P. Ygnaçio de Loyola ynstituyo e dio horden que en la yglesia desta villa a medio dia se taniesse vna campana para que la buena gente rrogasse a Dios por los que estaban en peccado mortal para que sacandoles de peccado les diese su graçia ; y esta costumbre despues aca siempre se ha guardado y se guarda, como es público y notorio. » (*Monumenta*, Series IV, t. II, p. 240.)

2. « Bien es público que a su ynstançia después acá en la yglessia de la dicha villa de Azpeitia vna campana a medio dia, se tañese, para efecto de que las buenas gentes rogasen a Dios por los que estubiessen en peccado mortal, para que sacándo [los dél, les] diese su graçia ; y, oy día saue que se guarda esta cos[tumbre]. » (*Monumenta*, Series IV t. II, p. 246.)

se couvrir la tête pour les femmes pour un mauvais motif et en offensant Dieu, que cet abus fût déraciné. La garde et l'observation de ces saintes ordonnances, je me souviens qu'elles commencèrent et se continuèrent tout le temps que je fus là-bas, et non sans une grâce abondante et une intervention divine qui vous faisait agir si saintement. Depuis lors je ne suis plus certain de votre constance ou de votre faiblesse à persévérer dans des choses si justes et si agréables à l'infinie et suprême bonté [1]. »

Ainsi les ordonnances sur le jeu, sur les pauvres et sur la coiffure des femmes seraient rappelées par le saint lui-même, qui devait savoir ce qu'il disait.

Mais l'authenticité de cette lettre est fort douteuse : si le fond en est authentique il est probable qu'elle a été modifiée et interpolée pour forcer la dévotion des habitants d'Azpeitia.

La lettre daterait, d'après les éditeurs, d'août-septembre 1540. Le fait qu'Inigo se serait adressé directement aux habitants d'Azpeitia en passant par-dessus le clergé de la ville, qu'il aurait ainsi en quelque sorte excommunié, est d'abord suspect. De plus, la lettre 27 de la même collection nous apprend qu'Inigo avait, en envoyant la bulle sur la Confrérie du Saint-Sacrement, écrit longuement à son neveu Beltran de Loyola, alors patron de la paroisse d'Azpeitia [2] ; on en peut conclure que celle que nous examinons était adressée en réalité à Beltran qui était prié d'intervenir auprès du recteur pour faire établir cette Confrérie.

Le style de la lettre n'est pas non plus conforme à celui dont Inigo nous a laissé des exemples authentiques : il est beaucoup plus simple et plus clair que celui du saint, qui écrivait fort mal, et dont les phrases sont généralement fort difficiles à comprendre, tant à cause de leur singulier vocabulaire que d'une syntaxe incorrecte.

1. *Monumenta*, Series I, t. I, p. 163.

2. « Y porque los días pasados enbiando una bula del santíssimo sacramento os escriví largo, en esta seré breve. » dit Inigo. (*Monumenta*, Series I, t. I, p. 166.)

Quant au reste nous avons suffisamment démontré qu'aucune mesure administrative n'avait été prise ni pour le jeu ni pour la coiffure des femmes et que l'ordonnance sur les pauvres avait été édictée en dehors d'Inigo ; et aussi que la sonnerie de cloches n'avait été instituée qu'après son départ.

Enfin il est étrange qu'Inigo déclare qu'il n'est pas certain que ces lois instituées lors de son séjour en 1535 soient encore respectées. En effet il savait que son frère avait assuré la fondation de la sonnerie par son testament et que personne ne pouvait désormais la supprimer, Martin Garcia étant mort en 1538.

En 1539, Antonio Araoz était à Azpeitia : il est inadmissible qu'il n'ait pas avisé Inigo de ce qui s'y passait et que s'il y avait eu violation de lois datant à peine de quatre ans il n'en ait pas parlé. Il se vante d'autre part d'avoir obtenu du Corrégidor, par le discours prononcé devant la Junte générale de Guipuzcoa tenue à Vergara en 1540, qu'il sévît contre les pécheurs publics : or ces pécheurs étaient, soit des usuriers dont il n'est pas question dans la biographie d'Inigo, soit des concubinaires notoires. Araoz qui semble avoir voulu imiter sur ce point son supérieur ne dit nullement avoir obtenu du Corrégidor ou de la Junte des Ordonnances nouvelles. Le Corrégidor en cette circonstance ne fit qu'user de pouvoirs qu'il possédait mais dont il négligeait sans doute de se servir [1]. Ceci rend encore plus invraisemblable le paragraphe dans lequel Inigo se demande ce que sont devenues les coutumes établies lors de son séjour dans sa patrie.

La seule explication possible me paraît être que la copie de la

1. « Yo les prediqué, dit Araoz, y Nuestro Señor obró tanto, por el hincapié que hice en lo que los pecados públicos fuesen castigados, que cuando el Corregidor fué de aquí, llevó consigo más de treinta usureros y amancebados públicamente, en acémilas, y ahora me escribe que tiene más de otros tantos, y aun me importuna que vaya a Tolosa adonde él está. Otras particularidades se han hecho, cierto muy buenas, y concertado muchos litigantes enemistados. » *Monumenta*, Litterae mixtae, t. I, p. 46. Lettre d'Araoz à Inigo.

lettre originale fut commentée par un tiers qui voulut expliquer quelles étaient les saintes ordonnances dont il était question et ajouta en marge : *à savoir* et les affirmations suivantes, qu'il emprunta peut-être à un document bien postérieur qui précède l'ordonnance sur les pauvres [1]. Plus tard la glose passa dans le texte lorsqu'un nouveau scribe en prit copie.

La légende qui présente Inigo comme ayant exercé dans Azpeitia une dictature morale à laquelle se soumettaient patron, clergé et magistrats est donc fort éloignée de la réalité.

1. Voir l'appendice XI.

XII

Martin Garcia de Oñaz crée sur de nouvelles bases le majorat d'Oñaz et Loyola (1536). — Il fait son testament, et meurt le 19 novembre 1538. — Beltran de Oñaz et Loyola hérite du Patronat de San Sebastian de Soreasu. — Incorporation définitive du bénéfice de Villarino au couvent de la Purísima Concepción (1539). — Conclusion.

Après le départ de son frère, Martin Garcia put enfin régler à sa convenance la question du majorat d'Oñaz et Loyola.

Il avait obtenu dès le 5 mars 1518, à Valladolid, du roi Charles, l'autorisation de le fonder d'après le type adopté depuis quelques années en Castille. Celui dont il avait joui lui-même avait dû son importance aux libéralités de Lope Garcia de Lazcano et de sa femme Sancha Yañez de Loyola : il n'y put ajouter que peu de chose lorsqu'il se décida enfin à l'établir sous la forme castillane pour assurer, comme on l'a vu, le mariage de son fils Beltran : l'acte de fondation fut signé en 1536 par devant son demi-frère, le notaire Pedro Garcia.

Il y stipulait que, sur l'écu parti du majorat, les armes de la maison d'Oñaz devaient occuper le côté dextre tandis que celles de la maison de Loyola n'occuperaient que le côté senestre [1].

Le 18 novembre 1538, Martin Garcia faisait son testament et mourait le lendemain. Son fils aîné Beltran, héritier du majorat et du patronat de San Sebastian, ne tardait pas à épouser Juana de Recalde, son beau-père ayant reçu tous les apaisements moraux et matériels auxquels le passage d'Inigo n'avait pas été étranger [2].

1. Voir le texte de cette clause et la description du blason plus haut, p. 50, note 1.
2. Henao, *op. cit.*, Libro de la genealogia de S. Ignacio, t. VII, p. 17.

L'affaire de la concorde entre le clergé et les Béates n'était pas encore complètement réglée.

Il est probable que Tomas de Garay qui, avant de céder ses droits au bénéfice de Villarino avait exigé des Béates qu'elles admissent parmi elles sa fille naturelle, Gracia de Garay [1], avait obtenu satisfaction : il renonça donc à son bénéfice. Mais lorsqu'il l'eut fait on constata que, si le bénéfice était abandonné par Garay sous forme de cession, il faudrait payer environ quatre cent cinquante ducats de frais divers à la Chambre Apostolique, alors que le bénéfice n'atteignait pas plus de trois cents ducats [2].

Enfin le procureur du clergé et du patron consentit à payer la moitié des frais et, le 9 avril 1539, Paul III ratifiait cette composition, puis le 18 juillet, signait la bulle approuvant l'accord et chargeant de l'exécuter l'évêque de Caserte, l'Archidiacre de l'église collégiale de Vitoria et l'Official de Pampelune.

Le 27 août la bulle était notifiée aux intéressés.

Enfin le 14 octobre 1539 le bénéfice de Villarino était définitivement incorporé au couvent de la Purísima Concepción [3].

Ainsi se terminait la lutte épique qui avait coûté la vie au neveu d'Anchieta. La famille de Loyola triomphait : Juan de Anchieta, qui avait voulu échapper à la dépendance du Chef de familles, qui n'avait pas gardé la fidélité du vassal envers le suzerain auquel il devait sa cure, avait été cruellement puni. Le clergé conservait le

Le mariage eut lieu d'après Henao (*op. cit.*, Libro de la genealogia de S. Ignacio, t. VII, p. 33) en 1538 ; comme il n'en est pas question dans le testament de Martin Garcia du 18 novembre, il faut qu'il ait été célébré entre cette date et la fin de l'année 1538. Beltran n'eut que deux filles et mourut sans doute prématurément. Sa femme, Juana de Recalde, mourut en 1564 : à ses obsèques le 16 juin, il se produisit des désordres dans la paroisse d'Azpeitia. Sur ces désordres, dit le P. Villalta, il existe dans les Archives de Loyola, une *Declaración jurídica*. Henao, *op. cit.*, t. VII, p. 34, note.

1. Une des Béates de 1535 portait le nom de Gracia de Garay.
2. Voir Lizarralde, *op. cit.*, p. 141-142.
3. Lizarralde, *op. cit.*, p. 145.

monopole des enterrements. Anchieta qui avait prétendu s'en séparer, resterait définitivement dans l'église de San Sebastian de Soreasu, à côté de son infortuné neveu, sans qu'aucun monument rappelât sa mémoire. Les religieuses enfin, qui allaient profiter de son legs, abandonnaient leur bienfaiteur au clergé paroissial qui se réservait de dire les messes pour le repos de son âme et d'en toucher les honoraires.

Lorsqu'en 1592 enfin, le couvent se transporta sur l'autre rive de l'Urola, en dehors de l'enceinte d'Azpeitia, à l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui, personne ne songea à réclamer le corps de l'homme qui avait permis par ses libéralités l'érection du nouvel édifice [1]. D'autre part, contrairement à l'accord signé en 1535, et malgré la protestation d'Andrés Lopez de Ozaeta, administrateur des biens des Loyolas, l'église du couvent primitif ne leur fut pas cédée au juste prix. Le couvent tout entier fut en effet vendu 3152 ducats à Martin Pérez de Arandia et à sa femme Maria de Aquemendi le 27 août 1592 [2].

Le couvent de la Purísima Concepción avait fini par posséder des revenus assez importants, puisqu'en 1567 ils s'élevaient à mille ducats, presque la moitié de ceux de la famille de Loyola, autant que le revenu qu'elle tirait du patronage de San Sebastian. C'est ce qui explique l'âpreté avec laquelle patron et clergé avaient essayé d'empêcher la nouvelle communauté de vivre et de se développer.

Une longue période de tranquillité succéda enfin aux luttes d'antan ; peu à peu les Béates oublièrent les détails de l'accord qui ne touchaient pas aux intérêts matériels du Clergé et se crurent autorisées par exemple à sortir en procession de leur couvent, à ne plus recourir aux prêtres de la paroisse pour célébrer les messes de fondation, alors qu'elles avaient à leur disposition des aumôniers franciscains.

1. Cf. Lizarralde, *op. cit.*, p. 184.
2. Cf. Lizarralde, *op. cit.*, p. 185.

Depuis une trentaine d'années le clergé ne paraissait plus chez les Béates, lorsqu'en 1628 il voulut faire valoir les droits que lui conférait l'accord de 1535. Il réclama des Béates la production de la Bulle de Paul III qui avait validé l'accord, et comme celles-ci ne lui donnèrent pas satisfaction, il obtint du Nonce leur excommunication, qui fut prononcée dans l'église de la Purísima Concepción au mois de mars, deux dimanches consécutifs. Mais en dépit de cette attitude menaçante, l'esprit combatif avait disparu : on ne pouvait songer à supprimer ni même à molester un couvent déjà vieux de plus d'un siècle et populaire dans la ville ; aussi le Clergé se borna-t-il à remettre, le 21 mars 1628, une plainte entre les mains du Provincial franciscain Pedro de Mendivil, en le priant d'arranger les choses : c'est ce que celui-ci semble avoir fait, car il ne fut pas besoin de recourir aux tribunaux [1].

Cet épisode de l'histoire d'Azpeitia, que je viens d'essayer de reconstruire avec les quelques documents qui ont été publiés, sera sans doute complété et précisé dans l'avenir par d'autres chercheurs. Tel quel, et malgré le trop grand nombre d'hypothèses auxquelles il m'a été nécessaire de recourir, il offre un certain nombre de points définitivement acquis et nous ouvre sur l'état social du Guipuzcoa au commencement du XVIe siècle des perspectives intéressantes : or cette connaissance est indispensable pour comprendre l'état d'esprit d'Inigo au moment de sa conversion, les préjugés dont il lui fut nécessaire de se dégager brutalement, les intérêts qu'il lui fallut fouler aux pieds. Inigo, par sa naissance, appartient à un monde qui était en voie de disparaître.

C'est ainsi qu'il est surprenant que le meurtre du jeune Anchieta n'ait pas déchaîné une série d'effroyables vendettas malgré le proverbe basque : « Tu tueras et on te tuera et ton meurtrier sera tué [2]. » Cinquante ans plus tôt il est peu probable que cette mort

1. Lizarralde, *op. cit.*, p. 196. Voir le texte de cette plainte qui rappelle les principaux points de l'Accord de 1535 à l'Appendice XV.

2. Yleyquec ta ylaye-ta yre erallea yldaye. *Proverbes basques-espa-*

n'eût pas entraîné de sanglantes représailles, et si la famille d'Anchieta semble avoir accepté le prix du sang, c'était déjà une atténuation apportée à l'ancienne sauvagerie. Les idées avaient déjà évolué dans ce milieu si fermé, la civilisation imposait graduellement parmi ces anciens coupeurs de tête des mœurs plus douces. Le Concile de Trente en ramenant le clergé au respect de sa robe et à sa véritable mission n'allait faire que sanctionner le vœu général des peuples. Enfin les tempéraments turbulents trouvaient dans la conquête du Nouveau Monde pour l'exercice de leurs énergies d'autres voies plus séduisantes et plus profitables que ces misérables querelles locales.

Le silence fait sur ces événements par les biographes de saint Ignace, loin de servir sa mémoire, lui porte préjudice et rend sa conversion inexplicable ; il empêche aussi de comprendre le plan primitif de la Compagnie de Jésus tel que l'avait conçu son fondateur, obéissant inconsciemment aux habitudes séculaires de sa race et à la conception basque de la société.

Plus grand fut l'effort qu'il dut fournir pour se dégager de l'emprise d'un sombre et criminel passé, plus admirable semble l'héroïsme de sa vertu, plus logique, et par conséquent plus intelligible pour notre sensibilité moderne, devient l'attitude quelque peu inhumaine qu'il adopta envers les siens. On comprend, après avoir parcouru cette sanglante histoire, qu'en prenant la route du Montserrat et secouant sur le seuil du *solar* de Loyola la poussière de son unique sandale, il ait rompu pour dix ans avec ces ascendants, ces parents et ce passé compromettants.

Adolphe COSTER.

gnols. Refranes y Sentencias comunes en Bascuence, declaradas en Romance. Réédités d'après l'*Unicum* de 1596 conservé à la Bibliothèque de Darmstadt, par W. J. van Eys. Genève, 1896.

APPENDICE I

LAS BIENANDANÇAS E FORTUNAS QUE ESCRIBIÓ LOPE GARCIA DE SALAZAR.

Libro XXIII. — Titulo. De la mala muerte que Pedro Fernandes de Velasco fizo en este Juan Lopes de Sant Pelayo en Mena.

Estando este Juan Lopes de Sant Pelayo en estado e grande honor, e mucho fasendado, ca el lo habia bien ganado, e seyendo de ochenta años, e seyendo ya Pedro Fernandes de Velasco Caballero geñoso e su contrario, e pensandolo porque valia tanto, pensó de lo matar a vos de justicia. Ca era en el tiempo del Rey D. Pedro de Castilla, que era mucho criminoso, e ganó del una Albalá callada la verdad, e no se atreviendo a lo cometer por guerra, buscó otra manera, e cercó la Villa de Arseniaga, que era del Señor de Viscaya, que era el Conde D. Tello, e yoguiendo sobre ella con mil quinientos omes, e ciento de caballo, e llamó al dicho Juan Lopes de Sant Pelayo que lo viniese ayudar, e mostrandole poderes que del Rey tenia para ello, e Juan Lopes no se catando a tal engaño, fue luego con el con setecientos omes de su linaje de pie, e con veinte de caballo, bien adrezados a pesar de todos sus parientes, e como llegó recibiolo muy bien disiendo : Quel faria relacion al Rey de aquel servicio que le fasia e le faria merced, e el, de si gelo galardonaria, e estando alli algunos dias, no se atrevió a lo prender ni matar, por que le desian los suyos que Juan Lopes tenia alli setecientos omes de su linaje, e veinte de caballo, e que era en su comarca. E como era esforzado, que podrian recebir gran daño antes que lo acabase, e sobre esto, los unos desian lo uno, e los otros lo al. E por esto cató maña ; e dijole un dia de mañana, que fuese comer con el a Villasana, que tenia un poco de faser alli, e que dejasen alli la gente sobre aquel logar, e que a la noche se tornarian. E dijole que le plasia, e fue con el a pesar de sus parientes, mesandose delante del en su posada, desiendole que iba buscar su muerte, e el denostando su rason ; disiendolos, que no era Pedro Fernandes de Velasco tal caballero para facer tal aleve e mal fecho, e que no se lo fablasen mas, e fuese en cima de una mula, e Lopico de Garabilla, su fijo bastardo de diez e ocho años, en el su caballo, que otra persona de los suyos no quiso ir con el, por que ya la su hora era llegada, e no se podria alongar. E llegados en Villasana entraron a comer, e sentandose quita-

ronle la espada, y la daga y el manto, para que se asentase a comer. E sentados, comieron, e comido, quitaron los cochillos todos de la tabla, e salieron dies omes de la camara armados, e prendieronlo, e aquel su fijo con el, e como lo vió, dijo a su mozo de espuelas : cabalga en mi caballo e vete a Arseniaga, e di a los mios que curen de si, que lo mio fecho es. E tiró a poder de caballo. E fueronse a Sant Pelayo fasiendo grandes llantos. Tomaronlo en una mula un ome en las ancas con el atado, desiendo que lo lebaria al Rey, porque asi les era mandado por el, e fueron a la puente Deja, a cerca de Caniego. Dijole Pedro Fernandes. Juan Lopes adonde morió aquel Fernand Lopes de la Orden. Como esto le oyó, dijole : Señor Pedro Fernandes, ya veo a donde me levades, pero digo vos, que mas a guisa de caballero maté yo por mi mano a ese Fernand Lopes que vos desides, e le corté la cabeza con mi espada, e otros muchos de vuestro linaje, que no vos matades hoy a mi, que ya no me podedes quitar ochenta años que yo he. La cual muerte que vos a mi dades, los tiempos del mundo que della abrá memoria, vos será retraida por alebe a vos, e abrá generacion, e destos mis enemigos, que son con busco en ella, entre los cuales muchas veses ensangrienté mis armas e manos en plaza, e como todo fijo dalgo debe facer. Que ya todos los quel habia dejado en Arseniaga eran alli llegados, e oidas estas palabras, entristeció mucho, e fue un rato callando, e llorando, e aun llorando que dijo alguno de los suyos que no se debia faser tal fecho, e que se catase otra manera, e que se llegaron todos sobre el disiendole duras palabras que lo acabase, si no que ellos lo acabarian luego con sus manos, e se desnaturarian del si luego no le emposasen. E dieronle dos clerigos, a el uno, e al fijo otro, e emposaron al fijo delante por le dar mayor pesar, e emposaron a el, no lo dejando bien confesar los enemigos. E echaronlo al poso del rio, e tan esforzado se mostró e su cara alegre, e su color no mudada, como si estobiera en sus solares, como solia, e asi echado en el agua, que era asás pequeña, que daba de los pies en el suelo e que salia arriba la cabeza sobre el agua, e que le daban los enemigos con los cuentos de las lanzas, e aun algunos con los fierros, e que les desia cada ves que asi salia. Dad, dad, fijos de putas, que como tengo una alma e un cuerpo, que tobiese ciento, no vos podriades vengar de mi, que yo e seido en sacar tanta sangre de vuestro linaje, que no lo podriades vengar en otros trescientos tales como yo, e dad cuanto podieredes. E asi lo fisieron morir penadamente. E era este Juan Lopes diez y seis años mas mozo que Lope Garcia su padre. E era ome alto e mucho bembrudo, e mucho bermejo en el cabello, e barba, e en los cueros, e crespo, e de grande fuerza, e lebaronlo enterrar en la Iglesia de Sant elayo, que era suya, e su asentamien to.

APPENDICE II

Défi lancé aux villes d'Azcoitia, d'Azpeitia, de Deva, de Motrico, de Guetaria, de Tolosa, de Villafranca de Guipuzcoa, de Segura, par les Chefs de familles, le 31 juillet 1456.

(Cité par Henao, *Averiguaciones de las Antigüedades de Cantabria*. Nouvelle édition. Tolosa, 1894-1895, tome VI, p. 330-334.)

Nos Juan Lopez de Lazcano, Señor de Lazcano e de Arana, e Martin Ruiz de Gamboa, Señor de Olaso, e Ladron de Balda, Señor del Solar de Balda, Vasallos de Nuestro Señor el Rey, fazemos saber á vos el Bachiller Juan Martinez de Olano, e Juan de Olano su fijo, e Martin Martinez de Aramburu, etc... vecinos de la Villa de Miranda de Iraurguy, llamados Confrades de Santa Cruz. E a vos los Bachilleres Juan Perez de Vicuña e Martin Sanchez de Astigarribia, e Pero Ibañez de Otalora, etc... vecinos e moradores dentro de los muros, e cerca de la villa de Salvatierra de Iraurguy, que sodes e estades en posesion de homes fijos-dalgo, e a cada uno, e qualquier de vos. E a vos Yofre Ibañez de Sasiola, e Martin Ochoa, e Iñigo, e Rodrigo sus hermanos... e a vos Martin Ochoa de Irarrazabal, etc... vecinos de la Villa Monreal de Deba. E a vos Juan Martinez de Echarte, e Fortun Sanchez de Egurrola, etc... vecinos de la Villa de Motrico. E a vos Ochoa de Olano, e Juan Martinez de Manterola, e a vos Juan Perez de Basurto, vecinos de la Villa de Guetaria. E a vos Lope Ochoa de Olazabal, e Martin Ruyz de Yurremendi, e Juan Lopez de Berastegui, E Lope Iturriza, e Miguel de Iturriza, vecinos de la Villa de Tolosa de Guipuzcoa, e a todos los otros, e qualquier vecinos de la Villa de Tolosa, salvo los parientes e valia, e compañia del linage de Zaldibia, que son bien así vecinos e moradores de la dicha Villa de Tolosa. E a vos Pero Ochoa de Iribe, e Lope Ochoa su fijo, e Garcia Ibañez de Múxica, vecinos de la Villa de Villafranca de Guipuzcoa. E a vos Juan Martinez de Aldaola, e Juan Perez de Amezqueta, etc... vecinos de la Villa de Segura... Salvo Juan Martinez de Olabarria, vasallo del Rey Nuestro Señor, e Juan Perez de Urreta, e Juan Perez su fijo, vecinos de la dicha Villa de Segura. Cada uno de vos e qualquier de vos bien sabedes, como de cinco años en tiempo á esta parte, dando vos favor, ayuda e obra los unos á los otros, e los otros á los otros, avedes etc... Por las cuales razones e causas, e cada una dellas, e por

la naturaleza e superioridad, e lealtad, e fidelidad, que debemos al dicho Señor Rey, a nosotros, e cada uno de nos pertenesze derecho de vos desafiar, e fazer guerra cruel en destruycion de vuestras personas e bienes, como á enemigos del dicho Señor Rey, e nuestros. Por ende, tornando la amistad en enemistad, vos desafiamos á vos, e cada uno de vos los susodichos, por nos, e por cada uno de nos.

En especial yo, el dicho Martin Ruyz de Gamboa por mi, e por Juan Perez de Loyola, Señor del Solar de Loyola, e por Lope Fernandez de Zumaya, Señor del Solar de Zumaya, e por todos mis parientes, e criados, e amigos, e aliados, e adherentes de mis treguas, e ban, do, que conmigo e con mis antecesores, que fueron del Solar de Olasousaron e usan de entrar e salir en treguas e fazer guerra e paz...

E yo, el dicho Juan Lopez de Lazcano, por mi e por todos mis parientes, e criados, e amigos e aliados, e adherentes de mis treguas, bando, etc...

E yo, el dicho Ladron de Balda, por mi e por todos mis parientes, etc...

E generalmente por todos nuestros criados, e amigos, e aliados, e adherentes de nos e de cada uno de nos, e qualquier que con nos usaron, e usan de entrar e salir en treguas, e fazer guerra, e paz e por todos, e por qualesquier fijosdalgo, que con nos e con qualquier de nos, e con qualquier de las nuestras treguas, e compañías, e bandos contecieren, e acertaren, cualesquier que sean, iguales, ó mayores, ó menores de nos, e de qualquier de nos. E por Juan Alonso de Butron, Señor de Múxica e de Aramayona, e por todos sus parientes e criados e amigos e aliados e adherentes de sus treguas. E por Pedro de Avendaño, Ballestero mayor del dicho Señor Rey e Señor de Urquizu, e por todos sus Parientes, etc. E por Martin Ruyz de Arteaga, Señor de Arteaga... E por Juan Beltran de Murguia e por todos sus parientes, e amigos, e aliados de sus treguas del linage de Vribarri. E por Sancho Garzia de Garibay E por Pero Lopez de Arcaraso, e por todos sus Parientes, e amigos, e aliados, e adherentes del linage de Otalora. E por Juan Ruyz de Urbe e por Pero de Urbe e por todos sus Parientes, e aliados, e adherentes, del linage de Orunaga. E por Fernando Ochoa e Pero Zurbano... E por todos los otros homes fijosdalgo naturales, e servidores de la Casa Guebara. E por Fortun Sanchez de Iraeta, Señor del Solar de Iraeta e por todos sus parientes, e criados e amigos de treguas del linage de Iraeta. E por Juan Ortiz de Zarauz, Señor del Solar de Zarauz, etc... E por Miguel de Achega, Señor del Solar de Achega, etc... E por Miguel de Amezqueta, etc... E por Martin Perez de Alzega e de Igarza, etc... e por Pero

Lopez de Aguirre, e por todos sus parientes, etc... del linage de Gabiria. E por Juan Perez de Ozaeta, e por todos sus parientes, etc... del linage de Ozaeta. E por Juan Lopez de Arriaran, e Lope e Juan sus fijos, etc... E por Juan Garzia de Zerain, e por Ladron de Cegama, e por todos sus parientes, etc... del linage de Zegama e Zerain...

E vos requerimos, que vos proveades de vuestras armas e de todas las otras cosas, que vos convernan, e cumpliran e menester hubieredes para vuestra defensa de dentro de la ley, apercibiendovos bien de agora para entonces, e de entonces para agora. Porque pasado el dicho termino e plazo de la ley, protestamos que donde quier e quando quier, e como quier que nos e cada uno de nos los sobredichos e cada uno dellos, etc... vos fallaremos, e fallaren, e aver pudieren, e a los que con vos, e cada uno de vos, e dellos podieremos, e podieren aver e acaecieren, pasado el dicho termino de la ley en adelante, vos feriran e matarán, e vos feriremos e mataremos, e vos faremos, e faran todo mal e daño que podieremos, e podieren, como a enemigos del dicho Señor Rey en vuestros cuerpos, segun las leyes disponen sobre tales casos, como los sobredichos, feriendovos con qualesquier armas de fierro, e acero, e otras qualesquier armas, dandovos muchos golpes en vuestros cuerpos, e de cada uno de vos e sacando, e derramandovos la sangre de vuestros cuerpos, e dellos, e de cada uno de vos, fasta que vos salgan las animas de vuestros cuerpos, e murades muerte violenta, e vos faremos, e faran todo mal, e daño que podieremos e podieren, etc....

Ce défi fut affiché à Azcoitia le dernier samedi de juillet 1456.

APPENDICE III

Sentence portée contre les Chefs de familles, par le Roi Enrique IV, le 21 avril 1457.

Don Enrique, por la gracia de Dios Rey de Castilla, etc... a vos D. Iñigo de Guebara et Pero de Abendaño, e Martin Ruyz de Arteaga, e Juan Lopez de Lazcano, e Martin Ruyz de Olaso, e Juan Perez de Loyola ; e Ladron de Balda, e Fortun Sanchez de Iraeta (cuyo es el Solar de Iraeta), e Juan Ortiz de Zarauz, e Rodrigo Martinez de Barroeta, e Gonzalo de Aranzibia, e Pero de Balda, fijo del dicho Ladron de Balda, e Gaston de Olano, fijo de Juan Lopez de Gamboa, e Lope de Arriaran, e Pero de Aguirre, e su fijo mayor del dicho Pero de Aguirre

y el Bachiller de Zaldibia, e Lope Garcia de Salazar e Juan de Salcedo, yerno del dicho Lope Garzia e Ochoa de Murga, e Lope de Salcedo, e Juan de Ugarte, e a cada uno de vos, salud e gracia.

Sepades, que por el cargo de la Justicia e gobernacion que yo tengo por Dios encomendada en estos mis reynos, movido por grandes quejas e clamores de las fuerzas e daños, e robos e muertes, e insultos, e levantamientos, quemas, e cercos de lugares, e acogimientos, e defendimientos de mal fechores, que en esas Provincias de Guipuzcoa, e Vizcaya, e Alaba, e las Encartaciones, e sus comarcas son acaecidas e fechos e perpetrados de algunos tiempos aca ; aunque ocupado de otros grandes, e arduos fechos de mis Reynos, cumplidores al servicio de Dios e mio, yo vine en persona a lo ver, e remediar ; porque a Dios, cuyas veces y poder tengo en estos Reynos, mejor quenta y razon pudiese dar, e visto, e sabido por mi muchas cosas, que son notorias en estos Reynos, y en las dichas Provincias, e tierras, de que yo azaz estoy informado de verdadera relacion, que por vosotros e cada uno de vosotros son fechas e perpetradas con poco temor de Dios e mio, contra mi preeminencia e estado Real de mi Justicia, que sin gran cargo de mi conciencia no se podian tolerar ni disimular, ni pasar sin pena e castigo.

E como quiera que, usando del rigor de derecho, e segun las leyes, e establecimientos de mis Reynos, yo podria mandar proceder contra vosotros a pena de muerte, e perdimiento de bienes, con mácula e lesion e infamia de vuestras familias, estados e linages ; pero, como a los Reyes sea propria la clemencia, especialmente a mi, que siempre he querido e quiero usar de ella con mis subditos e naturales ; queriendo yo asi averme con vosotros, e mirar a algunos servicios que vuestros antepasados fizieron a los Reyes de gloriosa memoria mis progenitores, y espero que vosotros fareis a mi, por la merced que de mi recebis, mitigando los rigores del derecho e usando de clemencia e piedad, quiero y mando que seades condenados e condeno a vos los susodichos a pena de destierro en esta guisa e manera que se sigue.

Que D. Iñigo de Guebara sea desterrado por dos años para la villa de Ximena, donde esté continue el dicho tiempo en servicio de Dios e mio contra los enemigos de la Fe. Otrosi, que Pero de Abendaño sea desterrado por tres años para la Villa de Estepona. Otrosi, que Martin Ruyz de Arteaga sea desterrado por tres años para la Villa de Estepona. Otrosi, que Juan Lopez de Lazcano sea desterrado por tres años para la Villa de Ximena. Otrosi, que Martin Ruyz de Olaso sea desterrado por quatro años para la villa de Estepona. Otrosi, que Juan Perez de Loyola sea desterrado por cuatro años para la Villa de Ximena·

Otrosi, que el Señor de Iraeta, y el Señor de Zarauz, y Rodrigo Martinez de Barroeta, e Gonzalo de Aranzibia sean desterrados para la dicha Villa de Ximena cada uno por dos años. Otrosi, que Ladrón de Balda sea desterrado por quatro años para la Villa de Ximena. Otrosi, que Pero de Balda, fijo del dicho Ladrón de Balda, e Gaston fijo de Juan Lopez de Gamboa, e Lope de Arriaran, e Pero de Aguirre, e su fijo mayor del dicho Pero de Aguirre, sean desterrados para la Villa de Ximena por un año. Otrosi, que el dicho Bachiller de Zaldibia sea desterrado por tres años para la Villa de Estepona. Item, que Lope Garzia de Salazar sea desterrado por quatro años para la Villa de Ximena ; Item que Juan de Salcedo, yerno del dicho Lope Garzia sea desterrado por dos años para la Villa de Estepona. Item, que Ochoa de Murga e Lope de Salcedo sean desterrados por dos años para la Villa de Estepona. Item que Iuan de Ugarte, e Lope de Murga sean desterrados por dos años para la Villa de Estepona.

En las quales dichas Villas e lugares, ayades de estar e estedes los sobredichos cada uno por el tiempo de suso declarado, en servicio de Dios e mio, en defension de la Fe Católica, guerreando por vuestras personas, e con vuestros caballos, e armas, e a vuestras costas contra los enemigos de la dicha Fe católica, e que no salgades de las dichas Villas, e lugares, e de sus terminos, e juridicciones, salvo quando hubieredes de ir a fazer mal e daño a los dichos moros enemigos, e con licencia de los alcaides de las dichas villas ; y que si asi no lo fizieredes e cumplieredes, o no vos fueredes a presentar en los dichos lugares suso declarados, que por el mesmo fecho seades condenados, e yo por la presente vos condeno a pena de muerte violenta ; e a perdimiento de vuestros bienes para la mi Camara. E la pena de muerte sea esta, que vos corten las cabezas con un cuchillo de fierro agudo. E mando a vos los sobredichos, e cada uno de vos que de hoy fasta noventa dias primeros siguientes vayades e lleguedes cada uno de vos a los lugares suso nombrados e declarados, e vos presenteis ante los concejos e alcaldes de las dichas Villas e Lugares e fortalezas. E dende en otros treynta dias embiedes a mostrar ante mi por testimonios signados, como fezistes las presentaciones, e quedais en las dichas villas e lugares.

Otrosi, mando a vos, e a cada uno de vos, que dentro de los dichos dias, en que vos mando presentar a los dichos lugares, ni despues fasta ser cumplidos los tiempos de los destierros, no estedes ni entredes en la mi Corte, ni en el dicho Condado de Vizcaya, ni en la tierra llana ni en Villas del, ni en las Encartaciones, ni en la dicha Provincia de Guipuzcoa, ni en las Villas de ella, so las penas suso dichas. E reservo vuestros Estados, e fama de vosotros e de cada uno de vosotros, e

otrosi reservo a los querellosos, e adversarios de vos los susodichos todo su derecho salvo, para que lo puedan demandar e proseguir por sus proprios intereses, como e quando entendieren que les cumple.

Otrosi, mando a Pero Lopez de Ayala que de hoy fasta sesenta dias primeros siguientes, se vaya a poner e estar e esté continuamente en la Villa de Ampudia que es en Campos, que no salga della e de sus terminos por espacio de un año. Otrosi, mando a Juan Alonso de Múxica que no torne ni entre en las dichas tierras de Vizcaya e Guipuzcoa ni Villas della, ni en las Encartaciones, mas que ande en la mi casa y Corte continuamente a su costa por espacio de un año. Lo qual mando a los dichos Pero Lopez e Juan Alonso de Múxica, so las penas susodichas, e que el dicho Juan Alonso, si quiere, comienze el dicho destierro de hoy en sesenta dias ó dentro de estos sesenta dias, quando quisiere, lo qual todo que dicho es, e cada cosa dello mando, pronuncio asi por mi juicio e Sentencia real en estos escritos e por ellos.

Dada e pronunciada fue esta Sentencia por el dicho Señor Rey en la ciudad de Santo Domingo de la Calzada a veinte y un dias de Abril del año del Nazimiento de Nuestro Salvador Jesuchristo de mil e quatrocientos e cinquenta e siete años, en presencia de los dichos D. Iñigo de Guebara, e Juan Alonso de Múxica e Martin Ruyz de Olaso e Juan Lopez de Lazcano, e Martin Ruyz de Arteaga, e Pero de Abendaño, e Lope Garzia de Salazar, e el Bachiller de Zaldibia, e Ladron de Balda. A los quales mando el dicho Señor Rey, que fiziesen saber lo susodicho a los otros contenidos en esta sentencia que no estaban presentes. A los cuales dichos ausentes su Señoria avia e ovo por notificada esta sentencia, asi como si en su presencia fuera dada e rezada, por quanto todos ellos fueron llamados e mandados venir por su Alteza a su Corte e no avian alli venido.

Testigos que fueron presentes, quando el dicho Señor Rey dio e pronuncio la susodicha Sentencia : el muy Reverendo en Christo Padre D. Alfonso de Fonseca Arzobispo de Sevilla, e D. Juan Pacheco, Marques de Villena e D. Pedro Alvarez de Osorio, Conde de Trastamara e Juan Ramirez de Arellano, e Diego Arias de Abila, Contador mayor del dicho Señor Rey, e Gonzalo de Guzman cuyo es Toral, e el licenciado Andres de la Cadena, y el Dotor Andres Ruyz de Ulloa, y el Licenciado Ruy-Garzia de Villalpando : todos del Consejo del dicho Señor Rey. Pasó esta sentencia ante mi Juan Gomez de Ciudad-Real, Secretario del Señor Rey. Alvaro Gomez. Yo el Rey.

(Cité par Henao, *op. cit.*, p. 338-342.)

APPENDICE IV

Collation du Patronage de San Sebastian de Soreasu a Beltran Ibañez de Loyola par le Roi Enrique III, 1394.

En el nombre de Dios Padre e hijo e espiritu Santo, que son tres personas, e un Dios verdadero, que vive e reina por siempre jamás, e de la bienabenturada Virgen gloriosa Santa Maria, su madre, a quien yo tengo por Santa abogada en todos los mis fechos, porque todo home que bien faze, quiere que se lo lleven adelante, e como quier que ansi mengue el curso de la vida de este mundo, aquello es lo que finca por el en remembranza al mundo, e este bien es guiador de la su alma ante Dios, e por ende lo mandaron los Reyes, poner por escrito por sus premios ; e por que vos Beltran Ibañez de Loyola, mi basallo, me abedes fecho muchos buenos e leales, e señalados servicios e faredes de aqui adelante, e por vos dar galardon dello por ende yo catando esto, quiero que sepan por este mi privillegio, todos los homes que agora son, e seran de aqui adelante, como yo D. Enrique por la grazia de Dios Rey de Castilla, de Leon, de Toledo, de Galizia, de Sevilla, de Cordoba, de Murzia, de Jaen, del Algarue, de Algezira e Señor de Bizcaya, e de Molina, reynante en uno con la Reyna Doña Catalina mi mujer e con la Infanta Doña Maria mi fija primera heredera en los Reynos de Castilla e de Leon Vidos mis aluazeas, escritos en papel, e firmados de mi nombre fechos en esta guisa, yo el Rey por fazer bien, e merzed a vos Beltran Ibañez de Loyola, mi basallo, por los muchos buenos e leales servizios que fizistes al Rey D. Juan mi Padre, e mi Señor que Dios perdone, e fazedes esso mesmo a mi de cada día, fago vos merzed del mi Monesterio Real de San Sebastian de Soreasu, con todas las demás rentas e derechos e terminos e heredades o con todas las otras cosas que al dicho Monesterio perteneszen e perteneszer deven , en cualquier manera assi de fecho, como de derecho, el qual dicho Monesterio con todo lo que le pertenesze como dicho es enteramente vos fago merzed del por juro de heredad, para siempre jamás, para vos e para los que de vos deszendieren, por linea derecha, e lo vuestro ouieren de heredar, la qual dicha merzed vos fago por cuanto tenian el dicho Monesterio los pobladores e moradores, assi fijos-dalgo como Labradores del Conzejo de Saluatierra de Iraurgui Azpeytia, por merzed que del les fizieron los Reyes mis antezessores, e lo enagenaron

a Pelegrin Gomez Clerigo de San Sebastian en lo qual pasaron contra los privilegios que tenían del dicho Monesterio y seyendoles vedado por los dichos privillegios por lo qual mereszieron perder, la otra merzed que tenían de el dicho Monesterio : = e otrosi por quanto vos el dicho Beltran Ibañez abedes defendido e guardado e defendedes, e guardades, el dicho Monesterio, e fezistes, e fazedes grandes cosas, e missiones, por guardar, e defender el derecho e señorio Real que a mi pertenesze del dicho Monesterio e por esta mi albala, e por el traslado de el, signado de escrivano público mando a Fernan Perez de Ayala mi merino mayor, e correjidor en tierra de Guipúzcoa e al merino, o merinos que por my por el andan, o andubieren agora, e de aqui adelante en la dicha tierra de Guipúzcoa e a todos los consejos e Alcaldes e prebostes e jurados e otros officiales cualesquier de todas las Villas, e lugares de la dicha tierra de Guipúzcoa e de la tierra de Vizcaya, e de Alaba, e a los dezmeros e Parrochianos del dicho Monesterio, que agora son e seran de aqui adelante e a qualquier o qualesquier de ellos, que vos recuerdan e fagan recodir a vos el dicho Beltran Ibañez o al que lo ovieren de recaudar por vos e a los que de vos deszendieren por linea derecha con todos los frutos e rentas e dezimas e derechos e otras qualesquier cosas que al dicho Monesterio perteneszen e perteneszer deven en qualquier manera enteramente, segun que mejor e mas complidamente recodieron e fizieron recodir, a los que tuvieron el dicho Monesterio por merzed de los Reyes mis antecesores bien e complidamente en guisa que vos no mengue ende cosa alguna ; e mando e defiendo por este mi albala que alguno ni algunos non sean osados, de vos ir nin passar contra esta merzed que vos yo fago nin contra parte della en algun tiempo por alguna manera, sopena de la mi merzed e de diez mil maravedis para la mi camara a cada uno, que mi merzed e voluntad es que vos el dicho Beltran Ibañez ayades el dicho Monesterio por juro de heredad como dicho es, non embargante los Privilegios e cartas de merzedes que en esta razon tienen los pobladores, e moradores fijos-dalgo e labradores del conzejo de Saluatierra de Iraurgui Azpeytia, e Pero Martinez de Emparan e otras personas qualesquier de los Reynos onde yo benga e confirmados de mi, e que lo tengades, e ayades vos no otro alguno para siempre jamás, por juro de heredad como dicho es, e mando so la dicha pena a los mis Chanzilleres e notarios e escriuanos e a los que estan a la tabla de los mis sellos, que vos den e libren e sellen mis Privillegios e cartas las mas firmes, e valederas que pueden ser en esta razon : fecho en el monesterio de Pelayos a veynte y ocho dias de Abril, año de el nascimiento de nuestro Señor Jesucripsto de mil y treszientos e no-

venta e cuatro años. yo Alfonso Ruyz lo fize escrivir por mandado de nuestro Señor el Rey : yo el Rey, registrada : yo el Rey mando al mi chanziller e notarios, e escriuanos e a todos los otros que estan a la tabla de los mis sellos que dedes mi carta de Priuilegio a Beltran de Loyola mi vasallo, de el Monesterio de San Sebastian de Soreasu, que le yo fize merced e dandole carta de Priuilegio la mas firme e complida que menester obiere, segun el tenor del albala por do le fize la dicha merzed del dicho Monesterio e non fagades en el al fecho veynte dias de Enero, año del nascimiento de Nuestro Saluador Jesu-xpto de mill e trezientos y nouenta y nueue años : yo Juan Martinez chanziller de el Rey la fize escrebir por su mandado, yo el Rey, registrada.

(Ce privilège, qui semble être le premier accordé par le Roi à la famille de Loyola, fut confirmé en 1399 et en 1402. Nous n'avons donné que la première confirmation. Cette copie fut trouvée en 1632 dans les papiers du secrétaire Domingo Perez de Idiaquez et de sa femme Catalina de Olaso. Elle a été reproduite dans l'édition du P. Henao par l'éditeur, le P. Villalta, T. VI, p. 116-118.)

APPENDICE V

Collation du Préstamo de Villarino à Juan de Anchieta par l'évêque de Salamanque Juan de Castilla, le 12 juin 1499.

Joannes de Castilla, Dei et Apostolicae Sedis gratia, Episcopus Salamantinus, Serenissimorum Dominorum nostrorum Ferdinandi Regis, et Elisabeth Reginae Castellae, Legionis, Aragonum, Siciliae, Granatae, etc., etc... Auditor, et Consiliarius: Venerabili viro Joanni de Anchieta, Canonico Ecclesiae Granatensis, salutem, et benedictionem. Meritis tuae probitatis inducimur, ut tibi reddamur ad gratiam liberales. Volens itaque te favore prosequi gratioso, Praestimonium Parochialis ecclesiae loci de Villarino nostrae Salamanticensis Dioecesis per simplicem resignationem Alfonsi Ferdinandi de Luque, Clerici Giennensis Dioecesis illius ultimi posessoris; de eo per Alfonsum Petri Canonicum Collegialis Ecclesiae Sanctorum Justi et Pastoris, Oppidi de Alcala de Henares Toletani Dioecesis, substitutum Procuratorem Reverendi Domini Alfonsi Cortes, Protonotarii Apostolici, Procuratoris principalis dicti Alfonsi Ferdinandi de Luque prout de ipsarum procurationis et substitutionis mandatis, manibus publicorum Notariorum signati, ac coram Nobis productis, extitit legitime facta

fides : vigore alternativae Nobis a Sanctissimo Dño nro Alexandro Papa VI concessae ; velut melius possumus, et debemus, tibi conferimus, et asignamus, ac providemus etiam de eodem. Teque licet absentem in corporalem posessionem, vel qui dicti Praestimonii, et annexorum omnium, et pertinentium ejus per birreti nostri capiti dicti Alfonsi Petri in personam tui impositionem, inducimus, et imponimus ac investimus etiam de eodem. Mandans et praecipiens in virtute sanctae obedientiae, et sub excommunicationis poena universis et singulis, Archi-praesbiteris, Vicariis, Rectoribus, Clericis, Capellanis, Notariis, et Tabellionibus quibuscumque per dictam nostram Dioecesim Salamantinam constitutis, qui per te, vel Procuratorem tuum pro te, requisiti fuerint, seu eorum alius requisitus fuerit, quatenus ad dictam Paroechialem Ecclesiam loci de Villarino, et loca alia, de quibus ubi, quando, et quoties expediens fuerit, personaliter accedant, seu accedat ; ac te, vel Procuratorem tuum pro te, in corporalem realem, et actualem posessionem dicti Praestimonii, et annexorum omniumque jurium, et pertinentium praedictorum, authoritate praedicta ponant, et inducant, ac inductum defendant, ammoto exinde quolibet illicito detentore, quem Nos in quantum possumus, ammovemus : Tibique, vel Procuratori praedicto, de ipsius Praestimonii, et annexorum fructibus, redditibus, proventibus, juribus obventionibus universis respondeant, et faciant ab aliis, quantum in eis fuerit, plenarie et integre responderi ; Contradictores autem praedicta per Censuram Ecclesiasticam compescendo. Volumus tandem, quod si per duos menses ante, vel post datarum praesentium, repertus fueris publicus Concubinarius, praesens nostra collatio, et omnia inde sequuta, nullius sint penitus roboris, vel momenti. In cujus testimonium praesentes litteras manu propria subscriptas, nostroque sigillo munitas, coram Notario, et Testibus infrascriptis, duximus concedendas. Datis in oppido de Herrera de Valdecañas Burgensis Dioecesis sub anno a Nativitate Domini millesimo, quadrigentessimo nonagessimo nono, die vero duodecima Mensis Junii, Pontificatus praelati Sanctissimi in Christo Patris, et Domini nostri Domini Alexandri, divina Praevidentia Papae sexti, anno septimo ; praesentibus ibidem Bachallario Roderico de Saldaña, et Thoribio Sanctos de Quintana, Praesbiteris Legionensis Dioecesis, et Christophoro de Palencia, Clerico Palentino, familiaribus continuis dicti Domini Episcopi Salamantini, Testibus ad praemissa vocatis specialiter, atque rogatis = Joannes Episcopus Salamantinus. In fidem et testimonium omnium Christophorus de Corduva, Apostolicus Notarius.

(Lizarralde, *op. cit.*, p. 99.)

APPENDICE VI

LETTRE DE MARTIN GARCIA DE OÑAZ AU VICAIRE GÉNÉRAL DE PAMPELUNE. (Sans date.)

M. I. S.

Non se por que V. M. me oluida tan a la largua pues non me inuia a mandar en que le sirua. Suplico a Vra. Md. baste lo pasado y en lo por venir me inuie a mandar y con tal confiança quedo en sta parte.

Como V. M. sabe esta ay detenibo Miguel de Sasuola mucho syn culpa, que a tenerla justa cosa es sean punidos los delitos. Suplico a Vra. Md. que, goardando lo que debe, sea myrado asy en el tratamiento de su persona, que honbre es que lo meresçe. Es seruidor de Su Mt.; como en el vreue despendiente de su negoçio y demas que le seruira, a Vra. Md. yo are merito que se aze en mi propria persona, que es my deudo y señor y por que confio de Vra. Md. que a el dara a entender que mi suplicacion e intercesion l'e aprouecha. quedo rogando a Nro. Sr. goarde prospere su mui I. persona. Estado desta su casa de Loiola a XXj de(c) enero.

Vesa las muy reberendas
manos de Vra. Md.

Martin Garcia
de Oinas. (Paraphe.)

Au dos : Al muy reberendo||Señor el Vicario ge||neral del Obispado|| de panplona mi Señor eca.

(Cette lettre qui n'était pas encore classée dans les Archives de Navarre m'a été communiquée gracieusement à Pampelune au mois d'août 1927 par M. l'archiviste D. José Maria de Huarte y de Jauregui à qui j'adresse ici tous mes remerciements.)

APPENDICE VII

BULLE DE LÉON X AUTORISANT LE TRANSFERT DU BÉNÉFICE DE VILLARINO DE JUAN DE ANCHIETA AUX BÉATES D'AZPEITIA.

Leo Episcopus Servus Servorum Dei ad perpetuam rei memoriam. In domo domini eius favente clementia dispensatores effecti, votis

per que religiosarum presertim feminei sexus personarum sustentationi commode possit consuli, libenter annuimus, eaque favoribus prosequimur oportunis. Dudum siquidem omnia prestimonia, prestimoniales portiones ac simplicia ceteraque beneficia ecclesiastica apud sedem apostolicam tunc vacantia et inantea vacatura collationi et dispositioni nostre reservauimus, decernentes ex tunc irritum et inane si secus super hijs a quoquam, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter, contingerit attemptari. Cum itaque postmodum prestimonium seu prestimonialis portio, aut simplex beneficium loci de Villarino Salmantine diocesis per liberam resignationem dilecti filij Johannis de Anchieta Clerici Pampilonensis diocesis de illo, vel illa, quod, seu quam tunc obtinebat per dilectum filium Martinum de Garibai Ordinis fratrum minorum professorem procuratorem suum, ad hoc ab eo spetialiter constitutum, in manibus nostris, sponte factam et per nos admissam apud sedem eandem vacaverit et vacet ad presens, nullusque de illo vel illa preter nos hac vice disponere potuerit, sive possit, reservatione et decreto obsistentibus supradictis. Et sicut exhibita nobis nuper pro parte dilectarum in Christo filiarum modernarum Matris et Sorordomus Conceptionis Virginis Marie sororum Tertij ordinis sancti Francisci sub obedientia fratrum Minorum regularis observantie degentium Oppidi de Azpeitia dicte Pampilonensis diocesis, petitio continebat, fructus dicte domus adeo tenues existant quod ex illis Mater et sorores predicte se commode sustentari non possint, et propterea, si prestimonium seu portio, aut beneficium huiusmodi eidem domui perpetuo uniretur, annecteretur et incorporaretur profecto Mater et sorores predicte se commodius sustentare et contemplationi ac divinis obsequijs liberius vacare, et in futurum. Tres presbiteros qui in ecclesia dicte domus Missas et alia divina officia celebrent sustentare possent, ac pro parte earumdem Matris et sororum asserentium dictum Johannem ob singularem quem ad domum predictam gerit devotionis affectum, necnon laudabilem ac exemplarem vitam et famam dictarum Matris et sororum aliquas elemosinas eidem domui fecisse, ac prestimonij seu portionis, aut benneficij huiusmodi et illi annexorum fructus, redditus et proventus quos omnes dicto Johanni per eum quoad vixerit percipiendos, exigendos et levandos ac in suos usus et utilitatem convertendos hodie per alias maximas litteras reservavimus, prout in illis plenius continetur. Centum et Septuaginta ducatorum auri de Camera, secundum communem existimationem, valorem annuum non excedere nobis fuerit humiliter supplicatum ut prestimonium seu portionem, aut beneficium huiusmodi eidem domui perpetuo unire, annectere et incorporare ut prefertur.

Et quod Mater ac sorores domus huiusmodi, postquam reservatio fructuum, reddituum et proventuum huiusmodi cessaverit, perpetuis futuris temporibus tres presbiteros seculares, vel minoris predicti seu alterius cuiusvis ordinis regulares vite laudabilis et honeste conversationis qui in dicta ecclesia Missas et alia divina officia, tam pro vivis quam defunctis, iuxta providam ordinationem per Matrem et sorores modernas una cum suo Ministro Provinciali dicti ordinis Minoris et Johannem predictos desuper faciendam celebrare debeant, et per Matrem et sorores domus huiusmodi una cum dicto Ministro ad earum liberum nutum, quandocumque et quotiescumque eis placuerit, poni et amoveri possint habere ac illis salarium competens pro earum sustentatione dare teneantur decernere, aliasque in premissis opportune providere de benignitate apostolica dignaremur. Nos qui dudum inter alia voluimus quod petentes beneficia ecclesiastica alijs uniri, tenerentur exprimere verum annuum valorem, secundum existimationem predictam, etiam beneficij cui aliud uniri peteretur, alioquim unio non valeret, et semper in vnionibus commissio fieret ad partes vocatis quorum interesset, Matrem et singulas sorores modernas predictas a quibusvis excomunicationis, suspensionis et interdicti alijsque ecclesiasticis sententijs, censuris et penis a iure, vel ab homine, quavis occasione vel causa latis, si quibus quomodolibet innodate existunt, ad effectum presentium duntaxat consequendum harum serie absolventes et absolutas fore censentes, ac dicte domus fructuum, reddituum et proventuum verum annuum valorem presentibus pro expreso habentes, huiusmodi supplicationibus inclinati, auctoritate apostolica tenore presentium Prestimonium seu prestimonialem portionem, aut beneficium huiusmodi, sine premisso, sive alio quovis modo, aut ex alterius cuiuscumque persona, seu per similem dicti Johannis, vel cuiusvis alterius resignationem de illo, vel illa, in Romana Curia vel extra eam, etiam coram Notario publico et testibus sponte factam vacet, etiam si tanto tempore vacaverit quod eius collatio iuxta Lateranensis statuta Concilij ad sedem predictam legitime devoluta, ac prestimonium seu portio aut beneficium huiusmodi dispositioni apostolice spetialiter, vel alias generaliter reservatum seu reservata existat, et super eo uel ea inter aliquos lis, cuius statum presentibus haberi volumus pro expresso pendeat indecisa, dummodo eius dispositio ad nos hac vice pertineat, eum annexis huiusmodi ac omnibus iuribus et pertinentijs suis eidem domui perpetuo unimus, annectimus et incorporamus. Ita quod liceat Matri et sororibus predictis corporalem prestimonij seu portionis aut beneficij ac annexorum, iuriumque et pertinentiarum predictorum possessio-

nem per se, vel alium seu alios propria auctoritate libere apprehendere et perpetuo retinere, illiusque ac annexorum huiusmodi fructus, redditus et proventus in suos ac domus, necnon prestimonij seu portionis, aut beneficij ac annexorum huiusmodi usus et utilitatem convertere, diocesani loci et cuiusvis alterius licentia super hoc minime requisita. Et quod postquam reservatio fructuum huiusmodi cessaverit perpetuis futuris temporibus Mater et sorores domus huiusmodi tres presbiteros seculares, aut Minorum predicti vel alterius cuiusvis ordinis regulares vite laudabilis et honeste conversationis qui in dicta ecclesia Missas et alia divina officia, tam pro vivis quam pro defunctis Christi fidelibus, iuxta providam ordinationem per modernas Matrem et sorores una cum dicto Ministro et Johannem predictos desuper faciendam, celebrare debeant, et per Matrem ac sorores domus huiusmodi pro tempore existentes una cum dicto Ministro, ad earum liberum nutum quandocumque et quotienscumque eis placuerit inibi poni et amoveri possint habere, ac illis salarium competens pro eorum sustentatione dare teneantur, decernimus. Non obstantibus voluntate priori nostra predicta ac felicis recordationis Bonifacij pape VIII, predecessoris nostri, et alijs Constitutionibus et ordinationibus apostolicis contrarijs quibuscumque. Aut si aliqui super provisionibus sibi faciendis de prestimonijs seu prestimonialibus portionibus aut huiusmodi spetiales, vel alijs beneficijs ecclesiasticis in illis partibus generales dicte sedis, vel Legatoris eius litteras impetrarint, etiam si per eas ad inhibitionem, reservationem et decretum, vel alias quomodolibet sit processum, quas quidem litteras et processus habitos per easdem et inde secuta quecumque ad prestimonium, seu portionem, aut beneficium huiusmodi volumus non extendi, sed nullum per hoc eis quoad assecutionem prestimoniorum, seu portionum, aut beneficiorum aliorum preiudicium generari, et quibuslibet alijs priviliegijs indulgentijs et litteris apostolicis generalibus vel spetialibus quorumcumque tenorum existant per que presentibus non expressa, vel totaliter non inserta, affectus earum impediri valeat quomodolibet vel differri et de quibus quorumcumque totis tenoribus de verbo ad verbum habenda sit in nostris litteris mentio spetialis. Proviso quod prestimonium seu portio aut beneficium huiusmodi debitis propterea non fraudetur obsequijs, sed illius congrue supportentur onera consueta. Nos enim prout est irritum decernimus et inane, si secus super hijs a quoquam, quavis auctoritate scienter vel ignoranter attemptatum forsam est hactenus, vel imposterum contingerit attemptari. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam nostrae absolutionis, unionis, annexionis, incorporationis,

voluntatis et decreti infringere vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare presumpserit indignationem omnipotentis dei ac beatorum Petri et Pauli Apostolorum eius se noverit incursurum. Datum Rome apud Sanctum Petrum. Anno Yncarnationis dominice Millesimo quingentesimo vigesimo Tertio Iduum Januarium Pontificatus nostri. Anno Octavo.

(Lizarralde, *op. cit.*, p. 233-236.)

APPENDICE VIII

Processions aux Ermitages d'Azpeitia.

LEDANIAS

El dia de S. Marcos se acostumbraba ir en procesion desde la Parroquia con el Pueblo a la hermita de S. Pedro de Elormendi, con la obligacion de la *Ledanía mayor*, los días Lunes, Martes y Miércoles de las *Ledanías menores ante diem Ascensionis* á otras hermitas y Basílicas de la Jurisdiccion desta villa ; es á saber — El lunes á San Juan Baptista de Oñaz y á Nuestra Señora de Elosiaga — El martes á San Juan Baptista de Oñaz y á San Pedro de Loyola ó Eguimendia — El miércoles á Santa Cruz, Nuestra Señora de Olas, San Miguel y la Magdalena — y el tercer día de *Pascua de Spiritus*, á la hermita de San Martin. — En este y el día de San Marcos, en la de San Pedro se dice la Misa mayor Popular por el Ebdomadario y con diacono y subdiacono, y lo mismo todas las veces que se va á las hermitas en procesion por devocion y necesidad del Pueblo. En las demas *Ledanías menores* se dicen las Misas populares por los Capellanes de cada hermita, nombrados por el Rector y Beneficiados, Cabildo de la dicha parroquial, conforme á la costumbre antiquísima y constituciones en particular la trigésima del año 1626 del que se hizo mencion fº 22 y con estas Misas se cumple con la Parroquial y popular, que no se dice en ella en los tres días de las *ledanías menores*. — En todas estas hermitas y en cada una se acostumbra hacer una plática espiritual breve, y se ofrecen por los difuntos de entre año las limosnas que se mandan en los testamentos, ó de otra manera ofreze la piedad de los vecinos conforme a la devocion de cada uno ; y son para los gastos de las dichas hermitas y sus freylas. Las quales tienen obligacion de pagar, y pagan quatro reales al Predicador, que hace la Plática, y un real al criado del Sacristan. Todas las cruces de las hermitas se juntan en la

Parroquia a cuidado y obligacion de las dichas freylas y acompañan las procesiones de las *ledanías* — En ellas se cantan las *ledanías* á la yda, conforme al ceremonial Romano, y después hasta llegar á cada hermita, y quando se buelbe á la Iglesia Parroquial, por evitar confabulaciones *ab antiquo* las deprecaciones votivas seguientes : *Eterne Deus,* — Resp. *Trinus et unus* — *Éxaudi preces* — Resp. *Populi huius* ; — *Da nobis Salutem et pacem, etc.*

(23. Sobre las Procesiones, que la Villa de Azpeitia acostumbraba hacer á varias de sus hermitas ó basílicas durante el año, se lee lo que sigue en la primera parte del llamado Libro de Capellanías y obras pías de la Parroquia desde 1657, en el folio 23.) Cité par le P. Villalta dans l'édition de 1894-1895 des *Averiguaciones*, t. VI, p. 140-141. — Une copie de ce document se trouve aux Archives de Loyola, seccion 1°, serie 2, num. 7, registro 30, d'après le P. Pérez Arregui (*op. cit.*, p. 146.) Ce texte faisant allusion à un usage déjà ancien, nous donne vraisemblablement l'ordre dans lequel se faisaient déjà en 1535 les processions des Rogations à Azpeitia.

APPENDICE IX

Extrait des articles de l'accord signé par le patron, le recteur et le clergé de San Sebastian de Soreasu avec les Béates de la Purísima Concepción d'Azpeitia, le 18 mai 1535.

ARTICULOS ASENTADOS EN LA CONCORDIA

1. Que solas las Religiosas podían enterrarse en la iglesia del Monasterio, y ninguna otra persona eclesiástica o secular, renunciando para ello a todas las bulas y gracias apostólicas a ellas concedidas ; o que en adelante por sí, o por otro se alcanzaren del Sumo Pontífice, del Santo Concilio, o de Su Magestad Imperial o Real en cualquiera tiempo, aunque las Religiosas pasasen a otra Orden, o a otra parte ; y se obligaron las Religiosas con todos sus bienes espirituales y temporales, habidos y por haber, a mantener y observar lo susodicho ; y a no consentir en que en dicho Monasterio se enterrasse ninguno, excepto ellas solas, pena de dos mil ducados de oro, aplicados la tercera parte a la Cámara apostólica ; la otra tercera parte al fisco de sus Magestades ; la otra tercera parte al patrón, Rector y clérigos de la Parroquia.

2. El patrón, el Rector y clérigos, confesaron que el préstamo de Villarino y sus anejos eran del monasterio; y por cuanto por la relación de D. Tomas de Garay, que estaba presente, y era uno de los otorgantes, las desposeyó de él a las Religiosas el Summo Pontífice Clemente VII; el dicho patrón, Rector y clérigos se obligaron a hacer renunciarle a cualquiera, que en aquella época le gozase y poner a la Comunidad en su posesión pacífica como lo estaba antes, y sostener a su costa cualquiera pleito, que por este motivo se pudiese suscitar.

3. El patrón, el Rector y clérigos se desisten, y apartan del pleito, que litigaban contra las Religiosas en el Supremo Consejo de Castilla acerca de los Diezmos y Primicias, que querían pagasen las tierras y heredades del monasterio; y se acordó que estuviesen exentas de diezmar sus tierras, siempre que su Diezmo no excediese catorce ducados de oro: Que confesaban, que no llegaba su diezmo a este valor; que por tanto estaban entonces exentas de diezmar; pero que si en futuro, excediese los dichos catorce ducados, se nombrasen por ambas partes sendas personas que averiguasen el exceso; y que las Religiosas se obligaban para siempre a pagar lo que dichas personas determinasen.

4. Que la M. Vicaria y Religiosas puedan nombrar de entre los clérigos de Azpeitia dos capellanes *ad nutum amobiles*, que celebren diariamente por las Capellanías de Anchieta, las que le dió Su Santidad a D. Tomás de Garay por la relación siniestra, que le hizo. Quedó en manos de la clerecía el admitir, o el exonerarse de estas Capellanías; y que en tal caso puedan las Religiosas nombrar para ello los Sacerdotes, que quieran.

5. Que en dicho monasterio puedan predicar libremente todos los Sacerdotes, que quisieren en los días de Sn. Francisco, Sta. Clara, Sn. Antonio de Padua, La Concepcíon de Nuestra Señora, Sta. Isabel, Sn. Bernardino, Sn. Luis, el día que alguna Religiosa tomase el hábito, o profesase, o se enterrase, o en su cabo de año, aunque en los tales días haya sermón en la Parroquia; y además, que se puedan predicar al año otros nueve sermones, con la condición de que en semejantes días no se predique en la Parroquia.

6. Que la misa conventual, y la que se celebrase por las Religiosas difuntas se puedan celebrar con canto solemnemente a voluntad de las Religiosas, sin que para ello hayan de tañer la campanas en los domingos y fiestas de guardar, y en los demás en que se celebrase algún oficio de difuntos en la Parroquia; sino a las ocho en el verano, y a las nueve en el invierno, y no antes, excepto en los días que no hubiese oficio de difuntos, se toquen las campanas a la hora que a la Comunidad le pareciese más conveniente. Y que si en algún tiempo el

Consejo de Azpeitia, así en verano como en invierno, quisiese que la misa parroquial se celebre a la misma hora que la del monasterio, entonces las Religiosas toquen las campanas a los tres cuartos para las nueve en el verano, y a los tres cuartos para las diez en el invierno. Que las misas rezadas se digan libremente por cualquiera sacerdote, y que los divinos oficios se hagan por las Religiosas a su voluntad.

7. Que se celebren anualmente en la Iglesia del dicho monasterio los dos aniversarios de Dn. Juan de Anchieta por Sacerdotes seglares o Religiosos según quisiere la M. Vicaria ; pero que las demás misas renteras o perpetuas se hayan de celebrar por el Rector y Beneficiados con el salario o estipendio, que entonces se acostumbraba a dar en la Parroquia ; quedando la quinta parte del salario para el Convento, y las otras cuatro para el Rector y Beneficiados, y si ellos quisieran exonerarse, y no las quisieren decir en el dicho monasterio las tales misas, que en tal caso por falta de los dichos clérigos puedan hacer decir las tales misas y renteras en el dicho monasterio a los Sacerdotes, que la dicha M. Vicaria y Religiosas quisieran, y esto a los tiempos que los dichos clérigos se exonerasen, y no quisieren decir las dichas misas, y no en otros tiempos algunos pena de dos cientos ducados de oro. Y si el capital de la misa perpetua se entregare al Convento en hacienda raiz, y esta redituare más de lo que se acostumbra pagar en la Parroquia, tambien esta demasía junto con la quinta parte sea para el Convento.

8. Que todas las veces, que la Iglesia Parroquial guardase entredicho, le guarde tambien el monasterio, siendo requerido para ello, excepto en aquellos días, que constase, tenían privilegios las Religiosas para no observarle, pena de veinte ducados de oro por cada vez.

9. Que las Religiosas puedan tener en el monasterio el Oleo Santo *ad usum suum*, y así bien el Sto. Sacramento de la Eucaristía, como al presente lo tienen, y no para otro efecto alguno, conforme a lo entre ellos asentado.

10. Que las Religiosas, como se dijo en el primer artículo, tuviesen derecho a enterrarse en su Iglesia con toda solemnidad y con asistencia de cualquiera Hermano o Religiosos, que mejor les pareciese ; y que si en el entierro, o cabo de año, recepción o profesión de alguna Religiosa se ofrendase en dicha Iglesia, la ofrenda sea para el Convento, pagando un cuartillo de un real de plata al Clérigo, que tomase dicha ofrenda ; pero que, si se ofrendase en otros días, la quinta parte sea para las Religiosas, y lo restante para el Cabildo.

11. Que si alguna sirvienta, o apaniaguada contínua, del Convento que sea *vere* familiar, y sirvienta de las Religiosas falleciese dentro de

él, aun la tal sea enterrada en la Iglesia parroquial en las sepulturas señaladas para las Religiosas, y donde antes se enterraron algunas de ellas.

12. Que en dicho monasterio puedan poner, y pongan perpetuamente el Monumento el Jueves Santo cada año, como quieran las Religiosas, sin que pueda embarazarlas ninguno, pena dė cincuenta ducados de oro.

13. Que ni los dichos Capellanes, ni otros clérigos o Religiosos puedan entrar en la Iglesia del monasterio a ninguna mujer parida después del parto.

14. Que si sucediese que las Monjas trasladasen en algún tiempo a otro parage su Iglesia, y monasterio, en tal caso se vendiese el cuerpo de la dicha Iglesia en su justo precio al patrón de la Parroquia, D. Martín García de Oñaz y Loyola y sus sucesores.

15. Que ambas partes se perdonasen mútuamente con entera y sana voluntad les zozobras y daños hasta aquí hechos, y se perdonaron.

16. Que para que en lo sucesivo no hubiese pleitos entre ambos Cabildos, se nombrasen por las dos partes Jueces, que decidiesen la cuestión por esta escritura de concordia ; y el Cavildo Eclesiástico nombró por su parte al Arcediano, que es o fuere, de la Iglesia Colegial de Vitoria, y las Religiosas al P. Guardián, que es, o fuere de S. Francisco de la misma ciudad.

17. Que ambas partes queden obligadas a suplicar a su Santidad, a su Magestad Imperial, o Real y a los de su muy alto Consejo, la confirmación de esta escritura, y de todas sus cláusulas para siempre, obligándose con juramento, como se obligaron, con sus bienes, muebles y raíces, y bajo de determinadas penas a la observancia y cumplimiento de todo lo referido.

(Cité par Lizarralde, *op. cit.*, p. 133-138.)

APPENDICE X

Lettre adressée de Paris le 25 mars 1535, par François-Xavier, a son frère le Capitaine Juan de Azpilcueta, a Obanos.

Señor

Por muchas partes los días passados escriuí á V. md. á causa de muchos respetos. Y lo principal, que era á mouerme de escriuirle

tantas vezes, es la mucha deuda que á V. md. debo, assí por ser yo menor y V. md. señor mío, como por las muchas mercedes que tengo resciuidas.

Y porque V. md. no me tenga por desconocido y ingrato de las mercedes tan estremadas, todas vezes que mensajero hallare no dejaré de escriuirle : y si mis letras, por ser el camino tan luengo, no las resciuiere tan á menudo como las escriuo, suplico á V. md. heche la culpa á las muchas trabiessas que ay de París á Obanos ; porque yo, en no resciuir sus letras tan á menudo como V. md. me las escribe, en respuesta de las muchas que escribo, echo la culpa al largo camino, en el qual muchas letras de V. md. y más se vnden.

De manera que de su parte no ay falta de amor, mas antes muy cresçido, pues mis lacerias y trabajos del estudio no menos las siente V. md. en su casa, donde tiene muy á largo lo que ha menester, que yo en París, donde siempre me falta lo necessario ; y esto no por otro, sino por no estar V. md. al cabo de mis trauajos ; y todos los sufro con esperanza muy cierta, que donde V. md. por muy aueriguado lo supiere, con su mucha liberalidad ternán fin mis miserias.

Señor, los días passados estubo en esta Vniuersidad el Rdo. P. Fr. Vear, el qual me dió á entender ciertas quejas, que V. md. de mí tenía, las quales me contó muy á largo ; y á ser ello assí como él me lo dió á entender, en sentirlo V. md. tanto es señal y argumento muy grande del amor y affición muy entreñable que me tiene.

Y lo mucho que yo, Señor, en esta parte sentía era considerar la mucha pena que V. md. resciuía por informaciones de algunos malos y hombres de ruin porte, á los quales á la clara desseo mucho conocer por darles el pago que merescen. Y porque acá se me hazen todos mui amigos, es me difícil saber quién es; y Dios saue la pena que passo en diferirles el pago de la pena que merescen : mas sólo esto me da consuelo, que *quod differtur non aufertur*.

Y porque V. md. á la clara conozca quánta merced nuestro Señor me ha hecho en hauer conoscido al Sor. Maestro Iñigo, por esta le prometo mi fe, que en mi vida no podría sati[s]facer lo mucho que le deuo, assí por hauerme fauorescido muchas vezes con dineros y amigos en mis necessidades, como en hauer él seido causa que yo me apartasse de malas compañías, las quales yo por mi poca experiencia no conosçía. Y agora que estas heregías an passado por París, no quisiera hauer tenido compañía con ellos por todas las cosas del mundo ; y esto solo no se yo quándo podré yo pagar al Sor. Maestre Iñigo, que él fué causa que yo no tubiesse conuersación ni conoscimiento con personas, que de fuera mostraban ser buenas, y de dentro llenas de here-

gías, como por la obra ha parescido. Por tanto suplico a V. md. le haga aquel recogimiento que me haría á mi misma persona, pues con sus buenas obras en tanta obligación me a hechado. Y crea V. md. que si fuera tal qual le informaron, no fuera á casa de V. md. á entregarse en sus manos ; porque ningún malechor se entrega en poder de aquel á quien a ofendido ; y en esto solo puede V. md. conoscer muy á la clara ser falso todo quanto á V. md. informaron del Sor. Maestre Iñigo.

Y suplícole muy encarescidamente no deje de communicar y conuersar al Sor. Iñigo, y creerle en lo que le dixere, porque con sus consejos y conuersaciones crea que se hallará mui bien, por ser él tanto vna persona de Dios y de tan buena vida. Y esto le torno á pedir por merced no deje de hazerlo ; y en todo lo que de mi parte á V. md. dijere el Sor. Maestre Iñigo, por me hazer merced, le dé crédito tanto como á mi misma persona daría : y dél V. md. se podrá informar de mis necessidades y trauajos mejor que de persona del mundo, por estar él al cabo de mis miserias y lacerias más que hombre del mundo.

Y si V. md. me quisiere hazer merced de aliuiar mi mucha probreza, podrá dar lo que V. md. mandare al Sor. Iñigo, dador de la presente ; porque él a de yr a Almazán, y lleua ciertas cartas de vn estudiante mui amigo mío, el qual estudia en esta Vniuersidad, y es natural de Almazán, y es muy bien proueído, y por parte mui segura el qual escriue á su padre que, si el Sor. Iñigo le diere algunos dineros para ciertos estudiantes de París, los embíe juntamente con los suios y en la misma moneda. Y pues se ofreze via tan segura, suplico á V. md. aya memoria de mí.

Dacá no sé qué más hazer sauer a V. md. más de quanto nuestro caro sobrino fué huido desta Vniuersidad, y fuí tras él asta Nuestra Señora de Cleri, que está de París á treinta y quatro leguas. Suplico á V. md. me haga sauer si llegó á Nauarra, porque dél mucho me temo que nunca será bueno. De las cosas dirá en qué an parado acerca destas heregías el Sor. Maestre Iñigo, lleuador de la presente, dirá quanto yo por carta pudiera escriuir.

Assí acabo besando las manos de V. md. y de la señora por mil vezes ; cuias vidas de V. mds. nuestro Señor acreciente por muchos años, como por los muy nobles corazones de V. mds. es desseado.

De París 25 de Marzo [de 1535].

De V. md. muy cierto seruidor y menor hermano.

Frances de Xavier.

(*Monumenta Xaveriana*, tomus I, p. 202-206.)

APPENDICE XI

Ordonnance sur les pauvres d'Azpeitia (23 mai 1535).

De Azpeitiae indigentibus sublevandis.
(ex antiquo exemplari, in Codice Loyolae, IV, n. 13.)

† Jesús Maria. — Lo siguiente se traslado sacado de vn libro viexo, donde el reximiento de esta villa de Aizpeitia ha tenido la qüenta y razón de la distribución de la limosna de los pobres vergonzantes, según que otro tanto está alli signado de Juan de Aquemendi, escribano público del número, que fué de esta villa que por mandado del dicho reximiento se pone aquí por relación para que aia memoria para adelante, y sea ocasión para los venideros para que dispongan semejantes obras pías, con que nuestro Señor se sirue tanto, á quien sea la honrra y gloria y seruicio para siempre jamás. Amen.

Porque la memoria de los hombres es flaca y feneze con su vida, el remediador é proueedor de todas las cosas proueió el remedio de la escriptura, é por ellas parezen las cosas pasadas, y consiguiendo esto é los futuros veen é sepan la verdad de lo que se dirá adelante en esta relación del caso presente. — Es que el año 1535 llegó a esta villa de Aizpeitia el sancto maestro Inigo de Loyola de las partes de Jerusalén á Roma, donde andubo los tiempos pasados en las peregrinaciones, vida, doctrina, é exemplo que por sus obras se ha visto. Y porque es notorio en esta villa su dependencia é nobleza é su santidad de vida no ai necesidad de escriuir ni referir aquí, pues que parezen ante Dios y el mundo.

Y a la causa, dejando las alauanzas que sus méritos merecen, por ser tan grandes, prosiguiendo la materia, este santo varón, en el tiempo é dias que en esta su patria é villa de Aizpeitia residió, viendo las necesidades espirituales y corporales que en los de ella auía, y para la emienda e saluación de las ánimas dió la doctrina que de su persona se esperaua, é trauajó en general é particular por el remedio de los pecadores, é hizo mucho fruto, aunque es mui cierto que más quisiera, y lo que restó no quedó por su merced. Y así es cierto que nuestro señor Dios hizo gran misericordia á toda esta su patria en general, y en particular á los de su casa e sângre, por auer dado tan señalado varón é seruidor de su misericordia, á la qual cada vno ha dado las gracias que ha podido por ello, é por el fauor que esperan,

que por medio de este su sierbo alcanzarán en este siglo y en el otro. Y prosiguiendo la materia, este santo, visto el euangelio y sagrada escritura, según su profesión e háuito é continuo exercicio, procuró quanto pudo los medios para que los verdaderos pobres de esta su patria, que padecían é sufrían ambre é otras necesidades, fuesen socorridos. Cumunicado é tratado con el reximiento é principales de la dicha villa, dió toda la orden que podía, según el tiempo é disposición de esta tierra como pareze por las prouisiones é capitulados que hizo, que en este libro está puesto é dió comienzo é fundamento al bien que después acá ha subcedido é subcederá.

E visto ello, Juan de Eguíbar, mercader, é Da. Maria Joanez de Aimiztain su muger, vezinos de la dicha villa, que se hallaron sin hijos y herederos forzosos, puesto que tubieron hijos de vendición, porque por permisión de nuestro Señor fallecieron, se exforzaron á doptar el bacín e a[l]tauaque que para los dichos pobres se puso, é doctaron con ciento é sesenta ducados é con la renta de ellos que son ocho ducados que dieron perpetuamente é demás de ello, como verdaderos seruidores de Dios, tomaron el cargo de la administración del dicho a[l]tauaque é bacín é su execución, é dando harto buen ejemplo, é cumpliendo el artículo de la humildad, por sus personas tubieron por bien de entender en ello, pidiendo limosna, é aquella con la renta distribuiendo en los dichos pobres por mucha orden ; é según su prudencia é conocimiento que tienen de lo espiritual, se espera que adelante darán fauor al caso. Y esto dejando á su vondad é obras que de su mano se esperan, en lo de hasta aora sucedido, demás de lo que en ello han seruido á nuestro Señor, han dado causa al fauor que al dicho bacín después acá esto han dado, é adelante se espera que darán, e habrán el galardón que todos deseamos. E por ser verdad é por tal parezca, cómo los que dieron principio á esta santa obra y á su execución son los sobredichos, como ello es notorio en la patria ; é á la causa é porque lo mismo se aga adelante, en este libro el escriptor ha puesto esta relación como ha podido é le ha parecido que pasa en verdad, é queda á los que adelante en el caso escriuieren la enmienda de lo que aquí falta[1].

1. Le rédacteur anonyme de ce préambule écrivait évidemment après la canonisation d'Inigo qu'il appelle *saint* et dont il invoque l'intercession auprès de Dieu. Il était sous l'influence manifeste, directe ou indirecte, de la *Vie* de Ribadeneira. Ses affirmations sont donc dépourvues de valeur. On y remarquera la tendance à transformer Inigo en une sorte de héros éponyme sous le nom duquel se placent toutes les institutions d'Azpeitia, groupées autour de la même date de 1535 à laquelle le saint était revenu pour la dernière fois dans sa patrie.

Laus Deo.

A la suite de ce préambule les *Monumenta* donnent le titre de la convention passée entre Juan de Eguibar et la municipalité d'Azpeitia : *Scriptura dentre el consejo e Ju° de Guibar sobre los pobres* [1].

Les éditeurs des *Monumenta* n'ont malheureusement pas reproduit cette convention et transcrivent immédiatement après le texte des Ordonnances sur les pauvres promulguées par la municipalité le 23 mai 1535.

De pobres.

En la villa de Azpeitia, á veynte y tres días del mes de Mayo, año [del nacimiento] de nuestro saluador Ihu Xpo. de mill é quinientos é treynta é çin[co estando] en la casa del conçejo de la dicha villa juntos é ayuntados á campana tañida [á llamamiento] de sus jurados, según costumbre, el conçejo, justicia, rregimiento, hom[bres hijosdalgo] de la dicha villa, especial é nombradamente Pedro Ibañes de Izarraga [alcalde ordinario] de la dicha villa é su termino é jurisdiçión, este presente año, é Pedro de Izaguirr[e, e Juan Martínez de] Hondarra fieles de la dicha villa, é Juan Beltran de Garín é Juan Martines de Lasa[o é Juan de] Heguíbar, regidores de la dicha villa este presente año é asímesmo [siendo] presentes é consentientes en lo que de yuso se dirá é declarará, Pedro de Arte[aga é Pedro de] Altuna diputados procuradores de los hijosdalgo, vecinos y moradores de la tie[rra é] juridiçión de la dicha villa, é así vien Martín García de Oñaz señor de la casa é solar de Loyo[la] é Juan Martines d'Enparan, señor de la casa é solar d'Enparan, é el doctor Iñigo de Alçaga é el bachiller Domingo Ibañes de Arrieta é Martín Sayz de Goyaz, é maestre Martín de Iztiola é Juan de Yarça é Juan d'Otamendi, vecinos de la dicha villa, el dicho concejo y rregimiento seyendo presentes é consentientes los dichos procuradores deputados é personas de suso nonbradas, en presencia de mí Domingo de Aroztegui escribano público de sus magestades é del número de dicha villa, escribano fiel del dicho conçejo y rregimiento, hizo é hordenó las hordenanzas seguientes.

1. Ce Juan de Eguibar semble avoir été le premier titulaire laïque de la charge de quêteur instituée par l'Ordonnance reproduite plus loin, et par conséquent avoir été nommé par la municipalité le 23 mai 1535. Ce serait le même que le Juan de Eguibar qui reconnut Inigo dans l'auberge d'Iturrioz (voir plus haut, § IX, p. 199) et dont le nom figure parmi ceux des signataires de l'Ordonnance, p. 328. Bien qu'il quêtât pour les autres et non pour lui-même, on remarquera que le rédacteur anonyme célèbre l'humilité dont Juan fit preuve en acceptant cette mission.

HORDENANZAS TOCANTES A LOS POBRES

Porque según la esperiençia nos demuest[r]a resultan muchos ynconuenientes y excessos, por no se dar horden que en cada jurisdiçión é parrochuia sean sostenidos é alimentados los pobres della conforme á la premática de sus magestades, de lo qual se a dado l'ocasión é materia, que muchas personas, que podrían trabajar é mantener[se] con su trabajo é sudor, andan echos bagamundos é araganes burlando el nombre de Nuestro Señor é rresultan otros muchos yncomvenientes. Por tanto hordenamos é statuymos é mandamos, que los alcaldes fieles y rregidores desta villa de aquí adelante en cada vn año ayan de helegir é nonbrar dos buenas personas é de conçiençia, el vno clérigo y el otro lego, de la jurisdiçión desta villa los quales ayan de tener é tengan cargo de pedir é cojer limosna los días domingos é fiestas de guardar para todos los pobres de la juridiçión. E para ello encargamos sus conçiençias é hexhortamos á todos nuestros vezinos de la juridiçión desta villa [ai]an de acudir á los tales mayordomos de los pobres con tuda [la] limosna que solían antes dar é distribuyr á los pobres [n]aturales y estrangeros, cada vno según su facultad é como quisieren, los quales mayordomos ayan de distribuyr é rrepartir la dicha limosna entre todos los pobres de la juridiçión, aviendo rrespecto á la neçesidad é calidad de cada persona pobre. E porque el bien é la perpetuidad desto consiste en que los tales mayordomos que así fueren elegidos sean personas fiables é de conçiençia encargamos al dicho rregimiento, que, sin auer rrespecto ni açeçión de personas, mirando á Dios é a sus conçiençias ayan de helegir tales personas, quales convenga para ello.

Yten hordenamos é mandamos, que ningunos qüestores ni demandadores de ningunos hospitales, ni casas, ni yglesias desta provincia ni de fuera della, no sean osados de pedir ni demandar ningunas limosnas ostiatim, de puerta en puerta, ni en otra manera, en la juridiçión desta villa, so pena que por cada vez que fueren contra lo susodicho ayan destar seys días en la cárçel, é por la segunda se les aya de dar cada cinquaenta açotes. E mandamos que ningund vecino no le aya de dar ninguna limosna á los sobredichos so pena de cada dos reales por cada vez que se allare é probare auer dado, aplicados para los dichos pobres é su a[l]tabaque é baçín ; é mandamos que esta dicha hordenança no se entienda ni se estienda contra los demandadores e questores de nuestra Señora de Ronçesvalles ni de Balbaneda.

Yten hordenamos é mandamos que ningunos pobres estrangeiros ni de fuera de la juridiçion desta villa, no puedan pedir ni demandar limosna ostiatim, de puerta en puerta, en la dicha nuestra juridiçión,

salbo que el tal mendigante é pobre seyendo tal que no podría trabajar é ganar de comer con su labor é trabajo, ó peregrino que pasa en rromeria, aya de acudir é acuda á los tales mayordomos de los pobres é á qualquier dellos ; é considerando su persona é neçesidad, les ayan de dar algu[na] limosna con que puedan pasar é sin se dethener quando m[ucho] de vna noche en esta villa. E mandamos que ninguno pue[da dar] limosna á los tales pobres en la dicha nuestra juridiçión so la dicha [pena] de los dichos dos rreales, aplicados segund de suso, salvo [que] ayan de acudir á los dichos mayordomos para que ellos les prove[an] considerando su neçesidad. E asímesmo el tal pobre, si [pidiere] la dicha limosna, aya en pena de tres días de cárçel.

Yten hordenamos, que si algunas personas estrangeras que podrían buenamente trabajar, anduvieren á pedir limosna en nuestra juridiçión, que ninguno les aya de dar limosna á los tales, so pena de los dichos dos rreales, aplicados para el a[l]tauaque é vaçín de los pobres; antes mandamos, so la dicha pena sean tenidos de manifestar é traerlos ante la justiçia al tal, que, seyendo sano, anda mendigando : y asímesmo á los dichos qüestores y demandadores de yglesias é ospitales de fuera desta juridiçión, para que la dicha justiçia allando ser tal le aya de condenar en pena de seys días de cárçel por la primera, é por la segunda en pena de çient azotes.

Yten hordenamos é mandamos que ningunos pobres de nuestra juridiçión ayan de andar pediendo limósnas en nuestra juridiçión ni fuera della, so pena que por cada vez que lo hizieren estén tres días en la cárçel; é por la segunda le sea doblado la carcelería; porque, segund está proveydo en la hordenanças de arriba, á los dichos mayordomos está cometido los ayan de sostener é alimentar según la neçesidad de cada vno.

Yten, porque no se dé ocasión que algunas personas so esperança desta limosna, se ayan de fingir é hazer cautelosamente pobres, podiendo sostenerse con el trabajo é sudor de sus manos, hordenamos que el rregimiento que es ó fuere desta villa aya de hazer matrícula de todos los pobres desta juridiçión con verdadera ynformaçión, é los dichos mayordomos, sean tenidos de acudir con las dichas limosnas tan solam nte á los pobres, que por el dicho rregimiento fueren puestos e hesaminados por tales en la dicha matricula é no á otros [1].

1. L'rodonnance, ayant pour objet d'interdire la mendicité, devait s'occuper de subvenir aux besoins des indigents qui ne pouvaient ou ne voulaient pas vivre à l'hôpital : c'est ce qui explique l'institution d'un registre où seraient inscrits les indigents et d'une sorte de bureau de bienfaiasnce destiné à venir en aide aux pauvres honteux (envergonzantes).

[Yten] hordenamos y mandamos, que ningunos administradores [de] los ospitales desta villa no pudan ni ayan de acoger en los dichos.... ospitales á ningunos demandadores ni qüestores estrangeros, ni á ningunos pobres, que, teniendo salud é disposición para trabajar, andan mendigando, so pena que por la primera vez yncurra en pena destar tres días en cárçel, é aya de pagar cient marauedís para el dicho a[l]tabaque de los pobres, é por la segunda le sea tresdoblado la dicha pena.

A todo lo qual fueron presentes por testigos Beltrán de Loyola é Martín de Arana é Sancho de Oñate vecinos de la dicha villa, alcaldes é fieles, Pedro de Eizaguirre é los rejidores. E los sobredichos firmaron de sus nombres por sí é por Juan de Ondarra, fiel, é Pedro de Ateaga diputado, porque dixieron que no sabían escriuir. E asímesmo firmaron de sus nombres los dichos Martín García d'Oñaz, é el Dr. Alçaga, é bachiller Arrieta é Pedro de Altuna é otros. Martín García de Oiñaz, Pedro Ibanes de Yzarraga, Arrieta, el doctor Alçaga, Pedro de Eyçaguirre, Juan Saes Gariyn, Juan Martines de Lassao, Juan de Heguíbar, Pedro de Altuna, Juan Martines de Enparán, Martín Saes de Goyaz.

Dentro en la yglesia parrochial de la villa de Az[peitia á veinte y] tres días del mes de Mayo, año del naçimiento [de nuestro señor é] saluador Ihu Xpo. de mill é quinientos é treynta é ç[inco años en] presençia de mí, Domingo de Aroztegui, escribano público]de sus magestades] é del numero de la dicha villa é testigos yuso escriptos [estando él] presente en missa mayor, é así vien todo el pueblo de la dicha [villa é] su juridición oyendo missa, oy, dicho día, domingo, fué pu]blicado é] leído esta hordenança de suso por don Andrés de Loyola, r[ector] de la dicha yglesia, dando ha entender é faziendoles savidores [del] contenimiento de la dicha hordenança de verbo ad verbum, segund e de l[a] manera que está escripto é asentado, en lengua basconguada ha altas vozes para que viniese á notiçia de todos é ninguno podiese pretender ygnorancia que lo non supo.

De todo lo qual los dichos alcaldes, fieles y rregidores pidieron por testimonio, á lo qual fueron presentes por testigos Beltrán de Loyola e Pedro Martínez de Vranga é Juan de Aquemendi vecino de la dicha villa en fee de lo qual firmé de mi nombre. Domingo de Aroztegui

(Publié dans les *Monumenta,* Series IV, t. I, p. 536-543.)

APPENDICE XII

EXTRAIT DU TESTAMENT DE MARTIN GARCIA DE OÑAZ INSTITUANT UNE SONNERIE DE CLOCHES (18 NOVEMBRE 1538).

Item mando e digo que perpetuamente se taña la Campana maior en la dicha iglesia del Sor. San Sevn. de Soreasu, a medio dia todos los dias del mundo, para que los que oyesen la dicha campana puedan rezar un paternoster con una avemaría puestto de rodillas suplicando a Dios e Nuestro Señor quiera dar grazia á los que estan en pecado mortal de salir de el e otro paternoster e una avemaría por los mismos que rezasen suplicándoles quiera darles grazia para que no tornen á caer en pecado mortal ; e porque sea mas servido Dios nuestro Señor, mando y es mi voluntad el que el dicho tiempo de medio dia de cada dia tañan o señalen las *freiras* cada una en su fermita porque los de la tierra puedan rezar lo mismo ; e la horden que se ha de tener en tañer las dichas Campanas es que cada una dellas ha de dar nuebe vadajadas y de las tres primeras ha de aver un poco de espacio á las otras tres y lo mismo de los otros tres a los últimos tres ; la qual campana maior mando se taña por el Sacristan que es o fuese de la dicha Iglesia del Señor San Sevn. e le den de mis bienes en cada un año dos ducados de pro, e asi bien se dé á cada freira en cada un año un Rl., de modo que el cargo de mi facienda y ferederos es cada un año perpetuamente dos ducados de oro y diez reales castellanos que vale cada uno treinta y quatro maravedis, y encomiendo al Rector que es o fuere de la dicha Iglesia Parroquial de la dicha Villa quiera dibulgar al año dos vezes en la dicha Iglesia la razon e para que efecto se tañen las dichas Campanas a la dicha ora para que los que rezasen sepan lo que han de rezar e suplicar en sus oraciones a Dios nuestro Señor, e si el dicho mi heredero o el que tuviere cargo de lo suso dicho quisiere fazer tañer la dicha Campana en la dicha Iglesia matriz a otro que al Sacristan, que pueda facer e probeer pagandole siempre al tal los dichos dos ducados de oro ; e aunque yo tenia intencion de dejar otra memoria á *mi hermano Iñigo*, le pareció que esta era mejor especialmente porque otra persona celossa al servicio de Dios tuviesse partte en lo suso dicho e me participó algun interesse ; e porque mi intencion no es de dejar con cargo mi maiorazgo, muestro para el dicho cumplimiento de los dichos dos ducados e diez Reales la Cassería de Aguirre con su perte-

nicido la qual quiero y es mi voluntad quede sumissa e hipotecada al cumplimiento de ello e no se pueda vender ni enajenar sino con el mismo cargo, e quiero e mando que no se permutte en otra obra pia aunque haia licencia del Santo Padre que es o fuere; e ruego al dicho mi feredero e a sus successores lo guardanen *inviolabiliter* despues de los dias mios e de mi muger.

(Polanco, *Chronicon*, appendice, p. 511-512.)

APPENDICE XIII

Lettre d'Inigo aux citoyens d'Azpeitia, 1540.

CIVIBUS AZPEITIAE

Roma Augusto-Septembri 1540.

La suma gracia y amor de Cristo N. S. sea siempre en nuestro favor y en nuestra ayuda.

Su divina majestad sabe bien cuánto y cuántas veces me ha puesto en voluntad intensa y deseos muy crecidos, si en alguna cosa (aunque mínima) pudiese hacer todo placer y todo servicio espiritual en la su divina bondad á todos y á todas naturales de esta misma tierra, de donde Dios N. S. me dió, por la su acostumbrada misericordia, mi primer principio y ser natural, sin yo jamás le merecer ni poderle gratificar. Y estos tales deseos (más recibidos de nuestro señor y criador universal que por criatura alguna) me llevaron desde París en esa villa ahora habrá cinco años pasados, no con mucha salud corporal; donde quien allá me llevó, por la su acostumbrada y divina misericordia me dió algunas fuerzas para trabajar en alguna cosa, como visteis. Lo que dejé de hacer, se debe atribuir á mis faltas, que siempre me acompañan.

Ahora de nuevo, no cesando en mi los mismos deseos que primero, es á saber que vuestras ánimas en todo fuesen quietas y pacíficas en esta vida en la verdadera paz del Señor nuestro, no en la que es del mundo, porque en el mundo muchos príncipes, grandes y pequeños, hacen treguas y paces esteriores, y la paz interior nunca entra en las ánimas de los tales, mas rencor, invidia y malos deseos contra los mismos con que las han hecho las tales exteriores paces; mas la paz de el Señor nuestro, que es interior, trae consigo todos los otros dones y gracias necesarias á la salvacion y vida eterna; porque la tal paz

hace amar al prójimo por amor de su criador y señor, y así amando, guarda todos los mandamientos de la ley, como dice san Pablo : Qui diligit proximum, legem implevit, ha cumplido toda la ley, porque ama á su criador y señor, y á su prójimo por él, he venido á pensar si por otra vía é siendo absente, pues presente no puedo, podría en algo ejecutar mis primeros deseos. Y ofreciéndose una gran obra, que Dios N. S. ha hecho por un fraile dominico, nuestro muy grande amigo y conocido de muchos años, es á saber, en honor y favor de el santísimo sacramento, determiné de consolar y visitar vuestras ánimas in Spiritu sancto, con esa bula que el señor bachiller lleva, con las otras indulgencias que en la bula rezan ; que son tantas y de tanta estima, que yo no lo sabría estimar ni encarecer. Sólo soy á exhortar y pedir, por amor y reverencia de Dios N. S., que todos seáis en muy mucho estimar y favorecer cuanto podáis y sea posible, haciéndola predicar juntando el pueblo, haciendo [procesión], ó poniendo otras diligencias que más al pueblo puedan mover á devoción.

Mucho tengo en memoria el tiempo que allá estuve, en qué propósito y determinación quedó el pueblo, después de haber constituido laudables y sanctas constituciones, es á saber : de hacer tocar las campanas por los que en pecado mortal se hallasen ; que no hubiese pobres mendicantes, mas que todos fuesen subvenidos ; que no huviessen juegos de cartas, ni vendedores ni compradores de ellas ; y que de poner tocados las mujeres, sobre mal fundamento y ofensa á Dios N. S., que fuese extirpado tal abuso. La custodia y observación de las tales y tan santas constituciones se me acuerda haberse principiado y continuado todo el tiempo que allá estuve, y no con poca gracia y visitación divina, que tales sanctas cosas os hacía obrar. Después acá no soy cierto de vuestra constancia ó flaqueza en perseverar en cosas tan justas y tan apacibles á la infinita y suma bondad. Ahora, quier hayáis perseverado para aumentar, quier hayáis faltado para tornar á lo primero, para más aumentar os pido, requiero y suplico por amor y reverencia de Dios N. S. con muchas fuerzas y con mucho afecto os empleéis en mucho honrar y favorecer y servir á su unigénito hijo Cristo N. S. en esta obra tan grande de el santísimo sacramento, donde su divina majestad, según divinidad y según humanidad, está tan grande y tan entero, y tan poderoso, y tan infinito como está en el cielo, poniendo algunas constituciones en la confradía que se hiciere, para que cada cofrade sea tenido de confessar, y communicarse una vez cada mes, tamen voluntariamente, y no obligándose á pecado alguno si no lo hiciere. Porque sin dubitar me persuado y creo, que, haciendo y trabajando de esta manera, hallaréis inestimable provecho

espiritual. Tomaban cada día el santísimo sacramento todos y todas que tenían edad para tomar ; después de allí á poco tiempo, comenzándose un poco á enfriar la devoción, se comulgaban todos de ocho á ocho días ; después, á cabo de mucho tiempo, enfriándose mucho más en la vera caridad, vinieron á comulgarse todos en tres fiestas principales del año, dejando á cada uno en su libertad y á su devoción, si quisiese comulgarse más á menudo, quier de tres á tres días, quier de ocho á ocho días, quier de mes á mes ; y después á lo último hemos parado de año en año, por la nuestra tanta frialdad y enfermedad que parece que el nombre nos queda de ser cristianos, según á la mayor parte todo el mundo veréis, si con ánimo quieto y santo le queréis contemplar. Pues sea de nosotros por amor y espíritu de tal Senor, y provecho tan crecido de nuestras ánimas, renovar y refrescar en alguna manera las sanctas costumbres de nuestros pasados ; y si en todo no podemos, á lo menos en parte, confesándonos y communicándonos (como arriba dixe) una vez en el mes. Y quien más adelante querrá pasar, sin alguna duda, irá conforme á nuestro criador y señor, testificando S. Agustín con todos los otros doctores sanctos, el cual dice (después que dijo : Quotidie communicare, nec laudo nec vitupero) : singulis tamen diebus dominicis ad communicandum hortor. Y porque espero que Dios N. S., por la bondad infinita y por la su misericordia acostumbrada, influirá en abundancia su santísima gracia en los ánimos de todos y de todas para un servicio suyo tan debido, y provecho de las almas tan claro y manifiesto, ceso pidiendo, rogando y suplicando, por amor y reverencia de Dios N. S., siempre me hagáis participante en vuestras devociones, y máxime en las de el sanctísimo sacramento, como en las mías, aunque pobres é indignas, siempre habréis entera parte. De Roma, 1541. Ignatio de Loyola.

(*Monumenta*, Series I, t. I, p. 161-165.)

APPENDICE XIV

LETTRE D'INIGO A SON NEVEU BELTRAN DE LOYOLA (4 OCTOBRE 1540).

Beltrano de Loyola.
Roma, 4 octobris 1540.

Jhs.

La suma gracia y amor de Christo N. S. sea siempre en nuestro favor y en nuestra ayuda.

De Araoz he entendido la mucha gracia, que su divina magestad os comunica para seruirle, y del buen odor y exemplo que dais en essa provincia, de lo qual incesables gracias ago á Dios N. S., esperando siempre iréis continuo creciendo de bien en mejor, asta que de vuestra persona se cumpla lo que después que os conocí siempre crey. Y porque los días pasados, embiando una bula del santíssimo sacramento, os escriví largo, en esta seré breve.

Si Araoz no se hallare ay, para saber algunas nuevas más en particular de nosotros podréis abrir y leer sus cartas.

Si Esteban de Guía no se halla en essa provincia, por servicio de Dios N. S. pido, con el su emboltorio imbiéis un hombre proprio para él, ó veramente con mucha seguridad imbíe su emboltorio [cómo lo reciba en sus proprias manos, porque es cosa que importa mucho para] el servicio de Dios N. S.; y si en el mundo no se halla Esteban, abriendo el emboltorio, y tomando el que va dentro, es mucho menester de imbiar á quien va el emboltorio, que es un tal de Rrojas, y creo que vive en Alaba ó c[erca], en Piedrola ; otras vezes suele estar en Bilbao, y creo que se llama Fanste de Rrojas.

Por las otras os escribí quánto deseo de veer a Milián en Roma, creyendo que Dios N. S. sería dello mucho servido, y que sería á honor y honrra de todos parientes y amigos, lo que de nuevo os pido ; y os fiéis de mí.

El señor de Oçaeta... deseo tener respuesta de... y de... señora de la casa, con toda la familia de Dª María de Vicuña.

A todos los otros, que sintieres de mí olgarán ser visitados, me mandaréis mucho encomendar en el Señor nuestro ; quien por la su infinita y suma bondad sea siempre en nuestro favor y ayuda. — De Roma 4 de Ottubre de 1540. — De bondad pobre, — Inigo.

Inscriptio. † Ihs. A mi en Christo N. S. hermano... el señor de Loyola.

(*Monumenta*, Series I, t. I, p. 165-167.)

APPENDICE XV

Requête présentée au Provincial franciscain Pedro de Mendibil par les procureurs du clergé de San Sebastian de Soreasu le 27 mars 1628.

En 18 de Mayo de 1535, se otorgó entre el patrón de la dicha Iglesia, dicha Clerecía y convento una escritura de convenio por obviar mu-

chos pleitos, que comenzó a haber entre los dichos, como consta de la dicha escritura, otorgada ante Juan de Aquemendi escribano ; y la tiene autorizada y haciente fé en pública forma el dicho Cavildo. Obtúvose su confirmación del Romano Pontífice, a petición de entrambas partes, como consta del nº 22 de la dicha escritura. Pretende el dicho Cavildo la observancia de ella en general ; y para facilitarla desea, se descubra la dicha confirmación, que la tienen las dichas religiosas en cuya razón se ha leído la primera y segunda forma de censuras del Sr. Nuncio en la Iglesia del dicho convento ; y aunque no han descubierto la dicha bula confirmatoria, parece que tienen obligación para ello, por ser obtenida, a consentimiento e instancia de todas las partes y tocar a todas ellas lo en ello contenido ; y por ser pacto, de derecho natural obliga, y siempre que esto se supone, y un instrumento es común, hay obligación de descubrirse teniendo dominio las partes de la dicha escritura y confirmación, como advierte doctamente el P. Villalobos 1. p. c. dific. 18. Abbas in cap. epist. I *de provati omnibus* núm. 11 et 21 et alii.

En particular pretende la observancia de los Capítulos siguientes. — Por cuanto el principio de los pleitos, que hubo entre las dichas partes fué por el entierro de Dn Juan de Anchieta, en que fué condenado el convento y la resignación o renunciación, que hizo el dicho del Préstamo de Villarino, y sus anejos en favor del convento, sobre que hubo muchas discordias, como narra la escritura nº 1 y 2 ; y esta causa obligó al convento el convenio. Pretende el Cavildo que si no ha de estar en observancia el dicho concierto y falta de parte del convento (y no quieren mostrar su confirmación) y está hoy en pie en el estado que entonces el dicho pleito del préstamo ; pues que no se prescribe contra la sede apostólica sino es en el transcurso de cien años ; y así pues no han pasado desde el otorgamiento de la dicha escritura los dichos cien años, se dará parte a la sede apostólica y hará el Cavildo las diligencias, conforme a derecho y según le conviene — It. Pretende la dicha Clerecía, que el Convento ha de pagar el Diezmo y primicia de los frutos que cogen en el distrito y heredades de su jurisdicción, caso negado, que no se ha de poner en ejecución la dicha escritura ; y aunque se ponga en ella lo que excediere de catorce ducados a examen de dos personas puestas por las partes, conforme a la dicha escritura nº 3, se halla el convento con más diezmo de la dicha cantidad. — It. Por cuanto el dicho Dn Juan de Anchieta renunció el dicho préstamo en las dichas monjas con carga y condición de fundar las Capellanías en su iglesia, que fuesen servidas por dos sacerdotes de la dicha parroquial, el uno nombrado por el convento y su iglesia,

como consta de la escritura nº 5 ; y no es visto, porque por algunas causas hayan dejado de servir las dichas capellanías los de la dicha Clerecía algún tiempo, hayan perdido los presentes el derecho de servirlas : pretende la clerecía se haya de hacer la nombración de los dichos capellanes, conforme a la dicha escritura, sin que obste a los presentes, el no querer haber hecho la nombración los antecesores, principalmente no habiendo pasado el transcurso de cuarenta años que son menester para prescribir ; y no ha treinta años que dejaron de servir algunos de la clerecía las dichas capellanías como actualmente haya en ella sacerdotes, que las hayan servido. — It. Pretende la Clerecía, que en el dicho convento no puede haber concurso de sermones con la parroquia, si no es algunos días, como consta de la escritura nº 6, y que no hayan de tañer a misa, si no que después que en la Parroquial nº 7. — It. Pretende que las misas cantadas y rezadas que por manda de cualquiera persona se hayan de decir en el convento, las digan el rector, beneficiados y clerecía, pagando la quinta parte de la limosna al convento, como consta del nº 8. — It. Pretende que los días del entierro, novena y cabo de año de alguna religiosa hayan de tomar los de la clerecía las ofrendas en el dicho convento, pagandole al que así la tomare su salario, señalado ; y otros cualesquiera días de fiesta puedan recibir la ofrenda en la dicha iglesia, con que la quinta parte, que se cogiere sea para el dicho convento nº 12. — It. Pretende la clerecía que las criadas que muriesen dentro del dicho convento se hayan de enterrar en la dicha Parroquial nº 13. Adviértase que aunque pasen a diferente Regla que la que tenían entonces, tienen obligación de guardar la escritura. Y con constar los dichos derechos de la dicha escritura a algunos Padres, que sirven la iglesia del dicho convento, han hecho procesiones, saliendo con la cruz de ella, y aun fuera de su territorio, y otros actos parroquiales, como plegarias y aun impetrado licencia, sin consentimiento de la dicha Clerecía y cabildo secular para decir misa en una ermita, que llaman del calvario, y aún han negado recado para decir misa a algunos sacerdotes de la dicha Clerecía. Con todo esto los dichos rector, beneficiados y clerecía para evitar pleitos y disensiones, entregan este memorial al P. Mnro. Provincial Fr. Pedro de Mendivil, lector jubilado, para que su Paternidad mande verle y considerar los dichos derechos, suponiendo por cierto que lo dicho y más está comprendido en la dicha escritura, y consta de la bula confirmatoria y poner los medios mejores, que bien parecieren a personas de ciencia, y conciencia y para conseguir la paz, que por parte del dicho cavildo y clerecía se desea, aquí se servirá de responder dentro de un mes poco más o menos y

en todo dispondrá como fuere servido y fuere para mayor gloria y honra de nuestro Señor. Fecho en Azpeitia a 21 de Marzo de 1628. — Dn. Francisco de Goitia. — El Licenciado Celayaran.

(Lizarralde, *op. cit.*, p. 193-196.)

APPENDICE XVI

TESTAMENT DE JUAN DE ANCHIETA

Yn dey nomine amen sepan quantos este público ynstrumento vieren como yo don Juan de Anchieta abad de nuestra señora de arbas capellan e cantor de sus mags. vezino de la villa de Azpeitia estando sano e bueno de my persona e en my entendimiento seso e juizio natural qual nuestro senor jesucristo me lo quiso dar considerando que la ynmensa vondad de dios por hazer mayor bien e rreparar la..... de los pueblos perdidos crio el onbre a su ymagen e semejanza el qual no avya de conoscer enfermedades e angustias ny pesares de la muerte quel antes le hizo participe de la su gloria e heredero de la vyda eterna mas despues sobrebenyendo la subjecion del enemygo contraxo o fue ynpuesta la muerte como primer padre e se deribo en sus descendientes por lo qual conbiene el onbre estar velando por que quando venyere aquel dia el qual ni ora no podemos saber no le halle dormyendo antes halle questa probeydo a la salud de la su ányma por la dispusicion de sus bienes temporales mayormente como nuestros dias sean brebes e se pasan como sombra por lo qual con voluntad piadosa e corazon deliberado seyendo a mi memoria la condicion umana a la qual la su flaqueza..., etc. (Il proclame ensuite le mystère de la Sainte-Trinité, l'intercession de la Vierge, son avocate et médiatrice, et déclare vouloir mourir dans la sainte foi catholique. Il déclare nulle et révoque toute disposition antérieure ou qu'il pourrait prendre jusqu'à sa mort en contradiction avec les dispositions présentes et ajoute) : ... e establezco este mi testamento e ultima voluntad en la forma seguiente :

primeramente mando a mi ánima a su señor rredentor e salvador jesucristo que la crio e rredemyo por la su sagrada pasion e el cuerpo myo mando a la tierra de que fue formado e quiero e mando que quando dios de mi dispusiere e my ánima saliere de mi cuerpo sea sepultado e enterrado my cuerpo en la yglesia e monesterio de las veatas de la tercera horden de señor san francisco de nuestra señora de la concepcion la Real ques en esta dha villa de azpeitia en la capilla delante el altar mayor donde e segund e como el probincial de la dha

horden de san francisco e beatas de la dha yglesia e monesterio e mis cabezaleros que de yuso seran nombrados e mandaren e dispusieren e bien visto les sea por quanto yo de my propia e deliberada voluntad por la presente nombro e elygo e se nombrase e elegido mi sepultura e enterrorio en la dha yglesia e monesterio de la concepcion de nuestra señora la Real de las dhas veatas e mando e quiero ende me haga mi heredero e mis cabeçaleros de mis bienes por los padres rreligiosos de la dha orden de san francisco e las beatas della todas mis osequias enterrorio anyversarios e cabos de años... e misas e todos los otros cumplimientos eclesiasticos usados e acostumbrados a persona de mi estado la qual dha elecion e nomina de la dha mi sepultura e enterrorio e de todo lo suso dho mando e de claroe hago que me sea fechas en la dha yglesia e monesterio en la mejor via e mas forçosa forma e manera que puedo e de derecho debo porque asi quiero e asi mando e porque ello es aqui mi final determynacion e por la debocion que yo he e tengo en la dha yglesia e monesterio donde con autoridad e por bia de rrenunciacion he dado y puesto el beneficio y préstamo que yo tengo en el lugar de villarino con sus anexos que son el obispado de salamanca para las obras e hedifizios del dicho monesterio alimentos e sustentamiento de las dhas veatas y padres capellanes rreligiosos que rresiden en la dha yglesia y monesterio para que ende cada dia diga misas e nuestro señor sea serbido e su culto dibino aumentado.

+ iten mando que en la dha yglesia y monesterio que luego y segund e como de suso dho tengo sea mi cuerpo sepultado e sobre mi sepultura sea puesto un bulto onesto de la forma y manera que al dho probincial y beatas e a mis cabeçaleros vien visto les fuere.

+ iten mando que para el dia que se oviere de fazer mi novena se vistan doze probes de los mas necesitados que hobiere a honor y rreverencia de los doze apóstoles y se les dé a cada uno dellos sus bestiduras blancas por la manera que pareciere a mi heredero e cabeçaleros que de yuso sera nombrados.

+ iten por quanto yo soy en sumo obligado a los rreyes antepasados de gloriosa memoria y al rrey y a la rreina nuestros señores por las mercedes y beneficios que me hizieron y me han hecho por las quales y por las ánimas de los muy católicos el rrey don fernando y la rreina doña ysabel y el príncipe don juan cuyo maestro de capilla yo fuy, mando que en la dha yglesia y monesterio en cada un año perpetuamente se haga y se celebre una memoria por las dhas veatas y frayles de la dha horden con misa cantada solemne sermon rresponsos y vísperas el seguiente dia de nuestra señora de agosto de cada año e començando y solenizando los dibinos oficios de las bísperas del dho dia

de nuestra senora e aunque quisiera mas que la dha memoria se hiziera el mismo dia de nuestra señora de agosto, pero por que me parece ynconbeniente que los rreligiosos esten fuera de sus monesterios tan señalado dia nombro el dia seguiente de nuestra señora de agosto y mando que en el dho dia fagan las dhas beatas la dha memoria conforme a lo questa asentado y capitulado entre los dhos probincial y beatas y entre my syn costa mia e de la dha mi heredera.

+ yten digo que yo tengo mucha debocion al señor sant sebastian martir venabenturado mando que en la dha yglesia y monesterio se faga y se celebre por los dhos frayres y beatas una memoria por mi ánima y de mis señores padre y madre y por las ánimas que yo soy encargo el seguiente dia de la festibidad del señor sant sebastian en su memoria en cada un año perpetuamente cómenzando a solenyzar las vísperas del dho dia de sant sebastian con misa solenne cantada sermon rresponso y vísperas y las dhas veatas fagan la dha memoria sin costa mia e de la dha mi heredera conforme al asiento e capitulacion que pasa en la dha rrazon entre los dhos padres probincial y beatas y entre mi.

+ yten mando a las tres hordenes que son la rredenzion y la trenidad y la merced a cada uno dellos dos rreales castellanos y asentándolos a parte de mis bienes.

+ yten mando para la obra de la yglesia de señor sant sebastian desta villa de azpeitia mile maravedis.

+ yten a nuestra señora de goadalupe dos reales.

+ yten mando todas las vasílicas que en la juridicion desta villa son dos rreales.

+ yten mando que a sancho mi criado se le pague su quitacion del tiempo que me ha serbido y yo le debo de su serbicio con lo qual digo que fenecidos cuantas lo que le soy en cargo tengo declarado en un memorial que tengo escripto por ante juan martinez de lasao escribano el qual queda firmado de su nombre y mio el qual dho memorial asi mismo digo que hago mincion de mis rrecibos y debdas especificamente y nombrando las personas quien soy en cargo y los que a mi me deben, mando que todo lo que en el dho memorial paresciere e yo me hago debdor se cumpla e se pague de mis bienes a saber todo aquello que paresciere que non haya seydo pagado despues del otorgamiento desta carta e asi mismo se ayan e se cobren todo lo que pareziere por el dho memorial de las personas nombradas.

+ yten digo que dexo otro memorial por ante el dho juan martinez de lasao escribano en el qual tengo declarados los bienes muebles y rraizes plata armas y axuar que yo he y tengo especificados e declarados cada cosa por si e queda firmado el dho memorial de mi nombre

e del dho juan martinez de lasao escribano a los quales dhos dos memoriales mando que se les dé entera fe e crehencia para todas las cabsas e si necesario es yo los he por incorporados este dho testamento.

+ yten digo que mando a juan de anchieta mi hijo que hube en maria martinez de esquerrategui vezina desta dha villa muger suelta quatrocientos ducados de oro por amor de dios porque non le quedan otros bienes algunos y para que con que se crie y se alimente y tenga con qual estudiar e para su casamiento condicion que si el dho don juan de anchieta falleçiere antes de llegar a poseer hedad de poder fazer devido testamento e sin hijos legitimos o moriere abintestado que tal caso mando que de los dhos quatrocientos ducados se den a la dha maria martinez su madre sesenta ducados de oro e para sustentamiento y alimentos por serbicio de dios y por el cargo que le soy e el rrestante de la dha suma sea quede e finque para el heredero unibersal que de yuso sera nombrado la qual dha manda hago en fabor del dho juan en la mejor e mas forçosa forma y manera que de derecho puedo y debo como de bienes y hazienda adquirida por plazia y dignidad de que puedo disponer a mi voluntad.

y cumplidos y pagados las demandas y legatos de suso dhos que en todo lo rremaneciente de mis bienes muebles y rrayzes rrecibos aciones e derechos y en todo lo que a nos en qualesquier manera y por qualesquier cabsa me pertenece o puede y debe perteneçer instituyo nombro y dexo por mi heredera unibersal a ana de anchieta mi sobrina hija de pedro garcia de anchieta mi hermano defunto gloria aya e si la dha ana falleciere antes de llegar a hedad de poder hazer debido testamento e sin hijos legitimos o moriere abyntestado en tal caso mando que todos los dhos mis bienes aya y herede el dho juan de anchieta mi hijo con tal condicion que en toda su vida suya maria ochoa de acharan madre de la dha ana aya de bibir e biba en la dha mi casa e por fallecimiento de la dha su hija se le aya de dar y se le de a la dha maria ochoa sesenta ducados de oro para sus alimentos por los serbicios que me ha hecho y me haze y por otros respetos que yo le soy en cargo e si el dho juan de anchieta falleciere por la manera y forma que de suso esta dho en el capítulo del legato que habla del dho juan o de derecho no pudiere heredar a los dhos bienes y herencia lega y manda el dho juan de anchieta en tal caso postrimero al dho monesterio de nuestra señora de la concepcion la rreal y mando que todos los dhos mis bienes aya y goze el dho monesterio y les encarga a las dhas veatas y horden que ayan memoria y cargo del dho juan abiendo rrespeto a la voluntad mia que yo declaro en este mi testamento y para cumplir y executar todo lo suso dho y este dho mi testamento

quiero pongo y nombro por mis cabeçaleros y testamentarios executores deste dho mi testamento y manda en el contenidas a los señores bachiller de carquizano y contador hondara e nicolas saez de aranburu e a doña sancha de eyzaguirre a los quales y a cada uno dellos doy poder cumplido e libre e general ministracion para que sin autoridad ni mando ni de juez entre y tomen mis bienes muebles e rraizes quantos bastaren para el cumplimiento deste dho mi testamento e aquellos e cada uno dellos lo cumplan y executen todo ello como yo bos declaro e mando y rreboco e anulo y doy por ningunos e de ningun valor y efeto todos y quales quier mio testamento que hasta el dia de oy aya otorgado e quiero que este que agora hago valga por testamento e ultima voluntad mia e sino valiere por testamento que valga por cobdicillo e sino como mi ultima y postrimera voluntad en la mejor e mas forçosa bia forma y manera que de derecho puede valer. joan de anchieta : abad de arbas. juan martinez de lasao.

***

Cette copie du testament de Juan de Anchieta m'a été communiquée par D. Ildefonso Gurruchaga, le distingué avocat d'Azpeitia, à qui je suis heureux d'exprimer ici mes bien amicaux remerciements pour le zèle et la sagacité avec lesquels il a bien voulu faire les recherches que l'éloignement m'empêchait de pratiquer moi-même. Elle se trouve dans un tome de 1517-1541 des archives du notaire d'Azpeitia, Juan de Aquemendi, et fait partie de pièces fournies par Ana de Anchieta pour liquider la succession de son oncle Juan. Elle est accompagnée de la copie du procès-verbal d'ouverture du testament, le 30 juillet 1523 :

« Dentro en las casas de don Juan de Anchieta avad de nuestra señora de arbas capellan e cantor de sus magestades que son en la villa de Azpeitia diez e nueve dia del mes de febrero del año de myll e quinientos e veynte e dos años en presencia de mi juan martines de lasao escrivano público de sus magestades del numero de la dha villa e testigos yuso escritos el dho don juan de anchieta estando sano en su persona e en su entendimiento e juizio natural

dixo questa escritura dentro cerrado e sellado el testamento... (*Suivent différentes clauses de style*)... siendo testigos al acto juan de aguirre carpintero, e el bachiller diego ibañez de garagarça e don pedro de eyzaguirre, juan de çuola voticario e pero hernandez de ydiacayz e don domingo de acharan y sancho de oñati. »

On y trouve également le certificat de l'authenticité de la copie par Pedro de Olabarrieta et le procès-verbal de l'ouverture du testament.

Le 26 juillet 1523 Juan de Anchieta, près de mourir, ajoutait à son testament un codicille : il y déclare avoir payé un certain nombre de dettes notées dans les deux mémoires mentionnées dans son testament et que plusieurs de ses débiteurs ont payé ce qu'ils devaient. Il reconnaît devoir encore à Nicolas de Aramburu environ 48 ducats. Il est redevable au clerc Pedro de Eyçaquirre de 44 ducats d'or et en outre de « 37 ducados y 48 tayas de cierta cuenta que me alcanço de lo que se le debia al dho don pedro por lo que puso en la herencia y bienes que fincaron de juan martinez de sagastizabal difunto cuyo heredero yo soy ».

Il doit à son valet Sancho de Oñati soixante ducats d'or, ce qui semble indiquer qu'il ne l'avait pas réglé depuis bien longtemps.

Ses créances étaient les suivantes : Juan Ibañez de Anchieta défunt, lui devait, ainsi que ses héritiers, trois ducats et une certaine somme qu'ils lui avaient empruntée. Maria Martinez de Anchieta, mère de Juan Ibañez, avait de son côté emprunté à Juan de Anchieta à Valladolid une somme dont elle s'était en partie libérée. Le clerc Don Martin de Oyarzabal *el mozo* lui devait quatre ducats. Doña Maria de Vicuña lui devait deux doublons d'or et un *castellano* d'or ; Juan Lopez de Ugarte, trois doublons ; le seigneur d'Acelain deux doublons « que le enpreste en Flandes » ; Martin de Artazubiaga, bourgeois de Cestona, un doublon ; Catalina de Ugarte quatre ducats d'or. Il ajoute que D. Domingo de Acharan « su criado y capellan est en ce moment à Valladolid pour toucher le traitement de Chantre et Chapelain royal d'Anchieta. De même Jorge de Valderas, bourgeois de Leon, touchait

pour lui les revenus que lui valait son titre d'abbé d'Arbas. Il dit que sa sœur Maria Lopez de Anchieta, défunte, avait engagé au bachelier Martin de Acharan deux grandes tasses pour vingt ducats, et ordonne de les dégager. Il dit qu'il y a chez lui deux grandes tasses, un vase et une salière d'argent ainsi qu'une petite tasse donnée en gage par don Domingo de Acharan, son chapelain, pour deux ducats ; qu'il y a dans son écurie un mulet de charge de couleur baie.

Il déclare laisser dans son coffre-fort cent quatre vingt-huit ducats d'or de Castille « yten mas dexo mi casa con todo su bastago e axuar dentro ella ay y los mançanales e tierras que yo ube por la herencia de juan martinez de sagastiçabal defunto ».

Ce codicille fut rédigé le 26 juillet 1523 en présence du prêtre licencié Alday, de Juan Martinez de Olozaga, maître charpentier, de Don Pedro de Eizaguirre, de Don Domingo de Acharan et Juan de Ipinza bourgeois d'Azcoitia, par le notaire Lasao. J'en dois également la communication à D. Ildefonso Gurruchaga.

APPENDICE XVII

ARMES DE JUAN DE ANCHIETA

D. José Carlos de Guerra, dans ses *Estudios de Heráldica Vasca* (San Sebastián, 1928) donne deux écus de la famille Anchieta que nous reproduisons ci-dessous.

« Anchieta-en-Azpeitia. — partido en cuatro cuarteles : 1º de oro con arbol verde ; 2º y 3º azules con dos flores de lis de oro ; 4º de plata con una banda roja.

« Anchieta-en Azpeitia. — en campo rojo un castillo acompañado de una flor de lis a cada lado y dos lobos debajo. »

Consulté sur celui des deux qui pouvait être l'écu de Juan de Anchieta, M. Carlos de Guerra a eu l'obligeance de me répondre qu'il n'était pas en mesure d'élucider la question ; que cependant, si l'un des deux appartenait à Juan de Anchieta, ce serait vraisemblablement le second, qui n'est pas parti ; mais que, d'ailleurs, le recteur de San Sebastian pouvait avoir un autre écu plus personnel.

On notera dans le second les loups qui faisaient partie des armes des Loyolas.

APPENDICE XVIII

1. — Air composé par Juan de Anchieta pour le *villancico : Dos ánades, madre.*

(D'après M. Barbieri, *op. cit.*, p. 346.)

TIPLE

TENOR

CONTRATENOR

Dos á - na-des ma - dre, que van por a -qui mal pe - nan á mí mal

Al cam - po de flo - res i ban á dor- -mir

Fin

pe - nan á mí Dos á na des

ma - dre, del cam — — — — — — — —

DC

2. — Thème musical populaire sur lequel Juan de Anchieta avait composé une Messe citée avec éloge par Francisco Salinas dans son traité *De Musica,* livre VI, chapitre VII, p. 312. (D'après M. Barbieri, *op. cit.*, p. 21.)

E - a ju - dí os, á en far de - lar, que - mandan los

reyes que paséis la mar.

INDEX

Dans les cas où certains noms sont exprimés dans l'ouvrage par les deux formes française et espagnole, c'est la forme française qui a été suivie ici.

Acelain (Seigneur d'). 160, 292.
Achaga (Famille d'). 47.
Acharan (Domingo de), chapelain de Juan de Anchieta. 292, 293.
Acharan (Maria de), Béate. 88.
Acharan (Martin de), le bachelier. 58, 206, 211, 218, 293.
Achega (Miguel de), señor del Solar de Achega. 254.
Achibita (Pedro de). 232.
Acotegui (Catalina). 198, 233, 241.
Acta Congr. Provinc. Castellae 1584. 15.
Acuña (Juan de), gouverneur de San Sebastian. 30, 144.
Adrien VI (Pape). 154.
Agramont (Clemente de). 207, 218, 232, 238, 240.
Aguinaga (Juan de). 233.
AGUIRRE (Ferme d'). 223, 280.
Aguirre (Juan de). 292.
Aguirre (Pero de). *Voir* Lopez de Aguirre (Pero de).
Aguirre. *Voir* Ruiz de Aguirre.
Aguirre de Zugasti (Fortuno). 39.
Aguirre de Zugasti (Rodrigo de). 39.
AICELACUA (Le mont). 26.
AITZGORRI (Le mont). 26.
Aizpuru (Domingo de). 232.
Aizpuru (Maria de). 215, 233.
ALAVA. 31, 32, 39, 40, 256, 260, 284.
ALAVA (Archiprêtre d'). 42, 45.
Alba (Alonso de), chantre. 59.
Albe (Duc d'), 92.
ALBISTUR. 201, 202, 234.
Albret (Jean d'). 92.
ALCALÁ DE HENARES. 20, 72, 178, 184, 185, 218, 261.
Alcate (Famille d'). 34.
Alcorta (Domenja de). 232, 240.
Alçaga. *Voir* Alzaga.
Alda (Fr. Diego de), procureur des Béates. 114, 165, 166.
ALDACAIZ (Ferme d'). 53.
Alday ( ), le licencié, prêtre. 293.
Alexandre VI (Pape). 100, 262.
Alfonso *el Justiciero*, roi de Castille. 27.
Alfonso (Martin). 143.
ALGÉSIRAS. 41.
ALMAZÁN. 183, 190, 228, 273.
ALOYA (Le mont). 150.
ALTAMIRA (Bataille d'). 34.
Altube y Albiz (L.). 194.
Altuna (Domingo de). 194.
Altuna (Pedro de). 115, 118, 276, 279.
Altuna (Sebastian de). 233.
Altuna y Portu (Famille de). 118.
Alvarez de Osorio. *Voir* Trastamara.
Alzaga (Famille d'). 47.
Alzaga (Francisca de). 206, 218.
Alzaga (Iñigo de), le docteur. 211, 276, 279.

Alzaga (Simona de), nièce d'Inigo. 218.
Amadis. 3, 135, 137, 138.
Amezqueta (Famille d'). 47.
Amezqueta (Miguel de). 254.
AMPUDIA. 258.
Anchieta (Famille d'). 57, 92, 117, 127, 130, 250, 293.
Anchieta (Ana de), nièce de Juan de Anchieta et son héritière universelle, mariée à Juan Lopez de Ugarte, Béate. 58, 161, 162, 163, 166, 167, 202, 207, 232, 234, 290, 291.
Anchieta (Catalina de), nièce de Juan de Anchieta, Béate. 58.
Anchieta (Juan de), maître de chapelle des Rois Catholiques, recteur de San Sebastian de Soreasu, etc. 50, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 73, 75, 76, 77, 80, 81, 84, 86, 87, 89, 91, 93, 94, 95, 96, 103, 104, 109, 111, 112, 114, 116, 117, 120, 121, 123, 124, 126, 127, 128, 130, 131, 137, 140, 141, 142, 143, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 170, 171, 172, 185, 191, 193, 197, 198, 210, 212, 216, 247, 248, 261, 263, 264, 265, 266, 269, 270, 285, 287, 291, 292, 293, 294, 295.
Anchieta (Juan de), fils du précédent. *Voir* Garcia de Anchieta.
Anchieta. *Voir* Garcia, Ibañez, Lopez, Martinez, Perez.
ANDALOUSIE. 68.
Antonio (Cardinal). 100.
Añues-le-Vieux (Miguel). 129.
ANZUOLA. 118, 215, 216, 219, 220, 221.
Aquaviva (P. Claudio), Général des Jésuites. 16.
Aquemendi (Juan de), notaire. 156, 190, 162, 163, 168, 209, 274, 279, 285, 291.
Aquemendi (Maria de). 248.
ARAGON. 76.
ARAGON (Archevêque d'). 163.
Aramburu (Antonio), le bachelier. 143.
Aramburu (Miguel de). 43.
Aramburu. *Voir* Martinez, Saez.
Arana (Martin de). 211, 279.
Arana (Miguel de), le bachelier. 212.
ARANCIBIA. 35.
Arancibia (Gonzalo de). 48, 255, 257.
Aranguren (Martin), notaire d'Azpeitia. 39, 53.
ARANZAZU (Couvent de Notre-Dame d'). 150, 151, 196.
Araña (Marina de). *Voir* Sáez de Araña (Marina).
Araoz (Antonio) S. J., neveu de Magdalena de Araoz, Provincial d'Espagne. 5, 9, 10, 74, 181, 183, 191, 208, 209, 222, 224, 227, 234, 244, 284.
Araoz (Isabel), sœur ou demi-sœur d'Antonio Araoz. 182.
Araoz (Magdalena de), femme de Martin Garcia de Oñaz. 5, 67, 69, 70, 71, 74, 90, 118, 131, 147, 187, 190, 202, 213, 214, 215, 225, 226, 227.
Araoz (Pedro de), père de Magdalena de Araoz. 69, 71,
Araoz. *Voir* Perez de Araoz, Perez de Zabala.
ARAUNZA (Le mont). 26.
ARBAS. *Voir* ARBOS.
ARBOS (Collégiale d'). 66, 68, 86, 111, 112, 113, 114, 120, 121, 123, 126, 141, 142, 162, 167, 287, 291, 293.
Arcaya y Aranguren (Domingo de). 194.
Archives du Couvent de Loyola. 21, 168.
Archives municipales d'Azpeitia. 122.

Archivo de protócolos (d'Azpeitia). 20.
Arellano (Francisco de), notaire apostolique. 143.
Arévalo. 7, 20, 67, 75, 76, 77, 78, 79, 91, 96, 105, 106, 107, 109, 116, 131, 135, 197.
Arias de Avila (Diego), *contador mayor*. 258.
Arizmendi (Maria de). 206, 218, 233.
Arizmendi (Ursola de). 203, 204, 232, 239.
Armayona. *Voir* Ortiz (Pedro).
Arostegui. *Voir* Sant Juan de Arostegui.
Arotis, protestant noyé par Tarride. 38.
Aroztegui (Domingo de), notaire. 276, 279.
Arrato (Sierra de). 39.
Arregui. *Voir* Martinez, Pérez.
Arriaran (Famille d'). 151.
Arriaran (Juan de), fils de Juan Lopez de Arriaran. 255.
Arriaran (Juana de), Béate. 150, 151.
Arriaran (Lope de), fils de Juan Lopez de Arriaran. 48, 150, 255, 257.
Arriaran (Pedro de). 150, 151.
Arriaran. *Voir* Lopez de Arriaran.
Arrieta (Maria de), Béate. 142.
Arrieta (Petronilla de). 142.
Arrieta. *Voir* Ibañez de Arrieta.
Arriola (Sebastian de), notaire. 164, 166.
Arseniaga. 251, 252.
Artazubiaga (Martin de). 292.
Arteaga (Juan de). 34.
Arteaga (Pedro de). 276.
Arteaga. *Voir* Ruiz de Arteaga.
Arteaso (Famille d'). 47.
Arteche (Agustin de). 194.
Asteasu. 206.
Asteasu (Bataille d'). 34.
Arzuriaga (Pablo de), notaire apostolique. 143.
Astrain (P. Antonio) S. J. 6, 8, 15, 16, 19, 21, 71, 72, 78.
Astulez (P. Santiago de). Provincial des Franciscains. 172, 173.
Ateaga (Pedro de). 279.
Ateaga de Aranguren (Domingo de). 233, 240, 241.
Avendaño (Famille d'). 41, 44, 45, 96.
Avendaño (Juan de). 35.
Avendaño (Pedro de). *Ballester mayor y señor de Urquizu*. 48, 254, 255, 256, 258.
Avendaño. *Voir* Alava (Archiprêtre d').
Avendaño. *Voir* San Martin de Avendaño.
Avila. 99, 105.
Avila (Fr. Francisco de). 60.
Azcoitia (cours d'eau). 27.
Azcoitia (ville). 26, 28, 31, 45, 46, 72, 77, 102, 118, 119, 132, 152, 187, 203, 209, 215, 253, 293.
Azpeitia. 5, 10, 11, 14, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 31, 45, 46, 51, 56, 57, 58, 59, 70, 71, 72, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 94, 97, 101, 102, 103, 105, 109, 112, 115, 116, 117, 120, 121, 123, 124, 126, 130, 132, 137, 141, 142, 143, 145, 146, 152, 153, 154, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 172, 174, 175, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 189, 190, 192, 193, 194, 197, 200, 202, 204, 206, 207, 208, 209, 211, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 227, 229, 231, 232, 234, 236, 239, 242, 243, 245, 247, 248, 249, 253, 259, 260, 263, 264, 269, 270, 274, 276, 279, 281, 287, 289, 291, 293.
Azpilcueta (Juan de), capitaine, frère de saint François-Xavier. 183, 185, 186, 190, 228, 271.

Azpilcueta (Maria de), mère de saint François-Xavier. 69.

Baena (Lope de), organiste et compositeur. 60.
BALBANEDA. *Voir* BALDONSELLA.
Balda (Famille de). 47, 72, 119, 253.
Balda (   ), señor de. 119.
Balda (Juan). 115, 118.
Balda (Ladron de), seigneur de Balda. 46, 48, 52, 69, 253, 254, 255, 257, 258.
Balda (Pero de), fils de Ladron de Balda. 48, 255, 257.
BALDONSELLA. 217, 277.
BALDONSELLA (Archidiacre de). 90.
Balzategui (Rodrigo de). 150.
Barahona (Enrique de). 33.
Barbieri (Francisco Asenjo). 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 71, 81, 111, 125, 154, 160, 294, 295.
BARCELONE. 3, 4, 65, 75, 123, 125.
Bartoli (P. Daniel), S. J. 7.
Bayard (Pierre du Terrail, seigneur de). 92.
BAYONNE. 3, 4, 174, 176, 179, 189.
BAZA. 64.
BÉARN. 39.
Béates. 58, 81, 83, 85, 87, 88, 89, 90, 91, 94, 110, 114, 115, 120, 122, 123, 126, 127, 128, 131, 138, 140, 141, 142, 143, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 161, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 200, 208, 209, 210, 211, 212, 216, 218, 247, 248, 249, 263, 287, 288, 289, 290.
BÉHOBIE. 144, 175, 176, 177.
BEIZAMA. 200, 202, 234.
Beobia (Fr. Pedro de), profès de l'ordre de saint François. 164.
Beristain (Juan Miguel de). 194.
Berlière (U.). 122.
BERMEJA (Sierra). 48.
BERMEO (Couvent de). 83.
BERMEO (Port de). 32.
Berrasueta (Juan de). 232.
BEYLATE. 92.
BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID. 76.
BIDASSOA. 144, 174.
BILBAO. 284.
BISCAYE. 34, 35, 40, 42, 45, 256, 257, 258, 260.
Böhmer (Heinrich). 21, 22, 181.
Boletín de la Real Academia de la Historia. 20, 78, 98, 99, 100, 106, 107.
Bollandistes. 12, 18, 108, 109.
BOLOGNE. 11, 180, 230, 236.
Boniface VIII (Pape). 266.
Bonnivet (Guillaume). 144.
BORDEAUX. 174.
Bordenave (Nicolas de). 39.
Boschius (Petrus). 12, 18.
BRIVIESCA. 71.
Bruno (Saint). 146.
BRUXELLES. 107.
BURCEÑA. 128.
BURGOS. 27, 76, 141, 142, 146, 147, 158, 167, 172, 221, 222, 262.
Butron (Famille de). 38.
Butron (Juan Alonso de), señor de Múgica y de Aramayona. 34, 254.
Butron (Ochoa de). 34.

Cacci (Giuseppi). 1.
Cadena (Andrés de la), le licencié. 258.
CADIX. 98.
CALAHORRA (diocèse de). 154, 160.
CALIZ. *Voir* CADIX.
Camara (P. Luis Gonçalves de). 3, 4, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 74, 75, 77, 104, 108, 117, 132, 133, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 145, 147, 148, 149, 151, 152, 174, 176, 180, 181, 184, 186, 194, 195, 196, 199, 219, 228, 230, 231, 236, 237, 238, 242.
Camaron (Maximiliano). 34.
CAMPOS. 258.

Caniego. 38, 252.
Cantabria. 18, 253.
Carnoli (P. Aloys). 7.
Carquizano ( ), le bachelier. 291.
Carreras. 65.
Carrioncillo. 104.
Carvajal (Docteur). *Voir* Galindez Carvajal.
Caserte (Evêque de). 128, 141, 143, 247.
Castañeda (Fr. Pedro de), Commissaire général de l'Ordre franciscain. 168.
Castilla (Juan de), évêque de Salamanque. 68, 261, 262.
Castille. 16, 32, 51, 68, 76, 100, 105, 246.
Castille (Conseil de). 170, 269.
Castille (Rois de). 30, 43, 44, 45, 69.
Castro (Cristobal de), S. J. 214.
Castro (Juan), le docteur, Chartreux. 221, 222, 228.
Castrourdiales. 32.
Catalina (Reine de Castille). 259.
Catalogne. 151.
Cavero (Juan). 222.
Celayaran ( ), le licencié. 287.
Cenicero (Juan de). 90.
Cervantès. 43.
Cestona. 43, 56, 119, 177, 204, 292.
Charles-Quint. 42, 43, 105, 106, 107, 109, 110, 116, 123, 125, 166, 168, 188, 246.
Chartreux. 77, 136, 146. *Voir aussi* Saint Bruno, Burgos, Miraflores, Séville.
Cize. 174.
Clarisses. 142.
Clément VI (Pape). 164.
Clément VII (Pape). 141, 169, 170, 269.
Codice Loyolae. 274.
Compostelle. 174.
Concepción Nuestra Señora la Real. *Voir* Purísima Concepción.
Conrady (Ludwig). 22.
Coperus (Guillelmus). 12, 18.
Córdoba (Cristobal de), notaire apostolique. 262.
Cornejo (Docteur). 106.
Cortazar y Arrondo (Juan de), bachelier. 170, 211, 212.
Cortes (Alfonso). 261.
Covarrubias y Orozco (Sebastian). 83, 112.
Cros (P. Léonard J.-M.), S. J. 20, 21, 22, 69, 70, 93, 94, 129, 131, 132.
Cuadra (La). 41.
Cuenca. 112.
Çuola. *Voir* Zuola.

Darmstadt. 250.
Daux (Abbé Camille). 174.
Davila (Esteban). 98, 99.
Deja (pont de). 38, 252.
Deva. 45, 90, 137, 164, 166, 253.
Dominicains. 151.
Dominique de Guzman (Saint). 137, 138.
Du Coudray (P. Annibal), S. J. 18.
Durango (Bataille de). 35.
Durango (Ville de). 42.

Echaburu (Maria), Béate. 142.
Echegaray (Carmelo de). 22, 23, 28, 193, 194.
Eguibar (Famille d'). 72, 198.
Eguibar (Ferme d'). 72, 118, 131, 146.
Eguibar (Catalina de). 72, 197, 198.
Eguibar (Juan de), regidor d'Azpeitia. 175, 176, 177, 178, 179, 180, 275, 276, 279.
Eguimendia. 203.
Eguimendia (Ermitage d'). 267.
Egurça (Maria de). 206.
Eizaguirre (Pedro), *fiel d'Azpeitia*. 211, 276, 279.

Eizaguirre (Pedro), vicaire de Juan de Anchieta. 110, 111, 112, 292, 293.
Eizaguirre (Sancha). 291.
Eizaguirre. *Voir aussi* Martinez, Ochoa, Perez.
Eizmendi. *Voir* San Juan de.
Elgeta (Famille d'). 47.
Elgoibar. 46, 164.
Elne. 79.
Elormendi. *Voir* San Pedro de.
Elorrio (bataille d'). 35.
Elosiaga. *Voir* Nuestra Señora de.
Emparan (Famille d'). 23, 29, 47, 83, 115, 155, 205, 206, 207, 217, 276.
Emparan (Maria de). *Voir* Lopez de Emparan (Maria).
Emparan. *Voir* Martinez, Ochoa, Sanchez.
Encarnacion (La), monastère, à Arévalo. 79.
Encartaciones (Las). 256, 257, 258.
Eneco (Saint), abbé bénédictin du monastère d'Oña, forme latine d'Inigo. 71.
Enrique II (Roi de Castille). 27.
Enrique III (Roi de Castille). 27, 45, 259.
Enrique IV (Roi de Castille). 26, 27, 47, 255.
Epistolae mixtae. 209.
Erandoio (Bataille d'). 34.
Espagne. 3, 5, 12, 19, 25, 63, 64, 150, 167, 174, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 186, 191, 228.
Espagne (Assistant d'). 234. *Voir* Araoz.
Espagne (Provincial d'). 182. *Voir* Araoz.
Esparriçaga (Ferme d'). 177.
Espeleta (Famille d'). 34.
Espiga (Rodrigo de). 39.
Esplandian. Voir *Sergas*.
Esquerra (Inigo). 40.
Estella. 129.
Estepona. 47, 48, 256, 257.
Estibaris. *Voir* Santa Maria de.
Etumeta. 177.
Euskyaterriaren alde. 82.
Exercices. 3, 25, 182, 186, 190, 215, 219, 226.
Eyçaguirre. *Voir* Eizaguirre.
Eyzaguirre. *Voir* Eizaguirre.

Fanste de Rojas ( ). 284.
Ferdinand le Catholique. 4, 69, 81, 92, 96, 97, 98, 99, 100, 103, 104, 105, 106, 109, 112, 113, 124, 135, 141, 142, 150, 154, 261, 288. *Voir aussi* Rois Catholiques.
Fernandez de la Gama (Juan), Corrégidor royal de Guipuzcoa. 97, 102.
Fernandez Duro ( ). 32.
Fernandez de Olabarrieta (Pedro), tuteur d'Ana de Anchieta. 162, 163.
Fernandez de Oviedo (Gonzalo). 67.
Fernandez de Velasco (Pedro). 38, 251, 252.
Fernandez de Zumaya (Lope), señor del Solar de Zumaya. 254.
Fernando IV, *El Emplazado* (Roi de Castille). 27.
Fita (P. Fidel), S. J. 20, 78, 79.
Flandres. 76, 160, 292.
Fluviá (P. Francisco Javier). S. J. 7.
Fonseca (Alfonso de), archevêque de Séville. 258.
Fontarabie. 144, 145, 174.
Foronda y Aguilera (Manuel de). 110, 123, 188.
Fouqueray (P. Henri), S. J. 19.
Franca (Catalina), mère de Juan de Velazquez. 75.
France. 19, 27, 92, 165, 166, 174, 175, 176, 177.
Franciscains, -es. 23, 63, 82, 83, 84,

85, 90, 111, 137, 141, 142, 154, 158, 160, 196, 208, 211, 287, 288. *Voir aussi* Béates, Purísima Concepción, Sasiola, Frères Mineurs.
Franciscains Observants. 151.
Francisco de Borja (Saint), Général des Jésuites. 15.
François d'Assise (Saint). 137, 138, 140, 156, 172.
François-Xavier (Saint). 20, 69, 182, 183, 185, 186, 189, 190, 216, 221, 225, 228, 271, 272, 273.
Frères Mineurs. 85, 137, 138, 151, 264.
Füssli (Conrad). 21, 22.

Gabiria (Famille de). 255.
Gabiria (Marigarcia de). 203.
Galindez Carvajal (Lorenzo), docteur. 104, 106.
Gallaiztegui (Famille de). 216.
Gallaiztegui. *Voir* Lopez de Gallaiztegui, Ozaeta (Magdalena de).
GAMBOA (nom de lieu). 31.
Gamboa (Famille de). 5, 31, 32, 34, 35, 43, 46, 47, 52.
Gamboa (Fernando de). 34.
Gamboa. *Voir* Lopez. Ortiz, Ruiz.
Gams (B.). 87.
GANDIA. 69.
Garabilla (Lopico de), bâtard de Juan de Sant Pelayo. 38, 251.
Garagalça (Baltasar de), prêtre. 176, 177, 178, 180.
Garay (Gracia de), Béate, fille de Tomas de Garay. 247.
Garay (Tomas de), procureur de Pedro Lopez et prêtre titulaire du bénéfice de Villarino. 168, 170, 172, 212, 269.
García (P. Francisco), S. J. 7, 8.
Garcia (Martin), recteur ou vice-recteur de Villarino [serait-ce Martin Garcia de Anchieta, fils de Juan ?]. 143.
Garcia de Anchieta (   ), neveu de Juan de Anchieta, recteur assassiné en 1518. 58, 81, 86, 92, 95, 96, 113, 114, 115, 116, 117, 120, 121, 122, 123, 124, 147, 155, 161, 165, 195, 212, 247, 249.
Garcia de Anchieta (Juan), fils de Juan de Anchieta. 161, 290.
Garcia de Anchieta (Martin), fils de Juan de Anchieta. 95, 115, 118, 162.
Garcia de Anchieta (Martin), mari d'Urtayzaga de Loyola. 50, 54, 58.
Garcia de Anchieta (Pedro), frère de Juan de Anchieta. 50, 58, 126, 290.
Garcia de Garibay (Sancho). 254.
Garcia Ibañez de Múgica (   ). 253.
Garcia de Lazcano *ou* de Oñaz y Loyola (Lope). 43, 51, 52, 54, 246.
Garcia de Licona (Juan). *Voir* Balda.
Garcia de Loyola (Lope), frère d'Inigo. 71.
Garcia de Loyola (Pedro). *Voir* Loyola (Pedro de).
Garcia de Loyola. *Voir* Garcia de Oñaz y Loyola.
Garcia de Oñaz y Loyola (Martin), frère d'Inigo et patron de San Sebastian de Soreasu. 9, 30, 50, 56, 67, 69, 70, 71, 72, 80, 85, 87, 90, 92, 93, 95, 96, 97, 103, 105, 110, 116, 118, 119, 123, 124, 131, 133, 136, 140, 144, 145, 147, 148, 149, 153, 154, 155, 157, 158, 159, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 175, 176, 178, 179, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 198, 199, 201, 203, 204, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 215, 216, 217, 219, 220, 221, 222, 223, 226, 227, 238, 239, 244, 247 263, 271, 276, 279, 280.

Garcia de Oñaz y Loyola (Martin), second fils du précédent. 131, 157, 158, 187.
Garcia de Oñaz y Loyola (Martin), fils de Martin Garcia II et de Maria Nicolasa de Oyanguren. 158.
Garcia de Oñaz y Loyola (Pedro), notaire, neveu d'Inigo. 219, 220.
Garcia de Petizco (Francisco). 143.
Garcia de Salazar (Fernando), fils de l'auteur des *Bienandanzas y Fortunas*. 41, 42.
Garcia de Salazar (Lope), ancêtre de l'auteur des *Bienandanzas y Fortunas*. 37, 38.
Garcia de Salazar (Lope), auteur des *Bienandanzas y fortunas*. 26, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 47, 48, 49, 51, 52, 53, 96, 251, 256, 257, 258.
Garcia de Salazar (Lope), surnommé *Bras-de-Fer*, trisaïeul de l'auteur des *Bienandanzas y Fortunas*. 41.
Garcia Sanchez (   ). 42.
Garcia de Sant Pelayo (Lope), père de Juan Lopez. 252.
Garcia de Zerain (Juan). 255.
Garcia de Zurbano (Sancho), petit-fils du seigneur de Biscaye. 42.
Garcia de Zurbano (Sancho), seigneur de Biscaye. 42.
Garibay (Martin de). 264.
Garibay y Zamalloa (Esteban de). 144, 150.
Garin (Juan de). *Voir* Lopez de Garin (Juan Beltran de).
GARMENDIA. 27.
GASCOGNE (Golfe de). 26, 32.
GASCOGNE (Pays de). 34.
GÊNES. 3, 4, 75.
Germaine de Foix. 104, 105, 106, 107, 109, 135.
GERNICA. *Voir* GUERNICA.
GIBRALTAR. 48.
Gil Gonzalez (P.   ). 214.
Goitia (Francisco de), prêtre. 287.
Gomez (Alvaro). 258.
Gomez (Pelegrin), clerc de San Sebastian de Soreasu. 260.
Gomez de Avila (Hernan), seigneur de Villatoro et Navalmorcuende. 98, 99, 100, 103.
Gomez de Ciudad-Real (Juan), secrétaire du Roi, 258.
Gomez Gonzalez de Butron (   ). 34.
Gómez Rodríguez (Telésforo). 106.
Gonzalez de Mendoza (Lope). 36, 39, 40.
Gorosabel (Pablo de). 118, 119, 174.
GOYAZ. 201, 202, 234.
Goyaz (Martin de). 178, 179, 187, 276, 279.
Goyaz (Milia de), femme de Juan Lopez de Garin. 177, 178.
GRENADE. 65, 66, 86.
GUADALAJARA (*Cortes* de). 55.
GUADALUPE. *Voir* NUESTRA SEÑORA DE.
GUADIARO. 48.
GUERNICA (Bataille de). 34.
GUERNICA (Ville de). 39, 194.
Guerra (José Carlos de). 293.
GUETARIA. 45, 164, 253.
Guevara (Famille de). 32, 39, 40, 76, 254.
Guevara (Inigo de). 36, 39, 40, 48, 255, 256, 258.
Guevara (Ladron de). 76.
Guevara (Maria de), 7, 78, 79.
Guía (Esteban de). 284.
GUIPUZCOA. 4, 5, 21, 23, 24, 26, 29, 30, 31, 32, 34, 43, 45, 47, 48, 51, 90, 94, 100, 105, 113, 119, 137, 144, 150, 176, 180, 227, 234, 249, 256, 257, 258, 260.
GUIPUZCOA (Corrégidor royal de). 21, 28, 163.
GUIPUZCOA (Junte général de). 209, 244.

Gurruchaga (Ildefonso). 163, 291, 293.
Guzman (Gonzalo de), seigneur de Toral. 258.

Henao (P. Gabriel), S. J. 5, 7, 8, 18, 20, 27, 28, 29, 30, 43, 44 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 69, 70, 71, 79, 80, 81, 82, 85, 93, 118, 144, 145, 188, 200, 211, 212, 216, 220, 246, 247, 253, 258, 261.
Hendaye. 174.
Hernandez de Idiacaiz (Pero). 292.
Hernani. 174.
Herrazti (Martin de). 204.
Herrera. *Voir* Nuestra Señora... la Real de.
Herrera (Francisco de), gouverneur de Pampelune. 128, 129.
Herrera de Valdecañas. 262.
Histoire du gentil seigneur de Bayart composée par le Loyal Serviteur. 93.
Hosgarganta (cours d'eau). 47-48.
Hoz (Pedro de), Franciscain. 83.
Huarte y de Jáuregui (José Maria de). 87, 263.
Hurtado de Mendoza. *Voir* Mendoza.

Ibañez de Acharan (Juan). 89.
Ibañez de Anchieta (Juan). 292.
Ibañez de Arrieta (Domingo de). 156, 164.
Ibañez de Arrieta (Domingo), le bachelier, fils du précédent. 156, 211, 276, 279.
Ibañez de Aurgasti (Inigo). 53.
Ibañez de Garagarza (Diego), le bachelier. 292.
Ibañez de Garagarza (Juan). 89.
Ibañez de Izarraga (Pedro), notaire, alcalde. 58, 211, 276, 279.
Ibañez de Loyola (Beltran). *Voir* Yañez de Loyola (Beltran).
Ibañez de Otalora (Pero). 253.
Ibañez de la Plaza (Juan). 144.
Ibañez de Sasiola (Maria). 137.
Ibañez de Sasiola (Yofre). 253.
Ibargoen (Famille d'). 35, 37.
Ibargoen (Escuderos de). 37.
Ibargoen (Miguel de). 233.
Ignace de Loyola (Saint). *Voir* Inigo, Eneco.
Indes. 71.
Inigo. Lacunes de sa biographie officielle 1-25 ; la famille d'Oñaz et Loyola, 50-54 ; les Loyolas patrons laïques, 55-57 ; naissance d'Inigo (1491), 71 ; son nom, 71 ; son enfance à Azpeitia, 72-73 ; relations avec son cousin Juan de Anchieta, 73 ;. qui le ramène à la Cour (1503) ? 74 ; Inigo, fait-il partie des choristes de la Chapelle Royale ? 75 ; il entre au service du Trésorier Velazquez, 76-77 ; est allé peut-être à Séville, 77 ; sa vie chez le Trésorier à Arévalo, légende et réalité, 77-80, 91 ; (89) ; (93) ; à Azpeitia en 1515, 94 ; incident du mardi-gras, 94-95 ; Inigo se réfugie à Pampelune, 95 ; (96) ; poursuites judiciaires contre lui, 97 ; il plaide l'immunité des clercs, 97-98 ; son procès, 102-103 ; sa libération, 104-105 ; son retour à Arévalo, 105 ; au service de Velazquez pendant la rébellion de celui-ci, 106-107 ; à la mort de son patron entre dans la garde personnelle du Duc de Nájera, 107 ; changement de son caractère à l'âge de 26 ans et les causes, 107-110 ; (113) ; (114) ; (117) ; (120) ; (123) ; Inigo à Pampelune au moment du siège des Français, 128, 184 ; sa blessure, 129 ; son retour à Loyola, 130-132 ; sa maladie, 132-134 ; ses lectures, 134-140 ; sa con-

valescence, 145-146 ; sa conversion et ses projets, 146-149 ; scène étrange avec son frère Martin, 149-150, 184-185 ; ses idées au sujet des dîmes, 193-195 ; départ d'Azpeitia (1522), 150-151 ; son pèlerinage au Montserrat, 152 ; (153) ; descend du Montserrat et commence sa vie pénitente de Manresa, 155, 203 ; (158) ; existence apostolique à Alcalá, 178, 185, 218 ; poursuites a Alcalá et à Salamanque, 184-185 ; bruits sur son hétérodoxie, 185-186 ; silence envers sa famille pendant cinq ans, 187 ; allusions à sa vie de Paris, 169, 185-186, 188, 221, 225 ; son retour à Azpeitia (1535) 174 ; il loge à l'hôpital de la Magdalena, 177 ; l'étrange attitude de sa famille, 179-180 ; causes de son retour, 180-197 ; l'état de sa santé, 180-182 ; sympathie pour Araoz, 182 ; il fait la quête à Azpeitia, 197-199 ; son séjour à Azpeitia (1635), 200-227 ; il prend part à la vie pénitente, catéchise les enfants, prêche aux grandes personnes, 200-209 ; signe l'accord entre les Béates et le clergé, 209-212 ; son nom officiel, 211-212, 225 ; ses rapports avec sa famille, 213-216, 219 ; les ordonnances contre les pauvres dirigées contre lui, 216-219 ; renonciation à sa réserve légale, 220-221 ; il fait constituer une sonnerie de cloches, 222-225, 280 ; son départ (1535), 228 ; résultats de son apostolat à Azpeitia, 229-245 ; (249) ; (250) ; appréciation d'Inigo par François-Xavier, 183, 185-186, 271-273 ; (274) ; deux lettres d'Inigo, 281-283, 283-284.

Inquisition (L'). 183, 228.
Iñigo. *Voir* Inigo.
Iñiguez de Marquina (Lope). 35.
Ipinza (Famille d'). 207.
Ipinza (Juan de). 293.
Iraeta (Famille d'). 47, 56, 147, 214, 254.
Iraeta (   ), *señor de Iraeta*, 257.
Iraeta (Juan Beltran de), beau-père de Juan Perez de Loyola. 43, 56.
Iraeta (Sancha de). *Voir* Perez de Iraeta (Sancha).
Iraeta. *Voir* Martinez, Sanchez.
Irarrazabal (Fernando de), vicaire de Deva. 166.
IRAURGUI (Vallée d'). 26, 27, 31.
Irigoyen (Pedro de). 167.
Isabelle, femme de Juan II, roi de Castille. 75, 79.
Isabelle la Catholique. 4, 59, 60, 65, 67, 69, 75, 76, 79, 80, 100, 104, 105, 141, 142, 150, 154, 261, 288. *Voir aussi* Rois Catholiques.
ITALIE. 3, 22, 72, 182, 183, 228.
ITURRIOZ (Auberge d'). 117, 175, 177, 189, 191, 276.
Iturriza (Lope). 253.
Iturriza (Miguel de). 253.
Izaguirre. *Voir* Eizaguirre.
IZASPI (Le mont). 26.
Izpizu (Catalina de). 206, 207.
IZTARRITZ (Le mont). 26, 119, 134.
Iztiola (Martin de). *Voir* Yztiola (Martin de).

JAÉN. 261.
Jassu (Juan de), père de saint François-Xavier. 69, 92.
Jassu (Madalena de), sœur de saint François-Xavier. 69.
Jauregui (Martin de). Alcalde d'Azpeitia. 162.
Jenkins (J. T.). 32.

Jérusalem. 21, 22, 75, 77, 139, 140, 146, 147, 148, 206, 207, 274.
Jésuites. *Voir* Société de Jésus.
Jimena de la Frontera. 47, 97, 150, 151, 256, 257.
Jimenez (Fr. Francisco). 79.
Juan I (Roi de Castille). 27, 55, 56, 259.
Juan II (Roi de Castille). 27, 45, 75, 79, 105.
Juan (Don), héritier des Rois Catholiques. 66, 67, 68 75, 76, 154, 288.
Juana (Reine de Castille), fille des Rois Catholiques. 90.
Juanez de Aimiztain (Maria), femme de Juan de Eguibar. 175, 275.
Jules II (Pape). 90.

Labourt. 34.
Lainez (Diego), général des Jésuites. 9, 11, 12, 14, 180, 182, 183, 190, 216, 228, 230, 235, 236, 237.
Lainez (Juan), père de Diego. 183.
Landeta (Juan de), valet d'Inigo. 151, 152.
Lardizabal (Famille de). 118.
Lariz (P. Antonio) S. J. 78.
Larramendi (P.). 82.
Larrañaga (Catalina de), cousine d'Inigo. 233, 242.
Larraz (Domingo de). 194 233.
Larrea y Zurbano, le licencié, corrégidor de Guipuzcoa. 193.
Lasarte. 174.
Lazcano (Famille de). 47, 52, 253.
Lazcano. *Voir* Garcia, Lopez, Oñaz y Loyola, Ruiz.
Legarrategui (Sebastiana de), Béate. 142.
Légende dorée (La). 136, 137, 138.
Leon. 113, 292.
Léon X (Pape). 127, 143, 263.
Leon (Alonso de), chantre de la cathédrale de Tolède. 60.
Leon (Fernando de), chantre. 59.
Leon (Luis de). 235.
Lequeitio. 32.
Lescano. *Voir* Lazcano.
Le Vasseur (Léon). 222.
Leyva (Sancho de). 30.
Leyzondo. 92.
Lezama (Famille de). 39.
Lezama (Fernando de). 34, 39.
Libro de presentacion de Seroras, 122.
Licona (Famille de). 118. *Voir* Balda, Garcia, Perez.
Licona (Juan de). *Voir* Balda (Juan).
Licona (Marina de). *Voir* Saenz de Licona (Marina).
Litterae mixtae. 244.
Lizaola (Fernando de). 58, 165.
Lizaola (Pedro de) évêque de Tripoli. 164, 165, 166.
Lizarralde (P. José Adriano de), Franciscain. 23, 24, 58, 68, 83, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 103, 111, 114, 116, 118, 120, 122, 123, 126, 127, 137, 141, 142, 143, 154, 156, 157, 158, 159, 161, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 209, 210, 211, 212, 247, 248, 249, 262, 267, 271.
Lizaso ( ). 28.
Lobet (Tomas). 222.
Lopez (Munso), seigneur de Biscaye. 40.
Lopez de Aguirre (Pero). 48, 254, 255, 257.
Lopez de Anchieta (Maria), sœur de Juan de Anchieta. 58, 293.
Lopez de Arcaraso (Pero). 254.
Lopez de Arriaran (Juan). 255. *Voir* Arriaran.
Lopez de Ayala (Pero). 258.
Lopez de Berastegui (Juan). 253.
Lopez de Emparan (Maria), cou-

sine germaine d'Inigo, fondatrice de la Purísima Concepción. 81, 84, 88, 89, 110.
Lopez de Gallaiztegui (Beltran), fils de Magdalena de Ozaeta et neveu d'Inigo. 190, 220.
Lopez de Gallaiztegui y Ozaeta (Juan), beau-frère d'Inigo. 118, 215, 219.
Lopez de Gamboa (Gaston de). 257.
Lopez de Gamboa (Juan). 48, 255, 257.
Lopez de Garin (Juan Beltran de), administrateur de l'Hôpital de la Magdalena, *regidor* d'Azpeitia. 160, 177, 178, 218, 276, 279.
Lopez de Lazcano (Juan), seigneur de Lazcano et d'Aranea, chef du parti d'Oñaz. 46, 48, 52, 253, 254, 255, 256, 258.
Lopez de Loyola (Beltrancho), fils de Pedro Lopez. 93, 195, 196.
Lopez de Loyola (Inigo). *Voir* Inigo.
Lopez de Loyola (Maria), fille de Juan Perez de Loyola et femme de Juan Perez de Ozaeta. le 55.
Lopez de Loyola (Maria), fille de Lope Garcia de Lazcano, mariée à Inigo Ibañez de Aurgasti. 53.
Lopez de Loyola (Ochoa), frère d'Inigo, 71.
Lopez de Mendizabal (Maria). 232, 239.
Lopez de Murua (Martin). 34, 51.
Lopez de Oñaz (y Loyola) (Pedro), recteur de San Sebastian de Soreasu, frère d'Inigo. 21, 58, 70, 71, 73, 81, 84, 85, 89, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 102, 103, 104, 109, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 123, 124, 130, 132, 137, 140, 147, 149, 150, 151, 153, 155, 157, 160, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 195, 196, 212, 224, 232.
Lopez de Ondarza (Juan). 193, 194.
Lopez de la Orden (Fernan). 37, 38, 252.
Lopez de Ozaeta (Andrés). 248.
Lopez de Recalde (Juan), juge de la *Casa de Contratación* de Séville, pourvoyeur général d'Espagne. 77, 188, 215, 216.
Lopez de Salazar (Juan). 41.
Lopez de Sant Pelayo (Juan). 38, 251, 252.
Lopez de Ugarte (Juan), mari d'Ana de Anchieta, 163, 166, 293.
Lopez de Yarza (Juan). 52.
Lopez de Zúñiga (Diego). 51.
Lorenzo (Cardinal). 141.
Lorenzo (grand pénitencier). 154.
LOYOLA (Couvent de). 21.
LOYOLA (nom de lieu et château). 26, 51, 52, 57, 69, 70, 72, 126, 130, 131, 132, 136, 147, 148, 153, 168, 176, 194, 213, 215, 216, 219, 220, 225, 226, 247, 250.
LOYOLA (Ermitage de San Pedro de). *Voir* SAN PEDRO.
Loyola (Maison et famille de). 5, 20, 23, 28, 29, 47, 50, 51, 52, 55, 56, 57, 58, 70, 71, 80, 85, 86, 87, 93, 94, 96, 103, 104, 110, 113, 114, 115, 116, 118, 120, 122, 123, 127, 128, 133, 146, 150, 151, 155, 157, 159, 164, 175, 176, 178, 179, 184, 187, 191, 192, 193, 194, 195, 198, 202, 204, 208, 239, 240, 241, 246, 247, 248, 254, 261, 263, 276, 293. *Voir également* Oñaz (maison et famille d').
Loyola (Andrés de), recteur de San Sebastian de Soreasu. 122, 169, 171, 176, 179, 180, 196, 209, 216, 217, 279.
Loyola (Beltran de), frère d'Inigo. 71.
Loyola (Beltran de). *Voir* Oñaz y Loyola (Beltran de).
Loyola (Beltrancho de). *Voir* Lopez de Loyola (Beltrancho).

Loyola (Beraiza de), fille de Lope Garcia de Lazcano. 53, 54.
Loyola (Catalina de), sœur de Beltran de Oñaz et tante d'Inigo, mariée à Juan Martinez de Emparan, 55, 83.
Loyola (Fermin de), recteur de San Sebastian de Soreasu. 193.
Loyola (Hernando de), frère d'Inigo. 71.
Loyola (Inés de), fille de Lope Garcia de Lazcano, femme de Juan Ochoa de Emparan. 53, 54.
Loyola (Marina de), fille de Lope Garcia de Lazcano, femme du Bachelier Juan Perez de Vicuña. 53, 54.
Loyola (Millan de), fils de Martin Garcia de Oñaz et neveu d'Inigo. 184, 189, 226, 227, 284.
Loyola (Ochando de), fille de Lope Garcia de Lazcano, femme de Juan de Oyanguren. 53, 54.
Loyola (Pedro de), notaire, demi-frère d'Inigo. 196, 246.
Loyola (Petronilla de), sœur d'Inigo et femme de Pero Ochoa de Arriola. 218.
Loyola (Potenciana de), fille du recteur Pedro Lopez, freira de San Sebastian de Soreasu. 72, 82, 93, 140, 148, 177, 179, 180, 195, 204, 214, 232.
Loyola (Teresa de), fille de Lope Garcia de Lazcano. 53, 54.
Loyola (Urtayzaga de), femme de Martin Garcia de Anchieta, fille de Lope Garcia de Lazcano et de Sancha Yañez de Loyola. 50, 53, 54, 58.
Loyola. *Voir* Garcia, Ibañez, Lazcano, Lopez, Oñaz, Perez, Yañez.
Loyola y Recalde (Lorenza), fille de Beltran de Oñaz y Juana de Recalde. 215.
Ludolphe le Saxon. 136, 140, 147.
LUMBIER. 92.
Luque (Alfonso Fernando de), prêtre titulaire du bénéfice de Villarino, prêtre de Jaén. 68, 261
Luther (Martin). 150, 185.

Madina (Fr. Francisco). 156.
Madrid ( ), « natural de Caramanchel », musicien du Prince Don Juan. 67.
MADRIGAL. 105.
MADRIGALEJO. 105.
Maffei (Giovanni Pietro), S. J. 6, 16.
MAGDALENA. *Voir* SANTA MAGDALENA.
MÁLAGA. 75, 170.
MALINES. 76.
MANRESA. 3, 155, 203.
MANRESA. *Voir* SANTA LUCÍA DE.
Manrique. *Voir* Nájera.
Marguerite d'Autriche. 68, 76.
Maria (Infante). 259.
MARTIERTO. 44.
Martinez (Juan), chancelier. 261.
Martinez de Acharan (Martin), le bachelier. *Voir* Acharan (Martin de).
Martinez de Aldaola (Juan). 253.
Martinez de Alzaga (Juan). 114, 126.
Martinez de Amilibia (Juan). 164.
Martinez de Anchieta (Maria), mère de Juan Ibañez de Anchieta. 292.
Martinez de Aramburu (Martin). 46, 253.
Martinez de Arregui (Juan). 164.
Martinez de Barrueta (Rodrigo). 48, 255, 257.
Martinez de Burgos (Juan). 34.
Martinez de Echarte (Juan). 253.
Martinez de Eizaguirre (Juan). 43.
Martinez de Emparan (Juan). 83, 211, 276, 279.
Martinez de Emparan (Pero). 260.

Martinez de Esquerrategui (Maria), mère de Juan de Anchieta II. 161, 162, 290.
Martinez de Garagarza (Fernan), notaire. 46.
Martinez de Hondarra (Juan). 276.
Martinez de Iraeta (Gracia), Béate. 88, 142.
Martinez de Lasao (Juan), notaire, régidor d'Azpeitia. 153, 160, 211, 276, 279, 289, 290, 291, 293.
Martinez de Leete (Ochanda), femme de Beltran Yañez de Loyola. 51.
Martinez de Manterola (Juan). 253.
Martinez de Olabarria (Juan). 253.
Martinez de Olano (Juan), le bachelier. 46, 253.
Martinez de Olazaga (Juan). 293,
Martinez de Uranga (Pedro). 83. 279.
Martinez de Sagastizabal (Juan). 292, 293.
Martinez de Zugasti (Inigo). 39.
Maximilien Ier. 76.
Medina (Francisco de), directeur de la Psalette de la Chapelle Royale. 60, 74.
Medina (Luis de). 77.
MEDINA DEL CAMPO. 104, 105, 168.
MENA. 251.
Mendaro (Maria de), Béate. 142.
Mendibil (Pedro de), Provincial franciscain. 249, 284, 285.
MENDIETA (Tour de). 36.
Mendiola (Magdalena de). 206, 207.
Mendiola (Martin de). 194.
Mendivil (Pedro de). *Voir* Mendibil (Pedro de).
Mendizabal (Cathalina de), Béate. 142.
Mendizabal (Domingo de), vicaire de Juan de Anchieta à San Sebastian de Soreasu. 71, 86, 88, 89, 90.
Mendoza (Famille de). 32, 39, 40.
Mendoza ( ). 115, 118.
Mendoza (Diego Hurtado de), surnommé *Mantolucea*. 36.
Mendoza (Juan Hurtado de), *corregidor*. 47.
Mendoza. *Voir* Gonzalez de Mendoza.
Merci (Pères de la). 151.
MEZAUZ. 40.
Miguel (L'Infant Don). 75.
Miguel de Tolosa (Maria), mère supérieure des Béates. 141, 142, 160, 167, 168.
Miguélez de Gallarrieta (Martin), notaire d'Azpeitia. 51.
Millan (Francisco), chantre. 60.
Minerva, confrérie, à Rome. 242.
Mir (P. Miguel). 1.
MIRAFLORES (Couvent de Chartreux). 146.
MIRANDA DE IRAURGUY. *Voir* AZCOITIA.
Mondejar (Alonso de), chantre. 60.
MONTEARAGON (Incendie de). 34.
MONTSERRAT. 126, 152, 155, 250.
Monumenta historica Societatis Jesu. 5, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 19, 21, 72, 74, 78, 85, 93, 100, 103, 152, 177, 179, 180, 182, 183, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 197, 198, 199, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 213, 214, 218, 222, 227, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 276, 279, 284.
Monumenta Ignatiana. 18, 19. *Voir Monumenta historica Societatis Jesu.*
Monumenta Xaveriana. 273.
MONZON. 31.
Moro (Gonzalo). 39.
MOTRICO. 45, 86, 121, 253.
Múgica (Francisco de), Père Gardien des Franciscains de Sasiola. 156, 169.

Múgica (Juan Alonso de). 174, 258.
MUNGIA (Bataille de). 34.
MUÑATONES (Tour de San Martin de). 33, 34.
Murga (Lope de). 48, 257.
Murga (Ochoa de). 48, 256, 257.
Murgia (Famille de). 47.
Murguia (Juan Beltran de). 254.
MURUA. 31.

Nadal (P. Jeronimo), S. J. 13, 130, 236.
Nájera (Antonio Alonso Manrique, duc de), vice-roi de Navarre. 2, 5, 15, 96, 105, 107, 110, 116, 123, 128, 135, 148, 149, 157, 184.
Nájera (Juan Esteban Manrique de Lara, duc de). 192-193.
NAPLES (Royaume de). 105.
Narvaez (Andrés de), valet d'Inigo. 151, 152.
NAVALMORCUENDE. *Voir* Gomez de Avila (Hernan).
NAVARRE. 24, 27, 31, 38, 39, 44, 69, 87, 92, 97, 100, 128, 130, 131, 216, 263.
NAVARRE (Vice-roi de). 2, 105, 107, 109. *Voir* Nájera.
NAVARRE (Maréchal de). 129.
NAVARRETE. 149, 150, 151.
Nieremberg (P. Juan Eusebio), S. J. 7.
Nolarci (Vigilio). *Voir* Carnoli.
NUESTRA SEÑORA DE ELOSIAGA (Ermitage de). 57, 81, 201, 202, 203, 208, 209, 234, 267.
NUESTRA SEÑORA DE GUADALUPE. 289.
NUESTRA SEÑORA DE LA CONCEPCIÓN LA REAL. *Voir* PURÍSIMA CONCEPCIÓN.
NUESTRA SEÑORA DE OLÁS (Ermitage de). 57, 81, 146, 203, 267.
NUESTRA SEÑORA DE RONCESVALLES. 277.
NUESTRA SEÑORA SANTA MARIA LA REAL DE HERRERA. 90.

OBANOS. 183, 185, 186, 228, 271, 272.
OCAÑA (Palais d'). 69.
OCHANDINO (Incendie d'). 34.
Ochoa (Fernando). 254.
Ochoa (Inigo). 253.
Ochoa (Lope). 36, 253.
Ochoa (Martin). 253.
Ochoa (Rodrigo). 253.
Ochoa de Acharan (Maria), femme de Pedro Garcia de Anchieta et belle-sœur de Juan. 58, 161, 290.
Ochoa de Arriola (Juan). 137.
Ochoa de Arriola (Pero). 218.
Ochoa de Eizaguirre (Juan). 89.
Ochoa de Emparan (Juan). 54.
Ochoa de Irarrazabal (Martin). 253.
Ochoa de Iribe (Pero). 253.
Ochoa de Olano (   ). 253.
Odria (Piedro Martin de). 194.
Olabarrieta (Pedro de). 292.
Olano (Gaston de), fils de Juan Lopez de Gamboa. 48, 255.
Olano (Juan de), fils de Juan Martinez de Olano. 46, 253.
Olano. *Voir* Martinez, Ochoa.
OLÁS. *Voir* NUESTRA SEÑORA DE.
Olaso (Famille d'). 47, 253, 254.
Olaso (Catalina de). 261.
Olaso (Maria Marquesa de), Béate. 88.
Olazabal (Lope Ochoa de). 253.
Oliso. *Voir* Olaso.
OLMEDO.
OÑA (Monastère d'). 71.
OÑATE. 86, 150, 151.
Oñate (Comte d'). 110.
Oñate (Sancho de). 279, 292.
OÑAZ (nom de lieu). 31.
OÑAZ. *Voir* SAN JUAN DE, SAN PEDRO DE.
Oñaz (Maison et famille de). 28, 31, 32, 34, 43, 46, 47, 52, 55, 57, 80,

86, 90, 93, 94, 110, 116, 117, 120, 127, 187, 201, 246. *Voir aussi* Loyola (maison et famille de).
Oñaz (Juan de), clerc de l'église d'Azpeitia. 70.
Oñaz (Maria de), fille de Martin Garcia de Oñaz et nièce d'Inigo. 131.
Oñaz (Pedro de), greffier et notaire apostolique. [Serait-ce Pedro Lopez ?]. 111.
Oñaz. *Voir* Loyola *et* Oñaz y Loyola.
Oñaz y Loyola (Beltran de), fils de Juan Perez de Loyola et père d'Inigo, cousin germain de Juan de Anchieta, 50, 51, 54, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 79, 80, 81, 84, 85, 86, 90, 187, 196, 219, 220.
Oñaz y Loyola (Beltran de), fils aîné de Martin Garcia de Oñaz et neveu d'Inigo. 9. 30, 50, 77, 131, 145, 182, 187, 188, 190, 195, 202, 213, 215, 216, 217, 218, 225, 226, 227, 243, 246, 247, 279, 283.
Oñaz y Loyola (Catalina de), fille de Martin Garcia de Oñaz et nièce d'Inigo. 131, 171.
Oñaz y Loyola (Lope de). *Voir* Garcia de Lazcano (Lope).
Oñaz y Loyola (Magdalena de), fille de Martin Garcia et nièce d'Inigo. 118, 131.
Oñaz y Loyola (Maria Magdalena de), sœur aînée d'Inigo, femme de Juan Lopez de Gallaiztegui y Ozaeta. 118, 150, 190, 215, 216, 219, 220, 221.
Oñaz y Loyola (Martin Garcia de). *Voir* Garcia de Oñaz y Loyola (Martin).
Oñaz y Loyola y Borja (Leonor de), petite-nièce d'Inigo. 72.
Ondarra (Juan de). 279.
ONDARROA. 137.
Onis. *Voir* Oñaz.
Oraa (Andrés de). 192, 199, 233, 242.
Orlandini (Nicolas), S. J. 6.
Oropesa (Marquis d'). 158.
OROSCO. *Voir* OROZCO.
OROZCO. 42.
Ortiz (Pedro), seigneur d'Armayona. 35, 42.
Ortiz de Arrescuren y de Garcia (Juan). 34.
Ortiz de Avendaño (Pedro). 35.
Ortiz de Gamboa (Juan). 144.
Ortiz de Ibargoen (Inigo). 34.
Ortiz de Zarauz (Juan). 48, 254, 255, 257.
Orunaga (Famille d'). 254.
OSTABAT. 174.
Otalora (Famille d'). 254.
Otalora (Ana de). 155, 156.
Otamendi (Juan de). 276.
Oyanguren (Juan de). 54.
Oyanguren (Maria Nicolasa de). 153, 155, 156, 157, 158, 159, 164.
Oyanguren (Ochoa de). 155.
Oyarzabal (Martin de). 292.
Ozaeta (   ) el Señor de. 284.
Ozaeta (Magdalena de). *Voir* Oñaz y Loyola (Maria Magdalena de).
Ozaeta. *Voir* Lopez de Gallaiztegui, Lopez de Ozaeta, Perez de Ozaeta.
Ozaeta de Vergara (Famille d'). 118, 216, 220, 255.

Pacheco. *Voir* Villena.
Palencia (Cristobal de). 262.
Pallavicino (Cardinal Antonio). 87.
Palmerin. 137.
PAMPELUNE. 2, 11, 13, 18, 28, 29, 77, 81, 87, 90, 92, 95, 97, 100, 101, 102, 105, 108, 109, 120, 123, 126, 128, 129, 130, 131, 135, 150, 152, 170, 183, 184, 186, 216, 228.
PAMPELUNE (Évêque de). 137.
PAMPELUNE (Official de). 154, 247. *Voir* Santa Maria (Juan de).

PAMPELUNE (Synode de). 100.
PAMPELUNE (Vicaire-général de). 86-87, 90, 96, 111, 163, 263. *Voir* Santa Maria (Juan de).
PARIS. 17, 23, 56, 85, 169, 174, 180, 183, 185, 186, 188, 214, 221, 222, 225, 228, 272, 273, 281.
Pastrana (Francisco de), chantre. 60.
Paul III (Pape). 247, 249.
Pedro, roi de Castille. 251.
PELAYOS (Monastère de). 260.
Perez de Alzega y de Igarza (Martin). 254.
Perez de Amezqueta (Juan). 253.
Perez de Anchieta (Ana). *Voir* Anchieta (Ana de).
Perez de Anchieta (Maria), nièce de Juan de Anchieta. Béate. 58, 142.
Perez de Arandia (Martin). 248.
Perez de Araoz (Juan), frère de Magdalena de Araoz. 182.
Pérez Arregui (Juan María), S. J. 22, 23, 24, 29, 146, 168, 193, 194, 220, 225.
Perez de Avendaño (Juan). 42.
Perez de Ayala (Fernan), corregidor de Guipuzcoa. 260.
Perez de Basurto (Juan). 253.
Perez de Corta (Joan). 198, 233.
Perez de Eizaguirre (Juan), notaire. 88, 89.
Perez de Eizaguirre (Martin). 206, 233, 241.
Perez Gorocica (Martin). 164.
Perez de Idiaquez (Domingo), secrétaire. 261.
Perèz de Iraeta (Sancha), femme de Juan Perez de Loyola. 43, 50, 51, 52, 53, 54.
Perez de Licona (Juan). 137.
Perez de Ligizamo (Diego). 44.
Perez de Lizaur (Juan). 144.
Perez de Loyola (Juan), fils de Lope Garcia de Lazcano et grand-père d'Inigo. 43, 48, 50, 52, 53, 54, 254, 255, 256.
Perez de Loyola (Juan), fils de Beltran Yañez de Loyola, meurt empoisonné. 51.
Perez de Loyola (Juan), frère d'Inigo. 71.
Perez de Medina (Juan), chantre. 59, 60.
Perez de Odriuzola (Juan). 233.
Perez de Oñaz (Juan), fils de Martin Garcia de Oñaz et neveu d'Inigo. 131.
Perez de Ozaeta (Juan). 255.
Perez de Ubilla (Juan), notaire. 102.
Perez de Urreta (Juan). 253.
Perez de Urreta (Juan), fils du précédent. 253.
Perez de Vicuña (Juan), le bachelier. 54, 253.
Perez de Yarza (Francisco). 56, 85.
Perez de Ygarza (Juan), seigneur de Yarza. 233.
Perez de Zabala (Marina), mère de Magdalena de Araoz. 69, 70.
Perez de Zabala (Pero). 89.
Petizco (Francisco). *Voir* Garcia de Petizco (Francisco).
Pey Ordeix (S.). 76.
PIEDROLA. 284.
Pinius (Joannes). 12, 18.
Pizarro (Alonso). 211.
Pizarro (Juan). 211.
Polanco (P. Juan Alfonso de), S. J. 6, 11, 14, 15, 20, 93, 129, 136, 157, 158, 180, 181, 191, 195, 214, 216, 230, 235, 236, 281.
PORTUGALETE. 41.
Portundo (Rodrigo), amiral basque. 4, 75.
PUENTE LA REINA. 174.
PURÍSIMA CONCEPCIÓN (église et couvent de Franciscaines à Azpeitia). 23, 24, 81, 84, 89, 95,

110, 115, 118, 122, 124, 126, 127, 137, 141, 142, 143, 153, 156, 157, 158, 159, 160, 163, 167, 171, 172, 173, 182, 188, 246, 247, 248, 249, 268, 290.
PYRÉNÉES. 92, 185.

Quevedo (Francisco de). 61.

Ramirez (Alonso). 18.
Ramirez de Arellano (Juan). 258.
REBEZNA (LA). 39.
REBEZNA (Arcipreste de LA). 39.
Recalde (Juana de), femme de Beltran de Oñaz, neveu d'Inigo. 187, 188, 215, 226, 227, 246.
Recalde. *Voir* Lopez de Recalde.
Recarte (Nicolas de). 225, 226.
REGIL (cours d'eau). 27.
REGIL (nom de lieu). 95, 130, 132, 200, 202, 204, 234.
Registro de las Juntas Generales celebradas por la M. N. y M. L. Provincia de Guipuzcoa. 121.
RENTERÍA. 174.
Revista Internacional de Estudios Vascos. 37.
Revue bénédictine. 122.
Rezuzta (Martin), forgeron. 115, 118.
Ribadeneira (P. Pedro de). 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 10, 15, 16, 74, 135, 180, 181, 219, 223, 224, 227, 229, 230, 234, 235.
Rodríguez Marín (Francisco). 43.
Rodriguez de la Torre (Juan), chantre. 60, 61.
Rois Catholiques. 2, 4, 5, 20, 41, 42, 60, 63, 64, 65, 74, 78, 97, 151, 154, 168.
Roman (Juan), chantre. 60.
ROME. 9, 10, 25, 87, 96, 98, 99, 120, 122, 124, 135, 141, 147, 153, 164, 167, 168, 169, 193, 206, 207, 212, 222, 226, 230, 238, 242, 267, 274, 281, 283, 284.
RONCESVALLES. *Voir* NUESTRA SEÑORA DE).
RONCEVAUX. 217.
Ruiz (Alfonso). 261.
Ruiz de Aguirre (Pedro). 93, 126.
Ruiz de Arteaga (Martin). 48, 253, 255, 256, 258.
Ruiz de Gamboa (Martin), seigneur d'Olaso, chef du parti de Gamboa. 46, 48, 52, 253, 254, 255, 256, 258.
Ruiz de Lazcano (Juan), père de Lope Garcia de Lazcano. 51.
Ruiz de Olaso (Martin). *Voir* Ruiz de Gamboa (Martin).
Ruiz de Ulloa (Andres), le docteur. 258.
Ruiz de Urbe (Juan). 254.
Ruiz de Zaldivar (Juan). 35, 37.
Ruy-Garcia de Villalpando ( ), le licencié. 258.
Ruyz de Yurremendi (Martin). 253.

Saenz de Licona (Marina), femme de Beltran de Oñaz et mère d'Inigo. 50, 54, 55, 219, 220.
Sáez de Aramburu (Nicolas). 291, 292.
Sáez de Araña (Marina). 203.
Sáez de Arriola (Marina). 206, 218.
Sáez Garin. *Voir* Lopez de Garin.
Sáez de Goyaz. *Voir* Goyaz.
SAINT-EUTROPE DE SAINTES, église. 174.
SAINT-HILAIRE DE POITIERS, église. 174.
SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE. *Voir* COMPOSTELLE.
SAINT-JEAN D'ANGÉLY, église. 174.
SAINT-JEAN-DE-LUZ. 174.
SAINT MARTIN DE TOURS, église. 174.
Saint-Sacrement (Confrérie du). 242. 243.
SALAMANQUE. 56, 60, 66, 105, 153, 184, 185, 262, 264, 288.

Salamanque (Évêque de). 68, 141, 261. *Voir* Castilla (Juan de).
Salamanque (Université de). 59.
Salazar (Sancho de). 37.
Salazar. *Voir* Garcia, Lopez.
Salcedo (P. Fr. Bernardino de), Franciscain. 141, 157.
Salcedo (Juan de). 41, 48, 256, 257.
Salcedo (Lope de). 48, 256, 257.
Saldaña (Rodrigo de), le bachelier. 262.
Salinas (Francisco de). 63.
Salmeron (Alfonso). 183.
Salvatierra. 86.
Salvatierra de Iraurgui Azpeitia. *Voir* Azpeitia.
Sanchez de Astigarribia (Martin), le bachelier. 253.
Sanchez de Azpeitia ( ). 143.
Sanchez de Egurrola (Fortun). 253.
Sanchez de Emparan (Pedro). 155.
Sanchez de Iraeta (Fortun), Señor del Solar de Iraeta. 48, 254, 255.
Sanchez de Villela (Juan). 34.
Sandoval (Fray Prudencio de). 43, 76, 106.
San Francisco de Burgos (Couvent de). 159.
San Francisco de Sasiola (Couvent de). *Voir* Sasiola.
San Juan de Eizmendi (Ermitage de). 57, 81.
San Juan de Oñaz (Ermitage de). 57, 81, 201, 202, 203, 267.
San Martin (Hôpital de). 29.
San Martin. *Voir* Muñatones.
San Martin de Avendaño. 44, 45.
San Martin de Urrestilla (Ermitage de). 57, 81, 267.
San Miguel (Ermitage de). 57, 81, 203, 267.
San Millan (Famille de). 47.
San Pedro (Abbé de). 154.
San Pedro de Elormendi (Ermitage de). 57, 81, 83, 267.
San Pedro de Loyola (Ermitage de). 57, 81, 203, 267.
San Pedro de Oñaz (Ermitage de). 133.
San Sebastian. 144, 174.
San Sebastian de Soreasu (église paroissiale d'Azpeitia). 28, 55, 56, 57, 67, 70, 73, 81, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 92, 93, 94, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 120, 126, 127, 128, 131, 137, 153, 154, 160, 161, 164, 167, 168, 169, 170, 172, 193, 194, 208, 209, 222, 223, 238, 246, 248, 259, 260, 261, 280, 284, 289, 293.
San Sebastian el Viejo (Couvent de). 110, 111.
Santa Cruz (église de Cestona). 43.
Santa Cruz (Ermitage de). 57, 81, 203, 267.
Santa Cruz d'Azcoitia (Confrérie). 46, 253.
Santa Leocadia (église de Tolède). 112.
Santa Lucia de Manresa, église. 203.
Santa Magdalena (Ermitage et Hôpital de la). 17, 57, 81, 174, 177, 193, 194, 198, 200, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 212, 213, 214, 217, 232, 267.
Santa Maria (église d'Urrestilla). 57.
Santa Maria (Juan de), Official et Vicaire-général de Pampelune. 87, 90, 95, 96, 101, 104, 130.
Santa Maria de Aizarna (église paroissiale de Cestona). 43, 56.
Santa Maria de Azcoitia (église et paroisse). 118.
Santa Maria de Burceña. 128.
Santa Maria de Estibaris (Eglise de). 39.
Santa Maria de Vitoria. 128.
Sant Juan de Arostegui (Francisco), Gardien du couvent de Sasiola. 160.

SANT MILLAN. 34.
SANTO DOMINGO DE LA CALZADA. 47, 258.
Santos de Quintana (Toribio). 262.
SANTO TOMAS DE AVILA, église. 76.
Sant Pedro (Famille de). 34.
SANT PELAYO. 38, 252.
Sant Pelayo. *Voir* Garcia, Lopez.
Sanz de Arriola (Maria), nièce d'Inigo. 218.
SARAGOSSE. 123, 130, 135.
SARAGOSSE (Archevêque de). 162.
SASIOLA (Ville et couvent de). 84, 87, 88, 89, 90, 110, 137, 156, 157, 158, 159, 160, 169, 211.
Sasiola (Miguel de). 87, 263.
Savoie (Duc de). 76.
Schmitz (Johannes). 122.
SÉGORBE. 222.
SÉGOVIE. 27, 65.
SEGURA. 45, 253.
Segura (Magdalena de). 110.
Segura (Martin de), Franciscain. 83.
Sendo. *Voir* Mendiola (Magdalena de).
Sergas de Esplandian (Las). 135, 137.
SEU (LA), église de Cuenca. 112.
SÉVILLE. 27, 69, 76, 77, 91, 146, 215.
SEVILLE (Archevêque de). 258. *Voir* Fonseca (Alfonso de).
SÉVILLE (Chartreuse de). 146.
Seysdedos (Alexo de). 143.
Société de Jésus. 1-25, 182, 183, 184, 226, 230, 234, 236, 250.
Sollerius (J. B.). 12, 18.
SORBONNE (LA). 199.
SORDE. 174.
SOREASU. *Voir* SAN SEBASTIAN DE SOREASU.
Surola (Catalina de). 83.

Tablares (P. Pedro de). S. J. 5, 214.
Tacchi Venturi (P. Pietro). S. J. 20, 21, 22, 70, 71, 78, 93, 94, 131, 132.
TARAZONA. 65.
TARRAGONE. 112.
Tarride ( ). 38.
Tello (Conde D.), Señor de Viscaya. 251.
TERRE-SAINTE. 3, 63.
Thérèse (Sainte). 138.
TIERRA-FIRME. 71.
TOLÈDE. 60, 112, 135, 180, 183, 222, 261.
TOLOSA. 28, 45, 95, 121, 132, 174, 204, 244, 253.
Tolosa (Francisca de), Béate. 142.
Tolosa (Maria de). *Voir* Miguel de Tolosa (Maria de).
Toral. *Voir* Guzman.
Tordesillas (Juan de). 61.
Tordesillas (Pedro de), chapelain et chantre de la Reine Catholique. 59, 60, 61.
TORO. 27.
Torre (Francisco de la). 61.
Torres (Luis de), prêtre. 170, 212.
TOULOUSE. 20.
Trastamara (Pedro Alvarez de Osorio, conde de). 258.
TRENTE (Concile de). 250.
TRIPOLI (Évêque de). 58, 164, 165, 166. *Voir* Lizaola (Pedro de).
Trivulcis (Joanes Anthonius de). 99.
TRUJILLO. 98.
TUNIS. 42.

UBITARTE. 46.
Ugarte (Famille d'). 34, 47.
Ugarte (Cathalina de), Béate. 142, 292.
Ugarte (Domenja de), servante de l'Hôpital de la Magdalena. 197, 206, 213, 217, 218, 232.
Ugarte (Juan de). 48, 256, 257.
Ulaçia (Maria de). 205, 206, 233, 240.

ULIBARRI. 31.
Unzueta (Famille d'). 47.
Uranga (Ana de), Béate. 83, 88, 110.
Uranga (Juan de). 233.
Urbieta (Maria de). 233.
Uribarri (Famille d'). 254.
Uribe (Pedro de). 42.
UROLA (rivière). 26, 28, 72, 83, 115, 117, 118, 131, 145, 158, 177, 205, 215, 233, 248.
Urquijo (Julio de). 37.
URRESTILLA (cours d'eau). 27, 29.
URRESTILLA (Village d'). 26, 29, 57, 58, 95, 117.
URRESTILLA. *Voir* SAN MARTIN DE.
URRESTILLA. *Voir* SANTA MARIA DE.
URSUBIL (Bataille d'). 34.
Urtribia (Famille d'). 34.
USUN (Archidiacre d'). 90.

VAL DE CRISTO (Chartreuse de). 222.
Valderas (Jorge), mandataire de Juan de Anchieta. 113, 292.
Valdevielso (P. Felipe de), Franciscain. 110, 111, 112, 120.
Valdivia (P. Luis de), S. J. 7.
VALENCE. 183, 222, 228.
VALENCE (Chartreuse de). 228.
VALLADOLID. 27, 30, 98, 110, 116, 162, 166, 246, 292.
Van Eys (W. J.). 37, 38, 250.
Van Hagen (Philippe). 21, 22.
Varazzo (Giacomo da). 136.
Vasurtu (Diego de). 34.
Vaxaras (Martin de). 39.
Vazquez (Juan). 30, 31.
Vear (R. P. Fr.). 185, 186, 272.
VEÇAMA. *Voir* BEIZAMA.
Velasco (Arnao de). 79.
Velasco (Isabel de). 77.
Velasco (Maria de), femme de Juan Velazquez. 76, 79, 104, 106, 107.
Velasco (Sancha de). 37.
Velazquez (Gutierre), fils aîné du Trésorier. 106.
Velazquez de Cuellar (Gutierre), père de Juan Velazquez. 75, 79.
Velazquez de Cuellar (Juan), Trésorier-général des Rois Catholiques. 2, 4, 67, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 91, 96, 104, 105, 106, 107, 109.
VENISE. 3, 25, 181, 190.
Vera (Diego de). 144.
VERGARA. 69, 209, 213, 215, 216, 219, 244.
Vergara (Famille de). 47. *Voir aussi* Ozaeta.
Vernet (Miguel de), notaire. 100, 102.
Vich (Jeronimo de), ambassadeur à Rome. 99.
Vicuña (Famille de). 205.
Vicuña (Maria de). 190, 284, 292.
Vicuña. *Voir* Perez de Vicuña.
VIDANIA. 200, 202, 234.
VIDAURRETA (MONASTERIO DE LA SANTISIMA TRINIDAD DE). 173.
Vie du Christ. Voir *Vita Christi.*
VILLAFRANCA DE GUIPUZCOA. 45, 253.
Villalobos (P.   ). 285.
Villalta (P. Pedro de), S. J. 5, 29, 56, 168, 220, 247, 261.
VILLARINO (Bénéfice de). 68, 86, 126, 127, 141, 143, 153, 168, 170, 172, 210, 212, 246, 247, 261, 262, 263, 264, 285, 288.
VILLASANA. 251.
VILLATORO. *Voir* Gomez de Avila (Hernan).
Villegas (Antonio de). 125.
Villena (Juan Pacheco, marqués de). 258.
Vita Christi. 136, 138, 140.
VITORIA. 27, 31, 36, 37, 44, 47.
VITORIA (Archidiacre de). 128, 211, 247.
VITORIA (Église collégiale de). 271.

VITORIA (Église de San Francisco de). 271.
Vozmediano (Fr. Bernaldo de), procureur de Juan de Anchieta. 68.

Webster (Wentworth). 82.
WORMS (Diète de). 185.

Xavier (Famille de). 183.
Ximénès (Cardinal). 106, 107.

Yañez de Loyola (Beltran), ancêtre d'Inigo. 51, 56, 259, 260, 261.
Yañez de Loyola (Beltran), frère de Juan Perez de Loyola. 53.
Yañez de Loyola (Beltran). *Voir* Oñaz y Loyola (Beltran).
Yañez de Loyola (Sancha), fille et héritière de Beltran Yañez de Loyola et femme de Lope Garcia de Lazcano. 51, 53, 54, 246.
Yarza (Famille de). 47.
Yarza (Adam de). 35.
Yarza (Juan de). 276.
Ybarguen (Miguel de). *Voir* Ibargoen (Miguel de).
Ypinça. *Voir* Ipinza (Famille d').
Yuero (Jeronimo de). 72.
Yzaguirre. *Voir* Eizaguirre.
Yztiola (Martin), chirurgien d'Azpeitia. 132, 276.
Zabala (Juan de), recteur de San Sebastian de Soreasu, parent de Magdalena de Araoz. 70, 71.
Zabala. *Voir* Perez de Zabala.
Zaldivia (Famille de). 253.
Zaldivia ( ), le bachelier. 48, 256, 257, 258.
ZAMUDIA. 44.
Zamudio (Miguel de), notaire apostolique. 160.
Zarauz (Famille de). 47.
Zarauz ( ), *señor de Zarauz. Voir* Ortiz de Zarauz (Juan).
ZARRIAGA. 44.
Zegama (Famille de). 255.
Zegama (Ladron de). 255.
Zenarruza (Abbé de). 154, 160, 163.
Zerain (Famille de). 255.
Zigur de Lezama (Diego). 39.
Zugasti (Famille de). 39.
Zumarraga (Famille de). 47.
Zumarraga (Pedro de), Franciscain. 90.
ZUMAYA. 120, 121, 122.
ZUMAYA (Baie de). 26.
Zumaya (Famille de). 254.
Zumaya (Maria de), Béate. 165.
Zúñiga (Elvira de), veuve d'Esteban Davila. 98, 99.
Zuola (Francisco de). 206, 218, 232, 240.
Zuola (Juan de), apothicaire. 292.
Zurbano (Pero). 254.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. — Adolphe Coster, sa vie et son œuvre, par G. Desdevises du Dezert I

Principales abréviations .... en face de la p. 1

I. — Lacunes de la Biographie de saint Ignace de Loyola. — Causes et conséquences. — Biographie traditionnelle d'Ignace. — Nécessité de la refaire sur des bases nouvelles 1

II. — La vallée d'Iraurgui : Azcoitia, Azpeitia, Urrestilla, Loyola. — Les *Aide Nagusiac* ou *Chefs de familles*. — Leurs luttes sanglantes et leur tyrannie. — Leur chroniqueur Lope Garcia de Salazar. — Les *Hermandades* ou Confréries. — Défi des Chefs de familles à huit villes du Guipuzcoa (31 juillet 1456). — Guerre civile. — Bannissement des coupables par Enrique IV (1457) 26

III. — La famille d'Oñaz et Loyola. — Les *Patrons* laïques. — Juan Perez de Oñaz et Sancha de Iraeta. — Urtayzaga de Loyola épouse Martin Garcia de Anchieta (1460 ?). — Beltran de Oñaz (1439 ?-1507) et Marina Saenz de Licona. — Pedro et Juan de Anchieta (1462 ?). — Juan de Anchieta Chapelain et Chantre des Rois Catholiques (1489). — Ses œuvres, son succès 50

IV. — Beltran de Oñaz et Juan de Anchieta. — Mariage de Martin Garcia de Oñaz et de Magdalena de Araoz (1498). — Anchieta Recteur de San Sebastian de Soreasu (1498 ?). — Naissance d'Inigo (1491). — Juan de Anchieta et Inigo. — Inigo à la Cour (1504 ?). — Le Trésorier Juan Velazquez. — Inigo à Arévalo 67

V. — Les Ermitages d'Azpeitia. — *Freilas* ou *Seroras*. — La Béate Maria de Emparan fonde le couvent franciscain de la

Purísima Concepción (1496 ?). — Hostilité du Clergé et du Patron de San Sebastian de Soreasu pour les Béates. — Scène scandaleuse du 10 mai 1506. — Mort de Beltran de Oñaz (23 octobre 1507). — Juan de Anchieta et Pedro Lopez, frère d'Inigo. — Juan de Anchieta veut transmettre son Rectorat à son neveu Garcia de Anchieta. — Attentat du 20 février 1515. — Fuite d'Inigo à Pampelune........................ 81

VI. — Poursuites judiciaires contre Inigo. — Mort du Roi Ferdinand (23 janvier 1516). — Inigo retourne à Arévalo. — Siège d'Arévalo par les troupes des Régents (1517). — Mort du Trésorier Velazquez (1517). — Inigo entre au service d'Antonio Manrique, Duc de Nájera. — Garcia de Anchieta est nommé, à la place de son oncle, Recteur de San Sebastian (1518). — Il est assassiné (1518). — Pedro Lopez lui succède au détriment de Juan de Anchieta. — Accommodement entre Juan de Anchieta et les Loyolas. — Pedro Lopez se rend à Rome (1519).. 96

VII. — Rancune de Juan de Anchieta. — Il transfère son Bénéfice de Villarino aux Béates de la Purísima Concepción et stipule qu'il sera enterrré dans leur église. — Inigo, blessé au siège de Pampelune est ramené à Loyola (1521). — Sa guérison et sa conversion. — La lutte devient plus ardente entre le Patron et le Clergé d'Azpeitia d'une part, les Béates et Juan de Anchieta de l'autre. — Inigo quitte Loyola pour se rendre au Montserrat (mars ? 1522)............................ 126

VIII. — Juan de Anchieta fait son testament (19 février 1522). — Maria Nicolasa de Oyanguren et les Béates (avril 1523). — Intervention de Martin Garcia de Oñaz. — Mort de Juan de Anchieta (30 juillet 1523). — Les Béates et le Clergé se disputent son corps qui est porté de vive force à la paroisse. — Lutte juridique entre les Béates, le Patron et le Clergé de San Sebastian. — Pedro Lopez va suivre l'affaire à Rome, fait condamner les Béates et meurt dans son voyage de retour (1530 ?). — Négociation d'un accord entre les deux parties (1534)...... 153

IX. — Inigo revient à Azpeitia (1535). — Causes de sa venue. — Il loge à l'Hôpital de la Magdalena. — Il va quêter de porte en porte.. 175

X. — Inigo catéchise les enfants. — Sa prédication. — Il signe comme témoin l'accord solennel entre les Béates et le Clergé, le 18 mai 1535. — Ses rapports avec sa famille. — Son apostolat. — Son départ définitif (24 juillet 1535 ?)............. 200

XI. — Résultats de l'apostolat d'Inigo en 1535 à Azpeitia. — Réforme de la coiffure des femmes. — Répression du jeu. — Ordonnance sur les pauvres. — Réforme du Clergé. — Légende et réalité.. 229

XII. — Martin Garcia de Oñaz crée sur de nouvelles bases le majorat d'Oñaz et Loyola (1536). — Il fait son testament, et meurt le 19 novembre 1538. — Beltran de Oñaz et Loyola héritent du Patronat de San Sebastian de Soreasu. — Incorporation définitive du Bénéfice de Villarino au Couvent de la Purísima Concepción (1539). — Conclusion................ 246

APPENDICES

Pages

I. De la mala muerte que Pedro Fernandes de Velasco fizo en este Juan Lopes de Sant Pelayo en Mena.. 251

II. Défi lancé aux villes d'Azcoitia, d'Azpeitia, de Deva, de Motrico, de Guetaria, de Tolosa, de Villafranca de Guipuzcoa et de Segura par les Chefs de familles, le 31 juillet 1456 253

III. Sentence portée contre les Chefs de familles par le Roi Enrique IV, le 21 avril 1457 255

IV. Collation du Patronage de San Sebastian de Soreasu a Beltran Ibañez de Loyola par le Roi Enrique IV (1394) 259

V. Collation du Préstamo de Villarino à Juan de Anchieta par l'évêque de Salamanque Juan de Castilla, le 12 juin 1499 261

VI. Lettre de Martin Garcia de Oñaz au Vicaire Général de Pampelune (sans date) 263

VII. Bulle de Léon X autorisant le transfert du Bénéfice de Villarino de Juan de Anchieta aux Béates d'Azpeitia 263

VIII. Processions aux ermitages d'Azpeitia 267

IX. Extrait des Articles de l'accord signé par le Patron, le Recteur et le Clergé de San Sebastian de Soreasu avec les Béates de la Purísima Concepción, le 18 mai 1535 268

X. Lettre adressée de Paris le 25 mars 1535 par François-Xavier à son frère le Capitaine Juan de Azpilcueta, à Obanos 271

XI. Ordonnance sur les pauvres d'Azpeitia, le 18 mai 1535 274

XII. Extrait du testament de Martin Garcia de Oñaz instituant une sonnerie de cloches (18 novembre 1538) 280

XIII. Lettre d'Inigo aux Citoyens d'Azpeitia, 1540........ 281

XIV. Lettre d'Inigo à son neveu Beltran de Loyola, 4 octobre 1540........ 283

XV. Requête présentée au Provincial franciscain, Pedro de Mendibil, par les procureurs du Clergé de San Sebastian de Soreasu, le 27 mars 1628........ 284

XVI. Testament de Juan de Anchieta........ 287

XVII. Armes de Juan de Anchieta........ 293

XVIII. 1. Air composé par Juan de Anchieta pour le *villancico : Dos ánades, madre*........ 294

2. Thème musical populaire sur lequel Juan de Anchieta avait composé une messe........ 295

INDEX........ 296

A STUDY OF THE MONASTIR DIALECT OF JUDEO-SPANISH BASED ON ORAL MATERIAL COLLECTED IN MONASTIR, YUGO-SLAVIA

INTRODUCTION

Origin of the study.

This study finds its origin in what was first a desire to make a comparative study of the Judeo-Spanish dialects spoken in the city of New York. In making the rounds of the various centers where the several dialects were spoken, the mode of speech employed by the Ladino-speaking folk from Monastir, Yugo-Slavia, was found to be of such interest that it seemed advisable to abandon the original plan in favor of a study of this dialect alone.

During the period between November, 1926, and May, 1927, the present writer made frequent trips to the section of the city of New York inhabited by the *Monastirlíes*, spending considerable time in the cafés frequented by them and also making the acquaintance of some of the families to whose homes he was frequently invited. Thus the ear was attuned and accustomed to the phonetic idiosyncrasies presented by the language, especialy as conversation was made easy through the curiosity of the *Monastirlíes* who eagerly desired to know all about Spain, and just how Spanish differed from their own tongue. Many cups of *chai* (tea) and Turkish coffee, and many more packs of cigarettes were consumed in these conversations in which information about

Spain was given in return for a thorough preparatory training in the dialect of Monastir and some knowledge about the habits and customs of the people.

This training was later supplemented by taking down in phonetic transcription vocabulary, phrases, biographical sketches, and anecdotes.

It is pertinent to mention here that the Ladino-speaking Jew possesses an unusual linguistic ability. It is not rare to find many who can read, write and speak four or five languages, languages which differ among themselves to a marked degree, as for example, Judeo-Spanish, Hebrew, Turkish, Greek, French, Italian; a fact which reflects a ready linguistic adapability which cannot but have a marked influence on the eventual form their dialect will take after some residence in New York. Even among the recently arrived immigrants one notices an accretion of English words which add to the linguistic medley brought over from the Near East. Again there is a tendency to adapt their mode of speech to the more numerous and dominant Judeo-Spanish group in New York. Rather than suffer constant ridicule and humiliation brought on by the peculiarities of their speech, they exercise their linguistic adaptability and adopt the language of the mocker.

Under these circumstances it became obvious that it would be impossible in New York to obtain material that would serve as the basis for a valid, scientific study of the dialect. The writer accordingly decided to go to Monastir to get first-hand material that would satisfy the purpose mentioned ; and taking passage for Europe, he arrived in Monastir the first week in July, 1927, and remained there until the end of the following month.

Monastir.

Geographic position. — Monastir lies in the south-western part of Yugo-Slavia some 180 kilometers north-west of Saloniki and

about 650 kilometers west of Constantinople. In Prilep, some 50 kilometers to the north, not a single Jewish family is to be found, nor is it likely that there were any Jews living there in former years, if we may take for our information a school report for the year 1883-1884 [1] as a basis. The same may be said for Gradsko which is about 60 kilometers to the north-east of Prilep ; but about two hours ride from Gradsko, on the main railway, we come to the modern thriving city of Scopia. Here we find numerous Jewish families, but the greater part of these families arrived only after the period beginning with 1918. The Jewish population here is very heterogeneous in that it represents nearly all portions of the Balkans.

About 65 kilometers to the north-west of Monastir is Okhrida. At present there are no Jews there, nor is it likely that there were any in former years[2]. Travelling some 30 kilometers to the south of Monastir we come to Florina, which is in Greek territory, and where one finds a mere handful of Jews who originally lived in Monastir. The school report mentioned above does not register any Jews there. Situated some 40 kilometers to the south-west of Florina is the town of Castoria, with a fair-sized colony of Jews who speak a dialect which bears a close resemblance to that of Monastir.

Summing up, then, the geographical situation of Monastir in relation to other cities, one can say that it is almost completely isolated so far as Jewish and linguistic contacts are concerned.

Railway communications. — Until recent years railway communications with Monastir were extremely deficient. It seems hardly possible that until June, 1894, there was no rail communication with that very important city, Saloniki. This line is at best very unsatisfactory. It takes the so-called « express » some eight hours to negotiate the short distance between the two cities.

1. *La question bulgare et les états balkaniques*, Sofia, 1919, p. 240.
2. *Ibid.*

To reach Monastir from Belgrade one takes the main line that connects the latter with Saloniki. Getting off at Gradsko, the only available means of communication was a narrow-gauge railway which traverses steep, rugged mountains and follows a zig-zag route to avoid the extremely heavy grades. The train arrives at Monastir only after 12 or 13 hours of the most uncomfortable travel. The cars are mere boxes mounted on wheels; accidents occur frequently ; and trains are often derailed. This condition is somewhat ameliorated at present by the establishment of a regular system of automobiles that ply daily between Gradsko and Monastir, a service instituted only in recent years.

These conditions are mentioned because they have a special bearing on our particular problem in that they explain the almost complete isolation of Monastir until recent years. And yet with the more or less adequate facilities for travel, we find that the *Monastirlí* is essentially a home-lover, and his disinclination to travel being augmented by the fact that he has not the where-with-all to take any trips. Generally speaking, the Monastir Jew is as poor as the proverbial church-mouse.

Population. — The population of Monastir at the close of 1927 was some 30.000 inhabitants, of whom 3.000 were Jews. Some 20 years back, however, there were 60.000 souls in the city, of whom 6.000 were Jews. The very unsatisfactory economic conditions and general unrest in the Balkans seem to be responsible for this steady exodus.

Taken as a whole the population represents a picturesque *mélange* of several nationalities. As one strolls through the streets, he meets veiled Turkish women, Rumanian peasants and shepherds dressed in their characteristic, heavy woolen clothing, Jews and Turks all garbadined and befezzed, Albanians, Bulgarians and Greeks.

The relation of the Jew to the rest of the population. — The four hundred years that the Jews have spent in Monastir have been particularly free from religious persecution. They have been

permitted to worship as they pleased, to maintain their own schools and to speak whatever language they desired. Their contacts with the other inhabitants of Monastir are pleasant and amicable. In the time the writer spent in Monastir he did not hear a single grievance on the grounds of discrimination or hindrance in the pursuit of business or making a livelihood.

History of the Jews in Monastir. — In the course of the stay in Monastir every effort was made to discover something about the history of the Jews in that city. Little or nothing was forthcoming. It was disappointing to note that there were not even legends about the city which might produce some scintilla of historical evidence. As far as records are concerned, there were none. If any existed in the past, they were undoubtedly destroyed in the tremendous conflagration of 1863 which all but wiped out the Jewish quarter. During the World War, the ghetto drew bombardment from both sides, and was in consequence completely destroyed. Today the *curtiju* (ghetto) is situated in a spot far removed from the one it occupied before the war.

Grave stones, very frequently the source of much information, offered no clue, for until the beginning of the last century the Jews did not put any inscriptions on the tombstones.

That Jews lived in Monastir before 1492 can only be a matter of conjecture. We do know that there were Jews in Saloniki during primitive Christianity, and we have much later mention made of them by Benjamin Tudela. Rabbi Jacob Ben-Habid of Zamora found learned Jews in Saloniki upon his arrival there in 1492 (Franco p. 23).

Shortly after the expulsion from Spain, we learn of the arrival of a considerable number of Portuguese Jews who augmented the then existing colony in Monastir (Rosanes II, p. 112). Whether these Jews originally came from Spain *via* Portugal or were natives of Portugal is not known; but at all events they formed a community apart known as *Portugal*. We also know that Rabbi David Ben Lav, who came from Oriola, Portugal, settled

in Monastir shortly after 1492 (Rosanes I, p. 106), and his distinguished son, one of the very few outstanding men that Monastir has produced, was born in the city in 1500.

Another event of historical importance revolves around a Solomon Molxo who was born in Portugal about 1500. Known as Diego Pérez when a Marano in Portugal, he left the country and eventually reached Saloniki. There he proclaimed himself the Messiah, but evidently his claims were not well received for he was driven from the city after some differences with the rabbis. He sought refuge in Monastir because it was small, isolated and far removed from sea-ports; and there he wrote the *Sefer Amefoar*, the « Sublime Book », in 1528. Subsequently we learn, he was burned at the stake in Mantua in 1532 (Rosanes II, pp. 22, 23).

If an attempt is made to seek a clue to the origin of the Monastir Jews as offered by the names of the synagogues, information is exceedingly meagre. It must be explained here that in the past it was customary to form congregations taking as a basis the particular city, province or town from which the original settlers and their descendants hailed. We find five synagogues in Monastir. The two largest are known as *El Cal de Portugal* and *El Cal de Aragón*; and the other three are named after individuals who had distinguished themselves as rabbis. A synagogue purporting to represent an Aragonese or Portuguese contingent is found in virtually every Judeo-Spanish community of the Levant. It is rather striking that the names of *Asturias*, *Galicia*, or *León* are virtually unknown. Still there were Jewish groups of considerable size in these regions when the Hebrews were expelled. It is quite likely that as far as the Ladino-Jew is concerned, *Aragón* and *Portugal* represent two distinct movements rather than a special point of origin. The former may represent a movement to the east and the latter a movement to the west.

We know, too, that a goodly number of Castilian, Portuguese

and Catalonian Jews settled in Avlona, a port of Albania, at the beginning of the sixteenth century, but because of the bad climate, unsatisfactory economic conditions, and dissension among themselves, many of their number left the city and settled in Monastir (Rosanes II, p. 39).

Educational status. — As has been suggested before the number of scholars and celebrated men that Monastir has produced is extremely small. This situation can readily be understood, if one may judge the past by the present educational level of the people as a whole. Superstition and ignorance are rife. Any reading that is done is in the main confined to religious works. No newspaper has ever been published in the city ; but some of the few who do subscribe to papers published in Saloniki hand them down to their less fortunate neighbors. Books are few and far between, and no library is maintained by the Jews. The *Alliance Israélite Universelle* founded a school there in 1895, but in recent years this school has been either neglected or completely abandoned.

Summing up the educational level of the older generation, it can be said that it is completely stagnant. These facts again have a pertinent bearing upon our study, for this educational inertia would tend to keep intact the language as spoken by the older generation.

The rising generation, however, is taking a new view of things. Those who have attained young manhood since the World War are uneasy and chafe under the superstitious, ignorant restraint of their elders. They read what books they can get, attend the public schools of the city or the French school conducted by the Lazarist Brothers; and at the very first opportunity they leave the country making their way to the New World, principally to Brazil, Chile, and the United States.

Economic conditions. — As has been mentioned, the *Monastirlí* is in the main poverty stricken. Opportunity for commerce and trade is extremely limited. Agriculture, apparently, does not

appeal to him, for in all Monastir there is not a single Jewish farmer. The outstanding trades or professions engaged in are the following: petty merchants of all descriptions, too numerous by far to afford a satisfactory profit for all, money changers, tailors, tinsmiths, some blacksmiths, junk dealers, cobblers who confine themselves largely to salvaging old shoes, porters, and dealers in old rags from which paper stock is made. The Jews have a monopoly of this latter calling.

Social conditions. — There are two distinct social castes in the community : a small but powerful group of wealthy men who exercise considerable influence; and a lower class who barely make enough to keep life and limb together. There is no middle class to act as a buffer between the two groups.

The affairs of the community are administered by a council ot elders and notables to whose attention petty quarrels and personal grievances are brought.

The chief rabbi and the minor rabbis wield a powerful influence among the more superstitious and ignorant.

The women of the past generation were doomed to live a life of obscurity and ignorance. Little or no liberty was allowed them ; and it has proved almost impossible to get any linguistic material from them because of the social and moral fence which the oriental male draws around them.

Some of the younger women of the wealthier class are following to a moderate degree the examples set by their more progressive brothers. At present we find a goodly number of girls around the age of 16 and younger attending the public schools.

The Jewish quarter and houses. — In former years the Jews lived in a *curtiju* (ghetto) enclosed by a wall, but fire and war combined to destroy both the *curtiju* and the wall, making necessary the removal of the colony. Today the Jewish quarter without an enclosing wall occupies both sides of the Karageorgiva extending from the market-place to the end of that street. The architecture and general disposition of the houses are essentially

Monastirlí, but it must be understood that there are positively no restrictions as to where the Jew may or may not reside.

Dress. — In many cases the older men and women still adhere to the Turkish mode of dress. The fez, the long gabardine, the *mintán* or vest and finally the *brages* which serve the double function of trousers and drawers are still to be seen. The younger generation dresses in strictly occidental style.

Food. — The food is essentially Turkish both in nature and in preparation.

Retention of Spanish habits and customs. — So far as we have been able to observe there were no habits or customs that could be termed as being essentially Spanish in character. Withal one finds a deep-seated, tender memory and a pronounced nostalgia reverting to the Spain of their ancestors, the home of their fathers for so many centuries. One can never forget the touching incident that occurred in conversation with two very old women. We were speaking about Spain and its language when one of the women observed in a startled and amazed tone that the language of Spain resembled that of Monastir to a marked degree. The other old woman gathered the last dying embers of pride and remarked with fire as if to reprove her crony — *Ma somuz ispañolis !*

In the course of over four centuries Spanish habits and customs have disappeared, for the Jews, contrary to general opinion, assimilate and adopt the ways of the country in which they live. That they have kept Spanish and the thought of Spain alive is a marked proof of the deep love and affection that find a firm root not only in their hearts but in the soil of Spain which is almost as hallowed as a second Jerusalem.

The linguistic outlook. — A study of the linguistic status of the Monastir Jew would seem to indicate that there are several factors which are tending to break down the identity of the dialect. The better educated young men are wont to employ French among themselves. This situation together with continued emi-

gration, and the fact that the younger generation has a tendency to imitate and use the form of speech employed in Saloniki, largely because it represents something more up-to-date and progressive, and possibly because it is a tacit protest against conditions in the community, will eventually cause the Monastir dialect to disappear.

It is pertinent to remark at this point that the material here gathered for study was obtained, on the whole, from men and women around the age of sixty and in some few instances from others around the age of fifty.

The source of the dialect. — An examination of the various phases of the dialect will readily reveal that it cannot be classified categorically as belonging to any one of the dialects as spoken in Spain prior to 1492.

A survey of the several Judeo-Spanish dialects will disclose the fact that they all represent an archaic form of Spanish and that they possess characteristics which are common to all of them. Many phenomena present in the dialect of Morocco will find a counterpart in far-away Constantinople, Saloniki, or Monastir. It would appear that even while the Jews were in Spain, they conserved despite the linguistic development, an archaic form of speech which became peculiarly their own.

Bearing in mind, then, the archaic nature of Judeo-Spanish considered as a whole, one may go a step further and state that the dialect of Monastir is even more archaic than most other Judeo-Spanish dialects. This belief is founded on the fact that it corresponds in a great measure to the Spanish dialects as spoken in the western part of Spain, especially Leonese. Here it is pertinent to remark that Leonese stands out for its tendency to preserve an archaic form of speech. And although it cannot be argued that the Monastir dialect possesses all the characteristics of Leonese, still one would find in it a resemblance to the speech as developed in Central Leon. This supposition would be strengthened by the observations of Menéndez Pidal : « Viniendo ya a la parte

central del reino (asturleonés), hallamos en la tierra donde más activa fué la repoblación muchos emigrantes venidos de muy diversos países. Tal mezcla de gentes no era propicia para conservar ni para producir hondos particularismos dialectales. El leonés del Centro propendió, pues, a un tipo medio, trabajado por tan encontradas influencias de gallegos, asturianos, bercianos, castellanos, mozárabes, y se apartó bastante del multiforme dialectalismo de Asturias. » (M P O, p. 472).

It is quite possible that our dialect underwent the same linguistic development as that mentioned above. Admitting its archaic nature and western characteristics, it would seem that the Monastir dialect evolved from a median speech which finds a linguistic overlapping with the dialects cited by Menéndez Pidal.

Purpose of the study. — This study includes a generous amount of folk-material which was obtained from several sources so as to afford a rather complete picture of the linguistic status of the older Ladino-speaking Jews. For the most part, the phonology, morphology, and syntax are based on this material, although some material was secured by direct questioning or in the course of incidental conversation. There were added, then, to the words found in the folk-material many secured through direct questioning as based on a definite list of commonly used Spanish words.

In the treatment of the dialect, the comparative method was the one that naturally suggested itself.

Phonetic transcription. — In transcribing the texts found in this study special care has been taken to reduce the number of phonetic symbols to a minimum. This procedure was prompted entirely by the thought of bringing the dialect as close as possible to the orthography employed in modern Spanish. It is hoped that this will make for a more ready and intelligible reading of the texts. The characters employed in modern Spanish have been retained in so far as they represent corresponding sounds in the dialect. It has not been found necessary to indicate the

open and closed value of *e* and *o* because these letters are pronounced almost identically like those in modern Spanish. Any deviation that does occur is too negligible to warrant any serious attention.

â : *vocal embebida*
b : voiced explosive
v : voiced continuant
g : See § 24
g : See § 24
ğ : as in Italian *giorno.*
h : aspirated as in English *house.*
ḥ : as in Spanish *jota.*
j: as in French *jeune.*
s : voiceless sibilant
š : as in English *should.*
z : as in English *zone.*
θ : as in English *think.*

Accent. — The accent of Spanish words has been indicated in keeping with modern practice. Words other than Spanish have been duly accented.

Acknowledgments. — To his many friends in Monastir, the author desires to express his deep thanks for their kindness and patience in transmitting to him orally the abundant material found in this study. He wishes to express his appreciation to the late Monsieur R. Foulché-Delbosc for many helpful suggestions while the study was being written. He is alo indebted to Professors Louis H. Gray and Henri Muller for ready help in reading the manuscript and for valuable suggestions offered. Special thanks are due Professor Federico de Onís for generous assistance and advice while the study was being prepared and for his painstaking care and invaluable criticism in reading the manuscript in final form.

BIBLIOGRAPHY

Judeo-Spanish Language [1].

Grünwald, M. — *Über den jüdisch-spanischen Dialekt als Beitrag zur Aufhellung der Aussprache im Altspanischen*, Belovar, 1882.

Foulché-Delbosc, R. — « La transcription hispano-hébraïque » in *Revue Hispanique*, I (1894), pp. 22-33.

Cherezli, S. I. — *Dictionnaire Judéo-español-français*, Jerusalem, 1899.

Danon, A. — « Essai sur les vocables turcs dans le judéo-espagnol » in *Keleti Szemle*, IV (1903), pp. 215-229, V (1904), pp. 111-126.

Subak, J. — *Das Verbum im Judenspanischen* in *Bausteine Mussafia*, Halle, 1905, pp. 321-331.

Subak, J. — « Zum Judenspanischen », in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XXX (1906), pp. 129-185 (Subak).

Subak, J. — *Judenspanisches aus Saloniki, mit einem Anhange* : *Judenspanisches aus Ragusa*, Trieste, 1906.

Galante, A. — « La langue espagnole en Orient et ses déformations » in *Bulletin de l'Institut Égyptien*, I (1907), pp. 15-23.

Lamouche, L. — « Quelques mots sur le dialecte espagnol parlé par les Israélites de Salonique », in *Romanische Forschungen*, XXIII (1907), pp. 969-991 (Lamouche).

Gil, R. — « La lengua española entre los judíos » in *España Moderna*, June 10, 1909, pp. 30-43.

Wagner, M. L. — « Los judíos de Levante » in *Revue de Dialectologie Romane*, I (1909), pp. 470-506.

Davids, W. — « Bijdrage tot de studie van het Spaansch en Portugeesch in Nederland naar aanleiding van de overblijfseln dier talen in de taal der Portugeesche Israëlieten te Amsterdam » in Handelingen van het zesde nederlandsche Philologencongres, Leiden, 1910, pp. 141-154.

Subak, J. — « Vorläufiger Bericht über eine im Auftrag der Balkan-Kommission der kaiserliche Akademie der Wissenschaften zu Wien unternommene

1. The Judeo-Spanish bibliography has been arranged in chronological order.

Forschungreise nach der Balkanhalbinsel zur schriftlichen und phonographischen Aufnahme des Judenspanischen » in *Anzeiger der philos. -histor. Klasse* der *k. Ak. d. W. in Wien*, Jhg. 1910, Nr. VI.

Danon, A. — « Le turc dans le judéo-espagnol » in *Revue Hispanique*, XXIX (1913), pp. 5-12.

Wagner, M. L. — *Beiträge zur Kenntnis des Judenspanischen von Konstantinople* Vienna, 1914 (Wagner Konstan).

Yahuda, A. S. — « Contribución al estudio del judeo-español » in *Revista de Filología Española*, II (1915), p. 339-370 (Yahuda).

Gaspar Remiro, M. — « Sobre algunos vocablos y frases de los judeo-españoles » in *Boletín de la Real Academia Española*, I (1914), pp. 449-455, II (1915) pp. 77-84, 294-301, III (1916), pp. 66-74, 186-196, 498-509, IV (1917), pp. 107-121, 327-335, 459-468, 631-642, V (1918), pp. 350-364 (Gaspar).

Wagner, M. L. — « Judenspanish-Arabisches » in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XL (1920), pp. 543-549.

Simon, W. — « Charakteristik des judenspanichen Dialekts von Saloniki » in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XL (1920), pp. 655-689 (Simon).

Wagner, M. L. — « Algunas observaciones generales sobre el judeo-español de Oriente » in *Revista de Filología Española*, X (1923), pp. 225-244 (Wagner RFE).

Wagner, M. L. — *Los dialectos judeo-españoles de Karaferia, Kastoria y Brusa* in *Homenaje a Menéndez Pidal*, v. II, Madrid, 1925, pp. 193-203 (Wagner H M P).

Blondheim, D. S. — *Les parlers judéo-romans et la vetus latina*, Paris, 1925 (Blondheim).

Benoliel, J. — « Dialectos judeo-hispano-marroquí o hakitía » in *Boletín de la Real Academia Española*, XIII (1926), pp. 209-233, 342-363, 507-538, XIV (1927), pp. 137-168, 196-234, 357-373, 566-580, XV (1928), pp. 47-61, 188-223.

Luria, M. A. — *Judeo-Spanish Dialects of New York City* in *The Todd Memorial Volumes*, v. II, New York.

Judeo-Spanish Literature.

Kayserling, M. — *Biblioteca española-portugueza-judaica*, Strassbourg, 1890.

Foulché-Delbosc, R. — « Le testament d'un Juif d'Alba de Tormes en 1410 » in *Revue Hispanique*, I (1894), pp. 197-198 (Foulché-Delbosc T).

Wiener, L. — « The Ferrara Bible » in *Modern Language Notes*, X (1895), pp. 81-85, XI (1896), pp. 24-42, 84-105 (Wiener X, XI).

Sánchez Moguel, A. — « Un romance en el dialecto de los judíos de

Oriente » in *Boletín de la Real Academia de la Historia*, XVI (1890), pp. 497-509.

Foulché-Delbosc, R. — « Proverbes judéo-espagnols » in *Revue Hispanique*, II (1895), pp. 312-352.

Danon, A. — « Recueil de romancero judéo-espagnoles chantées en Turquie » in *Revue des Études Juives*, XXXII (1896), pp. 102-123, 263-275, XXXIII (1896), pp. 122-139, 255-268.

Grünbaum, M. — *Jüdisch-Spanische Chrestomathie*, Frankfort, A. M., 1896.

Kayserling, M. — « Quelques proverbes judéo-espagnols » in *Revue Hispanique*, IV (1897), p. 82.

Menéndez y Pelayo, M. — *Romances castellanos tradicionales entre los judíos de Levante* in *Antologia de poetas líricos castellanos*, v. X, Madrid, 1900, pp. 303-357.

Galante, A. — « Proverbes judéo-espagnols » in *Revue Hispanique*, IX (1902), pp. 440-454.

Danon, A. — « Proverbes judéo-espagnols de Turquie » in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XXVII (1903), pp. 72-96.

Galante, A. — « Quatorze romances judéo-espagnols » in *Revue Hispanique*, X (1903), pp. 594-606.

Wiener, Leo. — « Songs of the Spanish Jews in the Balkan Peninsula » in *Modern Philology*, I (1903), pp. 205-216, 259-274.

Menéndez-Pidal, R. — « Catálogo del romancero judeo-español » in *Cultura Española*, Madrid, 1907.

Gil, R. — *Romancero judeo-español*, Madrid, 1911.

Judeo-Spanish History in the Levant.

Franco, M. — *Essai sur l'histoire des Israëlites de l'empire ottoman*, Paris, 1897 (Franco).

Bérard, V. — *La Macédoine*, Paris, 1900.

Pulido Fernández, A. — *Españoles sin patria*, Madrid, 1905.

Rosanes, S. A. — *Geschichte der Juden in Türkei vom* 1300-1640, 3 parts, Husiatyn, 1907-1913. Written in Hebrew (Rosanes).

Other Works Consulted.

Alonso Garrote, S. — *El dialecto vulgar leonés hablado en Maragatería y tierra de Astorga*, Astorga, 1909 (Alonso).

Baist, G. — *Don Juan Manuel, El libro de la caza*, Halle 1880 (Baist).

Bello, A. — *Gramática de la lengua castellana*, Paris, 1918 (Bello).

Borao, G. — *Diccionario de voces aragonesas*, Saragossa, 1859 (Borao).

Castro, A., and Onis, F. de. — *Fueros leoneses de Zamora, Salamanca, Ledesma y Alba de Tormes*, v. I., Madrid, 1916 (Castro-Onís).

Cornu, J. — *Recherches sur la conjugaison espagnole au XIIIe et XIVe siècle* in *Miscellanea di Filologia e Linguistica*, Florence, 1886 (Cornu).

Cuervo, R. J. — *Apuntaciones criticas sobre el lenguaje bogotano*, Paris, 1915 (Cuervo B).

— *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, 2 v., Paris, 1886-1893 (Cuervo D).

— « Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellanas » in *Revue Hispanique*, II (1895), pp. 1-69, V (1898), pp. 273-313 (Cuervo).

— *Notas a la gramática castellana de A. Bello. See* Bello.

— « Las segundas personas del plural » in *Romania*, XXII (1893), pp. 71-86 (Cuervo SP).

Encina, Juan del. — *Teatro completo*, Madrid, 1893 (Encina).

Escritores en prosa anteriores al siglo XV in *Biblioteca de autores españoles*, v. LI, Madrid 1884. (Calila = Calila e Dymna, Consol = Libro de las consolaciones de la vida humana, Enxemplos = El libro de los enxemplos.)

Espinosa, A. M. — *Cuentos populares españoles*, 3 v., California, 1923-1926 (Espinosa C I, II, III).

— « The Language of the Cuentos Populares Españoles » in *Language*, III (1927), pp. 188-198, IV (1928), pp. 18-27, 111-119 (Espinosa L).

— « Studies in New Mexican Spanish » in *Revue de Dialectologie Romane*, I (1909), pp. 157-239, III (1911), pp. 251-286, IV (1912), pp. 241-256, V (1913), pp. 142-172 (Espinosa I, III, IV, V).

Fabra, P. — « Étude de phonologie catalane » in *Revue Hispanique*, IV (1907), pp. 1-30 (Fabra).

Fernández, Lucas. — *Farsas y églogas*, Madrid, 1867 (L Fernández).

Fitz-Gerald, J. D. — *La Vida de Santo Domingo de Silos par Gonzalo de Berceo*, Paris, 1904 (SDom).

Ford, J. D. M. — *Old Spanish Readings*, Boston, 1911 (Ford).

— « The old Spanish Sibilants » in *Studies and Notes in Philology and Literature*, v. VII (1900), pp. 1-182 (Ford OSS).

Gagini, C. — *Diccionario de barbarismos y provincialismos de Costa Rica*, San Jose, 1893 (Gagini).

Çarcía de Diego, V. — *Elementos de gramática histórica gallega*, Burgos, 1909 (García).

Gassner, A. — *Das altspanische Verbum, Halle*, 1897 (Gassner).

Gavel, H. — *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIVe siècle*, Paris, 1920 (Gavel).

Gessner, E. — *Das Leonisische*, Berlin, 1867 (Gessner).

Grandgent, C. H. — *An Introduction to Vulgar Latin*, Boston, 1907 (Grandgent).

Hanssen, F. — *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913 (Hanssen).

Körting, G. — *Lateinisch-Romanisches Wörterbuch*, 3rd ed., Paderhorn, 1907 (Körting).

Krauss, S. — *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum*, 2 v., Berlin, 1898-99 (Krauss I, II).

Krüger, F. — *El dialecto de San Cipridn de Sanabria*, Madrid, 1923 (Krüger SC).

— *Studien zur Lautgeschite westspanischer Mundarten*, Hamburg, 1914 (Krüger).

Lamano y Beneite, J. — *El dialecto vulgar salmantino*, Salamanca, 1915 (Lamano).

Lanchetas, R. — *Gramática y vocabulario de las obras de Gonzalo de Berceo*, Madrid, 1900 (Lanchetas).

Leite de Vasconcellos, J. — *O dialecto mirandez*, Porto, 1882.

— *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, Paris, 1901 (Leite P).

— *Estudos de philologia mirandesa*, 2 v., Lisbon, 1900-1901 (Leite I, II)

Lemos R. G. — *Barbarismos fonéticos del Ecuador*, Guayaquil, 1922 (Lemos).

Marden, C. C. — *Poema de Fernán Gonçalez*, Baltimore, 1904 (Fn Gz).

— « The Phonology of the Spanish Dialect of Mexico City » in *Publications of the Modern Language Association of America*, XI (1896), pp. 35-150 (Marden).

Marxuach, T. — *El lenguaje castellano en Puerto Rico*, San Juan, 1903. (Marxuach).

Menéndez Pidal, R. — *Cantar de mio Cid. Texto, gramática y vocabulario*, Madrid, 1908-1911 (Cid, M P I, M P II).

— « El dialecto leonés » in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, XIV (1906), pp. 128-172, 294-311 (M P L).

— *Manual elemental de gramdtica histórica española*, Madrid, 1914 (M P M).

— *Primera crónica general de España*, Madrid, 1906 (M P Cr G).

— *Origenes del español*, Madrid, 1926 (M P O).

— « Poema de Yuçuf » in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, VII (1902), pp. 91-129, 276-293, 347-362 (M P Y).

Meyer, G. — *Etymologisches Wörterluch der albanischen Sprache*, Strassburg, 1891 (Meyer).

Meyer-Lübke, W. — *Grammaire des langues romanes*, 4 v., Paris, 1890-1906 (M L I, II, III).

— *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1924 (M L Et).

Minsheu, J. — *A Dictionary in Spanish and English*, London, 1623 (Minsheu).

Miklosich, F. — *Die türkischen Elemente in den südost-und osteuropäischen Sprachen*, Vienna 1884-1890 (Mik XXXIV, XXXV).

Mugica, P. de. — *Dialectos castellanos, montañes, vizcaino, aragonés*, 1ª parte, Berlin, 1892 (Mugica).

Munthe, A. W. — *Anteckningar om folkmalet in en trakt af vestran asturien*, Upsala, 1887 (Munthe).

Navarro Tomás, T. — *Manual de pronunciación española*, Madrid, 1926 (Navarro).

Nebrija, A. A. de. — *Dictionarium ex hispaniense in latinum sermonem*, Antwerp, 1570 (Nebrija).

— *Gramática castellana*, reproduction phototypique de l'édition princeps (1492), publié avec une préface par E. Walberg, Halle a S., 1909 (Nebrija Gr).

Poetas castellanos anteriores al siglo XV in *Biblioteca de autores españoles*, v. LVII, Madrid, 1885. (Alex = El libro de Alexandre, Alf XI = Poema de Alfonso onceno, Appol = Libro de Apolonio, Duelo = Duelo que hizo la Virgen María el día de la pasión de su hijo Jesucristo, José = Poema de José, Loor = Loores de Nuestra Señora, MEg = Vida de Santa María egipciaca, Milag = Milagros de Nuestra Señora, Revel = Revelacion de un ermitaño, Rimado = Rimado de palacio, Ruiz = Libro de cantares de Juan Ruiz, Sacrif = Del sacrificio de la misa, San Laur = Martirio de San Laurencio, Sem Tob = Proverbios Morales del rabbí don Sem Tob, Signos = De los signos que aparecerán ante del juicio, SMill = Historia del Señor San Millán, Sor = Vida de Santa Oria, virgen.)

Priebsch, J. — « Altspanische Glossen » in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XIX (1895), pp. 1-40 (Priebsch).

Puyol y Alonso, J. — « Glosario de algunos vocablos usados en Léon » in *Revue Hispanique*, XV (1906), pp. 1-8 (Puyol).

Rato y Hevia, A. de. — *Vocabulario de las palabras y frases bables*, Madrid, 1891 (Rato).

Real Academia Española. — *Diccionario de la lengua castellana*, Madrid, 1925 (Diccionario).

Sánchez, T. A. — *Vocabulario de voces anticuadas*, Paris, 1842 (Sánchez).

Santillana, Marqués de. — *Canciones y decires*, Madrid, 1913. (Santillana).

Schuchardt, H. — « Die Cantes flamencos » in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, V (1881), pp. 249-322 (Schuchardt).

Staaf, E. — *Étude sur l'ancien dialecte léonais*, Upsala, 1907 (Staaf).

Tallgren, O. J. — *Estudios sobre la Gaya de Segovia*, Helsingfors, 1907 (Tallgren).

Thumb, A. — *Handbook of the Modern Greek Vernacular*, ed. of S. Angus, Edinburgh, 1912.

Toro y Gisbert, M. de. — « Voces andaluzas » in *Revue Hispanique*, XLIX (1920), pp. 313-647 (Toro).

Umphrey, G. W. — « The Aragonese Dialect » in *Revue Hispanique*, XXIV (1911), pp. 5-45 (Umphrey).

Valdés, J. de. — *Diálogo de la lengua*, ed. of Eduard Boehmer, *Romanische Studien*, VI (1895), pp. 339-508 (Valdés).

— *Diálogo de Mercurio y Caron*, ed. of Eduard Boehmer, *Romanische Studien*, VI (1881), pp. 1-108 (Valdés MC).

Valladares Núñez, M. — *Diccionario gallego-castellano*, Santiago, 1884 (Valladares).

Wagner, M. L. — « La infancia de Jesu-Christo » in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, LXXII (1922). (Wagner JC).

Ximénez de Embún y Val, T. — *Lengua española en su siglo de oro*, Saragossa 1920 (Ximénez).

ABBREVIATIONS EMPLOYED IN THE STUDY

Alb. = Albanian
And. = Andalusian
Ar. = Arabic
Arag. = Aragonese
Ast. = Asturian
Bisc. = Biscayan
Bog. = Bogotan
Bulg. = Bulgarian
C. = Classical
Cat. = Catalonian
Constan. = Constantinople
C. R. = Costa Rican
Ecuad. = Ecuadorian
Gal. = Galician
It. = Italian
Kurd. = Kurdish
L. = Latin
Leon. = Leonese
M. = Modern
Mex. = Mexican
Mir. = Mirandan
Mon. = Monastir
Mont. = Montañés
N. Mex. = New Mexican
O. = Old.
P. R. = Porto Rican
Pop. = Popular
Port. = Portuguese
Russ. = Russian
Sal. = Salamancan
San. = Santander
Serb. = Serbian
Sp. = Spanish
Turk. = Turkish
V. L. = Vulgar Latin
Val. = Valencian

TEXTS

I

Un díe istaven caminandu doz ombris. Il unu li dišu al otru :

— Yo sé muy bu̯enu arruvar.

Il otru li arrispundi̯ó :

— ¿ Cómu arroves ?

— Yo li pu̯edu arruvar la misírque d'esti cazalinu.

Il otru li dizi :

— ¿ Cómu si la vaz ârruvar ?

— Cun mayestríe.

Il otru li dizi :

— ¡ Qui no si la pu̯ediz arruvar !

— Aġore mi virás comu si la vo ârruvar.

Dizi al cazalinu :

— Ombri ¿ cu̯ántu queris pur la misírque ?

— Si̯eti ġróšis.

— Dami cu̯andu la veyu. Ez muchu care. ¿ No mi la das pur seš ġróšis ?

— No ti la do.

—Bu̯enu, vamuz ondi il mestru míu. Li tumaré lus si̯eti ġróšis y mi daráz la misírque.

Il cazalinu si fu̯é cun esti ombri a la pu̯erte dil sarái̯. Il cazalinu tiníe un ḥamór y un palu. Cu̯andu vinu a la pu̯erte dil sarái̯, li dišu il ombri al cazalinu :

— Dami la misírque.

— Dami las parás y dispu̯és ti daré la misírque.

— Ya no ti diši a mi siñó qui vo a tumar las parás di mi mestru y ti laz vo a dar a ti ?

— Il ḥamór ¿ óndi qui lu deši ?

— ¡O! Asperti tu aquí cun il ḥamór y il palu y yo yevu la misírque a mi mestru y tomu las parás y ti las traġu aquí.

— Bu̯enu qui ṣeye.

Il ombri tumó la misírque y si fu̯é adi̯entru dil sarái̯. Intró pur la une pu̯erte y sali̯ó pur la otre. Il cazalinu istá aspirandu qui li vâ trayer las parás. Il di la misírque fizu la ide sin la vinide. Na qui vi̯eni il otru ladrón. Li dizi al cazalinu :

— ¿ Pur lu cu̯é istáz aquí ?

— Lu 'sto aspirandu al mosu dil patrón deste caze.

— ¿ Lu cu̯é ti̯enis cun él ?

— Li vindí une mísirque para il mestru suyu.

— ¿ Pur cu̯ántu ?

— Pur si̯eti ġróšis,

— ¿ Si la vinditis pur si̯eti ġróšis, pur lu cu̯é 'staz aspirandu ?

— Isto aspirandu qui mi traġe las parás.

— ¿ Pur lu cu̯é no vas tú adi̯entru ?

— No tengu cun quen dišar il ḥamór.

— ¡ Ombri! ya lu ditengu yo il ḥamór. Va tú adi̯entru.

— Bu̯enu, muches ġrasi̯es, mi siñó. Il cazalinu dišó il ḥamór cun il palu al otru amiġu dil ladrón y s'intró al sarái̯ bušcandu an aquel ombri qui li tumó la misírque. No lu tupó. Priġuntó a un ombri qui avíe in une pu̯erte d'une udá :

— No vitis âquel ombri qui mircó la misírque míe para il mestru tuyu ?

Li arrispondi aquel ombri di la pu̯erte di la udá :

— Aquí no amore il mestru. Aquí es sarái̯.

Il cazalinu impisó a si dar puñus a la cavese.

— ¿ Pur lu cu̯é ti das dades ? ¿ Pur lu cu̯é t'aḥarves tú solu ?

— M'aḥarvu purque m'arruvarun la misírque qui la truši dil cazal fin aquí im brasus. ¡ E! esti mazál tuvi qui mi vo a yir al cazal sin parás. Aġore si queri cun laz bu̯enes idu afu̯ere y tumadu il ḥamór yir al cazal sin mircar nade.

Sali̯ó afu̯ere y bušcó il ḥamór. No 'stá ni̯ il ḥamór ni̯ il bicli̯a-

dór. Dimandó a unu, dimandó a otru. Ningunu lu afalaġó.

— ¡ Mire ḥal qui mi vinu a la cavese ! M'arruvarun il ḥamór y mi vo a yir al cazal caminandu cun lus pi̯ezis.

Impisó a caminar para si yir al cazal. Cu̯andu ya sali̯ó di la sivdad afu̯ere, il otru amiġu di luz doz ladronis ya lu 'stave aspirandu qui vâ pasar pur aí. Aí avíe un podzu para biver aġu̯e. Il cazalinu lu vidu a esti ombri aí qui 'stave yurandu. Li priġunte il cazalinu an esti ombri pur lu cu̯é 'stá yurandu.

— Quiríe biver aġu̯e, cu̯andu m'abuquí para tumar la cuvá, mi cayó la bolse cun si̯en lires aquí adi̯entru dil podzu. Aġore no sé lu cu̯e faġe. Estes parás no son míes. Son d'un amiġu míu qui mi laz di̯ó para qui si laz dé a otro amiġu. Il podzu ez muchu fondu. M'ispantu d'abašar abašu. Aġore tú qui sos cazalinu no t'ispantes d'abašar abašu. Abášiti, tome las parás d'abašu y tráyiles arrive. Muz laz dispartimus a mitá.

— ¡ Qué mazál qui tuvi ! Aġore ya vâ salir y la misírque y il ḥamór. Ya mi mercu trente misírques y sincu ḥamurím. Verdá qui m'arruvarun la misírque y il ḥamór, ma ya laz vo a miter al loġar.

Il cazalinu s'impisó âbašar al podzu. Il ladrón li dišu :

— Quítiti la dulamá para qui no ti s'mbatái̯qui la dulamá.

Il dizdichadu di cazalinu si quitó la dulamá y s'impisó âbašar abašu. Il ladrón li dizi :

— Quítiti il mintán para qui no ti s'incañi.

— ¡ O ! ¡ Qué bu̯en ombri ! S'aġidi̯ó qui no si mʿincáñi la dulamá ni̯ il mintán.

Il cazalinu s'impisó otre ves âbašar al podzu. Li dizi il ladrón :

— Quítiti la camize y laz braġes para qui no t'incáñis nade.

Il cazalinu l'iscuchó a lu cu̯e li dišu il ladrón. Si diznudó y impisó a s'abašar abašu. Li dišu il cazalinu al ladrón :

— Cu̯andu ti vo a dizir qui ya tupí las parás, tú eches la cuvá abašu y yo vo a inchir d'aġu̯e para mi lavar cu̯andu vo âsuvir arrive.

Estu li dišu y él s'abašó abašu al podzu. Il ladrón tumó la dulamá, il mintán, la camize, laz braġes. Tumó la pi̯edre y lu tapó il podzu. Il cazalinu ġritave, ġritave :

— ¡ Dami la lus ! ¡ Qui no 'sto vi̯endu !

Él ġritave y él sintíe. Il ladrón s'arricuji̯ó la dulamá, il mintán laz braġes, la camize, y dišó al ombri aí. Il ombri ġritó, ġritó. Il ladrón no l'arrispundi̯ó. A pi̯edre a pi̯edre bušcó laz lires. No tupó ni̯ une di las si̯en lires qui avíe aí. Fu̯é di minister di pricurar para salirsi dil podzu afu̯ere. Sali̯ó afu̯ere. Vidu qui li manque la dulumá, il mintán, la camize, laz braġes.

¿ Cómu qui mi vo yir diznudu in caze ? Cali qui̯ asperi qui si faġe di nochi al iscuru qui no mi veyen luz vizinus dil cazal purque mi cunesin toduz a mi.

Il cazalinu istuvu uvliġadu d'aspirar fista cu̯andu si anochisi̯ó. Istonsis si fu̯é in caze sin ḥamór y palu y sin misírque y sin parás. Al pasar pur la cayi dil cazal avíe ġenti asintadus ichandu lašón pudridu. Lu vi̯erun pasar. Impisarun a li dimandar :

— ¿ Pur qué 'stáz ansine diznudu ? ¿ Lu cu̯é ti vinu a la cavese ?

— Nade, nade.

— Ma, dízimus.

— No vus pu̯edu favlar aġore. Mañane ya vus contu todu lu cu̯e mi pasó oy.

Y si fu̯é in caze. Impisó a yamar a la mujer, dizi̯endu :

— Dami camize, braġes, y dulamá.

— ¡ La ġote m'abaši ! Mi maridu 'stá ġritandu. Aspere, viré lu cu̯e l'acuntisi̯ó. ¿ Lu cu̯é ti̯enis, lu cu̯é ti̯enis ?

— No mi dimandis tú. Purque ya mi dimandarun otruz máz antiz di ti, y yo no liz arrispundí.

Told by Yahuda Negrín, age 49. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Shoemaker.

II

Un loġar avíe di mil picus di lungor y más. Salide no avíe. Un díe uvu un fu̯eġu a la intrade di la cayi. Aquel díe avíe ai̯ri y aġu̯e no si tupave par' amatar il fu̯eġu. La ġenti 'stave a luz mil picuz al cavu. Il fu̯eġu istave adilantri. Eyus no pudíen fuyir purque avíe fu̯eġu adilantri y si van a quimar todus. Aí avíe un vi̯eju. Dimandó :

— ¿ Qué ez la ribu̯elte y estuz ġritus ? ¿ Qué es ?

Li dišerun lus pari̯entis en aquel vi̯eju, dizi̯endu :

— Qui muz vamuz a quimar todus, il bi̯en y laz almes. Para mordi qui tinemus fu̯eġu ġrandi, aġu̯e no ay para l'amatar. Il ai̯ri lu 'stá asuplandu y 'stá asindi̯endu más, y muzotrus no tinemus pur ondi fuyir.

Il vi̯eju ere muchu siḥiludu.

— Aġore si quiréš iscapar laz almes y il bien, prestu, manti̯niendu il fu̯eġu ichandu tavles y maderus. Di lus quini̯entus picus primerus, dizfazermi las cazes, y la madere yivalde al fu̯eġu.

In yivándulu al fu̯eġu, il fu̯eġu s'amató, si̯endu no avíe loġar para caminar para vinir adilantri. Istonsis quini̯entus picus quidarun y laz almes cun il bi̯en. In no yivandu aqueyus maderus y tavles para mantiner il fu̯egu, s'avíen a quimar eyus, laz almes y il bi̯en.

Told by Yošoa Grasianí, age 72. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Engaged in selling fruit.

III

Une ves avíe un rey. Aquel rey quiríe qui li cuntaren une mintire. S'il ombri qui dišu la mintire ere sin cazar, li dave a la fije pur mujer. Si̯ ere cazadu, li dave il meyu guvernu. Impisarun a yir ġenti, savi̯us, intindidus qui pudíen favlar mintires. Il rey dizíe :

— Estu qui m'istás cuntandu ya ez verdad. ¿D'óndi mi lu dipreves qui ez mintires?

Il savi̯u no si lu pudíe apruvar qui ez mintires. Si̯endu aqueyus savi̯us y savidus cu̯andu impisaven a favlar cun il rey, quen dizíe qui̯ une vez avíe un ricu; otru dizíe di lus savius qui̯ avíe un provi; otru dizíe qui eren muchus irmanus; otru dizíe qui ay un mansevu y ningunu no pu̯edi cun él. Impisaven a cuntar cun las palavres d'arrive. Un otru uvu qui 'stave bezér di la vide. Fu̯é ondi il rey y li dimandó lisensi̯e, dizi̯endu:

— Yo ti vo a cuntar une mintire. Sin qui iscapi di favlar, tú vaz a quidar cayadu. Dispu̯és qui yo iscapi di favlar, vaz a dizir tú qui lu cu̯é cuntí ya ez o verdá o mintires. Este mintire ti la vo a trayer a mañane. Apareje loğar para la mintire qui̯ ez muy ğrandi.

¿Qué fizu aquel ombri? Tumó sincu arabás, di aqueyes qui trayin leñe. Laz fizu las sincu arabás une, y miti̯ó paredis d'istere cun su taván, y dišó un buracu avi̯ertu al tantu ğrandi d'un puñu, y impisó a cuntar la mintire.

— Antiz mil añus il ğuvernu tuvu une ğerre muy fu̯erti. Tú no t'acordes, ni tu siñor ni tu papú. Yo no m'acordu, ni mi siñor ni mi papú, si̯endu ay mil añus qui ya pasarun. Istonsis il rey no tuvu para ğastar. Quitó un priğuneru dizi̯endu: Quen si tope ricu in la ti̯erre, qui fağe un plazer al rey. Istonsis vinu un pari̯enti míu L'impristó sincu arabás di napoli̯onis. Istonsis no lus cuntarun. Laz inchirun pur aquel buracu d'arrive, inrive di l'arabá. Ağore si mi fazi di minister y ağore queru qui mi laz des a puntu. Éste ez l'arabá qui liz impristó a tus pari̯entis. Si ez verdá, dami las parás. Si no ti creyis, y qui̯ ez mintires, dami la fije pur mujer.

Il rey no pudu dizir qui ez verdad purque no tuvu para li dar las parás. Fué uvliğadu pur fu̯erse para qui dišere qui̯ ez mintires, y li di̯ó la fije pur mujer y bivi̯erun cuntentis pur tode la vide.

Told by Yošoa Grasianí, age 72. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Engaged in selling fruit.

IV

Une ves avíe un ricu bastanti. Alğune ves si li fazíe minister muches parás. Íe ondi il banquér y tumave la sume qui quiríe. Il banquér comu ya lu cunisíe qui̯ ere muchu ricu, li dave il importi qui dimandave y li dizíe :

— Vi̯en dispu̯és y meti la firme.

Cu̯andu íe il ricu para li pağar il importi qui li tumó, il banquér arrazğave il bonu primeru y dispu̯és li tumave las parás. Esti cadár d'unor tiníe il ricu. Cu̯andu tumave, no afirmave il papel. Cu̯andu pağave, primeru li arrazğave il bonu, dispu̯és li dizíen : « Páğimi. »

Un díe tumó il ricu une sume muy ğrandi di munede impristade y no afirmó il papel comu si̯empri. Pasandu doz o trez díes s'incuntrarun fiğure cun fiğure, il unu d'abašu, il otro d'arrive. Li dišu il banquér qui li di̯o la sume di munede :

— ¿ Di qué no vi̯enis âfirmar il papel ?

Dišu il ricu :

— ¿ Pur qué c'afirmi ? ¿Lu cu̯é miratis? ¿ Qué ti devu para qui t'afirmi ?

Li dišu il banquér :

— La munede qui ti dí antis trez díes.

Il ricu arrispondi :

— Yo no tumí.

Il banquér fu̯é a la ğustisi̯e y cuntó, dizi̯endu qui̯ él tiníe qui tumar di tal ricu tale sume di munede, y il ricu dizi qui no devi.

— Yo la queru, dizi il banquér.

Istonsis yamarun al ricu y li dišerun :

— Páğili al banquér la munede qui ti di̯ó.

— Yo no li devu nade, arrispundi̯ó il ricu.

La ğustisi̯e no savíen cuálu ere lu direchu. Si ere verdá o mintire. Si̯endu ere il importi di las parás muy ğrandi, no ere

cu' milis, ere cun millonis, y pur estu no tupaven la ğustisi̯e cuálu ere la verdá. No ere une coze para qui di̯ere une ğure comu il uzu dil mundu. Si tupó al ğuzġu un ombri muchu siḥiludu.

Li dišu al ricu :

— ¿Li paġes o no?

— No devu para qui li paġi, li arrispundi̯ó.

— Na, qui no ti devi, dišu al banquér. ¿ Pur lu cu̯é li dimandes d'esti ricu este sume ġrandi di munede?

Dišu il banquér :

— Yo comu no do, no dimandu. ¿ Di qué no dimandu di̯ otru? Yo esti importi qui dí, lu queru.

¿Qué fizu? Il ğuzġador qu'ere muchu siḥiludu s'arravi̯ó cun toduz luz dos y liz dišu :

— Vuzotrus viniš aquí a la ğustisi̯e pur ğuġarvus cun muzotrus. Aġore yo veyu di ğustu qui 'stéš toduz luz dos im prizi̯ón, unu in un loġar, otru in otru loġar.

¿Qué fizu il ğuzġador? Antiz di miterlus in la prizi̯ón, lus pizó a toduz luz dos. Il unu tuvu tantez oques, il otru tuvu tantez oques. Il ğuzġador ya iscrivi̯ó laz oques di cada yunu y yunu qui ez di toduz luz dos. Il qui di̯ó las parás dizíe :

— Mancu qui seyen las parás, prizi̯ón cu̯andu no tenge.

Di la siḥurá qui tiníe, él no cumíe. Si fizu máz livi̯anu. Il qui tumó la sume ġrandi, él dizíe :

— Yo ya tengu para cumer toduz luz díes di mi vide, y ya tengu para fijus y miz fijus para tode la vide. La munede qui tengu ez muchu di dimazíe, no s'iscape.

Él in la prizi̯ón qui 'stave cumíe y bivíe máz muchu di cu̯andu istave in su caze. Y él todu istave in la prizión cantandu y no tiníe ningune siḥurá, si̯endu no tiníe intisi̯ón para paġar. Pur estu il di la ğustisi̯e qui luz aprizó a luz dos pur tal ti̯empu. Il ti̯empu vinu. Il di la ğustisi̯e lus quitó di la prizi̯ón para ğuzġarlus siġunde ves. Antis qui vini̯eren a la ğustisi̯e, cumandó y dišu :

— Pizálus in estuz dos.

Il unu vinu. Doz oques mancu dil pezu qui tiníe. Il otru vinu. Doz oques máz di lu cu̯e tiníe. Lis prigŭntó il ğuzğador a toduz luz dos:

— ¿Pur qué tú vinitis doz oques mancu? ¿Pur qué vinitis tú doz oques máz? li prigŭntó al otru.

— Yo di la siḥurá. Ya baste qui las parás no las pu̯edu tumar y mi mititis im prizi̯ón.

Al otru li prigŭntó:

— ¿Mire qué dizi éste? ¿'Stás sinti̯endu? ¡Di la siḥurá vinu doz oques mancu! Tú, qui no ti̯enis ḥabér qui li devis, tú di la siḥurá si quiríe qui vini̯eres ma̯ncu dil pezu di lu cu̯e tiníes. 'Sto vi̯endu qui tú im pocus díes mititis doz oques di carni máz in tu cu̯erpu. Ağore ya s'intindi̯ó di suyu y no si queri dimandadu di ti nade. ¡A viste! ¡Prestu! ¡Ande! Tráyili las parás qui li tumatis. Y si no las trayis, yo ti matu.

Istonsis fu̯é in su caze y trušu la munede.

Told by Yošoa Grasianí: age 72. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Engaged in selling fruit.

V

Avíe tres provis. Il unu ere tiñozu. Il otru ere sarnozu. Il otru ere mucozu. Si dišeru̯n entri lus tres:

— Vamuz a yir ârricujer sidacá. Di la sidacá qui vamuz ârricujer, unu solu qui si tomi las parás. Cun qui il tiñozu no si va âcusar, il sarnozu no si va ârrascar, y il mucozu no si va âmucar.

Pasó un ricu. Al primu:

— ¿Qué fazíes a tu ti̯empu?

— Yo cun este cavese pidrí tode la munede, dándusi puñus a la cavese.

— ¿Qué fazíes tú a tu ti̯empu? li prigŭntó al otru.

— Toduz luz vistidus eren di sírme, in si arrascandu.

— ¿Qué fazíes a tu ti̯empu? li priġuntó al tresi̯u.

In pasandu la manu pur il naris pur s'amucar, dišu:

— Y estu ez mintires y estu ez mintires.

Estu es purque si quiju amucar. Dispu̯és si disparti̯erun pará y pará.

Told by Mošé Carsola, age 84. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Tinsmith.

VI

Avíe une ves un ombri qui si yamave Ǧuhá. Un díe li dimandó l'alme a Ǧuḥá un patu. Sali̯ó al bazár y mircó un patu. Lu diġuyó y si lu yivó a la mujer para qui si lu cuzini. La mujer lu cuzinó il patu, y si lu cumi̯ó interu. La nochi vinu Ǧuḥá in caze, y li dimandó a la mujer:

— ¿Ó'sta il patu?

Y la mujer l'arrispundi̯ó:

— ¿Cu̯ál patu? ¡No trušitis patu!

'Stá pinsandu Ǧuḥá si di virdá trušu patu o no. Al díe mircó otru patu. Lu diġuyó y lu yivó in caze. La mujer lu cuzinó. Otre ves si lu cumi̯ó eye sole. Al die fu̯é il ombri y mircó otru patu. Dišu a luz vizinus:

— ¿Estu qui tengu a la manu, lu cu̯é es?

— Ya es patu, luz vizinus li dišerun.

Si lu di̯ó a la mujer qui lu cuzini. La mujer lu cuzinó y si lu cumi̯ó otre ves. Vinu la nochi Ǧuḥá. S'asintó a la meze y dimandó a la mujer:

— ¿Qué tal sali̯ó il patu?

— Sali̯ó muy bu̯enu. Inchimus un tinǧirizicu yenu di ġurdure. No vamuz a ser cadír di mu' lu cumer luz dos solus. Yame in algún ḥoǧá qui meldi pur l'alme di tu padri y qui come y él dil patu.

Il ḥoǧá mildó lu cu̯é mildó pur l'alme dil padri, y queri salir afu̯ere las cares. A la pu̯erte dil sirvisi̯u avíe un buracu. La mujer di Ǧuḥá in lu cu̯e istá il ḥoǧá al sirvisi̯u, tumó un calúp di šavón y une manu d'almirés y la va inšavunandu. Il ḥoǧá li dimandó:

— ¿Para qui dirritis esti šavón? Máz mijor dámilu a mí il calúp di šavón.

— Este manu d'almirès la 'stó inšavunandu para qui ti la incaši Ǧuḥá al culu.

Il ḥoǧá sinti̯endu estu, tumó laz braġes in la manu y si fuyó. Ǧuḥá 'stá aspirandu a la meze qui vâ vinir il ḥoǧá, Priġuntó a la mujer:

— ¿Ó'sta il ḥoǧá? Qui venge a la meze a cumer.

Arrispundi̯ó la mujer:

— Vinu il ḥoǧá, s'arruvó il patu y si fuyó.

Ǧuḥá accuri̯ó ditraz dil ḥoǧá y li dišu:

— ¡Amán bir parché!

Il ḥoǧá pinsandu qui li queri incašar un pidasicu di la manu d'almirés, abultó la care y li arrispúndi̯ó:

— ¡Ich olmás!

Y Ǧuḥá quidó sin cumer patu.

Told by Mošé Casorla, age 84. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Tinsmith.

VII

Avíe une ves unu qui tiníe si̯eti quíblis di ducadus. Y lus tiníe intirradus al curtiju. Esti tiníe fijus. A luz fijus, no liz di̯ó nade. Pasarun díes, vinu ore di si murir. Yamó a luz fijus y liz dišu:

— Acavandu la ġu̯erte y vaš a tupar si̯eti quíblis di ducadus. Lu cu̯e vuz arroġu ez un cušinicu di ducadus qui mi mitéš aí a la foye y no diġáš nade a luz vizinus y a luz intirradoris.

Vinu la ore dil Satán pur li dar il ḥibút a quéver, sigún a cu̯alunque ben adám. Il mu̯ertu quitó dil cušinicu un puñadu di ducadus, y il Satán luz yivó dilantri dil Di̯ó. Il Di̯ó li dišu :

— Yo fornus no vo a fazer cun esti oru purque il oru es ti̯erre.

Il Satán quijendu ǧuǧarsi d'esti ombri, si fizu comu un amiǧu d'esti mundu.

— ¡ Bré ! ¿ Qué 'stáz acá ? ¿ Discayitis di la munede ?

— No discayí. Mi digu̯eli acá, mi digu̯eli ayá, mi trušerun acá.

— ¿ Queris vinir in caze ?

— Sí, dišu il mu̯ertu.

— ¿ Munede ti̯enis ?

— ¿ Ya tengu.

— Tome un puñadu.

Tumó un puñadu, y lu vâ yivar a su caze. Lu pasó pur un charsí d'aḥchís y panaderus. Li dimandó al mu̯ertu :

— ¿ Ti fazi fambri ? Vi̯en aquí.

— ¿ Lu cu̯é ti̯enis a cumer ?

— Fijonis. ¿ Queris ?

— ¡ Qu'echi !

— Quite a ver il capác.

— ¿ Qué ez estu ? ¿ Ez bu̯enu ?

— No, no, quite a ver il otru capác.

— ¿ Lu cu̯é ti̯enis ayá ?

— Bámi̯es cun tumatis. ¿ Queris ?

— ¡ Qu'echi !

— ¿ Trayi parás ?

— ¿ Batacchís somus muzotrus ?

— Vamuz al otru aḥchí, dišu il Satán al mu̯ertu.

Si fu̯erun al otru, y il otru liz mustró lus tinǧirés comu al primeru, y aquel li demandó parás imprimeru. Dispu̯és caminó toduz luz aḥchís, y toduz li dimandarun parás imprimeru. Al trazer aḥchí, li distapó y in aquel lus tinǧirés, y aquel li diman-

dó parás imprimeru. Pu̯es liz di̯ó a un ducadu pur cada pursi̯ón, unu pur él y unu pur il amiġu. Luz miró luz ducadus y vidu qui son míntsis, y li dišu :

— ¡ No pasen acá !

— ¿ Queris vinir in caze ? dizi il Satán.

— ¡ Amán, bré !

— Ya no ti diši. Vamuz in caze.

Lu yivó fin un si̯ertu loġar.

— ¡ E ! ¿ Las parás qui dišatis a la foye, vâ pasar alġunu y si laz vâ yivar. Cun estu vamuz a tumar las parás y impu̯és muz vinimuz in caze.

Si fu̯erun fin ayá, y li dišu il Satán :

— Entre, tome las parás. Yo ti vo âspirar aquí.

Intró ayentru la foye, li sirró la foye y lu dišó ayentru, y li fizu comu fazi a toduz luz ombris.

Dispu̯éz liz vinu il padri entri 'sfu̯eñu a luz fijus, y liz dišu :

— Tumandu aqueyes parás di la foye purque aquí no pasen, y dalez a lus provis. Pu̯edi ser mi den a ġustar alġune coze acá.

Quen da in vide, comi im mu̯erti.

Told by Mošé Casorla, age 84. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Tinsmith.

VIII

Un ti̯empu avíe un eġumén. Sali̯ó par' acujer di lus cazalis para la clise dil manastir. Impisó âcujer. Vinu ondi une mujer vi̯eje.

— ¿ Qué vaz a dar para la clise ? li dizi.

— Sólu une bitele tengu.

— Dámile a mí. Il qui da unu, il Di̯ó li da dos.

Si cunvinsi̯ó este vi̯eje, y si la di̯ó la bitele. La tumó il eġumén y si la yivó al manastir. Pasó un díe o dos. Si quiju la bitele travajarsi. Y si vini̯erun luz bíquis insime d'este bitele,

acurriéndule distráz di la bitele luz bíquis, y si vini̯erun in caze d'este vi̯eje. Este vi̯eje dišu :

— ¡ Bravu ! Qui las palavres dil eğumén son ğustes. Ya vini̯erun di̯es in caze, qui̯ ez la bitele cun luz bíquis fazin di̯es.

A la nochi il eğumén luz bušcó. Li diserun qui si fu̯erun cun la bitele a la caze di la vi̯eje. A la mañane si fu̯é il eğumén ondi la vi̯eje. Li dišu qui no son estus qui li vâ dar il Di̯ó, son otrus. Estus son dil manastir. Vi̯endu qui no pudu quitarli a la vi̯eje cun palavres, si fu̯é ondi il dispót. Il dispót li dišu a la vi̯eje :

— Il eğumén ti̯eni razón. No son éstus, otruz van a vinir para ti.

Li dišu la vi̯eje :

— A mí qui ya mi vini̯erun. No creyu otre coze.

Dišu il dispót :

— Trayi il livru. Mildaremus a ver.

Mildó il livru. Li dišu a la vi̯eje :

— Chen vâ vinir más prestu pur la mañane, d'aquél van a ser la bitele y luz bíquis. ¡ Yívus inbunore !

La vi̯eje pinsandu qui lu vâ ağu̯ardar il dispót al eğumén, ya vâ 'star más timpranu di eye. La vi̯eje abašandu di la 'scalere vidu qui ay un luğar di ğu̯ardarsi. Si gu̯ardó aí. A la nochi, a la meyenochi, si trušu il dispót une mose muy firmoze. La vi̯eje vi̯endu d'aí qu'il dispót la 'stá bizándule a la mose. Li avri̯ó las tetes, si laz impisó a siñir, y li priğuntó a la mose :

— ¿ Qué ez estu qui ti̯enis aquí ? ¿ Qué si yame ?

— Éstus son lus tirus di la calé di Vidín, li dišu la mose.

Il dispót impisó a bizarle las cares di la mose. Li priğuntó il dispót :

— ¿ Qué son éstus ? ¿ Cómu si yamen ?

— Son mansanes di Carcandilé.

Y s'icharun a la came a quitarsi luz ojus. A la mañane la vi̯eje asuvi̯ó arrive a la pu̯erte dil dispót. Li dišu il mosu a la vi̯eje :

— Il dispót 'stá durmi̯endu. Asperti um pocu qui s'alvanti il dispót.

Pur la otre parti lu intró al eǧumén ayentru di la udá dil dispót. La yamó a la vi̯eje il dispót.

— ¡A! li dišu. ¡Mire cómu 'stá il eǧumén más prestu di ti!

La vi̯eje l'arrispundi̯ó al dispót:

— Ti̯enis yerru. Yo ya istuvi aquí cu̯andu cumitis mansanes y lus tirus di Vidín.

Istonsis il dispót vi̯endu qui la vi̯eje vâ quitar lu cu̯e fizu anochi il dispót, y van a saver todus. Istonsis li dišu il dispót:

— Ya ez vardá qui ya istuvitis antiz dil eǧumén.

Purque no favlare muchu la vi̯eje, li dišu il dispót:

— Va, tómitilus, luz bíquis cun la bitele, qui son tuyes.

Told by Naḥmán Leví, age 73. Born in Monastir. Father and mother born Monastir. Cheese-dealer.

IX

Avíé une ves un papás. Esti papás si viníe in caze. Tiníe il livru y il petrafíl adi̯entru di la turvá. S'asintó a caǧar y dišó la turvá imfrenti. Pasó un cazalinu. La vidu la turvá, si la yivó y si fu̯é al cazal. Il papás qui dišó la turvá la nochi si muri̯ó. Il cazalinu si yivó la turvá, liz dišu a luz dil cazal:

— Mirá, d aǧore indilantri vo ser yo papás.

Ésti no savíe mildar nade. Si fu̯é ondi une pirsone qui l'ambizare une foje a mildar. L'ambizó la foje. Cada alḥá íe a la clise y mildave este foje. An aqueye foje li miti̯ó mišán, une cašque di porru. Vinu un cazalinu di la parti di Turquíe. Savíe mildar. Comu fu̯é a la clise vidu qui estu qui mildó no ez l'aperajá d'este simane. Liz dišu a lus cazalinus:

— Mirá, qui no savi nade.

A la otre simane, fu̯é antiz di toduz a la clise esti qui vinu

di Turquíe, y quitó la cašque di porru dil livru. Fu̯é il papás a mildar. No tupó la foje para mildar. Li dišerun luz dil cazal:

— ¿ Pur qué no meldes ?

— Li caġaré il sói̯ dil qui quitó la cašque di porru.

'Stuvu y 'stuvu. Mamuri̯ó um pocu, y liz dišu qui ya iscapó di mildar. Y sali̯erun di la clise. Esti cazalinu qui vinu di Turquie li dišu a la mujer:

— Vaz a yir ondi il papás, li vaz a dizir qui si muri̯ó tu maridu.

Y fu̯é la mujer dil cazalinu. Li dišu al papás:

— Mi maridu muri̯ó. Qui venges a mildarlu.

Y vinu il papás. Il cazalinu s'intró a la udá. Si fizu dil mortu. Intró il papás adi̯entru para mildarlu. Il papás comu no savíe nade di mildar, impisó a mamuri̯ar, y il qui istave pur mortu, s'impisó a ri̯ir. Al papás li parisi̯ó qui vâ alivantar il mortu. Tumó cun il safumeri̯u, tres, cuatru li dave a la cavese, li quitó luz mi̯oyus pur afu̯ere y lu fizu di verdá mortu. Si fu̯é il papás. Intro la mujer a la udá.

— Alivante, qui si fu̯é il papás.

¿ Chén qui s'alvante ? Ya 'stá mortu. Qui vaye a lus cazalinus, qui liz diġe qu'il papás si lu mató al maridu. No vâ ser criyide. La mujer dil mortu si fu̯é ondi la vladíque y li dišu a la vladíque qui esti papás qui miti̯ó al cazal pur no saver mildar, si lu mató al maridu. Li dišu la vladíque:

— Par' alḥá ya vo yir yo al cazal a la clise cun vistidu di bulġár purque no mi cunese.

Alḥá vinu la vladíque. Luz amiġus dil matadu liz dišerun a lus primus:

— Qui ya vi̯eni la vladíque. Qui la vladíque ya 'stá adi̯entru di la clise.

Il papás impisó a mildar in ġreġu purque no savíén lus cazalinus mildar in ġreġu. Impisó a dizir pa' qui si̯ente la vladíque:

— Tengu venti dulúmis di ti̯erre. Mitá para mí, mitá para ti. Tengu dos ḥamurím. Unu para ti, unu para mí.

Si ḥristiyó. Lis parisi̯ó a lus cazalinus qui ya mildó muy bu̯enu. Sali̯erun afu̯ere di la clise. Priġuntarun lus cazalinus a la vladíque:

— ¿ Savi mildar esti papás o no ?

Liz dišu la vladíque :

— ¡ Ya savi muchu bu̯enu mildar !

Told by Naḥmán Leví, age 73. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Cheese-dealer.

X

Al ti̯empu avíe un rey. Esti rey ere muy ravi̯ozu. 'Stave cazadu. Li pari̯ó la mujer un fiju. Il rey tiníe baḥché ġrandi. Tiníe ġurtilanu. Il ġurtilanu ere cazadu. La ġurtilane li pari̯ó al ġurtilanu un fiju. La rei̯ne y la ġurtilane, todez dos pari̯erun in un díe. Il fiju dil rey, il mu̯evu nasidu, si muri̯ó. La rei̯ne s'ispantó. ¿Qué fizu ? Si fu̯é ondi la ġurtilane. L'afalaġó a la ġurtilane qui li dé il fiju suyu, qui ez bivu, y qui si tomi il mu̯ertu. Il fiju si fizu ġrandi. Muri̯ó il rey, y il fiju intró a su luġar. La madri bivíe. Cada díe sin verle, il fiju no si íe. Li dišu la madri :

— Yo tengu une irmane. Cazar la quiríe. Tengu in mis trizorus muche ǧoye di mil y une maraviyes. Comu aġore a laz manseves abultó la clime, no pasen aqueyes ǧoyes. Querin feches a la mode .

Dizi il rey :

— ¡ Bu̯enu es! Todu qui se faġe a la mode. Mire qui no ti cayes. Qui vaz a dar a la novi̯e qui seye a la mode. ¿ Cuántu vali este ǧoye ? ¿ Quén savi prisi̯arle ?

Un ǧidi̯ó sali̯ó para prisi̯arle, y dišu :

— Si̯eti millonis ay di ǧoye.

— Mánd qui a Romeile la faġen a la mode.

La mandarun. Il fabricant fizu falsíe. Si dituvu la ǧoye bu̯ene y li mandó rozes, aniyus y maniyes, todes falsu. Vini̯erun laz

maniyes, laz rozes, luz aniyus, toduz di falsíe. Il rey yamó al ğidi̯ó.

— Mire lu cu̯e fizimus laz ğoyes vi̯ejes.

— T'ingañarun, dizi il ğidi̯ó. Si̯eti millonis di valor tiníen, si̯eti di di̯ezis di valor ti̯enin.

Dizi il rey :

— ¿ Quén mi dirá qui ez virdad lu cu̯e tú mi dizis ?

— Il brasu dil rey ez muy longu. Mande teligrafi̯ar a Rome. La tuparás la ğoye vi̯eje. Bušcó, la tupó. Il rey mandó al fabricant la false y si tumó la bu̯ene. Al ğidi̯ó si lu dituvu in caze. Un menduḥiyé al ğidi̯ó li di̯ó di bacšíš, y il rey li priğuntave al ğidi̯ó :

— ¿ Qué cozes más savis ?

— Yo sé lu cu̯e ay al curasón dil ombri. Si lu sé quitar di la boque.

Sinti̯endu il rey lu cu̯e il ğidi̯ó dizíe, quiju privar su curasón qué li dizíe. Li dišu al ğidi̯ó :

— Dízimi lu cu̯e mi curasón dizíe.

— M'ispantu di ti dizir. Purque sos rey, mi mates.

Li ğuró pur la su curone qui no lu mate, Sólu qui li diğe lu cu̯e su curasón dizíe. Il ğidi̯ó li dišu :

— Tú no sos rey di caste. Tú sos un cazalinu di ğu̯erte. Si cun tu madri 'stá bive, priğúntili qui ti diğe si sos di caste o sos di cazaline.

Al rey li vinu fu̯erti. Queri saver la pure virdad. Mandó yamar a la madri. Vinu la madri. Li dišu :

— Une coze li vo a dimandar. Qui mi diğe la pure virdad.

— ¿ Quén ez mi padri ?

La madri vi̯éndusi in istrichure dišu :

— ¿ Qué t'acuntisi̯ó qui mi priğuntes ?

— Madri, queru saver quén ez mi padri.

L'arrispundi̯ó la madri :

— Bu̯enu qui mi priğuntatis. Ya ti vo a dizir la virdad. M'ispantu qui no mi matis.

— No, madri, no la matu. Sólu qui mi diġe la virdad.

Li diŝu la madri :

— Tu padri ere rey. Yo quidí priñade. Parí yo y la ġurtilane. Il míu si muri̯ó. Pur no pidrer la curone fu̯é a candiri̯ar a la ġurtilane pur no dar ḥabér neġru a tu padri.

Li priġunte la madri :

— ¿ D'óndi ambizatis ?

— D'un ǧidi̯ó qui cunesi lu cu̯e tode mode di pirsone ti̯eni a su curasón.

— Bu̯enu ti dišu il ǧidi̯ó. Qui no sos di caste. Qui tu madri es cazaline.

Li dišu il rey al ǧidi̯ó :

— ¡ Muy bi̯en tupatis ! ¿ Cómu tupatis qui no so di caste ?

— T'avansí si̯eti millonis. Un menduḥiyé di bacšíš mi datis. Si eres rey di caste, un millón mi daves. D'aí supi qui no sos di caste.

Told by Yosef Negrín, age 70. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Rag-dealer.

XI

Doz amiġus vizinus, uno imfrenti di̯ otru. Toduz dos, muchu, muchu ricus. Un díe di mañane s'asintarun unu imfrenti di̯ otru. Li dimandó il unu al otru :

— ¿ Cu̯ántu istamus dil mez di oy ?

— Ventisi̯eti, li dišu.

— Ez venti̯ochu, il otru li arrispondi.

Toduz dos si maraviyarun qui̯ unu dizi ventisi̯eti y il otro dizi venti̯ochu. Di estus doz amiġus ¿ cu̯ál vâ ser il mintirozu y cu̯ál vâ ser il virdaderu ? Si dišerun il unu al otru :

— Si es comu dizis tú, ġanes ; si es comu diġu yo, pi̯edris. Aġore y tú y yo somus ricus. Tú soz mircader y yo so mir-

cader. A tu teftér iscrivi ventisi̯eti, a mi teftér venti̯ochu. ¿ Cu̯ál vâ ser la pure virdá ? Muzotruz dos, di parti a parti, muz vamuz âfirmar cun un cuntratu mircantibli. Tu firme la vo a tiner yo, y mi firme la vaz a tiner tú.

Iscrivin un cuntratu. Il qui pi̯edri, devi paġarli si̯en drames di carni dil cu̯erpu. Iscrivi̯erun il cuntratu y si afirmarun. Laz firmes si trucarun. Il di venti̯ochu tumó il di ventisi̯eti. Fu̯erun, priġuntarun qué date ez dil mes. A la fin unu di luz dos pidri̯ó siġún firme qui di̯ó. Al qui pidri̯ó miti̯ó ġenti, amiġus, qui lu imprezenti.

— ¡ No ! No! dizíe il divdor. — Yo devu, paġu. Mi firme false no faġu.

Esti ricu dispartíe sidacá. A cada unu, une ves di la simane, liz dave suz donu a lus provis. A un li di̯ó su donu siġún uzu di si̯empri. Vi̯endu aġore qui devi paġar la carni qui pidri̯ó, si sicli̯ó il ricu. Dišu :

— ¿ Qué ġanu yo qui so ricu ? Aġore devu paġar mi bonu.

¿ Qué fizu ? Fizu cu̯entu a cu̯antus provis dave cada díe suz donu. Quiju darlis pur di̯ez añus adilantadu a todus. A unu qui dave un francu, li dave si̯en. A unu qui dave si̯en, li dave mil.

Al qui ġanó, li dišerun :

— Vati qui ti paġi.

Il qui pidri̯ó istá dizi̯endu al qui ġanó :

— Vien, ti paġu.

— ¿ Cu̯ándu ?

— D'aquí un mes.

Esti qui pidri̯ó s'asintó a su ġrute a dispartir su donu. Vinu unu qui li dave un francu, li di̯ó di̯es. Otru qui tumave di̯es, li dave si̯en. A otru qui tumave si̯en, li dave mil. Esti qui tumó mil cunsinti̯ó.

— ¿ Pur qué mi daz mil ? Tú devis tiner devde. Yo so provi. Yo t'arrizġatu. No t'ispantis.

S'intró a la ġrute, li di̯ó il importi atrás.

Il ricu li cuntó il pasu comu qui ti̯eni dadu une firme pur

si̯en drames di carni qui van a quitar dil cu̯erpu. Il otru, il ġanadu, ’stá muy cuntenti y muy aleġri qui fu̯é cundinadu il pidridu qui li paġi al amiġu.

Esti amiġu, il ġanadu, fizu cuchiyu d’oru, un tasín d’oru y divantal di sede. Di parti di la ğustisi̯e sali̯ó priġuneru qui tal díe Fulanu vâ paġar a Sistranu su devde. Qui venge todu il qui queri ver, qui veye. Luz amiġus fu̯erun al ġanadu para darli todu sus bi̯en para qui imprizenti al divdor. Siġún la ordin di la ğustisi̯e, no divíe imprizintarsi. Vini̯erun doz a ver. S’asintarun a la ğustisi̯e. Quitarun lus papelis y mildarun. Il di ventisi̯eti pidri̯ó, il di venti̯ochu ġanó. Li da ordin la ğustisi̯e al di venti̯ochu :

— Quítili las si̯en drames di carni.

Sali unu.

— ¡ Asperi ! ¡ No cortis ! ¿ Qué queris ? ¿ Si̯en drames di carni ? ¡ Cun muchu plazer ! ¿ Quen ti di̯ó esti ordin a ti ?

— La ğustisi̯e,

— Aġore, si tú mi quites si̯en y une, si̯en y dos, si̯en y tres, o mi quites mancu, o mi quites nuvente ¿ cómu fazemus ?

La ğustisi̯e dizi qui ti̯eni razón.

— Si̯en ti devi. No devis tumar ni máz ni mancu.

¿ Cómu a curtar sin pizar ? Quidó la coze comu Amán infurcadu.

Told by Yoséf Negrín, age 70. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Rag-dealer.

XII

Al ti̯empu avíe un ombri. Avri̯ó une butique y miti̯ó un táblu dizi̯endu — Vendu mi̯oyu. Todu il qui queri qui venge, qui merqui.

Pasó il rey tevdíl. Miró al táblu y vidu lu cu̯e iscrivi. S’intró adi̯entru.

— ¿ Qué vendis ? li dišu.

— Mi̯oyu vendu.

— ¿ Cómu vendis, cun oque o mizure ?

— Yo vendu cuturú, sin mizure.

— ¿ Pur cu̯ántu vendis ? ¿ Qué ez la paǵe ?

— Pur si̯en lires, si̯ un ombri queri.

— ¿ Más pocu no li das ?

— No li do. Si̯en lires, mancu no.

Li vinu caru al rey si̯en lires. Si fu̯é máz aí, pinsandu, y turnó torne. Il rey li dišu :

— ¿ Máz baratu no pu̯edi ser ?

— Mancu di si̯en lires no pu̯edi ser.

— Dízimi ¿ lu cu̯é ez il mi̯oyu qui mi vaz a vinder ? Ti vo a dar si̯en lires.

— Fi̯adu no ay. Las parás imbašu y ti pu̯edu dizir qué ez il séḥel.

Li di̯ó las parás il rey. Il ombri si ǵu̯ardó las parás y dišu :

— Dušún daji̯áp. Pense y fazi.

— ¡ E ! ¡ Más ! dišu.

— No ay más.

Il rey quitó il cuchiyu para martalu. Dišu :

— ¿ Pur estez dos palavres mi queri tumar si̯en lires ?

— Estu vendu.

Il rey si fu̯é muchu ravi̯ozu. Si fu̯é in caze. Mandó yamar al arrapador. Vinu il arrapador. Lu 'stá arrapandu al rey. Il rey imbilicadu in la ideye dil séḥel qui mircó, si 'stá dizi̯endu entri sí : Dušún daji̯áp.

Sinti̯ó il arrapador qu'il rey dišú : Dušún daji̯áp. Quidó d'arraparlu.

—¡ Amán, no so yo, mi dišerun.

Il rey sinti̯endu estu...

— ¡ Prestu, dízime la virdad !

— Une cumpañe, cuntrari̯us di ti, ti queri matar. M'aprumiti̯erun purque ti mati. Si no ti matu, mi maten a mí. Y cun estu

yo mi tupí apritadu y ti tumí para arraparti cun ideye di ti matar. Ma queru saver quén ya ti miširicó.

— Dízimi quén son lus qui mi querin matar.

— Trez di eyus dil ri̯nadu.

Il rey luz yamó an aquéyus y luz mató. Yamó an aquel qui li vindi̯ó il mi̯oyu. Li dišu :

— Tú m'ingañatis. Tú mi tumatis muches parás pur il séḥel qui mi vinditis. Asente tú a mi ladu qui seyes siğundu al rey purque m'avansatis la vide.

Pocu favlar, muchu intender.

Told by David Nisán, age 64. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Shopkeeper.

XIII

Avíe une ves un turcu muchu neğru. Un díe afirró un patu, lu yivó in caze, lu diğuyó, y li dišu a la mujer :

— Fázilu bu̯enu in un tasín y yévilu al panaderu para qui si fağe. A la meyudíe vo vinir a cumer.

La mujer lu fizu. Ichó azei̯ti y manteque y lu yivó al panaderu. Il panaderu lu cuzi̯ó y lu quitó imbašu para qui si lu tomi. Pur ayí pasó il cadí. Vidu il patu firmozu y si lu dimandó al panaderu. Il panaderu li arrispundi̯ó :

— No ti lu pu̯edu dar. No ez míu. Ez d'un neğru turcu. M'ispantu.

— No t'ispantis. Tú, dámilu a mí, y yo ti vo a fazer muches bundadis purque yo so il cadí. Cu̯andu ti lu vâ dimandar, dízili qui s'abuló il patu.

Si lu tumó il patu y si fu̯é il cadí. Li dišu :

— Cu̯andu queris vi̯eni ondi mí. Yo ti vo ğuzğar.

Il patrón vinu a bušcar il patu. Li dišu :

— Dami il patu qui ti truši la mañane.

— S'abuló, li dišu.

—¿ Cómu ? li dizi. — Patu diġuyadu no abole. Dámilu, si no ti vo a matar.

Quitó il cuchiyu para matarlu. Il panaderu si fuyó para si yir al cadí. Pur il caminu avíe un turneru. Istave aburacandu un siġaretu y lu istave mirandu cun un oju si istȧve aburacadu. Il panaderu, curri̯endu, li di̯ó une dade y si l'insiġó il oju. Lu impisarun a currer para matarlu. Il panaderu, fuyindu, s'intró in une caze. Ichó ġritus :

— ¡ Arrizġatámi !

S'ispantó la paride y muvi̯ó. Y lu impisarun a currer máz muchus para matarlu. Ésti, no savi̯endu lu cu̯e fazer, s'asuvi̯ó, a la mišquite. S'ichó d'arrive abašu, si cayó insime d'otru ombri y lu mató. Y lu impisarun a currer máz muchus para matarlu. A la fin s'intró ondi il cadí, yurandu, ġritandu. Il cadí ya lu cunisi̯ó, sali̯ó afu̯ere, lu tumó di la manu y liz dišu :

— ¡ Aspirá ! ¿ Qué ez estu ? dimandó. —¿ Qué lu quiréš matar? ¿Qué fizu ?

Li cuntarun al cadí todu lu cu̯e pasó. Il cadí arrispundi̯ó :

— Aġore lu vo a ġuzġar. Ma sólu a unu a unu qui venge.

Intró primeru il turcu dil patu. Li dišu :

— Yo li yiví un patu an esti panaderu para qui mi lu cuzini, y mi dišu qui s'abuló. Aġore yo queru il patu.

Il cadí tumó un livru ġrandi, abultó fojes y li dišu :

— Ya ay in las ti̯erres di Rome une manere di patus qui dispu̯és qui luz diġoyen, s'abolen. Cun estu, il patu tuyu ere d'aquéyus. Purque quitatis cuchiyu para matarlu, ti̯enis un añu di prizi̯ón. Tambi̯én ti̯enis si̯en ġróšis d'ami̯ende.

Y lu yivarun imprezu. Intró il siġundu. Li dišu il cadí :

— ¿ Qué ti̯enis ? ¿ Qué lu queris matar a ésti ?

Li arrispundi̯ó :

— Siñor, mi mujer istave pari̯endu. Intró ésti ġritandu, s'ispantó y muvi̯ó. Y aġore 'stá ḥazine, y il fijicu si muri̯ó. Cun estu miresi matadu.

Il cadí avri̯ó un livru, mildó y dišu :

— Ésti no savíe qui 'stave pari̯endu tu mujer. Si quiríe arrizğatar. Divíes tú arrizğatarlu. Ma si queris, dásile ağore a tu mujer fin qui la fazi parir otre ves, siğún la tiníes. Y purque lu acurritis para matarlu sin razón, ti̯enis un añu di prizi̯ón y si̯en ğróšis di ğizá.

Y si lu yivarun imprezu. Intró il otru, il triseru, y li dišu :

— Siñor cadí, yo istave aburacandu un siğaretu y lu 'stave mirandu cun un oju si 'stave direchu, pasó ésti curri̯endu, mi di̯ó une dade y m'insiğó il oju.

— Ti̯enis razón, li dišu il cadí.

Avri̯ó il livru, mildó y li arrispundi̯ó :

— Tú ti̯enis ğrandi ğizá. Ésti ti fizu plazer a ti. Purque tú tumaves pene para taparti d'un oju para ver cun il otru. Ağore ti dišó un oju solu para qui no tomis pene para sirrarlu. Tú devis di pağarli. Y ağore purque lu acurritis para matarlu, ti̯enis un añu di prizi̯ón y trezi̯entus grošis di gizá.

Y si lu yivarun imprezu. Intró il cu̯artenu y li dišu :

— Siñor cadí, esti ombri s'ichó di la mišquite abašu y lu mato a mi irmanu.

Il cadí avri̯ó il livru, mildó y li dišu :

—Ésti no lu fizu incástine. Si quiríe arrizğatar l'alme. Si queris agore, la ley es : T'asuvis tú a la mišquite y él abašu. Échiti inrive d'él, y tú, mátilu.

Ésti no quiju purque s'ispantó, y ansine li dišu :

— Purque tú acurritis para matarlu an ésti, la ley ez un añu di prizi̯ón y trezi̯entus ğróšis di ğizá.

Dispu̯és qui luz yivarun imprezuz in todus, li dišu il cadí al panaderu :

— ¿ Vitis cómu t'iscapí ? Yo ya mi cumí il patu y na tú pur la pene estes parás di la ğizá y no t'ispantis. Vati inbunore.

Told by Moïsé Pardo, age 52. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Shopkeeper.

XIV

Cu̯andu dispartii̯erun a cada ombri y animal laz orlás, pasó cada unu a tumar su parti. A la trazererie quidarun il ḥamór y il ġameyu. Istaven yindu a tumar sus parti, vi̯erun al cavayu vinir cun une ġrandi orlá di su parti. Pinsó il ġameyu qui li van a dar an él máz ġrandi, y ansine si fu̯é él sin cidadu, cun ripozu. Il ḥamór pase adilantri. Fu̯é al luġar y dimandó qui li di̯eren la parti. Li di̯erun une chique. Il ḥamór no si acuntintó. Li diše-run qui no ay otre. Inde une ay ġrandi para il ġameyu. Dizi il ḥamór :

— Dami, la viré.

Ichó la manu y si l'arruvó. Dispu̯és vinu il ġameyu. Dimandó su parti, y li di̯erun la chique. Dišu :

— Yo so ġrandi. Queru une ġrandi yo. Il ḥamór más chicu es, ti̯eni ġrandi. Yo cali qui tenge máz ġrandi.

— Ma no ay otre, l'arrispundi̯erun.

— No queru, dišu.

Tumó para si yir. Si l'arrujarun pur atrás y si l'apiġarun pur fu̯erse. Fin oy li quidó pur atrás.

Told by Moïsé Pardo, age 52. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Shopkeeper.

XV

Al ti̯empu avíe un ombri muchu provi qui tiníe une mujer y sincu cri̯atures. No pudíe yivar pan in caze para cumer. Un díe sinti̯ó la barabánche qui 'stave dizi̯endu qui si vendi une caze cun och' udás y pur un mez fi̯adu. Todu il qui queri pu̯edi yir a verle y mircarle. Esti provi dišu :

— Na, mircu yo la caze. Biviré un mez a la caze, y dispu̯és lu cu̯e queri qui seye.

Fu̯é al luġar qui la 'stave vindi̯endu, artili̯ó y la mircó cun máz

muchu presiu. Todus si maraviyarun d'esti provi qui no tiníe parás. Fizi̯erun lus papelis, s'afirmó él, y li di̯erun laz yavis. La caze es cumplide intere. Tumó laz yavis, intró a la caze. Vidu a la intrade une firmoze bahché. Asumbi̯ó la 'scalere y intró al salón. Vidu qui todu istave bjen mitidu, cun suz mezes, canebétis. Avri̯ó une udá. Vidu un si̯ervicu y s'ispantó. Il si̯ervicu li dišu :

— No t'ispantis. Si mi daves unes saludes, ganaves.

Il ombri tumó il curaje, turnó atrás, lu saludó. Alungó la manu il si̯ervicu y li puzu si̯en lires. Il ombri vidu las si̯en lires, si laz ichó a la falduquere y sali̯ó. Caminó la caze y s'inšiširi̯ó di ver. Turnó otre vez a la udá dil si̯ervicu. Lu saludó para si yir, dánduli laz ġrasi̯es. Il si̯ervicu li rimiti̯ó otru' si̯en lires, y li dišu :

— Si̯empri cu̯andu mi vaz a saludar, ti vo a dar si̯en lires.

Il ombri si fu̯é cun laz duzi̯entes lires a su caze. La mujer, vi̯éndulu tan aleġri, li priġuntó :

— ¿ Qué acuntisi̯ó oy ? ¿ Qué 'stás tantu aleġri comu qui trušitis alġune coze in caze ? ¡ Dizmazaladu ! Mire la une fijique qui ya si d̀izmayó pur cumer. Vâ trayer algune coze di pan. Di anochi no cuminus. No ay pan.

Il ombri li dišu a la mujer :

— Arricujévus toduz din caze, y vuz vo a yivar a pasi̯ar y a cumer, mustránduliz une lire.

La mujer abulade d'aliġríe, yamó a laz fijiques y liz dišu :

— Viní, il siñor padri muz vâ yivar a pasi̯ar y a cumer.

S'arricujerun todes. Pasó il padri adilantri y eyes ditrás. Pasarun pur il bijistén. Laz intró in une butique y liz dišu a laz fijes y a la mujer :

— Iscujévuz une vistimi̯ente bu̯ene siġún queri cada une.

Si mircarun cada une, la mujer y laz fijes, a un vistidu interu, caltses, sapatus, todu. Il padri paġó. Laz fijiques si 'stán maraviyandu, y li dizin a la madri :

— Mame, il siñor padri es provi. ¿ D'ándi ti̯eni parás ?

Y la madri liz dišu :

— No sé. Fayaríe d'alġune vande o 'stá locu.

Il padri las tumó a laz fijes y a la mujer y caminó inadilantri. Laz yivó in un aḥchí. Laz asintó, cumi̯erun, bivi̯erun. Paġo il padri, y ayí laz fijiques si 'stán maraviyandu. Li dizin a la madri :

— Mame, suñandu muzotruz istamus. Oy ez virdad qui 'stamuz vi̯endu cun il oju.

Il padri las tumó in une carrose comu ya 'staven vistides bu̯enes y laz yivó a caminar, y liz dišu :

— Aġore vuz vo a yivar in une caze bu̯ene qui mirquí. No somus provis. Aġore somus ricus. Ma cu̯andu vaš a intrar a la caze, a la primere udá vaš a ver un si̯ervicu. Ca̯da une lu vaš a saludar, y vuz va a dar a si̯en lires. No vuz 'spanteš y no vuz ulvideš di saludarlu.

Asín fu̯é y laz yivó a la caze qui mircó. Avri̯ó la pu̯erte, intrarun adi̯entru, vi̯erun aqueyes ġu̯ertes firmozes, aqueyus salonis bu̯enus. Liz avri̯ó la primere udá qui 'stave il si̯ervicu. Lu saludó y li di̯ó si̯en lires. Lu saludó la mujer, y li di̯ó si̯en lires. Lu mizmu y laz fijes. Todus s'abularun di la rize, y sali̯erun afu̯ere, cada une cun si̯en lires. Il padri liz amustró tode la caze y liz dišu :

— Aġore ez aquí qui vamuz âmurar. Este caze la mirquí yo, ma no l'a paġadu aínde. Trayendu estes lires, yiré a paġar.

Il padri y luz din caze s'ambizarun cada díe y íen ondi il si̯ervicu. Lu saludaven, y liz dave si̯en lires. Y ansín si fizi̯erun muchu ricus. Il padri cun estes parás avri̯ó une butique ġrandi di mircansíe y trayíe ropes di laz fabríques. La mujer y laz fijiques istaven bi̯en mitides a la mode. Un díe la mujer vidu un azei̯teru. Lu yamó y li dišu :

— Dami une oque d'azei̯ti. ¿Cuántas parás es ? Vi̯en arrive, ti paġaré.

No pu̯edu asuvir, mi queru yir vinder l'azei̯ti.

— Vi̯en aquí, asuvi. Ya ti lu vo a mircar todu l'azei̯ti.

Il ombri asuvi̯ó arrive. L'asintó, li di̯ó un siǧarru, un dultsi, un cavé, y li dišu :

— ¿ Savís purqué ti yamí ? Ti queru pur maridu. Ti vidi qui sos bu̯enu.

— Ma, déšimi, li dišu. Yo so provi, queru vinder l'azei̯ti para yivar pan in caze, y tú sos rique. Ya ti̯enis maridu ricu.

— ¿ Qué t'importe, li dišu. Yo ti vo a dar une lire qui 'stáz oy aquí cun mí.

Il ombri no quiríe. Li dišu la mujer :

— Ti vo a dar di̯ez lires.

Cun parás lu candiri̯ó y lu yivó a la camarete. Si diznudarun, s'icharun inǧuntus. Dispu̯és li dišu :

— Na laz di̯ez lires, vinirás in mañane.

Il ombri tumó laz di̯ez lires y si fu̯é in caze. Yivó biver, cumer y fizu bode cun su famiye. Il ombri 'stá aspirandu qui venge más prestu mañane. Al díe si mircó un vistidu máz bu̯enu y une ore, y arrapadicu bu̯enu si fu̯é ondi la mujer rique.

— ¡ Siñore ! ¿ Queri azei̯ti ?

— Sí, vi̯en, asuvi arrive.

Comu eye lu bizó y abrasó y li dišu :

— Oy 'stáz más ḫinuzicu. ¡ Bravu ! Oy ti vo a dar venti lires. Ma vâ 'star máz muchu ti̯empu cun mí.

— Asín qui seye.

La mujer li di̯ó venti lires y li dišu :

— Mañane vinirás.

— Bi̯en, li dišu .

Si fu̯é il ombri a su caze. Pasó il díe cun cumer y biver aspirandu qui venge mañane. Al díe il ombri si visti̯ó máz bu̯enu. S'aḫinó bi̯en mitidu y si fu̯é ondi la siñore y li dišu :

—¡ Siñore ! ¿ Queri azei̯ti ?

— Sí, sí, vi̯en, asuvi, asuvi. ¡ O ! Oy stáz máz bu̯enu. Bi̯en cumiremus para qui tenges ǧane.

S'asintarun, cumi̯erun, bivi̯erun, y li dišu eye :

— Vamus, oy ti vo a dar trente lires, ma qui 'stés trez ores. Istó di bañu.

— ¡ Bu̯enu!

S'intrarun a la udá. Il ombri li dišu :

— Dizi quén es tu maridu.

— ¿ Pur qué queris saver ? li dišu.

— Queru saver purque mañane tu maridu, si savi, mi vâ matar.

— No t'ispantis.

— Estes parás qui m'istáz dandu, ¿d'óndí es? No seyen arruvades di tu maridu.

— ¡ No, no! ¡No son !

— ¿ D'óndi son ?

— ¿ Qué queris tú? ¿ Parás no queris ?

— Ma, m'ispantu. Dízime óndi 'stán las parás para qui 'sté cun ti. Comu no, mi vo yir.

— Ma, ¿ qué t'importe ? ¿ No ti plazi 'star cun mí ?

— Si mi dizis óndi 'stán las parás, ya mi plazi.

La mujer asindide dil amor li dišu :

— Ti vo a dizir. Échiti cun mí.

— Dízimi primeru, dispu̯és.

La mujer lu yivó a la udá dil si̯ervicu. Lu saludó al si̯ervicu, y li di̯ó si̯en lires. Si dišu al ombri :

— ¿ Vitis d'óndi 'stán las parás? No savi il maridu. Cun estu vamuz a la udá.

Il ombri li dišu :

— Yo no vo cun ti más.

— ¿Pur qué?

— Si mi das il si̯ervicu para mí, ya vo.

La mujer li dišu :

— Il si̯ervicu lu vâ bušcar mi maridu.

— No sé, si queris.....

La mujer achitó a si lu dar il si̯ervicu, y él istuvu cun eye trez ores. Si lu tumó il si̯ervicu y si fu̯é, y li dišu la mujer :

— Mañane vinirás.

Il ombri comu ya si tumó il si̯ervicu, no vinu más. La mujer

lu aspiró doz o trez díes. No vinu. Sali̯ó a lu bušcar. Lu tupó. Li dišu :

— ¿ Pur qué no vi̯enis ?

— No queru más cun ti. Aǧore ya topu máz bu̯ene di ti.

La mujer l'arruǧó muchu, y li dišu il ombri :

— Ya vo yir alǧún díe.

Il maridu no savi nade intrimitidu in su mircansíe. Un díe li vinu a mancar parás. Fu̯é in caze. Li dišu a la mujer :

— ¿ Ti̯enis alǧunes lires qui tengu un paǧami̯entu ?

La mujer dišu qui no tiníe.

— Vamus ondi il si̯ervicu y li dimandamus.

Fu̯erun a la udá dil si̯ervicu, avri̯erun la pu̯erte y no lu tuparun. Il ombri meyu locu li dizi a la mujer :

— ¿ Qué si fizu il si̯ervicu ?

— No sé.

Lu bušquen, no lu topen. Il ombri di la siḥurá sirró la butique y si fu̯é al café. S'ichó a la burracheze. Pasandu dos, trez mezis, il fabricanti qui li mandave rope, no tumandu ningún avizu d'ésti, mandó une letre. La letre si fu̯é atrás dizi̯endu qui no 'stá il mircader. Il fabricanti s'alvantó él propi̯u a lu bušcar. Si fu̯é a la sivdad d'esti ombri, s'asintó in un café y vidu imfrenti un ombri pinsandu. Lu miró bu̯enu y vidu qui̯ ez ésti. S'asircó al ladu, lu saludó y lu yamó pur su nombri. Li dišu :

— ¿ Qué fazis, 'stáz bu̯enu ?

Il ombri alsó luz ojus, lu miro, no lu cunesi.

— ¿ Qué ez estu ? Yo so il fabricanti qui ti mandu rope. ¿ Pur qué no incumendez máz rope ? ¿ Qué 'stáz fazi̯endu ?

— No 'stó lavurandu más. No queru máz lavurar. Si ti devu, ti paǧaré. Vati tú d'aquí.

— Bu̯en ombri, dízimi purqué 'stáz d'esti modu.

— No mi priǧuntis.

— Vamuz d'aquí. Oy queru cumer cun ti inǧuntus. Yévimi a tu caze. Queru ver a tu mujer.

— Yo no vo in caze más. 'Sto pili̯adu cun la mujer. No vamus.

— ¿Tjenis parás? Si no ti̯enis, na une lire. Va, merque algune coze, cumiremus a la meyudíe. Ma a tu caze queru cumer.

— Bu̯enu, ya tengu parás yo.

Fu̯erun in caze. Mircó peši para cumer a la meyudíe. Dispu̯és qui cumi̯erun, il fabricanti qui ti̯ení un curdiricu, li dišu a esti ombri:

— ¿Queris ver une coze?

— Viré, li dišu.

Il fabricanti li dišu al curdiricu:

— Curdiricu, fáziti un quebapícu.

Y si fizu.

— Cumi̯endu, dišu.

Dispu̯és qui ya iscaparun di cumer, tumó un ġusicu, lu di̯ó imbašu y dišu:

— Fáziti curdiricu.

Y si fizu curdiricu otre ves. Todus si maraviyarun. Ma il ombri impisó a yurar.

— ¿Pur qué yores? li priguntó.

— ¡A! li dišu. Yo tiníe un si̯ervicu qui mi dave lires, aġore no sé qué si fizu. Insúpitu mi mancó.

— No ti sicleyis, li dišu. Vamus a pasi̯ar.

Luz ombris s'alvantarun para si yir.

— Il curdiricu, li dišu a la mujer, mire ti lu vo dišar aquí. Ma qui no si lu arrovi alġunu.

— Bu̯enu, déšilu.

Luz ombris si fu̯erun. La mujer dišu:

— Aġore yo vo yir y lu vo tupar al azei̯teru y li vo a dizir qui tengu otre coze máz bu̯ene aġore para qui venge cun mí.

La mujer fu̯é y lu tupó al azei̯teru y li dišu:

— ¿Pur qué no vi̯enis más cun mí in caze?

— No queru aġore. Ya so muchu ricu. Máz ricu di ti.

— Ma yo tengu otre coze máz bu̯ene aġore. Vi̯en y viráz a mi caze. No vali nade il si̯ervicu imfrenti di lu cu̯e tengu yo aġore.

— Vamuz a ver, li dišu.

Si fu̯erun in caze ğuntus. Li dišu la mujer .

— ¿ Vaz istar cun mí ? Ti vo âmustrar une coze.

— Bi̯en, amóstrimi.

Lu yamó al curdiricu y li dišu :

— Fáziti un quebapícu.

Y si fizu. Cumi̯erun dil quebapícu. Dispu̯és tumó un ġusicu, lu dió imbašu y dišu :

— Fáziti curdiricu.

Y si fizu.

— ¿ Vitis ? li dišu. Ái̯de, vi̯en cun mi a la camarete.

— No queru.

— ¿ Pur qué ?

— Si mi das esti curdiricu.....

— No ez míu. Mi lu dišarun aquí.

— No sé. Si mi lu das, vo cun ti.

— Il patrón lu vâ bušcar.

— Vamuz a mircar otru comu an ésti.

— Bu̯enu, tú lu tumarás.

S'icharun inğuntus. Dispu̯és tumó il curdiricu para si yivar. Il curdiricu no si va. La mujer li dišu :

— ¿ Pur qué no ti vas.

— Ya mi vo si mi bezes il ravicu.

La mujer s'abucó para bizarli il ravicu. Si l'apiġó la boque, y impisó a ġritar :

— Sóltimi.

— Ya ti soltu, si ti beze y él di ti il culu.

S'abucó aquél, y il ombri si apiġó. Y acurri̯erun ğenti a luz gritus ; il ombri cun il fabricanti 'staven pasi̯andu. Quitó il ispijicu para ver y li dišu :

— Qui sepes qu'il curdiriču míu qui diší in caze no 'stá bu̯enu. Vamuz a ver.

Si fu̯erun in caze. ¿ Qué van a ver ? La malé intere di ğenti

acurri̯endu a ver. Eyus intrarun in caze. ¿Qué van a ver? Il fabricanti li dišu al mircader :

— ¿Vitis? Mire qui la mujer tuye ez neğre. Cun esti otru ombri fazíen niğridadis, y il si̯ervicu, ésti lu tumó.

Istonsis li dišu al ombri :

— ¿Mi das il si̯ervicu para qui ti solti? Comu no, vaz a quidar ansine.

Il ombri li dišu :

— Ya ti vo a dar. Vamus, in caze istá. Tu mujer mi lu di̯ó.

Y ansine luz yivó, arrastandu fin in caze. Liz di̯ó il si̯ervicu, y si fu̯erun. Il fabricanti li dišu :

— ¿Vitis cómu ti lu tupí il si̯ervicu yo? La mujer tuye ez neğre. Arrimátile.

Y ansine fizu. Tumó otre ves il lavoru in manu y bivi̯ó aleğri tode la vide.

Told by Moïsé Pardo, age 52. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Shopkeeper.

XVI

Un díe il rey cun il vizir sali̯ó a caminar. Vi̯eni un provi y liz dimandó sadacá. Il rey quitó une lire y li di̯ó. Il provi tiníe la lire a la manu. Pasó pur la fu̯enti, li cayó la lire al ríu. S'abašó la bušcó y no la tupó. Al otru díe, otre ves il rey sali̯ó a caminar cun il vizir. Otre ves esti provi liz dimandó sadacá. Il rey quitó doz lires y si laz di̯ó. Il provi, mirándusi doz lires a la manu, si fu̯é curri̯endu pur il caminu pa' su caze. Laz doz lires si laz ató a la rizazique. Vidu un podzu. Quiju biver ağu̯e. La puzó la rizazique imbašu para biver ağu̯e. Vinu une ğraje y si la yivó la rizazique. Il provi yuró y isclamó :

— ¡No uvu ḫai̯ri!

Al otru díe, otre ves il rey sali̯ó a caminar cun il vizir. Il provi

otre ves liz dimandó sadacá. Il rey quitó di̯ez lires y li di̯ó. Il provi, vi̯éndusi un puñadu di lires, dišu :

— Aġore vo yir a mircar todu para in caze.

Fu̯é, mircó une uyique. Laz di̯ez lires laz ichó adi̯entru. Pasó pur ondi un bacál y li dišu :

— Échimi une oque di fijonis aquí, y yo vo yir a mircar pan y ya vo a vinir a la tumar.

Il provi fu̯é a mircar pan. S'ulvidó él ondi dišó la uyique. Tode la sivdad l'arrudi̯ó y no tupó. Yuró y isclamó :

— ¡No uvu ḥai̯ri !

Otre ves si fu̯é a dimandar sadacá. Il rey cun il vizir al otru díe otre ves sali̯erun a caminar. Il provi otre ves liz dimande sadacá. Il rey li dišu al vizir :

— In esti provi, il un díe li dí une lire, al otru díe li dí dos, al otru díe li dí di̯es. ¿Qué si fizu ésti laz lires? Ez neġru, miresi matadu.

Il vizir li dišu :

— Provi qui es. Déšilu. Aġore ya li vo dar yo este ves sadacá, y no vâ dimandar más.

Il vizir s'asircó al ladu dil provi, li di̯ó un chiréc y li dišu :

— Mire, provi. Tome esti chiréc, va, mérquiti une baltá y va. Parti leñe y no dimandis más sadacá. Si ti veyu une ves más dimandar sadacá, qui sepes qui ti matu. Yo so vizir.

Il provi tumó il chiréc y si fu̯é. Si mircó une baltá y dišu :

— No si queri ġuġades, si queri lavuradu. Si mi veyi inde une ves más dimandar sadacá, mi vâ matar.

Tumó la baltá al ombru y impisó ârrudi̯ar la malé. Lu yamó une mujer y li dišu :

— ¿ Cuántes parás queris qui mi cortes esti árvul di almores vi̯eju?

S'iġu̯aló. Tumó la baltá y impisó a curtar il árvul. Curtandu um pidasu d'arrive, vidu une rizazique. Tumó la rizazique. Vidu un ñudicu. S'acudró di la rizazique suye. L'avri̯ó y tupó laz doz lires atades. Buladu di la aliġríe, lu curtó más prestu il árvul, tumó la paġe y si fu̯é aleġri.

— ¡A! dišu. Aġore yo vo yir a mircar peši para in caze. Fu̯é à la plase y mircó peši y si lu yivó in caze. La mujer qui lu vidu trayer peši li dišu:

— ¿C'acuntisi̯ó, dizmazaladu? Pur trayeris pan, peši trayis.

— Ya vo trayer il pan. Búyili esti peši.

La mujer li dišu :

— Sin azei̯ti no si buyi.

— Dami l'arcuzique y mircaré azei̯ti.

Li di̯ó l'arcuzique, y si fu̯é a mircar azei̯ti. In bu̯enu di su mazál, si fu̯é al bacál qui s'ulvidó la uyique. Il bacál qui lu vidu li dišu :

— ¿ Pur qué no az vinidu a ti tumar la uyique qui ya ay tantuz díes? Si ti s'arrrumpíe, ¿ d'óndi ti l'avíe a paġar ?

Il ombri s'acudró.

— Sí, damile, pur estu vini. Na, in este arcuzique échimi azei̯ti. ¿ Cu̯ántes parás es?

Li paġó, tumó la uyique cun luz fijonis, miró adi̯entru, y ya istaven laz di̯ez lires.

— ¡ E! dišu. Aġore yo so ricu. Dos tupí a la rizazique y di̯ez a la uyique. Aġore mi vo fazer buticari̯u.

Fu̯é y mircó pan y si fu̯é in caze aleġri. La mujer qui lu vidu vinir li dišu :

— ¡ E! maridu, ¿ Savis qui tupí une lire adi̯entru dil peši ?

— ¡Bu̯enu, bu̯enu! Y yo tupí otres dodzi. Dámiles, y cun éste mi vo fazer buticari̯u.

Ansine fué. Avri̯ó une butique di bacalíc y 'stave ri̯ušendu. Un díe pásó il rey cun il vizir. Il ombri lus cunisi̯ó. S'alvantó im pies y liz fizu la temená. Il rey cun il vizir lu cunisi̯erun. S'intrarun adi̯entru di la butique y li dišerun :

— No sos tú aquél qui dimandave sadacá ? ¿ D'óndi tupatis parás para ti fazer buticari̯u ?

Il ombri lis cuntó todu il pasu. Il rey s'aliġró y li di̯ó si̯en lires di riġalu, y li dišu :

— D'aġore inadilantri vo a tratar todu di ti.

Y ansine fṷé qui si fizu muchu ricu esti ombri y bivi̭ó aleġri tode la vide.

Told by Moïsé Pardo, age 52. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Shopkeeper.

XVII

Une ves un rey quitó un priġuneru dizi̭endu : — Cṷal ombri pṷedi saver tres cozes las cṷales no ti̭eni vistu él, il ombri qui il vâ puder dizirli las tres cozes qui queri il rey, li vâ dar un ġrandi riġalu. Il qui no li vâ puder dizir las tres cozes lu vâ matar. Y fṷerun muchus ombris. No li pudi̭erun dizir lu cṷe quiríe il rey. A la fin sali̭ó un provi qui no tiníe ni pan para cumer. Si ditirminó a yir ondi il rey y li soltar las tres cozes. Intró ondi il rey. Lu risivi̭ó il rey. Li dišu :

— Vi̭eni, asente. ¿ Tú sos qui mi vaz a dizir las tres cozes ?

— Sí, mayestá. ¿ Cṷáles son las tres cozes qui dimande mayestá ?

Il rey impisó :

— Las tres cozes son qui queru yo qui mi diġes– la prime es une coze qui no tengu vistu. La siġunde es lu cṷe no tengu cumidu. La di tres es lu cṷe no tengu sintidu.

Il provi si diznudó dilantri dil rey para li amustrar lu cṷe no ti̭eni vistu. Y li dimandó al rey :

— ¿ Ti̭enis vistu estu ?

— No, dišu il rey.

Aġore la siġunde. Il provi s'asintó imbašu y cagó.

— ¿ Ti̭enis cumidu estu ?

— No, dišu.

La tersi̭e es lu cṷe no ti̭enis sintidu. Il provi impisó a cafrar al rey, al padri, a la mujer, al ṗapú, a la maná.

— ¡ Baste ! Estu no tengu sintidu.

Il rey no s'arravi̯ó pur lu cu̯e li dišu las tres cozes neǵres y li di̯ó il rey un ǵrandi bacchís.

Told by Sabataí Pesa, age 58. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Porter.

XVIII

Al ti̯empu avíe doz irmanus, unu provi y unu ricu. Toduz dos tiníen ǵrute in un charsí. Il ricu istave primeru al charsí. Il provi ere máz abašu. Esti ricu lu cu̯e li dave di mantinisi̯ón al provi lu cu̯e amasave l'aǵu̯e di la basine, aqueyu li dave pur mantinisi̯ón. Un díe pasó une ǵayine in díe di bazár. Este ǵayine pasó pur la vande dil ricu. Li dimandó cu̯ántes parás queri. Li dišu di̯ez ǵróšis. Il ricu li di̯ó seš, si̯eti ǵróšis, y no si la di̯ó. Di tante munede qui tiníe il ricu no si la mircó. Pasó máz abašu. La vidu la ǵayine il irmanu, il provi. Li dišu cu̯ántes parás queri pur este ǵayine. Li dišu di̯ez ǵróšis. Quitó il provi di̯ez ǵróšis y si la mircó. Il irmanu ricu sali̯ó in meyu dil charsí a ver quén si la vâ mircar la ǵayine, y vidu qui si la mircó il irmanu provi. Di tantu afu̯erti qui li vinu, si fu̯é cun muchu mirác a su caze. La mujer qui lu veyi muchu siḥuréntu istá dizi̯endu :

— ¿ Qué 'staz ansine ?

— ¡ Déšimi ! li dišu il maridu.

— ¿ Pur cu̯álu es, pur cu̯álu es ? ¡Dízimi !

— Qui ti diré. Oy pasó une ǵayine muchu ǵodre, y yo di tante' pará' qui tengu no la mirquí, y mi irmanu qu' ez il provi, qui yo lu mantengu, él mi quitó la ǵayine di la mañu. Aǵore, pur estu ez il mirác.

Li dišu la mujer :

— Aǵore l'aǵu̯e di la basine la 'chamus apuréi̯ y no si la damuz más.

Nochi di vi̯ernis aspere esti provi l'aǵu̯e di la basine, y no si la 'mbió. Il provi no tini̯endu qui cumer, li dimandó a la mujer

un metalíc para diğuyar la ğayine y mandar cun Mušicu un pidasicu al irmanu, il ricu. Y aqueye simane ere simane di Purím, y si l'avíe a tumar il pidasu di ğayine di manu di Mušícu, y li vâ dar Purím.

— Cun este' para' mircamus pan y cumiremus pan y ğayine.

Mušícu si la yivó la ğayine, bati̯ó a la pu̯erte dil tíu ricu. Miró la sirvisi̯ale quen bate a la pu̯erte y vidu qui ez Mušícu y ti̯eni un chinizicu a la manu cun un pidasu di ğayine. Li dišu il mestru a la sirvisi̯ale :

— ¿ Quén bate a la pu̯erte ?

— Ez il fiju di su irmanu provi, il provi.

— Va, mire a ver lu cu̯é queri.

— Qui tomis il pidasicu di ğayine qui ez Purím.

Si la tumó di la manu y li sirró la pu̯erte y no li di̯ó nade.

Li dišu il provi a la mujer :

— Comu no li di̯ó nade, asente, cumémule la gayine sole sin pan.

A mañane dišu il maridu a la mujer :

— ¿ No ay nade ? ¿ Un pidasicu di pan para mi yir al caminu ?

— Um pocu ay para une buğa chique.

Esti ğidi̯ó tumó a caminar un caminu longu. In meyu caminu iscuntrarun ladruním. Estuz l'afirrarun an esti ğidi̯ó. Li mirarun a la turvá y mirarun qui tiníe sólu un pan chicu. Lu arrismiščarun. No tiníe parás nade. Y asintaven a cumer luz ladruním. In meyu di cumer, li dišerun al ğidi̯ó :

— ¿ Ya cumitis ?

— No.

Vini̯erun luz ladruním in meyu dil caminu, s'alvantarun a bai̯lar. In meyu dil bai̯lar dizíen sólu ğu̯evis y vi̯ernis. Lu tumarun al ğidi̯ó qui travi él il ḥoró. Y esti ğidi̯ó di ğu̯evis y vi̯ernis qui dizíen luz ladruním, esti ğidi̯ó di lus si̯elus lis puzu in la boque ğu̯evis y vi̯ernis y sabá y alḥá.

— ¡ A ! ‘stán dizi̯endu luz ladruním. Tú mu’ la ui̯diri̯atis la cantiġe. ¡ Bravu ! ¡ Bravu !

— Ven cun mí, li dišu il ġrandi di luz ladruním.

Y il ǧidi̯ó s’ispantó. Lu yivó in un luġar. Avíe ayí une lajique, y li dišu :

— Alvante este lajique.

Alvantó la lajique, y avíe muchus ducadus. Li dišu :

— Tome qué cadár pu̯edis.

Y il ǧidi̯ó sólu une turvazique qui tinie, si l’inchó di ducadus, y si fu̯é para su caze. Y vidu il irmanu, il ricu, qui la caze qui tiníe il provi la ’chó imbašu y ’stá fazi̯endu cavǧír. Il irmanu, il ricu, lu vidu al charsí qui puzu muchu sermayé a la butique. Si fu̯é a la nochi in caze muchu miraquiyozu. Li dišu il maridu a la mujer :

— Mañane, vas, priġuntes a Mušicu d’óndi tante’ para’.

Y li dišu Mušícu a la mujer dil ricu.

— Mi siñor si fu̯é a caminar. Ayí avíe ladruním cumi̯endu, y lu tumarun a mi siñor, l’afirrarun, l’arrismiščarun, y no tiníe parás. Cumi̯erun luz ladruním. In meyu dil cumer cantaven ǧu̯evis y vi̯ernis, y lu tumarun a mi siñó para bai̯lar, y mi siñó di lus si̯elus si li puzu a la boque ǧu̯evis, vi̯ernis, sabá y alḥá. D’esti modu li di̯erun muchus ducadus.

— Aġore yo vo yir, ’stá dizi̯endu il ricu. Yo vo dizir ǧu̯evis y vi̯ernis, sabá y alḥá, y lunis y martis.

Si tumó une ġayine il ricu. Si puzu un pan y une frangŏle y tumó a caminar pur aquel luġar qui fu̯é il irmanu provi. L’afirrarun luz ladruním a esti ricu y l’arrismiščarun a la turvá y lu vi̯erun qui tiníe une ġayine y une frangŏle. Dišerun luz ladruním :

— Ésti ya ez ricu comu ya ti̯eni pan y ġayine.

L’afirrarun a esti ǧidi̯ó y li dišerun :

— ¿ Ya cumitis ?

— Ya cumí, liz dišu :

Cumi̯erun luz ladruním, y in meyu dil cumer s’alvantarun a

bai̯lar, y 'staven dizi̯endu: ğu̯evis y vi̯ernis, sabá y alḥá. Lu tumarun al ğidi̯ó para qui travi il ḥoró. Y il ğidi̯ó tumó a dizir: ğu̯evis, vi̯ernis, sabá, alḥá y lunis y martis.

— ¡Bré! Mu' la buzi̯atis la cantiğe.

Y tumarun luz ladruním al ğidi̯ó y lu matarun. La mujer l'aspere a la nochi al maridu, y no vinu. Priğuntó lu cu̯é si fizu il maridu al irmanu provi.

— Vâ mirar a ver qué si fizu tu irmanu.

Priğuntó in unu di luz ladruním qué si fizu aquel ğidi̯ó qui vinu aquí cun une ğayine y une frangóle.

— An aquel ğidi̯ó ya lu matamus pur lu cu̯e mu' la buzi̯ó la cantiğe.

Y si fu̯é il irmanu atrás. La mujer dil ricu tumó a yurar, y eye si muri̯ó.

Esti ricu no tiníe fijus. Comu ya si muri̯ó la mujer, li quidó todu il bi̯en para il irmanu provi. Miró abašu al catói̯ y tupó dos quíblis di ducadus. Y esti provi si fizu muchu ricu. Tumó ḥaḥamín para mildar pur l'alme qui dišó muche munede. Dispu̯éz dil ti̯empu muri̯ó il provi muchu ricu y fazi̯endu muches bundadis.

Told by Haïm Catán, age 55. Born in Monastir. Father and Mother born in Monastir. Butcher.

XIX

Al ti̯empu avíe doz malağís, y luz doz amuraven in la mizme caze, unu abašu y unu arrive. Il unu li dizíe il mazál, ğanave máz mijor. Il otru ğanave pocu. No tiníe mazál. Un díe ya arrivó fazi̯endes di Pésaḥ. La mujer dil provi s'istá silandu dil vizinu qui trušu todu pur Pésaḥ. Su maridu no li trušu d'aínde nade. Une nochi s'impisó a pili̯ar cun su maridu. Istá dizi̯endu:

— ¿Pur qué aquel vizinu trušu todu y 'stá travajandu il mizmu travaju tuyu, y luz doz vuz vaš inğuntuz a la malé?

Y li dišu il maridu a la mujer :

— ¿ Cu̯álu qui ti faġe ? Aquél ġane, yo no ġanu.

Y li dišu aqueye mujer :

— Ti̯eni bu̯en mazál, y tú no ti̯enis. Yo no sé. Tú arrove y tráyimi para cumer.

— Bu̯enu, mi fije, a mañane vo arruvar.

A la mañane s'alivantó il ombri y s'ichó il sacu al ombru. Si fu̯é a la malé. Tupó un turcu sali̯endu di la pu̯erte di su caze cun un cantru in la manu. Il turcu 'stave índe cun il yeǧelíc. Li dišu il ombri :

— Dámili esti cantru, ti l'inchiré d'aġu̯e.

Il bu̯enu dil turcu si lu di̯ó il cantru al ombri. Il bu̯enu dil ǧidi̯ó lu tumó il cantru, si lu ichó al sacu y si fu̯é a su caze. Cu̯andu si fu̯é a su caze, dišu a la mujer :

— Ya arruví. Abaše, tómilu.

Abašó la mujer y lu tumó il cantru.

— Aġore lu vindiremus. Vaye,torni, sí il Di̯ó li dé vides, purque esto no muz abaste.

Aġore 'stá buščandu il turcu al ǧidi̯ó qui traġe il cantru d'aġu̯e. Si fu̯é il ǧidi̯ó pur la mizme cayi. Il ǧidi̯ó lu veyi al turcu cun il yeǧelíc. Il turcu 'stá comu un locu buščandu al ǧidi̯ó qui li traġe il cantru d'aġu̯e. Istonsis il turcu s'intró in un café di turcus, y 'stá dizi̯endu :

— Un ǧidi̯ó mi ǧugó un ǧugu y mi yivó un cantru.

Il bu̯enu dil ǧidi̯ó ya lu vidu al turcu qui 'stá índe cun il yeǧelíc. Si fu̯é il ǧidi̯ó a la caze dil turcu a dimandar il vistidu para il turcu. La bu̯ene di la mose asuvi̯ó arrive, tumó il vistidu y la ore y il quilibá y si lu di̯ó a la manu dil ǧidi̯ó. Il bu̯enu dil ǧidi̯ó lu ichó al sacu. Si lu yivó a su caze. Él impisó a diziṛ :

— Mujer, abaše, tome estu qui truši. Ya arruví.

— Bu̯enu 'stá, sí il Di̯ó li dé vides. Aġore ya muz abaste.

Pur aí il turcu si fu̯é a su caze y si cheri vistir para yir al charsí. Li dišu la mose :

— Ya lu tumó il vistidu il ğidi̯ó.

— ¡ A ! dišu. Estu ez ğuğu di ğidi̯ós. Mi yivó il cantru y mi yivó il vistidu. Cali qui yami al ḥaḥám qui lu bušqui al ğidi̯ó.

Y ya lu yamó al ḥaḥám y li dišu :

— Un ğidi̯ó m'arruvó un cantru y un vistidu. Qui lu bušquis chén es.

Li dišu il ḥaḥám :

— No lu pu̯edu tupar, qui venge sabá.

Para díe di sabá vi̯enin todus a la queyilá. Van a priğunar : Chen arruvó il cantru y il vistidu qui li diğe ; chen lu arruvó no li van a fazer nade.

Saltó il ğidi̯ó y dišu :

— Yo so.

— A mañane qui venges a la caze dil turcu cun mí inğuntus.

— Bu̯enu, mi siñor. Ya vo.

A la mañane ya s'alivantarun, si fu̯erun il ḥaḥám y il ğidi̯ó y il mosu dil ḥaḥám. Il ḥaḥám s'asuvi̯ó al cavayu, y si fu̯erun ondi il turcu. Il mosu s'aspiró afu̯ere cun il cavayu. Il ḥaḥám si fu̯é arrive. Il ğidi̯ó li dišu al mosu :

— ¿ Ya savis qui il ḥaḥám ti yame arrive ?

— Bu̯enu, ya vo, dišu il mosu.

Si fu̯é arrive il mosu. Il ğidi̯ó s'asuvi̯ó al cavayu y si fu̯é cun il cavayu a su caze.

— Mujer, cavayu ti truši.

— ¡ Bu̯enu 'stá ? Sí il Dió li dé vides.

Ağore il ḥaḥám istá sali̯endu locu pur il cavayu.

— ¿ Cu̯álu si fizu il cavayu ? ¿ Y tú no lu ayes arruvadu ?

— ¿ Chén savi ? Yo aquí lu diší. Paresi qui lu arruvó il ğidi̯ó.

La mujer li dišu a su maridu :

— Yévilu il cavayu ondi 'stave, purque ez dil ḥaḥám, no ez dil turcu.

Il bu̯enu dil ombri dizi :

— ¡ Bré ! Bu̯enu fazis. M'asuviré al cavayu y mi yiré y si lu yivaré ondi mi lu tumí.

Il bu̯enu dil ġidi̯ó ya si fu̯é al loġar ondí tumó il cavayu. Cu̯andu ya si fu̯é aí a la caze mizme, li dišu il turcu y il ḥaḥám :

— ¡ Bravu ! ¡ Bu̯en ġidi̯ó ¡ Purque tú savis arruvar cun unor.

Y d'aínde tumó un riġalu dil ḥaḥám y dil turcu para fazer Pésaḥ.

Estu ġanó la mujer qui lu ambizó a arruvar.

Told by Sara Coén, age 62. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Housewife.

XX

Un díe dil inviranu sali̯erun il li̯ón cun luz yavrís afu̯ere dil nidu. Si dišó di pasar une bufne. La bufne lu vidu al li̯ón qui 'stave asintadu. S'ispantó la bufne. Li parisi̯ó qui si lu quiríe cumer. S'incurvó al li̯ón y pasó. Cu̯andu vi̯erun lus chiquiticus li̯unicus estu, si maraviyarun. ¡ Une ġrandi animal s'incurvó al li̯ón ! Li dišerun a la madri :

— ¿ Pur qué s'incurvó esti ġrandi animal ? Esti ez máz ġrandi di muzotrus.

Li dišu la madri :

— ¿ No savéš qui muzotrus somus luz reyis dil mundu ?

— ¿ Cu̯álu ez reyis ?

— Ṛeyis ez il qui ez máz ġrandi di todus y qui cumande a todus.

— ¿ Y no ay máz ġrandi di muzotrus qui mus cumande a muzotrus ?

Liz arrispundi̯ó la madri :

— Il ben adám ez máz ġrandi di muzotrus. Y él mus cumande a muzotrus.

Li dišu il fiju li̯unicu :

— ¿ Nunque muzotrus pudemus matar alġún ben adám ?

Li dišu la madri:

— Alǵune ves qui no ti̯eni in suz manus une coze qui maneye cun suz dedus. Istonsis mu' lu pudemus cumer, y él es savi̯u.

Il fijicu li̯unicu estu di la madri qui li cuntó, si lu miti̯ó al mi̯oyu. Pasó trez añus. Il li̯unicu ya si fizu ǵrandi, y vidu qui ya pu̯edi acurrer muchu y dišu:

— ¿ Cu̯ándu vo yo tiner il mazál di cumermi un ben adám? ¿ Pur qué no pasen ben adámis pur aquí?

Li dišu la madri:

— Luz ben adámis istán muchu lonǧi d'aquí. Si queri pasadu este muntañe y di la otre parti si pu̯edi tupar ben adámis. No vayes purque ti maten.

Il li̯unicu no iscuchó a la madri. Pasó doz ores y s'abašó di la otre parti di la muntañe y vidu di imfrenti un cazalinu parti̯endu leñe. Si quidó di mirar di imfrenti il li̯ón. Ma s'istá ispantandu di si asircar al ladu purque ti̯eni la baltá in la manu y 'stá curtandu leñe. Paró mi̯entis y vidu qui ya ez lu cu̯e li dišu la madri. Aǵore 'stá pinsandu si lu va cumer y il cazalinu. Él d'aínde no lu vidu al li̯ón. Al mazál dil li̯ón si tupó qui̯ il cazalinu savíe la lingu̯e di luz animalis. Alvantó il oju y lu vidu al li̯ón.

Li dišu il cazalinu:

— ¿ Qué bušques aquí?

— Para ti cumer a ti, vini. Qui mi dišu mi madri qui̯ il ben adám ti̯eni muche savor.

Li dišu il cazalinu:

— Yo queru iscapar di curtar este leñe y esti árvul ǵrandi, y lu queru partir meyu pur meyu. Comu tú m'ayudes a partirlu, y dispu̯és yo mi dešu qui mi comes.

Li dišu il li̯ón:

— Todu lu cu̯e mi vaz a dizir tú yo vo fazer. Sólu qui m'aprumetis qui ya ti vaz a dišar cumer.

— Ya ti diši qui ya. Vi̯en, partiremus il árvul.

— ¿ Cómu lu vamuz a partir?

— Mire, yo cun la baltá lu vo âvrir di la une parti y vo miter une 'staque, y tú meti laz doz manuz di di̯entru dil árvul, y lu vamuz a avrir meyu pur meyu.

Il malfadadu dil li̯ón si criyó di laz mintirades dil cazalinu y miti̯ó luz dos pi̯es di di̯entru dil árvul, y il cazalinu di la otre parti quitó la 'staque y li siñó lus pi̯es dil li̯ón di di̯entru dil árvul. Il li̯ón impisó a ichar ǧritus qui li istá diǧuli̯endu.

— ¡ Ya m'arripintí ! ¡ No queru cumerti ! ¡ Déšimi fuyir ! Qui ya mi matatis lus pi̯es !

— Aspere aǧore. Aǧore ya ti̯enis ti̯empu.

Il cazalinu si fu̯é al cazal. Tumó une caldere ǧrandi, l'inchó d'aǧu̯e y la miti̯ó a buyir. Cu̯andu ya si buyó l'aǧu̯e, yamó al fiju. A une manu in cada unu tumarun la caldere y la quitarun afu̯ere dil cazal. Si la icharun l'aǧu̯e iscaldandu insime dil li̯ón, y lu asarun bu̯enu. Impisó di mu̯evu a 'char ǧritus.

— ¡ Mame ! ¡ Mame ! No la iscuchí lu cu̯e mi dišu qui luz ben adámis son siḥiludus.

Il cazalinu cun il fiju inclavarun la 'staque di mu̯evu al árvul y quitó lus pi̯es il li̯ón y no lu matarun al li̯ón. Li dišerun qui si vaye. Si fu̯é cuši̯andu, cuši̯andu. S'asuvi̯ó la muntañe. Cu̯andu vinu al ladu di la madri, la madri qui lu vidu :

— ¿ Lu cu̯é t'acuntisi̯ó ? ¡ Fiju ! ¡ Conte, dizi !

— No pu̯edu favlar.

La madri aspiró um pocu y li dišu :

— A pocu, a pocu favle.

Impisó :

— Mame, yo no la iscuchí. Fué ditráz di la muntañe para cumermi un ben adám, y cun palavres m'ingañó esti ben adám, y mi fizu siǧún m'istáz vi̯endu. Mi quimó cun une aǧu̯e cayenti muchu.

Comu sinti̯ó estu la madri li dišu :

— ¿ Ya no ti diši qui luz ben adámis son más siḥiluduz di muzotrus ?

Ya savemus qui luz animalis no ti̯enin médcus. ¿ Y cómu si

sanen ? La madri cun la ulenge si lu lambi y lu amaḥe. Y tumó la madri a lu lamber al fiju luz luğaris qui̯ él no si pu̯edi lamber y luz luğaris qui̯ il fiju ya si pu̯edi lamber, si lambi̯ó él. Lambi̯ó oy, lambi̯ó mañanc, y si sanó. Pasó otruz doz añus. S'ulvidó lu cu̯e l'acuntisi̯ó y vidu di mu̯evu qui van pasandu bufnes, cavayus, ḥamurím, y si li van incurvandu y an él también. Dišu :

— Ya m'acordu qui mi madri mi cuntó qui ben adámis alğune ves mu' lu pudemus cumer.

S'abašó di mu̯evu la muntañe abašu y impisó a caminar. Miró d'aquí, miró d'ayí. No veyi ningunus. Impisó a caminar inde más. Cu̯andu ya vinu serque di̯ un cazal, vidu un cazalinu. Sali̯ó dil cazal cun un palu al ombru y di̯es sandíles di quezu inculğades al palu, sincu adilantri, sincu pur atrás. Comu ya savemus qui di la sandíle di quezu corri pinges d'ağu̯e, il li̯ón qui 'stá caminandu ditráz dil cazalinu istá mirandu qui di las sandíles istá currendu ağu̯e. Si pinsó muy bu̯enu y dišu :

— ¡ O ! Ya m'acordí. Paresi qui ez di aqueye ağu̯e cayenti qui m'icharun insime y mi quimarun interu. Éstus son luz ben adámis. Todu cun ağu̯e caminandu.

S'ispantó il li̯ón y si turnó atrás ondi la madri, y li dišu a la madri :

— Mame, ez verdad qui luz ben adámis son muchu siḥiludus. Fu̯é otre ves para mi cumer un ben adám. Otre ves tiníe ağu̯e cayenti para m'ichar insime. Ağore y yo mi fizi siḥiludu. No mi yiré al ladu dil ben adám purque ya li vidi l'ağu̯e qui 'stave curri̯endu.

— Ya ti diši yo mi fiju. Quéditi aquí. Qui muzotrus somus para campu, rey di luz animalis, y eyus son rey dil mundu interu.

Told by Mier Elías, age 55. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Moél.

XXI

Al ti̯empu avíe une maná. Este maná tiníe un ni̯etu. Este maná ere provi. No tiníe d'ondi cumer. Éste lavave culade d'un ombri ğrandi. Un díe d'alḫá, il ni̯etu bušcó une coze para cumer y no tupó. Sí fu̯é il ni̯etu ondi istave la maná qui 'stave lavandu la culade y dišu :

— Dami cumer.

— Va, ğane, dišu la maná.

A la tardi cu̯andu vinu in caze la maná.

— Maná, an aqueye fije qui 'stave lavandu culade, in aqueye la queru pur novi̯e.

— ¿ Qué 'stáz favlandu, ni̯etu míu. Aqueye ez fije di pašá.

— Yo la queru.

— Li favlaremus mañane al pašá comu ti la da pur novi̯e.

Pur la mañane si fu̯é la maná ondi il pašá.

— No t'arravi̯is lu cu̯e ti vo a dizir. Aquel ni̯etu qui vinu ayer aquí la queri a tu fije pur mujer, si la das.

— Ya si la do, comu si ambeze un travaju qui no ay otru pur il mundu.

— Mil ducadus dali para qui si ambezi a travajar.

Li di̯ó il pašá mil ducadus. Il ni̯etu si fu̯é ondi un mestru fichizeru.

— Queru qui m'ambezis fichiziríes.

— Ya t'ambezu. Queru quini̯entus ducadus. Pur seš mezis t'ambezu.

Tumó a l'ambizar. Il mestru li dizíe : ále'. Il ni̯etu dizíe : be'. Il mestru li dizíe : ğímal dil ravicu. Il ni̯etu dizíe : dále' di la baltazique. Cavu di la coze no si quidó ondi il mestru ambizar bu̯enu. Il mestru lu ichó. Si fu̯é ondi la maná in caze.

— Ya m'ambizí un travaju qui no ay pur il mundu otru. Para díe di bazár yo mi vo a fazer un cavayu qui no ay pur il

mundu otru. A otru no li vo a vinder esti cavayu más qui al ǵrandi di la sivdad qui ez il pašá.

Lu quitó a vinder. Si lu mircó il pašá. Il pašá si lu yivó in caze. Impisó a li dar cumer, biver, mirarlu buenu. Vinu díe di viernis. Si comu ere árabu, si fué a la mišquite para quildiar namás. Ayí avíe une fuenti. Il cavayu s'intró pur il buracu dil chorru di la fuenti. Il pašá qui bušque il cavayu no lu tope. Mire pur il chorru di la fuenti. Lu veyi il cavayu ayí. Il cavayu fazi ansine : rur, rurur. Dizi a la ǵenti qui tiníe ayí :

— Durrucandu la fuenti qui queru qui si salǵe il cavayu.

— ¡ Locu 'stás ! ¿ Il cavayu cavi adientru dil chorru di la fuenti ?

Lu arharvarun al pašá, y lu yivarun in caze. Il nietu si fué ondi la maná.

— ¡ Maná, maná ! ¿ Cuántu tumó pur il cavayu ?

— Sien lires turques.

— Aǵore mi vo a fazer un cavayu. Si lu vo a vinder a la vladíque.

Si fizu un cavayu. Lu quitó al bazár. Lu vindió al grandi papás. Il papás impisó a li dar a cumer buenu y lu mirar buenu. Díe d'alhá si fué a la clise. Ayá avíe une fuenti, s'inclavó il cavayu pur il chorru di la fuenti. Dišu il papás :

— Durrucále este fuenti. Queru qui si mi salǵe il cavayu.

— ¡ 'Stás tú locu ! ¿ Cavayu cavi pur il chorru di la fuenti ?

Lu aharven al papás y lu yeven in caze.

Il rey aǵuntó un díe a toduz luz ǵrandis dil rjinadu.

— ¿ Óndi 'stá il ǵrandi papás ? ¿ Istá hazinu ? ¿ Óndi 'stá il pašá ? ¿ Istá hazinu ? Hazinus, tuyidus, dizǵuznadus, qui vengen aquí... ¿ Qué vuz acuntisió qui 'stáš hazinus ?

— Mirquimus a un cavayu. Si muz intró pur il chorru di la fuenti.

— No tengu sintidu di esti modu di cozes.

Quitarun ǵenti pur las plases y pur las cayis.

— ¿ Qué ez estu qui acuntisió ? ¿ Si savi alǵune ǵenti di estu ?

Sali̯ó il mestru qui 'stave ambizandu il ni̯etu a travajar.

— Yo tiníe un muchachu ambizandu fichiziríe. Esti muchachu qui 'stá fazi̯endu estu.

— ¡ Afirraldu y traeldu ondi mí !

— ¿ Y cómu qui lu afirremus ? No savemus quén es.

— Todu modu di behemá qui si va a vinder qui mi lu traġéš a mí, qui lu queru ver.

Díe di bazár ésti si fizu un ḫamór, y lu quitó la maná a vinder. Lus qui lu micarun, si lu trušerun a ver an esti mestru. Lu vidu il mestru.

— Éste ez la pirsone qui 'stá lavurandu esti fechu.

Lu yivó in un firreru qui li faġe doz nalchás qui li iṅclave a lus pies para qui no si pu̯ede fazer máz ombri. Il ḫamór qui si veyi miter nalchás a lus pies, si fizu un ratón. Il mestru si fizu un ġatu. Acorri para afirrar al ratón. Il ratón qui si veyi qui lu van âfirrar, si fizu un pašaricu, y el mestru si fizu un áġile. Vi̯endu qui lu van âfirrar, si fazi une roze. Il mestru dizi al rey :

— Dami este roze a mí.

Il rey li dizi :

— Este roze tan bu̯ene y tan firmoze mi la 'charun di lus si̯elus.

Il rey s'arravi̯ó. Arrujó la roze di la manu. Si fizu un quilón di miyu. Il mestru si fizu une choque cun si̯eti poyus. Si lu tumó a cumer. Vi̯endu qui si vâ iscapar il miyu, doz baġus si quidarun al pustál dil rey. Si fu̯é in caze il mansevu y dišu :

— Maná, ya m'ambizí un travaju bu̯enu.

La maná si fu̯é ondi il pašá. Dišu :

— Ya s'ambizó il ni̯etu míu qui 'stave fazi̯endu. Aġore dali la fije pur mujer.

Si la di̯ó la fije pur mujer. Si cazarun. Bivi̯erun aleġris pur tode la vide.

Told by Yacób Coén, age 57. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Blacksmith.

XXII

Al t̯iempu avíe un mansevu qui bušcó di cazarsi. Tumó une mujer. A luz ochu díes di ḥupá, qui li tráǧen doz ombris vi̯ejus une caldere. Lis priǧuntó:

— ¿ Si corri la caldere o es sane?

— No si corri, ez bu̯ene la caldere.

— Ínchile d'aǧu̯e cu̯andu veyu si no si corri.

La 'ncherun d'aǧu̯e di la fu̯enti. No si corri la caldere. Van in caze cun aǧu̯e qui la veye la mujer. La mujer qui mire al aǧu̯e, dizi :

— ¡ Uu ! ¡ Ez mar !

Pur aí pasó un pruvatu.

— Tome este caldere qui m'ispantu qui̯ ez mar.

Li di̯ó un ducadu. A la nochi il maridu qui vinu, li dizi la mujer:

— ¡ Si mi trušitiz une mar para qui m'afoǧi !

— ¿ Y qué fizitis la caldere ? priǧuntó il maridu.

— Un pruvatu qui pasó pur aí, si la dí qui la quitare din caze.

— ¡ Loque sos! ¿ Caldere ay mar ? Ti̯eni fondu. La mar no tieni fondu. Este aǧu̯e ez ichade di di̯entru di la caldere. Vazi̯aves l'aǧu̯e di la caldere y la caldere mus quidare in caze.

Él tome y la mate a la mujer, si̯endu vidu qui ez loque. No si caze más. Li quidó une fijique d'este mujer. No ay quen qui luz miri, no ay quen luz lavi, no ay quen lis cuzini. Si miti̯erun ǧenti in meyu. Otre ves fizi̯erun qui si cazi. Si cazó otre ves. In meyudíe qui pase un patu. Dišu :

— ¿ Cu̯ántu queris pur esti patu?

— Cicu̯ente ǧróšis.

— Ya ti lu mercu qui lu yevis in caze.

Lu yivó in caze. Dišu la mujer :

— ¿Lu cụé trušitis ?

— Un patu.

La mujer, qui abaše a ver, veyi un patu. Il patu comu ere fije, quiríe murderle.

¡ La ġote m'abaši ! Esti patu mi queri cumer a mí y a la ġụerfanique.

Pur aí pasó aquel pruvatu. Dizi la mujer :

— ¿ Cụántu queris qui mi quitis esti patu din caze?

— Trente ġróšis.

Lu tumó il patu y si lu yivó. La nochi qui vịeni il maridu, li dizi la mujer :

— ¡ Locu sos ! Mi trušitis un patu qui me queri cumer a mí y la ġụerfanique.

— ¡ Aḥ, Dịó ! Éste ez loque. ¡Patu si comi a mujer! Lus patus cụandu parin, paresi qui querin cumer, fazin cun la boque ansine. ¿ Lu cụálu fizitis il patu ?

— Si lu dí âquel pruvatu qui lu echi a la mar.

— ¡ Tú sos loque !

La mató an este mujer. No si caze más. Si mitịerun ġenti.

— ¡ Bré ! Ya pasó. Vamus a dar une mujer bụene, firmoze y cumplide in todu y siḥilude.

Si cuntintó il ombri, si cazó otre ves.

— Este nochi mitirás doz fijunicus.

Éste qui meti doz fijonis a buyir. La nochi qui vịeni il maridu.

— ¿ Mititis sene ?

— Sí, ¡ biva él !

S'asintarun a cumer. Ésti qui mire, veyi aġụe, caldu sin coze adịentru. Li priġunte :

— ¿ Ó'sta la sene qui mititis? ¿Doz fijonis? S'eche más, un puñadicu.

— Y aġore mañane in la nochi metu más, máz di mazyadicus. Al díe éste quitó une caldere. La 'nchi yene di fijonis y

eche máz di di̯ez oques di carni y la buyi tode in une. La nochi qui vinu il maridu.

— Mire, une caldere yene di cumeris.

Y li dizi il maridu:

— ¿ Qué es todu estu qui mi ditis di cumer ? ¡ Estu ez muchu ! S'inti̯endi qui tú sos loque.

La mató an este mujer. No si caze más. Si miti̯erun in meyu qui si cazi. Si cunvisi̯ó, si cazó cun une mujer la cu̯ale li dišerun qui ya ez bu̯ene. Ésti ere un bacál qui vindíe tode mode di cozes. La mujer abaše un díe a ver al catói̯ qui tiníe il maridu. Eye, ¿ qué veyi aí ? Sacus di mazí, sacus di pimi̯ente, sacus di canele, sacus di šavón. Dizi eye:

— ¡ Cómu di loques mujeris tiníe mi maridu ! Tiníe razón qui laz matare. Aǧore estu es todu 'sti̯ercu. Queru ichadu apuréi̯.

Lu tome, yame an aquel pruvatu, s'ingu̯ale cu̯ántu queri pur yivar al ríu. Éste, mirandu más, veyi tinus di quezu. Eye qui mire adi̯entru.

— ¡ Mire ! ¡ Cómu di loques mujeris tiníe mi maridu ! Las pi̯edres 'stán im moju.

Eye tome todes aqueyes lajes di quezu, laz va curtandu, y laz fazi une ispandidure al catói̯. La nochi qui vinu il maridu veyi todu blancu y li dizi:

— ¡ Bu̯enes nochis, mujer ! ¿ Di qué 'stáz d'esti modu ichade? ¿Ḥazine 'stas ?

— No, mi cansí oy di tantu travaju.

— ¿ In lu cu̯é travajatis qui ti cansatis?

Il catói̯ d'abašu 'stá todu 'sti̯ercu. Lu barrí, l'alimpi̯í y fizi un lajadu firmozu.

— ¿ D'óndi lajes tupatis ?

— Di di̯entru lus tinus avíe lajes im moju. Aqueyes lajes lu arrisintí, lu fizi firmozu.

— ¿ No seye il quezu qui fizitis estu ? Ya s'inti̯endi pur estu qui no bivu cun ti, mujer.

Il qui abaše abašu, ¿ qué virá ? ¡ Neǧru vistu ! Il quezu lu fizu pidrigal.

— ¿ Lu cu̯é fizitis la rope qui avíe al catói̯ ?

— A aquel pruvatu si la dí qui l'echi al ríu.

— Sos loque. Y máz loque di laz otres mujeris. M'impruvisitis, m'iscapatis todu il bi̯en, y tú miresis matade.

Y an aqueye mujer la mató. No si caze más. Si̯endu qui ya vidu qui no ay ḥai̯ri di mujeris más. Otre ves si miti̯erun ǧenti in meyu. Para candiri̯arlu qui si cazi torne. Si tumó otre ves une mujer la cu̯ale ere firmoze, bu̯ene y uneste. Esti ombri tiníe in caze alḥeñe. Dišu la mujer al maridu :

— Oy mi queru alḥiñar. Abašu ay alḥeñe.

— Bu̯enu, tome um pocu. Úntiti ondi queris.

Éste qui tumó um pocu d'alḥeñe, eche aǧu̯e. Si fazi caldude. Eche máz alḥeñe. Si li fazi tupide. Eche máz aǧu̯e. Si li fazi caldude. Eche máz alḥeñe. Si li fazi tupide. Il cavu fu̯é qui si li fizu muche alḥeñe. Tumó a si untar alḥeñe. Li suvró muche alḥeñe. Si untó luz dedus, si untó laz manus, si untó la fiǧure. Si untó il cu̯erpu interu. Y aǧore quidó mujade. Ondi si íe il sol, si íe eye. Il ḥavér dil maridu qui pase la veyi a la mujer diznude.

— ¡ Uu ¡ Este mujer qui tumó mi ḥavér ez loque.

Si va ondi il ḥavér, li dizi :

— Ti contu la mujer tuye istave al tijadu. S'inti̯endi qui éste ez loque.

A la nochi qui vi̯eni il maridu, li dizi :

— ¿ Lu cu̯é mi cuntó il ḥavér qui tú istuvitis din tijadu in tijadu ?

— M'alḥeñí para qui mi sicare.

— S'inti̯endi qui tú sos loque.

La mató y an este mujer. No si caze más. Si miti̯erun otre ves ǧenti. Si caze otre ves. L'avíen a dar une mujer muy bu̯ene y siḥilude. Si candiri̯ó, si cazó otre ves cun otre mujer. Dišu eye :

— Queru fazer une simuladique.

— Fazi. Abašu ay farine al catói̯. Tome, fazi um pocu di simuladique.

Ichó agụe, si fizu caldude. Ichó farine, si fizu tupide. Al cavu fụé, s'inchó une basine intere di simulade. La nochi qui vịeni il maridu la veyi canse ?

— ¿ Di qué 'stás canse ?

— Oy fizi une simulade. Si mi fizu caldude. Ichí farine, si mi fizu tupide. Y pur estu 'stó canse.

Y tú sos loque. Neğre vinture tengu, negru mazál. Todez laz mujeris qui tumí, todez loques. No mi cazu más. Ya mi fizi vịeju d'istar tumandu mujeris. Todez loques.

La mató an este mujer. Si mitịerun la ğenti meyu.

— Ainde este ves. Cáziti.

'Scuchó a la ğenti. Si cazó. Tumó une mujer muche firmoze. Il sol salíe cun eye. Un díe si fụé eye al bañu. A la salide dil bañu, si lu fuyó um pedu. Pur aí pasó un ğidịó.

— Tíu Mošé. M'apriğone pur las cayis y pur las plases qui éste no ere la qui si pidó, ere yo. Qui si tomi la fame di piridón. ¿ Bụenu ? ¿ Cụántu queris ?

— Un ducadu mi vâ dar.

Eye li dịó il ducadu. Si la 'ncarğó curdiricu a la mujer y la yivó pur las cayis. Íe apriğunandu :

— Éste no ez la qui si pidó, ere yo.

A la tardi vinu il maridu. Li dizi la mujer :

— ¿ No savis lu cụé m'acuntisịó ? A la salide dil bañu mi pidí.

— ¿ Lu cụé si fizu qui ti pidatis ? No ez nade. ¡ La ğote m'abaši ! No ez nade, no ez nade. Ya s'intịendi qui tú sos loque.

La mató. No si cazó más.

Told by Yacób Coén, age 57. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Blacksmith.

XXIII

Al ti̯empu avíe un rey. Esti rey li aǧradave asuvir in cavayu bu̯enu. Un díe dišu a luz amiǧus qui tiníe cun él :

— Ya mi queru mircar il máz bu̯en cavayu dil mundu.

Lu dichu fechu. Dimandó a luz amiǧus qui tiníe cun él d'óndi pu̯edi tupar para mircar il máz bu̯en cavayu dil mundu. Unu di suz amiǧus li dišu qui in la Au̯stríe salin luz mijoris cavayus. Mandó a la Au̯stríe qui li mandin il mijor cavayu qui si tope aí cu̯antu queri qui seye. D'ayí li arrispundi̯erun qui li va a custar trez mil lires. Él dišu qui seye trez mil lires. Dispu̯éz di di̯ez díes, il cavayu ya lu trušerun a la caze dil rey, y dišerun al rey :

— ¡ Bive tu ǧrandeze ! Il cavayu qui tú cumandatis ya lu trušerun in caze, y paǧimus trez mil lires.

Al otru díe il rey istave asintadu cun estuz amiǧus.

— ¿ Savéš qui̯ il cavayu qui urdiní ya mi lu trušerun, y mi cuvrarun trez mil lires ? Aǧore queru saver s'il cavayu vali tantez lires. Queru qui vuzotrus lu prisi̯és si vali las parás qui dí.

Istonsis luz amiǧus dil rey s'impisarun a mirarsin il unu cun il otru. Il unu li dišu al otru :

— ¡ Mire dimande qui muz istá dimandandu ! Muzotrus, ¿ d'óndi savemus cu̯ántu vali il cavayu ? Ningune ves no mirquimus cavayu y ningune ves no vindimus cavayus. ¿ Cómu qui li arrispundemus ?

Cun estuz amiǧus avíe y un ǧidi̯ó in une. Dišu aquél a luz amiǧus qui li vâ arrispunder al rey.

— Qui mi dišéš vuzotruz a mi favlar.

— Bu̯enu, ya ti dišamus. Favle tú.

— ¡ Siñor rey, bive tu ǧrandeze ! Muz istáz dimanandu une dimande qui muzotruz no ti pudemuz arrispunder.

— ¿ Pur qué no mi pudéš arrispunder ?

— Pur mordi qui muzotrus nunque no mirquimus cavayus ni qui vindimus cavayus. Di mu̯estre chiqués qui̯ istamus si̯empri intrimitidus cun il mildar y iscrivir.

Dizi il rey a suz amiġus otre ves.

— Pu̯edi ser qui a mi tumarun las parás y il cavayu no vali laz lires qui paǧí.

Arrispondi il ġidi̯o y li dizi al rey:

— ¡ Siñor rey, bive tu ġrandeze! Tú sos il máz ġrandi rey dil mundu. In tu ri̯inadu ya ay un ombri a Monastir ondi él ya ti lu pu̯edi prisi̯ar il cavayu cu̯ántu vali. Esti ombri cunesi di cavayus y di di̯amantis y di ombris. Lu cu̯e ṭi vâ dizir esti ombri, estu ez il presi̯u dil cavayu qui mircatis.

— ¡ Prestu! ¿ Quén ez esti ombri? Qui lu mandin a trayer aquí.

Iscrivi̯erun a Monastir a qui mirin di tuparlu a esti ombri qui cunesi la valor di cavayus, qui lu traġen a Stamból. Apenes vinu la letre dil rey, ya si miti̯erun muches pirsones dil ġuvernu para bušcarlu an esti ombri qui cunesi cu̯antu vali il cavayu. Lu afirrarun y li dišerun:

— Ombri, il rey ti queri.

— Yo, ¿ Lu cu̯é tengu cun il rey? Yo so un ombri qui mercu y vendu cavayus. No tengu cun il rey ningún dar y aver. ¿ Pur lu cu̯é mi bušquen? A ningunu no cafrí, a ningunu no aḥarví, a ningunu no matí. ¿ Lu cu̯é queri il rey di mí?

— Ombri, muzotruz no savemus lu cu̯e queri il rey di ti. Aġore ti vamuz a yivar al šimén di fer y ti vamuz a mandar ondi il rey.

— ¡ Bu̯ene ǧenti! ¿ Cómu mi vaš a mandar ondi il rey cu̯andu yo no fizi ningune culpe.

— Muzotruz no savemus. Fizitis culpe, no fizitis culpe. Tú, cali qui ti vayes a Stamból. Es cumandadu dil rey.

Il dizdichadu dil ombri dizi:

— Déšimi y yiré a ver a mi mujer y mis si̯eti cri̯atures qui tengu purque eyus m'asperen qui liz yevi pan par' este nochi para cumer.

— Imprimeru tú ti vaz a yir a Stamból, y dispu̯és yiremuz a ver pur pan para luz fijus y la mujer.

A mal di su pizar qui no si pudíe arrizğatar, s'uvliğó para yir. Il ombri ya vinu a Stamból. Lu tumarun, lu yivarun al berbér, lu trisquilarun, lu lavarun, y lu visti̯erun un vistidu qui nunque lu supu vistir. Li dišerun al rey qui̯ il ombrí qui vâ prisi̯ar il cavayu ya vinu.

— ¡ Prestu ! Qui lu tráğen aquí. Qui lu queru ver.

Lu tumarun al ombri, lu trušerun dilantri dil rey y luz amigus. Li dizi il rey an esti ombri :

— A mí mi dišerun qui tú inti̯endiz di cavayus. Queru qui mi presi̯is cu̯ántu vali il cavayu qui yo mirquí.

— ¡ Siñor rey, bive tu ğrandeze! Yo aquí no 'stó vi̯endu cavayu más qui tú il rey y tuz amigus. Cu̯andu lu viré il cavayu, istonsis ya ti lu presi̯u cu̯antu vali.

—Si no mi lu aproves cuántu vali, ti cortu la cavese.

Di̯ó cumandu il rey qui lu visten il cavayu y qui lu quiten al curtiju, qui lu vâ prisi̯ar cu̯antu vali. Lu visti̯erun il cavayu y lu quitarun afu̯ere al curtiju. Fu̯é esti ombri al ladu dil cavayu, lu miró y dišu qui esti cavayu no vali más qui il presi̯u dil cu̯eru.

— ¿ Cómu mi lu aproves ? li dišu il rey.

— Siñor rey, tú in tuz prizi̯onis ti̯enis ğenti aprizadus para tode la vide. Tome un ombri di éstus y asúvilu indrive di esti cavayu, y virás qui dispu̯éz di quindzi puntus al ombri lu vâ matar il cavayu.

— ¡Prestu! Qui tomin un prizi̯oneru qui 'stave pur tode su vide imprezu, qui lu tráğen ayí dilantri dil rey.

Luz amiğus lu asuvi̯erun al ombri indrive. Il cavayu istave caminandu muy muchu bu̯enu. Toduz istaven mirandu laz ores. Ya pasó si̯eti puntus, ya pasó di̯es puntus, ya pasó tredzi puntus. Inde il cavayu 'stá caminandu muy muchu bu̯enu. A lus catordzi puntus il cavayu si mani̯ó y lu ichó al ombri imbašu y lu fizu pidasus. Istonsis qui̯ il ombri ya cayó matadu imbašu pidasus.

Il rey di̯ó cumandu qui lu tomin an esti ombri, qui li den a cumer y a biver todu lu cu̯e queri. Lu tumarun al ombri luz mosus, si lu yivarun a une caze y li diŝerun :

— Aġore dimande tú lu cu̯e queris cumer.

— ¿ Qué cumer, qué cumer ? A mí no mi fazi nade cumer y biver.

— ¡ Ombri ! D'este manere muz diŝu il rey qui ti demuz a cumer y a biver todu lu cu̯e queris.

Li di̯erun a cumer ġayine, arros y muches cozes. Dispu̯és qui pasó il díe ya si fizu di nochi. Otre ves cumer y biver, ma il dizdichadu no li fazíe ni cumer ni biver. Otru qui todu pinsandu a la mujer y a sus si̯eti fijus.

Al otru díe s'alvantó il rey y diŝu a suz amiġus :

— ¿ Vitis maraviyes ? ¿ Vitis cómu aquel ombri di ayer diŝu qui̯ il cavayu lu avíe a matar an aquel ombri prizi̯oneru ?

Saltó il ġidi̯ó y li diŝu :

— Esti ombri cunesi di di̯amantis.

— ¡ O ! diŝu il rey. Comu ez ansine qui esti ombri ya cunesi y di di̯amantis, li vo dar luz di̯amantis qui mirquí il añu qui mi cazí para la rei̯ne.

Bati̯ó palmades il rey qui lu tragen al ombri qui li vâ amustrar luz di̯amantis para qui lus presi̯i. Lu truŝerun al ombri dilantri dil rey.

— Ombri, a mí mi diŝerun qui tú cunesis il presi̯u di di̯amantis. Aġore queru qui mi presi̯is cu̯ántu valin luz di̯amantis qui mirquí para la rei̯ne il añu qui mi cazí.

— Cu̯andu luz veyu, mi siñor rey.

— Mire, si no cunesis bu̯enu no lus trayiré para qui luz veyes.

— ¡ Siñor rey, bive tu ġrandeze ! Yo ya ti vo dizir la valute di lu cu̯e valin luz di̯amantis qui tú mircatis.

— Y comu no mi das il presi̯u ġustu, mire qui ti matu.

— Sí, siñor rey.

Cumandó il rey a qui traġen toduz luz di̯amantis qui tiníe

in su ri̯inadu. Fu̯erun ǵenti a la ḥazné. Tumarun toduz luz di̯amantis qui avíe aí y lus trušerun dilantri dil rey y esti ombri. Il ombri tumó luz di̯amantis, impisó a apartarlus. Dispu̯és qui ya luz apartó in trez munturicus, li dišu al rey:

— ¡ Siñor rey, bive tu ǵrandeze ! Ya lus prisi̯í.

— ¡ Cu̯álus prisi̯atis ?

— Todus. Estus trez munturicus qui ay aquí.

— ¿ Cu̯ántu vali esti munturicu vi̯eju qui apartatis aquí ?

— Esti munturicu no vali ni sincu lires. Y esti munturicu, il Di̯ó savi. O vali di̯es lires o nade.

— ¿ Y esti otru munturicu ?

— ¡ A ! Esti munturicu vali muchu máz di lu cu̯e vali tu ri̯inadu. No ay presi̯u.

— ¿ Y cómu pu̯edi ser ? ¿ No veyis qui éstus ya 'stán furrujentus ?

— Estuz furrujentus, il qui luz mircó, ya save cu̯ántu valin.

— Y pur estus qui mi dizis tú qui valin di̯ez lires o nade yo paǵí trente mil lires.

— T'ingañarun, siñor rey.

— ¿ Cómu mi lu dimostres ?

— ¡ Siñor rey, bive tu ǵrandeze! Tú mi dišitis comu no cunesu, qui no ti lus presi̯i. Áǵore yo ya ti vo amustrar cu̯ántu valin. Éstus ya valin di̯ez lires. Y éstus no ay presi̯u.

— ¿ Cómu mi lu vaz apruvar ? Y comu no mi lu aproves, mire qui ti matu.

— Bu̯enu, siñor rey. Yo queru qui mi traǵen une almirés cu̯antu ǵodre queri qui seye y ǵrandi.

Dišu il rey qui si la traǵe, y li trušerun une almirés. Il ombri li dišu al rey :

Éstus qui ti diši qui son para apuréi̯, cun une dade si van a isḥašar, si van a fazer polvu. Éstus qui valin di̯ez lires arrumper si van, ma no si van a dizfazer comu éstus otrus. Y éstus furrujentus van âburacar l'almirés y eyus si van a salir pur il fondu. Pur estu para éstus no ay presi̯u.

— ¡ Impese al fechu !

— ¿ Di cu̯álus queris qui̯ impesi imprimeru ?

— ¿ Di cu̯álus queris tú ?

— Imprimeru vo impisar di lus qui no valin nade y dispu̯és vo a tumer lus qui mircatis pur trez mil lires para la rei̯ne, y dispu̯és vo dišar luz vi̯ejus furrujentus para máz atrás.

Il ombri impese. Une dade a lus qui no valin nade. Si fizi̯erun polvu y sinize. Tumó luz otrus qui lus tiníe prisi̯adu pur di̯ez lires. Aḥarvó une dade y luz arrumpi̯ó. Dišó aquéyus, tumó luz furrujentus. Impisó a dar dades. Di̯ó, di̯ó fasta cu̯andu si cansó. Li dizi al rey :

— ! Siñor rey, bive tu ġrandeze. Yo ya mi cansí. Mete aġore a quen queris tú. Qui 'sté aḥarvandu cu̯andu si va a cansar y aquél.

Dišó la manu di l'almirés él, impisó otru âḥarvar. Y aquél si cansó, y otru impisó, y otru si cansó. A la fin dišu il ombri :

— Aġore ya vinu la ore di impisar yo.

Impisó di mu̯evu il ombri fista cu̯andu aburacó l'almirés. Istonsis il rey cumandó otre ves qui li den a cumer y a biver todu lu cu̯e queri. Il dizdichadu no li pase ni cumer ni biver ni durmir ni 'sfueñu lu aferre. Al pinseri̯u di la mujer y sus si̯eti fijus no pu̯edi durmir. Al otru díe il rey cun otre mariviye. Bati̯ó las palmades, dimandó qui li traġen al ombri qui lu queri ver. Fu̯erun, lu tumarun, y li dizíen qui̯ il rey lu queri ver ?

— Paresi qui mi vâ matar.

— ¡ Ombri ! ¡ Ombri ! li dizi il rey. Mire, yo tengu in mi ri̯inadu un ombri comu a ti, qui cunesis di cavayus y cunesis di di̯amantis y mi dišerun qui cunesis di ombris. Aġore aquí 'stamus yo y tú y il Di̯ó. Queru qui mi presi̯is y a mí cu̯ántu valġu yo.

— ¡ O, siñor rey, bive tu ġrandeze ! Para ti si queri dichu cuántu valis, tú valis la valor dil mundu interu. Tú sos il máz ġrandi rey di todus. Imprimeru ez il Di̯ó y dispu̯és sos tú. ¿ Quén ay otru rey ricu y ġrandi comu sos tú ?

— Yo no mi creyu di lu cu̯e tú mi dizis. Tú qui cunesis di cavayus y di di̯amantis y di ombris, comu mi amustratis la valor dil cavayu, comu mi amustratis la valor di luz di̯amantis, ansine queru cun preves cu̯ántu valǧu yo.

— Ṡiñor rey, ¿ ya no ti diši qui no ay presi̯u para ti ni para tu ri̯inadu. Ya ti diši pur doz vezis qui tú valis lu todu dil mundu.

A mí no m'inchis la cavese cun estes palavres qui tú mi dizis. A mí ez di minister qui m'amostris cu̯ántu valǧu. Comu no, ti vo matar.

— Matar qui matar, yo ya 'stó matadu, si dišu entri sí, Yo li vo dizir cu̯antu vali. Siñor rey, ¿ madri ti̯enis ?

— Sí, ombri.

—¿ Madri qui ti pari̯ó o madraste es ?

— Madri qui mi pari̯ó es.

— ¿ Istás siǧuru qui ti pari̯ó eye?

— Siǧuru.

— Ti vo a dizir la verdad. La valor tuye ez valor d'un dzingnu.

— Yo, ¿ un dzingnu?

— No, siñor. Yo sé qui tú sos fiju d'un rey, ma la valor tuye ez valor d'un dzingnu.

— ¿ Cómu mi lu amostres ? Comu no mi lu amostres, ti matu.

— Aǧore ya ti vo âmustrar. Vaz a tumar un cuchiyu di dos partis qui corte, y un ribulvér. Vaz a yir ondi 'stá tu madri, la vaz âfirrar an eye sole y li vaz a dizir qui yo ti diši qui tú ti̯enis la valor d'un dzingnu. Eye ti va a dizir qui a ti ya cunesi il mundu interu qui sos il fiju dil máz ǧrandi rey dil mundu. Y tú li vaz a dizir qui ti diǧe la verdad.

— ¿ Cómu vi̯eni a ser qui mi presi̯es a mí qui yo valǧu la valor d'un dzingnu y qui máz di eye no mi pu̯edi dizir la verdad?

La madri dizi otre ves al fiju qui̯ ez ilrey. Li dizi :

— Fiju míu, ¿ cómu vi̯eni a ser qui̯ esti ombri dizi qui la valor tuye ez valor d'un dzingnu? Ésti miresi matadu.

— ¡ A, mame ! ¡ A, mame! Antiz di matar an esti ombri imprimeru ti vo a matar a ti qui sos mi madri purque tú no mi dizis la verdad. Aġore il ombri mi prisi̯ó il cavayu, y sali̯ó verdad. Mi prisi̯ó luz di̯amantis, y sali̯ó verdad. M'istá prisi̯andu a mí, y tú comu madri qui mi paritis y m'ingrandisitis, no mi dizis la verdad. Imprimeru ti vo matar a ti y dispu̯és al ombri. Aġore, ¿ cun lu cu̯é queris qui ti mati ? ¿ Queris cun esti cuchiyu di dos cortis, o queris cun il ribulvér ?

Otre ves dizi la madri :

— Fiju míu, ya ti diši qui sos un fiju dil máz ġrandi rey dil mundu. Aquí 'stán laz muchaches qui t'alicharun. Aquí 'stán laz muchaches qui ti cunarun. Aquí 'stán laz muchaches qui t'ingrandisi̯erun.

— Mame, mame, dízimi la verdad purque ya vinu ore di ti matar. Esti ġidi̯ó todu lu cu̯e prisió sali̯ó verdad y estu cali qui seye verdad. Dízimi la verdad cómu vi̯eni a ser qui yo tengu la valor d'un dzingnu.

— E, fiju míu, ti diré la verdad. Tu padri ere il máz ġrandi rey dil mundu. Cu̯andu tu padri inri̯inó ere primer añu qui si cazó. Istonsis avíe ġerres, y tu padri comu rey fu̯é él a la ġerre. La mujer qui tiníe tu padri s'inḥazinó di la siḥurá. Pili̯aven cun cuchiyus y ispades, y lus caminus eren muy longus. Tu padri 'stave avansandu. Cu̯antu íe tantu avansave. Dispu̯éz di ġirri̯ar pur un añu, tu padri ġanó la sivdad ondi yo nasí. A la intrade qu'intró tu padri cun la cavaleríe, muzotrus salimuz a ver di lus chadíris al rey mu̯evu qui ganó la sivdad mu̯estre. Istonsis yo ere mansivique, y tu padri mi vidu. Si namoró di mí y mandó un cavayeru qui mi tumare, y mi tumarun. Mi yivarun ondi tu padri. Di̯ez díes dispu̯és qui yo ya istuvi quitade di aqueyus chadíris di la dzinganeríe, vinu une letre comu la mujer qui tiníe

tu padri muri̯ó, y il qui a mí mi quiríe si cazó cun mí, y quidí cazade cun tu siñor.

— Queri dizir qui mi siñor ya ere rey y eye mi madri fué dzingne.

— ¿ D'óndi lu soltó il ġidi̯o ? Esti ombri ez mansevu. A mí cu̯andu mi tumó mi siñor y mus cazimus, no supu ningún ombri quén ere yo ni d'óndi ere.

— ¿ Ez verdad, mame, qui eye ez dzingne ?

— Sí, fiju, yo so dzingne, fije di dzingne y dzingnu.

— Bu̯enu, madri míe. Si lu riġrasi̯u pur lu cu̯e ya mi dišu la verdad.

Al otru díe, otre ves al dizdichadu di ġidi̯ó. Lu yamó il rey y li dišu.

— Yo a mi madri, ya la apriví muchez vezis, ya li mití il cuchiyu di dos cortis, il ribulvér a la boque, y eye dizi qui yo so il fiju dil máz ġrandi rey dil mundu. Comu tú mi dizis qui tengu la valor d'un dzingnu, ¿ cun cu̯álu lu amostres ? Y comu no mi lu amostres ti vo a matar.

— Siñor rey, mates qui mates. Dil díe qui salí din caze y vini a tu caze, ya savíe qui vini para matar.

— ¡ No, no ! Si lu aproves, no ti matu.

— Yo ti lu vo âpruvar. ¿ T'acodres cu̯andu ti prisi̯í il cavayu qui t'arrizġatí la vide y tú cumandatis qui mi den a cumer y a biver todu bu̯enu ? Istonsis yo no ti prisi̯í la valor di dzingnu. Ti prisi̯í comu ombri qui s'inyerre. Cu̯andu yo ti prisi̯í luz di̯amantis, ya ti prisi̯í pur dzingnu pur mordi qui la primere ves qui t'avansí la vide dil cavayu qui t'avíe a matar, y tú no mi priġuntatis si tengu mujer o cri̯atures para qui mi di̯eres alġune coze di parás para liz mandar a luz fijus y mi mujer qui no tiníen pan. A la siġunde ves qui ti prisi̯í luz di̯amantis, otre ves no mi datis nade. Aí ya ti prisi̯í pur dzingnu di verdad. Y aġore qui mi dimandatis cu̯ántu valis tú, ti diši qui no mi fursares para qui ti dišere qui vi̯enis di raís di dzingnu. Aġore tú mi dizis a mí qui yo come y beve a tu caze. ¿ A mí lu cu̯é mi fazi il

cumer y il biver cu̯andu yo tengu miz fijus y mi mujer fambri̯entus?

— ¡ Bravu, ğidi̯ó ! Ağore yo ti vo a tumar a mi ladu. Ondi vo a yir yo, vaz a vinir tú. ¿ Cu̯ántu queris di parás para trayerti la mujer aquí y luz fijus? Tú vaz a istar si̯empri cun mí.

Li dizi il ğidi̯ó al rey :

— ¡ Cayadu, cayadu ! ¡ No diğes ansine, siñor rey ! Purque no ez direchu. Siñor rey, quen ti va a ver a ti caminar cun mí, van a dizir y il mundu interu qui sos di verdad dzingnu. Fin ağore lu savíemus yo y tú y tu madri y il Di̯ó. Comu tú ti metis a caminar cun mí in une, ya lu vaz âmustrar tu solu. No si va a quirer qui amostris qui tú vi̯enis di raís di dzingnu. Y cun estu dami lu cu̯e mi queris dar cu̯andu mi vo a mi caze, y tú bivi cun tu riqueze y ri̯inadu y yo mi yiré a mi ğanadu.

Li di̯ó al ğidi̯ó un riğalu, y il ğidi̯ó si fu̯é a caze.

Told by Yahuda Negrín, age 49. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Shoemaker.

XXIV

A : — Bu̯enuz díes, Buḥor.

B : — Bu̯ene salú y vides.

A : — ¿Qué ḥabér ? ¿ Istáz bu̯enu ?

B : — Bu̯enu šúcur. ¿Tú, 'stáz bu̯enu ?

A : — ¿ Óndi 'stás caminandu? Asente, biviremus un cavé.

B : — Comu queris.

A : — Ḥai̯micu, incuméndimuz dos cavés. ¿Qué tal vas pasandu, Buḥór ?

B : — ¡ Abré, Avrám ! ¿ Cómu qui ti diğe ? Ansine, midiyanu. No tinemuz fechu. No 'stamus pudi̯endu vinder.

A : — Y pur la plase mu̯estre ay muche crize. No sé cómu si vâ fazer.

B : — Il Patrón dil mundu qui apozi la beraḥá. Este simane mi vinu um pocu di rope di Silanique. D'aínde no pudi fazer sefté.

A : — No ti sicléyis. Aftaḥá cun il Di̯ó qui cun mijor presi̯u si vâ vinder.

B : — Ya ez vardad, ma yo queru la píte in la manu. Si si vendi este rope prestu, ya la sé incumindar y di viste y la metu al luġar.

A : — Ya ez vardad lu cu̯e dizis, ma no so' lus ti̯empuz di antis. Aġore no si vendi la rope culái̯. Si queri tuvidu pasensi̯e.

B : — Il Patrón dil mundu si api̯ade, si avrin luz fechus.

A : — ¡ Afatahá in il Di̯ó !

B : — ¡ Quede inbunore!

A : — ¿ Va inbunore!

Composed and told by Mois Calderón, age 35. Born in Monastír. Father and mother born in Monastir. Insurance agent.

XXV

A : — ¿ Qué ḥabér ? ¿ T'alvantes bu̯ene, Súnhu ?

B : — Bu̯ene.

A : — ¿ Qué 'stáz fazi̯endu ?

B : — Arricujendu las cri̯atures para liz mandar a la scoli̯e. ¿ Y tú, Arneste, qué 'stáz fazi̯endu ?

A : — Na, ind' aġore mití la sene y tengu oy culade. Ya la mandí yamar a mi 'sfu̯eġre para qui m'ayudi. Queru 'scapar más prestu para salir a la plase a mircar alġune coze para lus chicus. Si ti̯enis ti̯empu a la miyudíe, salimus ġuntus.

B : — ¡ Bu̯enu dizis ! Yo queru mircar caltsiques para la chiquitique. Salimus ġuntus. Cu̯andu vas a 'scapar, échimi une bos.

A : — Bu̯enu, ya ti mandu ḥabér cun mi fijique.

B : — ¡ Si̯enti ! ¿ Ti si tope alġún carricu di vete qui m'imprestis ? M'u̯lvidí di dizirli a mi maridu qui mi traġe.

A : — T'impristaré. Ya tengu un carricu suvraje.

B : — ¡Il Di̯ó t'alarġi laz vides! ¿Savis qui oy ez Resḥódis. Si queri fechu um pocu di tayarínes o alġun buyicu abultadu.

A : — Yo ya tengu azei̯ti. Vi̯eni in caze. Faziré unes cu̯antes pitulítses y vamuz al šeraltí. Pasaremuz il díe.

B : — Si ti dimande mi 'sfu̯eġre alġune coze, no seye qui li miširíques. A la ġu̯aye y al carvón, si lu dišitis.

Dati um pocu di prise para qui 'scapis más prestu.

Composed and told by Moís Calderón, age 35. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Insurance agent.

XXVI

A : — Bu̯enuz díes.

B : — ¡Seyes bi̯en vinidu!

A : — ¡Seyes bi̯en fayadu!

B : — ¿Qué dizeyis?

A : — Vini a mircar um pocu di rope para um vistidu.

B : — Muchu bu̯enu. Tengu ropes bu̯enes. ¿Qué culor queris?

A : — Queru algune rupizique qui seye rezi̯e y barate.

B : — Ğustamenti este simane mi vini̯erun unez rupiziques d'Almañe muy fines y a presi̯u cunvinivli.

A : — Ša, viremus. Sólu qui seye culor café.

B : — Tengu une culurizique muy ġustoze. Yo ti cunseju comu amiġu qui ti tomis este rope.

A : — Bu̯ene es, ma quiríe alġune máz ġurdique qui mi valġe para l'invi̯ernu.

B : — Ti daré otre rope máz yene. Ma ti vâ custar um pocu más caru.

A : — ¿A qué presi̯u custe?

B : — Éste a dodzi bánques il metru. Éste otre ez a dizišéš il metru. Cu̯ale ti plaze, tome.

A : — Máz muchu m'istá aġradandu este siġunde, ma mi es care

B : — Para ti ya ti vo dišar une bánque.

A . — Bu̯enu, córtimi doz metrus y sitentisincu.

B : — ¡ Cun salú qui si viste !

A : — Rope ya mirquí. Ağore queru il ḥarğí qui seye il satén di lane y la fodre in culor.

B : — Tengu para ti dar un satén di lu ricu dil mundu y une fodre muy ğrandi coze.

A : — Ša, viremus.

B : — ¡ Mire rope qui ti 'stó dandu !

A : — La rope ya ez máz di bu̯ene. Viremuz a ver il nombri di la cri̯ature. ¿ Cu̯antu es ?

B : — Ğamím, tome tú pur il presi̯u. No pili̯amus.

A : — Ti diğu une coze : las palavres clares il Di̯ó laz bindizi.

Composed and told by Moís Calderón, age 35. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Insurance agent.

XXVII

A : — ¿ Qué ḥabér ?

B : — Todu bu̯enu. ¿ Qué vinitis?

A : — Vini a mircar um pocu di basmá para fazer franquites para las cri̯atures.

B : — Este basmá ez muchu bu̯ene. Al lavar no sali la culor.

A : — ¿ A qué presi̯u ez il picu ?

B : — A mu̯evi dináris il picu. ¿ Si̯ervi para ti ?

A : — ¿ Qué 'staz favlandu? La vizine míe tumó ayer a ochu dináris il picu, y que veyis, ¡ qué basmá !

B : — Mancu di mu̯evi no mi cunvi̯eni.

A : — No seye. Dami um pocu di ḥasé. Queru qui seye dupi̯e y qui no si avre al lavar.

B : — Tome d'este ḥasé, ez muy bu̯ene.

A : — ¿ A cómu mi la vaz a dar ? Mire qui queru barate.

B : — A ti, ti la vo dar a ochu dináris il picu. Qui ti cansis di yivarłe y qui no s'istruye.

A : — Bu̯ene ez la ḥasé, ma a mí máz di si̯eti y meyu no mi vali. Si ti cunvi̯eni , córtimi tredzi picus.

B : — Purque sos muštíri̯e, ya ti vo dar a este presi̯u.

A : — Corte. Dami um pocu di basmá fanele para une ĝubique sólu qui no caye la culor, qui seye cun alĝunes ruziques.

B : — Para qui tomis basmá fanele, tengu um pidasicu di lane qui ti faĝes un vistidu y qui ti ĝozis di yivarlu.

A : — Bu̯enu dizis, ma il presi̯u ez muy caru.

A : — No t'ispantis. Ya ti la vo dar al presi̯u di la fanele purque mi suvró esti pidasicu y no tengu más.

Composed and told by Moís Calderón, age 35. Born in Monastir. Father and mother born in Monastir. Insurance agent.

XXVIII

Indivines.

Une coze, coze muy maraviyoze...*
Doz mil, trez mil, capacutí.
(La mangrane.)
Cantaricuz abucadus no si vi̯ertin.
(Luz bicuz di la vaque.)
Di la muntañe abašu lu eches, no si arrompi.
(Il papel.)
La nochi s'iscondi, il díe aparesi.
(Il sol.)
Al aĝu̯e 'stá, no si moje.
(Il sol.)
Cu̯atru irmanicuz acurri̯endu, luz dos chicus adilantri, luz doz

* General ḥeading for all "Indivines".

grandiz atrás. Todus cu̯atru acurri̯endu, y luz ğrandiz a lus chicus no luz aferren.

(Lus carrus di l'arabá.)

Todu ay al mundu. Sólu tres cozes no ay.

(Capác al mar, milizine a la mu̯erti, iscalere para asuvir a lus si̯elus.)

Un ben adám istá ağumitandu di díe y di nochi.

(La fu̯enti.)

Máz muchu quiten, máz ğrandi si fazi.

(La foye.)

L'arrují, la traví, muchez almes yo matí y di eyes m'abidiğu̯í, y mi si afalağo l'alme.

(La red.)

La bos si si̯enti, la care no si veyi.

(Il tru̯enu.)

Yo so un ombri blancu. Mi madri in cantandu mi fizu.

Yo no so ni ombri ni animal, ni ravu tengu ni cavese.

(Il ğu̯evu.)

Un pášaru sin ales abuló, in un árvul sin rames apuzó.

Vi̯eni un ombri sin pies y sin manus lu tumó.

(La ni̯evi.)

Une vez al mes la veyu, in la manu si la metu.

(La mizade.)

La mañane camine cun cu̯atru pi̯es, la meyudíe cun dos, la tadri cun tres.

(Il ombri = niñu, mansevu, vi̯eju.)

Yo so dil ombri muy amadu, ma pur dizgrasi̯e so quimadu.

(Il siğarru.)

In une ğu̯erte ay un pášaru. Il díe interu 'stá bai̯landu.

(Il oju.)

¿ Cu̯ál partidu dil cu̯erpu mus tucamus máz muchu in invi̯ernu ?

(Il naris.)

Curone ti̯eni, rey no es, ore no ti̯ene, ya savi cu̯antes son.

(Il ğayu.)

In une udá ay cu̯atru ladronis.
(La mu̯es.)
Um pretu 'stá inclavadu a la foye. Sólu la cavese si la veyi.
(Il clavu.)
In un tásin ay muches alviyanes y une mansane.
(Il si̯elu.)
Pretu, pretu comu al carvón. Minudu comu al furmiǧu.
(La furmiǧe.)
Doz irmanus caminandu istán y no si veyin.
(Luz ojus.)
A la manu cavi, a la caše no cavi.
(La varande.)
In une udá ay muches madames. Vi̯eni il Satán si laz arrivate.
(Il barridor al fornu.)
In une ḥaraná, il ḥamór entre, la code no entre.
(La cuchare.)
Máz muchu si alonge, máz muchu si acurte.
(La vide.)
Provi abaše, ricu asuvi.
(La cuvá d'aǧu̯e.)
La nochi 'stá bai̯landu, il díe si mu̯eri.
(La lus.)
Mi irmanu vi̯eni a vijitar, yo si li do a chupar.
(La cuchare di dultsi.)
Lu tomu, lu torsu, lu metu al buracu.
(Il filu.)
Ni primus ni pari̯entis, ningunus di mi ǧenti.
(Une pirsone sin amiǧus.)
No somuz ni primuz ni pari̯entis sinó salidus d'une vi̯entri.
(Luz irmanus.)

Told by various persons in Monastir.

XXIX

Pruverbus.

Al šastre ḫaraǧán, cu̯andu l'aǧuje, cu̯andu il didar.
Quen aprumeti in devde si meti.
Ġu̯ay dil díe di las alavasi̯onis.
Mijor un pášaru a la manu más qui si̯en abulandu.
Quen no rizique no comi.
No li queru ver ni la sulombre.
No nasi̯ó qui ya starnudó.
Aznu qui no mu̯eri di tiquíe.
Maldisi̯ón bu̯en díe no trai̯ǧe.
Muchu favlar, muchu yirrar.
Quen no si queri quimar no si ayeǧi al ladu dil fornu.
Il díe nuvlu si va comu al fumu.
Quen no peche cun Israel, peche cun Ismael.
Quen ti̯eni la plende in la manu, iscrivi su bu̯en fadu.
La alsireje s'alavó y sali̯ó cun bichu.
Fu̯é pur la lane, turní trisquilade.
Fu̯eǧu sin flame no ay.
Al iscuru todu ez unu.
Il qui da il azicu, tañi il chufliticu.
Ni luvi̯e sin tru̯enus ni partu sin duloris.
Ni bivde sin dulor ni muchache sin amor.
Qui mu̯elǧe il mulinu, seye salvadu seye triǧu.
Las cumadris cun imbidi̯e troquen las cri̯atures.
Luvi̯e y sol añus di riǧmisi̯ón.
Sol y luvi̯e añus di farture.
Iscarsidad es buvidad.
La mansane curilade di culor, adi̯entru istá il ǧuzánu, qui aburaque il curasón.
In ti̯empu di fambrure no ay mal pan.

Il Di̯ó mus ġu̯ardi di ai̯ri di findrís.
Si tu inimiġu es furmiġe, cóntilu comu ġameyu.
Un ombri bindichu, curasón maldichu.
Istómaḥu fambri̯entu nunque no ti̯eni ureje.
La ḥaraganuθ es la más ġrandi proveze.
Vi̯eju in caze, intrupezu in caze.
No ispandes lus pi̯ezis más di la colche.
Il ġu̯ercu amarġe más qui la fiel.
Une pu̯erte si serre, si̯enis si avrin.
Quen fuyi d'un cumerchu, paġe dupi̯u.
Ondi no ay cunduchu, entre pan muchu.
Quen no queri acusfuġrar, dimande muche ašuġar.
Il mircader si no quevre, no s'asavente.
Picadu aturġadu, meyu pirdunadu.
Quen ti̯eni tijadu di vidru qui no echi pi̯edres al vizinu.
Alfineti qui in todu si meti.
Il fartu no creyi al fambri̯entu.
Ombri acavidadu no mu̯eri matadu.
Dil bu̯en vizinu, bu̯en dutrinu.
Cun la pasensi̯e vi̯eni la sensi̯e.
Padri ez il qui manti̯eni, no il qui inğentre.
La riqueze es la cavze di muches ansi̯es.
Cuntar al surdu.
Il prisipi̯u di mu̯estre dulor es la aliġríe.
Lazdrar, lazdratis, alcanfar no alcanfat̂is.
Di la roze sali il ispinu, dil ispinu sali la roze.
Quen tuviere uñes, uñes d'un falcón.
Cu̯antu ture la ni̯evi di Pésaḥ, tantu ture la nu̯ere a la meze.
Más comi il oju y no l'alme.
Calis bater il fi̯erru fin cu̯andu istá cayenti.
Il apititi vi̯eni in cumi̯endu.
Todu lu cu̯e arrilumbre no es oru.
Sol d'amadruġe, no es di ture.
No vayes al dutor sinó al qui lu pasó.

Di ajes y pajes y di merde di ġrajes.
Mil qui seye godre la gayine suye, ti̯eni il oju al di la vizine.

Told by various persons in Monastir.

XXX

— No maldiġe la mi madri,
No maldiġe sin razón.
Eye cu̯andu ere mose,
Fizu amor cun mi siñor.
— Ya lu fizi la mi fije,
Ya lu fizi cun ti̯empus,
Laz fijiques di aġore
No querin novi̯u ǧidi̯ó.
Cu̯andu salin a la pu̯erte
In todus miren pur cuniser.
Fije míe, no ti dešis ingañar.
— Mame, eye démi un cunseju,
Qui mi queru ritirar.
— Ritíriti la mi fije,
Ti farás une duñá.
Cu̯andu salis a la pu̯erte
Mansevus fazis quimar.
— Mi quiridu au̯tu y vanu,
Une vare d'ispander
Mi madri fizu culade
Lu miti̯ó a ditiner.

XXXI

Uvu un mumentu di lucure,
Ondi mi alme ti quiju adurar.
Ditráz di ti comu une cri̯ature
Currí, lazrí, sin nade alcansar.
Yo muy prestu fu̯e diziluzi-
[nadu,
Si̯endu tú niñe no mi amaves.
Ere yo solu qu' istave quimadu
Mi̯entres qui tú a̯ otru adu-
[raves.
Aduravez un niñu eliġanti,
Tú vi̯endu munede, nade más.
El ti tumó comu un simpli
[amanti
Pur ǧuġarti y dišarti im pas.
Ti supliquí, ti diši im yurandu,
Chique, fije, dami tu curasón,
Achítimi y no t'istéz vingandu
Di̯ un fiju qui sufru di pasi̯ón.

XXXII

Aḥ, Mušón, pachás di aġu̯ador,
Pur seris dishinadu
Ti cayi il pantalón.
Aḥ, Mušón, qui no nasi̯ere yo,
Ti bušcu y no ti topu
Al café di la stasi̯ón.

XXXIII

Ǧuró il rey David
Pur la su curone
D'asumbir cavayu
Di Stamból fin a Rome.
¡Bive, bive mu̯estru rey David!
El Ḥai̯.
Raḥel, la mu̯estre madri
A lus si̯elus suvíe
Cun taníθ im boque
Itifilá fazi̯endu.
Siñor, mandi il Ġoél,
Qui ya vinu la ore.
El Ḥai̯.
Vati tú Raḥel,
Vati, fije míe,
Qui mis fijus son,
Y mis fijus sirán,
Ya lis mandí al Ġoél
Pur arrucujer a todu Israel.
El Ḥai̯.
Y la caze sante
Ya là 'stán fraǧu̯andu,
Cun piconis d'oru
La 'stán acavacandu,
Cun alminaris d'oru
La 'stán arrilumbrandu.
El Ḥai̯.

XXXIV

Oy qui mu̯evi mezis
Pasatis d'istrichure
Mus nasi̯ó un fiju
Di care di lune.
Bive la paride
Cun su cri̯ature.
Cu̯andu la cumadri
Dizi : Dali, dali.
Dizi la paride,
-O, Di̯o, iscapadmi.
Dizin la su ǧenti,
-Amén, Amén.
Ya vi̯eni il paridu
Cun lus cumbidadus,
In la manu trayi
Reste di ducadus.
In la otre manu
Trayi un bu̯en piščadu.
Ya vi̯eni il paridu
A lus pi̯es di la came.
Ḍizi la paride,
— Oy no cumí nade.
Prestu si li traġe
Ġayine inšundi̯ade.
¡O, qué pinu,
Pinu rivirdidu!
¡Mus bive il paridu,
Qui mus traġe vinu!
¡O, qué parre,
Parre rivirdide!
¡Bive la paride
Cun su cri̯ature!

XXXV

In bichinár yo m'asentí

Dibašu d'un cunǧeru,
Al livantar m'alvantí
Ni menus si̯entu ġu̯ezmu.

In bichinár yo m'asintí
Dibašu d'unez rozes,
Al livantar m'alvantí
Cun suspirus d'amoris.

Anochi mi suñave yo
Dos pretus mi mataven,
Eren luz ojus di mi amor
Cun ravi̯e mi miraven.

Il cavesal qui durmu yo
Ǧustán qui mi si faǧe
Para ġu̯adrar luz mis sicretus
Qui anochi mi suñave

M'arripintí qui fizi amor
Vizine di mi caze,
Il istu̯eñu mi s'alvuró
No durmu in la came.

Sisente mezis ti amí
Importen sincu añus,
Un limunar qui yo asimbrí
Ya lu fu̯ere arrancadu

Bijúque, asérquiti di mí,
Tengu la viste curte,
Mi vo miter intojus blu
Para ti ver la pudre.

Ni pudre yevu ni culor,
Éste es la mi fiǧure.
Mi madri mi pari̯ó
Comu il sol y la lune.

Told by various people in Monastir.

PHONOLOGY

§ 1 Accent.

a) The accent in the Monastir dialect corresponds to that of Spanish.

b) *ǧidió* XIX 21 'JUDÍO [1]'. The shift of accent obeys the following law in Vulgar Latin : when two vowels are contiguous the more sonorous of the two receives the accent (Grandgent § 138, M L I § 598, M P M § 6). Cf. *prometió* riming with *judió* (Sem Tob 686) and discussion by M P I, p. 167. It is to be noted that the feminine is *ǧudíe*.

c) *Austríe* XXIII 6 'AUSTRIA'. The accentuation of names of countries ending in *-ía* is probably influenced by the Greek. Cf. Αὐστρία, Βουλγαρία, etc.

Note also the vacilation in modern Spanish in the double pronunciation, *Rumania*, *Rumanía*.

d) The change in accent in learned words like *cumódu* 'CÓMODO', *fabríque* 'FÁBRICA', *muzíque* 'MÚSICA', *quilumétru* 'QUILÓMETRO', *ribulvér* XXIII 229 'REVÓLVER', *ripublíque* 'REPÚBLICA', may be due to the influence exercised by the corresponding words in French.

1. The Roman numeral refers to the corresponding number of the « Texts » and the Arabic numeral to the line of the text.

Characteristic vowel and consonant changes.

§ 2 Diphthongization of ẹ́ and ọ́.

a) Tonic ę normally diphthongizes in the dialect :
fiẹrru, *tiẹmpu*, *diẹs*, *duzientus*, *siẹti*, *piẹrdu*.

The diphthongization of ẹ́ in such words as *adiẹntru* I 32 'ADENTRO', *diẹntru* XXII 94 'DENTRO', cf. Ast. *adientro*, *dientro* (Rato pp. 5, 45), *biẹrvu* 'VERBO', cf. O. Sp. *vierbo* (Sacrif 233), *vistimiẹnte* XV 38 'VESTIMENTA', obeys a normal tendency inherent in Spanish. See M P M, p. 37 note 1 for discussion of diphthongization of ẹ́ in learned words.

The following cases of non-diphthongization have been noted: *Pasensiẹ* XXIV 22 'PACIENCIA', *sensiẹ* XXIX 49 'CIENCIA' may be explained by dissimilation. Cf. And., Sal., San., Gal., Bog., N. Mex., *pacencia*, *pasensia* (Wagner JC, p. 30, Lamano, p. 558, Mugica § 25, García, p. 15, Cuervo B § 928, Espinosa I § 72), Ast. *pasenxa* (Krüger, p. 278), C. Sp., And., San., Ast., Gal., Bog., N. Mex., *cencia, sensia* (Encina, p. 230, Wagner JC, p. 23, Mugica § 25, Rato, p. 34, Valladares, Cuervo B § 928, Espinosa I § 72).

Apretu 'APRIETO' and *intrupezu* XXIX 35 'TROPIEZO' may be classified as post-verbal nouns.

Bezbe 'AVISPA', but with meaning of "bee", *reste* XXXIV 16 'RISTRA', cf. Ast. *riestra* (M P M, p. 38), *ğregu* 'GRIEGO' *ğuvernu*, III 3 'GOBIERNO', *cụalquer* 'CUALQUIER (A)', cf. Port. *qualquer*, Gal. *calquer* (García, p. 100) and verb *quirer* § 100, *pretu* XXVIII 49 'PRIETO', *quen* 'QUIEN', cf. Gal. *quen* (García, p. 100) and Port. *quem*, may represent archaic forms. Could there possibly be some Italian influence in addition ?

The non-diphthongization of the stem-accented verb forms *asentu* 'SIENTO', *impesu* 'EMPIEZO', *pensu* 'PIENSO', *queru* 'QUIERO', *serru* 'CIERRO', etc., may be analogical.

Cuatrušentus 'CUATROCIENTOS', *šišentus* 'SEISCIENTOS' may be explained by the absorption of the *i* by the palatal element. Cf. Mon. *duzientus*, etc. 'DOSCIENTOS', etc.

The reduction of the diphthong in *dizišéš*, etc., 'DIEZ Y SEIS', etc., may be explained by the fact that such words would naturally fall in an atonic position in a word group. Cf. O. Sp. *dizeocho, dizesiete* (M P M § 89, Hanssen § 187), Ast., Mex., N. Mex. *disiseis, disisiete*, etc., (Krüger § 83, Marden § 17, Espinosa I § 73).

b) Tonic *ǫ* normally diphthongizes in the dialect : *buenu, cuerpu, fuenti, truenu, puedu.*

The following cases of non-diphthongization have been noted:

Almorzu 'ALMUERZO' and *ǵuǵu* XIX 32 'JUEGO' may be classified as post-verbal nouns.

Mortu IX 28 (variant *muertu*) 'MUERTO', *porru* IX 10 'PUERRO', *postu* 'PUESTO' may represent archaic forms. Could there possibly be some Italian influence in addition ?

The non-diphthongization of the stem-accented verb forms *arroǵu* 'RUEGO', *asoñu* 'SUEÑO', *contu* 'CUENTO', *iscontru* 'ENCUENTRO', etc., may be analogical ; *durmu* 'DUERMO', see § 112 of the verb section.

The reduction of the diphthong in *preve* XXIII 207 'PRUEBA', would correspond to O. Sp. *culuebra, flueco, fruente* > *culebra, fleco, frente* (M P M § 13, 2). For an explanation of this change see Marden § 18.

Inbunore VIII 27 'EN BUEN(A) HORA', here the change may be ascribed to the atonic position of the diphthong in a word group. Cf. *fa bun tiempu* (Krüger SC, p. 30).

§ 3 Latin ŭ́.

Latin *ŭ* is retained in such words as *avǵustu* 'AGOSTO', *curtu*, XXXV 26 'CORTO', *surdu* XXIX 52 'SORDO', *urse* 'OSA'. Cf. *curto* (García, p. 66, Port., Alonso, p. 154), *surdo* (Valladares,

Port.), *urso* (García, p. 170, Port.), *duble* (Rato, p. 46). On this point Meyer-Lübke says : « Sont inexpliqués..... le portugais *curto, curvo, surdo, urso* », etc. (M L I § 147).

Pretonic Vowels.

§ 4 E.

a) Pretonic *e* is pronounced *i* : *difindidu* 'DEFENDIDO', *dišar* 'DEJAR', *dizir* 'DECIR', *imbiar* 'ENVIAR', *irmanu* 'HERMANO', *lisión* 'LECCIÓN', *mijor* 'MEJOR', *mimorie* 'MEMORIA', *mintire* 'MENTIRA', *quiridu* 'QUERIDO', *siguru* 'SEGURO', *siñor* 'SEÑOR', *sirvir* 'SERVIR', *vinir* 'VENIR', *vistimiente* 'VESTIMENTA', *vizinu* 'VECINO'.

We find evidences of this change in O. Sp. and dialectal Spanish. Cf. *difindido, hirmano, mintira, vinido* (Gessner, p. 6), *mintroso, dixar* (Sacrif 90, SDom 318), *siñal, finiestra, cinnir* (Alex 90, 1103, 78), *dicir, inviar, licion, miyor, piyor, vinir* (Rato, pp. 45, 70, 75, 84, 98, 123), *piligro, quirido, ritirado, vistimenta* (García, pp. 60, 61), *dicir, siñor, tistigo* (Umphrey, p. 13), *pidir, filicidad, virificar* (Borao, p. 79), *mimoria, rigular, sigún* (Wagner JC, pp. 39, 106, 9), *siguro, ligítimo, lición* (Cuervo B §§ 796, 802, 805), *siñor* (Marden § 90), *vistido, visino, siguro, disir, sirvir* (Espinosa I § 46).

b) Since the particles *il* 'EL', *in* 'EN', *li* 'LE', *lis* 'LES', *mi* 'ME', *qui* 'QUE', *si* 'SE', *ti* 'TE', would occupy a proclitic position in a word group they would undergo the change indicated in the section above. Cf. *il* (García, p. 108), *li, lis* (SDom 359, Staaf § 25, M P O, p. 358, Lamano § 43), *mi, ti* (Munthe, p. 43, García, p. 108), *qui* (Krüger SC, p. 43, Leite P, p. 131, García, p. 83).

§ 5 O.

a) Pretonic *o* is pronounced *u* : *arrispunder* 'RESPONDER',

cumer 'COMER', *durmir* 'DORMIR', *impusivli* 'IMPOSIBLE', *murir* 'MORIR', *muzotrus* 'NOSOTROS', *sulture* 'SOLTURA', *tuser* 'TOSER', *unradu* 'HONRADO', *ureje* 'OREJA' *vuzotrus* 'VOSOTROS'.

We find a similar phenomenon in the pronunciation of the dialect of San Ciprián de Sanabria : " hasta puede decirse que toda *o* protónica se convierte en *u*, tanto la *o* de la sílaba inicial como la *o* de la sílaba media ". (Krüger SC, p. 56).

Cf. *sultura, furçudo, urgulloso* (Cid 1703, 1938, 3674), *cubdiçia, cuntar, gurrion* (Alex 373, 225, 624), *musotros, impusible, ubligación, pusible* (Wagner JC, pp. 24, 38, 53, 101), *cuntar, dumingu, rumpiu, tuser, nusotrus, vusotrus* (Rato, pp. 39, 83, 109, 120, 134), *ureja, uveija* (Krüger, p. 107), *custar, cumer, culuradas* (García, pp. 66, 67), *acuntecer, ampurtar, respunder, unrado* (Leite II, pp. 151, 157, 213, 225), *ujero, ucupar, ucioso* (Cuervo B §§ 785, 802, 805), *murir, durmir, usioso* (Espinosa I § 53).

b) As the particles *cun* 'CON', *lu, lus* 'LO, LOS', *mus* 'NOS', *vus* 'VOS', *pur* 'POR', would occupy a proclitic position in a word group they would undergo the change indicated above. Cf. *cun* (Rato, p. 39, Krüger SC, p. 57, Alonso § 16, García, p. 66), *cũ* (Leite I, p. 466), *lu* (Rato, p. 91, Munthe, p. 43, Krüger SC, p. 57, Staaf § 26, M P L, p. 309), *nus* (Munthe, p. 43, Krüger SC, p. 57, García, p. 108), *muz, mu* (Krüger, p. 133), *vus* (Lamano § 43, Krüger SC, p. 57, Mugica § 31), *bu* (Krüger, p. 133), *pur* (Alonso § 16, Krüger SC, p. 57).

Final Vowels.

§ 6 A.

a) Final *a* or *a* followed by *s* (to form the plural and second person of verb forms) or by *-n* and *-mus* (used in verb forms) changes to *e* : *caze, cazes* 'CASA, CASAS', *favles, favle, favlen* 'HABLAS, HABLA', *favlávemus, favláremus* 'HABLÁBAMOS, HABLÁRAMOS'.

Exceptions are noted in *cada, para, fasta* and its variant *fista*,

the conjunctive pronoun *la*, but see § 6b, and words of Turkish origin like *fúrcha*, " brush ".

In dialectal Spanish we have found but one area which shows a change of *a* > *e* in the singular, *i. e.* San Jorge (Llanes): *puerte*, *sidre*, *peñe*, but *puertas*, etc. (M P L, p. 155). Old documents of Oviedo disclose *gallines*, *dies*, *cartes*, *estauen;* in '*Alexandre*' we find *escuses* (442), *las madrones* (540), *santes*, *tantes*, though written *tantas*, *santas*, riming with *elefantes* (M P L, p. 154). Old Leonese documents show *cartes*, *partides* (Staaf § 27). For further discussion see M P O, pp. 464-466.

In Central Asturias there is a tendency for final *a* > *e* in the plural of nouns or when followed by *s*, *n*, *-mus* in the conju gation of the verb (M P L, pp. 140, 153, 154, Rato, pp. 80, 136, 137, Krüger SC, pp. 63, 64). A similar change is observed in Old Catalonian (Fabra, pp. 23, 27). See § 86 *et seq.* for the conjugation of the Monastir verb.

b) The conjunctive pronoun *la* used enclitically becomes *le* in keeping with the discussion above : *dale* 'DALA', but *no la des* 'NO LA DES'.

§ 7 E.

a) Final *e* or *e* followed by *n* or *s* becomes *i* : *comis*, *comi*, *comin* 'COMES', 'COME', 'COMEN', *esti* 'ESTE', *favli*, *favlis*, *favli*, *favlin* 'HABLE', 'HABLES', 'HABLEN', *ǧenti* 'GENTE', *nochi(s)* 'NOCHE(S)', *ombri(s)* 'HOMBRE(S)', *tardi* 'TARDE', *viernis* 'VIERNES'.

Exceptions are noted in *capáche*, *dificbile*, *sémpliche*, *clase*, all of Italian origin except *clase* which may be both Italian and Spanish.

In the examination of dialectal Spanish for evidences of this change we find that Menéndez Pidal asserts that the change of final *e* to *i* had a considerable territorial dissemination as shown by Ast. and Leon. documents (M P L, pp. 152, 153). Cf. *esti*,

dessi, desti, Vicenti (Staaf § 25), *nochi, tardi, essi, esti* (Milag 732, Loor 14, SDom 92, SMill 83), *tardi, esi* (Munthe, p. 20), *mesis, paredi, byernis, dijenti* (Krüger, pp. 56, 57, 62, 63), *cogi, hombri, valienti* (Lamano § 15), *corri, abri, montis pensaris, malis, esti* (M P L, p. 153), *fami, mari, parti, torri, quaji* (Leite I § 74), *kanti, marči* (Krüger SC, p. 100), *pàrli, pàrlis, pàrlin* (Fabra, p. 27), *nochi, oyi, cayi, curri* (Espinosa I § 47).

§ 8 o.

a) Final *o* or *o* followed by *n* or *s* becomes *u* : *sincu* 'CINCO', *favlu* 'HABLO', *ǵatu*(*s*) 'GATOS', *míu* 'MÍO', *muzotrus* 'NOSOTROS', *somus* 'SOMOS', *vinu* 'VINO', *yiǵarun* 'LLEGARON'.

A similar phenomenon is noted in the dialect of San Ciprián de Sanabria : "Como decíamos antes, la *-o* final se convierte, por lo general, en *-u*." (Krüger SC, p. 60). The change of *o*> *u* is not rare in O. Leon, and Ast. documents (Staaf § 26, M P L, p. 153). For discussion of final *o* and *u* in Old Spanish dialects see M P O, pp. 186-191. Cf. *otru, clerigu, infiernu, recibu, manus, odierun* (Staaf § 26), *gatu*(*s*), *unu, cincu, anduvierun, vinu, prontu, míu, miyu, otru, nuestru, nusotrus, vusotrus* (Alonso § 16), *munchu, otrus, bámanus* (M P L, p. 153), *ohu, poyu, eneru, somus, llegarun* (Krüger, pp. 94, 95, 197, 361, 365), *asientu, gatu, escuru, páxaru, truenu* (Rato, pp. 16, 26, 53, 91, 119), *pàrlu, pènsu, mènju* (Fabra, pp. 7, 13, 26, 27).

HIATUS AND SYNALEPHA

§ 9 Hiatus within Words.

a) Atonic *i* and *u*, from whatever source, before and after a stressed vowel become *i̯* and *u̯* : *adi̯entru, acuntisi̯ó, dizi̯ar*, 'DESEAR', *dizi̯endu, grasi̯es, pili̯ar* 'PELEAR', *si̯eti* ; *bu̯enu, cu̯antu, fu̯é.*

b) Hiatus may be averted by epenthetic *y* : SEA > *seye*, TRAER > *trayer*, VEO > *veyu*, etc. For other forms see the verb section. This phenomenon is observed in O. Sp., C. Sp., Ast., Leon., Sal., Gal., Mir., Port., Arag., N. Mex., and modern popular speech. Cf. *seya*, *retrayer* (Appol 251, 55), *seia*, *creio* (José 56, 23), *creyer* (L Fernández 130), *cayer*, *trayer*, *siyes*, *siya* (Rato, pp. 33, 118, 134), *seja* (Staaf § 69), *seja* (García, p. 144), *séia* (Leite I, p. 418), *sêja*, *vejo*, *véja* (Port), *creyo*, *seya*. *trayer* (Espinosa I § 97).

c) On rare occasions, hiatus is averted by *g* : SEA > *sege*. Cf. Sahagun (1002) *sega confirmado* (M P O, p. 375, *kematu siegat* (Priebsch, p. 4), Val. *siga* (Priebsch, p. 17), Mont. *rigunión* < REUNIÓN (Mugica § 27), *bagúl* 'BAÚL' (Krüger SC, p. 44). See conjugation of *ser*, § 103.

d) Hiatus may be averted by the omission of a vowel : AGRIO > *agru*, INFLUENCIA > *influense*, PROVERBIO > *pruverbu*. VIDRIO > *vidru* XXIX 44. " Puede evitarse el hiato perdiéndose la vocal más cerrada ". (García, p. 30).

§ 10 Hiatus between Words.

a) Two similar vowels may be reduced to one : *si intró* > *s'intró* I 48, *qui istave* > *qui 'stave* I 68, *mi ispantu* > *m'ispantu* I 74, *para amatar* > *par' amatar* II 3, *para acujer* > *par' acujer* VIII 1, *la arabá* > *l'arabá* III 30, *la alme* > *l'alme* VI 2, *une ágile* > *un ágile* XXI 80.

b) The use of the preposition *a* after verbs of motion seems to vary in the dialect, *e. g. vo yir* I 106, *vo a yir* I 58, 64. We find that in O. Sp. and dialectal Sp. there is a tendency to omit the prepositon. See § 161. But at times it is difficult to determine whether the preposition has been absorbed by the *a* of the verb form or has been omitted. In all cases, however, the

vocal embebida has been duly indicated. Cf. *vâ trayer, vo âsuvir* I 34, 94; *vamuz a yir ârricujer sidacá* V 4, and O. Sp. *ívala traspassar, va passar, iva posar* (Cid 400, 401, 402).

c) Final *e* or *i* (< E) may be elided before another vowel : *di abašar* > *d'abašar, li arrispundi̯ó* > *l'arrispundi̯ó* I 75, 102; *si avíen a quimar* > *s'avíen a quimar* II 21; *qui afirmi* > *c'afirmi* IV 17; *qui ere* > *qu' ere* IV 44; *qué acuntisi̯ó* > *c'acuntisi̯ó* XVI 51.

d) Final *u* (< O) may be elided before another vowel; *lu amatar* > *l'amatar* II 10.

e) Hiatus may be averted by epenthetic *y* : *cada unu y unu* > *cada yunu y yunu* IV 51; *para si̯ ir* > *para si yir* I 65, thus giving the permanent form of the Mon. infinitive. Cf. Ast. *yir* (Munthe, p. 51).

f) Final *i* before *a, e, i, o, u,* may assume a semi-consonantal character : *qui asperi* > *qui̯ asperi* I 106, *qui ere* > *qui̯ ere* IV 3, *di otru* > *di̯ otru* IV 42, *ni une* > *ni̯ une* I 103.

g) Final *a* may remain, though causing a loss of initial *i* (< E) : *la icharun* > *la 'charun* XXI 85, *la inchi* > *la 'nchi* XXII 64, *la incarğó* > *la 'ncarğó* XXII, 153.

Consonants.

§ 11 B and V.

a) The *b* and *v* representing in our texts and study a voiced explosive and voiced continuant respectively correspond to the pronunciation of these consonants as described by Wagner in his *Beiträge zur Kenntnis des Judenspanischen von Konstantinopel*, pp. 97-99.

b) The change of *b-* to *m-* is found in *miringene* 'BERENJENA'.

Cf. *mermejo* 'BERMEJO' (Espinosa I § 119), *macallau* 'BACALO' (García, p. 33), dialectal Port. *matata* 'BATATA' (Leite P § 58).

§ 12 Latin -MB-.

The retention of *-mb-* is found in *lamber* XX 89 'LAMER', *palombe* 'PALOMA', *plombu* 'PLOMO'. Cf. *lamber* (Alex 1988, Rato, p. 77, Lamano, p. 510, Alonso, p. 197, García, p. 48, Cuervo B § 788, Espinosa I § 178), *palomba* (M P O, pp. 295, 296, 497, Sacrif 7, Krüger § 124, Krüger SC, p. 82, Staaf § 37, Alonso, p. 210).

§ 13 Latin P'D, B'T, V'T.

The Latin groups *p'd*, *b't*, *v't* are reduced in O. Sp. to *bd*, the *b* being pronounced even in the time of Valdés (M P M § 60). This gives *vd* in the Mon. dialect: *cuvdisie*, *cuvdisiar* 'CODICIA', 'CODICIAR', cf. *cubdiçia* (Loor 90), *cobdiçia* (Alex 52); *devde* 'DEUDA', *divdor* XI 22 'DEUDOR', cf. *debda* (Rimado 499), *debdo* (Cid 255), *adebdar* (SMill 424); *duvdar* 'DUDAR', cf. *dubdar* (Loor 174, Alex 218, Valdés, p. 368); *covdu* 'CODO', cf. *cobdo* (Cid 2296, SMill 227, Valdés, p. 368); *bivde* XXIX 21 'VIUDA'; cf. *bibda* (Cid 2323), *bivda* (Valdés, p. 395); *sivdaḍ* XV 21 'CIUDAD', cf. *çibdad* (Cid 1212, Valdés, p. 352); *livdar* 'LEUDAR'.

The consonantization of *u* as shown in *cavze* XXIX 51 'CAUSA', *avĝustu* 'AGOSTO', may readily fall in this group. Cf. *cabsa* (M P O, p. 105, Santillana, p. 117), *jabla* 'JAULA' (Espinosa I § 79), L. PAULU > *Pablo*.

§ 14 V- > Ġ-.

Aĝumitar XXVIII 19 'VOMITAR', *ĝómitu* 'VÓMITO'. Meyer-Lübke I § 416 would explain the change as influenced by O. Sp. *gormar* < *GORMR (M L Et 3918a). This is a plausible

explanation, but we may also assume either the change of Latin v > Germanic *w* > *u̯*, through association with Germanic words, *e. g.* VASTARE + *wost-* > **wastare* > *gastar* (Grandgent § 344), or a normal change as found in It. *golare* < L. VOLARE [1], and dialectal Sp. *golver* 'VOLVER'. Cf. Arag., Ast., Sal., Gal., Port., Bog., N. Mex., C.R., Ecuad., *gomitar* (Borao, p. 39, Rato, p. 64, Lamano, p. 474, García, p. 33, Leite § 58, Cuervo B § 800, Espinosa I § 118, Gagini, p. 352, Lemos § 67), Tuscan *gomitare* and Italian dialectal variants (M L Et 9452), O. Sp., Ecuad. *gómito* (Consol, p. 584, Lemos § 67).

AJUAR > *ašuğar* XXIX 41. O. Sp. *axuuar* (Cid 1650) was pronounced *axuvar* (M P II, p. 490), thus giving us the change as described above.

§ 15 F.

Mon. *f* from Latin F is generally retained in the speech of the older generation : *fablar, famoẓu, frenti, friu, fu̯eğu, afuğar, bafu, safumeri̯u.*

Among the younger generation, however, there is not only an inclination to drop the *f* and say : *avlar, aẓer*, etc., but that inclination is accompanied by derision and deprecation of those who employ it. This latter tendency is brought about largely through a desire to imitate the speech of the more up-to-date and important city of Saloniki. It must be stated, nevertheless, that even in Saloniki there is a wavering tendency between the retention and omission of the *f*. The writers personal observations confirm the findings of Lamouche, p. 979, and Simon § 6.

An examination of other Judeo-Spanish dialects will disclose a tendency which does not appear sporadically, but is determined largely by geographic contiguity. Taking *hablar* as a type word, we find that *f* is retained in Rushtchuck, Bosnia, Mona-

1. B. Wiese, *Altitalienisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1904, § 136.

stir, Saloniki, Kastoria. Kara-Feria (Subak, p. 149, Wagner, RD, p. 501, HMP, p. 194, Luria 00). The *f* is dropped in Sofia, Rhodes, Chios, Adrianople, Rodosto, Constantinople, Dardenelles, Gallipoli, Tschorlu, Tenedos, Symrna, Boudamia, Cairo, Alexandria, Palestine (Subak, p. 149, Wagner RD, p. 501, Konstan §§ 25, 26, Luria 00).

The loss and the retention of the *f* in the Spanish Peninsula are ably discussed by Menéndez Pidal, *Orígenes del español*, pp. 219-240.

To cite from Menéndez Pidal, we find that *f* is retained in Spain in the following places : " Hoy la *f*- subsiste en casi toda la provincia de Oviedo y en el Oeste de las de León y Zamora." .... " Hoy se conserva la *f*- en el Alto Aragón, y restos de ella en el habla popular de todo el antiguo reino, así como en el de Navarra." (M P O, p. 240).

§ 16 N.

a) N-> *m*- : *mues*, XXVIII 48 'NUEZ', *muestru* XXXIII 5 'NUESTRO', *muevi* XXVII 7 'NUEVE'. This change may be attributed to the influence exercised by the semi-consonantal value of *u* in *ue*. This supposition is strengthened by the fact that we have *nuvente* 'NOVENTA' and not *muvente*. In regard to *muestru* there may be an analogical influence exercised by the pronoun *mi*, cf. *muesso* (M P M § 97, 1).

b) The palatalization of *n* in *ñigar*, *iñigar*, *ñirvozu* may be brought about by the influence of the yod element in *niego* and O. Sp. *niervo*. Cf. *ñegar*, *ñervo* (Espinosa I §§ 127, 128), *ñiervudu* (Rato, p. 89).

§ 17 Monastir Z.

The *z* of the dialect is a voiced alveolar. In the comparisons that are made between the sibilants of Monastir and those of

O. Sp. and the Constantinople dialect of Judeo-Spanish, the following abbreviations are employed : F = Ford, *The Old Spanish Sibilants* [1] ; C = Cuervo, *Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellanas ;* T = Tallgren, *Estudios sobre la Gaya de Segovia* I ; N = *Dictionarium Aelio Antonio Nebrissensi ;* W = Wagner, *Beiträge zur Kenntnis des Judenspanischen von Konstantinopel.*

Unless otherwise indicated Monastir *z* corresponds to *z* in the works mentioned.

a) Latin -c- > O. Sp. -*z*-, Mon. -*z*-, M. Sp. -*c*- :

bos (*voz* F 10, *voz* C 26, *boz* N, *bos* W, p. 22).
catordzi (F 9, C 25, N, but *catorze* in all cases).
cuzer (F 6, T 83, N, W § 29).
cuzine (F 6, C 26, T 83, N).
dies, (*diez* F 6, *diez* N, *dies* W, p. 50).
dizir (F 6, C 24, T 84, N, W § 29).
dodzi (F 6, C 24, T 83, N, W § 29, but *doze* in all cases).
duzientus (F 7, C 25, N, W § 29).
fazer (F 7, C 24, N, W § 29).
laz(d)rar (F 8, C 26, N, W § 29).
lus (*luz* F 8, *luz* N).
milizine (F 8, C 24, T 83, *medicina* N, W § 29).
naris (*narizes* F 8, *nariz* N).
pas (*paz* F 9, *paz* C 28, *paz* N).
plazer (F 9, C 24, T 83, N, W § 29).
quindzi (F 9, C 26, T 83, N, W § 29, but *quinze* in all cases).
suziu (F 10, C 24, T 83, N, W § 29).
trezientus (F 10, C 24, N, W § 29).
vazíu (F 10, C 26, T 83, N, W § 29).

1. In order to make a ready comparison between the sibilants of the Mon. dialect and those of the studies mentioned, the general etymological arrangement employed by Ford and Tallgren and the method used by Wagner have been followed.

ves (F 10, C 24, N, but *vez* in all cases; *ves* W, p. 41).
vizinu (F 10, C 24, T 83, N, W § 29).

The voiced alveolar does not exist as final consonant in the singular of substantives or numeral adjectives when in final position. The Constantinople dialect of Judeo-Spanish also shows the same phenomenon, offering, *vos* (voice), *ves, dies*, etc., (Wagner Konstan, pp. 22, 47, 50).

The final voiceless *s* of substantives and numeral adjectives voices when these forms pluralize: *diezis, luzis, narizis, pazis, vezis, bozis*. Cf. the Mir. *narizes, pazes, bezes* (Leite II, pp. 201, 206, 167).

b) *z* < apparently Latin intervocalic G(*i*):
reziu (*rrezio, rreçio* F 12, *rrezio* C 24, T 83, N, W § 29).

c) *z* < Latin intervocalic TI.
-és, (*-ez* F 13, N).
ǵrandeze (F 14, N).
podzu (F 15, T 85, N, W § 29, but *pozo* in all cases).
razón (F 15, C 26, T 85, N, W § 29).
riqueze (F 15, C 28, N).

d) *z* apparently from **admordium* (M L Et 182):
almurzar (F 29, T 85, N, W § 29).

e) *z* apparently from Latin DI:
ǵuzar (F 24, C 24, *goço* T 80, *gozo* T 85, N, W § 29).

f) *z* < Latin CI (*a, o, u,*):
aminizar (*ameneçar* F 51, F 53, C 24, T 84, N, W § 29).
fichizirle (F 54, C 27, N).
sinize (F 53, T 84, N, W § 29).

g) *z* < Latin vowel + TI + vowel:
adilǵasar (F 13, T 85, N, W § 29, *adelgazar* in all cases, but Port. *adelgaçar*).

ambizar (T 85, N, W § 29).

h) *z* <Arabic ز (zâ):.
alcuze (C 16, T 86, N, W § 29).
alḥuzeme (C 16, T 86, N, W § 29).
azeịti (F 5, 26, C16, T 86, N, W § 29).
ḥazinu (C 16, T 86, N, W § 29).

i) Old Spanish *z* apparently from -SI- (*cerasea*, *ceresea*, M L Et 1823) > *j*:
alsireje (F 87, C 17, T 85, N, W § 29, but *z* in all cases). Cf. Gal. *cereija* (García, p. 57) and Port. *cerêja*.

j) Arabic س (sîn) > O. Sp. *s*, *z* and Mon. *š*:
mišquite (*mesquita* C 25, *mezquita* Cid 2499, *meçkita* M P O, p. 536. In the dialect s > *š* before *c* and *qu*. See the discussion of *mesquino* and *mezquino* (M P II, p. 181).

k) Latin INCALCIARE > O. Sp. *encalzar* > M. Sp. *alcanzar* (M L Et 4338). The corresponding Mon. and Port. forms are *alcansar* and *alcançar*. The variant *alcanfar* XXIX 54 is of sufficient interest to be taken up in some future study.

l) Arabic ز (zâ) > M. Sp. *z*, Mon. *s*:
arros 'ARROZ'.

m) Arabic س (sîn) > M. Sp. *z*, Mon. *s*:
almirés 'ALMIREZ'.

n) Latin -s- > O. Sp, -*s*-, Monastîr -*z*- M. Sp. -*s*-:
bezu, *caze*, *coze*, *muzique*, *prizenti*, *quezu*, *rizultar*, *roze*, *saludozu*, *vazu*. Cf. the voiced *s* in Port. *casa* and *couza*, etc., Mir. *casa* and *cöusa*, etc. (Leite II, pp. 174, 177).

o) Latin -NS- > V. L. -*s*- > O. Sp. *s*, Monastir *s* in the singular, M. Sp. *s*, but gives Monastir *z* when the substantive pluralizes: MESES > *mezis*, Cf. Mir. *mes*, voiceless *s*, pluralizing

mezes (Leite II, p. 198). *See* § 17a for the discussion of *lus*, *luzis*, etc.

§ 18 Monastir s.

a) Latin C preceded by a consonant and followed by *e* or *i* > O. Sp. *ç* and Mon. *s*:

aburriser (F 36, N).
alcansar (F 59-61, C 24, N, W § 30).
criser (F 36, C 26, N, W § 30).
cuniser (F 35, C 26, N, W § 30).
dulsi, *dultsı* [1] (F 36, C 26, T 79, N, W § 30).
istonsis (F 36, C 24, N, W § 30).
mansevu (F 35, C 24, N, W § 30).
miriser (F 36, C 24, N).
mirsed (F 36, C 24, T 79, N).
naser (F 35, C 25, N, W § 30).
pariser (F 36, C 26, W § 30).
prisipiu (F 38, N).
rusiu (F 38, N, W § 30).
vinser (F 36, C 26, N, W § 30).

b) Latin TI preceded by a consonant > O. Sp. *ç*, Monastir *s*:

alsar, *altsar* [2] (F 40, C 24, T 80, N, W § 30).
fuerse (F 41, C 26, N, W § 30).
ispiranse (F 41, C 26, N).
tersiu (F 43, C 24, N).

c) Learned words from Latin words with suffixes CIUM, NTIAM, TIAM, TIONEM, TIUM:

bindisión (F 79, N, W § 30).
cuvdisiar (F 79, C 24, N, W § 30).

1. For *s* = *ts* after *l*, see Ford OSS, p. 69, note.
2. *Ibid.*

diz̧ğrasi̯e (F 80, C 24, N).
intisi̯ón (F 81, C 24).
ispasi̯u (F 81, N, W § 30).
ğrasi̯e (F 82, C 24, N, W § 30).
lisensi̯e (F 83, C 24, W § 30).
lisi̯ón (F 83, N, W § 30).
malisi̯e (F 83, C 25, W § 30).
nasensi̯e (F 83).
niğosi̯u (F 83, C 24, N, W § 30).
palasi̯u (F 84, C 25, N, W § 30).
pasensi̯e (F 84, N).
presi̯u (F 85, C 24, N).
prisi̯ar (F 85, C 24, N).
quirensi̯e (F 79, N).
sensi̯e (F 79, W § 30).
sirvisi̯u (F 86, C 26, W § 30).
ufisi̯u (F 84, C 24, N).
unflasi̯ón (F 82, W § 30).
visi̯u (F 87, C 25, N).

d) Latin DI̯ preceded by N > O. Sp. *ç*, Mon. *s* :

virğu̯ense (F 45, C 24, T 81, N, W § 30).

e) Latin CI̯ preceded by a consonant or vowel > O. Sp. *ç* and Monastir *s* :

brasu (F 46, C 26, T 80, N, W § 30).
calses, caltses [1] (F 47, C 26, N).
curasón (F 49, C 26, N, W § 30).
pidasu (F 52, C 27, N, W § 30).
piscu̯esu (F 47, C 21, N, W § 30).
sidasu (F 52, C 22, N, W § 30).

1. For *s* = *ts* after *l*, see Ford OSS, p. 69, note.

f) Latin -TI- (*capitium*, M L Et 1637) > O. Sp. *ç*, and Monastir *s* :

cavese (F 51, C 24, T 81, N, W § 30).
plase (F 42, C 24, T 81, N, W § 30).

g) Gaulish **pettia* (M L Et 6450) > O. Sp. *ç*, and Monastir *s* :

impisar (F 51, 52, T 80, N, W § 30).

h) Of doubtful origin :

intrupisar (*estropieça* F 77, *estrompeçar* C 21, *trompeçar* N, *entropensar* W § 30).

i) Latin *-STI- > O. Sp. *ç*, Monastir *s* :

mosu (F 73, C 25, T 80, N, W § 30).

j) Arabic س (sîn) > O. Sp. *ç*, Monastir *s* :

asúquer (F 59, C 20, N, W § 30).
safanorie (T 80).

k) Latin -SS- > O. Sp. -*ss*-, Monastir *s*, M. Sp. *s* :

asar (F 106, N, W § 30).
gruesu (F 101, N).
guesu (N, W § 30).
pasar (F 101, N, W § 30).
pasión (F 106, N, W § 30).
prise (*priessa* F 101, *priessa* N).
tuser (W § 30).

l) Latin assimilated consonant + s > O. Sp. *ss*, Monastir *s*, M. Sp. *s*.

asín (*assi* F 101, *assi* N).
asentu (F 101, N).

m) Latin NS > O.Sp, *nss*, Monastir *ns*, M. Sp. *ns* :

(*a*)*cunsijar* (F 102, *consejar* N).

cansadu (F 102, *cansado* N).
pinsar (F 103, *pensar* N, *pensar* W § 30).

n) Latin LS > O. Sp. *lss*, Monastir *ls*, M. Sp. *ls*:
falsu (F 103, *falso* N, *falso* W § 30).

§ 19 Monastir š.

a) Latin s- > O. Sp. *x-*, Monastir *š-*, M. Sp. *j-*, *s-*. *z-* :
ašufri (*xufre* F 124, Port. *enxufre*, *ašufre* W § 36).
šastri (*sastre* N, *sastre*, *xastre* Valdés 376, Ast. *xastre* Rato 71, W § 36).
šavón (*xabon* C 62, *xabon* N, *šavón* Krüger SC, p. 70, Mir. *xa-böũ* Leite I § 114, W § 36).
širinge (*xiringa* N, Ast. *xeringa*, Port. *xiringa* (*seringa*, *cirin-ga*), Mir. *šeringa* Leite I § 114, W § 36).
šišentus, by regressive assimilation. Cf. Mon. *seš*.

b) Arabic ش (šin) > O. Sp. *x-*, Monastir *š-*, M.Sp. *j-*.
ašuġar (F 123, C 62, N, W § 36).
šaropi (F 123, W § 36).
šare (F 123, W § 36).

c) Latin -x- > O. Sp. *-x-*, Monastir *-š-*, M. Sp. *-j-*.
cošu (F 117, W § 36).
dišar (F 117, W § 36).
diši (F 118, W § 36).
inšaġuar (< *EXAQUARE M L Et 2939, Gal. *enjagoar* Valladares, *enšaguar* W § 36).
inšemplu (*exemplo* F 118, O. Sp. *enxemplo*, *enšemplo* W § 36).
flošu (F 118, N, W § 36).
lešu (*lexos* F 119, *lexos* N, *lexos* W § 36).
tišer (F 119, N, W § 36).
trušu (F 119, W § 36).

d) Latin -s- > O. Sp. -*x*-, Monastir -*š*-, M. Sp. -*j*- :
prišil (*perexil* C 62, *perexil* N, *perešil* W § 36).

e) Latin -ss- > O. Sp. -*x*-, Monastir -*š*-, M. Sp. -*j*- :
páš́aru (F 121, N, W § 36).

f) Latin -ssi- > O. Sp. -*x*-, Monastir -*š*-, M. Sp. -*j*- :
bašu (F 121. N, W § 36).

g) Latin sti > O. Sp. *x*, Monastir *š*, M. Sp. -*j*- :
aquišar (F 120, W § 36).

h) Latin -ps- > O. Sp. -*x*-, Monastir -*š*-, M. Sp. -*j*- :
caše (F 121, N, W § 36).
quišade (F 121, N, W § 36).

i) Latin -ls- > O. Sp. -*x*-, Monastir -*š*-, M. Sp. -*j*- :
impušar (F 121, N, W § 36).

j) Latin exsc with a confusion of prefixes > O. Sp. *x*, Monastir *š*, M, Sp. *j* :
inšutu (F 125, N, W § 36).

k) Latin -sc- > O. Sp. -*x*-, Monastir -*š*-, M. Sp. -*z*- :
peši (*pexe* T 51, *pex* N, Ast. *pexe* Rato 94, *peše* W § 36).

l) -sc- > -*šc*- : *S* followed by a voiceless consonant may become *š* :- *bušcar*, *cašque*, *cuešcu*, *cušquitu*, *išpital*, *maščar* (cf. Mon. *mascar*, to mask), *mošque*, *piščadu*, *piščar* It is interesting to note Valdés' distinction in regard to the use of *s* and *x* (*š*) : " ¿ porque vos en algunos vocablos, adonde muchos ponen *s*, ponéis *x* ? ¿ Que vocablos son essos ? Son muchos, pero deziros he algunos : *cascar* o *caxcar*, *cascara* o *caxcara*....., si veo que son tomados del latin, escrivolos con *s*, ... y si me parece que son toma-

dos del aravigo, escrivolos con *x*, y assi digo *caxcavel, caxcara, taxbique*, etc. ". (Valdés, p. 376). We find other evidences in Old and dialectal Spanish : *caxcas* (Sem Tob 31) ; s, x > *š* in the *Poema de Yuçuf* (M P Y, pp. 116-119), N. Mex. *cašco, maš-car, mošca, pešcar*, etc. (Espinosa I § 151). It is to be observed, too, that in M. Port. s > *š* before a voiceless consonant.

m) -s > -*š* : *šeš* 'SEIS' cf. *seyx* (Cid 2489), *sex* (Sacrif 8), *sex*, *ṣes* (M P I, p. 164). Final *s* of Port. *seis* is prononced *š*.

n) -s > -*š* : Final *s* of the second person plural of all tenses of the Monastir verb becomes *š*. In M. Port. we find that final *s* regularly is pronouced *š*. The same phenomenon is noted in the *Poema de Yuçuf* : x = Arabic ش (šin), *oyadex, keradex, abemox, tenemox* (M P Y 3a, 13d, 54a, 54b). The fact that this phenomenon is limited only to the second person plural may result from the possible influence exercised by the semi-consonantal value of *i* in *-áis* and *-éis*, thus showing the change *favláš* 'HABLÁIS', *favlaréš* 'HABLARÉIS'.

§ 20 Monastir J.

a) Latin -s- > C. Sp. -*j*-, -*g*-, Monastir -*j*-, M. Sp. -*s*- : *caji* 'CASI', *quiji* 'QUISE', *vijitar* 'VISITAR'. This phenomenon was frequently found in Spain up to the 17th century. Cf. the discussion in Cuervo, pp. 63, 64. Direct testimony is found in Valdés : « ¿ Qual teneis por mejor, dezir *quige* y *quigera* o *quise* y *quisiera ?* ¿ Y qual os contenta mas, escrivir *vigitar* o *visitar ?* Porque veo algunos, y aun de los cortesanos principales, usar mas la *g* que la *s*. — Yo por muy mejor tengo la *s*. » (Valdés, p. 371). Cf. Gal. *caje, quijen* (García, p. 39), Mir. *quaje, quaije, quijo, quijera* (Leite I, p. 452, § 115), Popular Port. *caije, quijer* (*Ibid.*).

b) Latin -LI- > Monastir -*j*-, M. Sp. -*j*- :
aju, anujar, conseju. fiju, foje, mijor, moju, mujer, paje, travaju.

c) Latin C'L(T'L) > Monastir *j*, M. Sp. *j* :
aparijar, aguje, graje, ispeju, oju, ureje, uveje, vieju.

d) Latin L'G > Monastir *j*, M. Sp. *g* :
arricujer.

§ 21 Monastir Ğ.

a) Latin J- > Monastir *ğ-*, *j-*, M. Sp. *j-* :
ğidió 'JUDÍO', *ğuevis* 'JUEVES', *ğugar* 'JUGAR', *ğuliu* 'JULIO', *ğuniu* 'JUNIO', *ğuntu* 'JUNTO', *ğurar* 'JURAR', *ğustisie* 'JUSTICIA', *ğustu* 'JUSTO', *juzgar* 'JUZGAR'.

b) Latin G(*e*, *i*)- > Monastir *ğ-*, M. Sp. *g-*, *h-* :
ğinoyu 'HINOJOS', *ğenti* 'GENTE', *ğimir* 'GEMIR', *inğindrar, inğintrar* 'ENGENDRAR'; *inğiniar* 'INGENIAR'.

c) Provenzal JOIA or Italian GIOA > *ğoye* 'JOYA'.

d) Arabic ج (ğîm) > Monastir *ğ-*, M. Sp. *j-* :
ğarru 'JARRO'.

§ 22 Spanish QU-.

a) QU- > *ch-* : *chen* VIII 26 'QUIEN', *cheri* XIX 41 'QUIERE'. This phenomenon seems to be a class distinction since it is used principally among older men and women of the lower classes. Subak notes it also in Bosnia: "*čero, čeris, čeri* bei alten Frauen statt *kero* u.s.w. Es wird nämlich auch türkisches *kiéf* in Bosnien zu *č*." (Subak, p. 135). On the further extension of this change Wagner says : "übrigens nicht nur bei den Spaniolen, sondern auch bei den dortigen Südslawen". (Wagner Konstan, p. 156, note 3).

b) QU- > *cu-* : *lu cue* I 72 'LO QUE'. Do we have an analogical influence under *cualu* ?

§ 23 Spanish H Aspirated.

Ḥaraǵán XXIX 1 'HARAGAN', *ḥazinu* XXI 57 'HACINO', *alḥeñe* XXII 109 'ALHEÑA'. *Ḥaragán* is probably derived from the Germanic ARAG (M L Et 591). If we adopt this etymon, we must assume an analogical *h* which is at times strongly aspirated in dialectal and popular Sp. (M P M § 38, 2). *Hacino* and *alheña* are both of Arabic origin, the *h* corresponding to the strongly aspirated ح (ḥâ).

§ 24 G and Ġ.

a) The Monastir *g* has two values : (1) When preceded by *n*, it is a voiced velar explosive represented by the symbol *g*. (2) In all other cases it is prononced with a guttural trill which corresponds very closely to a more delicate pronunciation of the Arabic غ (ghain), and is represented by the symbol *ǵ*.

We find a parallel in at least two Judeo-Spanish dialects. In describing the pronunciation of *g* in the Moroccan dialect, Benoliel says : " Faríngea, esto es, igual a la *r* parisiense o a la غ árabe [1], en palabras de origen árabe, como : *gaita*, *galima*, *algasul*, *papagayo*, *jerigonza*" (Benoliel BAE XIII, p. 220). Yahuda observes the following in Saloniki : " La pronunciación de *qu* y de *g* como fricativa velar sorda, como en Aragón, es una especialidad de aquellos sefardíes que, probablemente, descienden de los judíos aragoneses... los niños para ridiculizar su dejo y manera de hablar, decían imitándolos al encontrarse con ellos : *un sarajosano, jane* (gana), *bujite* (boquita), etc. " (Yahuda RFE II, p. 356, note).

The pronunciation of the Gal. *g* offers an interesting parallel : " Ante *a*, *o*, *u* se pronuncia algo más fuerte que en castellano,

1. Cf. the Mozarabic transcription of Sp. *g* (MPO, p. 261).

sonido que algunos, sobre todo en ciertas regiones exageran hasta hacerla la *j* de esta lengua : esta pronunciación, reputada como defectuosa, recibe el nombre de geadas". (García, p. 11). "Miras trascribe siempre por *j* este sonido ; *jarrido*, *amarjo*, *disjrasia*, *jaljos*, *vinjate*, *jrano*, *jardando*". (*Ibid.*, note). We find another description of the pronunciation of the Gal. *g* which tends to approximate more nearly that of the Mon. *g* : " Dans certaines parties du domaine galicien, notamment à Saint-Jacques de Compostelle, le *g* intervocalique tend à prendre le son qu'a le *g* à Cologne ou à Münster dans les mots *sagen*, *Tage*[1], etc., c'est à dire un son qui est dans un rapport de sonore à sourde avec celui de la jota castillane actuelle". (Gavel, p. 200).

§ 25 Spanish LL.

a) LL > *y* : *yamar*, *yivar*, *ayigar*, *gayine*, *poyu*. Exceptions are to be noted in *millón* IV 32 and *billetu*, The former may be placed in the category of learned words and the latter is obviously of Italian origin, *i. e. biglietto*.

b) -LL- > -*y*- : CALIENTE > *cayenti* XX 83. Since LI = LL, it obeys the change of LL > *y* in the dialect. Cf. *cayentes* (Santillana, p. 132), *callente* (Sem Tob 156).

c) -LL- > -*l*- : CALLEJA > *caleje*, CAVALLERÍA > *cavalerie* XXIII 264, LLUVIA > *luvie* XXIX 20. Cf. Port., Sal., and Ast. *caleja* (Lamano, p. 312, Rato, p. 28), Sal., Ast. and N. Mex. *luvia* (Lamano, p. 519, Krüger § 89, Espinosa I § 160).

1. Cf. the pronunciation of M. Greek γ (α, ο, υ) as described by Thumet, pp. 3, 4.

Other changes.

Vowels.

Influence of Contiguous Consonants

§ 26 Influence of Nasal Element.

Pretonic *a* or the *a* of words followed by a nasal element and occupying a proclitic position in a word group tends to become *e* and *i* : *an*, *en* II 8, *in* IV 65, 'A' (See § 53 for discussion of *an*, etc.), *mil qui* XXIX 65 'MAS QUE', is derived from *manque* < *mahque* (Schuchardt, p. 311, M L I § 587), *intojus* XXXV 27 'ANTEOJOS'. This tendency is observed in O. Sp., dialectal Sp. and Port. Cf. *ençiano* 'ANCIANO' (Alex 13), *anque*, *enque* 'AUNQUE' (Espinosa I § 34), *ender* 'ANDAR' (Leite P § 49), *Ingola* 'ANGOLA' (Leite P § 49).

§ 27 A + ST.

S followed by a *t* or a voiceless consonant tends to assume a palatal character and may further weaken the *a* occupying a proclitic position in a word group : *fista* I 109 (a variant of *fasta*) 'HASTA'. Cf. a similar phenomenon in dialectal Italian : *pešta* 'PASTA' (M L I § 231).

§ 28 Latin ĭ + NG.

Latin ĭ may be retained when followed by *n* + a guttural or palatal (M L I § 95) : *lingue* 'LENGUA'. Cf. Port. and Gal. *lingua* (García, p. 15), Ast. *llingua* (Rato, p. 78).

§ 29 Influence of R.

A pretonic *a* may be weakened under the influence of an *r* that precedes it : *arrizguñar* 'RASGUÑAR', cf. *arresguñar* (Alonso,

p. 128), *trizladar* 'TRASLADAR', *trisquilar* XXIX 16 'TRASQUILAR', cf. *tresquilar* (Castro-Onís, p. 179, 6, Valdés, p. 364, Nebrija, Lamano, p. 648, Cuervo B § 814, Espinosa I § 40), *rezón* 'RAZON' (Staaf § 28, Encina, p. 230), Port. *rezão* (Leite II, p. 213), Arag. *trebajar* 'TRABAJAR' (Umphrey, p. 13). The same influence is exercised by an *r* following a post-tonic *a* : *asúquer* 'AZÚCAR'. Cf. O. Sp. *alcaçar* > *alcaçer* (M P I pp. 114, 159), Gal. *sucre* (García, p. 180), Ast. *açucre* (Rato, p. 19), Italian *zucchero*.

b) We find that in Old and dialectal Spanish and Port. there is a tendency for the *er* combination to become *ar* (M L I § 336, M P M § 18, 3) : *aldarador* 'AL DERREDOR', *vardá(d)* VIII 53 (variant of *virdá(d)*) 'VERDAD'. Cf. *sarrano* (Alex 1434), *Taresa* (Staaf § 28), *armanu* (Munthe, p. 21), *armano* (Leite I § 150), *farramenta*, *labarinto* (García, p. 65), Port. *libartade*, popular Port. *sarrar*, *amaricano* (Leite P § 69), Arag. *trasoro* (Umphrey, p. 13), N. Mex. *sartificau* (Espinosa I § 45). In this category might fall *starnudar* XXIX 7 'ESTORNUDAR' < STERNUTARE. Cf. Sal. *esternudar* (Lamano, p. 451), Italian *starnutare*.

c) Latin MŬRMŬRARE gives us Sp. *mormullar* and *murmurar*. In Gal. and Sal. as well as in our dialect, *or* may become *ar* : *mamurįar* IX 19 'MURMURAR'. Cf. Gal. *marmurar*, *carazón* (García, p. 65), Sal. *marmullar* (Lamano, p. 532).

§ 30 Influence of the Labial Element.

We find that in Western Sp. and dialectal Port. as well as in our dialect, a labial element preceding or following an atonic *e* or *i* may tend to change these vowels to *u* : *asumbrar* 'SEMBRAR', cf. *sumbrar* 'SEMBRAR', *sumbrante* 'SEMBLANTE' (Leite I § 150), " Dans l'Estrémadure (Cadaval, Obidos, etc.) on peut donner comme régie générale que l'*e* atone se change toujours en *u* au contact des labials. " (Leite P, p. 123); *furrujentu* XXIII 148 'FERRUGIENTO', cf. Gal. *furruje*; *chuflar* 'CHIFLAR', *chuflíticu* XXIX 19

'CHIFLO', *unflar* 'INFLAR'. Meyer-Lübke derives *chiflar* from SUFILARE (7890), drawing attention to the C. L. SUBULO, piper. The etymon suggested would not necessarily be at variance with the phenomenon described above, since the same influence may have functioned in bringing about the change in Latin. Cf. O. Fr. and Prov. *chufle, chufla* (M L Et 7890), Roum. and Log. *umflà, unflare* (M L ET 4406).

§ 31 Influence of the Palatal Element.

In Western and dialectal Sp. as well as in our dialect a palatal element preceding or following an atonic *o* or *u* may tend to change these vowels to *i* : *chiculati* 'CHOCOLATE', cf. *chiculati* (Munthe, p. 67), *chiculate* (Krüger SC, p. 55), *chicolate* (García, p. 66, Espinosa I § 52); *ǧidịó* 'JUDÍO', cf. *jimento* 'JUMENTO', *jibón* 'JUBON' (García, p. 66); *bimuelu* 'BUÑUELO', cf. *briñola* (bruño) (*Ibid.*), *briñuelo* (Lamano, p. 229), *biñuelo* (Cuervo B § 795).

§ 32 Assimilation.

E > *u* : *durrucar* XXI 40 'DERROCAR', by regressive assimilation.

§ 33 Dissimilation

O > *i* : *curiladu* XXIX 27 'COLORADO', *viluntad* 'VOLUNTAD', by dissimilation. Cf. *veluntad* (Cid 226, Staaf § 28).

§ 34 Confusion of Prefixes.

Aspirar I 29 'ESPERAR'. The form *ASPERARE may have arisen by analogy to ASPECTARE (Leite II, p. 163). Cf. *asperar* (Alex 184, Alonso § 14, García, p. 77, Leite II, p. 163), *asprar* (Leite II, p. 163).

Inguenti 'UNGUENTO'. This change is ably explained by Cuervo B § 974.

Pricurar I 103 'PROCURAR'. Here we have a confusion of the prefixes *pro* and *pre* (<PRAE). Cf. *precurar prècurar* (Munthe, p. 56, Espinosa I § 51, Leite I § 149 a, II, p. 209).

§ 35 Confusion of Suffixes

Ingüenti 'UNGUENTO'. See § 34.

Cuniser I 25 'CONOCER'. Here we have a confusion in the Latin inchoative endings of the *-osco* and *-esco* types. For discussion on this point see Grandgent § 413. Cf. *connesco, conesçer* (Alex 38, Appol 246), Port *conhecer*, Cat. *coneixer*.

§ 36 Influence of other Words.

The following phonological changes may be attributed to the influence exercised by related words, opposites or words bearing some phonological resemblance : *piadad* 'PIEDAD' under the influence of *piadoso*, cf. *piadad* (Ford, p. 70, Alonso, p. 223) ; *iñurenti* 'IGNORANTE', under the influence of *intiliǧenti*; *is̆pital* 'HOSPITAL', *iscuru* I 107 'OSCURO' are explained by M P M § 39, 3. Cf. *escuro, iscuru* (Appol 51, Rato, p. 53, García, p. 77, Cuervo B § 796, Espinosa I § 51), *espital* (Nebrija, Valdés, p. 366, Staaf § 28, Rato, p. 55, García, p. 77, Espinosa I § 51).

§ 37 Analogy to Stem-Accented Forms.

Ġuezmu XXXV 4 'HUSMO'. Here we may have an analogy to the stem-accented form of O. Sp. *osmar* cited by M L Et 6112.

Yirrar 'ERRAR', under the influence of *yerru*.

Aprivar XXIII 283 'APROBAR', *privar* X 38 'PROBAR', under the influence of *prevu*, etc. 'PRUEBO', etc. See § 2. Cf. *prebar* (Lamano, p. 585, Marden § 18, Espinosa I § 77, M P M § 13, 2).

Cayintar 'CALENTAR', under the influence of CALIENTO > *cayentu* Cf. § 25.

Yilar 'HELAR', under the influence of *hielo* (*yelo*), Cf. *ielada* (SMill 66).

Vowel Compounds.

§ 38 AU.

The C. L. diphthong AU may also give V. L. *o*. Thus AUGMENTARE may become **omentar* and finally Mon. *umintar*. Cf. *umentar* (Cuervo B § 785), *umento* (Espinosa I § 57), Sicilian *umintari* (M L Et 783).

§ 39 AÉ.

The dissylabic group *ae* with the stress on *e* may produce *e* : *mestru* I 19 'MAESTRO'. Cf. *mestro* (Alex 213, García, p. 9, Cuervo B § 121, Espinosa I § 62), *tred* 'TRAED' (Cid 142).

§ 40 U̯A.

L. QUA- may become *ca-* in M. Sp., Gal. and Port. Germanic WA = U̯A may give Gal. *ga-* : *cadru* 'CUADRO', *ganti* 'GUANTE'. Cf. *cadro* (García, p. 58), Port. *catro* (Leite P § 71), M. Sp. *casi* < QUASI, Gal. *gardar* (García, p. 58).

§ 41 Spanish ÉI.

a) *e* 'ÉI' : *venti* 'VEINTE', *trente* 'TREINTA'. In the development of M. Sp. *treinta*, we find that L. TRĪGĬNTA, under the influence of L. TRES, becomes **trēginta* > **treénta* (M P M § 71). Instead of there being a dissimilation of vowels, as is evidenced by the M. Sp. form, the two similar vowels were reduced to one The form *vente* > *venti* thus arose by analogy to *trenta*, *cuarenta*, etc. Cf. *vent* (Staaf § 60 SDom 457), *vente*, *trenta* (Alonso § 46),

bente, benti, trenta (Krüger § 54, M P L, p. 296), *ventidós, trentisinco*, which Espinosa attributes to regressive assimilation and proclitic position (Espinosa I § 59).

ses 'SEIS'. The change may be attributed to its proclitic position or to the absorption of the *i* by the palatal element. Cf. O. Sp. *ses* (M P I, p. 164), *seys* and its variant *sex* (SDom 506, Sacrif 8).

b) *ii* 'EI' : *riinadu* XII 43 'REINADO', *riír* IX 29 'REÍR'. Cf. V. L. RIDIRE > O. Sp. and N. Mex *riir* (Ford, p. 41, Espinosa I § 69). M. Sp. *reír* represents a dissimilation of vowels, whereas Port. *rir* < *riir* shows simple contraction. On the other hand, *riinadu* represents not only an assimilation of vowels but also follows the tendency of Sp. pretonic E to become *i* in the Mon. dialect.

c) *i* 'EI': *pinar* 'PEINAR', *šišentus* 'SEISCIENTOS'. Cf. O. Sp. *meitad* > *mitad* (M P § 60, 2), and § 41 b. Cf. O. Sp. *sexcientos* (M P I, p. 164).

CONSONANTS.

§ 42 Assimilation.

Bezbe 'AVISPA' (but meaning "bee"), by progressive assimilation. Cf. Port. *bespa*.

Bimbriyu 'MEMBRILLO', by regressive assimilation.

Arrivés 'AL REVÉS', by regressive assimilation.

Pumón 'PULMON', cf. French *poumon*.

Párpare 'PÁRPADO', by progressive assimilation. Cf. *párparo* (Cuervo B § 808, Espinosa I § 135, Gagini, p. 483).

§ 43 Dissimilation.

Pivite 'PEPITA' by progressive assimilation. Cf. Port. *pevide*.

Balane 'BANANA', by regressive assimilation.

Cacaliar 'CACAREAR', *riflán* 'REFRÁN', by progressive and regressive dissimilation respectively.

§ 44 Consonant Combinations.

a) The development of Latin C'L in Mon. *ĝinoyu* 'HINOJO' corresponds to that of the Ast., Western Leon. and parts of Galicia. Cf. *oyo, oreya, ureyas* (M P L, p. 165).

b) Latin DI gives in popular development *y* : *meyu* XXVII 17 'MEDIO'. Menéndez Pidal calls *medio* a learned word and cites O. Sp. *meyo* as being current in Echo, Huesca (M P M, p. 92, n. 1). Cf. also *adientru* > *ayentru* VII 55 'ADENTRO'.

c) The *ndr* in *indrive* XXIII 89 (< Ast. ENRIVA) 'ARRIBA' corresponds to the normal development as seen in TEN'RE, PON'RE > *tendré, pondré*.

d) The vocalization of *l* in *autu* XXX 18 (variant of *altu*) 'ALTO' corresponds to the change in Old and dialectal Spanish. Cf. *auto* (M P O, p. 121), Gal. *outo* (García, p. 28).

e) *Siedre, sierde* 'SIERRA' would coincide with the develpment of M. Sp. *izquierdo* < O. Sp. *esquerro*. On the other hand *fodre* XXVI 25 'FORRO' seems to have retained the DR of Germanic FODR (M L Et 3405) or may have undergone the change from *rr* > *dr*.

f) The TI of PUTEUM > *podzu* I 67. Cf. It. *pozzo*, Provenzal *potz* (M L Et 6877).

§ 45 Influence of other Words.

Mus XXXIV 3 'NOS', *muzotrus* II 11 'NOSOTROS' are explained by Menéndez Pidal as being under the iufluence of the pronoun *me* (M P M § 94, 1). Leite would explain the change through

the influence exercised by the verbal ending *-mos* (Leite I, p. 354). Cf. *mos* (Rato, p. 85, Munthe, p. 43, Lamano, p. 546, Mugica § 5, Leite I, p. 354, Leite P § 72); the change is also found in Murcia, Andulusia and Aragon (M P M § 94, 1); *musotros* (Wagner JC, p. 24, Mugica § 5). See § 16 for discussion of *muestru*.

Sicuente XXII 29 'CINCUENTA'. The loss of the *n* may be attributed to the analogical influence of *sisente* and *sitente*.

Ingintrar XXIX 50 'ENGENDRAR'. The change of *d* to *t* may have been brought about through the influence of *ĝenti*.

Popular changes

§ 46.

a) UE- > *ĝue-*. The popular change of *ue-* > *ĝue-* which has a very wide dialectal acceptance manifests itself in the Mon. dialect : *aĝuelu* 'ABUELO', *diĝueli* VII 16 'DUELE', with analogical *diĝuler* 'DOLER'; *ĝuelu*, etc. 'HUELO', with analogical *ĝuler* 'OLER', *ĝulor* 'OLOR'; *ĝuercu* XXIX 37 'HUERCO', *ĝuérfanu* 'HUÉRFANO' with analogical *ĝuerfanique* XXII 36; *ĝuerte* VII 5 'HUERTA' with analogical *ĝurtilanu* X 2; *ĝuesu* 'HUESO', with analogical *ĝusicu* XV 193; *ĝuevu* 'HUEVO', *ĝuzmar* 'HUSMAR', probably based on O. Sp. *osmar* giving *huesmo* for the first person singular of the verb and the Mon. noun *ĝuezmu* XXXV 4 'HUSMO'. Cf. Ast. *ĝusmiar* (Rato, p. 69).

b) The loss of final consonants in *mayestá* XVII 13 'MAJESTAD', *mitá* IX 47, *metá* 'MITAD', *salú* XXIV 2 'SALUD', *virdá*, *vardá* VIII 53 'VERDAD', *siñó* I 26 'SEÑOR' would correspond to the modern popular tendency in Spain and elsewhere. For discussion see Navarro §§ 102, 115. Cf. Sal., Ast., Gal. *metá*.

c) The weakening of a medial consonant and the reduction of two similar vowels as in *pa'* IX 46, XVI 7 'PARA' also has a wide acceptance in modern popular speech.

§ 47 Learned Words.

Popular usage tends to give learned words their fullest normal phonological development.

a) -BD- > *-d-* : *súditu* 'SUBDITO'. Cf. *súdito* (Cuervo B § 837).

b) -CC- > *-s-* : *lisịón* 'LECCIÓN'. Cf. *lición* (Alex 17, Valdés, p. 340, Rato, p. 75, Cuervo B § 805), *lisión* (Espinosa I § 46.

c) -CT- > *-t-* : *dutor* XXIX 63 'DOCTOR', cf. *dutor* (Encina, p. 236), *dotor* (Ruiz 18, Nebrija, Cuervo B § 830), *dutrinu* XXIX 48 'DOCTRINA', cf. *dotrina* (Appol 496, Nebrija, Cuervo B § 830), *praticar* 'PRACTICAR', cf. Port. *praticar*.

d) -GN- > *-ñ-* : *iñurenti* 'IGNORANTE', *siñificar* 'SIGNIFICAR'. Cf. " Quando bien yo quisiesse que el castellano pronunciasse como vosotros el *manifico* y el *sinifico*, pornia en lugar de vuestra *g* nuestra tilde, como hago en *iñorancia*, y diria *mañifico*. " (Valdés, p. 371), *iñorante* (García, p. 185, Espinosa I § 149), *iñorancia* (L Fernández, p. 97).

e) -MN- > *-n-* : *culone* 'COLUMNA'. Cf. *coluna* (Sor 39, Nebrija, Valladares, Port., Espinosa I § 183), *coluniar* (Valdés MC, p. 1),

f) -NS- (<-NC-)> *-s-* : *cunviser* XXII 72 (variant *cunvinser* VIII 7) 'CONVENCER', *intisịón* IV 61 'INTENCIÓN', *prisipịu* XXIX 53 'PRINCIPIO'. Cf. the normal development of NS in MENSAM > *mesa*, MENSEM > *mes*.

g) -NS-> *-s-* : *acusfugrar* XXIX 41 'CONSUEGRAR'. See (f).

Addition of Sounds.

Prosthesis.

§ 48 Vowels.

a) Nouns : *ağunte* (cf. verb in § 48c) 'JUNTA', *amadruge* XXIX 62 'MADRUGADA', *arrimatasįón* (cf. verb in § 48c) 'REMATE', *isfuegre* XXV 7, 'SUEGRA', *isfuelu* 'SUELO', *isfueltu* 'SUELTO', *isfueñu* XXXV 19 'SUENO'; the epenthetic *f* creates an impure *s* with the resultant prosthetic E > *i*.

b) Adjectives : *abastanti* 'BASTANTE' (cf. verb in § 48c) and O. Sp. *abastantes* (Revel 17), *afuerti* XVIII 13 'FUERTE'.

c) Verbs :

abašar I 121. Cf. *abaxar* (Cid 2393, Milag 655, Rato, p. 1), *abajar* (Cuervo § 930, Marxuach, p. 59, Gagini, p. 1), Port. *abaxar, abaixar*.

abastar XIX 26. Cf. *abastar* (Cid 259, Valdés, p. 362, Rato, p. 2, Port.).

acurrer XIII 56, to run. Cf. *acorrer*, with difference of meaning (Cid 222, SMill 481).

afirmar XV 10, to sign. Cf. *afirmar* (Borao, p. 108).

afalağar I 62. Cf. *afalagar* (Alex 68, Rato, p. 5).

ağuntar XXI 56. Cf. *aiuntar, axuntar, ajuntar* (SDom 636, Rato, p. 7, Lamano, p. 204).

alimpįar XXII 91. Cf. *alimpiar* (Milag 216, Fn Gz 323).

alivantar IX 29. Cf. *alevantar* (Mugica § 7, Cuervo B § 930, Marxuach, p. 34, Port.), *allevantarse* (Alex 1103), *alhebantar* (Leite II, p. 154).

amatar II 3, to extinguish. Cf. *amatar* (SDom 774).

amijurar Cf. *amejorar* (Lemos § 78).

amustrar XV 63. Cf. *amostrar* (Alex 1515, Alf XI 88).

aprigunar XXII 149. Cf. *apregonar* (Lamano, p. 238).

apruvar III 7, to prove, Cf. *aprobar* (Rato, p. 13).
aquišar. Cf. *aquexar* (Cid 1174, Loor 14, Rato, p. 13).
arrapar XII 36. Cf. *arrapizar* (Lamano, p. 247).
arrascar V 5. Cf. *arrascar* (Munthe, p. 55).
arricujer I 100. Cf. *arrecoger* (Wagner JC, pp. 69, 44, Marxuach, p. 34).
arrimatar XV 260. Cf. *arrematar* (Borao, p. 119, Rato, p. 15, Valladares).
arrisivir. Cf. *arrecebir* (Munthe, p. 55, Leite II, p. 163, Leite P, p. 121).
arrispunder I 4. Cf. *arresponder* (Mugica § 7).
arrizguñar. Cf. *arresguñar* (Alonso, p. 128).
arrudiar XVI 21. Cf. *arrodiar* (Rato, p. 15), *arrodear* (Lamano, p. 254, Mugica § 7).
arruvar I 3. Cf. *arrobar* (Borao, p. 119), *arrobu* (Rato, p. 15).
asintar XV 46. Cf. *asentar* (Çid 2803, SMill 246, Valdés, p. 362, Rato, p. 16, García, p. 181), Port. *assentar*.
ayiğar XXIX 11. Cf. *allegar* (Çid 3318, Loor 159, Valdés, p. 362, Mugica § 7).

§ 49 Syllables.

a) Nouns : *alcansión* 'CANCIÓN', *alichuğe* 'LECHUGA', *almore* XVI 41 'MORA', *alsireje* XXIX 15 'CEREZA', *alviyane* XXVIII 51 'AVELLANA', *alburove* 'JOROBA', by analogy to other nouns beginning with *al*.

indivine XXVII (title) 'DEVINA', *inforque* 'HORCA', *intrupezu* XXIX 35 'TROPIEZO', *inyerru* 'YERRO', by possible analogy to the corresponding verbs beginning with *in-*. See § 49c. *Inviranu* 'VERANO' by possible analogy to *inviernu*.

b) Adjectives : *inğuntu* XV 88 'JUNTO', *innuvladu* 'NUBLADO'.

c) Verbs : *imbañar* 'BANAR', *impristar* III 30, cf. *emprestar* (Rato, p. 48, Lamano, p. 408, Mugica § 7. Alonso, p. 164,

Lemos § 43, Valladares, Port.), *enprestar* (Cid 3248), *enpresto* (Milag 638), *imprizintar* XI 21 (to pardon), cf. *enpresentar* (Çid 872), *ingargar* XXII 153 (to load) 'CARGAR', *insigar* XIII 24 'CEGAR', *inrjinar* XXIII 258 'REINAR', *intrupisar*, cf. *entropesar* (Ruiz 1404), *entropezar* (Alex 996, Rimado 394), *iscrušir* 'CRUJIR', *isfrigar*, cf. *esfregar* (Rato, p. 54, Port.).

d) Adverbs : *impués* 'PUES', *imprimeru* VII 40 'PRIMERO', *inilugu*, *inluegu* 'LUEGO', *insúpitu* XV 200 'SÚBITO'.

Epenthesis.

§ 50 Vowels.

a) Nouns: *biviraje* 'BREBAJE', under influence of *biver*; *fileche* 'FLECHA'; *pinturie* 'PINTURA'; (*i*)*scolie* 'ESCUELA'. Cf. O. Sp. and Sal. *matancia* (Alex 268, Lamano §37). Gal. *quimiria madreselvia* (García, p. 72), San Ciprián *salivia* (Krüger SC, p. 40), Mir. and Port. *felor* (Leite II, p. 189).

b) Verbs : *lampiar* 'ALAMPAR', *mamuriar* IX 19 'MURMURAR. Cf. Leon. *alteriar*, *tembliar* (M P L, p. 152), Sal. *dominiar* (Lamano § 37), Mir. *amansiar* (Leite II, p. 155). Epenthetic *i* before *a* is also found in Zamora, Çáceres, Badajoz (M P L, p. 152).

§ 51 Çonsonants.

a) F : SUEGRA > *isfuegre* XXV 7, SUELO > *isfuelu*, SUELTO > *isfueltu*, SUEÑO > *isfueñu* VII 57. The fricative element may result from the emphatic pronunciation of *ue*.

b) Ġ : *Rigmisión* XXIX 24 'REDENCIÓN', based on Spanish REDIMIR. There was a loss of intervocalic D as is evidenced by the Port. *remir*, thus giving **reimir*, with an epenthetic *ġ* to avoid hiatus. Cf. REUNIÓN > *rigunión* (Mugica § 27), See § 9c.

MUELO > *muelgu*, MUELGA > *muelge* XXIX 22, by analogy to

such verbs as *tengo*, *cuelgo*, etc. Cf. Sal., Leon. *muelgo*, *duelgo*, *suelgo* (Lamano § 37, Alonso, p. 69). These forms also occur in popular speech of other parts of the peninsula (Cuervo B, p. 167, note 1).

c) M : SUBIR > *asumbir* XV 12. Cf. RECOBRAR > *recombrar* (Cid 3689). This phenomenon may be explained as being analogical to words like *pàlombe* and *lamber*.

d) N : ASÍ > *ansí*, *ansín*, *ansine* (See § 169), IGUAL > *ingual* (*igual*), IGUALAR > *ingualar* XXII 79. Cf. Gal. MUGIR > *mungir* (García, p. 71), O. Arag. *ansa* < ASA, *pansa* < PASA, *onso* < OSO (M P O, p. 497).

e) R : DELANTE > *dilantri*, See § 169.

f) S : DETRÁS DE > *distras di* VIII 10, by regressive assimilation.

g) V : CASO > *cavzu*, under the influence of *cavze*. It is to be noted that both words are often used interchangeably in the dialect. Cf. And. *causo*, Mir. *cauzo* (Wagner JC, p. 17, Leite II, p. 175).

For other evidences see § 9.

Epithesis.

§ 52 Vowels.

a) *i* (<E) *árvuli* (*árvul*) 'ARBOL', *peši* XV 184 'PEZ'. Cf. *árbuli* (Krüger § 137), *árbole* (Rato, p. 14, Lamano 38), *arbore* (Port.), *pexe* (Rato, p. 94), *peije* (García, p. 168), *peixe* (Port.).

b) *u* (<O) CUAL > *cualu*, *cuale*; TAL > *tale*. See § 72 of the morphology section.

§ 53 Consonants.

a) N : *an* IX 9 'A'. It is quite likely that we have here a fusion of the prepositions *a* and *en*. In Catalonian, we find that *an*, *amb*, *am* < A + EN; *am qui parlaves?* to whom were you speaking ? (Fabra, p. 30). A similar phenomenon occurs in N. Mex. Sp.: *voy an casa*, *voy en casa*, *voy a casa*; *para en* > *pan* (Espinosa III, p. 284, note 1). The change of N. Mex. *an* > *en* is paralleled by Monastir *an* > *en* > *in*; *pan* by Monastir *di in* > *din* XV 35.

ASÍ > *asín*. See § 169. Cf. Gal. *batin* < BATI (García, pp. 72, 134).

SE > *sin*. See § 82 of the morphology section.

b) S : HABLASTE > *favlatis*. See § 86 e of the morphology section.

Loss of Sounds.

Apheresis.

§ 54 Vowels.

a) I (<E) : In the dialect, there is a tendency for prosthetic *i* (< E) to disappear. Taking some form of the verb *istar*, for example, we find that the *i* will generally maintain itself when in initial position, *e. g. ¿Istáz bu̯enu?* XXIV 3, although *¿Stáz bu̯enu?* is frequently heard. The *i* is generally lost when following a vowel : *¿Tú stáz bu̯enu?* XXIV 4. In precise speech the *i* may maintain itself : *un díe istaven caminandu* I 1. Other verbs show the same tendency in regard to the loss and retention of the *i* : *queru 'scapar más prestu* XXV 7. Nouns undergo the same changes: *asumbi̯ó la 'scalere* XV 13. In some verbs and nouns the prosthetic *i* has disappeared almost entirely, *e. g. starnudar* XXIX 7, *stasi̯ón* XXXII 6, *statu̯e* are the prevailing forms. SUELTO >

isfueltu, 'sfueltu, SUENO> *isfueñu, 'sfueñu,* SUEGRA> *isfuegre, 'sfuegre.* This phenomenon is observed in O. Sp. and dialectal Sp. Cf. O. Sp. *mios scriuanos, mios streleros* (Ford, p. 11), *non speró ques le non spidiés* (Cid 1481, 1252), O. Leon. *que son scriptas, Johan Rodriguez scudero* (Staaf, p. 16, 11, p. 150, 43), *star* (Munthe, p. 23, Leite I, p. 431), N. Mex. *no 'stá* (Espinosa I § 202), Mex. *di 'stá* (Marden § 7), Port. *statua, estatua, stipêndio,* etc., *spontâneo, stricto,* etc.

b) E : *tiquie* XXIX 8 'HETIQUÍA' (popular), *namurar* XXIII 266 'ENAMORAR' . The loss of (H)E may be due to the influence exercised by *tisis* and *tísico*. Dialectal Sp., Gal. and Port. show a loss of E in ENAMORAR, cf. *namorar* (Encina, p. 90, García, p. 19, Port.).

§ 55 Syllables

Tramusu 'ALTRAMUZ', *gritije* 'LAGARTIJA'. This phenomenon may be explained by the popular supposition that LA- and AL- represented articles. Port. shows *tremoço*.

Dišad> *ša* XXVI 10 'DEJAD'.

Syncope.

§ 56 Vowels.

a) Pretonic vowels : *alvantar* (*alivantar*) IX 34 'LEVANTAR', *alvurar* XXXV 19 'ALBOREAR', cf. Port. *alvorar ; curladu* (*curiladu*) 'COLORADO', cf. Port. *corado ; cunar* XXIII 251 'CUNEAR', cf. Ast. *acunar* (Rato, p. 4, Munthe, p. 57) *; intojus* XXXV 27 'ANTEOJOS', cf. *antojus* (Don Quijote, p. 59) [1], Port. *antolhos; prišil* 'PERIJIL', cf. Gal. *prejil* (García, p. 57).

b) Post-tonic vowels : *asperti* I 29 'ESPÉRATE', *articlu* 'ARTÍ-

1. Ed. of. J. D. M. Ford, Boston, 1908.

CULO', cf. Arag. *articlo* (Mugica § 32); *bufne* XX 2 'BÚFALA', *medcu* XX 88 'MÉDICO', cf. Port. *medço; numru* 'NÚMERO', *savne* (*sávane*) 'SÁBANA'.

§ 57 Çonsonants.

a) The loss of *r* in the following words may be attributed to dissimilation plus syncope : *arrastar* XV 257 'ARRASTRAR', cf. Port. *arrastar ; fanele* XXVII 20 'FRANELA', cf. Veronese *fanela* (M L Et 3354), pop. Greek φανέλλα; *madraste* XXIII 217 'MADRASTRA', *padrastu* 'PADRASTRO', cf. Port. and Bog. *madrasta, padrasto* (Çuervo B § 808) ; *reste* XXXIV 16 'RISTRA', cf. Port. *resta*.

b) *Ripueste* 'RESPUESTA', by dissimilation. Cf. Port. *reposta*.

§ 58 Syllables.

SINAGOGA > *noge*. Cf. *snoga, esnoga* (Blondheim, pp. 115-119), *sinoga* (Foulché-Delbosc T, p. 198, Cuervo B § 41).

Apocope.

§ 59 Consonants [1].

a) N : Final *n* may drop when followed by a word beginning wilh *l* : SON LOS > *so' lus* XXIV 21. Cf. Ast. *col* < CON LA (Rato, p. 35).

b) S : Final *s* may drop before a word beginning with *l* : COMÁMOSLA > *cumémule* XVIII 43, NOS LA > *mu' la* XVIII 61. Cf. O.Sp. *mandádno'los* (Cid 2364), O.Sp. and Port. *nolo* < NOS LO (Cid 198, Alex 919). See M P I, pp. 203, 204 for further discussion.

1. For apocope of vowels, see § 10.

c) S : DIOS > *Di̯ó* XXII 45. DIOS was used for both the singular and plural in O.Sp. (M P M § 75. 3), cf. *a los díos*, *los díos* (Alex 252, 313, 817). The Jews, therefore, may have assumed that *díos* represented a plural. This belief brought about the form *Di̯ó*. Cf. *asi lo quiera el dio* (Foulché-Delbosc T, p. 197).

§ 60 Syllables.

LAPIZ > *lap*. Does *lap* represent a popular singular of a supposed plural?

METATHESIS.

§ 61 Simple Metathesis-Consonants

EMPOBRECER > *impruviser* XXII 102, POBRE > *provi* V 1. Cf. *probe* (Rato, p. 101, Lamano, p. 588, García, p. 8, Leite II, p. 210, Cuervo B § 811, Espinosa I § 211).

§ 62 Vowels.

LENGUA > *ulenge* XX 89, LUEGO > *inlu̯egu*, *inilugu*. This phenomenon of vowel metathesis or anticipation is also noted in Occidental Spanish. Cf. *auga* < AGUA (Munthe, p. 27), San Ciprián *áugwa* < AGUA (Krüger SC § 39), O. Leon. *fraugua* < FRAGUA (Castro-Onís, p. 333, 21).

§ 63 Reciprocal Metathesis-Consonants.

ACORDAR > *acudrar* XVI 45, AFERRADLO > *afirraldu* XXI 68, LLEVADLA > *yivalde* II, 16. Cf. *contalda* < CONTADLA, *daldo* < DADLO (Cid 181, 823).

GORDO > *ĝodru* XVIII 18, PERDER > *pidrer* V 9, PÉNDOLA > *plende* XXIX 14.

MORPHOLOGY

Nouns.

§ 64 Formation of Plural.

a) Occasionally the Hebrew ending *-ím* (ים) is employed to form the plural : LADRONES > *ladruním* XVIII 50. Cf. the English *cherub, cherubim.*

b) PIE has both the regular plural *pies* and the double plural *piezis* I 64. This phenomenon is found in popular speech and dialectal Spanish. Cf. *pieses* (Toro, p. 545, Cuervo B § 194, Espinosa III § 22, Lemos § 48).

§ 65 Gender.

a) Abstract nouns ending in *-or* are usually feminine : *la calor, la culor, la dulor, la savor, la unor, la valor* ; but *il amor*. Cf. O.Sp. *la color* (Loor 85) *la dolor* (Bello, note 32), Arag. *la dolor* (Umphrey, p. 29), Mir. *la quelor* (color), *la calor* (Leite I § 169), O. Gal. *ssa valor, pola coor, outràs sabores, da door*, M. Gal. *cor, dor, calor* (García, p. 92), Port. *a côr, a dôr*. As to M. Sp. we find : " Reliquias de esto guarda el vulgo cuando dice *la calor* y con medos frecuencia *la color* ". (Cuervo B § 231).

b) *Fin* XIII 32 is used in the feminine only. In M.Sp. it is both feminine and masculine. It is feminine in O.Port., M. Gal. and Arag. (Leite I § 168, García, p. 91, Umphrey, p. 29). Cf. French *la fin*, Provenzal *la fin, la fi.*

c) *Narís* V 14 is masculine. Cf. *narices* which is masculine in Gal. (García, p. 91).

d) *Clime* X 12 is feminine under the influence of other nouns ending in *e* < A. Cf. Gal. *pantasma* (f), *tema* (f) (Garcia, p. 92), dialectal Port. *sistema* (f) (Leite P, p. 125), N. Mex. *drama* (f), *sistema* (f) (Espinosa III § 18).

e) *Meyudíe* XIII 4 is feminine. Do we have an analogy to *meyenochi* VIII 31 ? Although *díe* is masculine in the dialect, we find *laẓ días* in the Constantinople dialect of Judeo-Spanish (Wagner Konstan § 64). Cf. DIES as both feminine and masculine in Latin.

f) *vịentri* XXVIII 75 is used in the feminine.

§ 66 Change of Ending.

Chinche (<-*a*) 'CHINCHE', cf. Gal. *chincha* (García, p. 165) ; *dote* (< -*a*) 'DOTE', *fodre* (< -*a*) XXVI 25 'FORRO', cf. Port. *forra* ; *furroje* (< -*a*) O. Sp. 'HERROJE', Gal. 'FURRUJE', *landre* (< -*a*) 'LANDRE', *párpare* (< -*a*) 'PÁRPADO'.

Apititi XXIX 60 'APETITO', cf. Port. *apetite*.

Ayudu 'AYUDA', *bagu* XXI 89 'BAGA', *copu* 'COPA', cf. Port. *copo* ; *cuentu* XI 29 'CUENTA', *ispinu* XXIX 55 'ESPINA', cf. Port. *espinho* (cf. Sp. *espino*, hawthorne) ; *tinu* XXII 80 'TINA', *vistu* XXII 98 'VISTA'.

§ 67 Addition of Ending.

Sirvisịale (< -*a*) XVIII 36 'SERVICIAL', cf. *serviciala* (Cuervo B § 215, Espinosa III § 17).

Tramasu 'ALTRAMUZ', cf. popular Sp. *entremoso*, Port. *tremoço*.

§ 68 Addition of Prefix.

See § 49.

§ 69 Suffixes.

The most commonly employed suffixes are the following:

-ade: *mintirade* XX 58 'MENTIRA'.

-atu, -e: *pruvatu* XXII 11 'POBRETE'.

-dad: *buvidad* XXIX 26 'BOBERÍA', *bundad* 'BONDAD'.

-dor: *barridor* XXVIII 60 'ESCOBA', *cuzinador* 'COCINERO'.

-ense: *cunsiguense* 'CONSECUENCIA'. Cf. Gal. *-enza* (García, p. 189).

-ensie: *cunisensie* 'CONOCIMIENTO', *nasensie* 'NACIMIENTO'.

-eru, -e: *azeituru* XV 72 'ACEITERO', *mansaneru* 'MANZANO', cf. *manzanero* (*Pequeño Larousse*, Paris, 1917).

-és: *chiqués* XXIII 32 'INFANCIA', *mansivés* 'JUVENTUD'. Cf. *mançebes* (Ruiz 147).

-eze: *burracheze* XV 162 'BORRACHEZ'.

-icu, -ique: *buyicu* XXV 17 'BOLLO', *mansivique* XXIII 266 'SEÑORITA'.

-ide: *mirquide* 'COMPRA', *bivide* 'BEBIDA'.

-ie: *falsie* X 21 'FALSIFICACIÓN', *uzádie* 'OSADÍA'.

-iende: *biviende* 'BEBIDA'.

-inu, -e: *sivdadinu* 'CIUDADANO'.

-istán: *favlistán* 'HABLISTÁN'.

-miente: *vistimiente* XV 38 'VESTIMENTA'.

-mientu: *criimientu* 'CREENCIA', *pagamiento* XV 154 'PAGO'.

-ón: *bizbón* 'AVISPA', *patrón* I 37 'PATRÓN'.

-or: *lungor* II 1 'LONGITUD'.

-sión: *alavasion* XXIX 3 'ALABANZA', *mantinisión* XVIII 3 'MANTENIMIENTO', *mimbrasión* 'MEMBRANZA'.

-uθ: *haraganuθ* XXIX 34 'HARAGANERÍA'. See § 175.

-ure: *fambrure* XXIX 29 'HAMBRE', *farture* XXIX 25 'HARTURA'.

§ 70 Post-Verbal Nouns.

Asiembru from *asimbrar*, 'SIEMBRA'.

Amadruge XXIX 62 from *amadrugar*, 'MADRUGADA'; *indivine* XXVIII (title) from *indivinar*, 'ADIVINANZA'; *prumete* from *prumiter*, 'PROMESA'.

§ 71 ARTICLES.

a) Definite Article : *il*, *la*, *lus*, *las*, *lu* (neuter).

For discussion of *il* see § 4 b.

The form corresponding to the feminine *el* has not been found but is supplanted by *l'* : Cf. Arag., Leon., Mir. *l'agua* (M P M § 100, 4, Leite I § 198). We find, too, that *la* may become *l'* before a word beginning with a vowel which is not accented, *e. g.* *l'aguje* XXIX 1. Cf. Arag. and Leon. *l'alteza* (M P M § 100, 4). Mir. *l'amiga* (Leite I § 198), Leon. *l'artisa* (Alonso, p. 62), N. Mex. *l'única niña* (Espinosa III § 3); *a* + *l'* gives *al*, cf. *al agụe* XXVIII 10. Cf. Leon. (Lumajo, Villablinos), Mir. *lus* (Espinosa C III, pp. 447, 455, Leite I § 201).

b) Indefinite Article : *unu*, *une*, *unus*, *unes*.

Cf. Leon. *unu*, *unus* (Alonso § 16).

Une > *un* before a noun beginning with a stressed *a* : *un ágile* XXI 80. Cf. Ast. *unes* (Rato, p. 129).

ADJECTIVES.

§ 72 Agreement.

a) Adjectives ending in *u* (< o) :
caru, *care*, *carus*, *cares*.

b) Adjectives ending in *i* (< E) :
grandi, *grandi*, *grandis*, *grandis*.

c) Adjectives of nationality :
ispañol, *ispañole*, *ispañolis*, *ispañoles*.

d) Adjectives ending in a consonant :

mijor, mijor, mijoris, mijoris.

On the other hand *cual* and *tal* offer exceptions :

tal, tale, talus, tales
cual, cuale, cualus, cuales.

Cf. O. Sp. and Ast. *con paraulas atalas, talu, tala* (Alex 442, Rato, p. 133. Munthe, p. 44), Ast. and Arag. *cualu, cualo, cuala* (Rato, p. 133, Munthe, p. 44, Umphrey, p. 29).

§ 73 Addition of Prefix.

See § 49.

§ 74 Change of Ending.

Cuntenti 'CONTENTO' XI 47. Cf. Port. *contente.*

§ 75 Suffixes.

The most commonly employed suffixes are the following :

-adu, -e : curiladu (*curladu*) XXIX 27 'COLORADO'.

-enu, -e : cuartenu, quintenu, sinquénu 'CUARTO', 'QUINTO'.

-icu, -ique : chicuticu XX 4 'CHIQUITICO', *chiquitique* XXV 10, 'CHIQUITICA'.

-ivli : cunvinivli XXVI 9 'CONVENIENTE', *pinsativli* 'PENSATIVO', cf. Ast. *pensatible* (Cuervo B, p. XL).

-inu, -e : tardinu 'TARDE'. For the discussion of *-ino* in Leon. See M P L, pp. 294, 295.

-ozu, -e : culpozu (See § 169) 'CULPABLE', *ulvidozu* (*Ibid.*) 'OLVIDADIZO', *pasinsiozu* 'PACIENTE'.

-udu, -e : caldudu XXII 111 'CALDOSO', cf. *caldudo* (Alonso, p. 140) ; *ğusudu* 'HUESUDO'.

§ 76 Possessive.

a) *mi, míu, mie, mis, mius, mies*
tu, tuyu, tuye, tus, tuyus, tuyes
su, suyu, suye, sus, suyus, suyes
muestru, muestre, muestrus, muestres
vuestru, vuestre, vuestrus, vuestres
sus, suyu, suye, sus, suyus, suyes

Cf. O.Sp. *mie, mies* (Cid 289, SMill 19, Duelo 28), O. Leon. *meu, mie, meus, mies* (Staaf §§ 55-57), Central Ast. *míu, míes,* Western Ast. *míu, míus* (Hanssen § 179), Mir. *míu, mie, míus, mies* (Leite I § 206).

O.Sp. *tues* (SMill 115), Central Ast. *tuyu* (Hanssen § 179), Mir. *tou, túe, tous, túes* (Leite I § 206).

O.Sp. *sue, sues* (Cid 275, SMill 119), O. Leon. *sue, sues* (Staaf §§ 55-57), Central Ast. *suyu* (Hanssen § 179), Mir. *sou, súe, sous, súes* (Leite I § 206).

O. Sp., popular Sp., Western Ast. *nuesso, muesso, nuesu* (M P M § 97, Hanssen § 179), Central Ast. *nuestru* (Hanssen § 179), Central and Western Ast. *vuestru, buesu* (Hanssen § 179).

§ 77 Demonstrative.

a *esti, este, estus, estes*
aquel, aqueye, aqueyus, aqueyes

The demonstrative corresponding to the M. Sp. *ese*, etc., has not been found in the dialect.

Cf. O.Sp., O.Leon., Ast., Sant. *esti* (SMill 83, Staaf, § 25, Rato, p. 56, Espinosa C III, p. 454, M P L, p. 153).

NUMBERS.

§ 78 Cardinals.

a) *nula* (o)	*un, une*	*seš*
	dos	*sieti*
	tres	*ochu*
	cuatru	*muevi*
	sincu	*dies*

Nula finds a parallel in O.Sp. *nula cosa* (Cid 2202).
For discussion of *seš*, see §§ 19, 41. Cf. Mir. *dieç* (Leite I, p. 347).

b)	*ondzi*	*dizisėš*
	dodzi	*dizisieti*
	tredzi	*diziochu*
	catordzi	*dizimuevi*
	quindzi	

For discussion in O. Sp. of *ondzi* through *quindzi*, see M P M, p. 160, Hanssen, p. 88. Cf. O.Sp. *tredze* (Cr G, p. 103b, 1; Ford, p. 10), Port. and Mir. *onze, doze, treze, catorze, quinze* (Leite I, p. 347). For discussion of *dizisėš*, etc., see § 2.

c)	*venti*	*sicuente*
	ventiunu	*sisente*
	trente	*sitente*
	trentiunu	*uchente*
	cuarente	*nuvente*

For discussion of *vente, trente*, see § 41.

d) *sientu, sien, sienis*	*quinientus*
sientu y unu	*šišentus*
duzientus	*sitisientus*

trezientus, trizientus *uchisientus*
cuatrušentus, cuatruzientus *nuvisientus*

Cf. Port. *cento e um*, O. Sp. *dozientos, trezientos* (MPM, p. 161, Hanssen, p. 88), Mir. *duzientos, trezientos* (Leite I, p. 348). Port. *duzentos, trezentos.*

The form *cuatruzientus* probably exists by analogy to *duzientus*, etc. *Uchisientus* may be influenced by *sitisientus* and *nuvisientus*.

e) *mil, milis, millón.*

f) *Ambos* has not been found in the dialect. It is replaced by *todus in une, in une, todus dos, todus lus dos, ǧuntus, cada yunu y yunu* etc. Cf. O. Sp. *Rauquel e Vidas en uno estavan ambos* (Cid 100), *que nos gozamos y hazemos en uno* (Foulché-Delbosc T, p. 197), *todos vienen en uno* (Cid 1503) French *tous les deux.*

§ 79 Ordinals.

primeru, primu
siǧundu
triseru, tersiu, tresiu, il di tres
cuartu, cuartenu, il di cuatru
quintenu, sinquenu, il di sincu
sizenu, il di seš
sitenu, sitienu, il di sieti
uchenu, il di ochu
nuvenu, il di muevi
dizienu, il di dies
il di ondzi, etc.

Cf. Mir. *treceiro* (Leite I, p. 351), O. Sp. *quatreno, cinqueno, sesseno, ocheno* by analogy to the Latin distributive forms SENI, SEPTENI, NOVENI (M P M § 90, 2), Gal. *cinqueno, seteno, diez y seiszeno* (García, p. 98), O. Sp. *septeno* (Signos 13).

Quintenu probably represents a crossing between *quinto* and *sinquenu*.

The use of the cardinal in the forms *il di tres*, etc., is probably due to the influence of M. Greek. Cf. ὁ πέντε, etc. The presence of the preposition probably represents a crossing between the ordinal and the fractions discussed in § 80.

§ 80 Fractions.

mita(d), *metá*, *meatá*, *mediatá*, *meyu* (See §§ 44, 46, 169).
un tersịu
un cụartu
un di cụatru
un di sincu, etc.

Un di cụatru, etc., may represent an influence of M. Greek ἕνα ἀπὸ τὰ or στὰ πέντε (sc. κομμάτια) (Thumb § 131).

§ 81 Multiple Numerals.

a) DOBLE is supplanted by the Italian DOPPIO > *dupịu*.

PRONOUNS.

§ 82 Personal Pronouns.

a) Singular

Subject	Reflex.	Ind. Obj.	Dir. Obj.	Obj. of Prep.
Yo	*mi*	*mi*	*mi*	*mí, cun mí*
tú	*ti*	*ti*	*ti*	*ti, cun ti*
vos	*vus*	*vus*	*vus*	*vos*
él	*si*	*li*	*lu*	*él*
eye	*si*	*li*	*la, le*	*eye*
su mirsed	*si*	*li*	*lu*	*su mirsed*
su mirsed	*si*	*li*	*lạ, le*	*su mirsed*

Plural

muzotrus	*mus*	*mus*	*mus*	*muzotrus*
vuzotrus	*vus*	*vus*	*vus*	*vuzotrus*
eyus	*si, sin*	*lis*	*lus*	*eyus*
eyes	*si, sin*	*lis*	*las, les*	*eyes*
sus mirsedis	*si, sin*	*lis*	*lus*	*sus mirsedis*
sus mirsedis	*si, sín*	*lis*	*las, les*	*sus mirsedis*

For discussion of *mi, ti, li, lis, si,* see § 4.

For discussion of *vus,* see § 5. *Vus* is employed in polite address and requires a plural verb. Cf. O. Sp. *vos,* used as direct object, and *a vos* (Nebrija Gr., M P M §§ 93, 1, 94, 1, Bello, notes 48, 49). Cf. *vos* for *os* and *vosotros* in Gal., Mir. and Port. (García, p. 107, Leite I, p. 352).

For discussion of fem. *le, les,* see § 6.

For discussion of *lu, lus,* see § 5.

In O. Sp. *su merced* and *su señoría* could be employed instead of *vuestra merced* and *vuestra señoría.* This practise is still current in Colombia (Bello, note 51).

For discussion of *muzotrus, mus, vuzotrus, vus,* see §§ 5, 45.

The plural reflexive pronoun *si* becomes *sin* when used enclitically, *e.g. s'impisarun a mirarsin* XXIII 18. This phenomenon is brought about by the influence of the *n* of the third person plural of the present subjunctive used as an imperative. It is not only found in practically all Judeo-Spanish dialects but also in the popular speech of Castile, Aragón, Bogotá, and New Mexico. Cf. *al marcharsen ellos, siéntensen ustedes* (M P M § 94, 2), Arag. *por querersen mucho no han de estar,* Bog. *siéntensen* (Cuervo B § 351), N. Mex. *váyansen* (Espinosa I § 214).

§ 83 Indefinite Pronouns,

a) *algunu, cada unu, cualquer, cualunque, nade, ningunu, otru, quen, quenqueri, todu, unu.*

b) *Alguien* has not been found in the dialect, and is replaced by *alĝunu*. Cf. "El Cid desconoce *alguien* y usa en su lugar *alguno*" (M P I, p. 337).

c) *Nadie* has not been found in the dialect, and is supplanted by *ningunu*. A study of several other Judeo-Spanish dialects discloses the same phenomenon (Luria § 78 f). Cf. Port. *ninguem* and *nenhum*, with no form corresponding to M. Sp. *nadie*.

d) *Algo* has not been found in the dialect, and is supplanted by *une coze*, *alĝune coze*.

e) *Cualquer* yields to the more frequently employed *cualunque* < It. QUALUNQUE. Cf. Port. *qualquer* and Gal. *calquer* (García, p. 100).

f) *Quenqueri* has as a variant *quen* III 26, or *cual ombri* XVII 1. Cf. Port. *quem quer*.

§ 84 Interrogative Pronouns and Adjectives.

a)

¿ chén ? VIII 26 '¿ QUIÉN ?', singular and plural
¿ chén qui ? IX 34 '¿ QUIEN ?', singular and plural
¿ cuál ? ¿ cuále ? ¿ cuálus ? ¿ cuáles ? ¿ cuálu ? XX 11 '¿ QUÉ'?
¿ cuálu qui ? XIX 10 *¿ lu cuálu ?* XXII 47 'QUÉ ?'
¿ cuántu ? ¿ cuánte ? ¿ cuántus ? ¿ cuántes ?
¿ lu cué? IV 17 'QUÉ'
¿ quén ? 'QUIÉN', singular and plural
For discussion of *¿ chen ?*, see § 22.
For discussion of *¿ cuál ?*, etc., see § 72.
For discussion of *¿ lu cué ?*, see § 22.

Cf. Gal. *quen* (García, p. 100) and Port. *quem*. The interrogative form corresponding to M. Sp. *¿ quién ?* is invariable in O. Sp., Mir., Port., and frequently in N. Mex. The plural of *quien* was created at the beginning of the 16th century, but it is

to be observed that *quien* for *quienes* is used even today (M P M § 101, Bello, note 59, Leite I § 204, Espinosa III § 70).

b) *cúyo* has not been found in the dialect, and is supplanted by *dil cuál,* etc.

§ 85 Relative Pronouns.

a)

chen XIX 53 'QUIEN', singular and plural
cuantu, cuante, cuantus, cuantes
il cual, la cuale, lus cualus, las cuales, cualu
quen, singular and plural
qui, singular and plural having as an antecedent both persons and things.

See § 22 for the discussion of *chen*.
See § 72 for the discussion of *il cual,* etc.
See § 84 for the discussion of *quen*.
See § 4 for the discussion of *qui*.

b) The relatives *chen* and *quen* are infrequently employed. Cf. the same tendency in N. Mex. Sp. (Espinosa III § 73).

c) *cuyo* has not been found in the dialect, and is supplanted by *dil cual,* etc.

Verbs.

§ 86 First Conjugation.

a) Inf. *favl-ar*, pres. part. *favl-andu*, past part. *favl-adu*. For change of final o > *u,* see § 8. Cf. *-andu* (Krüger SC, p. 109).

b) Present indicative:

favl-u	*favl-amus*
favl-es	*favl-áš*
favl-e	*favl-en*

1. *-u* '-O' : Cf. O. Leon., Leon., Sal., Ast., San Ciprián, N. Mex., Port. (Staaf § 26, Alonso § 16, Lamano § 17, Krüger § 438, Krüger SC, p. 96, Espinosa IV § 109). See § 8.

2. *-es* '-AS' : Cf. Ast., San Ciprián (Rato, p. 136, Krüger SC, p. 96). See § 6.

4. *-amus* '-AMOS' : Cf. Ast. (Rato, p. 137, Krüger § 437, Munthe, p. 51, M P L, p. 153), Sant., Sal., Cáceres (M P L, p. 153), San Ciprián (Krüger, p. 96).

5. *áš* '-ÁIS' : Cf. Sal. *cantás* (Lamano § 48), Gal. *falás* (García, p. 133); *amás, tomás* would represent the tendency in popular speech of Spanish America (Cuervo B § 295, Cuervo SP, p. 86). Forms like *amás* came into use in the 15th century and are still used in popular Spanish (M P M § 107, Hanssen § 198). For the pronunciation of *-š*, see § 19 n.

6. *-en* '-AN' : Cf. Ast., San Ciprián (Rato, p. 136, Krüger SC, p. 64). See § 6.

c) Present subjunctive:

favl-i	*favl-emus*
favl-is	*favl-éš*
favl-i	*favl-in*

1. *-i* '-E' : Cf. San Ciprián, Eastern Cat. *kanti, párli* (Krüger SC, p. 100, Fabra, p. 27).

2. *-is* '-ES' : Cf. Eastern Cat. *pàrlis* (Fabra, p. 27).

3. *-i* '-E' : Cf. Eastern Cat. *pàrli* (*Ibid.*)

5. *-éš* '-ÉIS' : Cf. O. Arag. *enprexionex* (M P Y 39c).
It seems that -ÉIS suffered a contraction similar to -ÁIS. See § 86b, 5.

6. *-in* '-EN' : Cf. Eastern Cat. *parlin* (Fabra, p. 27).

d) Imperfect indicative :

favl-ave	*favl-ávemus*
favl-aves	*favl-aveš*
favl-ave	*favl-aven*

2. *-aves* '-ABAS' : Cf. Ast., San Ciprián (Rato, p. 137. Krüger SC, p. 64). See § 6.

4. *-ávemus* '-ÁBAMUS' Cf. San Ciprián *kantábemus* (Krüger SC, p. 64).

5. *aveš* '-ABAIS' : Cf. Ast *rucábeis* (Rato, p. 137). See § 86c, 5 for reduction of *eš* '-EIS'.

6. *-aven* ' ABAN' : Cf. Ast., San Ciprián (Rato, p. 137, Krüger, p. 64).

e) Preterite:

favl-í	*favl-imus*
favl-atis	*favl-atiš*
favl-ó	*favl-arun*

1. *-í* '-É' : by analogy to verbs of the 2nd and 3rd conjugations.

2. *-astis* '-ASTE' : The addition of *s* seems to have a very wide acceptance, for we find it not only in nearly all, if not all, Judeo-Spanish dialects, but also in popular speech, dialectal Sp. and Port. (M P M § 107, 3). Cf. Extremaduran and Zamoran *matastis, llegastis* (Krüger § 446), And. and popular speech *tú te casastes, tu corristes* (Cuervo SP, pp. 84, 85), Leon. *matastes* Alonso, pp. 65, 66), Bog. *tu cantastes, tú dijistes* (Cuervo B § 297), Port. : " on ajoute *-s*, à peu près dans tout le pays à la voyelle finale par analogie avec les autres personnes, parce que toutes se terminent par *-s* : par exemple *amastes* ". (Leite P, p. 133).

The loss of the *s* in the dialect may be analogical. An examination of the pres., imperf. and fut. will disclose an absence ot *s* except, of course, as a final consonant. This phenomenon occurs in practically all the Judeo-Spanish dialects, in Spain and Spanish America. Cf. And. and Bog. *pegates, dijites* (Cuervo B § 298, Schuchardt, p. 320, note 1), Mex. '*huites, mandates* (Marden § 6), N. Mex. *comprates, comites, vites* (Espinosa IV § 108).

4. *-imus* '-AMOS' : by analogy to the 1st pers. sing.

5. *-atiš* '-ASTEIS' : " Mientras duró el conflicto de las formas en *tes*, *teis*, se usaba también otra en *tis* " : *amastis* (Bello, note 90), cf. also the discussion in Cuervo S P, pp. 82, 83. The form *-teis* did not come into general use until the 17th century (M P M § 107). Cf. *fablastes* (Cid 677), *amastes* (Nebrija Gr), Gal. and Port. *comprastes* (García, p. 133), Mir. *antrestes* (Leite I § 235), San Ciprián *llegestes* (Krüger SC, p. 104), *cenastes* (Alonso, p. 66).

6. *-arun* '-ARON' : Cf. Leon. *salierun*, *anduvierun*, *matarun* (M P L, p 153, Alonso § 16, Espinosa C III, p. 446).

f) Imperfect subjunctive :

favl-are	*favl-áremus*
favl-ares	*favl-areš*
favl-are	*favl-aren*

4. Cf. San Ciprián *cantáremus* (Krüger SC, p. 64).

g) The imperfect subjunctive ending in -ASE has not been found in the dialect.

h) The future subjunctive has not been found in the dialect.

i) Future indicative :

favlar-é	*favlar-emus*
favlar-ás	*favlar-éš*
favlar-á	*favlar-án*

or

vo a favlar, *vas a favlar*, etc.

The variant *vo a favlar*, etc. corresponds very closely to a tendency in dialectal and O. Sp. Cf. " Adviértase que se emplea rara vez esta forma del futuro (llamarei). Se da preferencia, sea al presente, sea a una forma compuesta. Ejemplos sacados de

los cuentos : *se al kavu de syėt añus vas a llevarme lalma*" (Krüger SC, p. 108, note 5). In the *Cid* we find : " *la manol va besar* 369, es idéntico a *quisol besar las manos* 265 ". (M P I, p. 350). The idea of wishing carries with it, as is well known, the thought of intention or futurity.

j) Conditional :

favlar-ie	*favlar-iemus*
favlar-ies	*favlar-ieś*
favlar-ie	*favlar-ien*

or

avie a favlar, avies a favlar, etc.

Cantaría offers as a variant *cantarie*, etc. in the 13th and 14th centuries (Cornu, p. 229).

The periphrasis *avie a falvar*, etc. would correspond to M. Sp. *había de hablar* which conveys both the idea of obligation and the conditional. In O. Sp. we find that both *de* and *a* were used after *aver* (M P I, p. 351).

k) Present perfect :

tengu favladu, tienis favladu, etc.
or
a favladu, as favladu, etc.

For discussion of *tener* used as an auxiliary in Old and M. Sp. see Hanssen § 581. We find that *tener* may be used as an auxiliary in Ast. : *tengo sio* (Rato, p. 134). In Mir. and Port. *tenér* and *ter* have preference over *habér* and *haver* (Leite I § 252).

Of the two present perfect forms, *a favladu*, etc. is used less frequently.

l) Pluperfect indicative :

avie favladu, avies favlaadu, etc.

or

tinie favladu, tinies favladu, etc.

or

tuvi favladu, tuvitis favladu, etc.

Of the three forms, *avie favladu,* etc. is used most frequently.

m) The preterite perfect has not been found in the dialect.

n) Conditional perfect :

avie a favlar, avies a favlar, etc.

Cf. *In no yivandu aqueyus maderus . . . , s'avien a quimar eyus, laz almes y il bien* II 21, *t'avansi la vide ḍil cavayu qui t'avie a matar* XXIII 296.

o) The compound tenses of the subjunctive do not seem to be used in the dialect.

p) Imperative :

favl -e (*tú*), *favl-andu, favl-ad*
no favl-is, no favl-éš

§ 87 Second Conjugation.

a) Inf. *cumer,* pres. part. *cum-ịendu,* past. part. *cum-idu*
Cf. Gal. and Leon. (Lumajo) *cumer* (García, p. 67, Espinosa C III, p. 446), Leon. (Villablinos) *cumiendu* (Espinosa C III, p. 455).

b) Present indicative :

com -u	*cum -emus*
com -is	*cum -éš*
com -i	*com-in*

3. *-i* '-E': Cf. Sal. *cogi* (Lamano § 15).
5. *-éš* '-ÉIS' : In the 14th century we already find *irés, abrés,*

avés, etc., with a more wide-spread usage in the 15th century (Cuervo SP pp. 71 *et seq.*) Cf. Ast. *tenés* (Rato, p. 135).

6. *-in* '-EN' : Cáceres (Guyo de Granadilla) *güelvin* (M P L, p. 153).

c) Present subjunctive:

com -e	*cum -emus*	or	*cum -amus*
com -es	*cum -éš*	or	*cum -áš*
com -e	*com-en*		

2. *-es* '-AS' : Cf. O. Cat. *dormes, digues* (Fabra, pp. 23, 27).
4. *-emus* '-AMOS', by analogy to the singular.
5. *-éš, -áš* '-ÁIS' : Cf. O. Arag. *kerax* (M P Y 17 a).
6. *-en* '-AN' Cf. O. Cat. *dormen, diguen* (Fabra, pp. 23, 27).

d) Imperfect indicative :

cum -ie	*cum-iemus*
cum-ies	*cum-ieš*
cum -ie	*cum-ien*

The prevailing ending in O. Sp. was *-ie* (Gassner, p. 138). Cf. O. Leon. and Mir. *-ie, -ies, -ie*, etc. (Staaf § 64, Leite I, p. 387), San Ciprián *-ies, -iemus, -ien* (Krüger SC, p. 102).

e) Preterite:

cum -i	*cum -imus*
cum- itis	*cum -itiš*
cum -i̯ó	*cum -i̯erun*

See § 88e for the discussion of the 2nd pers. sing. and plural.

f) Imperfect Subjunctive :

cum-i̯ere, cum -i̯eres, etc.

g) Future and conditional :

cumir -é, cumir -ás, etc.
cumir -ie, cumir -ies, etc.

h) Compound tenses.

See § 86 k, l, m, n, o.

i) Imperative :

com -i, cum -iendu, cum -ed
no com -es, no cum -éš, no cum -áš

In O. Sp. we find the imperative of the 2nd and 3rd conjugations used as endings *-e* and *-i* (Gassner, p. 76, Cornu, p. 227).

§ 88 Third Conjugation.

a) Inf. *biv -ir*, pres. part. *biv-iendu*, past part. *biv-idu*

b) Present indicative :

biv -u	*biv -imus*
biv -is	*biv-íš*
biv -i,	*biv -in*

c) Imperative:

biv -i, biv -iendu, biv -id
no biv -es, no biv-éš, no biv -áš

d) The other tenses are identical with those of the 2nd conjugation.

IRREGULAR VERBS.

§ 89 Andar.

Andar is popularly considered as being " archaic ". It is generally replaced by *caminar*.

a) Preterite:

andí, andatis, andó, etc.

Cf. O. Sp., O. Arag. *andaron, andasse* (Alex 1605, M P Y 52a, Umphrey, p. 35), N. Mex. *andé, andates,* etc. (Espinosa V, p. 163, note 8), Leon. *andé,* etc. (Alonso § 61), Gal. and Port. *andei,* etc., (García, p. 136, Leite I § 269). The analogical preterite is also found in Costa Rica, Ecuador and Porto Rico (Gagini, p. 47, Lemos 44, Marxuach, p. 61).

§ 90 Aver.

a) Present indicative:

a, avė	*avemus*
as, aves	*avėš*
a, ave, ay	*an*

The use of *aver* as an auxiliary is rather uncommon in the formation of the present perfect.

1. Cf. Ast. and N. Mex. *a* (Munthe, p. 50, Espinosa V § 158), O. Sp. and O. Arag. *aves, ave, abe, aven* (SMill 165, 113, 104, M P Y 28 d). Both forms are created under the analogy of the 2nd and 3rd pers. Gassner cites a doubtful 1st pers. *ave* (Gassner, p. 100).

4. Cf. O. Sp. *avemos* (Cid 123).

b) Present subjunctive:

aye, ayes, etc.
aiges, etc.

Cf. Sal., Leon., Bisc., Bog., N. Mex. *haiga* (Lamano § 58, Alonso, p. 71, Mugica, p. 46, Cuervo B § 287, Espinosa I § 195, Lemos 67, Marxuach, p. 78, Gagini, p. 369).

c) The other impersonal forms are:
avie, uvu, uviere, avrá, va a aver, avríe

§ 91 Caver.

a) Present indicative:

cavu, cavis, etc.

Cf. Ast., Gal., Mir., N. Mex. *cabo* (Rato, p. 26, García, p. 136, Leite I § 273, Espinosa V § 165), Port. *caibo.*

b) Present subjunctive:

cave, caves, etc,

c) Preterite :

caví, cavitis, etc.

d) Future and conditional :

caviré, cavirás, etc.
cavirie, caviries, etc.

Cf. Gal., Mir., Port. *caberei* (García, p. 137, Leite I 273).

§ 92 Cayir.

a) *cayir, cayindu, cayidu*

Cf. Mex., N. Mex. *káir, cair* (Marden § 21, Espinosa V § 140), Gal., Mir., Port. *cahir* (García, p. 137, Leite I § 274), Gal., Mir., N. Mex. *caindo* (*Ibid.*), Port. *caíndo.*

b) Present indicative :

cayu, cayis, etc.

Cf. O. Sp. *cayo* (Hanssen § 211, Lancheta, p. 872), Gal. *cayo* (García p. 137), Mir. and Port. *cáio* (Leite I § 274). N. Mex., Mir., Port. *cáis, cái, caí, caímos, caís, cain* (Espinosa V § 140, Leite I § 274).

c) Present subjunctive:

caye, cayes, etc.

Cf. O. Sp., Sal., Ast., Leon., Gal. *caya* (Cid 1270, Fn Gz 53, Lamano § 31, Rato, p. 33, Alonso, p. 69, García, p. 137), Mir. and Port. *caia* (Leite I § 274).

d) The other tenses of the verb are based on the stem *cay-*.

§ 93 Criyer.

a) *criyer*, *criyendu*, *criyidu*

Cf. O. Sp., N. Mex. *creyer* (Appol 8, Espinosa V § 145).

b) Present indicative:

creyu, *creyis*, etc.

Cf. O. Sp. and N. Mex. *creyo*, *creyes*, *creyis*, *creye*, *creyi*, *creyemos*, *creyin* (MEg 98, 107, Ruiz 586, Appol 655, Espinosa V § 145).

c) The other tenses of the verb are based on the stem *criy-*.

§ 94 Dar.

a) Present indicative:

do, *das*, etc.

Cf. O. Sp., O. Leon., Gal., Arag. *do* (Cid 250, Staaf § 71, García, p. 137, Hanssen § 202), Ast., Mir., Port. *dou* (Munthe, p. 49, Leite I § 270).

b) Present subjunctive :

de, *des*, *de*, *demus*, *deš*, *den*

c) Preterite :

dí, *datis*, *di̯ó*, *dimus*, *datiš*, *di̯erun*

d) Imperfect subjunctive :

dįere, *dįeres*, etc.

§ 95 Dizir.

a) *dizir*, *dizįendu*, *dichu*

Cf. Ast., Leon., Gal., N. Mex. *dicir* (Rato, p. 45, Alonso, p. 64, García, p. 138, Espinosa V § 161).

b) Present indicative :

diǧu, *dizis*, *dizi*, etc.

A *z* is used throughout in O. Sp., O. Leon., Mir., Port. (Hanssen § 212, Leite I § 287).

c) Present subjunctive :

diǧe, *diǧes*, etc.

d) Preterite :

diši, *dišitis*, *dišu*, *dišimus*, *dišitis*, *dišerun*

Dixe, etc., was the prevailing Old Sp. form. Cf. O. Sp., Ast., Gal. *dixi* (Alex 742, Rato, p. 46, Munthe, p. 49, García, p. 138), San Ciprián, Mir. *dixe* (Krüger SC, p. 107, Leite I § 287), Leon. (Villablinos Lumajo), San Ciprián *dixu* (Espinosa C III, pp. 455, 447, Krüger SC, p. 107).

e) Imperfect subjunctive :

dišere, *dišeres*, etc.

f) Future and conditional :

diré, *dirás*, etc. or *diziré*, *dizirás*, etc.
dirie, *diries*, etc. or *dizirie*, *diziries*, etc.

Cf. O. Sp. *dizremos*, *dizrien* (SMill 401, SDom 232), Gal. *dicirei* etc. (García, p. 138), Mir *dezirei* (Leite I § 287)

g) Imperative :

dizi, *dizid*

Cf. Gal. *dice* (García, p. 138), Mir. *dize* (Leite I § 287), Port. *diz*(*e*).

§ 96 Fazer.

a) *fazer* *faziendu* *fechu*

b) Present indicative :

fağu, *fazis*, *fazi*, etc.

O. Sp. and O. Leon. show *z* throughout (Hanssen § 213, Staaf § 72), Port. and Mir. (except the 3rd sing.) (Leite I § 277).

c) Present subjunctive:

fağe, *fağes*, etc.

d) Preterite :

fizi, *fizitis*, *fizu*, etc.

e) Future and conditional:

faré, *farás*, etc.
faríe, *faríes*, etc.

f) Imperative :

fazi, *fazed*

Cf. Port. *faze*.

§ 97 Istar.

a) Present indicative :

istó, *istás*, etc.

Cf. O. Sp., O. Leon., Sal., N. Mex. *esto* (Cid 2854, Staaf

§ 71, Lamano § 56, Espinosa V § 159), Ast., Gal., Port. *estou* (Munthe, p. 49, García, p. 139), Mir. *stöu* (Leite I § 270).

b) Preterite:

istuvi, istuvitis, istuvu, etc.

§ 98 Puder.

a) *puder, pudjendu, pudidu*

Cf. San Ciprián, Leon. (Villablinos) *puder* (Krüger SC, p. 172, Espinosa C III, p. 455), Gal *pudido* (García, p. 142).

b) Present indicative:

puedu, puedis, etc.

c) Imperfect indicative:

pudíe, pudíes, etc.

Cf. Ast., Leon. (Villablinos), Gal. *pudía* (Krüger SC, p. 102).

d) Preterite:

pudi, puditis, pudu, etc.

Cf. San Ciprián *pudi, pudu* (Krüger SC, p. 107), O. Sp. *podi* (Milag 522).

e) Future and conditional:

pudiré, pudirás, etc.
pudiríe, pudiríes, etc.

Cf. Gal., Mir., Port. *poderei*, etc. (García, p. 142, Leite I § 279), *podería* (Alonso, p. 71).

§ 99 Puner.

a) *puner, punjendu, punidu*

Cf. Sal. and Leon. *ponido* (Lamano § 52, Alonso § 87).

b) Present indicative :

pongu, *ponis*, etc.
or
pongu, *pongis*, *pongi*, etc., by analogy to the 1st pers.

c) Preterite:

puzi, *puzitis*, *puzu* and *puzió*, etc.

Cf. *ponieron* and *pusieron* (M P Y 40b, 40d).

d) Future and conditional:

puniré, *punirás*, etc.
punirie, *punirіes*, etc.

Cf. Mir. *poneire*, etc. (Leite I § 280).

e) Imperative :

poni, *puned*

Cf. Port. *põe*.

§ 100 Quirer.

a) *quirer*, *quiriendu* or *quirendu* or *quijendu*, *quijidu*

Cf. Gal., Mir., Port. *querendo* (García, p. 143, Leite I § 281), C. Sp., O. Arag. *quesido* (Valdés, p. 374, Umphrey, p. 35, M P Y 76b).

b) Present indicative

queru, *queris*, *queri*, *quiremus*, *quiréš*, *querin*,
cheru, *cheris cheri*, etc. (See § 22)

Cf. Gal., Port., Mex. *quero*, etc. (García, p. 143, Marden § 17).

c) Imperfect indicative :

quirie, *quiries*, etc.

Cf. Gal. *quiría*, etc. (García, p. 143).

d) Preterite :

quiji, quijitis, quiju, quijimus, quijitis̜, quijerun

For discussion of *quiji*, etc., see § 20. Cf. Ast. *quixi* (Rato, p. 102, Munthe, p. 49).

e) Future and conditional :

quiriré, quirirás, etc.
quiriríe, quiriríes, etc.

Cf. Leon. *querrerá* (Alonso § 61), Gal., Mir., Port. *quererei*, etc. (García, p. 143, Leite I § 281).

f) Imperative :

queri, quired

Cf. Gal. and Port. *quere* (García, p. 143).

§ 101 Salir.

a) Future and conditional :

saliré, salirás, etc.
saliríe, saliríes, etc.

Cf. *salirá* (Valdés, p. 390), Ast. *salirá, salirán* (Rato, p. 109), Mir. *salirei*, etc. (Leite I § 289).

b) Imperative :

sali, salid

§ 102 Saver.

a) Present indicative :

sé or *savu, savis, savi*, etc.

Cf. the form *šabu* in *José* (Gassner, p. 105).

b) Present subjunctive :

sepe, sepes, etc.

c) Preterite :

supi, supitis, supu, etc.

Cf. San Ciprián *supu* (Krüger SC, p. 107).

d) Future and conditional :

saviré, savirás, etc.
savirie, saviries etc.

Cf. Ast. *saberá* (Rato, p. 109), N. Mex. *saberé,* etc. (Espinosa V § 165), Gal. and Port. *saberei,* etc. (García, p. 143).

§ 103 Ser.

a) Present indicative :

so, sos or *seris, es, somus, soš, son*

1. Cf. O. Sp., O. Leon., Ast., Gal., N. Mex. *so* (Cid 156, Nebrija Gr, Staaf § 69, Alonso, p. 180, Rato, p. 134, García p. 144, Espinosa V § 159).

2. The analogical *sos* based on *so* is found in 16th century Sp., Leon., San Ciprián, Mir., Bog. (Encina, p. 64, Alonso, p. 180, Munthe, p. 48, Krüger SC, p. 98, Leite I § 261, Cuervo B § 295).

The form *seris* based on the infinitive finds a parallel in the "Cancioneiro Geral" : *Por seres de my querida* (Gessner, p. 26).

b) Present subjunctive :

seye, seyes seye, si̯amus or *si̯emus, si̯áš* or *si̯éš, seyen*
seġe seġes, seġe, siġamus, siġáš, seġen.

The latter forms are but rarely used.

Cf. O. Sp. *seya, seyamos* (Appol 251, 206), San Ciprián *seya,*

seyes, seya, seyamus, seyen (Krüger SC, p. 101), Ast. *sía, siyes, siya, siamus, sieis, siyen* (Rato, p. 134), O. Leon. and Port. *seja*, etc. (Staaf § 69), Mir. *séia*, etc. (Leite I § 261).

Cf. *sega, segamus* (M P O, p. 375), *kematu siegat* (Priebsch, p. 4, 9). Menéndez Pidal explains the *g* as follows: " La *g* de *siegat*, etc., en las Glosas Silenses fué interpretada por Priebsch como analógica de *diga, faga*, más bien que como destructora del hiato de *se(d)at*; pero queda ya explicada como mera grafia de *y* en nuestro § 3, 1. " (M P O, p. 375, note 1). The Mon. form may throw some light on the pronunciation of the *g*. It is pertinent to add here that Priebsch cites the Valencian *siga* on p. 17.

c) Preterite :

fu̯é, fu̯etis, fu̯é, fu̯emus, fu̯etiš, fu̯erun

1. Cf. O. Sp., Leon. *fué* (Nebrija Gr, Alonso § 8), Bog. *hué* (Bello, note 82).

2. O. Sp. *fueste* (Nebrija Gr).

4. O. Sp. *fuemos* (*Op. cit.*)

5. O. Sp. *fuestes* (*Op. cit.*)

d) Future and conditional :

siré, sirás, etc.
siríe, siríes, etc.

e) Imperative :

se *si̯ed*

Cf. Ast. *siei* (Rato, p. 134).

§ 104 Tiner.

a) *tiner, tuvi̯endu* or *tini̯endu, tuvidu* or *tinidu*

Cf. O. Arag. *tuviendo, tuvido* (M P Y 77 c, 124 c, Umphrey, p. 35), N. Mex. *tinido* (Espinosa V § 160).

b) Preterite:

tuvi, *tuvitis*, *tuvu*, etc.

Cf. San Ciprián *tuvu* (Krüger SC, p. 107).

c) Future and conditional:

tiniré, *tinirás*, etc.
tinirie, *tiniries*, etc.

Cf. Ast. *teneré*, etc. (Rato, p. 136), Mir. *tenerei* (Leite I § 258).

d) Imperative:

tieni *tined*

Cf. Ast. *tien* (Rato, p. 136).

§ 105 Trayer.

a) *trayer*, *trayendu*, *trayidu*
Cf. O. Sp., Ast., N. Mex. *trayer* (Appol 233, Rato, p. 118, Munthe, p. 48, Espinosa IV § 115).

b) Present indicative:

traigu, or *tragu*, *trayis*, or *trayeris*, *trayi*,
trayemus, *trayéš*, *trayin*

1. Cf. O. Sp., Gal., Mir., Port. *trago* (Alex 2032, García, p. 145, Leite I § 284).
2. Cf. Ast., Mir., N. Mex. *trais* (Rato, p. 118, Leite I § 284, Espinosa V § 140). The form *trayeris* is created under the influence of the infinitive. Cf. *seris* § 103a.
3. Cf. Ast., Mir., N. Mex. *trai* (*Opp. citt.*).
6. Cf. Ast. and N. Mex. *train* (*Opp. citt.*).

c) Present subjunctive:

traige, *traiges*, etc.
trage, *trages*, etc.

Cf. O. Leon., Mir., Port. *traga* (Staaf § 73, Leite I § 284).

d) Preterite :

truši, trušitis, trušu, trušimus, trušitiš, trušerun

Cf. O. Sp. *troxe, truxo, truxeron* (Ford OSS, p. 119, Ruiz 1042, Fn Gz 584, note 27), *truxo* preferred to *traxo* (Valdés, p. 362), Ast. *truxi* (Munthe, p. 49), San Ciprián *trouxe, trouxu* (Krüger SÇ, p. 108), Mir. and Mex. *truxe, truxo* (Leite I § 284, Marden § 10), N. Mex., Ecuad., C.R., P.R. *truje, trujites*, etc. (Espinosa V § 150, Lemos § 46, Gagini, p. 571, Marxuach, p. 97).

e) Imperative :

trayi, trayed

Cf. Gal. and Mir. *trai* (García, p. 145, Leite I § 284).

§ 106 Uyir.

a) *uyir, uyendu, uyidu*

Cf. Leon. and N. Mex. *uir* (Alonso § 14, Espinosa V § 146).

b) Present indicative :

oyu, oyis, oyi, etc.

Cf. O. Sp., Leon., N. Mex. *oyo* (Rimado 431, Alonso, p. 217, Espinosa V § 146), San Ciprián *oyu* (Kruger SC, p. 98).

c) Present subjunctive :

oye, oyes, oye, etc.

Cf. O. Sp., Ast., Sal., Leon., N. Mex. *oya* (Cid 2634, Sacrif 37, Rato, p. 91, Lamaño § 31, Alonso, p. 217, Epinosa V § 146).

§ 107 Valer.

a) Present indicative :

valgu, *valis*, etc.

b) Future and conditional :

valiré, *valirás*, etc.
valirie, *valiries*, etc.

Cf. Mir. and Port. *valerei*, etc. (Leite I § 271).

c) Imperative :

vali, *valed*

§ 108 Ver.

a) *ver*, *viendu*, *vistu*

b) Present indicative :

veyu, *veyis*, *veyi*, *vemus*, *veš*, *veyin*

Cf. O. Sp. *veyes* (Appol 124), San Ciprián *veyu* (Krüger SC, p. 97), West. Leon., N. Mex. *veyo* (Hanssen § 222, Espinosa V § 164).

c) Present subjunctive :

veye, *veyes*, *veye*, *viamus* or *viemus*, *viáš* or *viéš*, *veyen*

Cf. O. Sp. *veya*, *veyas*, *veya* (Appol 289, 245, Ruiz 655), Leon., N. Mex. *veya*, etc., (Alonso, p. 262, Espinosa V § 164).

d) Imperfect indicative :

vie, *vies*, *vie*, etc.

Cf, O. Sp., Ast., Leon., Gal., N. Mex., Ecuad., Port. *vía*, etc. (Ford, p. 60, 10, Rato, p. 123, Alonso § 61, García, p. 146, Espinosa V § 164, Lemos § 33).

e) Preterite :

vidi, vitis, vidu, vidimus or *vimus, vitiš, vierun*

1. O. Sp. and N. Mex. *vidi, vide* (Sor 154, Espinosa V § 164).
2. N. Mex. *vítes* (*Op. cit.*).
3. O. Sp., O. Arag., Bog., N. Mex., Ecuad. *vido* (SDom 398, Umphrey, p. 27, Cuervo § 744, Espinosa V § 164 Lemos § 58) P. R. *bide* (Marxuach, p. 63).

f) Imperative :

ve or *veyi, viyid*

§ 109 Vinir.

a) *vinir, viniendu, vinidu*
Cf. Ast. *vinir* (Rato, p. 123).

b) Present indicative :

vengu, vienis, vieni, vinimus, viníš, vienin

c) Present subjunctive :

venge, venges, etc.

d) Future and conditional :

viniré, vinirás, etc.
or
virné, virnás, virná, etc.

Cf. Leon. and Mir. *veniré*, etc., *benerei*, etc. (Alonso § 61, Leite I § 285), O. Sp. and Ast. *verná* (Cid 2987, Rato, p. 123), Ecuad. *venrras* (Lemos § 1).

e) Imperative :

veni or *vieni, vinid*

§ 110 Yir.

a) *yir*, *yindu*, *yidu*
Cf. *yir*, *yindu*, *yidu* (Munthe, p. 51).

b) Present indicative :

vo, *vas*, *va*, etc.

Cf. O. Sp., Ast., Arag., N. Mex. *vo* (Cid 250, Rato, p. 124, Hanssen § 231, Espinosa V § 162).

c) Present subjunctive:

vaye, *vayes*, etc., or *vaiģe*, *vaiģes*; etc.

Cf. Ast., Sal., Leon., Bisc., N. Mex. *vaiga* (Rato, p. 121, Lamano § 57, Alonso § 61, Mugica p. 46, Espinosa V § 162).

d) Imperfect indicative :

ie, *ies*, *ie*, etc.

Cf. O. Leon., Ast., Gal., N. Mex., Port. *ía* (Hanssen § 235, Krüger § 439, García, p. 140, Espinosa V § 162).

e) Preterite :

fué, *fuetis*, etc. (See verb *ser* § 103c)

f) Imperative :

va, *yid*

Cf. Gal. and Port. *vai* (García, p. 140), Ast. *yidi* (Munthe, p. 51).

RADICAL-CHANGING VERBS.

§ 111 First Class.

a) The stem-vowel *e* of Sp. which is *i* in the dialect undergoes two changes :

1) it may diphthongize as in M. Sp. :
asinder : *asiendu*, *asiendis*, etc.

difinder : difi̯endu, difi̯endis, etc.
dispirtar : dispi̯ertu, dispi̯ertes, etc.
intinder : inti̯endu, inti̯endis, etc.
pirder : pi̯erdu, pi̯erdis, etc.

2) the *i* becomes *e* without diphthongizing :
asintar : asentu, asentes, etc.
impisar : impesu, impeses, etc.
pinsar : pẹnsu, penses, etc.
quirer : queru, queris, etc.
sirrar : serru, serres, etc.

b) The stem-vowel *o* of Sp. which is *u* in the dialect undergoes three changes :

1) it may diphthongize as in Sp. :
guler : gu̯elu, gu̯elis, etc.
imbulver : imbu̯elvu, imbu̯elvis, etc.
puder : pu̯edu, pu̯edis, etc.

2) the *u* becomes *o* without diphthongizing :
arrugar : arrogu, arroges, etc.
asuñar : asoñu, asoñes, etc.
cuntar : contu, contes, etc.
iscuntrar : iscontru, iscontres, etc.
truear : trocu, troques, etc.

3) the *u* remains :
custar : custe, custen. Cf. Port *custa*.

§ 112 Second Class.

a) Verbs with the stem-vowel *i* < Sp. E tend to be diphthongized :

divirtir : divi̯ertu, divi̯ertis, etc.
firir : fi̯eru, fi̯eris, etc.
sintir : si̯entu, si̯entis, etc.

b) Verbs with the stem - vowel *u* < Sp. o do not undergo a change :

durmir : durmu, durmis, etc.

Cf. San Ciprián *durmu, durmimus, durmís, durmen* (Krüger SC, p. 98), Port., *durmo,* with the *u* only in the 1st pers.

§ 113 Third Class.

a) The stem - vowel *i* < Sp. E shows two tendencies :

1) to suffer a change similar to that in M. Sp. :
sigir : sigu, sigis, etc.

2) to be diphthongized as in O. Sp. :
sirvir : si̯ervu, si̯ervis, etc.
Cf. *sierve, sierva* (Sacrif 283, Appol 325).

§ 114 Verbs with Stem-Vowel *I*.

Verbs with the stem - vowel *i* from Sp. E show a change from *i* > *e* when the *i* falls in tonic position :

biẓar : beẓu, beẓes, but *biẓamus*
ichar : echu, eches, but *ichamus*
miter : metu, metis, but *mitemus*
pirmiter : pirmetu, pirmetis, but *pirmitemus*
yivar : yevu, yeves, but *yivamus*

§ 115 Verbs with Stem-Vowel *U*.

Verbs with stem- vowel *u* from Sp. o show a change from *u* >*o* when the *u* falls in tonic position :

anutar : anotu, anotes, but *anutamus*
arrumper : arrompu, arrompes, but *arrumpamus*

tucar : tocu, toques, but *tucamus*
tuser : tosu, tosis, but *tusemus*
ufrir : ofru, ofris but *ufrimus*

Vowel changes of the Infinitive-Ending

§ 116 Verbs of the Second Conjugation

The *e* of infinitive ending of verbs of the second conjugation becomes *i* in the future and conditional :

cumer : cumiré, cumirás, etc., *cumirie,* etc.
pirder : pirdiré, pirdirás, etc., *pirdirie,* etc.
ser : siré, sirás, etc., *sirie,* etc.

§ 117 Verbs in -*I̯AR*

Verbs in -EAR give Mon. *-i̯ar : impli̯ar* 'EMPLEAR', *pasi̯ar,* 'PASEAR', *pili̯ar* 'PELEAR'. This tendency is observed in popular speech, Asturias, Miranda, Colombia, Chile, Argentina (M P M § 107, 3), New Mexico (Espinosa V §§ 128-135). In the conjugation of this type of verb the following changes take place :

Present indicative :

paseyu, paseyes, paseye, pasi̯amus, pasi̯áš, paseyen

Preterite :

pasi̯í, pasi̯atis, pasi̯ó, etc.

§ 118 Inceptive Verbs.

Inchoative verbs follow the regular conjugation :

aburriser : aburresu, etc.
cuniser : cunesu, etc.

miriser : miresu, etc.
uvidiser : uvidesu, etc.

This phenomenon shows a wide dialectal range. Cf. 16 century *conozo* (Encina, p. 383), Ast. *cunozu*, *merezu* (Munthe, p. 47), San Ciprián *kunoθu* (Krüger SC, p. 98), Leon. *conozo* (Alonso § 54, Hanssen § 203) Gal. *conezo*, *parezo* (García, p. 122), Mir. *conheço* (Leite I § 275), Port. *conheço*, *produzo*, N. Mex. *creso* (Espinosa V § 156).

§ 119 Present participle.

Currendu XX 113 'CORRIENDO', *quirendu* 'QUERIENDO'. This tendency is sporadic for we find also *acurriendu* XV 266 and *quiriendu*. Cf. Gal. and Port. *correndo*, *querendo*.

§ 120 Past Participle.

Friidu is an analogical form.
Cochu, *quistu*, *bindichu*, *maldichu*, cf. O. Sp. forms noted in § 169.

§ 121 Change of Conjugation.

arrinchir 'RELINCHAR'. Cf. French *hennir*, Prov. *ennir* (ML Et 4136).
bater 'BATIR'. Cf. O. Sp. and Port. *bater* (Alex 1833).
cayir 'CAER'. See dialectal forms in § 92a.
cunsistar 'CONSISTIR'. This form may be influenced by the French *consister* with a corresponding change in the dialect.
currijar 'CORREGIR'. Cf. French *corriger*.
cuzir 'COSER' Cf. Cat. *cusir*, It. *cucire*.
pirmiter 'PERMITIR'. Cf. It. *permettere*, French *permettre*.
prutijar 'PROTEGER'. Cf. French *proteger*.

§ 122 Change of Prefix and Suffix.

a)

anujar [1]	'ENOJAR'	*discayir* [2]	'DECAER'
arrispušar	'EMPUJAR'	*indivinar*	'ADIVINAR
asinder [2]	'ENCENDER'	*infurcar* [2]	'AHORCAR'
aspirar [2]	'ESPERAR'	*iscuntrar* [2]	'ENCONTRAR'
atristar [2]	'ENTRISTECER,	*istruyir* [2]	'DESTRUIR'

b)

atristar [2]	'ENTRISTECER'
aplaudizir	'APLAUDIR'

§ 123 Varia.

Prosthesis. See §§ 48, 49.
Epenthesis. See §§ 50, 51.
Epithesis. See § 53.
Apheresis. See §§ 54, 55.
Syncope. See §§ 56, 57, 58.
Apocope. See § 59.
Metathesis. See §§ 61, 63.

§ 124 Adverbs.

a) of place :
abašu. Cf. Ast. *abaxu* (Rato, p. 1).
acá.
adjentru. Cf. Ast. *adjentro* (Rato, p. 5).
afuere.
aí 'AHÍ'.
andi 'DONDE'. Cf. *ande* found in Santander, Burgos, Sala-

1. See § 170.
2. See § 169.

manca, Leon, Zaragoza, Andalusia, Argentina, Puerto Rico, New Mexico, Argentina, etc. (Espinosa L III, pp. 192, 193).

aondi. See *ondi*.

aquí.

arrive 'ARRIBA'.

atrás.

ayá 'ALLA'.

ayí 'ALLÍ'.

cerque 'CERCA'.

contre 'CONTRA'.

didientru 'DE DENTRO', 'DENTRO'. Cf. *adientru*.

dilantri 'DELANTE'. See § 169.

distrás, *ditrás* 'DETRAS'.

fasta, *fista* 'HASTA'.

imbašu. Cf. Ast. *en baxu*, *embaxo* (Espinosa C III, p. 427, Rato, p. 47), Sal., Leon. *embajo* (Lamano, p. 400 Alonso, p. 162) Gal. *embaijo* (Valladares).

imfrenti 'EN FRENTE'.

inrive, *indrive*, 'ARRIBA'. Cf. Ast. *enrriba* (Rato, p. 50), Gal. *enriba* (García, p. 150).

insime 'ENCIMA'.

lešu 'LEJOS'.

lonği 'LEJOS'. Cf. Gal., Mir., Port. *longe* (García, p. 48, Leite I § 292), Ast. *llonxe* (Rato, p. 78).

ondi 'DONDE'. See § 169.

versu 'HACIA'. Cf. It. *verso*. Replaces *hacia*, which has not been found in the dialect.

b) of time.

adeso 'AHORA'. Cf. It. *adesso*. O. Sp. *adiesso* (Milag. 895).

ağore 'AHORA'. See § 169.

aínde 'TODAVÍA'. Cf. Ast., Port. *ainda* (Rato, p. 7), Gal. *aiña* (García, p. 149). Supplants *todavía* and *aun* which have not been found in the dialect.

alore 'ENTONCES'. See § 169.
anochi or *ayer tardı* (*tadri*) 'ANOCHE'.
antis 'ANTES'.
antier or *il otru die, il die pasadu* 'ANTEAYER'.
ayer.
di prise 'DE PRISA'.
dispués 'DESPUÉS'.
impués 'PUES'. See § 169.
inde 'TODAVIA'. Cf. Gal., Mir., Port. *inda* (García, p. 149, Leite I § 292).
inluegu, inilugu 'LUEGO'.
istonsis 'ENTONCES'. See § 169.
mañane.
mientris, inmientris, intrimentis 'MIENTRAS'. See § 169. Cf. O. Gal. *enmentre* (García, p. 148), M. Gal., O. Port. *entrementres, entrementes* (García, p. 148, M P O, p. 386, note 2), M. Port. *entremente(s)*
nunque 'NUNCA'. *Jamás* has not been found in the dialect.
oy 'HOY'.
prestu.
primeru or *imprimeru*.
prontu.
siempri.
tardi. Cf. O. Sp. *tardi* (Loor 14).

c) of manner :
ansí, ansín, ansine, asín 'ASÍ'. See § 169.
bien.
buenu.
caji 'CASI'. See § 20.
comu.
dimás 'ADEMAS'.
di prise.
mal.

mancu 'MENOS'. Cf. It. *manco*.
más.
menus (rarely used).
muchu.
muy.
no.
pocu.
si (así). See § 169.
sí (yes).
sólu.
tale ves or *puedi ser*. *Quizá* or *Quizás* has not been found in the dialect.
también.
tan.
tantu.

d) interrogative :
¿ cómu ?
¿ cómu qui ? '¿ CÓMO ?'
¿ cuálu qui ? '¿ QUÉ ?'.
¿ cuandu ?
¿ di qué? '¿ CÓMO ?'.
¿ pur cuálu ? '¿ POR QUÉ ?'.
¿ par lu cué ? '¿ POR QUÉ ?'.
¿ pur qué ?
¿ qué? '¿QUÉ?', '¿POR QUÉ?'.

§ 125 Prepositions.

a) simple :
a, an, en, in 'A'. See §§ 26, 53.
contre.
cun. See § 5.
di. See § 4.

dizdi 'DESDE'.

entri.

fasta, *fista*. See § 27.

in. See § 4.

malgradu 'A PESAR DE'. Cf. It. *malgrado*. *A pesar de* is found in such expressions as *a mal di su pizar* XXIII 74, to his sorrow.

mientris. Supplants *durante* which has not been found in the dialect.

para.

pur. See § 5.

salvu 'EXCEPTO'. Supplants *excepto* which has not been found in the dialect.

sigun.

sin.

sovri 'SOBRE'. Supplants *acerca de* which has not been found in the dialect.

versu 'HACIA'. Cf. It. *verso*. Supplants *hacia* which has not been found in the dialect.

b) Compound :

adientru di 'DENTRO DE'.

aldarador di, *aldiridor di* 'ALREDEDOR DE'.

antis di.

dibašu di.

dilantri di.

dimás di 'ADEMÁS DE'.

dirridor di. See § 169.

dispués di.

ditrás di. *Tras* has not been found in the dialect.

fuere di.

ǧuntu a 'JUNTO A'.

inrive di 'ENCIMA'.

insime di 'ENCIMA DE'.

lešu di.
longi di 'LEJOS DE'.
serque di 'CERCA DE'.

c) Varia :
a cavze di 'A CAUSA DE'.
imfrenti di.
in lugar di or *in vechi di.* Cf. It *invece.*
tucandu a 'TOCANTE A'. Supplants *tocante a.*

§ 126 Conjunctions.

a) Co-ordinating :
ma 'MAS'. *Pero* has not been found in the dialect, nor is it found in the *Cid* (M P I, p. 393).
ni.
o. *U* has not been found in the dialect.
sinó. Cf. Bog. *sinó* (Cuervo B § 79).
y. *E* has not been found in the dialect.

b) Subordinating :
antis qui.
bienqui.
comu, as; if XX 48.
comu no, if not XV 125, XXIII 132.
comu qui, as if XV 26.
comu si, provided that, if XXI 17.
comu ya, as, since XVIII 90.
cuandu, when; so that, I 16; provided that IV 53.
cun qui, provided that V 4. Cf. *con que* (M P Y 18).
dispués qui.
fasta (*fista*) *cuandu,* until.
in lu cue, while VI 25. Cf. C. R. *lo mataron en lo que salió huyendo* (Gagini, p. 42).
in tal qui, so that, provided that.

mientris qui.
mil qui, although XXIX 65.
mizmu qui, although.
para modri (*mordi*) *qui*, since II 9.
para qui.
pur lu cue, because XVII 26.
pur más qui.
pur modri (*mordi*) *qui*, because XXIII 31.
purque, because; so that VIII 54, XII 39.
qui.
si.
si comu, as XXI 35.
siendu, since II 18, XXII 23.
siendu qui, since XXII 104. Cf. Port. *sendo que.*
sin qui.

§ 127 Interjections.

¡abré! well! man alive! XXIV 9. See § 174.
¡dide! be off; come now! XV 225. See § 176.
¡bravu! fine! XV 97.
¡bre! well! man alive! VII 15. See § 174.
¡buenu! fine! excellent!
¡firmozu! fine! beautiful!
¡guay! alas! oh! XXIX 3.
¡inbunore! good luck! VIII 27, XIII 82, XXIV 25.
¡na! behold! here! I 35. See § 174.
¡nani, nani, mi quiridu! Sleep, my little one sleep! "*nana: en algunas partes, canto con que se arrula a los niños*" (Diccionario), cf. also N. Mex. *nana*, *nanita* (Espinosa III § 35), Ast. *nanas* (Rato, p. 86).
¡o!
¡ombri! man alive!
¡šá! (< *dišad*), let it go! we 'll see! XXVI 10.

SYNTAX

Nouns.

§ 128 Number.

a) DIOS > *Dió*, LÁPIZ > *lap*. See §§ 1, 59.

b) *il bịen* II 9. 'BIENES'. Cf. O. Sp. *bien* "*caudal o hacienda*" (Diccionario).

c) *vides* 'VIDA', *fazis* 'FAZ' : *di mis vides*, never; *sí il Dịó li dé vides* XIX 25, may God grant you long life; *bu̯ene salú y vides* XXIV 2, may you enjoy good health and a long life. This change may have been brought about under the influence of the Hebrew. Cf. חיים (ḥayyim), life; פנים (panim) face. It is interesting to note, however, that we find *fases* in Ruiz 833.

§ 129 Gender.

a) *lịón* XX 1 'LEONA', by analogy to the names of other animals in the masculine which denote common gender.

§ 130 Agreement with Verb.

a) A singular noun, used collectively, may take a plural verb :

Pur estu no tupaven la ǧustisịe cu̯álu
ere la verdá IV 32.
Si mitịerun otre ves ǧenti XXII 128.

Cf. O. Sp. *por padre lo catavan essi sancto conçeio* (SDom 92).

b) A plural noun, used generically or expressing a unit, may take a singular verb :

Arrivó faziendes di Pésah XIX 4.
Reyis ez il qui ez máz grandi XX 12.
Pasó tredzi puntus XXIII 96

Cf. a similar construction in Cervantes : *donde le sucedió cosas que a cosas llegan* (Hanssen § 485).

c) A singular noun followed by a prepositional phrase may take a plural verb :

Saliernn il lión cun luz yavrís XX 1.

This usage is permitted in M. Sp. Cf *la madre con el hijo fueron arrojados a las llamas* (Bello § 838).

§ 131 Adverbial Accusative.

a) of place or direction :

Caminó toduz luz ahchís VII 39.
Caminó tode la caze XV 19.

b) of time :

Il papás qui dišó la turvá la nochi si murió IX 4.
Dami il patu qui li truši la mañane XIII 17.
Díe di bazar ésti si fizu un hamór XXI 72.

Cf. O. Sp. *Otro dia moviós mio Çid el de Bivar* (Cid 550).

ARTICLES.

§ 132 Definite.

a) employed with the possessive adjective :

Li ğuró pur la su curone X 42.
No maldiğe la mi madri XXX 1.

Cf. O. Sp. *De los sos ojos* (Cid 1). This usage became rare in the 15th century and disappeared in the 16th. Today it is used in ecclesiastical style and in Asturias, Santander, Miranda, Zamora and Old Castile (Hanssen § 517); and in modern Leonese with no limitations (M P I, p. 303).

b) employed with the indefinite article :

Intró pur la une puerte y salió pur la otre I 32.

Cf. the construction *el uno... el otro* which seems to have influenced the usage in the dialect.

c) employed with a cardinal number :

Mire la une fijique XV 27.
Il un díe li dí une lire XVI 26.

Cf. the usage in O. Sp. : " Sólo hay que notar que antiguamente llevaba artículo el número cardinal que expresa una parte de un total antes expresado o que se supone sabido ". : *tres colpes le auie dados; los dos le fallen e el vnol ha tomado* (M P I, p. 307, Cid 760).

d) *Dió* is regularly used with the definite article.
Cf. *asi lo quiera el dio* (Foulché-Delbosc T, p. 197).

e) See § 136d for use of article with the superlative.

f) omitted .
1. *toduz dos* XI 1. Cf. O. Sp. *todos tres* (Cid 3589, Milag 405).
2. *a mãñane vo ârruvar* XIX 14, but we find
si fué a la nochi XVIII 73.
Cf. Port. *amanhã*, O. Sp. *a terçer dia* and *al terçer dia* (Cid 523 938), Ast. (Llamo) *a utru día* (Espinosa C I, p. 76).
3. *¡Patu si comi mujer!* XXII 45.
This may be explained by the following O. Sp. usage : " Los

nombres (generalmente plurales) que designan una colectividad tomada en su conjunto, suelen no llevar artículo. " (M P I, p. 301).

§ 133 Indefinite.

a) It is employed with *otro :*

un otru uvu qui estave bezér di la vide III 12.

Cf. O. Sp. *de un otro miraclo* (Milag 431).

b) Apocopated when followed by a prepositional phrase :

un di cuatru, etc. See § 80.

Cf. O. Sp. *un de mis amigos* (Hanssen § 72).

ADJECTIVES.

§ 134 Agreement.

a) A feminine singular noun, used collectively, may take a masculine plural adjective :

Tienis ğenti aprizadus para tode la vide XXIII 88.
Avie ğenti asintadus I 111.

Here we find that the adjective agrees with the logical sex and number rather than with the grammatical gender. Cf. O. Sp. *la gent del rey, seyendo vencidos* (Hanssen § 489), M. Sp. examples (Bello §§ 816, 817), Ast. *la gente tan negro* (M P L, p. 307).

b) The possessive adjective *su* gives a plural *sus* to distinguish a plural possessor :

suz donu XI 25.
sus parti XIV 3.

The Arag. dialect makes a distinction in the use of the posses-

sive adjective but uses the possessive *lur*, *lures* (Hanssen § 178). We may have here an analogical influence exercised by the Aragonese. Cf: " En fin en el judeoespañol que se escribía al Noroeste de Castilla se usaba corrientemente este dialectalismo : *en lur mano, de lur fuerza, sobrę lures eredadores*, etc. " (M P O, p. 363).

§ 135 Used as Adverb.

a) *comu ya 'staven vistides buenes* XV 51.
lu miró buenu XV 167.

b) See § 136.

§ 136 Comparison.

a) comparative degree :

más buenu, etc., mancu buenu, etc.

b) redundant *más :*

máz mijor VI 28.

This phenomenon is found in O. Sp. and popular speech. Cf. *la más mayor partida* (Hanssen § 479).

c) absolute superlative :

The absolute superlative in-*ísimo* and-*érimo* is not found in the dialect. We find that it is absent in the *Cid* : " El Cid no usa *-issimo*, que era casi totalmente desconocido aun en el siglo XIII. " (M P I, p. 238), and in Leon. (Alonso § 69).

Muy and *muchu* are employed to form the absolute superlative :

muy buene XXVII 13, *muchu care* I 16.

Cf. O. Sp. *yentes mucho balderas* (Alex 314), *mucho alegres andan, sodes muy bueno* (Cid 1975, 690).

d) relative superlative :

Yo mi queru mircar il máz buen cavayu dil mundu XXIII 3.
La coze la máz impurtanti di la sivdad.

e) positive degree expressing a superlative idea :

Tengu para ti dar un satén di lu ricu dil mundu XXVI 26.

Cf. O. Sp. *vos soes uno de los buenos cavalleros del mundo* (Hanssen § 482).

Comparison.

§ 137 *Than* in Comparison.

a) Numerical comparison in the negative is usually expressed with *di*, rarely *qui*.

no tengu máz di sincu livrus.
no tengu mancu di sincu livrus.
mijor un pášaru a la manu más qui sien abulandu XXIX 4.

b) If a noun is the point of comparison between two clauses *di lu cue* is employed. The M. Sp. construction *del que*, etc., has not been found.

doz oques máz di lu cue tinie IV 66.

c) In the comparison of nouns and pronouns, *di* is used instead of *que :*

Vá 'star más timpranu di eye VIII 29.
Máz buenu di ti XV 149.
La rope ya ez máz di buenu XXVI 30.

This construction was common in O. Sp. (Hanssen § 700). Cf. *los menores no quieren otro mayor de si* (M P Cr G 495a, 41), *Otros de ti meyores me afincan que sala* (SDom 693).

§ 138 *Than Ever* in Comparison.

máz ricu di antis (siempri).

§ 139 *Only* in Comparison.

A otro no li vo a vinder más qui al grandi XXI 31.
Otru qui todu pinsandu a la mujer XXIII 111.

Cf. M. Sp. *Otra cosa que el acaso ha producido el orden admirable del universo* (Bello § 1002).

§ 140 *As* in Comparison.

a) With the adjective *mizmu*, M. Sp. *que* is supplanted by *comu di, comu al* :

Ez il mizmu comu dil otru.
Ez il mizmu comu al otru.

b) *as.....as* :

Es tan buenu comu a mí.
Al tantu grandi d'un puñu III 20.

§§ 141 Correlative.

Máz muchu quiten, máz grandi si fazi XXVIII 21.

§ 142 Superfluous Negative.

Más comi il oju y no l'alme XXIX 58.

This construction was common in O. Sp. and is found occasionally in M. Sp. (Hanssen § 645). Cf. *la tu dureza es mayor que no la de los fuertes robres* (M P Cr G 40b, 37). See Bello § 1140 for modern usage.

Personal Pronouns.

§ 143 Order.

a) As a general rule the pronoun precedes the infinitive :

Cuandu le il ricu para li pagar IV 6.
Lu saludó para si yir XV 20.
Para ti cumer a ti, vini XX 44, but also
Quijendu ǧugarsi di esti ombri VII 13.

The same tendency is noted in O. Sp. Cf. *por a christianos la dar* (Cid 1191), *era por non mentirvos pavarosa carrera* (SDom 231). In Asturias we still find *¿ van a te lu creer ?* (Hanssen § 506).

b) The pronoun may precede or follow the present participle :

in si arrascandu V 12
mustrándulīz une lire XV 32.

Cf. O. Sp. *todos se alegrando* (Cid 1287).

c) The following irregularities are noted in regard to the order of pronouns in relation to one another .

Si ti si arrrumpie XVI 60.
Ti si tope algún carricu XXV 13.
Mi si afalagó l'alme XXVIII 24.

Cuervo says that such expressions as *no me se da nada* and *te se ensucia la ropa* are heard only infrequently in Bogotá. On the other hand, he indicates that it is of frequent occurrence in the popular speech of Spain, giving also evidences of its use in the 16th century (Cuervo B § 352).

d) Metathesis. See § 63.

§ 144 Agreement.

a) A neuter pronoun may stand for a plural feminine noun :

Aqueyes lajes lu arrisinti, lu fizi firmozu XXII 94.

The idea of collectivity as represented by *lajes* finds a parallel in *veriedes aduzir tanto cauallo... tanta mula...tanta espada; ricibiolo myo Çid* (Cid 3242-3245, M P I, pp. 318, 319).

§ 145 Polite Address.

a) Modern Spanish *usted* has not been found in the dialect, and is supplanted by *él* and *eye* :

¡ Biva él! XXII 58.
¿ Ez verdad, mame, qui eye ez dzingne ? XXIII 277.
Mame, yo no la iscuchi XX 81.

We find that *ella* is used in one of Lope de Vega's comedies to express polite address : *¡ Ah, doncella! ¿ Qué busca en la cárcel ella ?* (*Amar sin saber a quién* 423, 424)[1]. Cf. also Ast. *elli* = *Vd.*, Sal. *ídevos ella* or *ídevos Vd.*, Linares *sábelo ella, abuelina* (M P L, p. 308),,Gal. *yel como as quer?* (García, p. 108), Mir. *Él cumo stá* (Leite I § 306).

b) For other forms of polite address see § 82a.

§ 146 Indefinite Pronouns.

a) Agreement with verb :

The indefinite pronoun *cada unu* may take a plural verb :

Si mircarun cada une, la mujer y laz fizes. XV 39.

Cf. O. Sp. *ques tornasse cada uno don salidos son* (Cid 2112b).

1. Edition of Buchanan and Franzen-Swedelius, New York, 1926.

b) *Nade* is used to reenforce a negative :

No tieni parás nade XVIII 52.

Cf. *Él no viene nada* (Cuervo B § 399)

c) *Algo, alguien* and *nadie* have not been found in the dialect. See § 83b, c, d.

§ 147 Relative Pronouns.

a) A relative pronoun may function as an indefinite pronoun :

Siendu aqueyus savius y savidus cuandu impisaven a favlar cun il rey, quen dizie qui une ves avie un ricu, otru dizie, etc. III 7.

¿Tú sos qui mi vaz a dizir? XVII9.

Cf. O. Sp. *todos li davan algo, qui media qui çatico.* (SDom 105). For M. Sp. usage see Bello § 170. O. Sp. *e tan grand gozo que fazen = y muy gran gozo el que hacen* (M P I, p. 332).

b) A relative pronoun may be used as a relative adverb :

1. to express time :

In meyudie qui pase un patu XXII 26.

Cf. O. Sp. *Aun vea el dia que demi ayades algo* (Cid 205), *Muero en el tiempo que agrado a todos* (Foulché-Delbosc T, p. 197), *Hoy es que salí del país* (Gagini, p. 515).

2. to express place :

Liz avrió la primere udá qui 'stave il siervicu XV 60.

Cf. N. Mex. *el lugar que nació* (Espinosa III § 73), C. R. *En este sitio fué que tuvo lugar el duelo* (Gagini, p. 515).

c) The preposition may be used with the antecedent instead of the relative :

An aqueye fije qui 'stave lavandu culade XXI 9.

Cf. C.R. *Al ministro es que debe Vd. dirigirse* (Gagini, p. 516).

d) The pronoun is used pleonastically :

¡Qué mazál qui tuvi! I 77.

Cf. the usage as found in the popular speech of Madrid : *¡Qué bien que canta! ¡Qué bonito que es!* (MP I, p. 332)

Verbs.

§ 148 Reflexive.

a) absence of reflexive :

Al papás li parisió qui va âlivantar il mortu IX 29.
Alivante IX 33.
Asente tú a mi ladu XII 47.
Asente XVII 9.

These verbs are also found in the reflexive, *e. g. s'alvantarun a bailar* XVIII 56, *s'asintó a la meze* VI 16. Cf. O. Sp. *levad* (Cid 3562), together with the pronoun (M P I, p. 150).

b) superfluous use of reflexive :

s'intró al sarái I 48.
fista cuandu si anochisió I 109.
impués muz vinimuz in caze VII 51.
Esti papás si vieni in caze IX 1.
S'impisó a riir IX 29.

Cf. O. Sp. *a la puerta se llegaua* (Cid 37).

§ 149 Intransitive.

a) In some cases we find that intransitive verbs function with a transitive force :

Lu pasó pur un charsí VII 23.

lu intró al egumén VIII 44.
Laz intró in une butique XV 36.
L'asintó XV 77.

All these examples may involve an ellipsis of the causative construction corresponding to M. Sp. *hacer* followed by the infinitive.

§ 150 Periphrasis.

a) with nouns :

fazer or *cayir luvie* for *llover* which has not been found in the dialect.

favlar mintires for *mentir* which have not been found in the dialect.

fazer or *cayir nievi* for *nevar* which have not been found in the dialect.

Cf. O. Sp. *fazer agua* (Ruiz 438) for *llover* by analogy to *hacer frio*, *hacer calor*, etc.

b) with adverbs :

si fué atrás XV 164 for *aturnar*.
si fué arrive XIX 63 for *asuvió*.
vien arrive XV 73 for *asuvi*.

c) The circumlocution desçribed in *a*) and *b*) may gives rise to the redundant use of the adverb .

Salió di la sivdad afuere I 65.
M'ispantu d'abašar abašu I 74.
Vo ásuvir arrive I 94.

§ 151 Tenses.

a) Present perfect and preterite :

In the dialect we find that the present perfect, *tengu favladu*,

and the preterite, *favlí*, are interchangeable. An examination of the Ast. dialect reveals that *foi*, *fui* have as a variant *tengo sio* (Rato, p. 134). This probably gives rise to the fact that the Asturian finds considerable difficulty in being able to use the Castilian preterite (M P L, p. 311).

§ 152 Indicative Mood.

a) The indicative is employed both in the protasis and apodosis of conditional sentences contrary to fact :

Si eres rey di caste, un millón mi daves X 71.
Si mi daves unes saludes, ganaves XV 16.

b) If the conditional is to be considered a mood apart, we have the equivalent of a conditional replacing the indicative in the apodosis :

Si ti s'arrumpíe, ¿ d'óndi ti l'avíe a pagar? XVI 60.
In no yivandu aqueyus maderus... s'avíen a quimar eyus, laz almes y il bien II 18.

c) The imperfect subjunctive may replace the imperfect indicative or the conditional in the apodosis :

Vaziaves l'ague di la caldere, y la caldere mus quidare in caze XXII 21.

Cf. O. Sp. *Sy sobre moros fuesse era buena provada* ; *Sennor, ya tiempo era, sy fuesse tu mesura* (Fn Gz 140, 179).

§ 153 Subjunctive Mood.

The subjunctive mood is preserved with considerable fidelity.

a) with verbs of commanding :

¿ Óndi qui lu deši? I 28.

Veyu di ğustu qui 'stĕš im priẓịón IV 47.
Fiẓịerun qui si caẓi XXII 26.

b) with verbs expressing an emotion :

Istó aspirandu qui mi traĝe las parás I 43.
M'ispantu qui no mi matis X 55.
¿No seye el queẓu qui fiẓitis estu? XXII 96, with a verb of hoping understood.

An exception is found in :

'Stá muy cuntenti y aleğri qui fué cundinadu XI 47.

c) with verbs of doubting :

Duvdu qui venge.

d) indefinite antecedent :

Alğune coẓe qui valĝe para l'invịernu XXVI 13.

e) jussive :

Mancu qui seyen las parás IV 53.
Ansín qui seye XV 99.
Cun salú' qui si viste XXVI 23.
Sí il Dịó li dé vides XIX 25.
Aḥ, Mušón, qui no nasịere yo XXXII 4.
¡Siñor rey, bive tu ğrandeẓe; XXIII 28.

f) with *quen :*

¡Quen tuvịere uñes, uñes d'un falcón XXIX 56.

g) with conjunctions :

Priẓịón cuandu no tenge IV 53.
Antis qui vinịeren a la ğustisịe, cumandó IV 64.
Asperti um pocu qui s'alvanti VIII 42.
Purque no favlare muchu, li dišu... VIII 54.
Mil qui seye ğodre la ğayine suye, tịeni... XXIX 65.

Mizmu qui fage luvie mañane, vo.
Pur más qui fage, no puedu nade alcansar.
In tal qui si vaye, yo mi acuntentu.

h) impersonal expressions :

Cali[1] *qui asperi qui si fage di nochi* I 106.
Si quirie qui vinieres mancu dil pezu IV 76.
Puedi ser mi den VII 59, but
Puedi ser il cavayu no vali XXIII 35.

i) conditional sentences contrary to fact : See § 152a, b, c.

§ 154 Imperative Mood.

a) Occasionally the second person of the indicative is used to express the imperative :

vas, priguntes XVIII 75.

See §§ 155, 156.

§ 155 Infinitive.

The infinitive may function as an imperative :

Dizfazermi las cazes II 16.

§ 156 Present Participle.

a) The present participle may function as an imperative :

Durrucandu la fuente qui queru... XXI 40.

b) It may replace the protasis of a conditional sentence :

In no yivandu... s'avien a quimar II 20.

1. See § 169.

§ 157 Past Participle.

a) The verb *quirer*, used impersonally, and followed by the past participle expresses necessity or obligation :

Si queri cun laz buenes idu afuere y tumadu il hamor I 59, it will be best to go out to take the donkey, etc.

Si queri tuvidu pasensie XXIV 22, patience is needed.

In this category would fall :

Miresi matadu XIII 51, he deserves to be killed. This construction finds a parallel in Sicilian :

Vuggyu imprestatu lu porcu, je veux le porc en prêt.

Chi vuliti purtatu, que voulez-vous qu'on vous porte ? (M L III § 311).

§ 158 Sequence of Tenses.

a) exception with the indicative :

Miró al táblu y vidu lu cue iscrivi XII 4.

b) exception with the subjunctive :

Fizierun qui si cazi XXII 26.

In the main there is a rather close adherence to the rule of sequence of tenses both in the indicative and subjunctive.

§ 159 Agreement.

See § 130a, b, c.

§ 160 Adverbs.

a) order :

1. *cun máz muchu presiu* XV 8.
   máz muchu tiempu XV 98.

In the *Cid* we find the rare example *mas mucho fue prouechosa* (Cid 1233). The usual order in O. Sp. was *mucho valiestes mas* (Cid 3314). For further discussion see M P I, pp. 315, 316, 418, 419.

2. *Une ves avie un ricu bastanti* IV 1.
Mi quimó cun une ague cayenti muchu XX 83.

We find that in O. Sp. *mucho* may follow or precede the adjective or past participle : *sera amargo mucho* (Signos 68), *seran mucho ligeros* (Signos 56), *yentes mucho balderas* (Alex 314). For further discussion see Hanssen § 634. See also § 136c.

b) redundant negative :

Ningune ves no mirquimus cavayu XXIII 22.

Cf. O. Sp. *ninguno non osava* (Cid 21), *nunqua omne non fizo cosa tan desapuesta* (SMill 263). See also § 142 for redundant use in comparison, § 153b as used with the subjunctive.

c) tmesis :

Yo queru qui mi tragen une almirés cuantu godre queri qui seye y grandi XXIII 161.

Cf. O. Sp. : *quan engannosas et sotiles quier que sean* (M P Cr G 695a, 45).

d) interrogatives :

1. *¿cómu ?* may be reenforced by *qui :*

¿ Cómu qui mi vo yir..? I 106.
¿ Y cómu qui lu afirremus ? XXI 69.

Cf. O. Sp. *como que fo, el obispo non pudo y fincar* (SDom 516).

2. *¿Qué ?* may replace *¿por qué?, ¿cómo ?.*
¿Qué 'stás tantu alegri ? XV 26.
¿Qué si yame ? VIII 34.

Cf. *¿ qué se suspende Vuestra Alteza. ¿ qué se admira ?* (*La vida es sueño* 1886-7)[1].

e) optative *sí :*

Sí il Dio li dé vides XIX 25.

Cf. O. Sp. *si me vala sant Esidro* (Cid 1342), *si Dios te faga a tu casa tornar* (Appol 173).

f) *¡ cómu di !* may replace *¡ qué ! :*

¡ Cómu di loques mujeris tinie mi maridu ! XXII 77.

g) unapocopated *tantu*.

¿ Qué 'stás tantu alegri ? XV 26.

Cf. O. Sp. *su mujer tanto querida* (Hanssen § 634).

h) *y* used adverbially :

In regard to *y* it is somewhat difficult to determine whether it represents the O. Sp. adverb or merely a conjunction.

Acavacandu la guerte y vaš a tupar sieti quíblis di ducadus VII 5.

Alvantó la lajique, y avie muchus ducadus XVIII 67.

Cun estuz amigus avie y un gidió in une XXIII 24.

Are we to translate the first sentence : Dig up the garden *and* you will find, or, digging up the garden you will find *there* ; the third sentence may be translated : together with these friends there was also a Jew.

§ 161 Prepositions.

a) *a :*

1. It often replaces *en* to express location :

Si tupó al guzgu IV 34.

1. Ed. of G. Northup, New York, 1926.

Intirradus al curtiju VII 2.
An aqueye foje mitió IX 9.

Cf. O. Sp. *posaré a San Serván*; *e a la red le metió* (Cid 3047, 3339), Arag. *estava por algún tiempo a Nápol* (Hanssen § 688).

2. Used with *entrar* :

S'intró al saráj I 48.
A la intrade qui intró XXIII 263.

Cf. O. Sp. *e entrando a Burgos* (Cid 12). *Entrar a* has a limited usage in M. Sp. but was current in the classic period and is found in Asturias, America and elsewhere (M P I, p. 376).

3. It may replace *qui* :

¿ Lu cué tienis a cumer? VII 26.

4. It may replace *cada unu* :

Mirquimus a un cavayu XXI 60.

5. It may be omitted with a dative :

Un pruvatu qui pasó, si la dí qui la quitare din caze XXII 19.

Cf. O. Sp. *El moro plógol mucho* (MP Cr G 503b, 20). A noun used in an absolute construction is followed and indicated by the personal pronoun. This construction is still used in M. Sp., but was more current in O. Sp. (Hanssen § 500).

6. Omission after verbs of motion :

vo yir I 106 as against
vo a yir I 58.

As has been pointed out in § 10b, it is somewhat difficult to determine the absence of the preposition because of a possible *vocal embebida*.

Cf. O. Sp. *vayamos los ferir* (Cid 676), *fue buscar otros pobres* (SLaur 54), Ast. *voi fer esto, vamos tiralu* (M P L, p. 311, Espinosa C I, p. 78).

7. For discussion of *a*, *an*, *en*, *in*, see § 26.

b) *cun* :

1. When combined with an infinitive it gives it the force of a present participle :

Pasó il díe cun cumer XV 103.

2. It may replace *a* :

S'impisarun a mirarsin il unu cun il otro XXIII 19.

c) *di* :

1. It may be used to express a partitive construction :

¿ Discayitis di la munede ? VII 15.

2. It may replace *a* :

Li dimandes di esti ricu IV 39, but also

Li dimandó a la mujer VI 5.

Unes ves di la simane XI 24, possibly by analogy to *di nochi, di la nochi, di la mañane.*

3. It is superfluous in :

Abašandu di la 'scalere VIII 29.

Fué di minister di pricurar para salirsi I 103.

Tú devis di pagarli XIII 66. Strictly speaking *deber* expressing obligation requires no preposition, although this rule is frequently violated in O. and M. Sp. (Hanssen § 705).

4. Combines with *in* :

Si la dí qui la quitare din caze XXII 17.

Arricujévus toduz din caze XV 31.

In caze has come to assume the function of an inseparable unit or formula which would require a preposition. Cf. *todu para in caze* XVI 15 and N. Mex. *voy para en casa, voy pã case Juan* (Espinosa III § 98). See discussion by Leite I § 291.

5. It is omitted :

Dami cumer XXI 6.

d) *in :*

1. Replaces *a* after verbs of motion :

Si fué in caze I 110.
Vinu in caze VI 4.
Yivar pan in caze XV 2.

Cf. O. Sp. *arribo en Toledo* (SDom. 728), *por esto vin yo aquí en este lugar* (Cr G 626a, 11), Arag. *vayades en Flandres et en Tolosa* (Hanssen § 693), M. Sp. *se fué en casa de una señora* (Hanssen § 693), Gal. *ir en casa, ir en Santiago* (García, p. 152), N. Mex. *voy en casa* (Espinosa III § 98).

2. Expresses time :

In mañane XV 89.
In meyudíe qui pase un patu XXII 26, but we also find
A la mañane VIII 40.
A mañane XIX 14.

e) *para :*

1. Replaces *a :*

Si mi das il siervicu para mí XV 138.

2. Replaces *di :*

No tinie intisión para pagar IV 61.

3. Combines with *in :*

Todu para in caze XVI 15.

f) *pur :*

1. Replaces *para :*

Ǧenti aprizadus para tode la vide XXIII 88.

§ 162 Conjunctions.

a) *Comu no* may express a conditional idea :

Yo comu no do, no dimandu IV 42.

Comu no mi das il presi̯u ġustu, mire qui ti matu XXIII 132

b) *Comu qui* has the same force as *como si :*

¿Qué 'stás tantu alegri comu qui trušitis algune coẓe in caẓe? XV 30.

c) *Comu ya* may express a causal idea :

Ésti ya eẓ ricu comu ya ti̯eni pan y ġayine XVIII 90.

d) *Comu si* may express a condition or proviso .

Ya si la do, comu si ambeẓe un travaju XXI 17.

e) *Cu̯andu* may express purpose, a condition or a proviso :

Dami cu̯andu la veyu I 16.

Mancu qui seyen las parás, priẓi̯ón cu̯andu no tenge IV 53.

f) *Mil qui*. See § 26.

g) *Para mordi qui, pur mordi qui* may express a concessive and causal idea :

Para mordi qui tinemus fu̯eğu ġrandi, ağu̯e no ay para l'amatar II 9.

¿Pur qué no mi pudeš arrispunder?

Pur mordi qui muẓotrus nunque no mirquimus cavayus... XXIII 31.

This conjunction may be an outgrowth of the O. Sp. *par amor de* > *para morde de* > *para mordi di*. We find that in O. Sp. *por* may be a variant of *par*. Cf. *par caridad, por caridad* (Ford, pp. 12, 9). This would explain the use of *pur* and *para* in this expression.

h) *Si comu* may express a concessive idea :

Si comu ere árabu.. XXI 35.

i) *Y* has the force of 'also' :

Lu saludó la mujer, y li dịó sịen lires.
Lu mizmu y laz fijes XV 61.

j) *Y.. y*, both... and :

ya vâ salir y la misirque y il ḥamor I 77.
y tú y yo XI 11.

Cf. O. Sp. *E a las aves del monte e a las bestias de fiera guisa* (Cid 2751), cf. also Bello § 1285.

§ 163 Word Order.

a) Emphasis is generally secured by placing the important word or thought first :

Otru dizie di lus savịus III 9
Prizịón cụandu no tenge IV 53.
Suñandu muzotrus istamus XV 49.
Para ti cumer a ti, vini XX 44.
Pụedi prisịar il cavayu cụántu vali XXIII 40.

b) Inversion of adjective :

La caze es cumplide intere XV 10.
Esti árvul di almores vịeju XVI 41.

§ 164 Repetition.

Emphasis is created by repetition :

Il cazalinu ğritave, ğritave I 98.
Muchu, muchu ricus XI 1.
Dịó, dịó XXIII 179.

Cf. *Y caminando, caminando, llegó; y andando, andando, ya la zorra...* (Espinosa C II, p. 262, III, p. 437).

VOCABULARY

§ 165 Limited Vocabulary of the Dialect.

The archaic nature of the dialect as is evidenced by its phono logy, morphology, syntax and the presence of a goodly number of obsolete words (see § 169) would naturally offer a rather restricted vocabulary. Other contributing factors that would tend to keep the vocabulary within narrow limits are the low educational level of the people, scanty reading, the lack of a flourishing literature and newspapers, little travelling, and geographic isolation.

It goes without saying that learned words would not find a prominent place in the Monastir vocabulary. Periphrasis is often employed to express simple and common verbs like *mentir*, *llover*, etc. which find a counterpart in *dizir mintires*, *fazer luvie*, etc.

We can look for a goodly number of Turkish and Italian words to furnish the commercial and trade vocabulary. Thus Turkish *charsí* would supplant *mercado*; *parás* would replace *dinero*; while *cumerchu* = *aduana*, *al incuntanti* = *al contado*, *al ingrosu* = *al por mayor*, *impiegadu* = *empleado*, etc., are of Italian origin.

Taking as a basis some 1500 words most commonly used in modern Spanish [1], the present writers infers, after questioning several subjects, that certains words do not seem to be used in the dialect. The following list gives the equivalent of the words not found by him.

1. Based on the list devised by a committee of The New York Society for the Experimental Study of Education.

Monastir	Supplants
	A
afụere : di -	exterior
ağradavli	amable
ağuntar	unir, reunir
ağunte	reunión
aḥarvar	pegar
aínde	todavía, aun
aịri	viento
alcuñe	apellido
alğune coze	algo
alğunu	alguien
amatar [1]	apagar
amator	aficionado
ambizar	avisar
amintar	mencionar
amurchar	marchitar
amustrar	indicar
ansine [2]	así
apalpar (il)	tacto
aparijar	preparar
apartadu	distinto
apuzar	cesar
aquel	ese
arabá	carro (wagon)
arcu	círculo

arrapador	barbero
arrapar	afeitar [1]
arraviạr : si -	enfadarse
arripuzadu	tranquilo
arrisintar	arreglar [3]
arrispunder	contestar
asimijar : si -	parecerse
asunar	tocar (play)
aturnar	volver, devolver
aver	aire, clima
azardu : pur -	casualidad (por)
	B
berbér	barbero
bezbe	abeja
bic	toro
bizbón	avispa
blu	azul
buticarịu [1]	tendero
butique [1]	tienda
butu	objeto
butuñere [4]	ojal
	C
calade	resfriado
calar : si -	refriarse

1. See § 169.
2. Variants are *ansin, ansi, asin.*
3. See *arriğlar* § 166.
4. Cf. *butuneịres* (Krüger SC, p. 56).

caminar	marchar
caminu	sendero
campi̯on	muestra
capache	hábil
capu	jefe
care	mejilla
carri̯ar [1]	mudarse de casa
carrose	coche, carruaje
carru	rueda
carruseru	cochero
carte	tarjeta
cašque [1]	cáscara
cavesal	almohada
cayadés	silencio
cazal [1]	aldea
cazalinu [1]	aldeano
clase	género
cual : dil -	cuyo
cu̯eru	piel
cumerchu	aduana
cumpuzadu	compuesto
cumpuzar	componer
cunisensi̯e [1]	conocimiento
cunseje	cuento
cuntenti	feliz
curtar	interrumpir
cuvá	cubo

CH

chapeyu	sombrero
charsí	mercado
chicu	pequeño
chicu : más -	menor

D

dade	puñetazo, golpe
dar	entregar [2]
dar atrás	devolver
date	fecha
difinder	prohibir
dimandar	pedir
dispartir : si -	despedirse
displazer a unu	sentir (regret)

E

elevu	discípulo
elevu	alumno
envelóp	sobre

F

falduquere	bolsillo
favlar mintires	mentir
fazer di mizmu	imitar
fazer relámpaǧu	relampaguear
fechu [1]	asunto
fechu	maduro
fechu [1]	oficio
fechu [1]	profesión

1. See § 169.
2. See *intriǧar* § 166.

filğán	taza
flacu	débil
fragu̯ar[1]	construir
fríu[2]	fiebre
fúrcha	cepillo
fuyir : si—	escaparse[3]

G

ğavoẓu	altivo
ğinoyu	rodilla
ğordu (*ğodru*)	espeso
ğrandure	tamaño
ğritar	ladrar
ğustu	correcto
ğuẓğu	juzgado

H

ḥaẓinu[1]	enfermo
ḥristi̯ar : si—	santiguarse
ḥristu	cruz

I

incantar	sorprender
inchir	llenar
interu	completo
intuseğu	veneno
iscapar	acabar (finish)
iscapar	agotar
iscapar	terminar
(*i*)*scoli̯e*	colegio
iscujer	elegir
iscunder	ocultar
iscuntrar	tropezar con
iscuvar	barrer
ispantar	asustar
ispantar : si—	temer
ispantu	miedo
ispantu	susto
(*i*)*spiğe*	maíz
ispisi̯eru[1]	boticario

J

jurnal	periódico

L

ladu	costado
lampe	lámpara
lavurador	obrero
longu[1]	largo
lungor[1]	largura
lungure[1]	distancia

M

ma	pero
mancar[1]	carecer de
mancar[1]	faltar
manere	género (kind)

1. See § 169.
2. Cf. Sp. *escalofrío.*
3. See *iscapar* § 165,

mangu	tirador
mansevu	joven
mansevu	soltero
manteque	mantequilla
mar [1]	océano
maramán	servilleta
marfil	nácar
maridu	esposo
matmazel	señorita
mazalozu	afortunado
mi̯entris	durante
mil qui	aunque
minister	necesidad
mirar	observar
mircader	comerciante
mircansie	comercio
mircar	comprar
misírque	pavo
miter	incluir
mitersi : —*para*	ponerse a
mizurar [2]	medir
mizure [2]	medida
modu	género (class)
mosu	criado
muchus	varios
mujer	esposa
muntañe	monte
muntañique	cerro, colina
murador	habitante
mušcón	mosquito

N

na	he aquí
nature	carácter, índole
navi	buque
ningunu	nadie
nula	cero

O

o	u
ore	reloj

P

paǵe	sueldo
paje	heno
parás	dinero
pari̯entis [2]	padres
pasar	atravesar [3]
pasar	cruzar
patrón	dueño
picadu	lástima
platicar	charlar
poste	correo
pretu	negro [4] (black)
pricurar di	tratar de
prisipi̯ar	comenzar
privalersi : *di*—	valerse de
prontu	listo (ready)
prupuzar	sugerir

1. Cf. *la mar océana* (Bello, notes § 32).
2. See § 169.
3. See *atravisar* § 166.
4. See *neǵru* § 166.

pu̯ercu	cerdo
pulsu	muñeca (wrist)
puntu	minuto
puntu : a -	inmediatamente
puñu	puñetazo

Q

quidar di	dejar de
quirensi̯e	cariño [1]
quiridu	favorito

R

reẓiu	sólido
ridome	botella
riğritar	sentir
ri̯ir	sonreír
ripu̯este	contestación
ríu	lago
riẓá	pañuelo
riẓe	sonrisa

S

salvu	excepto
samán	paja
šare	bosque
sémpliche	sencillo
šimén di fer	ferrocarril
siñor	don
sircanu	próximo
siye di cunar	mecedor
sovri	acerca de
sp(i)ritu	fósforo, cerilla

T

tavladu	suelo
timuridad	temor
todus in une [2]	ambos
turrar	tostar

U

ubtiner	conseguir
uriye	costa
uẓadu	usual
uẓar : si -	acostumbrarse
uẓu	costumbre

V

valije	maleta
versu	hacia
vinideru	próximo
vini̯enti	próximo
virdure	legumbre

Y

yeléc	chaleco
yilade-	hielo
yirrar : si —	equivocarse
yuláf	avena

1. See *iscariñu* § 166.
2. Synonyms are *in une, ğuntus, inğuntus, todus dos.*

§ 166 Words Having a Limited Meaning.

abitasi̯ón	house	*intriĝar*	to hand over to police
ai̯ri	wind	*iscariñu*	homesickness
arriĝlar	to settle an account	*lijeru*	fast
atravisar	to vomit while swallowing	*neĝru*	wicked, bad
butique	store, shop	*pechu*	breast
buticari̯u	shopkeeper	*rudiyes : di –*	to squat
camize	undershirt	*sintir*	to hear
falte	lack	*ti̯ende*	tent

§ 167 Words Having an Added Meaning.

avansar	to save one something	*inĝrandiser*	to raise a child
besu[1]	lip	*nidu*	den
bode	feast	*ore*	watch
camarete	bed	*pari̯entis*	parents
care	cheek	*plombu*	gun
curtiju	ghetto	*pulsu*	wrist
discayir	to lose	*quitar*	to take (a picture)
distrucar	undress	*sacudir*	to brush one's self
dizĝuznadu	hurt	*sicure*	thirst
famiye	wife	*sirvisi̯u*	latrine
ĝritu	barking	*vistir*	to saddle
ĝrute	store		
impli̯ar	to buy		

1. Cf. M. Sp. *bezo*.

§ 168 Words with Change of Meaning.

abucar : si -	to bend down	*fadar*	to name at birth
acujer	to collect	*(i)scrušir*	to make tremble
aturgar	to confess	*(i)spige*	corn (maize)
bezbe (avispa) [1]	wasp	*marfil*	pearl
carru [2]	wheel	*paje* [4]	hay
clime [3]	mode, fashion	*tiru*	cannon
cuntinidu	proud		

ARCHAISMS [5].

§ 169.

abarajar, to quarrel. Cf. *varaiar* (Cid 3594), *baraja*, *baraia* (Ruiz 225, Alex 321), « tampoco digo *barajar* pudiendo dezir *contender* (Valdés, p. 383).

abidiguar, help, aid ; *si* — XXVIII 23, profit. Cf. *abiviguar* (Wiener XI, p. 30, Blondheim, pp. 18, 19. We have here *a* + *vivificare* × *bida* (Wagner Konstan § 131).

absenti, absent. Cf. *absente* (Rimado 1466).

aburacar XIII 22, to make holes. Cf. O. Sp. *horacar* (Diccionario), Sal. and Ast. *afuracar* (Lamano, p. 180, Rato, p. 6).

acumiter, to promise. Cf. *acometer*, to propose (Cid 1375), to undertake (Sacrif 107).

afeitar, to make one's toilette. Cf. *afeitar* (Alex 2395, Milag 515, Nebrija).

afinar, to die, long for; *mi afinu pur cumer*, I am dying to eat. Cf. *afinar* (Wiener XI, p. 32, Diccionario).

1. See *bizbón* § 165.
2. See *arabá* § 165.
3. See *aver* §§ 165, 175.
4. See *samán* § 165, 176.
5. See also §§ 48b, c, 49c, d, for words with prosthetic *a-* and *im-*.

afirrar XIII 1, to catch. Cf. *herrar* (Diccionario).

aflacar, to grow thin, weak. Cf. *aflacar* (Wiener XI, p. 32, Diccionario).

ağore I 12, now. Cf. *agora* (Cid 782, Rato, p. 7, Lamano, p. 195, Alonso, p. 120, Borao, p. 80, Port.).

ağru, sour. Cf. *agro* (Sem Tob 24, Nebrija, Gagini, p. 25, Gal., Port.).

ağumitar XXVIII 19, to vomit. Cf. *gomitar* (See § 14).

alcuñe, family name. Cf. *alcuña* (Nebrija, Rato, p. 8, Valladares), Port. *alcunha.*

alore, then. Cf. *allora* (Cid 357, SMill 235).

amatar II 3, to extinguish. Cf. *amatar* (SDom 774, Sem Tob 67).

ambizar IX 7, to teach; *sí* —, XV 67, to accustom one's self; XXI 30, to learn. Cf. *abezar,* enseñar, poner costumbre (Nebrija), *vezar,* enseñar (Valdés, p. 390), *abezar,* to accustome, enure, to teach, instruct (Minsheu).

ansí, so, thus. Cf. *ansí* (Fn Gz 122, Sem Tob 82, Alonso, p. 124, Lamano, p. 226, García, p. 147, Espinosa I § 34).

ansín, so, thus. Cf. Sal. *ansín* (Espinosa L IV, p. 19).

ansine I 131, so, thus. Cf. *ansina* (Fn Gz 421, Rato, p. 12, Lamano, p. 226, Espinosa I § 34, L IV, p. 19).

antiğu, old. Cf. *antigo* (Sacrif 123, García, p. 58, Port.).

añade, a year. Cf. *añada* (Diccionario, Rato, p. 12).

asavintar : si — XXIX 42, to become wise. Cf. *asabentarse* (Blondheim, pp. 17, 18).

asín XV 38, so, thus. Cf. *asín* (Milag 87, Lamano, p. 257, Borao, p. 119, Espinosa L IV, p. 19, Marxuach, p. 62).

asinder II 11, to burn. Cf. *acender* (Diccionario Valladares), Port. *accender.*

aspirar I 29, to wait. Cf. *asperar* (Alex 184, Valdés, p. 374, García, p. 77, Espinosa C I, p. 75, Alonso § 14), O. Port. *asperar,* Mir. *asprar* (Leite II, p. 163).

atristar : si —, to become sad. Cf. *atristar(se)* (Diccionario, Valladares, Wiener XI, p. 40), Gal. *atristado* (García, p. 181).

aturar, to last. Cf. *aturar* (Alex 689, Alf XI 631, Lamano, p. 264, Valladares, Borao, p. 121).

aturğar XXIX 43, to confess. Cf. *atorgar* (Cid 198, Lamano, p. 263).

avağarozu, slow, lazy. Cf. *vagaroso* (Calila, p. 57, Milag 436, Gagini, p. 583, Port.).

bafu, breath. Cf. *vafo* (Diccionario), Ast. and San Ciprian *bafu* (Krüger SC, p. 73), Port. *bafo*, Sal. *bafear* (Lamano, p. 270).

baratar, to do business. Cf. *barato*, business (Ruiz 393).

barrağán, strong, valiant. Cf. *barragan* (Cid 2671, Nebrija),

barrağaníe, strength, valor. Cf. *barragania* (Alex 56, Rimado 926).

bien II 9, property. Cf. *bien* (Diccionario).

bịervu, word. Cf. *vierbo* (Sacrif 233).

bindichu XXIX 32, blessed. Cf. *bendicho* (SDom 214, Alex 213).

bitele VIII 5, calf. Cf. *vitela* (Diccionario).

bivde XXIX 21, widow. Cf. *bibda* (Cid 2323), *bebda* (SMill 220).

bivịende, drink. Cf. *bebienda* (Diccionario).

bufne XX 2, buffalo. Cf. *búfano, -a* (Diccionario, Wiener XI, p. 42).

buracu, hole. Cf. O. Sp. *horaco*, Sal., Leon., Port., Gal. *buraco* (Lamano, p. 303, Alonso, p. 137, Valladares), Ast. *buracu* (Rato, p. 26).

butique XII 1, store. Cf. *botica* (Calila, p. 3, Ximénez, p. 42, Nebrija).

cali I 106, it is necessary. Cf. *cale* (Encina, p. 196, Borao, p. 184, Cat.), *cal, cala* (Alex 72, 140).

calis XXIX 59. See *cali*.

cansu XXII 138, tired. Cf. *canso* (SDom 528, Valladares, Borao, p. 135).

carunal, near of kin. Cf. *caronal* (Rimado 368, Wiener XI, p. 85).

carri̯ar : — *di caze*, to move. Cf. *carrear* (Diccionario).

cašque IX 9, bark. Cf, *caxca* (Sem Tob 31), *casca* (M P O, p. 338, Lamano, p. 327, Valladares).

cativeri̯u, captivity. See *cativu*.

cativu, captive. Cf. *cativo* (Cid 517, Alex 990).

cazal I 65, village, farm. Cf. *casal* (Diccionario, Rato, p. 32, Borao, p. 189, Cat., Port.).

cochu, cooked. Cf. *cocho* (Duelo 59, Alex 98, Cuervo D II, p. 174).

code XXVIII 61, tail. Cf. *coda* (Diccionario).

covdu, elbow. Cf. *cobdo* (Cid 2296, SMill 227, Valdés, p. 368).

cu̯idozu, careful. Cf. *cuidoso* (Diccionario, Calila, p. 34).

culevru (also *culevre*), snake. Cf. *culebro* (Diccionario), *culuebro* (Fn Gz 470).

culpozu, guilty. Cf. *culposo* (Diccionario).

cumeris XXII 67, victuals. Cf. *comeres* (Cid 1091, Alex 273, Appol 64).

cumpañe XII 38, company, band. Cf. *conpaña* (Cid 296, SDom 372), *compaña* (Rato, p. 36, Lamano, p. 346, Marxuach, p. 38).

cunduchu XXIX 40, food. Cf. *conducho* (Cid 68, Alex 1797).

cunisensi̯e, knowledge. Cf. *conoçençia* (Milag 707), *conocencia* (Alonso, p. 149, Lamano, p. 350, Mugica § 25), *conosensia* (Lemos § 66).

cunsijar XXVI 11, to advise. Cf. *conseiar* (Cid 2999), *consejar* (Nebrija).

cunurtar, to comfort. Cf. *conortar* (Cid 2328, Sem Tob 99).

cuvdisi̯ar, to covet, desire. Cf. *cobdiçiar* (Milag 47, Alex 1542).

cuvdisi̯e, desire. Cf. *cobdiçia* (Alex 52), *cubdiçia* (Loor 90).

chi̯ar, to chirp. Cf. *chiar* (Lamano. p. 372, Valladares)

devde XI 42, debt. Cf. *debda* (SMill 480, Sem Tob 7, Rimado 499), Gal. *débeda* (García, p. 165).

dilantri (*adilantri* II 5) in front, ahead. Cf. *delantre* (Alex 818,

Rato, p. 42, Lamano, p. 379, Leite II, p. 181, Alonso, p. 157).

direchu IV 30, right, just. Cf. *derecho* (Sem Tob 77, Alex 1557).

dirridor : — *di*, about. Cf. *derredor de* (Cid 560, Sig 73, Alex 1963).

discaviñadu, hatless. Cf. *descabeñado*, dishevelled (Diccionario).

discayir VII 15, to lose. Cf. *descaer* (Diccionario, Rato, p. 43).

donu XI 25, gift. Cf. *dono* (SMill 483).

duvdar, to doubt. Cf. *dubdar* (Loor 174, Alex 218, Valdés, p. 368).

duviu, doubt. Cf. *dubio* (Sacrif 56), *dubia* (Rato, p. 46).

falsar, to falsify, not to keep a promise. Cf. *falsar* (Loor 114, Alex, 356, Fn Gz 584).

falsíe X 21, counterfeit. Cf. *falsia* (Ruiz 822).

fechu XXI 75, matter; XXIV 10, business. Cf. *fecho* (Sem Tob 84).

fidurentu, stinking. Cf. *fedoriento* (Calila, p. 35), Port., Gal. *fedorênto* (Valladares).

flame XXIX 17, flame. Cf. *flama* (Alex 523, Santillana, p. 32, Alonso, p. 180), Port. *flamma*.

fraǧuar XXXIII 22, to build. Cf. *fraguar* (Rato, p. 62), *fraguamiento* (Loor 168).

fruchiǧuar, to bear fruit. Cf. *fruchiguar* (Wiener XI, p. 94, Blondheim, pp. 47, 48), *frucho* (Sacrif 181).

furrujentu XXIII 148, rusty. Cf. O. Sp. *herrugento* (Diccionario), Gal. *furruje* (García, pp. 19, 62), *furrujento* (Valladares).

ǧameyu XIV 3, camel. Cf. O. Sp. *gamello* (Diccionario), Gal. *gamelo* (García, p. 23).

ǧómitu, vomiting. See § 14.

ǧuercu XXIX 37, devil. Cf. O. Sp. *huerco* (Diccionario).

ǧure IV 33, oath. Cf. *jura* (Cid 120), Ast. *xura* (Rato, p. 73).

ǧuzmar, to smell. Cf. O. Sp. *husmar* (Diccionario, Valladares).

ḥazinu XXI 57, sick. Cf. *hacino* (Diccionario).

impués VII 52, then. Cf. *empués* (Sig 10, Lamano, p. 408, Espinosa C III, p. 410).

incunadu, to leave letrine without washing one's hands. Cf. *enconado*, poisonous (SMill 30), *teñido*, *manchado* (Diccionario). Cf. Mon. *incunade*, menstruating woman.

infastiar, to eat to satiety, excess. Cf. *enfastiar* (Diccionario, Lamano, p. 416), *enfastio* (Baist JM, p. 59, 5).

infiğuziar : *si* —, to trust. Cf. *enfiuzar* (Diccionario), " Y por mejor tengo *confiança* que *fuzia* ni *huzia* " (Valdés, p. 385).

infurcar XI 66, to hang. Cf. *enforcar* (Alex 146, Duelo 23, Rato, p. 49, Alonso, p. 165, Port.).

infurtiser, to strengthen. Cf. *enfortecer* (Diccionario, Valladares).

inglutir, to swallow. Cf. *englutir* (Diccionario).

inguayar, to lament, Cf. *guayar* (Diccionario).

inšaguar, to wash. Cf. *enxaguar* (Wiener XI, p. 90, Rato, p. 50, Gal. *enjagoar* (Valladares).

inšemplu, example. Cf. *enxemplo* (Alex 2196, Sem Tob 48).

insúpitu XV 200. Cf. *súpito* (Rimado 1277, Wagner JC, p. 44, Cuervo B § 599, Espinosa I § 131), Gal. *súpeto* (García, p. 38).

irğir, to rise. " Por levantar se solia dezir *erguir*... usalo solamente la gente baxa. " (Valdés, p. 384).

isculcar, to spy. Cf. *esculcar* (Diccionario, Valladares).

iscuntrar XVIII 50, to find. Cf. *escontrar* (Alex 1939).

ispander XXIX 36, to extend. Cf. *espandirse* (Calila, p. 30), *espandido* (Alex 816).

ispasiu, enjoyment. Cf. *espacio* (Diccionario).

ispisieru, druggist. Cf. *especiero* (Diccionario), *espeçia*, drink, medicine (Alex 816).

istiercu XXII 78, manure. Cf. *istiercu* (M P L, p. 153), *estierco* (Exemplos, p. 537), Gal., Port. *esterco* (García, p. 15).

istonsis I 110, then. Cf. *estonces* (Cid 951, Sacrif 33, Lamano, p. 453, García, p. 148, Alonso, p. 78).

istruyir XXVII 16, to destroy. Cf. *estruir* (Ruiz 390), *estroyó* (Alf XI 155), *estruydos*, *estruido* (Umphrey, p. 27, Borao, p. 107).

lamber XX 90, to lick. See § 12.

lazdrar XXIX 54, to suffer. Cf. *lazdrar* (Alex 144, Duelos 24).

lazrar XXXI 4, to suffer. Cf. *lazrar* (Sor 102, Fn Gz 174).

letre XV 164, letter. Cf. *letra* (Ximénez, p. 60, Port.).

lišure, great distance. Cf. *lejura* (Diccionario).

loǧar I 80, place. Cf. *logar* (Cid 128, SDom 155, Port.).

longu X 30, long. Cf. *longo* (Alex 58, Ford, p. 9, Port.), Ast. *llongu* (Rato, p. 78).

lungor II 1, length. Cf. *longor* (Diccionario, Valladares), O. Port. *longôr*.

lungure, length. Cf. *longura* (Diccionario, Ximénez, p. 60, Valladares, Port.).

maldichu XXIX 32, cursed. Cf. *maldicho* (Ruiz 205, Rimado 1425).

mame XV 42, mother. Cf. *mama* (Cuervo B § 106, Wagner RFE, p. 236).

mancar I 104, to be lacking. Cf. *mancar* (Cid 3312).

mandzíe, grief, sorrow. Cf. *mancilla* (L Fernández, p. 121), *maçiella* (Alex 45), *mansiella* (Alf XI 41).

mandzíozu, sorrowful. See *mandzíe*.

mangrane XXVIII 3, pomegranate. Cf. *milgrana*, *malgranada* (SDom 675, Milag 39), Val. *mangrana* (M P O, p. 408), " *minglana* por *granada* ya no se usa. " (Valdés, p. 387).

maniar XX 22, to handle. Cf. *manear* (Milag 875, Alex 104, Lamano, p. 527, Valladares, Port.).

mañe, custom, manner; *male* —, vice. Cf. *manna* (SDom 216, Alex 1481, Sem Tob 274, Rimado 1519), *maña* (Gagini, p. 434).

mañeru, sterile. Cf. *mañero* (Diccionario).

meata(d), half. Cf. *meatad* (Cid 514, Alex 256), *meatade* (García, p. 98).

mediata(d), half. Cf. *mediatate* (M P O, p. 273).

metá, half. Cf. *metá* (Lamano, p. 538, Rato, p. 83, García, p. 98) *metad* (Staaf § 29).

mientris XXXI 8, while. Cf. *mientres* (Rato, p. 84), *mentris* (Lamano, p. 536) *mentres* (García, p. 22).

milizine XXVIII 17, medicament. Cf. *meleçina* (Fn Gz 577), *melezina* (Alex 68), *melecina* (Lamano, p. 535, Alonso, p. 205, Espinosa, C I, p. 77), *mélicu* (Rato, p. 82).

mimbrar : si —, to remember. Cf. *membrarse* (Cid 3316, Sacrif 66, Sem Tob 223, "*membrar* por *acordar* usan los poetas." (Valdés, p. 387).

mintar, to name. Cf. "*Mentar* por *nombrar* vamos ya desechando." (Valdés, p. 387).

mirsed : *su* —. See § 82 a.

mizurar, to measure. Cf. *mesurar* (Diccionario).

mizure XII 8, measure. Cf. *mesura* (Sem Tob 19, Diccionario).

mursiegu, bat. Cf. *murciego* (Alex 2013), *morcego* (García, p. 65, Port.).

namurar : si —, XXIII 266, to fall in love. Cf. *namorado* Encina, p. 90, García, p. 19, Port.).

nasensie, birth. Cf. *nasçencia*, *nacencia* (Ruiz 113, Toro, p. 514, Alonso, p. 211, Rato, p. 86, Lamano, p. 550, Valladares, Lemos § 87).

niervu, nerve. Cf. *niervo* (Diccionario), *ñervo* (Espinosa I § 128). Cf. also Mon. *ñirvozu*.

numerals. See §§ 78-79.

ñudu XVI 45, knot. Cf. *ñudo* (Diccionario, Rato, p. 89, Lamano, p. 554, Alonso, p. 214, Valladares, Cuervo B § 757, Espinosa I § 127).

o VI 6, where. Cf. *o* (Cid 103, Ford, p. 8, Rato, p. 89).

ondi I 19, where. Cf. *onde* (Cid 1398, Alex 1720, Rato, p. 90,

Lamano, p. 556, Alonso, p. 215, Valladares, Cuervo B § 770, Gagini, p. 471, Marxuach, p. 87).

pagamientu XV 154, payment. Cf. *pagamiento* (Sor 65, Sem Tob 73).

palombe, dove. See § 12.

parientis, parents, relatives. Cf. *parientes* (SMill 343, Alex 13).

pasadíe, occurrence, happening. Cf. *pasadía* (Diccionario, Ximénez, p. 66).

pizgadu, heavy, difficult, annoying. Cf. *apesgado* (Ruiz 1100).

preye, theft. Cf. *prea* (Ruiz 1088), *prear* (Alex 29).

quirensie, affection. Cf. *querencia* (Milag 50, Lamano, p. 592).

quistu, rare. Cf. *quisto* (Milag 745, Appol 485).

rivirdidu XXXIV 26, very green. Cf. *reuerdidos* (Alex 1792).

saludis XV 16, greetings. Cf. " aun hoy, en el Alto Aragón y en América, se usa *saludes* por memorias. " (M P II, p. 836), *saludes* (Cid 1818, Loor 108, Ruiz 631, Gagini, p. 539).

sí XIX 25, would that... Cf. *si* (Cid 1115, SLaur 59).

sirvisial, -e XVIII 34, servant. Cf. *servicial* (Sem Tob 341) *servicial, -a* (Cuervo B § 215, Espinosa III § 17).

sulombre XXIX 6, shadow. Cf. *solombra* (Alex 816, Alonso, p. 245), *sulombra* (Munthe, p. 89), *selombra* (Leite II, p. 217).

sulumbreru, umbrella, parasol. Cf. *solombrero,* hat (Alex 245), *sol'ombrerus,* hat (Rato, p. 112).

sumbreru, umbrella, parasol. Cf. *sombrero* (Toro, p. 596).

suvraje XXV 15, excess. Cf. *sobraja* (Diccionario), *sobrago?* "parece exceso" (Alex 1915).

tuaje, towel. Cf. *touajas* (Nebrija), *tovaja* (Ximénez, p. 76), *tuaxe* (Rato, p. 119).

turar XXIX 57, to last. Cf. " *turar* por *durar* " (Nebrija), *turar* (Calila, p. 41, Santillana, p. 246, Encina, p. 385, Valdés, p. 376).

ture XXIX 62, duration. Cf. " *tura* por *duración* " (Nebrija).

ufrir, to offer. Cf. *uffrir* (Sacrif 232), *offrir* (Sacrif 73).
ulvidoȥu, forgetful. Cf. *olvidoso* (Diccionario).
urse, bear. Cf. *orsa* (Alex 985), Gal., Port. *urso* (Valladares).
uvidisįenti, obedient. Cf. *obedeciente* (Diccionario).

vande XVIII 6, section, part. Cf. *banda*, parte (Ximénez, p. 41), Port. *vanda*.
véndide, sale. Cf. *véndida* (Diccionario), *uendida* (MPY, p. 347).
vidru, glass. Cf. *vidro* (Nebrija, Rato, p. 123, García, p. 47, Cuervo B § 744, Gagini, p. 589, Port), *bidru* (Munthe, p. 60).
visįu, pleasure, plenty. Cf. *viçio* (Alex 333, Ruiz 384).

§ 170 Words of Portuguese Origin.

To indicate that a word is of Portuguese or Galician origin, especially when one deals with Old Spanish lexicography, is always beset with the possibility of error. Just where the line of demarcation lies is not always easy to determine. It will be observed that some of the words indicated as being of Portuguese origin are also found in Galician, Asturian and Leonese. This accentuates the difficulty and naturally demands caution.

At best, then, this section can serve only the ends of convenient classification rather than one which is rigorously correct in the strict etymological sense of the word.

acavidar XXIX 47, to warn, advise < cavidar.
acusar V 5, to scratch < coçar.
achadu, found < Port., Ast. achado (Rato, p. 5).
ainde XV 66, still, as yet < ainda. See § 124.
alfineti XXIX 45, pin < alfinete, Gal. — (García, p. 178).
amurchar : *si* —, to wither < murchar -se.
anujar, to annoy < anujar.
apititi XXIX 60, appetite < appetite.

arriẓgatar XI 43, to save < resgatar.
bater XVIII 33, to beat, knock < bater, O. Sp. — (Alex 1833).
bicu XXVIII 5, teat < bico.
bustijar, to yawn < bocejar.
calmu, calm, quiet < calmo.
casole, pan < cassoula, caçoula.
copu, cup < copo.
criẓe XXIV 11, crisis < crize, crise.
cuntenti XI 47, happy, content < contente.
choque XXI 89, brood-hen < gallinha choca.
datli, date (fruit) < datile.
fadarịu, fate, luck < fadario.
fodre XXVI 25, lining < forra.
inde XX 99, still, as yet < inda. See § 125 : — *agore* XXV 6, this very minute < inda agora ; *indemás*, still more, besides < ainda mais.
intrimentis, while. See § 124.
ispinu XXIX 55, thorn < espinho. See § 66.
jurnal, newspaper < jornal. Cf. also French *journal*.
lonǧi XX 30, far < longe. See § 124.
mañane : a — III 17, the next morning < amanhã.
miširicar XII 41, to tell a secret < mexericar.
moftu, abortion < movito.
munǧir, to milk < mungir.
pidar : si — XXII 150, to break wind < pop. peidar.
rañu, mucous < ranho.
reste XXXIV 16, string of beads, etc., < reste. See §§ 2, 57.
rigrasịar XXIII 279, to thank < regraciar.
sistranu XI 51, Mr. Thing. Cf. sicrano.
tramusu, lupine < tremoço. See §§ 55, 67.

§ 171 Words of Galician Origin.

chinche, bed-bug < chincha. Cf. C. R. chincha (Gagini, p. 219).

furroje, rust < furruje (García, p. 19). Cf. O. Sp. herruje.
inmi̯entris, while. See § 124.
fijón XVI 22, bean < feijó, feixoo. Cf. Port. feijão.

§ 172 Words of Italian Origin.

achitar XV 142 to accept, < accettare.
adeso, now < addesso [1].
adío, good-bye < addio.
afucatu, lawyer < avvocato.
albicoque, apricot < albicocca.
alesti, quickly < allestire.
alore [2], then < allora.
ami̯ende XIII 45, fine < ammenda.
árabu XXI 35, Arab < arabo.
billetu, ticket < biglietto.
blu, blue < blu.
boscu, forest < bosco.
cachar, to hunt < cacciare [3].
campi̯ón, sample < campione.
capache, able < capace.
capitale, capital < capitale.
capu, chief < capo.
cu̯alunque VII 8, whatever < qualunque.
cumerchu XXIX 39, custom-house < commercio [4].
cuzir, to sew < cucire. Cf. cat. *cusir*.
chentru, center < centro.
chinture, strap < centura.
dichidimi̯entu, decision < decidere.
dichidir, to decide < decidere.
difíchile, difficult < difficile.
dover, to ought < dovere.
dover, duty < dovere.
dupi̯u XXVII 11, double < doppio.
duvi̯ar, to doubt < dubbiare.
duvi̯u [2], doubt < dubbio.
duzine, dozen < dozzina.
fáchile, easy < facile.
fin XXIX 59, up to < fin.
furtinozu, stormy < fortunoso [5].
furtune, storm < fortuna [5].

1. Cf. *adiesso* (SDom 612).
2. See § 169.
3. Cf. Ast. *cachar* (Rato, p. 27).
4. Cf. M. Greek κουμέρχι.
5. Cf. Turk فرطنه (fẹrtẹna), Bulg., Serb. *fortuna*, Alb. *furtune*. M. Greek φουρτούνα (Miklosich, XXXIV, p. 296).

ǧaquete, jacket < giacchetta.
grizu, gray < griso.
igzempịu, example < essempio.
impịeǧadu, employee < impiegato.
incuntanti : al —, cash < a contanti.
inditayu : al —, retail < a detaglio.
inǧrosu : al —, wholesale < all' ingrosso.
iscarsidad XXIX 26, stinginess < scarso.
(*i*)*strañeru*, foreigner < straniero.
lavoru, work < lavoro.
lavurar, to work < lavorare.
líberu, free < libero.
lire XXI 46, lira < lira
ma, but < ma[1].
màlǧradu, inspite of < malgrado.
mancar I 104, to be lacking < mancare[2].
mancu IV 53, less < manco.
moblis, furniture, < mobili.
molu, pier < *molo*.
permesu, permission < permesso.
pịanu, floor, story < piano.
pinserịu XXIII 190, thought < pensiero.
pirón, fork < *Venetian* piron[3].
pišar, to urinate < pisciare.
portucal[4], orange < *Calabrian* portukallu (M L Et 6677).
prichizu, exact < preciso.
prime : di prime at first < da prima.
putane, prostitute < putanna.
rịušir XVI 73, to succeed < riuscire.
rizicar XXIX 5, to risk < risicare.
rízicu, risky < risico.
salate, salad < insalata.
símpliche, simple < semplice.
siǧaretu XIII 23, mouth-piece < sigaretto (cigarette).
siǧụente, following < seguente.
trenu, train < treno.
valute XXIII 130, value < valuta.
vechi, time < vece.
versu, toward, < verso.

1. Cf. Turk., Ar. امّا (amma), M. Greek μά (*op. cit.*, p. 247).
2. See § 169.
3. Wagner Konstan § 141 would derive *piron* from the Greek πηροῦνι; Subak, p. 140 directly from the Venetian *piron*. Cf. also Venetian *piron* (ML Et. 6366).
4. Cf. Turk. *portucal*, Bulg. *portokal* (Miklosich XXXV, p. 144).

§ 173 Words of French Origin.

adresu, address < adresse, with Sp. ending.
amator, fond of < amateur.
azardu : *pur* —, perchance < par hasard.
banquer IV 2, banker < banquier. Cf. Cat. *banquer*.
bijuque XXXV 25, little jewel < bijou, with Sp. ending.
butu, end, objective < but.
cumpuzar, to compose < composer.
elevu, pupil < élève, with Sp. ending.
envelop, envelope < enveloppe.
fabricant X 21, manufacturer < fabricant. Cf. Cat. *fabricant*.
ġravate, necktie < cravate. Cf. Port. *gravata*.
lampe, lamp < lampe.
madame XXVIII 59, madame < madame.
matmazel, miss < mademoiselle.
paltó, overcoat < paletot. Cf. C.R., Bog. (Gagini, p. 479, Cuervo B. § 1003).
pardón, pardon < pardon.
pudre XXXV 28, face powder < poudre.
riġritar, to regret < regretter.
satén XXVI 24, satin < satin.
sieclu, century < siècle.
šimén di fer XXIII 56, railway < chemin de fer.
táblu XII 1, sign < tableau.
vacanses, vacation < vacances.

§ 174 Words of Greek Origin[1].

Abré! XXIV 9, well!; man alive! See *bré*.
aver, air, climate. See § 175.

1. See §§ 175, 176, 178 for words derived from Greek.

¡bré! VII, 15, well! man alive! < μπρέ or βρέ.
catói̯ XXII 74, cellar < κάτω, κατῶγι.
clise VIII 2, church < كليسا (kélisa) < ἐκκλησία.
dispót VIII 23, bishop < δεσπότης.
drame XI 16, dram < δράμι(ον).
eğumén VIII 1, abbot. See § 178.
franğole XVIII 85, French bread < φραντζόλα.
ḥoró XVIII 58, dance < χορὸ(ς).
ḥristiar IX 49, to cross one'self. See *ḥristu*.
ḥristu, crucifix < χριστὸς (Christ).
maná XXI 1, grandmother < μάννα.
¡na! I 35, behold! < νά.
papás IX 1, priest < παππᾶς.
papú III 24, grandfather < πάππος.
petrafil IX 2, stole < πετραχήλι(ον).
pinẓeli, pea < πιζέλι.
sandile XX 101, cloth in which fresh cheese is kept < τσαντίλα.
spíritu, spritu, match < σπίρτον.

§ 175 Words of Hebrew Origin [1].

adám XX 20, man < אדם ('aδám).
aftaḥá XXIV 16, confidence < הבטחה (haβṭaḥá).
aḥinar : si — XV 105, to dress well < חן (ḥen).
alé' XXI 25, first letter of the Hebrew alphabet א ('álef).
aperajá IX 11, chapter < פרשה (parašá).
aver, air, climate < אויר ('awir) < Greek ἀήρ (Krauss II, p. 17).
be' XXI 26, second letter of Hebrew alphabet ב (beθ).
behemá XXI 70, animal < בהימה (behemá).
ben XX 20, son < בן (ben). See *adám*.
beraḥá XXIV 13, blessing < ברכה (beraχá).
cafrar XVII 23, to curse < כפר (kafár).

1. The Sephardic pronunciation is followed in the transcription.

cavó, respect < כבוד (kavoδ).
dále' XXI 26, fourth letter of the Hebrew alphabet ד (dáleθ).
dishinadu XXXII 2, careless in dress. See *ahinar*.
dizmazaladu XV 27, unlucky < מזל (mazzál).
ġavozu, haughty, proud < גאוה (ga'awá).
Goél XXXIII 11, redeemer < גואל (go'él).
ġimel XXI 26, third letter of the Hebrew alphabet ג (gímel).
ḥaḥám, learned man, rabbi < חכם (ḥaχám).
ḥaḥamím XVIII 112, rabbis. See *ḥaḥám*.
Ḥai : el Ḥai XXXIII 6, the living God < אל חי ('el ḥai).
Ḥaimicu XXIV 7, proper name < חיים (ḥayyím).
ḥamor I 22, donkey < חמור (ḥamór).
ḥamurím I 78, plural of *ḥamor*.
ḥavér XXII 119 partner < חבר (ḥaβér).
ḥibút VII 8, torment < חבוט (ḥibbúṭ); — *a quever*, torment suffered in the grave.
ḥinuzicu XV 97, good-looking, handsome. See *ahinar*.
ḥupá XXII 2, marriage ceremony < חופה (ḥuppá).
itifilá XXXIII 10, prayer. See *tifilá*.
lašón I 111, language < לשון (lašón).
mazál I 58, luck < מזל (mazzál).
mazalozu, lucky. See *mazál*.
orlá XIV 1, male genital organ < ערלה ('orlá).
Pésaḥ XIX 4, Passover < פסח (pésaḥ).
Purím XVIII 28, Purim < פורים (purím). With meaning of Purim gift XVIII 30.
quéver, VII 8, grave < קבר (qéβer). See *ḥibút*.
queyilá XIX 52, synagogue < קהולה (qehillá).
reshodis XXV 16, the first of the month < ראש חודש (roš ḥóδeš).
sabá XVIII 60, Saturday < שבת (šabbáθ).
sadacá XVI 2, charity < צדקה (ṣaδaqá).
séḥel XII 21, intelligence < שכל (séχel).
sidacá V 3, charity. See *sadacá*.

siḥiludu IV 34, intelligent. See *séḥel.*
siḥurá IV 54, grief < מרה שחורה (mará šeχorá).
siḥurentu XVIII 14, grieved, vexed. See *siḥurá.*
taníθ XXXIII 9, fast < תענית (ta'aníθ).
tifilá XXXIII 10, prayer < תפילה (tefillá).
-uθ : < ־ות (-uθ). Suffix employed to form abstract nouns. Cf. *ḥarağanuθ* XXIX 34.
See § 128.

§ 176 Words of Turkish Origin.

It is pertinent to remark here that the Turkish words listed below have not found their way into the dialect through fortuitous circumstances. It is noteworthy that the great majority of these words are present in the speech of a wide area of the Balkan peninsula as is attested by the fact that they are listed by Lokotsch, K. — *Etymologisches Wörterbuch der europäischen (germanischen, romanischen und slavischen) Wörter orientalischen Ursprungs*, Heidelberg, 1927, and Miklosich, F. — *Die türkischen Elemente in den südost- und osteuropäischen Sprachen*, Vienna 1884-1890.

ağidịar I 86, to regret < آجی (ağe, ağemak).
aḥarvar I 56, to strike < حربه (ḥarba) < Ar. حرب (ḥarb).
aḥchí VII 24, restaurant < آشجی (ašğî 'cook').
áịde XV 225, come now! be off! < هايده (haydé).
alḥašarịar, to turn things topsy-turvy. See *isḥašar.*
amán VI 47, please < امان (aman)[1].
arabá III 19, wagon < عربه ('araba).
artiliar XV 8, to bid at auction < آرتمق (artmaq).
azicu XXIX 19, 1000 azicus = 5 piastres < آز (az).
bacál XVI 17, grocery-store < بقال (baqqal 'grocer')[1].

1. From Arabic.

bacalic XVI 73, groceries. See *bacal*.
bacchiš XVII 27, gift. Cf. Alb. *bakčiš*. See *bacšiš*.
bacšiš X 33, gift < بقشيش (baqšeš)[1], Alb. *bakšiš*.
baḥchè XV 12, garden < بغچه (bağča)[1].
baltá XVI 39, ax < بالته (balta).
bámįe VII 33, okra < باميه (bamya).
basmá XXVII 3, cloth for shirts < بصمه (baṣma).
batacchí VII 36, mountebank < بتاق (bataq).
berbér XXIII 69, barber < بربر (bérbér).
beẓér III 12, tired, disgusted < بيزار (bizar).
biclįador I 61, watcher < بكلمك (béklémék).
bichinár XXXV 1, garden < چنار + بش (beš) (činar)[1].
bijistén XV 36, marketplace < بزازستان (bézéstan).
bir VI 39, one < بر (bir).
bulġár IX 39, Bulgarian < بولغار (bulġar)
bus, ice < بوز (buz).
buẓįar XVIII 98, to spoil < بوزمق (bozmaq).
cadár IV 8, size < قدر (qadar).
cadír VI 20, possible < قادر (qadir)[2].
calé VIII 35, fort < قلعة (qal'a)[2].
calúp VI 25, mould < قالب (qaleb)[2], Serb. *kalup*.
candiriar XXII 106, to convince < قاندرمق (qandirmaq).
capác VII 31, cover < قپاق (qapaq).
capacutí XXVIII 2, closed box < *capác* + قوطى (quṭi).
cavé XV 78, coffee < قهوه (qahvé)[2].
cavġir XVIII 71, stone building < كاركير (kargir).
culáį XXIV 26, easily < قوطى (qolay).
cunğeru XXXV 2, rose-bush < غنچه (ġončé).
cuturú XII 9, in a lump < كوترى (götürü).
cuvá I 70, bucket < قوغا (qoġa, quva).

1. From Persian.
2. From Arabic.

chadír XXIII 265, tent < چادر (čader)[1].
chái, tea < چای (čay)[1].
charsí VII 24, market < چارشی (čaršu).
chiní XVIII 35, plate, china < چینی (čini).
chiréc XVI 33, dinar < چیرک (čéyrék').
da XII 13, and < دە (da). See *dušún*, *yap*.
dínar XXVII 7, Yugo-Slavian coin, 19.3 cents < دينار (dinar) < Greek δηνάριον.
dulamá I 82, long coat < دولامه (dolama).
dulími IX 47, 1600 square arshins or 939.3 square meters < دونم (dunum).
duñá XXX 15, a lady of superlative beauty < دنيا (dünyá) meaning " world ". *Duñá* represents an ellipsis of the expression *dünyá güzelli*, as beautiful as the world. Cf. the complete expression in Wagner Konstan, p. 19.
dušún XII 23, think < دوشنمك (dušunmek). See *da*, *yap*.
dzingnu XXIII 222, gypsy < چنكانه (čingane).
filğán, cup < فلجان (filğan).
fúrcha, brush < فرچه (fẹrča).
ğamím XXVI 32, mosque < جامع (ğami')[2].
ğizá XIII 57, fine < جزا (ğéza)[2].
ġroš I 15, Turk. piastre < غروش (ġruš).
ğustán XXXV 14, pocket-book < جزدان (ğüzdan).
ḥabér IV 75, news < خبر (χabér).
ḥáiri XXII 105, profit < خير (χayẹr)[2].
ḥal I 63, situation, circumstance < حال (ḥal)[1].
ḥaraná XXVIII 61, stable < خر (χar ' donkey ') خانه (χané ' stall ').
ḥarği XXVI 24, trimmings for suits, etc. < خرج (χarğ).
ḥasé XXVIII 11, linen for underwear < خاسه (χasé).
ḥazné XXIII 135, treasury < خزينة (ḥaziné)[2].

1. From Persian.
2. From Arabic.

ḥoǧá VI 21, teacher < خواجه (χoǧa)[2].
ich VI 42, nothing < هيچ (hič).
imbataịcar I 82, to soil < بتاق (bataq).
incástine XIII 73, intentionally < قصد (qaṣd)[1].
inšiširịar : *si* — XV 19, to be astonished < شاشمق (šašmaq, šašermaq).
isḥašar XXIII 166, to pulverize < حشر (ḥašara 'to make small')[1].
malaǧí XIX 1, peddler. See *malé*. Cf. And. "*los gritos de los malagíes que pregonaban*, etc." (Toro, p. 496).
malé (*malá*) XV 247, street < محلّه (maḥallé)[1].
maramán, napkin < محرمه (maḥrama)[1].
mazí XXII 75, dye < مازو (mazu, mazi).
menduḥiyé X 33, ducat < مجيديه (meǧidịé).
metalíc XVIII 27, small silver coin < متاليق (metaliq)[3].
mintán I 85, over-shirt < منتان (mintan).
mirác XVIII 13, chagrin < مراق (méraq).
miraquịozu XVIII 73, chagrined. See *mirác*.
mišán IX 9, mark < نشان (nišan)[2].
muštirịe XXVII 19, customer < مشترى (müštéri)[1].
nalchá XXI 76, horse-shoe < نعلچه (na'lčé).
namás XXI 36, prayer < نماز (namaz)[1]. See *quildịar*.
olmás VI 42, it cannot be < اولمق (olmaq). See *ich*.
oque XVI 18, Turk. pound < اوقه (oqa).
pachá XXXII 1, leg < پاچه (pača)[2].
pará IV 2, 1/40 piastre < پاره (para). See *parás*, § 165.
parché VI 39, piece < پارچه (parča)[2].
pašá XXI 11, pasha < پاشا (paša).
pustál XXI 90, shoe < پوستال (postal).
quebapicu XV 190, roast meat < كباب (kébab)[1].

1. From Arabic.
2. From Persian.
3. From Greek.

quíbli VII 1, barrel < كبل (kebl).
quidiar, to dare < قيمق (qimaq).
quildiar XXI 35, to offer (a prayer) < قلمق (qilmaq). See *namás*.
quilibá XIX 36, cigar holder of amber < كهلبا (kehliba).
quilón XXI 87, bushel < كيله (qilé).
samán, straw < صمان (ṣaman).
sarái I 21, palace < سراى (sérai)[2].
sefté XXIV 15, first sale < سفته (séfté)[1].
šeraltí XXV 19, park < شهر (šehr) + الته (àlta).
sermayé XVIII 72, capital (money) < سرمايه (sérmayé)[2].
sicliar XV 201, to grieve < ثقلة (seqlét)[1].
sírme V 12, cloth woven with gold thread < سرمه (sẹrma).
sói IX 18, generation < سوى (soy).
Stamból XXIII 46, Constantinople < استانبول (Istanbol)[3].
šucúr XXIV 4, thank you < شكر (šükr)[1].
teftér XI 12, memorandum book < تفتر (déftér)[3].
temená XVI 75, greeting < تمنّا (téménna)[1].
tevdíl XII 4, incognito < تبد يل (tébdil)[1].
tingiré VII 41, pot < تنجره (téngéré).
turvá IX 2, bag < طوربه (ṭorba).
udá I 50, room < اوده (oda).
uidiriar XVIII 61, to compose < اويدرمق (uydurmaq).
vizír XVI 1, vizir < وزير (vézir)[1].
yap XII 23, to do < ياپمق (yapmaq). See *da*, *dušún*.
yavrí XX 2, cub < ياورى (yáwri).
yeğelíc XIX 17, night-shirt < كيجه لك (geyğelek).
yelíc, vest < يلك (yélék).
yuláf, oat < علف ('aléf, y'ulaf)[1].

1. From Arabic.
2. From Persian.
3. From Greek.

§ 177 Words of Arabic Origin [1].

alḥá(d) XVIII 6c, Sunday < الأَحَد (al-aḥad).

§ 178 Words of Slavic Origin.

bánque XXVI 18, ten dinar Serbian note < Serb. банка < *banca*.

barabánche XV 3, drum used to attract people before making a public announcement < Russ. барабанщикъ.

bic VIII 10, bull < Serb., Bulg. бикъ.

egumén VIII 1, abbot < Serb. игуман < Greek ἡγούμνος.

manastír VIII 2, monastery < манастир < Greek μοναστή-ρι(ον), μαναστήρί.

misírque I 6, turkey < Serb., Bulg. мисирка.

pitulítse XXV 19, cake < Serb. пеѣарица.

rizá, handkerchief < Serb., Bulg. риза.

rizazique XVI 10. See *rizá*.

vladíque IX 41, bishop < Serb. владика.

§ 179 Words of German Origin.

míntsi VII 44, used generally to indicate Austrian coins < *Münze*.

§ 180 Glossary.

To facilitate the ready comprehension of words and phrases found in the texts, this section has been added. There have been included, too, other words and phrases of dialectal interest.

abular, si — di, XV 62, to be overcome with.

abultar, to turn one's head X 12.

1. See § 176 for words derived from Arabic.

acavacar, to dig VII 5. *Have we here the addition of an analogical suffix -car? Cf. Sp. volcar, rascar, trincar, etc.*

ajes, — y pajes XXIX 64, something insignificant. *Cf. "ajas-pajas"* (Lamano, p. 201) *with same meaning.*

alichar, to nurse, to suckle XXIII 250.

alme, li dimandó l'alme un patu VI 2, he felt like eating a duck.

almeše, plum. *Cf. Gal. "ameija"* (García, p. 33), *Port "ameixa". See M P O, pp. 413-14 for further discussion.*

alminare, candle-stick XXXIII 25.

alvurar, il isfuẹñu mi alvuró XXXV 19, I got up early since I could not sleep.

amaḥar, to cure XX 89.

ambizar, to teach IX 7, to become accustomed XV 67, to learn XXI 17.

amucar, si — V 5, to wipe one's nose.

antis, — mil añus III 22, a thousand years ago.

apuréị, fit to throw away XVIII 23. *The etymology of this word is not clear. Is there a possible combination of a + pur + aí?*

aquí, d' — un mes XI 37, a month from now.

arrismišcar, to search XVIII 52.

braġes, white drawers serving both as drawers and trousers. These are covered by the *dulamá*.

buġa, a bit of food XVIII 48. *This word is possibly related to Alb. "buké" bread and Greek* βούκκα, *a "bite"* (Meyer, p. 51).

buyicu, a small bread XXV 17, *diminutive of* boyu.

caminar, la ore camine bien, the clock runs well.

cares, queri salir afuẹre las — s VI 23, he desires to go to the latrine;

carricu, spool XXV 13. *Cf. "carru", wheel.*

carvón, a la ġuay y al —, si lu dišitis XXV 21, if you were to tell, there would be a terrible row, *i.e.* we would have to sit in sack-cloth and ashes.

cavese, saver di —, to know by heart.

culurizique, *diminutive of* culor XXVI 11.

cunsintir, to be conscious stricken XI 41.

curdiricu, si la 'ncargó — XXII 153, he carried her on his back.

diezis, sieti di — X 26, 7 ten-pará pieces.

disierdu, left ; di —, on the left ; *variant* sierdu. *For discussion of " siedro " see* Wagner Konstan § 34.

fasere, face (of animals). *Cf. "fazera", face.* (MPO, p. 98).

fayar, ¡ seyes bien fayadu ! XXVI 3, I hope you are well !

findrís, hole XXIX 30.

franquite, kimona XXVII 3.

ġote, ¡ la — m'abaši ! I 121, may I be paralyzed !

ġuaye, *see* carvón.

ichar, si — VIII 40, to go to bed ; — lašón pudridu I 111, to engage in petty talk ; échimi une bos XXV 11, call me ; qu' echi VII 28, I'll have some ; s'ichó a la burracheze XV 162, he took to drinking.

imbilicadu, preoccupied XII 31.

incañar, to make dirty I 85.

indunar, si —, to dress well. *Cf. " endonar " (arreglar, componer) found in Ribera del Duero* (Lamano, p. 416).

inḥazinar, si — XXIII 260, to become sick. *Based on* ḥazinu.

iscupiñe, saliva. *Cf. escupiña* (Lamano, p. 442, MPL, p. 295).

ispandidure, floor-covering XXII 85.

lajadu, pavement of thin, flat stones XXII 92.

mazyadicu, just a bit more XXII 63. *Based on* más.

mildar, to pray VI 21 ; to say last rites IX 25 ; to read XXIII 33. *For discussion see* Blondheim, pp. 75-79.

mintire, cuntar une — III 1, to tell a story.

munturicu, pile, heap XXIII 138.

muver, to abort XIII 28.

napolión, 20 francs III 27.

narange, orange used for making marmalade. *Cf. P. R. " china ", the sweet orange and " naranja " used for marmalade.*

niğridad, wicked deed XV 251.

nombri, viremuz a ver il — di la criature XXVI 30, Let's see how much it will cost. *Cf.* "*A ver, ¿qué nombri tiene este almirez?*" (Toro, p. 518).

pajes, *see* ajes.

paridu, husband of wife who has just given birth to a child XXXIV 13.

parti, un cuchiyu di dos — s XXIII 228, double-edged knife.

picu, 2/3 meter II 1.

pidriğal, stone floor XXII 99.

pinge, drop (of liquid) XX 103. *Cf. pinga* (Rato, p. 98).

pingiar, to drip. *Cf. pingar* (Alonso, p. 224, Lamano, p. 577, Rato, p. 98, Toro, p. 547).

piridón, one who breaks wind XXII 150.

primu, relatives IX 42; — irmanu, cousin. *Syn.* suvrinu.

prune, plum. *For discussion of "pruna" see* MPO, pp. 412-14.

quitar, — si luz ojus VIII 40, to fornicate; — un priğuneru XVII 1, to make a public announcement.

rope, merchandise XV 70, XXII 100.

roze, cluster of diamonds in form of a rose X 22.

ruzique, small rose XXVII 21. *Diminutive of* roze.

salir, to make up for I 77; to be fast (of colors) XXVII 5. *See* cares.

saver, — di afuere *or* di cavese, to know by heart.

sielu, esti ğidjó di lus — s XVIII 59, this holy Jew.

sierdu, *see* disierdu.

Silaniqui, Saloniki XXIV 14.

simulade, soup made of flour balls XXII 136. *Cf. Sp.* "*sémola*".

simuladique, *see* simulade.

sol, ondi si íe il —, si íe eye XXII 117, il — salíe cun eye XXII 147, she was as beautiful as the sun.

suvrinu, nephew, cousin.

tiempu, a tu — V 8, formerly.

torne, again XII 15, XXII 106.

travajar, si — VIII 9, to be served when animals are in heat.

travar, to carry on (a song) XVIII 58.

trazererie, a la — XIV 2, there remained.

tumar, — a *or* para + *infinitive* XVIII 49, XIV 17, to begin to + *infinitive.*

tupidu, thick XXII 113.

turonje, used to describe a woman of pleasant proportions: The fruit is unknown.

uyique, bowl XVI 20. *Diminutive of* oye.

WORD INDEX

The numbers refer to the paragraphs of the grammar.

A number of words of the Monastir dialect not recorded either in the texts or study have been included in the index because of their linguistic interest. Such words are referred to the category within the study to which they belong by the numbers accompanying them.

a 90
a 124, 161
abarajar 169
abašade 48
abašar 48
abastanti 48
abastar 48
abašu 124
abidiğuar 169
abitasión 166
abré 127, 176.
absenti 169
abucar 168
abular 48, 180
abultar 180
aburacar 169
aburriser 118
acavacar 180
acavidar 170
acudrar 63
acujer 168
acumiter 169
acunantar 169
acunsijar 18
acuntintar 48
acurrer 48
acusar 170
acusfuğrar 47
acuvijar 48
achado 170
achitar 172
adám 175
adeso 124, 172
adientru 2, 124
adientru di 124
adilantri 169
adilğasar 17
adío 172
adresu 173
afalağar 48, 169.
afeitar 169
afinar 169
afirmar 48
afirraldu 63
afirrar 169, 180
aflacar 169
aftahá 175
afucatu 172
afuere 165
afuerti 48
afuğar 48
ağidiar 176
ağore 124, 169
ağradavli 165
ağru 9, 169
ağuelu 46
ağumitar 14, 169
ağuntar 48, 165
ağunte 48, 165
aharvar 165, 176
ahchí 176
ahinar 175
áide 127, 176

aínde 124, 165, 170
ai̯ri 165, 166, 175
ajes 180
alavasi̯ón 69
albicoque 172
alcanfar 17
alcansar 17, 18
alcansi̯ón 49
alcuñe 165, 169
alcuze 17
aldarador(di) 29, 125
aldiridor (di) 63, 125
ale' 175
alesti 172
alfineti 170
algo 83
alguien 83
alġune coze 83, 165
alġunu 83, 165
alḥá 177
alḥašari̯ar 176
alḥeñe 23
alḥiñar 23
alḥurove 49
alḥuzeme 17
alichar 180
alichuġe 49
alimpi̯ar 48
alivantar 48
alme 180
almeše 180
alminare 180
almirés 17
almore 49
almorzu 2
almurzar 17
alore 124, 169, 172
alsar 18
alsireje 17, 49
altsar 18
alvantar 56
alviyane 49
alvurar 56, 180
amadruġe 48, 70
amaḥar 180
amán 176
amatar 48, 165, 169
amator 165, 173
ambizar 17, 165, 169, 180
ambos 78
amén 176
ami̯ende 172
aminazar 17
amintar 165
amijurar 48
amor 65
amucar 180
amurar 48
amurchar 165, 170
amustrar 48, 165
an 26, 53, 125, 161
andar 89
andi 124
anochi 124
anochiser 148
ansí 51, 124, 169
ansín 18, 51, 124, 169
ansine 18, 51, 124, 165, 169
anti̯er 124
antiġu 169
antis 124, 138, 180
anujar 122, 170
anutar 115
añade 169
aondi 124
apalpar 165
aparijar 165
apartadu 165
aperajá 175
apiġar 48
apititi 66, 170
aplau̯dizir 122
apretu 2
apriġunar 48
aprivar 37
aprumiter 48
apruvar 48
apuréi̯ 180
apuzar 165
aquel 165
aquí 180
aquišar 19, 48
arabá 165, 176
árabu 172
arcu 165
arcuzique 180
arrapador 165
arrapar 48, 165
arrascar 48
arrastar 57

arravi̯ar 48, 165
arrazġar 48
arricujer 20, 48
arriġar 48
arriġlar 166
arrilumbrar 48
arrimatar 48
arrimatasi̯ón 48
arrinchir 121
arripuzadu 165
arrisintar 48, 165
arrisivir 48
arrismiščar 180
arrispunder 48; 165
arrispušar 122
arrivés 42
arrizġatar 170
arrizġuñar 29, 48
arroġu 2
arrós 17
arrudi̯ar 48
arruġar 48, 111
arrumper 48, 115
arruvar 48
artíclu 56
artili̯ar 176
árvuli 52
asar 18
asavintar 169
asentu 2
asi̯embru 70
asimbrar 48
asimijar 165
asín 53, 124, 165, 169
asinder 111, 122, 169
asintar 48, 111
asiñalar 48
asoṇu 2
asperti 56
aspirar 34, 122, 169
ašufri 19
ašuġar 14, 19
asumbir 51
asumbradu 30
asumbrar 30
asunar 48, 165
asuñar 48, 111
asuplar 48
asúquer 18, 29
asuvir 48
atrás 149, 180
atravisar 166
atristar 122, 169
aturar 169
aturġar 38, 168, 169
aturnar 165
aun 124
Au̯stríe 1
autu 44
avansar 166
avaraġozu 169
aver 90, 180
aver 165, 174, 175
Avġustu 3, 13
ayentru 44
ayer tardi 124
ayiġar 48
ayudu 66
azardu 165, 173
azei̯ti 17
azicu 176

bacál 176
bacalíc 176
bacchíš 176
bacšíš 176
bařu 169
baġu 66
baḥché 176
balane 43
baltá 176
bámi̯e 176
bánque 178
banquer 173
barabánche 178
baratar 169
barraġan 169
barraġaníe 169
barridor 69
basmá 176
bašu 19
batacchí 176
bater 121, 169
be' 175
behemá 175
ben 175
beraḥá 175
berbér 165, 176
besu 167
bezbe 2, 42, 165, 168

bezér 176
bic 165, 178
bicli̯ador 176
bicu 170
bichinár 176
bi̯en 128, 169
bi̯ervu 169
bijistén 176
bijuque 173
billetu 25, 172
bimbríyu 42
bimu̯elu 31
bindichu 169
bindisi̯ón 18
bíquis 178
bir 176
bitele 169
bivde 13, 169
bivdu 13, 169
bivi̯ende 69, 169
bivir 88
biviraje 50
bizar 114
bizbón 69, 165
blu 165, 172
bode 167
bos 17, 180
boscu 172
braġe 180
brasu 18
bravu 127
bré 127, 174
bu̯enu 124, 127, 135, 136
bufne 56, 169
buġa 180
bulġár 176
buracu 169
burracheze 69
bus 176
buščar 19
bustijar 170
buticari̯u 165, 166, 169
butique 165, 166, 169
butu 165, 173
butuñere 165
buvidad 69
buyicu 180
buzi̯ar 176

c' = que, qui
cacali̯ar 43
cachar 172
cada 6, 146
cadár 176
cada unu 146
cadí 176
cadír 176
cadru 40
cafrar 175
caji 20, 124
calade 165
calar 165
caldudu 75
calé 176
caleje 25
cali 169
calis 169
calmu 170
calor 65
calse 18
caltse 18
calúp 176
camarete 167
caminar 165, 180
caminu 165
camize 165, 166
campi̯ón 165, 172
candiri̯ar 176
canebét 176
cansu 169
capác 176
capacutí 176
capache 7, 165, 172
capitale 172
capu 165, 172
care 165, 167, 180
carri̯ar 165, 169
carricu 180
carrose 165
carru 165, 168
carruseru 165
carte 165
carunal 169
carvón 180
caše 19
casole 170
cašque 19, 165, 169
cativeri̯u 169
cativu 169

catói̯ 174
catordzi 17, 78
cavaleríe 25
cavé 176
caver 91
cavesal 165
cavese 18, 180
ċavġír 176
cavó 175
cavze 13, 125
cavzu 51
cayadés 165
cayenti 25
cayintar 37
cayir 92, 121, 150
cazal 165, 169
cazalinu 165, 169
clase 7, 165
clime 65, 168
clíse 174
cochu 121, 169
code 169
comu 126, 162, 140
¿cómu ? 124
comu al 124
comu di 124
comu no 126, 162
comu qui 126, 162
comu si 126, 162
comu ya 126, 162
¿cómu qui ? 124, 160
¡cómu di ! 160
copu 66, 170
cošu 19
covdu 13, 169
coze 165, 180
cri̯ature 180
cri̯imi̯entu 69
criser 18
criyer 93
crize 170
cu' 59
cu̯al 72, 165
¿cu̯ál ? 84
cu̯ale, -u 72, 85
cu̯al ombri 83
cu̯alquer 2, 83
cu̯alunque 83, 172
¿cu̯álu qui ? 84, 124
cu̯andu 126, 162
cu̯antu 85, 160
¿cu̯ántu ? 84
cu̯artenu 75, 79
cu̯atrušentus 2
cu̯entu 66
cu̯eru 165
cu̯eŝcu 19
cu̯idozu 169
culade 169
culái̯ 176
culevru 169
culone 47
culor 65
culpozu 75, 169
culurizique 180
cumémule 59
cumer 87, 116
cumerchu 165, 172
cumeris 169
cumódu 1
cumpañe 169
cumpuzadu 165
cumpuzar 165, 173
cun 5, 82, 161
cunar 56
cunduchu 169
cunğéru 176
cunisensi̯e 69, 165, 169
cuniser 18, 36, 118
cun qui 126
cunseje 165
cunsigu̯ense 69
cunsijar 169
cunsintir 180
cunsistar 121
cuntar 111
cuntenti 74, 165, 170
cuntinidu 168
cunurtar 169
cunvinivli 75
cunvi(n)ser 47
curasón 18
curdiricu 180
curiladu 33
curladu 56
currendu 119
currijar 121
curtar 165
curtiju 167
curtu 3

cušquitu 19
custar 111
cuturú 176
cuvá 165, 176
cuvdisi̯ar 13, 18, 169
cudvisi̯e 13, 169
cuyo 85
cúyo 84
cuzer 17
cuzinador 69
cuzine 17
cuzir 121, 172

chadír 176
chai̯ 176
'chamus 10
chapeyu 165
'char 10
charsí 165, 176
'charun 10
chen 22, 85
¿chén ? 84
¿chén qui ? 84
cheri 22, 100
chi̯ar 169
chicu 165
chiculati 31
chicuticu 75
chinche 66, 171
chiní 176
chinizicu 176
chinture 172
chiqués 69
chiréc 176
'chó 10
choque 170
chuflar 30
chufliticu 30

da 176
dade 165
dai̯áp 176
dale' 175
dar 94, 165
dar atrás 165
date 165
datli 170
devde 13, 169
di 4, 125, 137, 161
di antis 138
dichidimi̯entu 172
dichidir 172
didi̯entru 124
díe 65
di̯entru 2
di̯es 17
di̯ezis 180
difíchile 172
difinder 111, 165
diğu̯eli 46
diğuler 46
dilantri 51, 124, 169
dil cu̯al 85
dil cu̯ál 84
di lu cu̯e 137
dimandar 165
dimás (di) 124, 125
din 161
dínar 176
Di̯ó 1, 59, 128, 132
diprivar 37
¿di qué ? 124
direchu 169
dirridor di 125, 169
dišar 19
discaviñadu 169
discayir 122, 167, 169
disḫinadu 175
di si̯empri 138
disi̯erdu 180
dispartir 165
dispirtar 111
displazer 165
dispót 174
dispu̯es 124
distrás 51
distrucar 167
ditrás 124, 125
divdor 13
divirtir 112
dizgrasi̯e 18
dizğuznadu 167
dizi̯ar 9
dizi̯enu 79
dizimu̯evi 2, 16, 78
dizi̯ochu 2, 78
dizir 17, 95
diziséš 2, 78
dizisi̯eti 2, 78
dizmazaladu 175
doble 81

dodzi 17, 78
donu 169
dote 66
dover 172
drame 174
dulamá 176
dulími 176
dulor 65
dulsı 18
dultsi 18
duñá 176
dupi̯u 81, 172
durante 125
durmir 112
durmu 2, 112
durrucar 32
dušún 176
dutor 47
dutrinu 47
duvdar 13, 169
duvi̯ar 172
duvi̯u 169, 172
duzi̯entus 17
duzine 172
dzinganerίe 176
dzingnu 176

e 126
eġumén 174, 178
él 82, 145
elevu 165, 173
en 26, 125
envelóp 165, 173
-és 17
excepto 125
eye 82, 145

fabrïcánt 173
fabríque 1
fáchile 172
fadar 168
fadari̯u 170
falduquere 165
falsar 169
falsíe 69, 169
falsu 18
falte 166
fambrure 69
famiye 167
fanele 57
fasere 180
fasta cu̯andu 126
favlar 86
favlar mintires 165
favlatis 86
fayar 180
fazer 17, 96, 150
fazer di mizmu 165
fazer relámpaġu 165
fazi̯endes 130
fazis 128
fechu 165
fichiziríe 17
fidurentu 169
fijón 171
fijunicu 171
fileche 50
filğán 165, 176
fin 65
fin 172
findrís 180
firir 112
fista 6, 27
fista cu̯andu 126
flacu 165
flame 41, 169
flošu 19
fodre 44, 66, 170
fraġu̯ar 165, 169
franğóle 174
franquite 180
fri̯idu 120
fríu 165
fruchiġu̯ar 169
fu̯erse 18
fúrcha 6, 165, 176
furroje 66, 171
furrujentu 30, 169
furtinozu 172
furtune 172
fuyir 165

ġameyu 169
ġamím 176
ġanti 40
ġaquete 172
ġarru 21
ġavozu 165, 175
ğenti 130, 134
ğidi̯ó 1, 31
ğímel 175
ğinoyu 21, 44, 165

ğizá 176
ğodru 63, 165
Ġoél 175
ġómitu 14, 169
ğote 180
ğoye 21
ġrandeze 17
ġrandure 165
ġrasi̯es 18
ġravate 173
ġreğu 2
ġritar 165
ġritije 55
ġritu 167
ġrizu 172
ġroš 176
ġru̯esu 18
ġrute 167
ġubique 180
gu̯ay 127
ğu̯aye 180
ğudíe 1
ğu̯elu 46
ğu̯ercu 46, 169
ğu̯erfanique 46
ğu̯érfanu 46
ğu̯erte 46
ğu̯esu 18, 46
ğu̯evis 21
ğu̯evu 46
ğu̯ezmu 37, 46
ğuğar 21
ğuğu 21
ğuler 46, 111
ğuli̯u 21
ğulor 46
ğuni̯u 21
ğuntu 21, 78
ğuntu a 125
ğurar 21
ğure 169
ġurtilanu 46
ġusicu 46
ğustán 176
ğustisi̯e 21, 130
ğustu 21, 165
ġusudu 46
ġuvernu 2
ġuzar 17
ğuzğu 165
ġuzmar 46

ḥabér 176
haḥám 175
ḥaḥanim 175
Ḥai̯ 175
Ḥai̯micu 175
hái̯ri 176
ḥal 176
ḥamór 175
ḥamurím 175
ḥandraju 23
ḥaraġán 23
ḥaraġanu0 23, 69, 175
ḥaraná 176
ḥarği 176
ḥasé 176
ḥavér 175
ḥazinu 17, 23, 165, 169
ḥazné 176
ḥibút 175
ḥinuzicu 175
ḥoğá 176
ḥoró 174
ḥristi̯ar 165, 174
ḥristu 165, 174
ḥupá 175

ich 176
ichar 114, 180
iġzempi̯u 172
il 4, 132
il cu̯al 85
il di cu̯atru 79
il di di̯es 79
il díe pasadu 124
il di mu̯evi 79
il di ondzi 79
il di seš 79
il di si̯eti 79
il di sincu 79
il di tres 79
il otru díe 124
-ím 64
imbañar 49
imbašu 124
imbatai̯car 176
imbilicadu 180
imbulver 111
imfrenti 124

impesu 2
impieğadu 172
impisar 18, 111
impliar 117, 167
imprimeru 49, 124
impristar 49
imprizintar 49
impruviser 61
impués 49, 124, 169
impušar 19
in 4, 161
in 26, 125
inbunore 2
incantar 165
incañar 180
incarğar 49
incástine 176
inculğar 49
incunade 169
incunadu 169
incuntanti 172
inchir 165
ind(e) 124, 170
indimás 170
inditayu 172
indivinar 122
indivine 49, 70
indrive 44, 124
indunar 180
infastiar 169
infiğuziar 169
influense 9
inforque 49
infurcar 122, 169
infurtiser 169
inğintrar 45
inğlutir 169
inğrandiser 167
inğrosu 172
ingual 51
ingualar 51
inguayar 169
inguenti 34, 35
inğuntu 49
inḥazinar 180
iniluğu 49, 62, 124
in lu cue 126
inlueğu 49, 62, 124
inmientris 124, 171
innuvladu 49
inñiğar 16, 49
inrive 124
inrive di 125
inriinar 49
inšağuar, 19, 169
inšemplu 19, 169
insiğar 49
inšiširiar 176
insúpitu 49, 169
in tal qui 126
interu 165
intinder 111
inti(n)sión 18, 47
intojus 26, 56
intriğar 166
intrimentis 124, 170
intrupezu 2, 49
intrupisar 18, 49, 169
intuseğu 165
inviranu 49
inyerru 49
inyirrar 49
iñurenti 36, 47
irğir 169
iscapar 165
iscariñu 166
iscarsidad 172
(i)scolie 50, 165
iscontru 2
iscrušir 49, 168
iscujer 165.
isculcar 169
iscunder 165
iscuntrar 111, 122, 165, 169
iscupiñe 180
iscuru 36
iscuvar 165
isfriğar 49
(i)sfueğre 48, 51
(i)sfueltu 48, 51
(i)sfuelu 48, 51
(i)sfueñu 48, 51
isḥašár 176
ispander 169
ispandidure 180
ispantar 165
ispantu 165
ispasiu 18, 169
(i)spiğe 165, 168
ispinu 66, 170
ispiranse 18

ispisi̯eru 165, 169
išpital 19, 36
(i)star 54, 97
(i)sti̯ercu 169
istonsis 18, 124, 169
(i)strañeru 172
istruyir 122, 169
itifilá 175

jamás 124
jurnal 165, 170

kilométru 1

l' 71
la 6,
la 71, 132
ladruním 64, 175
ladu 165
lajadu 180
lamber 12, 169
lampe 165, 173
lampi̯ar 50, 66
landre 66
lap 60, 128
lašón 175
lavoru 172
lavurador 172
lavurar 172
lazdrar 17, 169
lazrar 17, 169
le 6
lešu 19, 124
lešu di 125
letre 169
li 4
líberu 172
lijeru 166
lingu̯e 28
li̯ón 129
lire 172
lisensi̯e 18
liši̯ón 4, 18, 47
lišure 169
livdar 13
loġar 169
lonği 124, 170
lonği di 125
longu 165, 169
lu 5, 71, 144
¿lu cu̯álu ? 84
lu cu̯é 22
¿ lu cu̯é ? 84
lungor 69, 165, 169
lungure 165, 169
lus 17
luvi̯e 25

ma 126, 165, 172
madame 173
madraste 57
malağí 176
maldichu 169
malé 176
malġradu 125, 172
malisi̯e 18
mame 169
mamuri̯ar 29, 50
maná 174
manastir 178
mancar 165, 169, 172
mancu 124, 172
mandzíe 169
mandzi̯ozu 169
manere 165, 180
mangrane 169
mangu 165
mani̯ar 169
mansaneru 69
mansevu 18, 165
mansivés 69
mansivique 69
manteque 165
mantinisi̯ón 69
mañane 124, 170
mañe 169
mañeru 169
mar 165
maramán 165, 176
marfil 165, 168
maridu 165
más 136, 143, 160
mascar 19
maščar 19
matmazél 165, 173
mayestá 46
mazál 175
mazalozu 165, 175
mazí 176
mazyadicu 180
'mbió = imbi̯ó

meatá 80, 169
medcu 56
mediatá 80, 169
menduḥiyé 176
menus 124
mestru 39
metá 46, 80, 169
metalíc 176
meyenochi 44, 65
meyu 44, 80
meyudíe 44, 65
mi 4
midquiríe 169
mientris 124, 125, 165, 169
mildar 180
milizine 169
mil qui 26, 126, 165
millón 25
mimbrar 169
mimbrasión 69
minister 165
mintán 176
mintar 169
mintirade 69
mintire 180
míntsi 179
mirác 176
miraquiozu 176
mirar 165
mircader 165
mircansíe 165
mircar 165
miringene 11
miriser 18, 118
mirquide 69
mirsed 18, 82, 169
mišán 176
miširicar 170
misírque 165, 178
mišquite 17
mitá 46
miter 114, 165
miyudíe 44
mizmu 140
mizmu qui 126
mizurar 165, 169
mizure 165, 169
moblis 172
modu 165
moftu 170
moju 169
molu 172
mordi 162
mortu 2
mošque 19
mosu 18, 165
mu' 59
muchu 124, 136, 160, 164, 165
muchus 165
muelge 51
muelgu 51
mues 16
muestru 16
muevi 16
muevu 16
mujer 165
muler 51
mungir 170
muntañe 165
muntañique
munturicu 180
murador 165
mursiegu 169
mus 5, 45
mušcón 165
muštírie, 176
muver 180
muy 136
muzíque 1
muzotrus 45

na 127, 165, 174
nalchá 176
nade 146
nadie 83
namás 176
namurar 54, 169
nani 127
napolión 180
naranje 180
narís 17, 65
nasensie 18, 69, 169
naser 18
nature 165
navi 165
'ncargó 10
'nchi 10
negru 166
nidu 167
niervu 169

niġosi̯u 18
niġridad 180
ningunu 83, 160, 165
no 142, 160
noġe 58
nombri 180
nula 78, 165
numru 56
nunque 124
nuvenu 79
ñiġar 16
ñirvozu 16
ñudu 169
ñudicu 169

o 169
o 126, 165
olmás 176
ondi 124, 169
ondzi 78
oque 176
ore 165, 167
orlá 175
otru 133, 139
oy 124

pa' 46
pachá 176
padrastu 57
paġami̯entu 69, 169
paġe 165
paje 165, 168
pajes 180
palasi̯u 18
palombe 12, 169
paltó 173
papás 174
papú 174
par' 10
para 6, 161
para modri qui 126, 162
para mordi qui 126, 162
pará(s) 165, 176
parché 176
pardón 173
paridu 180
pari̯enti 165, 167, 169
pariser 18
párpare 42, 66
parti 180
pas 17
pašá 176
pasadíe 169
pasar 18, 165
pášaru 19
pasensi̯e 2, 18
pasi̯ar 117
pasinsi̯ozu 75
pasi̯ón 18
patrón 165
pechu 166
pensu 2
perché 176
permesu 172
pero 126
peši 19
Pésaḥ 175
petrafíl 174
pi̯adad 36
pi̯anu 172
picadu 165
picu 180
pidar 170
pidasu 18
pidrer 63
pidriġal 180
pi̯ezis 64
pili̯ar 9, 117
pinar 41
pinge 180
pingi̯ar 180
pinsar 18, 111
pinsativli 75
pinseri̯u 172
pinturi̯e 50
pinzéli 174
pirder 111, 116
piridón 180
pirmiter 114, 121
pirón 172
pišar 172
piščadu 19
piščar 19
piščuesu 18
pite 180
pitulítse 178
pivite 43
pizġadu 169

plase 18
platicar 165
plazer 17
plende 63
plombu 12, 167
podzu 17, 44
porru 2
portucal 172
poste 165
postu 2
praticar 47
presi̯u 18
prestu 124
pretu 2, 165
preve 2
preye 169
pricurar 34, 165
prichizu 172
priğuneru 180
prime 172
primeru 124
primu 79, 180
prise 18
prisi̯ar 18
prišil 19, 56
prisipi̯ar 47, 165
prisipi̯u 18, 47
privaler 165
privar 37
prontu 165
provi 61
prumete 70
prune 180
prupuzar 165
prutijar 121
pruvatu 69
pruverbu 9
puder 98 111
pudre 173
pu̯edi ser 124
pu̯ercu 165
pulsu 165, 167
pumón 42
puner 99
puntu 165
puñu 165
pur 5, 161
¿pur cu̯álu ? 124
Purím 175
pur lu cu̯e 126
¿pur lu cu̯é ? 124
pur modri qui 126, 162
pur mordi qui 126, 162
pustál 176
pustaleru 176
putane 172

¿qué ? 160
quebapicu 176
quen 2, 83, 85, 147, 153
¿quén ? 84
quenqueri 83
queru 2
quéver 175
queyilá 175
qui 4, 85, 137, 139, 147
quíbli 176
quidar 165
quidi̯ar 176
quiji 20
quildi̯ar 176
quilibá 176
quilón 176
quilumétru 1
quindzi 17, 78
quintenu 75, 79
quirendu 119
quirensi̯e 18, 165, 169
quirer 100, 111, 157
quiridu 165
quistu 169
quitar 167, 180
quizá(s) 124

rañu 170
razón 17
Resḥódis 175
reste 2, 57, 170
reyis 130
rezi̯u 17, 165
ribulvér 1
ridome 165
riflán 43
riğmisi̯ón 51
riğrasi̯ar 170
riğritar 165, 173
ri̯inadu 41

ri̯ir 41, 165
ripublíque 1
ripu̯este 57, 165
riqueze 17
ríu 165
ri̯ušir 172
rivirdidu 169
rizá 165, 178
rizazique 178
rize 165
rizicar 172
rízicu 172
rope 180
roze 180
rudiyes 166
rupizique. *See* rope
rusíu 18
ruzique. *See* roze

¡šá ! 55, 127
sabá 175
sacudir 167
sadacá 175
safanori̯e 18
salate 172
salir 101, 180
salú 46
saludis 169
salvu 125, 165
samán 165, 176
sandíle 174
sarái̯ 176
šare 19, 165
šaropi 19
šastri 19
satén 173
saver 102, 180
savne 56
šavón 19
savor 65
’scalere 54
’scapar 54
sefté 176
seġe 9
séḥel 175
sémpliche 7, 165, 172
sensi̯e 2, 18
ser 103, 116
šeraltí 176
seris 103
sermayé 176
serru 2
seš 19, 41
seye 9
’sfu̯elu 54
’sfu̯eġre 54
’sfu̯eñu 54
sí 169
si 4, 82
sicli̯ar 176
si comu 126, 162
sicu̯ente 45, 78
sicure 167
sidacá 175
sidasu 18
si̯eclu 173
si̯edre 44
si̯elu 180
si̯empri 138
si̯endu 126
si̯endu qui 126
si̯enis 78
si̯entu y unu, etc., 78
si̯erde 44
si̯erdu. *See* disi̯erdu
siġaretu 172
siġir 113
siġu̯ente 172
siḥiludu 175
siḥurá 175
siḥurentu 175
Silaníque 180
šimén di fer 165, 173
simuladique 180
sin 82
sinize 17
sinó 126
sinquenu 75, 79
sintir, 112, 166
siñificar 47
siñó 46
siñor 165
sircanu 165
širinġe 19
sírme 176
sirrar 111
sirvir 113
sirvisi̯al(e) 67, 169
sirvisi̯u 18, 167

šišentus 2, 19, 41, 78
sistranu 170
sitenu 79
siti̯enu 79
sitisi̯entus 78
sivdad 13
siye di cunar 165
sizenu 79
so' 59
sói̯ 176
sol 180
sovri 125, 165
sp(í)ritu 165, 174
Stamból 176
starnudar 29, 54
stasi̯ón 54
statu̯e 54
strañeru 172
šúcur 176
súditu 47
sulombre 169
sulumbreru 169
sumbreru 169
surdu 3
sus 134
suvraje 169
suvrinu 180
suzi̯u 18

táblu 173
tale, -u 72
tale ves 124
tániθ 175
tantu 160
tapar 165
tardinu 75
taván 176
tavladu 165
teftér 176
temená 176
tersi̯u 18, 79
tevdíl 176
ti 4
ti̯empu 180
ti̯ende 166
tifilá 175
timuridad 165
tiner 104
tïnğiré 176
tinğirizicu 176
tinu 66
tiquíe 54
tiru 168
tišer 19
todavía 124
todus dos 78, 132, 165
todus in une 78, 165
torne 180
tra̯eldu 63
tramusu 55, 67, 170
tras 125
travajar 180
travar 180
trayer 9, 19, 105
trazereríe 180
tredzi 78, 130
trente 41, 78
trenu 172
tresi̯u 79
trezi̯entus 17, 78
triseru 79
trisquilar 29
trizi̯entus 17, 78
trizladar 29
trucar 111
tu̯aje 169
tucandu a 125
tucar 115
tumar 180
tupidu 180
turar 169
ture 169
turonje 180
turrar 165
turvá 176
turvazique 176
tuser 18, 115
tuvidu 104

u 126
ubtiner 165
uchenu 79
uchisi̯entus 78
udá 176
ufisi̯u 18
ufrir 115, 169
u̯idiri̯ar 176
ulenge 62
ulvidozu 75, 169
umintar 38

un di cu̯atru 80
un di sincu 80
une coze 83
unflar 30
unflasi̯ón 18, 30
unor 65
un(u) 71, 133
uriye 165
urse 5, 169
usted 145
-uθ 175
uvidiser 118
uvidisi̯ente 169
uyique 180
uyir 106
uzadu 165
uzar 165
uzu 165

vacanses 173
valer 107
valije 165
valor 65
valute 172
vande 169
vardá 29, 46
vazíu 17
vechi 125, 172
véndide 169
venti 41
venti̯unu 78
ver 108
versu 125, 165, 172
ves 17
veyu 9
vides 128
vidru 9, 169
vjentri 65
vijitar 20
vijite 20
viluntad 33
vinideru 165
vini̯enti 165
vinir 109
vinser 18
virdá 46
virdure 165
virğu̯ense 18
visi̯u 18, 169
vistimi̯ente 2
vistir 167
vistu 66
vizinu 17
vizír 176
vladíque 178
vos 82
vus 5, 82

y 126, 160, 162
yap 176
yavrí 176
yeğelíc 176
yeléc 165, 176
yilade 165
yilar 37
yir 10, 110
yirrar 37, 165
yivalde 63
yivar 114
yuláf 165, 176
yunu 10

Max A. Luria.

TABLE OF CONTENTS

	Pages
INTRODUCTION	323
BIBLIOGRAPHY	335
ABBREVIATIONS	341
TEXTS	342
Stories	342
Dialogues	406
Riddles	410
Proverbs	413
Ballads	415
PHONOLOGY	418
Accent	418
Characteristic Vowel and Consonant Changes	
Diphthongization of ę and ǫ	419
Latin ŭ́	420
Pretonic Vowels	421
Final Vowels	422
Hiatus and Synalepha	424
b and v	426
Latin -mb-	427
» p'd, b't, v't	427

V- > G- 427
F 428
N 429
Monastir Z 429
» S 433
» Š 436
» J 438
» Ǧ 439
Spanish QU- 439
» H Aspirated 440
Monastir G and Ġ 440
Spanish LL 441

OTHER CHANGES — VOWELS 442

Influence of Contiguous Consonants 442
» » Nasal Element 442
A + ST 442
Latin I + NG 442
Influence of R 442
» » the Labial Element 443
» » » Palatal Element 444
Assimilation 444
Dissimilation 444
Confusion of Prefixes 444
» » Suffixes 445
Influence of other Words 445
Analogy to Stem-Accented Forms 445
Vowel Compounds 446

OTHER CHANGES — CONSONANTS 447

Assimilation 447
Dissimilation 447

Consonant Combinations................ 448
Influence of other Words................ 448

Popular Changes........................ 449

ue- > gue-........................ 449
Loss of Final Consonants................ 449
Learned Words........................ 450

Addition of Sounds........................ 451

Prosthesis — Vowels.................... 451
» Syllables.................... 452
Epenthesis — Vowels.................... 453
» Consonants.................... 453
Epithesis — Vowels.................... 454
» Consonants.................... 455

Loss of Sounds........................ 455

Apheresis — Vowels.................... 455
» Syllables.................... 456
Syncope-Vowels........................ 456
» Consonants.................... 457
» Syllables.................... 457
Apocope- Consonants.................... 457
» Syllables.................... 458

Metathesis........................ 458

MORPHOLOGY........................ 459

Nouns........................ 459

Formation of Plural.................... 459
Gender........................ 459
Change of Ending.................... 460
Addition of Ending.................... 460

Addition of Prefix........................ 460
Suffixes.............................. 461
Post-verbal nouns...................... 461

Articles.................................. 462

Adjectives................................ 462

Agreement............................ 462
Addition of Prefix..................... 463
Change of Ending...................... 463
Suffixes............................. 463
Possessive........................... 464
Demonstrative........................ 464

Numbers................................ 465

Cardinals............................ 465
Ordinals............................. 466
Fractions............................ 467
Multiple Numerals..................... 467

Pronouns............................... 467

Personal Pronouns..................... 467
Indefinite Pronouns.................... 468
Interrogative Pronouns and Adjectives....... 469
Relative Pronouns..................... 470

Verbs.................................. 470

First Conjugation...................... 470
Second » 475
Third » 477
Irregular Verbs........................ 477
Radical-Changing Verbs.................. 492
Verbs with Stem-Vowel *I*............... 494

Verbs with Stem-Vowel *U*................ 494
Vowel Changes of the Infinitive-Ending..... 495
Verbs in *-IAR-*........................ 495
Inceptive Verbs......................... 495
Present Participle...................... 496
Past Participle......................... 496
Change of Conjugation................... 496
Change of Prefix and Suffix............. 497
Varia................................... 497

ADVERBS................................. 497

PREPOSITIONS............................ 500

CONJUNCTIONS............................ 502

INTERJECTIONS........................... 503

SYNTAX.................................. 504

NOUNS................................... 504

Number.................................. 504
Gender.................................. 504
Agreement with Verb..................... 504
Adverbial Accusative.................... 505

ARTICLES................................ 505

Definite................................ 505
Indefinite.............................. 507

ADJECTIVES.............................. 507

Agreement............................... 507
Used as Adverb.......................... 508
Comparison.............................. 508

Comparison 509

Than in Comparison.................... 509
Than Ever in Comparison................ 510
Only in Comparison..................... 510
As in Comparison....................... 510
Correlative.............................. 510
Superfluous Negative..................... 510

Personal Pronouns........................ 511

Order.................................... 511
Agreement................................ 512
Polite Address........................... 512

Indefinite Pronouns...................... 512

Relative Pronouns........................ 513

Verbs.................................... 514

Reflexive................................ 514
Intransitive............................. 514
Periphrasis.............................. 515
Tenses................................... 515
Indicative Mood.......................... 516
Subjunctive Mood......................... 516
Imperative Mood.......................... 518
Infinitive............................... 518
Present Participle....................... 518
Past Participle.......................... 519
Sequence of Tenses....................... 519
Agreement................................ 519

Adverbs.................................. 519

Order.................................... 519
Redundant Negative....................... 520

Tmesis 520
Interrogatives 520
Optative *Sí* 521
¡ Cómu di ! 521
Unapocopated *Tantu* 521
Y used adverbially 521

PREPOSITIONS 521

CONJUNCTIONS 525

Word Order 526

REPETITION 526

VOCABULARY 527

Limited Vocabulary of the Dialect 527
Words Having a Limited Meaning 533
» » an Added » 533
» with a Change of » 534
Archaisms 534
Words of Portuguese Origin 543
» » Galician Origin 544
» » Italian Origin 545
» » French Origin 547
» » Greek Origin 547
» » Hebrew Origin 548
» » Turkish Origin 550
» » Arabic Origin 555
» » Slavic Origin 555
» » German Origin 555
Glossary 555

WORD INDEX 560

COMPTES RENDUS

El ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha, de Miguel de Cervantes Saavedra. Nueva edición crítica, con el comento refundido y mejorado y más de setecientas notas nuevas, dispuesta por Francisco Rodríguez Marín. Madrid, Tipografía de la Revista de Archivos, 1927-28. 7 tomos.

Rodríguez Marín hat bisher insgesamt drei Quijote-Ausgaben veranstaltet. Die erste in den Bänden 4, 6, 8, 10, 13, 16, 19, 22 der *Clásicos castellanos* (1911/13), die er *edición brevemente anotada* nennt, die zweite ausserhalb jeder Sammlung oder Reihe in sechs selbständigen Oktavbänden (1916/17), die bei vermehrtem Inhalt sich mit kleinerem Druck behelfen musste, die dritte endlich, in der neuerdings beträchtlich erweiterten Form der sieben Riesenbände, von denen hier berichtet werden soll. Die buchtechnische Ausstattung dieser Sieben ist hervorragend schön, in allem so recht das Gegenteil von dem was in dieser Hinsicht den cervantinischen Erstausgaben des 17. Jahrhunderts vergönnt war. Man hat offenbar keine Kosten gescheut, um das einzigartige Denkmal vaterländischen Schrifttums in würdiger Form zu präsentieren. Fünfzehn Jahre intensiver Arbeit hat Rodríguez Marín auf die zweite der drei Ausgaben verwendet, zwölf weitere Jahre lang hat er an den Verbesserungen der gegenwärtigen gearbeitet. Mehr als 700 neue Anmerkungen sind in dieser Ausgabe letzter Hand zu den früheren hinzugetreten, und trotzdem versichert er, es sei ihm nicht gelungen, den Brunnen auszuschöpfen, es gebe immer noch eine stattliche Anzahl von Wörtern, Wendungen und Anspielungen im Quijote, die erst der Deutung harrten.

In der Textbehandlung und Textgestaltung vertritt Rodríguez Marín vor allem diesen Standpunkt : Massgebend ist die Editio princeps, weil sie unbedingt dem Original am nächsten gewesen sein muss ; nur in seltenen Fällen wird davon abgewichen. Von diesem Grundsatz ist der erste Teil unbedingt richtig, der zweite zum mindesten sehr fragwürdig. Die gleiche Methode hat

auch Fitzmaurice Kelly in seiner Edinburger Ausgabe befolgt, und trotzdem gehen die von beiden Gelehrten gewonnenen Texte an zahlreichen Stellen erheblich auseinander. Warum ? Weil eben das Heranholen jeder Variante aus irgend einer anderen Ausgabe als der Editio princeps die Textgestaltung der Entscheidung und Auffassung des jeweiligen Herausgebers anheim stellt, ohne dass die leiseste Gewähr für eine authentische Form gegeben wäre. Um sich davon zu überzeugen, braucht man lediglich folgende Ueberlegung zu machen : Keine Spur einer Handschrift ist vorhanden, weder ein Original noch eine Kopie. Alle massgebenden Forscher, Rodríguez Marín mit inbegriffen, sind überzeugt davon, dass Cervantes bei keiner einzigen der alten Quijote-Ausgaben die Druckbogen korrigiert hat ; alle Wahrscheinlichkeiten sprechen dagegen, keine dafür. Wie sollten nun da die vielen Nachdrucke (die selbst zum Teil nur Nachdrucke von Nachdrucken waren und zu den alten Ungenauigkeiten und Druckfehlern immer noch neue fügten, weil keinem einzigen das Manuskript zu Grunde lag), wie sollten sie die mindeste Garantie dafür bieten, dass ihre Varianten der Absicht des Autors entsprachen ? Dass das, was irgendein Drucker oder Korrektor zu ändern für gut fand, auch vom Dichter ursprünglich so gesagt oder gemeint sein musste ? Eine wirklich kritische Textgestaltung des Quijote muss sich also, streng genommen, mit einer Revision der Editio princeps zufrieden geben. Freilich darf sie dabei nicht versäumen, die verschiedenen Abzüge ebendieser Editio princeps sorgfältig zu vergleichen ; denn in ihr wurde bekanntlich am Satz noch immer herumkorrigiert, nachdem jeweils ein Teil des betreffenden Bogens, an dem man eben druckte, die Presse bereits verlassen hatte.

Nun hat, meiner Ansicht nach, eben Rodríguez Marín diesen Grundsatz zwar dem Sinne nach ebenfalls aufgestellt, dem Wortlaut nach aber durchaus nicht streng befolgt. Die wenigen Male, wo er sich vom Urtext zu entfernen zugibt (*solo contadas veces me aparto de la ántedicha*) sind an sich schon ein vager Begriff und bieten wenig Gewähr. Was aber noch weniger Sicherheit gibt, das ist der Umstand, dass er insgesamt siebzehn verschiedens Ausgaben (sie verteilen sich auf die Zeit von 1605 bis 1917) zum Vergleich und zur Kritik heranzieht, *para disponer la presente.* Da ist es doch evident, dass wir nicht den der Original-Handschrift am nächsten liegenden Text, sondern eine Sammelkombination aus so und so vielen Einzelkombinationen erhalten. Um so mehr muss es befremden, dass sich diese Ausgabe einen gewissen Vorrang beizumessen scheint vor der ganz anders gearteten Ausgabe von R. Schevill, die ihrerseits auf dieses schmückende Beiwort (*edición crítica*) mit Unrecht verzichtet, einen Vorrang meine ich, der ihr in diesem Sinne durchaus nicht zukommt.

In der Rechtfertigung seiner Editionstechnik weist Rodríguez Marín mit besonderem Nachdruck auch darauf hin, dass er in erster Linie aus seiner

eindringlichen Kenntnis des andalusischen Volksidioms, mit dem er 50 Jahre lang in enger Berührung stand, die entscheidenden Anregungen und Kriterien für die Herstellung des möglichst besten Textes (*la buena lección*) geschöpft habe. Ihm hierin beizustimmen, setzt voraus, dass man auch seine These vom *andalucismo* des Cervantes ohne Einschränkung als zurecht bestehend anerkenne. Das ist natürlich Sache der persönlichen Auffassung. Wer gegenteiliger Ansicht ist und im Dichter nach Sprache und Ideen durchaus nicht den Vollblut-Andalusier erkennen will, der wird natürlich diese Art der Textverbesserung a priori als ungerecht und unberechtigt ablehnen. Aber auch wer in Cervantes mehr oder weniger einen ausgeprägten Andalusier zu sehen geneigt ist, der wird immer noch nicht über ein gewisses Bedenken hinwegkommen, weil er sich eben fragen muss, ob denn nicht doch diese Methode statt einer sachlichen eine persönliche, statt einer philologischen eine gefühlsmässige Textkritik bedeute, ob man nicht mit ihr schliesslich soweit komme, dass, was bisher nur für den Sinn des Gesamtwerkes galt, nun auch für die Herstellung des korrekten Textes gilt, nämlich dass, wie Bruno Ibeas es ausdrückt, *en el Quijote ve cada uno lo que le gusta, según las disposiciones de su espíritu.*

Ein wesentlicher Bestandteil philologischer Text-Editionen ist auch die Behandlung der Orthographie. Hier kommen wir nun von selbst wieder auf den Begriff der « kritischen Ausgabe » zurück. Textkritik an einem literarischen Werke, so wie wir sie von den grossen Romanisten der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts, von einem Gustav Groeber, Wendelin Foerster, Adolf Tobler, Gottfried Baist und anderen gelernt haben, ist die Kunst, einen bestimmten Text von den Ueberlieferungsschlaken zu reinigen und ihm jene Form wiederzugeben, in der er die Feder des Autors verlassen hat. Immer in den Grenzen menschlicher Fähigkeit und Möglichkeit, wohlverstanden. Nun heisst es aber doch wohl nicht, der ursprünglichen Form des Werkes sich nähern, wenn man sozusagen die Haut, in der es geboren wurde, erneuert, wenn man sein sprachliches Kleid und Gehaben, in dem es sich anfänglich darbot, modernisiert, wenn man, kurz gesagt, die Schreibweise so gestaltet als wäre es erst gestern oder vorgestern verfasst worden, als wäre die Tinte des Original-Manuskripts noch kaum recht trocken. Nicht umsonst geraten ja auch die Anhänger dieser orthographischen Erneuerung selbst in die grössten Zwiespalte, wenn sie einerseits alles modernisieren wollen, andererseits aber Formen wie *agora mesmo*, *efeto*, *proprio* aus angeblich morphologischen und phonetischen Gründen nicht anzutasten wagen. Gewiss ist im besonderen Fall des Quijote die Schreibweise nicht selten eine Eigenheit des Druckers oder Korrektors (*las extravagancias de Robles, de Cuesta o de sus ayudantes* beliebt sie Fitzmaurice Kelly zu nennen), aber die Antwort auf die folgende Frage kann doch nicht einen Augenblick zweifelhaft sein : was kommt der unkontrollierbaren (weil verlorenen) Original-Handschrift näher, der Text in der Orthographie von 1930,

oder jener in der Schreibweise des *Cuesta y sus ayudantes?* Um es mit anderen Worten zu sagen : Bei Texten, die irgendwelchen Ueberlieferungsschwierigkeiten unterliegen, seien sie nun 200 oder 500 oder 1000 Jahre alt, gibt es nur zweierlei. Entweder eine kritische Ausgabe, die damit aber auch die Pflicht hat, allen Ansprüchen des philologischen Lesers gerecht zu werden ; oder aber einen freizügigen Neudruck, der dann seinerseits berechtigt ist, alle dem sogenannten grösseren Publikum erwünschten Glättungen, Erleichterungen und Modernisierungen vorzunehmen. Weicht eine Ausgabe auch nur in dem einzigen Punkt der sogenannten orthographischen Modernisierung von den strengen Gesetzen der eigentlichen Textkritik ab, so begibt sie sich eben des Rechtes, sich als eine « kritische » zu bezeichnen. Es ist in gewissem Sinne schmerzlich, feststellen zu müssen, dass auch Rodríguez Marín ein hartnäckiger Vorkämpfer und Verteidiger des Prinzips der « Schreibung von heute » ist und trotzdem darauf besteht, eine *edición crítica* gegeben zu haben. *Para no hacer antipático el texto ni dificultar su inteligencia* (Bd. 1, pag. XV) ist zwar ein höchst lobenswertes Beginnen für die Popularisierung jedweden Klassikertextes, aber nie und nimmer ein Grundsatz streng philologischer Methode.

Wie man sieht, handelt es sich bei einer Stellungnahme zu dem einen Hauptteil der Herausgebertätigkeit bei diesem neuen und ganz gewiss in seiner Art höchst schätzenswerten Quijote nicht so sehr darum, ob man Ja oder Nein sage zu der und jener umstrittenen Textformulierung, als vielmehr um die Geltung einiger weniger, darum aber desto schwerer wiegender Grundsätze wissenschaftlicher Textkritik überhaupt. Für oder gegen sie muss sich jeder, der diese Ausgabe mit mehr als nur belletristischem Interesse zur Hand nimmt, einzeln und für sich erklären.

Die andere nicht minder wichtige Hälfte der geleisteten Arbeit sind die erläuternden Anmerkungen. Ein Kommentar wird stets umso besser sein, je mehr sein Verfasser im Stande ist, durch möglichst weitgespannte Heranziehung des zeitgenössischen Schrifttums den Sockel zu erhöhen und zu verbreitern, auf dem er das in seiner Art einmalige Denkmal des von ihm edierten und kommentierten Schriftwerks aufstellt und sozusagen zur Schau stellt. Zahllose Unklarheiten und zweifelhafte Stellen, Besonderheiten der Formenlehre und der Satzlehre, Einzelwörter, Sprichwörter und dergleichen, die irgendwie verdächtig sind, in der Lesart verdorben erscheinen, oder in der Form zwar klar dennoch dem Sinne nach einer Deutung bedürfen, werden ohne Zwang und Mühe verständlich, sobald es gelingt, sie in ähnlicher oder anderer Fassung in Drucken nachzuweisen, die in der Zeitspanne von etwa dreissig Jahren vor oder nach dem Quijote erschienen sind. Gerade hierin nun hat Rodríguez Marín eine nahezu übermenschliche Leistung vollbracht. Ich selber darf wohl ohne Ueberheblichkeit behaupten, dass ich manches Dutzend von spanischen Drucken des 16. und 17. Jahrhunderts gelesen habe, die sehr viele heutige Spa-

nier nicht einmal von aussen gesehen, geschweige denn angeblättert haben, und trotzdem stosse ich in diesem Kommentar immer wieder auf alte Drucke, von denen ich mit Bedauern gestehen muss, dass ich sie noch nicht in Händen gehabt habe. Ich vermag darum dem gelehrten und vielbelesenen Herausgeber recht wohl den heimlichen Stolz nachzufühlen, mit dem er in aller Schlichtheit den inhaltsschweren Satz vor uns hinstellt: *he leido más de 200 obras de los siglos XVI y XVII nunca estudiadas, por mí ni por ningún otro, con el fin de glosar a Cervantes*. Er hätte beinahe ohne Uebertreibung hinzufügen könne: « Ich habe euch die Sprache des Cervantes im Spiegel des zeitgenössischen Schrifttums gezeigt ». Vielfach ergibt sich dabei Gelegenheit, auf die Kommentare früherer Erklärer hinzuweisen, sie zu widerlegen oder richtigzustellen. Dass Rodríguez Marín es nicht tut, ohne nach links und nach rechts unverblümte Zensuren auszuteilen — der gute Clemencín kommt vor allen anderen schlecht dabei weg — das hat man ihm schon gelegentlich zum Vorwurf gemacht, aber es ist das sicher nur seine lebhafte andalusische Art, den anderen ohne Umstände beim Wickel zu packen und ordentlich zu beuteln. Dass er hingegen in die Vorrede einen eigenen Abschnitt einstellt (Bd. I, pag. XXII, Nr. 3), um gegen die vornehme Art, wie Schevill und Bonilla in ihrer grossen Cervantes-Ausgabe diese Dinge behandeln, sich aufzulehnen und sie abzulehnen, das hat mir weniger gefallen.

Eine besondere Erwähnung und Anerkennung verdienen die umfangreichen *Apéndices*. In ihnen hat Rodríguez Marín vierzig seiner kleineren und grösseren Aufsätze gesammelt, die er früher schon zur Klärung und Erläuterung einzelner Textstellen selbständig veröffentlicht hatte. Sie sind jetzt Anmerkungen geworden, die als Fussnoten zu viel Platz eingenommen hätten und die darum als Nachtrag und Nachtrab zum Text sich zu einem stattlichen Schlussband vereinigt haben. Sprachliche und sachliche Kriterien, Beispiele, Nachweise und Schilderungen sind hier mit einem Reichtum an Dokumentation und einer Liebenswürdigkeit der Form dargeboten, dass sie, selbst wenn sie auch nicht in jedem Fall die vorgenommene Frage endgiltig lösen, oder sogar Platz für eine erheblich andere Meinung lassen, doch immer wieder zu Beifall und Bewunderung herausfordern. Es ist kein Zweifel, dass ebendiese *Apéndices* den Leserkreis der Ausgabe beträchtlich erweitern und ihrem Herausgeber zu den alten viele neue Freunde gewinnen werden. An eine kritische Würdigung im Einzelnen ist hier nicht zu denken; man müsste nicht eine Abhandlung sondern ein Buch darüber schreiben. Auch die vierzig Titel anzuführen ist unmöglich. Es genüge darum der Hinweis, dass diese *Apéndices* nicht minder vielseitig sind als die eigentlichen Fussnoten des Textes, dass sie sowohl phonetische, grammatische, stilistische Fragen erläutern, als auch stoffliche (sei es rein dichterische oder historische) Stellen des Textes kommentieren, ja sogar die eine oder andere Sache heranziehen, die mit Inhalt und Form des Quijote

nicht unmittelbar in Zusammenhang steht. Man darf aber hier nicht engherzig tüfteln, denn die Tatsache dass man jetzt das Wichtigste und Schönste von allem was Rodríguez Marín über den Quijote geschrieben hat, schön handlich in einem Bande beisammen hat, ist ja für die grosse Gemeinde der Cervantophilen allein schon ein unschätzbares Geschenk.

Eine zusammenfassende Wertung dieses neuen siebenbändigen Quijote möchte ich zu gutem Ende in folgende Worte kleiden. Der Text ist weit davon entfernt, eine *edición crítica* zu sein. Aber der Schaden ist dabei nicht allzu gross, denn diese lang erwünschte kritische Ausgabe entsteht uns ja eben jetzt in unübertrefflicher Reinheit und Strenge in den Schlussbänden der *Obras de Cervantes* aus der Hand von R. Schevill. Auch die in Deutschland erscheinende Ausgabe von A. Hämel verspricht in mancher Beziehung einen guten Ersatz, was umso erfreulicher ist, als das umfangreiche Standard-Werk von Schevill und Bonilla nicht eben jedem ohne weiteres zur Hand sein wird. Hämel gibt nämlich, obwohl er leider die Orthographie modernisiert hat und den Nachdrucken einen gewissen Wert zuspricht, doch in der Tat nichts anderes als eine zuverlässige und korrekte Revision der Editio princeps. Was Rodríguez Marín uns bietet, ist die Möglichkeit einer genussreichen Lektüre ohne philologischen Zwang, ohne die Hemmnisse gelehrter Voraussetzungen, ein Quijote nicht zum studieren, sondern zum lesen, *un Quijote para todos*. Und es ist nicht zuletzt auch ein Quijote zum immer wieder erneuten Nachschlagen, eine lexikalische Fundgrube in Sachen der Sprache und Kultur des goldenen Zeitalters in Spanien.

L. Pfandl.

TABLES DU TOME LXXIX

1930

I. — TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 175. — JUIN 1930.

Pages

G. DESDEVISES DU DEZERT. — Adolphe Coster, sa vie et son œuvre.. I

Adolphe COSTER. — Juan de Anchieta et la famille de Loyola........ 1

NUMÉRO 176. — AOÛT 1930.

Max A. LURIA. — A Study of the Monastir Dialect of Judeo-Spanish Based on Oral Material Collected in Monastir, Yugo-Slavia........ 323

COMPTES RENDUS

El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha de Miguel de Cervantes Saavedra. Nueva edición crítica por Francisco Rodríguez Marín. Madrid 1927-1928. [L. PFANDL]................................ 584

II. — TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Coster (Adolphe)

Juan de Anchieta et la famille de Loyola........................ 1

Desdevises du Dezert (G.)

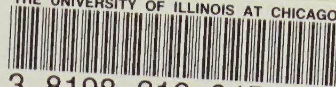
Adolphe Coster, sa vie et son œuvre............................ I

Luria (Max A.)

A Study of the Monastir Dialect of Judeo-Spanish Based on Oral Material Collected in Monastir, Yugo-Slavia............................ 323

Pfandl (L.)

Compte rendu. El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha de Miguel de Cervantes Saavedra. Nueva edición crítica por Francisco Rodríguez Marín. Madrid 1927-1928.................................... 584


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 045 358